2145
01.190/
1942/I

NOUVELLE REVUE de Hongrie

Rédacteur en chef-gérant
JOSEPH BALOGH

35e (11ème) année
Tome LXVI
Février—Juin 1942

Avec 9 reproductions hors-texte

FŐLÓPÉLDÁNY
DM 77
Főlópéldány Központ

Budapest
SOCIÉTÉ DE LA NOUVELLE REVUE DE HONGRIE
1942

Société de la
Nouvelle Revue de Hongrie

Président : Comte Maurice Esterházy

Vice-Président Gérant
Ivan Praznovszky

Président du Comité de Rédaction
Le Général Baron Balthazar Láng

MAGYAR
TUDOMÁNYOS AKADÉMIA
KÖNYVTÁRA

Table des matières

du

soixante-sixième tome, février—juin 1942

Livraison de Février

Le grand procès du Panslavisme en Hongrie	par *Auguste Miskolczy*	3
Rákóczi et le royaume national	par *Béla Zolnai*	13
La lutte contre l'Occident et la défense de l'Occident	par *Ladislas Hadrovics*	21
Les rapports du calvinisme hongrois avec l'Occident	par *Alexis Máthé*	31
La réhabilitation de Byzance	par *Jean Balázs*	38
Le folklore hongrois	par *Jules Ortutay*	54
Victor Hugo et Vörösmarty	par *Marcel Benedek*	62
Victor Madarász	par *Denis Radocsay*	71
Le manuscrit	par *Désiré Kosztolányi*	77
Le Hamlet de Transylvanie	par *Ladislas Passuth*	81
Vaszary	par *François Gachot*	88
La presse et les revues	par ***	89

Livraison de Mars

La nation hongroise entre l'Orient et l'Occident	par le *C^te^ Albert Apponyi*	99
Les transformations de l'art hongrois	par *Etienne Csabai*	122
La noce du Mort	par *Ákos Szendrey*	132
La musique populaire hongroise	par *Alexandre Veress*	138
Maître Jacques de Hongrie	par *R. P. Asztrik Gábriel O. Præm.*	148
Un peintre en tapisseries : Noémie Ferenczy	par la *C^tesse^ Paul Pálffy*	160
Un après-midi chez le comte Széchenyi	par le *Baron François Fiáth*	163
Chronique scientifique	par *Ladislas Gáldi*	170
Première moitié de la saison théâtrale	par *Désiré Keresztury*	173
La première exposition musicale de Transylvanie	par *Etienne Lakatos*	181
La presse et les revues	par ***	183
Parmi les livres	par *(c. g.)*	189

Livraison d'Avril

Werbőczy quatre fois centenaire	par *Etienne Csekey*	195
Le maréchal Pétain	par *Rodolphe Andorka*	206
Le Livre en Hongrie	par *Joseph Fitz*	213
Une tombe près du Danube	par *R. P. E. Csávossy S. J.*	223
Poésies	par *Leila de Dampierre*	234
Un bien méchant homme	par *Charles Molter*	237
Charles Molter	par *Ladislas Kovács*	244
L'architecte du Bastion des Pêcheurs	par *Ervin Ybl*	247
Jeunesse	par *Jules Illyés*	253
La presse et les revues	par ***	264

Livraison de Mai

Paul Teleki dans le sillage du comte Etienne Széchenyi	par *Ladislas Bárdossy*	275
La Suisse romande	par *Gonzague de Reynold*	282
La mission des grands peuples	par *Ladislas Szabó*	289
Le conservatisme en Hongrie	par *Etienne Weis*	303
Le Prince Paul-Antoine Esterházy	par *Alexandre Baumgarten*	313
Visiteurs à Csáktornya	par *Emeric Trencsényi-Waldapfel*	328
Les clochers hongrois	par *Virgile Bierbauer*	340
Une vie paisible	par *Louis Zilahy*	345
La tragédie des deux peuples russes	par le *Prince Pierre Galitzin*	356
La presse et les revues	par ***	368
Parmi les livres	par *(l. g.)*	368

Livraison de Juin

La période libérale en Hongrie	par *Etienne Weis*	373
La Croatie dans le nouvel ordre européen	par *Ladislas Bolgár*	381
Portraits de savants	par *Jules Kornis*	388
Le pain, le vin, le sel	par *C. F. Ramuz*	398
Le Maréchal Mannerheim explorateur	par *Kaarlo Hildén*	403
L'alliance française de Georges Ier Rákóczi	par *Jean Kósa*	409
La jeune fille du peuple	par *Ákos Szendrey*	418
Maîtres français en Hongrie	par *Claire Garas*	426
Une vie paisible	par *Louis Zilahy*	433
Tisza	par *Léopold Baranyai*	442
L'industrie hongroise et les Balkans	par *Géza Bornemisza*	448
Chronique scientifique	par *Ladislas Gáldi*	456
La presse et les revues	par ***	460

Hors-texte

VICTOR MADARÁSZ : Hélène Zrinyi devant ses juges ..... 72—73
— Portrait du peintre et de sa femme .....
MARTIN ET GEORGES DE KOLOZSVÁR : Saint Georges ..... 124—125
PAUL PÁTZAY : Monument aux Morts de Székesfehérvár .....
NOÉMIE FERENCZY : La fenaison ..... 160—161
— Paysage aux rochers .....
Sabre de chef hongrois (IX^e siècle) ..... 166—167
Pose de la première pierre du Pont Széchenyi, peinture de Nicolas Barabás..
Bastion des Pêcheurs ..... 248—249
Le Prince Paul-Antoine Esterházy ..... 314—315
Château de Csáktornya .....
Clochers hongrois : 340—341
Csaroda — Magyar-Valkó — Kőrösfő.....
Miska — Körtefája — Kisfalu — Poka ..... 344—345
Galambod — Felső-Füld — Nagylónya — Mezőcsávás .....
Arc de Triomphe (Vác) ..... 428—429
Château Esterházy (Kismarton) .....

Index

du

soixante-sixième tome, février—juin 1942

Alliance française, L'— de Georges Ier Rákóczi 409
Andorka, Rodolphe : Le maréchal Pétain 206
Apponyi, Comte Albert : La nation hongroise entre l'Orient et l'Occident 99
Architecte, L'— du Bastion des Pêcheurs 247
Art hongrois, Les transformations de l'— 122
Baldzs, Jean : La réhabilitation de Byzance 38
Baranyai, Léopold : Tisza 442
Baumgarten, Alexandre : Le Prince Paul-Antoine Esterházy 313
Bárdossy, Ladislas : Paul Teleki dans le sillage du Comte Etienne Széchenyi 275
Benedek, Marcel : Victor Hugo et Vörösmarty 62
Bierbauer, Virgile : Les clochers hongrois 340
Bolgár, Ladislas : La Croatie dans le nouvel ordre européen 381
Bornemisza, Géza : L'industrie hongroise et les Balkans 448
Byzance, La réhabilitation de — 38
Calvinisme hongrois, Les rapports du — avec l'Occident 31
Chronique scientifique 170, 456
Clochers hongrois 340
Conservatisme, Le — en Hongrie 303
Croatie, La — dans le nouvel ordre européen 381
Csabai, Etienne : Les transformations de l'art hongrois 122
Csáktornya, Visiteurs à — 328
Csávossy, E. : Une tombe près du Danube 223
Csekey, Etienne : Werbőczy quatre fois centenaire 195
Dampierre, Leila de : Poésies 234
Esterházy, le Prince Paul-Antoine 313
Exposition musicale de Transylvanie, La première — 181
Ferenczy, Noémie, Un peintre en tapisseries : 160
Fidth, Baron François : Un après-midi chez le Comte Széchenyi 163
Fitz, Joseph : Le livre en Hongrie 213
Folklore hongrois 54
Gachot, François : Vaszary 88
Galitzin, Prinze Pierre : La tragédie des deux peuples russes 356
Garas, Claire : Maîtres français en Hongrie 426
Gábriel, Asztrik : Maître Jacques de Hongrie 148
Gáldi, Ladislas : Chronique scientifique 170, 456
Hadrovics, Ladislas : La lutte contre l'Occident et la défense de l'Occident 21
Hamlet de Transylvanie 81
Hildén, Kaarlo : Le Maréchal Mannerheim explorateur 403
Hugo, Victor — et Vörösmarty 62
Illyés, Jules : Jeunesse 253
Industrie hongroise, L'— et les Balkans 448
Jeune fille, La — du peuple 418
Keresztury, Désiré : Première moitié de la saison théâtrale 173
Kornis, Jules : Portraits de savants 388
Kosztolányi, Désiré : Le manuscrit 77
Kovács, Ladislas : Charles Molter 244
Kósa, Jean : L'alliance française de Georges Ier Rákóczi 409
Lakatos, Etienne : La première exposition musicale de Transylvanie 181
Libérale, La période — en Hongrie 373
Livre en Hongrie, Le — 213
Madarász, Victor 71
Maître Jacques de Hongrie 148
Maîtres français en Hongrie 426
Mannerheim, Le Maréchal — explorateur 403
Máthé, Alexis : Les rapports du calvinisme hongrois avec l'Occident 31
Miskolczy, Auguste : Le grand procès du panslavisme en Hongrie 3
Mission des grands peuples 289
Molter, Charles : Un bien méchant homme 237
Molter, Charles 244
Musique populaire hongroise 138
Nation hongroise, La — entre l'Orient et l'Occident 99

Noce du mort, La — 132
Occident, La lutte contre l'— et la défense de l'— 21
Ortutay, Jules : Le folklore hongrois 54
Pain, Le —, le vin, le sel 398
Panslavisme en Hongrie, Le grand procès du — 3
Parmi les livres 189, 368
Passuth, Ladislas : Le Hamlet de Transylvanie 81
Pálffy, Comtesse Paul : Un peintre en tapisseries : Noémie Ferenczy 160
Pétain, Le maréchal — 206
Portraits de savants 388
Presse et les revues, La — 89, 183, 264, 362, 461
Radocsay, Denis : Victor Madarász 71
Ramuz, C. F. : Le pain, le vin, le sel 398
Rapports du calvinisme hongrois avec l'Occident 31
Rákóczi et le royaume national 13
Rákóczi, L'alliance française de Georges Ier — 409
Reynold, Gonzague : La Suisse romande 282
Réhabilitation de Byzance 38
Russes, La tragédie des deux peuples — 356
Saison théâtrale, Première moitié de la — 173
Savants, Portraits de — 388
Suisse romande, La — 282
Szabó, Ladislas : La mission des grands peuples 289
Szendrey, Ákos : La jeune fille du peuple 418
—, La noce du mort 132
Széchenyi, Un après-midi chez le Comte — 163
Teleki, Paul — dans le sillage du Comte Etienne Széchenyi 275
Tisza 442
Tombe, Une — près du Danube 223
Tragédie des deux peuples russes, La — 356
Transformations de l'art hongrois 122
Trencsényi-Waldapfel, Emeric : Visiteurs à Csáktornya 328
Vaszary 88
Veress, Alexandre : La musique populaire hongroise 138
Visiteurs à Csáktornya 328
Vörösmarty, Victor Hugo et — 62
Weis, Etienne : Le conservatisme en Hongrie 303
—. La période libérale en Hongrie 373
Werbőczy quatre fois centenaire 195
Ybl, Ervin : L'architecte du Bastion des Pêcheurs 247
Zilahy, Louis : Une vie paisible 345, 433
Zolnai, Béla : Rákóczi et le royaume national 13

NOUVELLE REVUE DE HONGRIE

PRÉSIDENT DU COMITÉ DE RÉDACTION: BARON B. LÁNG

XXXV^e (XI^e) année I Février 1942

TISZTI KASZINÓ KÖNYVTÁRA

Sommaire

I. AUGUSTE MISKOLCZY	*Le grand procès du Panslavisme en Hongrie*	3
II. BÉLA ZOLNAI	*Rákóczi et le royaume national*	13
III. LADISLAS HADROVICS	*La lutte contre l'Occident et la défense de l'Occident*	21
IV. ALEXIS MÁTHÉ	*Les rapports du calvinisme hongrois avec l'Occident*	31
V. JEAN BALÁZS	*La réhabilitation de Byzance*	38
VI. JULES ORTUTAY	*Le folklore hongrois*	54
VII. MARCEL BENEDEK	*Victor Hugo et Vörösmarty*	62
VIII. DENIS RADOCSAY	*Victor Madarász*	71
IX. DÉSIRÉ KOSZTOLÁNYI	*Le manuscrit*	77

Hors-texte :

72—73

Chronique du mois

LADISLAS PASSUTH	*Le Hamlet de Transylvanie*	81
FRANÇOIS GACHOT	*Vaszary*	88
***	*La presse et les revues*	89

Prix de l'abonnement annuel

France: 180 fr., Grande-Bretagne: £ 1, Hongrie: 30 pengő,
Allemagne: 20 RM, Italie: 80 lire, Suisse: 20 fr.

Rédaction et Administration: Budapest, VI., Vilmos cs. út 3. Tél. 426-522

Ont collaboré à ce numéro

AUGUSTE MISKOLCZY, substitut du Procureur de la Couronne, dont le dernier article paru dans la *NRH* avait pour titre: « Panslavisme et bolchévisme » ❧ *BÉLA ZOLNAI*, professeur de langue et de littérature françaises à Kolozsvár, vice-président de la *SNRH* ❧ *LADISLAS HADROVICS*, spécialiste des questions croates. L'article qu'on lira plus loin est le second d'une série commencée dans notre numéro d'octobre 1941 ❧ *ALEXIS MÁTHÉ*, pasteur, agrégé à la faculté de théologie protestante ❧ Le dernier article de *JEAN BALÁZS* portait le titre: « La Renaissance Byzantine » (avril 1941) ❧ *JULES ORTUTAY*, ethnographe, dont le dernier article paru dans notre Revue en juin 1941 était intitulé: « La Pentecôte dans les villages hongrois » ❧ *MARCEL BENEDEK*, homme de lettres ❧ *DENIS RADOCSAY*, critique d'art ❧ *DÉSIRÉ KOSZTOLÁNYI*, voir l'étude d'Aladár Schöpflin (*NRH* décembre 1938) ❧ *LADISLAS PASSUTH*, *FRANÇOIS GACHOT*, collaborateurs réguliers de notre Revue.

Note de la Rédaction

Les articles publiés dans la NRH *ne représentent pas nécessairement l'opinion de cette revue ou de la* Société de la Nouvelle Revue de Hongrie *et n'engagent en rien leur responsabilité.*

La NRH *ne publie que de l'inédit.*

La rédaction tient à prévenir ses collaborateurs que la limite qu'elle doit s'imposer quant à la longueur des articles publiés par elle est de dix pages ; d'autre part, sauf pour la partie littéraire et les feuilletons, elle n'accepte que des articles entiers et ne publie pas de suites.

La NRH *prie ses collaborateurs de n'envoyer que des manuscrits écrits à la machine. Elle se réserve d'autoriser les publications périodiques de la Hongrie et de l'étranger qui en auront fait la demande à reproduire ou traduire ses articles.*

Tirages à part: Ceux de nos collaborateurs qui habitent en Hongrie sont priés de bien vouloir se mettre directement en rapport avec notre imprimerie, la S. A. Athenaeum, mais de demander au préalable le bon à tirer de notre bureau d'édition. Pour ceux de nos collaborateurs étrangers qui le désireront, ce dernier se chargera des pourparlers avec l'imprimerie.

Le grand procès du Panslavisme en Hongrie

Par AUGUSTE MISKOLCZY

MIL NEUF CENT! Qui songeait alors, en Hongrie, à une guerre mondiale? Sous le ciel étoilé, dans la grande plaine hongroise, les feux des pâtres rougeoyaient, remplissant la campagne d'une atmosphère de paix; les riches moissons mûrissaient sous les rayons dorés du soleil. Cependant, profitant des nuits profondes, des agents russes passaient la frontière, recrutaient des troupes, posaient des mines, dans le but de démembrer le territoire millénaire de l'Etat hongrois.

L'article 161 du Dictat de paix de Trianon obligeait la Hongrie à reconnaître sa culpabilité et celle de ses alliés dans la provocation de la guerre, il obligeait le pays à reconnaître sa responsabilité pour toutes les pertes et pour tous les dégâts que les puissances « alliées et réunies » et leurs citoyens avaient eu à souffrir de par l'agression de la Hongrie et de ses alliés et de par les suites de la guerre qui leur avait été imposée.

Nous ne pouvions agir autrement: nous fûmes contraints de signer cette accusation téméraire et injuste, pourtant nous savions alors très bien que les agents d'avant-garde de la Russie travaillaient déjà, bien avant la guerre mondiale, en territoire hongrois, nous savions que ces sicaires de l'impérialisme panslave russe préparaient déjà l'attaque à main armée de la Russie, et l'annexion de territoires hongrois projetée par cet empire.

La Hongrie restait indifférente en face du sombre destin qui la menaçait. Nous ne voulons pas ici examiner les raisons de cette fatale insouciance, nous voulons seulement constater ce triste fait: les gouvernements hongrois n'avaient pas même conçu un plan général qui leur eût permis de faire tomber de la main de l'ennemi le poignard dirigé contre le cœur de la Hongrie. Le testament de Pierre le Grand n'était pas en Hongrie un thème politique: on peut discuter de l'authenticité de ce testament, mais on doit reconnaître que de tous temps il n'a pas seulement confirmé l'idée primordiale de la politique mondiale russe, mais aussi les principes et les buts pratiques toujours suivis par le gouvernement tzariste. En admettant même que ce testament soit apocryphe, celui qui en est l'auteur devait connaître à fond la politique russe, et il a certainement beaucoup aidé à ce que les idées qu'il contient fussent en quelque sorte sanctifiées et considérées comme prophétiques par l'opinion publique russe.

Nous ne voulons pas ici parler des clauses du testament concernant la ruine de l'Angleterre, la conquête de Constantinople, la russification complète de l'Europe Orientale, la domination mondiale . . . nous ne retenons que l'article 12:

« Servons-nous de notre suprématie religieuse sur les Slaves non-réunis, ou sur les Slaves schismatiques vivant dispersés en Hongrie, en Turquie et dans le Sud de la Pologne, faisons notre possible pour resserrer nos rapports avec eux, servons-nous, pour ce but, de la ruse et de l'intrigue, essayons de les persuader que nous sommes leurs protecteurs, et procurons-nous des titres et des prétextes pour l'exercice de la suprématie sacerdotale. » (D'après le texte de Lesur, en 1912.)

Fidèlement aux principes directeurs du testament de Pierre le Grand, il est notoire que dès le début du XIX^e^ siècle, les agents russes, fort nombreux, parcouraient les principautés danubiennes, contant des sornettes aux populations, semant l'agitation, et les persuadant, les larmes aux yeux, de la part qu'ils prenaient à leur triste sort. Le « rouble trébuchant » produisait aussi son effet quand il le fallait. Des insurrections sanglantes furent souvent le résultat des manigances des agents russes, et l'Europe sut ainsi que le Sultan n'était plus à même de gouverner les provinces balkaniques. Le pouvoir sanguinaire tzariste, qui s'intitulait le protecteur de la liberté, ne cessait pas de qualifier de joug barbare la juridiction pourtant déjà toute nominale du Sultan de Constantinople.

Les champions de l'impérialisme panslave, ne perdant pas des yeux l'avenir, trouvèrent un encouragement notoire dans les succès de la politique de provocation suivie par la Russie dans les Balkans.

A la naissance de l'idée d'une collaboration franco-russe, vers la fin des années 80 du siècle dernier, la presse russe déclare de plus en plus ouvertement que le règlement de comptes avec la race germanique, seul obstacle de la grande Union des Slaves, est inévitable. L'opinion publique de Russie entend de plus en plus parler de la grande force d'union de la parenté slave, des articles enflammés, des discours enthousiastes prononcés dans des réunions sociales la persuadent de la sympathie qu'on éprouve pour les frères slaves souffrant sous le joug étranger. L'Eglise orthodoxe, dont le tzar est le chef spirituel, est le noyau de cette agitation panslave: le souverain pouvait donc être facilement la personnification, non-seulement de la solidarité slave, mais aussi du grand nationalisme russe.

Ce fut aussi l'orthodoxie russe qui entreprit de faire passer à l'idée panslave les Ruthènes catholiques-grecs qui avaient toujours été fidèles à la Nation et à l'Etat hongrois. Et tout cela se passait à une époque où personne ne parlait encore de l'éventualité d'une guerre mondiale, bien que le géant ivre et fou dont parle Michelet eût déjà fait son apparition en territoire hongrois pour y préparer la guerre et les conquêtes.

Les dossiers du procès de Mármaros portent le témoignage de ces faits.

Les efforts tendant à faire passer au schisme russe les Ruthènes de Hongrie avaient déjà, vers la fin des années 90, été en partie couronnés de succès et avaient trouvé des adeptes parmi les Ruthènes, citoyens hongrois émigrés en Amérique. Ce mouvement, qui prit plus tard une grande ampleur, eut son berceau en Amérique. C'est avec tristesse que nous sommes obligés de constater l'imprévision de la politique hongroise: elle ne se rendit pas compte de la nécessité d'une administration religieuse des Ruthènes passés en Amérique, elle n'y vit pas la grande base spirituelle du principe hongrois de domination, de même qu'elle négligea de faire entretenir, par des prêtres bons patriotes, le sentiment religieux et le patriotisme des Slovaques émigrés en Amérique et tombés sous l'influence du panslavisme.

C'est au début du XX^{e} siècle que l'opinion publique hongroise commença de porter attention sur l'agitation fomentée parmi les Ruthènes, contre la religion catholique-grecque et dans l'intérêt de la religion nationale russe, quand, grâce au travail des agents étrangers, les conversions à l'orthodoxie s'étendirent de Mármaros aux provinces de Bereg et d'Ugocsa. La presse reconnut très vite la signification grave de ce mouvement, et tournant son attention vers les nombreuses conversions qui s'étaient opérées à Szacsal et à Iza dans la province de Mármaros, et à Nagylucska dans la province de Bereg, elle constata que la population, autrefois ardemment patriotique dans toutes ses fibres, s'orientait d'une façon inattendue vers les tendances russes, qu'elle attendait désormais son salut du Saint-Synode et qu'elle tournait le dos aux principes hongrois.

L'affreuse misère du peuple ruthène facilita les agissements des agents étrangers. Le gouvernement hongrois essaya cependant d'y remédier, un organisme gouvernemental spécial à la tête duquel étaient placés des hommes enthousiastes, dirigea les efforts faits pour remédier aux maux matériels du peuple; cette action n'aboutit cependant pas à la pacification morale et ne fit pas cesser l'agitation étrangère.

Le mouvement cachait naturellement ses buts réels; il se servait comme d'un manteau de la conversion au schisme. La maffia secrète, utilisant tous les arguments nécessaires à la conversion, calomniait d'une façon mensongère le clergé catholique-grec irréprochable cependant; tous les moyens lui semblaient bons: elle critiquait l'impôt de l'église, ou, tournant à la bigoterie, qualifiait d'hérésie la religion grecque et de seule véritable la religion orthodoxe.

Le gouvernement voyait dans le fait des conversions une question délicate, il craignait qu'on l'accusât d'attenter à la liberté des cultes; il prit donc le parti de considérer, à l'appui des lois existantes, les conversions à la religion orthodoxe comme nulles, car en Hongrie la religion orthodoxe ne figurait pas au nombre des religions reconnues.

Les missionnaires russes, sachant cela, n'essayèrent donc pas de créer en Hongrie une Eglise orthodoxe, ils s'adressèrent vers les centres de religions reconnues, vers le patriarcat grec de Roumanie à Nagyszeben et vers le patriarcat gréco-serbe de Karlóca, pour obtenir d'eux des prêtres, et ils y trouvèrent naturellement bon accueil.

L'administration publique et les autorités religieuses gréco-catholiques firent leur devoir, et en commun avec la presse, elles ne perdirent pas la question de vue et ne cessèrent pas de représenter les dangers de cette funeste propagande.

C'est ainsi que s'ouvrit, au cours de l'année 1912, la grande enquête à ce sujet. A ce moment, on voyait déjà clairement que le mouvement ne s'attaquait plus seulement aux institutions de droit public de l'Etat, mais qu'il menaçait également la paix intérieure et l'intégrité territoriale du pays.

Le parquet royal de Mármaros termina le 23 juillet 1913 son acte d'accusation, imputant à 94 individus le crime d'excitation à la révolte contre les lois du royaume de Hongrie, contre les institutions constitutionnelles de l'Etat hongrois, et le délit d'excitation haineuse contre le clergé gréco-catholique.

Le parquet royal accusait en outre l'un des inculpés du délit de corruption, car celui-ci avait tenté de soudoyer l'un des fonctionnaires de l'Administration, au cas où celui-ci consentirait à faire disparaître les pièces à conviction saisies par le parquet.

Les inculpés étaient tous des petits propriétaires et des journaliers ruthènes. Quatorze d'entre eux étaient en détention préventive au moment où l'acte d'accusation vit le jour; on ne connaissait pas le domicile de dix autres, tandis que 70 accusés parurent comme prévenus libres, ou sous la surveillance de la police.

Les motifs de l'accusation établissaient de la façon suivante les bases des deux crimes commis contre la sûreté de l'Etat: les prévenus étaient en relations directes avec Roman Gerowszki, médecin à Saint-Pétersbourg, avec le dr. Alexej Gerowszki, avocat, et avec Georges Gerowszki, ingénieur (ces deux derniers habitant à Czernovitz). On savait que ces trois individus étaient en communauté d'intérêt avec le comte Vladimir Bobrinszki, membre de la Duma et Président de l'Association dénommée « Société du peuple russe », ainsi qu'avec deux évêques orthodoxes russes, et avec les moines de certains monastères orthodoxes de Russie, et l'on n'ignorait pas qu'ils recevaient des subsides de ces agents russes. Les accointances des inculpés prouvaient qu'ils étaient d'accord sur le but suivant: il s'agissait de rattacher à l'empire russe et de mettre sous la domination du tzar la partie du royaume de Hongrie habitée par les Ruthènes Uniates et à cet effet, ils étaient tombés d'accord pour considérer comme moyen le plus urgent la conversion à l'Eglise Orthodoxe russe des Ruthènes Uniates habitant les provinces de Mármaros, d'Ugocsa et de Bereg. Il fallait aussi organiser pour eux des paroisses orthodoxes russes, et

leur inspirer la haine de la nation hongroise et du clergé grec-catholique, il était également recommandé dans les réunions ou par des tracts d'exciter le peuple à la révolte, contre les institutions constitutionnelles de l'Etat hongrois et contre les droits du Roi de Hongrie.

L'acte d'accusation, en motivant les faits, évite cependant de faire connaître les phases de l'enquête prouvant l'aide apportée au mouvement par les pouvoirs publics russes; il évite de démontrer l'influence protectrice exercée sur le mouvement par le Saint-Synode, celui-ci étant le facteur principal et la tête de l'Eglise Orthodoxe russe. L'acte d'accusation n'étudie pas les rapports que l'Association dénommée « Société du peuple russe » peut avoir avec les pouvoirs publics russes, il n'examine pas le rôle joué par certains organes administratifs et par certains dignitaires de l'Etat dans la gestion de l'Association. Il n'étudie pas la part de l'Etat russe en ce qui concerne l'éducation de sujets hongrois destinés à la prêtrise orthodoxe dans des monastères russes, ou encore l'éducation gratuite de Hongroises dans des couvents russes, et finalement en ce qui touche l'aide matérielle accordée à des sujets hongrois visitant les lieux de pèlerinage russes, sous forme de subsides et de réductions sur les chemins de fer.

Il est de toutes façons intéressant de remarquer que dans ce document d'une valeur historique, le représentant du pouvoir public essaye de cacher avec pudeur les preuves, qui, dans cet attentat dirigé contre la nation hongroise, pourraient être compromettantes pour le gouvernement russe.

En soulignant, dans certaines de ses phases, le rôle joué par la Russie, l'acte d'accusation n'appuie jamais que sur les rapports entre particuliers (sans souligner si ces derniers remplissent en Russie une fonction publique). Il ne souligne pas non plus un détail intéressant concernant la personne du comte Vladimir Bobrinszki, à savoir qu'à la même époque, la justice autrichienne accusait ce politicien russe d'excitation panslave et menait contre lui une enquête criminelle.

Le Tribunal royal de Debrecen fixa au 29 décembre 1913 le début du procès, qui prit fin le 3 mars 1914.

Le procureur royal releva de l'accusation 34 prévenus. Parmi les 60 inculpés restants, 32 furent convaincus de délit par le tribunal de première instance, et des mandats d'amener furent lancés contre cinq prévenus qui s'étaient dérobés. Les autres furent acquittés. Selon le premier jugement l'un des inculpés fut condamné à quatre ans et demi de prison d'Etat et à mille couronnes d'amende, sept d'entre eux furent condamnés à des peines variant de huit mois à trois ans de prison d'Etat. Les autres inculpés, convaincus de délit, furent condamnés à la prison d'Etat pour des délais variant d'un an à six mois.

On ne peut donc vraiment pas qualifier ce jugement de sévère. Grâce à la grande humanité de la Législation hongroise, et à l'acte d'accusation, les inculpés n'eurent à souffrir que la peine minime, nommée *custodia honesta*, punition réservée aux « honnêtes gens ».

L'acte d'accusation avait omis d'éclairer l'arrière-plan de l'acte reproché aux inculpés: il n'avait pas attiré l'attention publique sur le danger menaçant la sûreté de l'Etat et son intégrité territoriale, il n'avait pas appuyé sur le caractère conspirateur du mouvement dirigé de l'étranger. Cette omission fut réparée par la sentence du Tribunal.

Cette sentence insiste sur le fait qu'elle ne veut pas dépasser les limites tracées par l'acte d'accusation, mais la défense s'étant appuyée sur la liberté de conscience, elle ne peut s'empêcher d'examiner si le mouvement de masses fomenté par les inculpés n'avait réellement pour but que la propagation de la religion orthodoxe. Le tribunal motive encore ainsi sa sentence:

« Les premières manifestations du mouvement tendant à attirer à la religion orthodoxe les Ruthènes (Petits-Russes) habitant les villages des provinces de Bereg, Ugocsa et Mármaros, se firent sentir en 1903 dans la commune d'Iza dans le comitat de Mármaros et dans la commune de Nagylucska (comitat de Bereg). Dans ces deux villages, la naissance de ce mouvement peut se trouver dans un livre écrit en langue russe, édité à New-York, en 1899 et ayant pour titre: « Où doit-on chercher la vérité? » Les habitants des deux villages prirent connaissance du contenu de ce livre. Ce volume proclamait, auprès de la glorification de la religion orthodoxe et de l'empire Russe, des idées suspectes de provoquer la haine contre le culte et les prêtres uniates, et contre les institutions constitutionnelles de l'Etat hongrois. Le contenu du livre réussit à susciter l'antipathie contre le clergé et la confession uniates; de véritables masses de fidèles quittèrent la religion uniate; cet ouvrage parvint également à faire croire à certains, par d'habiles mensonges, que le pouvoir hongrois allait bientôt cesser sur les territoires ruthènes et que les Ruthènes de Hongrie se trouveraient sous peu sous la domination russe.

La sentence constate que le mouvement avait joui d'une aide pécuniaire venant de l'étranger. Elle s'occupe de l'activité déployée par les frères Gerowszki, et passant à la personne du comte Bobrinszki, elle constate que le comte connaissait fort bien le but final du mouvement, qu'il l'avait aidé pécuniairement, qu'il avait aidé à placer les jeunes gens ruthènes emmenés de Hongrie en Russie, dans des monastères orthodoxes, et qu'il avait pris part à la propagation, en territoire hongrois, de livres faisant connaître le rite et les cérémonies religieuses orthodoxes. La sentence s'étend en détail sur les relations étrangères des inculpés, et elle s'appuie sur une lettre, saisie par le Parquet, adressée à l'un des inculpés par un certain A. Nosneszenszki; cette lettre encourage l'accusé à la propagation des idées russes, et faisant allusion à la guerre balkanique, remarque que « le puissant aigle slave est en train de rompre ses chaînes dans les Balkans. Il y a encore une chaîne à rompre: vous savez laquelle; maintenant, c'est le tour de celle-là! »

La sentence, à l'appui des tracts, des journaux et des lettres saisies, et à l'appui des aveux des accusés et des témoins, constate que les conversions n'avaient pour but réel que de faciliter le chemin aux aspirations tendant à faire passer au Tzar de Russie les territoires habités par les Ruthènes. Les meneurs du mouvement, Alexandre Kabalyuk et les frères Gerowszki déclarèrent plusieurs fois que les conversions étaient nécessaires parce que le Tzar désirait libérer les Russes de Hongrie. Et cette libération ne pouvait avoir lieu qu'après la conversion. Les accusés ne voyaient donc pas seulement, dans la mise en route et dans le développement du mouvement, le but de propager la religion orthodoxe, ils nourrissaient également le projet de réveiller parmi les Ruthènes, tout en propageant la religion orthodoxe, le désir de se libérer de la domination hongroise et de rapprocher le moment propice pour faire passer les territoires hongrois habités par la population ruthène sous la domination étrangère. C'est ainsi que se répandit, parmi les Ruthènes, la croyance que le Tzar n'attendait que leur conversion pour occuper leur territoire.

La sentence fait remarquer qu'on ne peut parler du caractère purement religieux du mouvement pour la bonne raison que, parmi les accusés et les témoins, aucun n'avait une connaissance totale de la différence de doctrine et d'organisation ecclésiastique existant entre les religions uniate et orthodoxe. Pour aller plus loin, les accusés n'expliquèrent pas les raisons qui les avaient poussés à changer de religion, ou encore, aux questions qu'on leur posa à ce sujet, ils répondirent de façon à dissimuler le motif réel de leur conversion. Par exemple « parce que la religion orthodoxe est la plus élevée », ou « parce que dans la religion orthodoxe il y a plus de jeûnes . . . », ou bien « j'ai changé de religion pour faire une expérience . . . » La sentence constate encore que dans les réunions tenues chez Alexej Gerowszki, il n'avait jamais été question d'éclairer le peuple sur la différence existant entre les deux religions, on n'avait au contraire discuté que des moyens les plus appropriés pour influencer le peuple et gagner les masses au but réel du mouvement, but que nous avons déjà fait connaître.

Après les modifications insignifiantes apportées par la Cour d'Appel, la Cour de Cassation ne modifia pas non plus dans sa substance la sentence apportée par le Tribunal de Première Instance. La seule modification apportée par la Cour de Cassation fut d'aggraver la peine de prison d'Etat de l'un des accusés en peine de prison, parce que la Cour de Cassation avait reconnu cet accusé coupable d'un délit de corruption, contrairement à la sentence d'acquittement prononcée par le Tribunal de Première Instance. La Cour de Cassation acquitta aussi un accusé assez insignifiant.

La sentence de la Cour de Cassation, tout en ne modifiant pas le caractère principal des sentences des premiers tribunaux, est cependant la phase principale du procès, c'est un véritable document histo-

rique. C'est après cette sentence que nous nous rendons le mieux compte combien la magistrature hongroise est la gardienne fidèle du droit hongrois et du but unique de la juridiction hongroise: servir la sûreté de l'Etat hongrois en défendant toutes les valeurs hongroises, servir la foi en la vocation historique hongroise et par cela la justice humaine éternelle.

La Cour de Cassation ne se laisse pas influencer par la faiblesse de l'acte d'accusation et porte notre attention sur le fait suivant: c'est systématiquement, d'une manière réfléchie, dans la pleine conscience de leurs intentions et de leurs buts que les accusés, selon les données du procès, ont comploté au préjudice de la patrie hongroise et pour la mettre en danger. La sentence déclare qu'elle constate, dans le complot des accusés, la matérialité de faits plus graves; ce n'est rien de moins qu'un complot ayant pour but le crime de lèse-majesté. La Cour de Cassation constate que les accusés, par une action mûrement réfléchie, ont troublé la foi du peuple très religieux, et qu'ils l'ont ainsi induit en erreur. C'est secrètement et par des voies détournées qu'ils voulaient arriver à leur but; après y avoir suscité une révolte par des moyens arbitraires, une partie du territoire hongrois aurait été détachée de la nation et aurait passé en temps opportun sous la domination étrangère (russe).

La Cour de Cassation n'avait pas la possibilité de changer la sentence en se basant sur la condition juridique qu'elle avait reconnue, car les règlements du Code d'instruction criminelle le lui interdisaient.

Le dossier des preuves recueillies au cours de l'enquête contient beaucoup d'intéressants détails. Ayant fait connaître, dans ses grandes lignes, ce matériel de preuves dans notre étude sur la sentence, nous ne nous étendrons pas sur ces détails. Nous devons cependant nous arrêter à une des phases les plus intéressantes des débats, que marqua la comparution du comte Vladimir Bobrinszki au banc des témoins. Au cours du procès, le comte avait en effet été cité par la défense. C'est en faisant un grand détour qu'il vint dans le pays; il ne suivit pas la route que ses complices et les adhérents de son parti, venant de Hongrie, avaient prise si souvent pour aller le voir. Il avait dû éviter de traverser l'Autriche, car dans ce pays il était passible des tribunaux, et sous mandat d'arrestation. En Hongrie, cependant, aucun danger ne le menaçait. Le Procureur du Roi proposa qu'il fût interrogé, et la défense appuya cette demande. Le Tribunal ordonna donc l'audition du « témoin ». Le comte demanda à faire sa déposition en russe, mais le tribunal s'y opposa et il dut la faire en français. Le Tribunal désirait probablement éviter que la déposition pût servir à la propagande. Cette curieuse audience se passa sans incidents; on ne fit nul reproche au comte, il se trouva seulement à diverses reprises dans une situation fausse, par exemple quand il dut reconnaître qu'il avait été en rapports avec les accusés, qu'il avait « protégé » leurs buts « culturels », et leur « foi religieuse », ou bien quand il

eut à nier certaines déclarations qu'il avait faites devant un témoin avec qui on l'avait confronté.

L'essentiel est cependant que cet homme pût paraître le front haut et en toute liberté devant la Justice de l'Etat hongrois, lui que l'on aurait dû, selon les lois hongroises, considérer comme un malfaiteur et qui en aurait mérité le sort. Toute l'instruction ne tournait-elle pas autour de sa personne? Les preuves accumulées concouraient en effet à démontrer que c'était lui et personne d'autre qui avait été l'instigateur des délits composant la matière de l'acte d'accusation. C'était lui qui avait persuadé des citoyens hongrois à manquer de fidélité à leur patrie, c'était lui qui avait détourné des citoyens hongrois de leur religion ancestrale, semant le mécontentement et attisant les aspirations tendant à faire passer sous la domination étrangère certains territoires de l'Etat hongrois. C'était par suite de son activité que dans de larges couches du peuple ruthène on parlait de l'arrivée prochaine du Tzar, qui devait occuper le pays ruthène jusqu'à la Tisza blanche.

Le comte n'eut pas de motif de se plaindre des autorités hongroises; sa personne fut entièrement respectée. Par contre, il voyait, sur le banc des accusés, ses victimes, pauvres naïfs, auxquels on avait tourné la tête, disciples dévots d'idées funestes, contre lesquels la justice de l'Etat hongrois allait décréter son jugement. Que pouvaient bien penser au fond d'eux-mêmes les accusés, en voyant devant eux, en territoire hongrois, le prophète du Tzar de toutes les Russies, et en le voyant libre, et assuré que le pouvoir public hongrois n'osait pas toucher à sa personne? Le fait de voir paraître le comte Bobrinszki et de voir qu'on ne portait pas atteinte à sa liberté n'affermissait-il pas en eux la foi qu'ils avaient en la puissance du Tzar de toutes les Russies, et n'était-ce pas aussi à leurs yeux une preuve de la faiblesse du gouvernement hongrois? Quoi que pussent penser en eux-mêmes ces hommes primitifs, le fait avait réellement une grande signification. On ne pouvait en déduire que nous avions fait preuve de tact, ce qui eût été entièrement incompréhensible. On ne pouvait davantage voir là le geste magnanime d'une nation consciente de sa force. C'était tout simplement une triste hésitation dérivant de ce que l'on ne considérait pas alors l'intransigeance de la conscience nationale comme la base principale d'une politique nationale.

Pour le reste, la déposition du comte ne fut pas même intéressante. Comme il était important qu'on ne fît aucune allusion, en examinant le rôle joué par le témoin, à l'activité déployée dans cette affaire par l'Etat russe, le Président du Tribunal s'empressa de déclarer qu'il ne permettait pas qu'on abordât cette question. Le comte Bobrinszki déclara que c'était la sympathie qu'il éprouvait pour les accusés qui l'avait amené devant le Tribunal, et sa déposition ne fut qu'une défense des accusés et une négation des faits invoqués au procès et bien connus de lui. Le Procureur royal, obéissant certainement à des

instructions venues de haut lieu, passa sur le rôle que l'histoire attribuera au comte dans cette affaire.

Le nom du comte Bobrinszki apparaît encore une fois en Hongrie après la chute de l'empire russe. Après le grand démembrement de la Hongrie, un des « Etats successeurs » fit de lui l'intendant d'un grand domaine hongrois enlevé à la mère-patrie. Ce domaine, aujourd'hui, est redevenu terre hongroise. Et le nom du comte Bobrinszki se perd désormais dans l'oubli.

Nous l'avons tiré de cet oubli et nous avons fait reparaître au jour les dossiers poussiéreux du grand procès schismatique. Nous avons évoqué les données les plus caractéristiques de ce procès parce que nous jugeons utile que le peuple hongrois n'oublie jamais le danger qui menace son existence. Cette menace, prouvée par les innombrables données du procès schismatique, est de nos jours certainement plus claire et plus audacieuse qu'à l'époque du gouvernement tzariste. Connaissant cette menace, notre décision de remplir notre devoir envers notre race et l'avenir de notre pays doit être d'autant plus inébranlable.

Tel est l'enseignement qui se dégage pour nous du procès schismatique de Mármaros.

Rákóczi et le royaume national

Par BÉLA ZOLNAI

QUATRE FIGURES de l'histoire de Hongrie sont considérées par l'Europe même comme des figures de héros européens: Jean Hunyadi, vainqueur des Turcs; Nicolas Zrinyi, poète et chef de guerre dont le prestige est encore accru par la mort héroïque de son arrière-grand-père, le Zrinyi de Szigetvár; François II Rákóczi et Louis Kossuth. Tous les quatre sont des héros de la liberté et incarnent pour ainsi dire l'estime que l'on éprouve pour le peuple hongrois. C'est Rákóczi qui parmi eux a influencé le plus profondément la vie spirituelle de l'Europe, et en même temps il est le héros le plus sentimental de l'idée hongroise. Comme Zrinyi, il est aussi fils du siècle de Louis XIV. Ces quatre héros ont payé leur gloire de leur vie vouée à la patrie. Jean Hunyadi combat l'Orient et sa mort de croisé (1456) est attristée par l'amertume de la fatalité. Zrinyi de même défend l'Occident et sa mort tragique cause une stupeur, presque une révolte au sein du peuple hongrois. Rákóczi et Kossuth s'appuient sur l'Orient hongrois et se révoltent contre l'Occident: leurs luttes glorieuses prennent une fin tragique et, après un long exil, ils meurent délaissés, loin de leur patrie.

La figure de Rákóczi présente un triple aspect; nous trouvons en lui l'homme européen, le héros de l'idée nationale hongroise et le pionnier d'un esprit universel. Ces différents aspects permettent de diviser sa vie en trois époques principales: sa jeunesse (1676—1703), sa lutte pour l'indépendance (1704—1711) et enfin son exil (1711—1735).

*

Rákóczi est la dernière incarnation de l'idée du royaume national hongrois, idée qui depuis la domination des Habsbourg ne devait plus survivre que dans l'âme des meilleurs Hongrois. Il était prédestiné à ce rôle glorieux par l'heureuse union de facteurs résultant à la fois de ses origines et de l'ordre politique de son époque. Un de ses ancêtres était Etienne Báthory, roi de Pologne, dont il visita pieusement le tombeau à Cracovie, durant sa vie de fugitif . . . Son père, François Ier Rákóczi, prince de Transylvanie, avait, à l'instigation de son beau-père Pierre Zrinyi, organisé une révolte contre Vienne. Sa mère est Hélène Zrinyi, fille de Pierre Zrinyi et de Catherine Frangepán. Son grand-père maternel, Pierre Zrinyi, et le frère de sa grand'-mère, François Frangepán, furent décapités par le bourreau impérial à Wiener-Neustadt. Le frère de son grand-père, Nicolas Zrinyi, poète et chef de guerre fameux était, dans l'opinion publique du pays, mais

aussi dans la politique extérieure de Louis XIV, le seul candidat possible au trône de Hongrie en cas de la libération du pays. Dans ses méditations sur la vie du roi Mathias, ce même Zrinyi a montré à son peuple, et cela à l'époque de la puissance toujours grandissante des Habsbourg, qu'il ne trouverait son salut que dans le royaume national . . . La famille de Rákóczi est connue depuis 1200 et son chef porte depuis 1645 le titre de prince du saint empire romain. C'est avec une juste fierté que François II Rákóczi a pu écrire à Du Héron, ambassadeur de France à Varsovie, que ses ancêtres avaient beaucoup fait pour le maintien de la liberté en Hongrie et en Germanie. Depuis les Árpád il n'y avait aucune famille hongroise plus digne que la sienne d'occuper un trône en Europe. On compte parmi ses ancêtres quatre princes de Transylvanie et aussi quatre princesses, quatre héroïnes de l'époque baroque. L'une d'elles est Susanne Lórántffy qui remplace au gouvernement son mari Georges Ier Rákóczi quand celui-ci est en guerre. Tout cela prédestine notre Rákóczi et lui impose un rôle dans l'histoire mondiale. Né dans un château-fort, — comme il le dit dans ses *Confessions*, — il est dès sa naissance entouré de nombreux courtisans . . . Sa vie, avant même qu'il ait pris le sceptre princier, se déroule au milieu de pompes et d'étiquettes princières. Au baptême il reçoit le nom de son père François, tandis que son second prénom, Léopold est celui de l'empereur-roi: ces deux noms sont comme le symbole de cette dualité dans laquelle sa famille a recherché la voie qui devait mener vers le salut national. Le second mari de sa mère et le père adoptif de l'enfant Rákóczi, Thököly est un nouvel exemple historique: ce chef des kuruc s'étant rallié aux Turcs pour combattre Vienne, le sultan le nomme roi de Hongrie (1682), mais il se contente du titre de prince et de régent. François Rákóczi avait quatre ans lorsqu'un serpent se glissa dans son lit, mais ce nouvel Hercule, destiné à mener une vie de héros chrétien, demeure sain et sauf. Il a cinq ans lorsque les Etats l'invitent à la diète de 1681 : son représentant est assis entre les seigneurs bannerets et l'archevêque d'Esztergom. A Munkács il vit dans un fort assiégé où sa maison prend feu. Pendant le siège de Munkács, — comme il l'écrit lui-même dans ses *Confessions*, — un boulet de canon fracassa la tête de la camériste qui se tenait à ses côtés et les débris de son cerveau éclaboussèrent l'enfant. Sans doute la Providence voulait marquer aussi qu'elle le destinait à un rôle supérieur. A l'âge de dix ans, le sceptre princier en main et à cheval, il passe en revue la garde du château-fort qui rend les honneurs militaires à son jeune maître. Les jeux de l'enfant princier sont aussi princiers . . . Il a douze ans quand dans sa consigne de Vienne il sent pour la première fois la perte de la liberté: aiglon dont le seul crime est d'être le fils d'un rebelle vaincu. La politique des Habsbourg le conduit en Bohême, dans un collège de jésuites pour y recevoir une éducation forcée: on veut l'apprivoiser pour en faire un prince hongrois loyal

ou bien un jésuite et arrêter ainsi la lignée des Rákóczi, — intention avoué par le cardinal Kollonics.

Qui aurait pensé que le jeune Rákóczi, par une éducation religieuse universelle, président de la congrégation de la Sainte-Vierge deviendrait un jour le chef du nationalisme hongrois et que l'étudiant de l'Université de Prague prendrait les armes pour la liberté du culte protestant? L'âme princière de « l'enfant héroïque » se révéla dès cette époque: il devint l'incarnation du royaume national, tout comme Mathias Hunyadi qui, trois siècles auparavant, était sorti de cette même captivité de Prague pour monter sur le trône de Hongrie.

Quand l'étudiant de douze ans voit en Bohême une carte géographique il y cherche en pleurant le fort de Munkács et éveille la compassion ahurie de ses professeurs. (Tragique ironie de l'histoire, ce même fort de Munkács, qui en 1688 avait signifié l'indépendance hongroise, fut enlevé par le traité de Trianon à la Hongrie.) Dans le premier livre de son *Histoire de Charles XII*, Voltaire décrit une scène analogue à celle de Rákóczi devant la carte géographique : le jeune prince suédois âgé de dix ans s'amuse à regarder les cartes géographiques de son père; sur l'une d'elles, au-dessous d'une ville de Hongrie prise par les Turcs, il voit ces mots tirés du livre de Job: « Dieu me l'a donnée, Dieu me l'a ôtée. » Ayant lu ces paroles il prend un crayon et écrit au bas de la carte de Riga: « Dieu me l'a donnée, le diable ne me l'ôtera pas. »

A l'âge de dix-huit ans, Rákóczi fait un voyage d'études en Italie (1693). A cette époque un voyage en Italie était encore un luxe princier et une phase de l'éducation royale, comme de nos jours un voyage d'études en Extrême-Orient ou dans l'Amérique du Sud . . . Zrinyi a aussi fait ce voyage: l'une des étoiles directrices de la civilisation hongroise montre vers Rome. Pendant son voyage d'études, Rákóczi mène une vie digne de son rang et de l'époque des cours galantes: il fait de l'équitation à Venise, joue aux cartes à Florence, prend des leçons d'escrime à Rome, apprend à danser à Gênes. A Lorette, il retrouve un souvenir de l'histoire de sa famille: selon la légende la maison de Marie fut transportée par les anges à Tersato, antique château des Frangepán au-dessus du Quarnero. Le pape comble de cadeaux l'hôte princier qui, à cette époque, mène une vie mondaine et ne se doute point que, quelques années plus tard, il lui faudra prendre les armes contre l'empereur catholique.

A l'âge de dix-huit ans, Rákóczi choisit sa femme dans la famille régnante de Hesse: une descendante directe de Sainte Elisabeth de Hongrie et parente, par une autre lignée, de Louis XIV. Un archevêque de vingt-trois ans bénit le mariage de cette fiancée de quinze ans et dans son voyage vers sa nouvelle patrie la jeune princesse fait le trajet Regensburg-Vienne en bateau, sur le Danube, en suivant la voie des Nibelungen par laquelle Kriemhilde avait rejoint son fiancé

de Hongrie et au bout de laquelle Saint Etienne avait attendu son épouse, Gisèle de Bavière: voie royale de la migration des peuples en même temps que des familles qui ont fait l'histoire. Ce prince opulent digne de figurer dans les contes de fées, que le roi d'Angleterre, les électeurs de Brandenbourg, de Bavière et de Saxe appellent leur cousin, fait à sa femme un cadeau de noces vraiment princier: il lui achète des bijoux d'une valeur égale à celle de 2000 quintaux de farine. Dans ses publications officielles Rákóczi se donne lui-même le nom de *Dei Gratia Sacri Romani Imperii et Transylvaniae princeps*, mais même sans ce titre il est le maître illimité d'un territoire d'un million deux cent mille arpents et ses valets l'habillent avec les mêmes cérémonies que pour les tyrans de l'époque baroque. C'est le destin qui le contraignit à assumer le rôle d'un chef. A dix-huit ans, âge où les jeunes gens de nos jours, encore incertains de leur avenir, s'inscrivent à l'Université ou constituent d'obscurs chaînons dans des armées de plusieurs millions d'hommes, prêts à la mort, Rákóczi est déjà un petit roi dans son siège de préfet à titre héréditaire. Il a vingt-quatre ans quand Louis XIV l'invite à prendre part, les armes à la main, à la reconstruction de l'Europe. Rákóczi se lance dans la voie de l'indépendance hongroise et des garanties franco-anglaises et, espérant que par une rupture avec l'empire allemand il pourra assurer l'indépendance hongroise, il suit la voie qui l'appelle à diriger et à régner et renouvelle ainsi les traditions de sa famille. S'il avait suivi une autre conduite, il serait peut-être resté officier de l'armée impériale, aurait dépensé à Vienne les revenus de ses propriétés de Hongrie et il y aurait aujourd'hui une famille princière allemande de plus: les descendants des princes Hessen-Rákóczi auraient sûrement ajouté à la gloire de l'Allemagne.

C'est un bel homme, plein d'esprit ayant une grande force d'âme, — écrit à Louis XIV Du Héron, ambassadeur de France à Varsovie. Il a de l'intelligence pour douze, dit de lui Mikes, son historiographe.[1] Faute d'une âme royale, ce jeune homme de 27 ans n'aurait pu comme prince régnant, comme « Princeps », se mettre à la tête d'un royaume vieux de 800 ans. Sa révolte contre les Habsbourg fut un geste royal, car elle se justifiait par la Bulle d'Or, œuvre d'un sage roi et d'une nation libre (1222), bulle qui autorise la noblesse à prendre les armes contre la tyrannie. Dans son manifeste proclamant l'insurrection, Rákóczi parle aux membres d'un pays libre pour qui la servitude serait plus amère que la mort.

Dans l'âme de Rákóczi l'idée du royaume national libre l'emporte sur toute vanité personnelle. Quand le primat de Pologne, d'accord avec les seigneurs de son pays, lui offre en 1704 la couronne de son ancêtre Etienne Báthory, il décline cette offre qui signifierait l'abandon de son pays et de l'insurrection. C'est un événement d'une importance européenne qu'un pays glorieux, mais maltraité par le destin et entouré

[1] Voir Mikes, *NRH* 1935, pp. 360—369.

d'ennemis, veuille sacrer roi un prince hongrois et espère par cette élection améliorer son sort malheureux. Dans son roman sur Rákóczi écrit pour la jeunesse, Moïse Gaál avance l'opinion que les députés polonais qui venaient offrir à Rákóczi la couronne de leur pays « étaient probablement les instruments involontaires des intrigues magistralement masquées du gouvernement allemand » . . . Rákóczi a montré peut-être trop de puritanisme dans cette affaire. Roi de Pologne il aurait pu servir aussi la cause de son pays. Mais à cette gloire incertaine il préféra l'accomplissement du réel devoir national. Et il se contente du simple titre de duc . . . A Szécsény, lors de son élection à la dignité de prince, Rákóczi prête aussi serment à la liberté commune, et un traité d'alliance est conclu à l'occasion de son accession au pouvoir, traité dont les exemplaires sont gardés par le primat de Pologne, par l'électeur de Hanovre (le futur roi d'Angleterre) et par Rákóczi. Selon l'antique coutume hongroise la signature du traité est suivie d'un *magnum áldomás* (banquet princier): en véritable prince, Rákóczi offre un dîner de soixante-douze plats aux ordres ou Etats réunis autour de trente-six tables. Fidèle à l'esprit du féodalisme hongrois, c'est en se soumettant à des conditions restrictives que Rákóczi prend le pouvoir: le prince qui lutte pour la constitution se sent obligé le premier à respecter cette constitution.

La personne de Rákóczi a réalisé pour la dernière fois l'idée du royaume national dans le pays de Saint Etienne, pays habité par plusieurs races et parlant plusieurs langues. Là où Kossuth a échoué avec son idée d'indépendance démocratique, Rákóczi a su réunir dans une commune unité nationale les victimes d'une oppression commune. Parmi ses régiments douze sont allemands, un croate, trois roumains, sept français et le reste hongrois. Parmi ses chefs nombreux sont ceux qui portent des noms allemands. La nation qui lui est le plus fidèle est celle des Ruthènes, qui l'entourent avec un dévouement religieux et presque servile: partout où il paraît ils le reçoivent à genoux et en se signant. Quand il quitte le pays après avoir déposé les armes à Szatmár, il passe sa dernière nuit de Hongrie sur la table de hêtre d'un paysan ruthène. A Szamosujvár ce sont des paysans roumains qui veillent sur son sommeil sans que l'idée de le livrer au gouvernement de Vienne les effleure.

Ses troupes se composent en grande partie de Slovaques, et au milieu du siècle dernier les chansons populaires slovaques avaient encore gardé le souvenir chaleureux du prince libérateur. Les Allemands de Haute Hongrie guidés par un instinct naturel, et fidèles à la seconde patrie qu'ils avaient trouvée 500 ans plus tôt dans le bassin des Carpathes soutenaient eux aussi la cause de la liberté « hongroise » au lieu des armées impériales. Un colonel impérial nommé Hatzogan se rallia au prince hongrois avec ses 300 Roumains. Rákóczi recrute des soldats même parmi les Saxons de Transylvanie et parmi les Croates. Car il ne faut pas oublier que du côté maternel il est lui aussi d'origine

hungaro-croate... D'autre part l'armée des impériaux comptait beaucoup de Hongrois et le nombre des adversaires de Rákóczi s'accrut encore par la félonie de certains de ses compagnons hongrois (Ocskay, Bezerédj). Cette scission des Hongrois de l'époque d'après Mohács en « orientaux » et en « occidentaux » est la fatalité la plus tragique de la lutte de Rákóczi. Le Hongrois n'est plus sûr de son compatriote. « L'homme avec qui j'ai traité était un Hongrois, mais serviteur des Allemands », écrit Rákóczi dans ses *Confessions* à propos du parlementaire Pálffy qui était venu offrir aux « kuruc » un armistice de quinze jours en attendant les négociations de paix. Ce Jean Pálffy est le feldmaréchal de l'empereur! Ce même Pálffy hongrois était aussi ban de Croatie et leva des troupes contre le descendant des bans et martyrs croates. Le prince Paul Esterházy, en sa qualité de palatin, protesta au nom des quatre ordres du pays contre la décision de la diète d'Ónod proclamant — avec la sanction de Rákóczi — la déchéance de Joseph Ier.

Une âme princière se révèle également dans l'œuvre pacifique de Rákóczi. Ce chef qui fit la guerre pendant de longues années aurait pu être un ministre modèle en temps de paix. Il fait construire des routes et développe le service postal (il se sert beaucoup lui-même de la chaise de poste); il favorise le commerce, soutient les hôpitaux, aide les médecins, il a dans son camp un chirurgien français (Dupont) et un médecin allemand (Lang), il protège les sciences naturelles, il poursuit les démoniaques, les sorcières, les magiciens, les enchanteurs et les charlatans, il s'entoure de savants juristes, il engage dans sa cour des musiciens français, allemands et italiens, il a des peintres officiels, comme Mányoki dont le portrait de Rákóczi est conservé au château royal de Saxe à Taschenburg, et Kupeczky, né en Hongrie... Tel un tardif *uomo universale*, il peint lui-même des tableaux, il fait le charpentier à l'instar de Pierre le Grand, il rédige ses mémoires, il s'occupe de théologie, il conduit ses armées, il nourrit des projets de politique extérieure. Son hebdomadaire en langue latine, le *Mercurius Hungaricus* (1705) s'adresse à toute l'Europe. Ses contemporains se rendent compte qu'ils vivent entourés d'événements étonnants et dans l'atmosphère d'un homme extraordinaire. C'est le temps des « kuruc », qui est devenu l'époque héroïque des mémoires hongrois. Toute une série de souvenirs s'attache à son personnage historique: en hongrois (Caspar Benitzky, Adam Szathmáry Király, le mémorialiste de Paris, Georges Pongrácz, Alexandre Károlyi, Georges Ottlyk, Michel Teleki, Clément Mikes, l'auteur des *Lettres de Turquie*, etc.), en allemand (*Wahrhafte Beschreibung von dem Rebellionskrieg*, Leipzig 1711) et en français (*Histoire du prince Ragotzi*, Paris 1707, *Histoire des révolutions de Hongrie*, La Haye 1739, contenant les *Mémoires* de Rákóczi, en outre les lettres de Rodosto de Saussure, les mémoires de Bonneval). Toute une bibliothèque et toute une collection de manuscrits!

La bibliophilie est une vieille tradition dans la famille Rákóczi. Georges et Sigismond Rákóczi fondent la célèbre bibliothèque de Sárospatak; la princesse Susanne Lórántffy, la première femme de lettres hongroise, donne ses soins à l'école supérieure calviniste de Gyulafehérvár. A Rodostó, François Rákóczi installe une bibliothèque; toute une petite académie se constitue autour de lui; elle a son philosophe hongrois, Etienne Kiss et des membres français: Saussure, Bonneval, Molitard et le secrétaire Bechon.

Sous l'égide de Rákóczi — contrairement au dicton *inter arma silent musae* — la philosophie et la théologie prennent un nouvel essor en Hongrie. Michel Ács, le combattant kuruc, écrit une *théologie* hongroise. Georges Kassai enseigne à l'Université de Wittenberg. Georges Harsányi, professeur à l'Université de Nagyszombat publie ses œuvres intitulées *Harmonia philosophica* et *Ars recte philosophandi* sous la protection des kuruc. Le piétiste Georges Bárány traduit l'ouvrage de Francke de Halle sur l'éducation des enfants (1711). Un lieutenant de Rákóczi, François Tolvay publie son *Arithmétique*. Dans le *Viaticum spirituale* de Baranyi, une illustration représente un ange qui examine les étoiles au télescope . . . Cet instrument astronomique n'est pas encore une arme de la libre pensée, mais conduit plutôt vers Dieu dans l'esprit de *Cœli enarrant gloriam Dei.*

Dans le domaine de la législature le mouvement kuruc a fait également beaucoup d'efforts. La diète de Szécsény proclame une constitution provisoire, forme un sénat de 24 membres et un comité économique de 13 membres, et par la rédaction de l'*Instrumentum Confœderationis* elle donne une base légale à l'insurrection.

Dans sa brochure publiée à l'occasion du 370e anniversaire de la fondation de l'imprimerie de Debrecen (1931) François Csürös raconte une histoire romanesque qui caractérise assez bien la force morale intérieure de la civilisation hongroise du mouvement kuruc. A la fin d'octobre 1705 les troupes du général Herbeville avaient dévasté la ville de Debrecen. Les kuruc en retraite avaient caché l'imprimerie municipale vieille déjà d'un demi-siècle dans une chambre secrète de l'hôtel de ville. Les premiers exemplaires de l'appel aux armes de Rákóczi étaient sortis de cette imprimerie (1703). C'est au même endroit qu'avait été déposé l'outillage de l'imprimerie de Sárospatak dans la fuite devant les impériaux. Les mercenaires allemands ont détruit l'imprimerie et se sont servis des caractères pour fondre des balles . . . « Il se peut, — écrit François Csürös — que le même plomb qui sous forme de lettres avait proclamé les plaintes du Prince humanitaire, a ensuite abattu sous forme de balle les héros kuruc. »

L'esprit de Rákóczi est glorifié aussi par le fait qu'il a inspiré des œuvres immortelles à la musique et à la littérature. La marche de Rákóczi date de l'époque du prince et son orchestration moderne (Liszt, Berlioz) traduit devant le monde entier l'expression du caractère hongrois; dernièrement cette marche a été déclarée officiellement

hymne national. Et la poésie dite kuruc née dans l'atmosphère de la guerre d'indépendance de Rákóczi est unique dans toute l'histoire littéraire, car cette poésie lyrique et épique est contemporaine des événements — un poète anonyme vit et écrit « dans une existence entourée de cadavres » — elle a en outre un caractère collectif et patriotique et exprime dans son unité l'esprit même de toute l'époque. Avec ses sujets et ses formes elle inspirait encore la poésie lyrique hongroise à la fin du XIX^e^ siècle (Thaly, Endrődy) et même au début du XX^e^ siècle (Ady). Parmi les généraux de Rákóczi se trouvent aussi des poètes. Un de ses fidèles, Nicolas Bethlen, chancelier de Transylvanie, traduit dans sa captivité de Vienne l'*Orlando furioso* d'Arioste. Les années de guerre et d'exil de Rákóczi sont caractérisées par un grand épanouissement culturel.

En dehors des raisons politiques extérieures c'est aussi à cause des qualités humaines et spirituelles de Rákóczi que l'opinion publique de l'Europe et ses dirigeants — le roi de France, le tzar de Russie, le sultan turc — l'ont considéré comme le successeur légitime du trône d'une Hongrie nationale et indépendante. Dès 1704, Defoe, l'auteur de Robinson, demande le couronnement de Rákóczi comme roi de Hongrie . . .

La lutte contre l'Occident et la défense de l'Occident

XXI. 0.

Par LADISLAS HADROVICS

AU COURANT du moyen âge, sur les territoires croates d'aujourd'hui, un Etat se forma en dehors de la Croatie proprement dite: cet Etat par suite de conjonctures religieuses et politiques spéciales, se développa indépendamment de la Croatie et de la Serbie. Nous parlons de la Bosnie, ce pays qui ne sait de qui relever et qui pour cela fut l'objet de discussions perpétuelles et de jalousies entre les Serbes et les Croates, au cours du siècle dernier. La Bosnie, tout comme la Bulgarie du moyen âge, comme la Serbie et la Croatie, est un des Etats qui se formèrent après la perte par l'Empire romain d'Orient, de l'hégémonie balkanique. Le développement spécial de la Bosnie différa entièrement de celui des nations citées et amena un résultat national-politique tout contraire. Les Etats croates, serbes, bulgares devinrent les berceaux de nations indépendantes, et si comme chez les Croates, les cadres étatiques subirent avec le temps certains changements, si même ces cadres cessèrent entièrement d'exister pendant une longue période, comme ce fut le cas des Serbes et des Bulgares, la vie nationale ne cessa pas de subsister dans ces pays, antérieurement libres, malgré les circonstances extérieures. L'Etat bosniaque, cependant, ne fut jamais capable de créer une nation bosniaque indépendante et voici pourquoi cette nation une fois libérée au siècle dernier, du joug turc, fut soudain désorientée, ne parvint pas à trouver sa place, et finit par s'orienter, en grande majorité, vers l'Etat et vers l'idéal national croate.

Au X[e] siècle, la Bosnie reconnaissait l'autorité supérieure de l'Etat croate, mais quand, au XI[e] siècle, le prince serbe Bodin eut constitué autour de la province de Zéta (le Monténégro actuel) un Etat serbe de courte existence, la Bosnie entra en communauté d'intérêts avec cette nation. Cette situation changea assez vite de par l'extension balkanique de la royauté hongroise. Après l'accomplissement de l'union étatique hungaro-croate, le roi de Hongrie devint l'héritier naturel du pouvoir en Bosnie. Le titre « rex Ramae » (Rama-Bosnie) existe depuis 1138 parmi les titres des rois de Hongrie, et depuis cette date les gouverneurs de la Bosnie portent comme en Croatie, le titre de Ban. Parmi ces Bans, on se rappelle le nom de Kulin, vivant à la fin du XII[e] et au début du XIII[e] siècle; son nom est conservé, entre autres documents, dans un contrat rédigé en langue croate, contrat de commerce conclu avec la ville de Raguse.

Sous le règne des rois de Hongrie, vivant fort éloignés, les Bans de Bosnie devinrent de plus en plus indépendants, et plus tard, sous les souverains plus faibles, ils ne reconnurent le pouvoir hongrois que nominativement. L'indépendance graduelle de la Bosnie fut influencée par la situation religieuse spéciale de ce pays. Au courant du moyen âge, la secte des Bogomiles s'installa dans le pays et cet enseignement devint presque peu à peu la religion principale. Le bogomilisme descendait directement de l'hérésie pauliquienne et prenait son nom du prêtre Bogomil, qui réorganisa au X^e^ siècle, en Bulgarie, la secte venant d'Asie Mineure et implantée dans les Balkans. De Bulgarie, cette doctrine s'étendit rapidement dans les Balkans; elle ne put cependant pas s'enraciner en Serbie, Etat en train de se constituer, car le grand-joupan Nemanja l'étouffa dès ses débuts. Il fit saisir les chefs, fit couper la langue aux propagateurs de la secte, brûla leurs livres et en chassa plusieurs au-delà des frontières. Le bogomilisme, en territoire serbe ne fut donc pas un facteur religieux important, mais dans la Bosnie voisine, il prit une grande signification. De par l'éloignement du pouvoir royal, la secte se répandit presque imperceptiblement parmi la noblesse, et aux temps du Ban Kulin, vers 1200, elle était devenue si populaire qu'on pouvait presque la nommer la religion dominante. Les Bans bosniaques, en général, restèrent bons chrétiens, mais ils n'osèrent pas sévir contre la noblesse, celle-ci étant très puissante.

La secte bogomiliste était un mélange de l'ancienne religion perse et des éléments de la foi chrétienne; elle professait la dualité des créatures, faisant dériver l'âme de Dieu, le corps et en général toute la vie matérielle du diable; par cela, cette secte méprisait la vie et la considérait comme un péché latent. La mise en valeur de ce dogme fondamental eut une funeste influence sur le développement des rapports étatiques et sociaux de la Bosnie, pour tout ce qui concernait la vie du pays. Cette secte dédaignant la vie terrestre, le bien-être, l'enrichissement, défendait les serments, avait horreur de toute activité commerciale. Elle qualifiait de luxure la procréation d'une postérité, ne tolérait qu'à peine le mariage, défendait l'emploi des armes et dédaignait tous ceux qui obéissaient à un ordre quelconque. L'affirmation graduelle de ces maximes vitales dans la vie pratique firent du bogomilisme une religion peu appropriée à soutenir le pouvoir de l'Etat et à aider au développement d'une vie sociale saine et normale; au contraire, cette religion était sous toutes ses faces l'égale de l'anarchie et de la désorganisation. Et voici en quoi consiste la tragédie de la Bosnie: c'est que ce fut la noblesse qui aida à l'extension de cette secte et en fit presque la religion de l'Etat. Si donc le bogomilisme aida quand même d'une certaine manière au développement de l'Etat bosniaque indépendant, ce ne fut que d'une manière négative, car en refusant, au point de vue religieux, l'obéissance à Rome, et au point de vue gouvernemental, à l'autorité royale hongroise toujours

en contact avec la papauté, il préparait l'isolement complet, religieux et étatique, de la Bosnie.

Pour enrayer un peu le bogomilisme, la papauté plaça, au XIII^e siècle, l'évêque bosniaque sous l'autorité qualifiée de l'archevêque de Kalocsa, donnant ainsi au pouvoir public hongrois la possibilité d'intervenir avec énergie dans l'orientation de la vie religieuse de la Bosnie. Déjà, pendant l'époque arpadienne, les rois de Hongrie organisèrent des croisades contre les hérétiques de Bosnie, mais ils n'obtinrent chaque fois qu'un résultat fictif; la secte ne dépérit pas malgré les serments de fidélité prêtés par ses chefs, elle continua sans danger à s'étendre parmi le peuple.

Le développement de l'Etat bosniaque atteignit son apogée au moment où le Ban Tvrtko, très énergique et doué, se fit couronner roi (1377), et étendit les frontières de son pays vers l'Ouest, l'Est et le Sud. A l'Est, il s'appropria des parties de l'empire serbe désagrégé, à l'Ouest et au Sud, il profita des troubles survenus après la mort du roi hongrois Louis le Grand. Tvrtko reconnut la grande portée de la situation centrale de la Bosnie, et il essaya de fonder autour de ce pays un grand Etat. Une mort prématurée l'empêcha d'assurer la vie de son pays d'une manière permanente dans d'aussi larges cadres. La mort de Tvrtko fut suivie d'une lente décadence, finalement la royauté bosniaque tomba en 1463 sous le joug des Turcs.

Les Turcs, apparaissant dans les Balkans, transformèrent presque entièrement la physionomie de la péninsule balkanique. Le grand empire serbe du moyen âge, qui, au temps du Czar Dušan (1331—1355), se considérait l'héritier de l'Empire Byzantin, se désagrégea en petites principautés qui furent incapables de tenir tête aux conquérants orientaux. Après la lente décomposition de la Serbie, la Bosnie et l'Herzégovine se rattachèrent également à l'Empire musulman, et c'est alors qu'on put se rendre compte de ce que le bogomilisme avait fait de la nation bosniaque. Tandis que chez les Serbes, le pouvoir étatique était remplacé par l'Eglise orthodoxe dont le don d'organisation servit à sauvegarder pour les temps futurs le sentiment national, chez les Bosniaques, avec la fin du pouvoir temporel, nous assistons également au changement de religion.

La secte bogomile, vivant entièrement isolée du reste de la Chrétienté vers le milieu du XV^e siècle, ne vivait en Bosnie qu'une vie factice, étant paralysée par son enseignement peu ordinaire; voici pourquoi, au moment de la ruine de la Monarchie, elle ne put pas résister à la conquête religieuse de l'Islam avec la force caractérisant l'orthodoxie serbe spécialement tenace. Pour ne pas perdre le rôle joué jusqu'ici par elle dans la vie de l'Etat, la noblesse bosniaque passa en foule à l'Islam, et devint ainsi la seule aristocratie de naissance de l'empire musulman. Les éléments les plus valeureux de l'armée turque sortirent des rangs de cette noblesse bosniaque; ces agas et ces beys, bien qu'ils n'aient jamais été Turcs, devinrent quand même les musul-

mans les plus fanatiques, et les porteurs les plus consciencieux des idéals de l'Empire Musulman. La Bosnie devint sans contredit un des points d'appui les plus importants de l'Empire turc d'Europe. Et c'est une tragédie peu commune que celle de la Croatie: sa vie étatique, au moyen âge, suit deux courants différents, et il ne suffit pas que la partie bosniaque du pays, se tournant vers l'Orient, perde pour des siècles le sentiment national, il faut encore que cette nation entre dans un conflit à main armée avec le peuple croate, allié à l'Occident.

La rupture religieuse et politique entre les Bosniaques et l'Occident fut, au point de vue national comme au point de vue culturel, une perte importante pour la Croatie. Par le passage à l'Islam de la classe sociale la plus cultivée, la plus dirigeante, classe déployant le plus d'activité dans la direction des affaires de l'Etat et dans l'armée, l'empire musulman gagna toute une série d'hommes d'Etat bien doués, et plusieurs écrivains, poètes et savants; ceux-là même, la Croatie les perdit. Mais toutes ces pertes sont cependant minimes quand on considère celles dont souffrit encore la Croatie au point de vue populaire, car en Bosnie, aux temps de la domination turque, on peut observer un changement ethnique prononcé. L'élément catholique, qui n'avait pu garder sa foi qu'à l'aide du travail laborieux des franciscains, se raréfia par suite des combats perpétuels, et fuyant l'attitude hostile du gouvernement, se porta toujours plus vers le Nord. La place fut bientôt prise par les éléments serbes, albanais, grecs et principalement roumains des Balkans qui, venant des parties orientales et sud de la Péninsule, avançaient avec les Turcs. Ces peuples, dont la majorité n'était pas d'origine slave, étaient maintenus en cohésion par l'Eglise serbe orthodoxe (par le patriarcat d'Ipek rétabli en 1557), et dès qu'ils se trouvèrent entourés de Slaves, ils devinrent Serbes sous l'influence assimilante de l'Eglise serbe; voici comment la Bosnie, au temps des Turcs, fut imprégnée d'un fort élément serbo-pravoslave, qui forme encore aujourd'hui 40% de la population. Il est intéressant de remarquer que maintenant encore, on trouve dans les villages purement pravoslaves les anciens monastères et les églises des Pères Franciscains, ce qui prouve que ces parages étaient habités dans le temps par une population catholique, et que ce n'est que plus tard que la population orthodoxe s'y installa. Sous ce rapport, le sort de la Bosnie ressemble beaucoup à celui de la Hongrie du Sud: là aussi, selon le témoignage des dénominations de localités et de personnes, habitait un peuple catholique, et ce n'est également qu'aux temps des Turcs que les éléments étrangers, venant du Sud, s'y infiltrèrent. D'après le témoignage de sources contemporaines, les éléments hongrois furent en grande partie détruits par suite des luttes continuelles, où bien ils se retirèrent vers le Nord. Il fut un temps où, dans la province de Bács, 153 villages étaient en ruines. Et ce sont ces territoires décimés qui furent ensuite occupés, tout comme en Bosnie, par les

peuplades primitives et nomades venant avec les Turcs, où fuyant devant eux.

Ainsi donc, tandis que le sort de la Bosnie, après la chute de sa royauté, se rattachait entièrement à l'Orient, à l'empire musulman, la Croatie restait fidèle à l'Occident et partageait le sort que lui donnait par son développement national et religieux, et sa situation géographique, c'est-à-dire qu'avec le peuple hongrois elle devint le bastion le plus avancé de la culture chrétienne. Les territoires croates, l'ancienne Croatie et la Slavonie, vivant avec la Hongrie en rapports assidus, purent facilement repousser les attaques orientales, tant que l'Etat hongrois resta en pleine possession de sa puissance. Les Bans et les nobles croates jouent toujours un grand rôle dans les expéditions guerrières des généraux hongrois. Le culte de l'héroïsme, au moyen âge, faisant presque figure de rivalité entre les deux peuples, cette noble concurrence se développa encore davantage au temps des guerres contre les Turcs. C'est à cette époque que l'on put se rendre compte de l'importance pour les Croates, de l'union étatique. Les rapports serrés avec la Hongrie étaient synonimes de la défense commune, et cette défense venait d'un Etat fortement centralisé. Dans les territoires restant en dehors du circuit d'organisation hongrois, comme par exemple les villes dalmates, la résistance était toute différente de celle de l'intérieur du pays. Ces villes avaient gardé leurs droits de développement indépendant, leur venant encore de l'époque byzantine, et étaient devenues de vrais petits Etats libres. Mais si, au point de vue culturel, ce développement particulariste avait du bon, il ne valait rien au point de vue défensif. A l'époque des attaques musulmanes, ces forteresses et villes dalmates durent mener seules leur lutte pour la vie ou pour la mort, sans avoir derrière elles l'appui armé de tout un pays.

Le système défensif du royaume de Hongrie très centralisé était fort différent. Ici, c'était l'armée du pays entier qui se levait pour une expédition guerrière plus importante, et même si ces expéditions, comme la malheureuse bataille d'Andrinople, sous le roi Sigismond (1395), ne se terminaient pas toujours avec succès, elles rendirent tout de même possible à la Hongrie et à la Croatie d'éloigner de leurs frontières le danger musulman, longtemps après la désagrégation, par les Turcs, des Etats Balkaniques. Cette guerre défensive obtint ses plus beaux succès à l'époque des Hunyadi. Jean Hunyadi, le génial chef d'armée, parvint à pénétrer victorieusement jusqu'au milieu des Balkans (1443), il put repousser l'ennemi apparaissant aux frontières du royaume (1456). Sous le roi Mathias Hunyadi, la lutte contre les Turcs reprit avec vigueur. Mathias cependant gêné par l'attitude hostile de ses voisins du Nord et de l'Est, ne put faire converger toutes ses forces dans les combats contre les Turcs. Cependant après la chute de la Bosnie, les généraux du roi Mathias réalisèrent une opération militaire de grande importance: ils reprirent aux Turcs les

territoires du Nord de la Bosnie, et ces parages, commandés par la forteresse de Jajca, se rattachèrent de nouveau à la défense hungaro-croate. Jusqu'à la catastrophe de Mohács, le Banat de Jajca fut, sous Mathias et sous ses successeurs, commandé par des gouverneurs hongrois et croates, (Michel Ujlaki y fut même couronné roi de Bosnie) et ce Banat fut l'avant-garde des territoires situés entre la Drave et la Save. Tout le long du règne de Mathias Hunyadi, le danger musulman resta en dehors des frontières du pays, et les Croates ne souffraient que de temps en temps l'incursion de bandes turques; ces incursions n'étaient cependant que les entreprises de petites unités avides de butin, et il fut rare qu'on ne s'en vengeât pas. Jusqu'aux premières décades du XVI^e^ siècle, les Turcs ne furent donc qu'un danger permanent menaçant les frontières du pays.

La conscience de la communauté du sort hungaro-croate se développa à l'époque des Hunyadi. Obligées toutes deux de se défendre, solidaires l'une de l'autre, les deux nations apprirent mutuellement à se respecter. Les rois de Hongrie et leurs généraux, déjà à cette époque devinrent populaires parmi les Croates. Dans les chansons populaires, à côté des héros croates, nous voyons apparaître Louis le Grand, Jean Hunyadi, le roi Mathias, Michel Szilágyi, qui selon les témoignages d'écrivains de Raguse rivalisaient de popularité avec les héros croates. Différents cycles de chansons populaires se développaient déjà, au début du XVII^e^ siècle, autour des silhouettes de ces héros; Gundulić, l'excellent poète ragusien, en est le témoin principal. Dans son épopée, Osman dit également que ce sont ces personnages historiques qui sont chantés le plus volontiers par le peuple. L'écrivain dramatique Palmotic, contemporain de Gundulić, donne dans ses drames des rôles au roi Sigismond, à Jean Hunyadi, à Mathias, à Michel Szilágyi, et selon le goût de l'époque, il les place au centre d'événements genre opérette. Palmotic avait certainement rencontré ces personnages historiques dans l'histoire contemporaine, mais les rôles qu'il leur donne dans ses drames prouvent que tout en faisant usage des modèles littéraires italiens, il avait puisé également aux sources des chansons populaires.

La tragédie de Mohács marqua un tournant douloureux après cette période victorieuse de la communauté du sort hungaro-croate. La chute de Belgrade, clef des territoires méridionaux hongrois (1521) équivalait à la perte de ces territoires, on le savait en Croatie tout comme en Hongrie. Un poète croate de cette époque parle de Belgrade comme de la gardienne de la Hongrie. La bataille de Mohács se déroule déjà en territoire hongrois, et après la défaite, les Turcs, profitant des divergences politiques intérieures ouvrent une brêche toujours plus grande dans les territoires hongrois et croates. La défense, à partir de ce moment, devint toute différente. Tandis qu'auparavant la force militaire du pays entier, ou du moins d'une grande partie du pays se réunissait pour une expédition, maintenant

chaque forteresse se défend séparément, chaque magnat, avec l'aide de ses serfs, forme l'armée nécessaire à la défense de ses domaines. C'est ainsi que se développe le système de défense des châteaux-forts des confins, système par lequel la valeur militaire personnelle s'affirma si favorablement. Et il n'existe ici aucune différence entre les Hongrois et les Croates. Nicolas Jurisich, d'origine croate, est le défenseur de la citadelle de Kőszeg, située en Hongrie (1529). Nicolas Zrinyi, également d'origine croate, défend avec ses soldats hongrois et croates, la forteresse hongroise de Sziget. La manière héroïque dont ces troupes se sacrifièrent, devint le noyau d'une légende qui se forma autour de la personne des défenseurs et le siège de Sziget fut considéré par les poètes de l'époque et ceux des époques suivantes comme le symbole de la communauté hungaro-croate. Ce n'est pas un hasard que cet événement de grande importance fut décrit par un témoin, un des hommes croates de Zrinyi, nommé François Črnko (il écrivit en caractères glagolites et en dialecte croate du bord de la mer). Après lui, Bernard Krnarutić, poète militaire croate de Zara, chanta l'histoire du siège de Sziget. Plus tard enfin, l'arrière petit-fils du héros de Sziget, s'appelant également Nicolas Zrinyi, fit avec ce thème une des épopées les plus importantes de l'époque. Dans cette épopée il fait clairement ressortir le rôle joué par Zrinyi non seulement dans la défense de la Hongrie, mais aussi dans la défense de l'Europe.

Ces luttes communes soudèrent si bien les deux nations l'une à l'autre que seul leur langage resta différent; quant au sentiment de la conscience nationale, il était pareil des deux côtés. Il est difficile de réaliser à notre époque débordante de patriotisme, comment il était possible d'être à la fois un bon Hongrois et un bon Croate, c'est-à-dire que le sentiment national croate loin d'être en contradiction avec le patriotisme hongrois, n'en était au contraire qu'une variante. Cette communauté de sort égalant presque la communauté nationale, est le mieux symbolisée, vers le milieu du XVII[e] siècle, par les frères Zrinyi, Nicolas et Pierre: Nicolas, le poète hongrois, auteur de l'épopée citée, et grand capitaine, et Pierre, considéré par les Croates également comme leur poète et leur héros national. Nicolas Zrinyi est une des figures les plus marquantes de l'histoire hongroise, par ses faits d'armes et par ses écrits il est un des porteurs principaux de l'idéal national hongrois. Pierre, dont la vie se termina si tragiquement, joua le même rôle dans l'histoire croate. Le sort commun hungaro-croate se parachève dans le sort des deux frères Zrinyi. Nicolas, le poète, en parle avec les mots suivants: « Mon frère, plein de courage, est un bon hongrois comme un bon croate, car comme nous le voyons, il aime sa patrie. » Nous ne trouvons donc à cette époque pas une trace du refroidissement national qui sépare depuis le début du XIX[e] siècle les nations hongroise et croate.

La défense contre le danger commun causa cependant de grandes pertes communes aux deux peuples. La conquête turque leur enleva

de grands territoires. Nous avons déjà parlé de l'infiltration en Hongrie méridionale d'éléments étrangers. La partie orientale de la Croatie subit le même sort. Les Turcs, occupant militairement le milieu de la Hongrie, et poussant vers le Nord presque jusqu'aux Carpathes, firent une profonde enclave dans le corps du royaume. La Transylvanie devint une principauté vassale des Turcs et ce n'est qu'à l'ouest de la Hongrie qu'une étroite bande de territoire resta libre de tout joug étranger. Le sort de la Croatie se modifia de la même manière. Seule, la bande étroite qui partant des rives septentrionales de l'Adriatique, s'étendait jusqu'à la Drave le long de la frontière de la Carniole, ne fut pas conquise par les Turcs. C'est sur ce territoire formé par les provinces de Zagreb, de Varasdin et de Kőrös (Križevci), que se réunit la plus grande partie de la population fuyant devant les Turcs, et c'est encore de nos jours le coin le plus peuplé de la Croatie. Cette partie subsistante de la nation croate fut dénommée par les contemporains: *reliquiae reliquiarum inclyti olim regni Chroatiae*. C'est aussi à cette époque que de par l'immigration des populations méridionales croates, on commence à donner à cette région le nom de Croatie: au moyen âge, elle était dénommée Slavonie, sans en excepter les territoires s'étendant à l'ouest entre la Drave et la Save. L'activité politique croate se concentrant dans cette partie du pays à l'époque de la domination turque, ces provinces restèrent toujours le centre de gravité de la vie politique. Ce sont elles qui y gardèrent intact pour les générations futures le sentiment national, et c'est également de ces provinces de Zagreb et de Varasdin que le mouvement de renaissance nationale partit au début du XIX^{e} siècle.

Tout comme en Bosnie, ici aussi dans les territoires occupés par les Turcs, il se fit un échange de populations. La différence cependant consiste dans le fait suivant: la classe dirigeante, au lieu de se placer du côté des conquérants, défendit individuellement son domaine, pas à pas. Et la plus triste sélection négative fut, tout comme chez les Hongrois, le résultat de ce combat pour l'existence. Les individus les plus courageux et les plus forts périrent au cours de ces luttes; la classe sociale la plus intelligente et la plus forte au point de vue économique perdit tout ce qu'elle possédait ou émigra, emportant sa fortune, et la classe pauvre se retira loin des routes fréquentées pour vivoter dans les montagnes et dans les forêts. Les agglomérations abandonnées furent occupées par les peuples nomades, primitifs, venant des Balkans. Les territoires vierges de joug turc ne purent donner asile qu'à une partie des émigrants, le reste, formant des groupes nombreux, continua à s'acheminer vers le Nord, vers la Hongrie, et s'installa soit dans les régions méridionales situées entre le Danube et la Tisza, soit dans les provinces de l'Ouest, où malgré leur isolement ils parlent encore aujourd'hui leur langue maternelle. Ces agglomérations fermées ne sont cependant que les vestiges d'une grande immigration. Un nombre important d'individus et de familles s'assimila entièrement

au peuple leur donnant asile. Les territoires abandonnés subirent le même sort qu'en Bosnie. La majorité de l'élément pravoslave qui cause tant de soucis à la Croatie descend des Grecs, Albanais, Roumains des Balkans, peuples slavisés qui s'infiltrèrent dans le pays au temps des Turcs.

L'époque de l'occupation turque ne cause pas seulement en Croatie un échange important de population, elle amena également un grand changement dans l'attitude politiques croate. Après la catastrophe de Mohács, mais surtout après la prise de Bude (1541), le centre de gravité de la défense contre les Turcs s'installa en Hongrie, mais la direction des combats se déplaça vers l'Ouest. La partie occidentale de la Hongrie, restée libre du joug turc, ne possédait pas la force militaire et économique nécessaire à l'organisation de la défense. Le sort tragique de certains chefs, possédant d'éminents qualités militaires, comme le poète Nicolas Zrinyi, fut d'être abandonnés à eux-mêmes, et de devoir résister de leurs propres forces aux attaques ennemies. Il est donc naturel que dans ces circonstances la Hongrie n'était plus à même d'assurer à la Croatie la défense dont cette dernière avait joui au temps des rois nationaux, de la part d'un royaume bien organisé. Au moment donc où la lutte mutuelle contre les Turcs réunissait les deux nations et n'en faisait qu'une, grâce à la vaillante conduite de leurs chefs, les Etats Croates sans s'arrêter au sort des individus, furent obligés, dans l'intérêt de la défense de leur pays, de s'orienter vers la Dynastie des Habsbourg et vers les provinces d'Autriche intérieure, le plus rapprochées de la Croatie. Ce développement politique amena des rapports toujours plus serrés avec les principautés autrichiennes et avec la Dynastie, et les relations de droit public entre la Hongrie et la Croatie se relachèrent.

L'idée d'une indépendance nationale reprit de la force dans les classes dirigeantes croates à la suite de la direction prise par ce développement politique. Et ce ne fut pas tellement l'idée d'indépendance, mais plutôt le désir de s'appuyer à la Dynastie, en relâchant les rapports de droit public les réunissant à la Hongrie, qui rendit possible aux Etats croates l'apport, indépendamment de la Diète hongroise, d'une décision gouvernementale importante. Les Etats croates, à la Diète du mois de mars 1712, présidée par l'évêque de Zagreb, le comte Emeric Eszterházy, décidèrent de voter le droit de Succession de la branche féminine des Habsbourg, au cas où la branche masculine cesserait d'exister; la seule condition posée par eux fut que le souverain aurait à régner également sur la Styrie, la Carinthie, et la Carniole, et qu'il devrait siéger en Autriche. Il n'est pas douteux que cette « Sanction Pragmatica » croate dût sa naissance à deux personnages très influents et en relations intimes avec la Dynastie, au comte Jean Pálffy, Ban de Croatie, et au comte Emeric Eszterházy, qui d'Ermite de Saint Paul, était devenu évêque de Zagreb. Il n'est pas impossible non plus que cette décision de la Diète croate avait

pour fondement un essai fait par la Monarchie pour connaître l'humeur des autres provinces, car le droit à la Succession de la branche féminine ne devint une loi en Hongrie que dix ans plus tard. On ne peut pourtant nier que les Croates, en apportant une décision de cette importance, indépendamment des Etats hongrois, s'éloignèrent par cela de la Hongrie.

Bibliographie : Le meilleur résumé jusqu'à nos jours de l'ancienne histoire de la Bosnie : V. *Klaić :* Povijest Bosne do propasti kraljevstva. Zagreb, 1882 (en allemand et en hongrois). Commentation de l'époque des Turcs : M. *Prelog :* Povijest Bosne u doba osmanlijske vlade. I, II. Sarajevo. La meilleure critique des relations ecclésiastiques et religieuses bosniaques : J. *Šidak :* Problem « Bosanske crkve ». Zagreb, 1937. (Rad.) Un travail fort intéressant non-seulement au point de vue littéraire, mais aussi au point de vue d'histoire culturelle. D. *Prohaska :* Das kroatisch-serbische Schrifttum in Bosnien und der Herzegovina. Zagreb, 1911. Travail décrivant le rôle des Bosniaques dans le travail culturel musulman. Savfet beg *Bašagić :* Bošnjaci i Herzegovci u islamskoj književnosti. Sarajevo, 1912. Résumé pratique puisant aux sources de l'histoire politique de Croatie. R. *Horvat :* Povijest Hrvatske I (jusqu'à 1657). Zagreb, 1924. L'œuvre comportant plusieurs volumes de *Klaić*, qui n'a pu être terminée de par la mort de l'auteur et qui ne décrit les événements que jusqu'à 1606.

Les rapports du calvinisme hongrois avec l'Occident

Par ALEXIS MÁTHÉ

C'EST une des particularités les plus caractéristiques de l'évolution de la civilisation hongroise qu'elle prend toujours une attitude éclectique en face des influences étrangères. Depuis le XI^e^ siècle, avènement du christianisme en Hongrie, elle a subi surtout l'influence de la civilisation italo-latine de Rome. Mais, en même temps, les relations dynastiques des Árpádiens ouvrirent aussi la voie devant les frontières byzantines et françaises. Plus tard, sous le règne en grande partie pacifique de nos deux rois de la maison d'Anjou, Charles-Robert et Louis le Grand, l'influence française devint encore plus forte. Les plus beaux monuments médiévaux de notre architecture sacrée restent les preuves toujours vivantes de cette influence, particulièrement forte à l'apogée de l'art gothique français, pendant les XII^e^ et XIII^e^ siècles.

A l'époque de la Réforme, les influences étrangères qui se firent sentir dans les milieux religieux et ecclésiastiques devinrent encore plus nombreuses et plus variées. En Hongrie les idées de la Réforme luthérienne trouvèrent très vite un sol fertile, plus vite même que dans les pays occidentaux. Dès 1525, quelques années après la proclamation de Luther, les idées de ce réformateur devaient être bien connues en Hongrie, car ce fut à cette époque que les Ordres de la Diète ordonnèrent de jeter au bûcher tous les luthériens: *Lutherani omnes comburantur*. Mieux encore, en 1523, la Diète de Buda menaça les fidèles de cette nouvelle hérésie, ennemie de la Sainte-Vierge, à la fois de décapitation et de la confiscation de leurs biens. Il est vrai que cette loi fut aussi peu exécutée que les autres. Nous trouvons l'explication de cette tiédeur dans l'« Histoire de Hongrie » de Valentin Hóman (II. p. 60. ss.): « Une partie de la haute noblesse, puissance unique de l'époque, n'était plus d'avis de contraindre les âmes. La philosophie sceptique et tolérante d'Erasme s'était déjà infiltrée en Hongrie, ses lettres furent répandues par les humanistes jusqu'à la table royale et lues même par Marie et Louis, la reine et le roi. »

A partir du milieu du XVI^e^ siècle, la Réforme signifie pour l'évolution de la civilisation hongroise l'ensemble de tout l'Occident. Les étudiants, surtout les théologiens appartenant aux Eglises protestantes, continuent à visiter les pays étrangers et à fréquenter principalement les universités de l'Allemagne occidentale et celles des Pays-Bas. Peu d'entre eux vont jusqu'au delà de La Manche et plus rares encore sont ceux qui s'aventurent dans les territoires de langue

française. Mais la civilisation et la science, et avant tout la *sancto-sancta theologia*, ont passé outre l'évolution politique et ont ga dé encore intactes les traditions de cet internationalisme de l'Europe médiévale dont la langue restait le latin et qui s'était toujours placée au-dessus des frontières et des séparatismes nationaux. C'est un des paradoxes de l'évolution de la vie spirituelle et religieuse de notre pays, paradoxe dont on trouve à peine le parallèle ailleurs — que pendant les 150 ans de l'occupation turque et malgré les misères quotidiennes de la population d'un pays morcelé, nos jeunes gens studieux n'ont jamais cessé de fréquenter les universités des pays occidentaux. Par contre, une fois l'ordre rétabli et avec lui l'unité politique du pays, dans une Hongrie et une Transylvanie nettoyées enfin des Turcs et dirigées par la Vienne impériale, le gouvernement central et sa police organisée ont trouvé le moyen, à partir surtout du règne de Marie-Thérèse, d'empêcher par le refus des passeports et par d'autres mesures policières tout contact spirituel entre l'Occident et les Eglises protestantes hongroises.

Ce blocus, commencé au milieu du XVIII^e^ siècle et très strictement maintenu pendant de longues décades a eu des conséquences assez graves pour l'évolution spirituelle et scientifique du protestantisme hongrois. Le protestantisme avait déjà des racines trop profondes en Hongrie pour pouvoir être menacé dans son existence historique par les poursuites organisées d'accord avec les membres de la maison d'Autriche, au cours du XVIII^e^ siècle, sans que, toutefois, il y eût des sévices corporels. Dans les régions lointaines de la Transylvanie, la petite Eglise unitaire elle-même a pu survivre à ces temps difficiles et garder son existence propre jusqu'au grand tournant politique de la seconde moitié du XIX^e^ siècle, alors que toute poursuite eut enfin cessé grâce à l'égalité religieuse complète, proclamée non seulement par la loi, mais aussi réalisée dans la pratique.

Mais bien qu'elle ait survécu à ces temps durs, l'Eglise protestante devait payer cher la sauvegarde de son existence. A partir du XVIII^e^ siècle, la vie scientifique et spirituelle des Eglises protestantes commence à décliner en Hongrie. La conséquence en fut la décadence de toute la vie spirituelle, littéraire et scientifique de la nation, car, dans les années d'oppression, les Eglises protestantes et avant tout l'Eglise calviniste étaient les citadelles de la résistance nationale contre la politique germanisante, voilée ou ouverte, de la maison régnante.

A partir du compromis de 1867, les frontières s'ouvrirent de nouveau, mais le protestantisme hongrois devait encore attendre un demi-siècle pour reprendre avec l'Occident ses relations spirituelles rompues depuis presque deux siècles. D'ailleurs ce demi-siècle entre le compromis et le début du XX^e^ siècle est une époque assez particulière de l'histoire des Eglises protestantes hongroises. Les protestants et surtout les calvinistes se mettent à la tête de la vie spirituelle et politique du pays. Une supériorité de qualité se forme ainsi

vers le dernier tiers du siècle dans la vie politique et scientifique, domaines beaucoup plus importants à cette époque que de nos jours. Toute une série d'éminents politiciens, juristes, magistrats, savants et poètes sont protestants. Cet âge d'or des calvinistes hongrois est représenté dans sa première moitié par Coloman Tisza, pendant de longues années président du Conseil hongrois, par Jean Arany, le grand poète; plus tard, vers la fin du siècle, par Didier Bánffy, également président du Conseil, par Didier Szilágyi, ministre de la Justice, et deux pasteurs, poètes et savants en même temps, Charles Szász et Aaron Szilády. Mais, malheureusement, il faut constater que l'affermissement de la situation sociale des Eglises protestantes en Hongrie n'a représenté qu'un succès douteux, car il n'a pas entraîné à sa suite l'affermissement de la vie religieuse protestante; d'autre part il ne faut pas oublier que cet appauvrissement de la vie religieuse des Eglises protestantes historiques ne se limitait pas à la Hongrie, mais était un phénomène universel dans le dernier tiers du XIX^e^ siècle. Ces mêmes années préparaient aussi le grand mouvement de sécularisation qui, en séparant l'Etat de l'Eglise, atteint son plus grand triomphe en France.

Le changement se fit au début du XX^e^ siècle. Déjà, à partir de la fin du XIX^e^ siècle, plusieurs jeunes théologiens, après avoir fini leurs études en Hongrie, étaient allés en Ecosse, aux Pays-Bas, aux écoles théologiques de l'Eglise calviniste française et même aux universités des Etats-Unis.

Mais ce furent les fêtes Calvin de 1909 qui renouèrent les rapports spirituels entre le protestantisme occidental et les Eglises protestantes hongroises. En juillet 1909, quatrième centenaire de la naissance du réformateur, la ville de Genève organisa de grandioses fêtes jubilaires. C'est alors qu'on posa, dans le jardin de l'Université, la première pierre du monument de la Réforme. Le comité d'organisation envoya des invitations officielles aux chefs des deux Eglises protestantes hongroises, avant tout à ceux de l'Eglise calviniste. Sur l'initiative de deux dirigeants des calvinistes de Budapest, Etienne Bilkei Nagy, professeur de théologie et le docteur Etienne J. Kovács, une société de 120 personnes se groupa, prise dans tous les rangs du protestantisme hongrois; au lieu de quelques envoyés officiels, ce fut cette députation nombreuse — la plus nombreuse de toutes les députations étrangères à Genève, — qui représenta les Eglises protestantes hongroises aux fêtes calvinistes genevoises. La brillante réception de la députation hongroise fut préparée par un illustre Gènevois, Alexandre Claparède qui, par sa femme d'origine hongroise, connaissait et estimait depuis longtemps la Hongrie et la nation hongroise. Mais il y eut un fait encore plus important que ces fêtes au fond passagères de Genève. Déjà l'automne de cette même année de 1909, Emile Doumergue, un des dirigeants des calvinistes français, doyen de la haute école de théologie de Montauban, éminent

historien ecclésiastique et biographe de Calvin fit un voyage en Hongrie. Doumergue, tout comme Georges Fulliquet, professeur de dogmatique à la faculté de théologie de l'Université de Genève qui, en 1910 a également visité la Hongrie, a fait pour ainsi dire la découverte du protestantisme hongrois. L'historien Doumergue s'est surtout intéressé aux détails pour lui inconnus des persécutions menées contre les Eglises protestantes hongroises. Les traits communs dans le sort des protestants hongrois et des huguenots français éveillèrent en lui les sentiments de la plus profonde sympathie. Il écrivit d'abord des articles, puis un livre sur les quatre millions de protestants hongrois et sur l'Eglise calviniste hongroise qui, avec ses deux millions et demi de membres et sa stricte organisation, est non seulement l'Eglise calviniste la plus nombreuse du continent européen, mais, comme il put le constater lors de son voyage en Hongrie, est aussi constante dans son esprit que fermement attachée à sa foi. Les visites des professeurs français et suisses eurent en outre des résultats pratiques, les hautes écoles théologiques françaises et l'Université de Genève ayant offert des bourses aux théologiens calvinistes hongrois qui, depuis 1910, visitent la Suisse et la France en nombre toujours croissant.

Le jubilé de Genève a fait connaître le protestantisme hongrois, et spécialement l'Eglise calviniste, même dans les cercles des Eglises protestantes de la Grande-Bretagne et des Etats-Unis. C'est sous l'influence des fêtes Calvin de Genève que la grande organisation mondiale des Eglises presbytériennes fidèles à l'enseignement de Calvin, la *Presbyterian World Alliance* décida d'organiser en Hongrie la réunion projetée pour 1911 de la branche orientale de l'Alliance. Au début de septembre 1911 une quarantaine de pasteurs presbytériens et quelques laïques arrivèrent en effet d'Irlande, de Wales, d'Angleterre et d'Amérique. Les autorités hongroises ayant mis un wagon spécial à leur disposition — geste qui les toucha beaucoup et qui est mentionné dans tous leurs rapports — les presbytériens visitèrent d'abord les centres les plus importants du protestantisme hongrois, tels que Pápa, Komárom, Sárospatak, Debrecen et Kolozsvár, et se réunirent ensuite à Budapest pour y délibérer pendant quelques jours.

Les rapports et les articles de revues ecclésiastiques publiés sur les impressions de ce voyage « découvrent » pour ainsi dire en un sens favorable l'Eglise calviniste hongroise et mettent en parallèle le passé de cette Eglise avec les souffrances des presbytériens écossais, des huguenots français et des *Covenanters*. C'est avec un véritable émerveillement qu'ils voient les vieilles institutions pédagogiques de l'Eglise protestante hongroise. Il sont étonnés naturellement de trouver des évêques à la tête des diocèses protestants hongrois, seulement ils se rendent en même temps compte que ce titre d'évêque protestant ne signifie nullement un ordre ecclésiastique pris dans son sens catholique,

mais que l'évêque est — tout comme le modérateur chez eux — le dirigeant du gouvernement ecclésiastique, élu non d'année en année comme leur modérateur, mais pour une durée plus longue. Ils remarquent même certains détails comme p. ex., pendant la semaine, l'office du matin dans les temples calvinistes; ils sont aussi ravis par les psaumes puissants et simples des communautés hongroises.

La « découverte » de l'Eglise protestante de langue anglaise était également d'une grande importance pour l'Eglise calviniste hongroise. Déjà en 1912, des étudiants en théologie visitèrent en grand nombre les hautes écoles théologiques presbytériennes de l'Ecosse et de l'Irlande du Nord. La guerre mondiale de 1914 empêcha pendant quelques années le développement ultérieur de ces rapports amicaux, mais, après la guerre, les Eglises protestantes des belligérants (France, Grande-Bretagne, Amérique du Nord) et des neutres (Suisse, Hollande) profitèrent de la première occasion pour porter aide à leurs corréligionnaires hongrois. Déjà en automne 1918, des pasteurs protestants hongrois se réunirent à Genève et à Amsterdam avec l'intention de gagner, de là, grâce à leurs relations ecclésiastiques, la France et la Grande-Bretagne. Ils ne réussirent pas à entrer en France, mais deux envoyés de l'Eglise calviniste hongroise, Jean Victor, pasteur de Budapest et Jean Pelényi, ancien ministre de Hongrie à Washington, obtinrent, grâce uniquement à leurs relations ecclésiastiques, la permission d'entrer en Grande-Bretagne, comme premiers représentants des Puissances Centrales.

Après la signature du traité de paix et le démembrement de notre pays, les Eglises protestantes anglaises et américaines — les presbytériens tout comme les unitairiens — envoyèrent en Hongrie et dans les Etats successeurs des comités composés d'hommes ecclésiastiques de grande autorité. Ces comités rendirent compte de leurs expériences en de longs rapports; ces rapports publiés ultérieurement attirèrent pour la première fois l'attention de l'opinion publique occidentale sur les injustices commises au détriment de la nation hongroise dans le traité de Trianon.

Dès que les relations internationales purent être rétablies, les théologiens calvinistes hongrois recommencèrent de fréquenter les pays occidentaux. Les rapports entre les calvinistes hongrois et leurs corréligionnaires occidentaux devinrent encore plus intimes et plus amicaux qu'ils ne l'avaient été dans les années ayant précédé la première guerre mondiale. La situation difficile des Eglises protestantes et avant tout celle des calvinistes dans l'Europe du sud-est suscita dans les années d'après-guerre tout un service diplomatique des Eglises. En dehors de l'Alliance Mondiale des Presbytériens il se constitua aussi d'autres grandes organisations internationales des protestants. Telle est la *Life and Work* qui, sous la direction spirituelle de Söderblom, archevêque d'Upsala, cherche à renforcer les liens fraternels entre les diverses Eglises protestantes; telle la *Faith and*

Order, organisation internationale plus proche des cercles épiscopaux anglais. La première eut sa conférence à Stockholm en 1925, la seconde à Lausanne en 1927, toutes deux entourées de l'intérêt et de la sympathie de l'opinion publique protestante du monde entier.

Les années qui s'écoulèrent entre les deux guerres mondiales furent une époque de conférences internationales et de voyages diplomatiques. Le protestantisme occidental, dirigé par les Eglises anglo-américaines et appuyé par le protestantisme français, fut parmi les premiers à donner un nouvel élan à la vie internationale, en devançant sur ce terrain même les milieux politiques et diplomatiques. Nous avons déjà mentionné les voyages d'après-guerre de commissions ecclésiastiques anglaises et américaines en Hongrie et dans les Etats successeurs. Un peu plus tard, au printemps de 1922, les Eglises calvinistes d'Ecosse, la *Church of Scotland* et l'*United Free Church of Scotland* invitèrent officiellement à leurs grandes réunions ecclésiastiques annuelles *(General Assembly)* l'évêque Ladislas Ravasz, représentant l'Eglise calviniste hongroise. A cette époque, quatre ans après la guerre, les sujets des Puissances Centrales étaient encore considérés en Angleterre comme anciens ennemis et seuls les diplomates ou les ecclésiastiques munis de l'invitation d'une Eglise protestante de Grande-Bretagne obtenaient l'autorisation d'entrer dans le pays.

La question de l'organisation des calvinistes hongrois aux Etats-Unis a donné une nouvelle impulsion au développement des rapports occidentaux de l'Eglise calviniste hongroise. Il y a aux Etats-Unis une centaine de communautés calvinistes hongroises qui, à partir de 1907 avaient été placées sous la direction ecclésiastique de l'Eglise calviniste hongroise. Mais ces rapports entre l'Eglise métropolitaine et les communautés américaines furent interrompus en 1917 par l'entrée en guerre des Etats-Unis. Pour les rétablir, en 1921 la Convention Universelle envoya en Amérique Alexis Boér, professeur d'Université et Conseiller d'Etat et Géza Takaró, pasteur de Kőbánya et actuellement pasteur à New-York. Le résultat de leurs délibérations fut la signature de l'accord de Tiffin. (Tiffin est une petite ville près de Toledo, dans l'Etat d'Ohio.) L'accord stipula que la Convention Universelle aurait le droit de contrôle sur les communautés hongroises qui accepteraient cet accord et qu'elle prendrait acte de leur ralliement à la *Reformed Church in the U. S. A.*, Eglise d'origine germano-hollandaise. Nous ne nous étendrons pas ici sur le fait que l'accord de Tiffin fut la source de beaucoup d'ennuis, car une grande partie des communautés ne l'avaient pas accepté, quelques-unes s'étant ralliées à la *Presbyterian Church* d'origine anglo-écossaise et d'autres ayant constitué l'Eglise Calviniste Indépendante des Hongrois d'Amérique. Toutefois les délibérations de Boér et de Takaró eurent pour conséquence que, dès 1920, les contacts directs entre les Eglises calvinistes américaines de langue anglaise et l'Eglise calviniste hongroise devinrent de plus en plus fréquents; d'autre part, une grande

partie des communautés calvinistes hongroises des Etats-Unis entrèrent en rapports ecclésiastiques et administratifs avec deux grandes Eglises calvinistes américaines très considérées, la *Reformed Church* et la *Presbyterian Church*.

*

Les rapports occidentaux du protestantisme hongrois et de l'Eglise calviniste hongroise furent de nouveau interrompus par la seconde guerre mondiale. La branche orientale de l'Alliance Mondiale Presbytérienne tint en septembre 1927 sa seconde réunion d'après-guerre à Budapest. La troisième fut projetée pour septembre 1939, également à Budapest. Elle n'eut pas lieu, pas plus d'ailleurs que les fêtes commémorant le quatrième centenaire de la fondation du Collège de Debrecen, fêtes projetées pour le printemps de la même année et où les représentants des Eglises occidentales, même de celles du Canada et des Etats-Unis, auraient également assisté. Mais nous espérons que cette interruption forcée n'anéantira pas les résultats des efforts de trente années et que les relations amicales reprendront avec la fin de la guerre, dès que disparaîtront les obstacles qui s'opposent aux rapports libres entre les nations.

La réhabilitation de Byzance

Par JEAN BALÁZS

LORSQUE le sultan turc Mohammed II, après un siège violent, prit Constantinople, le 3 mai 1453, et fit célébrer un service d'actions de grâce à Allah dans l'église de Sainte-Sophie, l'empire de Byzance, dans la 1123e année de son existence, s'effondra à tout jamais après un passé si varié et si riche. Par sa chute, un chapitre de l'histoire de l'Europe orientale s'est clos, et ce passé devait attendre le jugement de la postérité. Depuis ce moment, près de 500 années se sont écoulées, siècles qui, selon leurs points de vue particuliers, ont porté des jugements excessivement divers sur l'histoire de Byzance. Jetons brièvement un coup d'œil sur les attitudes adoptées par ces époques en face de Byzance.

L'époque de l'humanisme considéra les destinées de Byzance de tout près, sur la base d'impressions encore fraîches. Les humanistes regardaient avec respect Byzance où, pendant tout le moyen âge, on avait copié et lu avec assiduité les œuvres des auteurs classiques grecs et où les savants avaient sauvé tant de manuscrits pour la civilisation occidentale, en fuyant les conquérants turcs. Les humanistes considéraient les œuvres des écrivains byzantins comme des sources littéraires et historiques précieuses et s'employaient à l'envi à leur publication. Le disciple de Melanchton, Hieronyme Wolf fut le premier qui, après avoir édité les ouvrages de divers écrivains byzantins, se soit proposé la publication d'un recueil de sources historiques byzantines. Toutefois, à ce moment, les recherches des monuments du passé byzantin ne se poursuivirent qu'au hasard. La première édition de sources systématique fut achevée au siècle suivant. Le Corpus de Paris préparé par les savants éminents de la Cour de Louis XIII et de Louis XIV constitue la première édition complète des sources historiques byzantines.

Le respect éprouvé par l'humanisme et le XVIIe siècle à l'égard du passé de Byzance céda la place, à « l'époque de la philosophie », à un mépris hautain et démonstratif. Par exemple, selon Voltaire, l'historiographie byzantine « ne contient rien d'autre que des discours et des miracles ». Pour lui, l'histoire de Byzance fut la honte de l'esprit humain. De son côté, Montesquieu, dans son œuvre célèbre parue en 1734 (« Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence ») retrace, dans les quatre derniers chapitres, l'histoire de Byzance comme une décadence continuelle. D'après sa conception bien connue, Rome, depuis sa fondation jusqu'à la fin de l'ère républicaine, ne cessa de grandir pour atteindre au plus haut degré de l'évolution historique. Par contre, la Rome impériale conquérante et expansive, ainsi que son héritier, l'empire de Byzance tombèrent de plus en plus bas. Selon lui, l'empire byzantin n'est autre chose qu'« un tissu de révoltes, de séditions et de perfidies ». Gibbon *(History of the Decline and Fall of the Roman Empire*, 1776*)* a représenté le même point de vue. Il souleva de nouveau le problème de la décadence. Son idée maîtresse fut que l'évolution de l'humanité depuis le IIe siècle après Jésus-Christ est: décadence et régression. Selon sa propre déclaration, il voulait représenter dans son ouvrage le triomphe

de « la barbarie et du christianisme », caractérisés par un déclin ininterrompu. C'est dans ce même esprit qu'il traite de l'empire de Byzance. L'influence de son ouvrage fut énorme; ses constatations devinrent courantes et influencèrent extraordinairement le jugement de la postérité concernant Byzance.

Cette méconnaissance parfaite de l'essence même de Byzance ne cessa pas avec l'époque des lumières. Elle survécut à la Révolution française et subsista même pendant la première moitié du XIX^e^ siècle. Hegel, dans ses cours de philosophie de l'histoire, représente encore entièrement les vues de Gibbon. Lui aussi est d'avis que l'empire de Byzance présente l'aspect désolant de la faiblesse, d'une série millénaire de crimes, de querelles et de bassesses ininterrompue. Après les guerres napoléoniennes et les révolutions du siècle passé, l'homme européen, enfin, considéra le moyen âge avec un intérêt plus calme, plus éclairé et moins passionné. Les recherches de détail avaient enrichi le matériel historique, les points de vue et les problèmes des historiens s'étaient transformés; toute une série de nouvelles branches d'études étaient nées et la critique historique, elle aussi, avait connu un développement sensible. Depuis Ranke et Mommsen, l'histoire ne croit plus à la légende de la décadence millénaire continuelle d'un Etat. L'historiographie du positivisme se distingue par le respect des faits historiques et par le sens pour l'évolution historique spécifique. C'est le point de vue dominant de cette époque qui s'exprime par Dilthey lorsqu'il porte le jugement suivant sur Gibbon et, en général, sur les grands historiens du siècle de la philosophie: « Ils avaient toutes les qualités qui font un grand historien, mais ils manquaient de véritable critique historique, de cette compréhension génétique qui est ancrée dans le sens pour la valeur particulière des phénomènes historiques. »

La manière de voir historique impartiale, née sous l'influence du positivisme, créa également une atmosphère favorable aux études byzantines. Contrairement au siècle des lumières, cette époque ne reconnaissait pas de périodes historiques privilégiées, mais estimait que tous les phénomènes de chaque période historique étaient dignes d'être connus. Depuis le milieu du siècle passé, l'image magnifiée, idéalisée d'une façon unilatérale et faussée de l'antiquité classique a disparu. La science consacre à l'histoire du moyen âge et, partant, à celle de Byzance, l'attention qu'elles méritent. Partout en Europe les études byzantines prennent leur essor.

En Allemagne, c'est Charles Krumbacher, professeur à l'Université de Munich qui, après 1890, prend en mains l'organisation des recherches byzantines. Son enseignement, fondé en vue de cultiver la philologie grecque moyenne et moderne, devint bientôt la citadelle internationale des études byzantines. Par sa revue, la *Byzantinische Zeitschrift*, par son histoire de la littérature byzantine, écrite avec une grande érudition, enfin par son activité directrice, il s'acquit des mérites extraordinaires dans le développement de la nouvelle branche d'études. Le reste de l'Europe, la France, la Belgique, la Russie, l'Italie, la Bulgarie, la Roumanie et, non en dernier lieu, la Hongrie, assumèrent leur part du travail. Actuellement, plusieurs périodiques allemands, français, italiens et grecs paraissent dans le but d'approfondir les recherches byzantines; de nombreuses publications de sources d'intérêt byzantin, des traités scientifiques et des résumés paraissent tous les ans; des congrès internationaux de byzantinologie permettent de comparer les résultats acquis, et de resserrer les rapports entre les savants. Depuis les initiatives

fondamentales de Krumbacher, un demi-siècle exactement s'est écoulé. Au cours de cette période, tous les détails de l'histoire de Byzance ont été soumis à un examen minutieux. Comme résultat de ce travail, le rôle de Byzance dans l'histoire mondiale et la question de sa mission européenne nous apparaissent sous un jour tout autre qu'auparavant alors que, d'une part, l'absence des connaissances requises, d'autre part un parti-pris rigide et presque dogmatique faisaient obstacle à une appréciation historique sérieuse.

Ces recherches ont montré avant tout que Byzance, dans sa totalité, dans l'ensemble de ses éléments constituants, représente un produit historique indépendant, appréciable uniquement en se reportant à sa propre évolution intrinsèque. Bien que les recherches de détail n'aient fait qu'encore mieux corroborer la thèse que la civilisation byzantine est liée par mille liens au monde antique gréco-romain et que l'empire de Byzance, tel quel, est l'héritier de l'empire romain, nous avons l'impression que, attaché à ses traditions spéciales et en les développant, il suivit ses propres voies. Il est donc absolument injuste de mesurer cette évolution historique millénaire indépendante, toute particulière à l'échelle de quelques siècles d'antiquité classique pris comme idéal, de la condamner comme obscure et barbare et de parler d'une décadence continuelle.

Aujourd'hui, nous estimons déjà que l'empire byzantin fut formé par des forces historiques particulières, dans des circonstances très différentes des conditions du monde antique. Dans sa composition et sa formation, il convient de distinguer, à côté des traditions antiques, deux autres facteurs: le christianisme et les éléments orientaux. En son temps, Rome avait réussi à conquérir l'Orient imbibé de civilisation grecque et elle l'avait fondu en un seul empire mondial avec l'Occident latin. Bien que, au milieu des vicissitudes de la migration des peuples, au V^e^ siècle après Jésus-Christ, l'Empire romain d'Occident fût tombé en ruines, l'Orient hellénisé réussit encore pendant mille ans à résister aux attaques barbares. Et pendant qu'à l'ouest le contact direct avec la civilisation antique s'est rompu depuis le V^e^ siècle après Jésus-Christ jusqu'à la Renaissance, Byzance, pendant tout le moyen âge, parvint à conserver les traditions antiques. En effet, une grande partie des habitants de l'Empire d'Occident étaient de race et de langue grecques; dans les écoles de Byzance, on enseignait pendant tout le moyen âge en grec, on lisait et copiait les œuvres des anciens écrivains grecs et les œuvres de la littérature antique fécondaient et influençaient continuellement la vie spirituelle de Byzance. Donc, à Byzance, jamais la continuité de l'esprit antique n'a été rompue.

L'autre facteur de la civilisation byzantine consiste dans le christianisme, qui se créa à l'est une forme particulière, conforme au caractère plus abstrait de l'esprit grec. Enfin, en raison de la situation géographique de Byzance, certains éléments orientaux ont joué également un rôle important dans son évolution.

La civilisation de Byzance est née de l'alliage de la multitude de ces divers facteurs, produit spécial et multicolore. Il faut considérer cette civilisation comme un phénomène historique indépendant et, au lieu de voir en elle le reflet et le résidu dégénéré d'une époque antérieure, comme l'ont fait Montesquieu et Gibbon, il faut que nous suivions la ligne de son développement propre comme l'a fait Ch. Diehl, grand maître des recherches byzantines de France, qui révéla le pre-

mier, dans ses œuvres synthétiques, les périodes ascendantes et décadentes de la civilisation byzantine dans un esprit absolument impartial.

Depuis Diehl, nous considérons que, comme dans chaque organisme historique, dans l'évolution de l'empire de Byzance, il y a des périodes ascendantes et décadentes. L'histoire de Byzance, elle aussi, consiste en une alternance de lumière et d'ombre et on peut parler de la grandeur et de la faiblesse de cette histoire. Les causes de sa grandeur sont: le pouvoir impérial absolu maintenant l'empire avec une sévérité d'airain, l'armée bien organisée, la diplomatie extrêmement habile, l'administration centrale excellente, la vie commerciale florissante. Sa faiblesse, en revanche, a été causée par des révolutions intérieures, puis par le développement du féodalisme oriental amenant un affaiblissement du pouvoir central, les aspirations de conquêtes insuffisamment préparées, les querelles continuelles des puissances ecclésiastiques et séculaires, enfin les défectuosités morales des couches dirigeantes.

Donc, les recherches plus récentes nous ont révélé le développement de Byzance *sine ira et studio* et ont fait ressortir les couleurs plus gaies à côté des périodes et phénomènes plus sombres. L'importance de l'activité scientifique du dernier demi-siècle est particulièrement grande quant aux recherches relatives à la mission et au rôle culturel de Byzance. Charles Lebeau, historien fameux du siècle des lumières, dans la préface de son œuvre en onze volumes sur Byzance, a comparé encore l'empire d'Orient à un palais vétuste qui n'est plus maintenu que par sa grande masse et sa carcasse solide que personne ne rénove ni ne répare plus, et qui sera écrasé par des mains étrangères pour utiliser ailleurs ses décombres. Que ce « palais vétuste d'un passé glorieux » — l'empire de Byzance — ait accompli aussi une puissante mission culturelle; qu'il ait aidé toute une série de peuples nomades à accéder à une civilisation plus haute; que ç'ait été encore en premier lieu Byzance qui ait répandu la civilisation et l'esprit chrétiens dans les Balkans, voire même dans toute l'Europe orientale, rendant, par là, des services d'une valeur incalculable à l'évolution européenne, cela n'a pas encore été suffisamment apprécié par Lebeau pas plus qu'en général par les historiens du siècle de la philosophie. Aujourd'hui, le rôle de Byzance, propagatrice de la civilisation, se révèle à nous dans toute sa grandeur. Diehl compare les réalisations culturelles de Byzance à celles de Rome. Ce qu'était la Rome des Papes au moyen âge pour le monde occidental et germanique, la Byzance des empereurs chrétiens, selon lui, l'était pour le monde slave et oriental: la grande éducatrice, la grande initiatrice qui faisait part aux peuples établis autour de l'empire, à la fois des bienfaits de la religion et de la civilisation. En dehors de ce rôle de l'empire grec comme éducateur et transmetteur de civilisation, il convient de mettre en relief l'historiographie de Byzance qui, dans la tranquillité relative assurée par l'empire, décrivit une époque excessivement variée et décisive de l'histoire européenne: l'ère de la migration des peuples, les siècles orageux au cours desquels les peuples de l'Europe orientale et des Balkans se sont cherché une patrie. Dès le siècle passé, le Français Rambaud a très bien aperçu cette fonction importante des historiens byzantins. « Les races de l'Europe orientale — écrit le célèbre historien — ne connaîtraient presque rien de leurs origines si les Byzantins n'avaient pris soin de rédiger les annales de ces « barbares ». Sans ce *Corpus historiae byzantinae*, objet de tant de

dédain, sans Procope, sans Ménandre, sans Théophane, sans le Porphyrogénète, sans Léon Diacre et Cedrenus, que sauraient de leur propre histoire les Russes, les Hongrois, les Serbes, les Croates, les Bulgares? »

*

C'est ainsi que les recherches byzantines qui ont reçu une nouvelle impulsion pendant le siècle passé, ont réhabilité Byzance, c'est ainsi qu'elles ont révélé le vrai caractère et le sens de la civilisation byzantine, rendant compte de la grande mission historique de l'empire oriental grec et de la haute importance de la littérature byzantine comme source de l'histoire de l'Europe orientale. Nous allons maintenant examiner dans quelle mesure le monde scientifique hongrois a pris part à cette révisions des valeurs générales et à quel point il a utilisé le riche matériel contenu dans les sources byzantines pour élucider les divers problèmes de notre histoire et de notre civilisation.

Parmi les historiens hongrois remarquables du XIX^e^ siècle, il faut notamment mettre en relief le nom de Charles Szabó qui, dans ses recherches concernant Priscus, Constantin et autres auteurs byzantins, ainsi que dans ses traductions, fit valoir également les points de vue philologiques. Un autre historien hongrois, François Salamon, fit des études très poussées et très détaillées au sujet de la valeur qu'il convient d'attribuer aux relations de Léon le Philosophe. De son côté, Jules Pauler rassembla et étudia le matériel des sources byzantines de l'époque arpadienne relatives à l'histoire de la Hongrie.

On voit donc que, dès la seconde moitié du siècle dernier, nos historiens ont consacré aux sources byzantines de notre histoire l'attention qu'elles méritent. De même, l'intérêt de nos savants en philologie classique se tourna d'assez bonne heure vers la haute importance que présentent les études byzantines au point de vue national hongrois. Le tournant décisif intervint chez nous dans la dernière décade du siècle passé, simultanément à l'organisation internationale de grande envergure des recherches byzantines à Munich. C'est le mérite de Guillaume Pecz d'avoir entendu la voix des temps nouveaux. Professeur de philologie classique à l'Université de Kolozsvár, il fit un voyage d'études en Grèce en 1892—93. L'image des paysages classiques de l'antiquité laissa des traces profondes dans l'âme du savant et même influença d'une manière décisive l'activité scientifique de toute sa vie. En outre, ce voyage d'études devait avoir une influence déterminante sur les aspirations ultérieures de notre philologie classique. Sur la terre sacrée de la Grèce, dépositaire de tant de traditions, Guillaume Pecz se rendit compte de la continuité et de l'unité de la civilisation grecque. Ses expériences, ses impressions le poussèrent à formuler de nouveaux devoirs qu'il exposera en 1895 pour la première fois, dans son discours prononcé à l'Université de Kolozsvár en sa qualité de doyen. Il a rappelé les liens ininterrompus de l'époque byzantine et de l'ère la plus moderne des Grecs avec le passé grec antique et il a insisté sur la nécessité, pour la philologie classique, d'insérer dans le cercle de ses recherches également l'étude des problèmes de la civilisation grecque médiévale et moderne. Il a réclamé qu'on fît valoir complètement et systématiquement le point de vue historique, et a fait ressortir l'importance extraordinaire de l'étude des auteurs grecs du moyen âge au point de vue hongrois. Par ce discours ainsi que par l'exemple de tout son

œuvre, Guillaume Pecz fut le pionnier et le fondateur enthousiaste des recherches hungaro-byzantines. A partir de 1895, Pecz, comme professeur de l'Université de Budapest, donnait aussi des cours sur des sujets byzantins et néo-grecs. Grâce à son dévouement à sa science, ainsi qu'à sa personnalité attirante, il a élevé des savants de vocation pour les recherches byzantines hongroises. Qu'il suffise de mentionner les noms de Eugène Darkó, Jules Czebe et Jules Moravcsik.

Le fameux programme établi par Guillaume Pecz vers la fin du siècle dernier fut ravivé près de 40 ans plus tard, après que la byzantinologie hongroise se fut développée dans d'imposantes proportions, par Jules Moravcsik dans une de ses conférences tenue en 1933, consacrée aux devoirs hongrois de la philologie grecque et latine. (En son temps, notre revue a rendu compte de cette conférence, cf. NRH 36/1933/289/290.) Moravcsik indiqua, à côté des recherches relatives à la Pannonie et à la Dacie et de celles concernant l'histoire de la latinité et de l'humanisme de Hongrie, l'examen des contacts hungaro-byzantins et de l'influence exercée par la civilisation grecque sur notre patrie, comme les devoirs de la philologie grecque d'intérêt hongrois. Il a exposé les relations nouées entre les divers groupes ethniques de la migration des peuples et la sphère culturelle byzantine. Il a rappelé le fait que presque toutes les tribus infiltrées sur le territoire de l'empire romain en voie de dissolution étaient venues de l'est par la plaine russe du sud où elles avaient été en contact continuel avec les Byzantins. Ces peuples présentent un caractère ethnique bulgaro-turco-hunnique et eurent un rôle décisif dans le développement du peuple hongrois qui vivait parmi eux. Quant à nos connaissances relatives aux migrations populaires qui se sont déroulées du V^e^ au IX^e^ siècles, sur les territoires de la Russie du sud, nous les devons presque exclusivement à la riche littérature historique byzantine. Le peuple hongrois se sépara au cours du IX^e^ siècle de ce conglomérat de peuples apparentés, pour conquérir une nouvelle patrie sur la plaine couronnée par les Carpathes. Ce territoire ayant été le point de rencontre de deux mondes, l'un oriental gréco-slave, l'autre occidental latino-germanique, les Hongrois de l'époque de la conquête étaient exposés aux influences de l'un et de l'autre. Dans la question de l'orientation culturelle, incertaine d'abord, la décision définitive fut prise par St. Etienne lorsqu'il opta pour le christianisme latin, liant par là le sort de son peuple à l'Occident. Cependant, même plus tard, les Hongrois restèrent en contact permanent avec l'empire de Byzance, contact qui dura pendant tout le moyen âge jusqu'à la chute de Constantinople. Le souvenir de ces liens est conservé par les indications des sources byzantines concernant l'histoire, la terre et le peuple hongrois ainsi que le caractère et la façon de vivre de cette nation. La byzantinologie hongroise a déjà en grande partie rassemblé ces indications dans un système scientifique. Dans ce qui suit nous rendons compte des travaux accomplis dans ce domaine.

*

C'est Jules Moravcsik qui a donné une synthèse de grande envergure de tout le matériel de source byzantine relatif à l'histoire hongroise. (Les sources byzantines de l'histoire de Hongrie. Manuel de l'histoire hongroise, volume I, cahier 6/b. Budapest 1934.) En rédigeant son ouvrage, l'auteur s'est proposé de rendre plus accessible aux historiens le riche matériel contenu dans les sources

historiques byzantines et, d'autre part, de résumer les résultats obtenus par les recherches faites jusqu'alors au sujet des diverses sources. A cet effet, il a passé en revue les sources publiées jusqu'ici pour rassembler et disposer méthodiquement leurs indications utilisables au point de vue hongrois. En dehors des produits de la littérature historique proprement dite, il a utilisé également les renseignements des ouvrages stratégiques, géographiques, d'histoire ecclésiastique ainsi que des discours, des poésies historiques, des monuments archéologiques, des rapports épiscopaux. Il a consacré plus de dix ans à rassembler ce vaste matériel, découvrant de nombreuses sources inconnues avant lui dans des bibliothèques hongroises, allemandes, italiennes, grecques, françaises et polonaises. Il a fait entrer l'histoire du peuple hongrois dans l'ensemble de l'histoire de l'Europe orientale; aussi consacra-t-il son attention également aux peuples turco-bulgaro-hunniques et finno-ougriens, apparentés aux Hongrois. De même, il étendit ses recherches aux sources slaves orientales et occidentales ayant de nombreux liens avec les ouvrages des écrivains byzantins.

Ce livre nous présente, dans un système bien disposé, les multiples données relatives à la vie et à l'activité des divers écrivains byzantins importants au point de vue hongrois, l'histoire de la tradition concernant le texte de leurs ouvrages et les détails des différentes œuvres ayant trait aux Hongrois. L'auteur donne un vaste matériel bibliographique sur les manuscrits, les éditions et les traductions des ouvrages examinés, annexant une énumération complète de la littérature scientifique sur les écrivains et leurs ouvrages.

Moravcsik répartit les sources relatives à l'histoire des Hongrois en quatre groupes, conformément aux époques particulières de l'histoire de la Hongrie. Dans le premier groupe il range les sources relatives à l'histoire bulgaro-turco-hunnique, datant du IV^e^ au IX^e^ siècle, c'est-à-dire de l'époque de la formation du peuple hongrois. C'est avec la fin du X^e^ siècle, époque du couronnement de St. Etienne, qu'il clôt le deuxième groupe de ces sources qui fournissent des indications précieuses sur la conquête du pays et les ducs ou chefs de la nation (IX^e^ et X^e^ siècle). Le troisième groupe des sources byzantines rend compte de l'époque des rois de la dynastie arpadienne (du XI^e^ au XIII^e^ siècle), enfin le quatrième groupe met en lumière le règne des rois dits de dynasties diverses (XIV^e^, XV^e^ siècle).

Cette œuvre rencontra un succès unanime dans le monde scientifique hongrois et international. L'auteur rendit compte de cet ouvrage publié en hongrois, dans une conférence en français prononcée au 4^e^ congrès byzantinologique international à Sofia. Dans un avenir prochain, il publiera en langue allemande ce manuel important, instrument indispensable à toute recherche byzantine d'intérêt hongrois, en l'augmentant considérablement par les résultats plus récents et inédits jusqu'à présent de ses recherches.

Jules Moravcsik présenta dans ce livre les œuvres des écrivains byzantins comme autant de sources historiques significatives au point de vue des Hongrois. Au point de vue des caractéristiques de la terre et du peuple hongrois, c'est-à-dire sous l'angle de l'histoire intérieure, de l'ethnographie du peuple et de la géographie du pays hongrois, les renseignements byzantins ont été soumis à des recherches synthétiques par son disciple Mathieu Gyóni, dans sa thèse intitulée: « La Hongrie et le peuple hongrois dans le miroir des sources byzantines » (Etudes hungaro-grecques n° 7,

Budapest 1938). Gyóni résume en une unité systématique les indications des sources byzantines relatives à la conquête du pays, à la situation géographique de la nouvelle patrie, à ses frontières, à son étendue et à la terre et au peuple de la Hongrie de l'époque arpadienne et de celle des rois de dynasties diverses. D'une façon intéressante, il esquisse l'image tantôt favorable, tantôt défavorable qui a pris forme chez les Byzantins, sur le caractère des Hongrois au cours de contacts variés plusieurs fois séculaires. Il donne un relevé des appellations byzantines concernant les Hongrois, des rapports de sources byzantines sur les autres peuples vivant à l'intérieur des frontières de la Hongrie historique ainsi que sur les Hongrois vivant à l'étranger. Il rend compte des renseignements très intéressants fournis par divers écrivains au sujet de la vie, de la religion, de l'organisation d'Etat et de l'art militaire des Hongrois. Dans la seconde partie de l'ouvrage, il donne, sous forme d'un index onomastique, tous les documents de la langue hongroise éparpillés dans des textes grecs jusqu'au XVI[e] siècle. En établissant ce recueil, il a fourni un matériel précieux à la linguistique hongroise.

*

Déjà Hunfalvy, au siècle passé, avait signalé la nécessité de recueillir et de publier en un seul ouvrage les sources byzantines entrant en ligne de compte du point de vue hongrois, comme un devoir urgent des savants hongrois. En 1885, il souleva l'idée d'une « Chrestomathia byzantina ». Selon lui, il faudrait insérer dans ce recueil également des sources byzantines concernant les Hongrois et les peuples apparentés. Bien que ce projet n'ait pas été réalisé dans sa plénitude jusqu'à ce jour, la byzantinologie hongroise n'en a pas moins accompli un travail considérable en publiant les diverses sources byzantines qui jettent une lumière sur notre histoire et en préparant leur publication. Les travaux les plus importants achevés jusqu'ici se rapportent aux œuvres de Léon le Philosophe, du Porphyrogénète et de Laonikos Chalkokondyles.

L'initiative de la publication, dans le cadre d'une collection plus vaste, des Tactiques de l'empereur Léon le Philosophe (886 à 912) est due à Rodolphe Vári. L'Académie hongroise des Sciences fit siennes ses propositions présentées en 1915, vu leur intérêt spécifiquement hongrois mais en même temps général. En effet, les œuvres militaires byzantines, et surtout Les Tactiques de Léon le Philosophe, s'occupent souvent de la stratégie des peuples apparentés aux Hongrois et de celle des vieux Hongrois et exposent d'une façon détaillée l'organisation militaire, les armes, les campements et la façon de faire la guerre de nos ancêtres. Le « Corpus Tacticorum Graecorum », tel qu'il fut projeté par Vári, aurait eu comme partie essentielle trois ouvrages byzantins: Les Tactiques de Léon le Philosophe, du pseudo-Léon et du pseudo-Maurikios. Jusqu'ici, les ouvrages suivants ont paru par les soins de Rodolphe Vári et avec l'appui de l'Académie des Sciences hongroises:

Les Tactiques de Léon le Philosophe *(Leonis imperatoris Tactica)* tome I[er] 1912, tome II 1922.

Onasandri Strategicus Budapest 1935.

A la suite des recherches poursuivies par Vári pendant des dizaines d'années, on a établi que Léon le Philosophe, comme les écrivains byzantins en général,

a suivi très fidèlement ses sources, parmi lesquelles on peut mentionner surtout Onasandros, Arrianos, Ailianos et un ouvrage de tactique du VI^e siècle, figurant sous le nom de Maurikios ou de Urbikios. Toutefois, son ouvrage n'est pas une simple compilation, parce qu'il a complété le matériel fourni par ses sources de nouvelles données importantes. Donc, la publication de ses sources est indispensable car c'est l'unique manière de déterminer lesquels de ses renseignements lui sont dus et lesquels sont empruntés à ses sources. C'est pourquoi Vári a projeté de publier ensemble les écrivains byzantins de tactique.

L'édition des Tactiques de Léon le Philosophe par les soins de Vári représente un travail scientifique extrêmement approfondi. En effet, celui-ci a recherché et soumis à une étude critique tous les manuscrits importants de l'ouvrage de Léon, pour rétablir le texte sur la base des meilleurs manuscrits avec une vaste érudition philologique. Jusqu'alors, seules deux éditions entièrement périmées de cet ouvrage si précieux au point de vue hongrois étaient à la disposition du monde scientifique, éditions en comparaison desquelles celle de Vári, selon la constatation des spécialistes, représente un niveau infiniment supérieur. Comme œuvre de critique de texte, on la range parmi les plus excellentes. La jeune byzantinologie hongroise tire un orgueil légitime de ces publications et il est d'un intérêt scientifique hongrois primordial de les continuer et de les achever.

L'œuvre de Constantin le Porphyrogénète (de 945 à 959) fils de Léon le Philosophe, intitulé: « De administrando imperio » constitue également une source très précieuse de l'histoire des anciens Hongrois. C'est Jules Moravcsik qui en prépare la publication. Vers 1930, il a rendu compte de ses recherches faites dans des bibliothèques étrangères sur la tradition manuscrite de l'ouvrage, dans une conférence en grec qu'il a faite à Athènes au cours du III^e congrès byzantinologique international. Il s'est proposé de présenter au monde scientifique son édition critique achevée depuis et attendant d'être publiée au VI^e congrès byzantinologique international prévu pour 1940 à Alger, mais qui n'a pas eu lieu en raison de la guerre.

Quant à l'importance de l'ouvrage, Jules Moravcsik la caractérise dans ces termes: «Au sujet des Hongrois conquérants, l'ouvrage de l'empereur contient toute une série de renseignements uniques et que l'on ne connaît d'aucune autre source. Si l'on considère qu'il a conservé d'innombrables indications qui mettent en lumière les époques primitives des Hongrois conquérants et leurs conditions ethnographiques et linguistiques . . . puis le fait que nous devons à Constantin d'avoir enregistré les noms hongrois les plus anciens que nous connaissions, on peut dire à juste titre que l'œuvre de « l'empereur Porphyrogénète » signifie pour nous encore davantage que pour les Germains l'œuvre de Tacite. En effet, tandis que l'auteur latin, sous l'influence de la littérature ethnologique antique, utilisa des formules anciennes pour exprimer ses idées, l'empereur byzantin ne fit que noter purement et simplement, sans façon, ce qu'il avait entendu ou lu sur nos ancêtres » (les sources byzantines de l'histoire de Hongrie, page 156). Nous espérons que l'édition critique de ce document important de l'époque primitive de notre histoire paraîtra bientôt.

Les œuvres historiques de Laonikos Chalkokondyles ont été publiées par notre éminent byzantinologue récemment décédé, Eugène Darkó. (*Laonici Chal-*

concandylae Historiarum demonstrationes. Budapest. Aux éditions de l'Académie hongroise des Sciences, tome I^er^ 1922, tome II 1927). Sur l'œuvre, les manuscrits, le style et la personnalité de l'historien byzantin du XV^e^ siècle, Darkó a publié entre 1907 et 1927 de nombreuses études dans des revues hongroises et étrangères. Laonikos Chalkokondyles, dans son ouvrage, a montré comment l'expansion des Turcs a ruiné l'empire grec. Aussi mit-il les conquérants étrangers, les Turcs osmanlis, au centre de son récit. Cependant, étant donné qu'il existe des rapports étroits entre l'histoire des Turcs au XV^e^ siècle et l'histoire de presque toute l'Europe, l'auteur traite amplement de l'histoire des Etats contemporains de l'Europe occidentale ainsi que des Etats balkaniques, voire même des peuples orientaux. C'est ainsi que son œuvre devint la source la plus détaillée et la plus précieuse sur les guerres hungaro-turques du XV^e^ siècle. De même, ses relations ayant trait aux conditions intérieures de la nation hongroise sont très précieuses. On lui doit de nombreuses notes de haute valeur relatives à la Hongrie et à la Transylvanie, à leurs villes, à l'organisation militaire hongroise, à la vie et aux batailles de Jean de Hunyad. En présence de ces circonstances, on peut considérer l'ouvrage de Laonikos comme la plus précieuse des sources byzantines du XV^e^ siècle et sa publication comme un enrichissement appréciable du matériel de source de l'histoire hongroise.

A côté des ouvrages des historiens de Byzance, certaines poésies byzantines constituent également des sources précieuses de notre histoire. Aussi la byzantinologie hongroise a attaché dès le début une grande importance à leur publication.

Sur un événement important de notre histoire, à savoir la bataille de Várna en 1444, nous possédons un document intéressant dans une poésie grecque liée au nom de Paraspondylos Zotikus, sur laquelle Guillaume Pecz a attiré le premier l'attention du monde scientifique hongrois. Il a publié en 1894 la poésie en texte grec original et avec traduction hongroise munie d'une préface, d'annotations grammaticales, d'explications étymologiques. L'auteur de la poésie, qui se dit témoin oculaire, décrit dans de vivantes couleurs la bataille qui fut livrée entre le roi Vladislas I^er^ de Hongrie et le Sultan Murad II, le 10 novembre 1444 pour se terminer par l'anéantissement des armées hongroises et la mort du roi. Dans l'introduction de son ouvrage, le poète parle avec beaucoup d'admiration du commandant en chef de l'armée hongroise, Jean de Hunyad. Il comble le grand héros, vainqueur des Turcs, de toute une série d'épithètes et comme Grec et chrétien glorifie en sa personne surtout le défenseur du monde hellénique et chrétien.

Plus de 40 ans plus tard, en 1935, Jules Moravcsik a publié à nouveau cette poésie, comme première publication de la série « Etudes hungaro-grecques » due à son initiative. En souvenir reconnaissant, il a dédié son édition à la mémoire de Guillaume Pecz (1854—1923), fondateur de la philologie grecque universelle de Hongrie et pionnier des études hungaro-grecques. La nouvelle édition a été préparée en utilisant le manuscrit original de la poésie conservée à Paris. Parallèlement, l'éditeur a publié une autre poésie, relative, elle aussi, à la bataille de Várna, identique dans les grandes lignes à la première et qui était inédite jusqu'à ce moment. Il avait retrouvé le manuscrit de cette poésie en automne 1934, à la bibliothèque du Sérail de Constantinople, au cours de ses recherches.

L'épithalame de Niketas Akominatos, composée à l'occasion du mariage de Marguerite, fille du roi Béla III de Hongrie et d'Isaac Angelos, empereur de Byzance, a été publiée également par Jules Moravcsik sur la base des photocopies du manuscrit original (*Archivum Philologicum*, 47/1927/79—86).

Trois poésies, inédites jusqu'ici en bonne partie, sur les campagnes menées par Manuel, empereur grec, entre 1149 et 1156 contre les Hongrois ont été récemment publiées par Etienne Rátz, disciple de Jules Moravcsik. (Poésies byzantines sur les campagnes hongroises de l'empereur Manuel. Etudes hungaro-grecques n° 16. Budapest 1941.) Ces poésies ont conservé le souvenir des guerres qui éclatèrent à la suite du conflit d'intérêts de l'empire byzantin et des Hongrois qui, au XII^e^ siècle, réalisèrent une expansion vigoureuse dans les Balkans.

*

Dans ce qui précède, nous avons donné un aperçu des diverses éditions de textes de la byzantinologie hongroise. Au cours des recherches byzantines de Hongrie, poursuivies pendant près d'un demi-siècle, un très grand nombre de détails sur les contacts hungaro-byzantins ont été également mis à jour bien que leur synthèse scientifique soit encore du domaine de l'avenir.

Nous essaierons ici de rendre compte brièvement de ces contacts par des exemples pris plutôt au hasard. Il va sans dire que notre résumé ne saurait être complet étant donné l'absence d'ouvrages d'ensemble.

Les rapports hungaro-byzantins précédèrent de loin la conquête du pays et, sous une forme ou une autre, se sont toujours maintenus pendant l'existence de l'empire byzantin. L'empire byzantin entra en contact de bonne heure avec les peuples passant par la plaine russe du sud, parmi lesquels les Hongrois et, comme Etat chrétien il sema le premier les rudiments de la civilisation chrétienne parmi ces tribus. C'est Jules Moravcsik qui a donné un tableau, sur la base de ses recherches originales, des rapports entre les Hongrois d'avant la conquête du pays et le christianisme et plus particulièrement le christianisme byzantin. (Album de St. Etienne 1938, tome I^er^ Budapest, P 171/212.) Donnant une esquisse de l'histoire de la conversion au christianisme des peuples vivant sur la côte septentrionale de la mer Noire et dans la région du Caucase, au IX^e^ siècle, il a examiné notamment la question de savoir dans quelle mesure les Hongrois vivant sur ce territoire avant la conquête du pays ont fait la connaissance de la civilisation et de l'idéologie chrétiennes telles qu'elles ont été transmises par Byzance. L'Eglise de Byzance avait commencé son œuvre apostolique dès le début du VI^e^ siècle parmi les Huns établis près du Bosphore. Dans le nom de l'un de leurs princes, Muageris le nom de « magyar » est caché. Sur la base des sources grecques, il semble que l'influence de l'activité missionnaire byzantine ait atteint les Hongrois ou, plus exactement, une partie de ceux-ci de très bonne heure, dès le VI^e^ siècle, bien qu'elle n'eût aucun résultat particulièrement durable. Au cours du VII^e^ siècle, on trouve parmi les princes des Bulgares apparentés aux Hongrois, des chrétiens et, au VIII^e^ siècle, on connaît des épiscopats apostoliques exerçant leur activité parmi les Huns et les Bulgares. De même, il y a des indications qui prouvent que certaines troupes et certains chefs hongrois en vinrent à avoir un contact avec des missionnaires slaves. Somme toute, l'influence du christianisme byzantin sur

les Hongrois d'avant la conquête a dû être plus forte et plus profonde qu'on ne le supposerait sur la base des données positives dont on dispose.

Déjà, à l'époque de la conquête du pays, les relations de la Hongrie avec Byzance sont très considérables. Parvenus sur le territoire de notre pays actuel, nos ancêtres se trouvèrent exposés dans une mesure égale aux influences des Eglises occidentale et orientale. Même aux temps succédant à la conquête du pays, le christianisme byzantin atteignit le territoire de la Hongrie, cela par la voie des relations byzantines de deux chefs de tribus hongrois Gyula et Bulcsu. Sur l'initiative du prince Gyula, l'Eglise de Constantinople envoie en Hongrie un évêque nanti d'attributions apostoliques, Hierothoos, avec une mission apostolique comme évêque de « Turkia ». Il faut le considérer comme le premier évêque qui ait travaillé à la conversion des Hongrois.

Le fait que St. Etienne se soit orienté vers Rome était loin de signifier la rupture des relations hungaro-byzantines. Vers 1018, les armées hongroises se battent contre les Bulgares comme alliés de Basile II, empereur de Grèce et ce fut sans doute en souvenir de la victoire remportée à cette occasion que furent érigées l'église et la maison de pèlerinage construites par St. Etienne à Constantinople, selon les témoignages identiques de sources latines de Hongrie.

On possède des preuves intéressantes de la force de rayonnement de l'Eglise byzantine à l'époque arpadienne dans les couvents de Hongrie d'origine grecque, dont l'existence est démontrée par des indications historiques et archéologiques authentiques. De l'époque de St. Etienne on peut démontrer l'existence de deux monastères grecs en territoire hongrois: celui de la vallée de Veszprém, dont l'acte de donation rédigé en grec nous est parvenu, et celui de Marosvár ou de Oroszlános que nous connaissons sur la base de la biographie de St. Gérard et de monuments archéologiques. On a, en outre, connaissance de trois monastères grecs des XI^e^ et XII^e^ siècles : ceux de Visegrád, de Dunapentele et de Szávaszentdemeter.

Ces monastères étaient occupés par des Basilites; deux d'entre eux, ceux de la vallée de Veszprém et de Dunapentele étaient habités par des religieuses. L'acte de donation en langue grecque du couvent de religieuses de la vallée de Veszprém constitue l'un des monuments les plus souvent étudiés des influences grecques de l'ère arpadienne. Ce document de St. Etienne ne nous est pas parvenu en original, mais dans la transcription de notre roi Kálmán (Coloman) de 1109. L'original est, sans doute, antérieur à 1002. Ce document de langue grecque constitue un phénomène unique au nombre des documents de Hongrie remontant à l'époque arpadienne. Pour la première fois, il a été publié, accompagné d'une étude détaillée, par Jules Gyomlay en 1901, pour la seconde fois par notre byzantinologue remarquable, mort prématurément, Jules Czebe. Selon celui-ci, le style grec du document semble indiquer une origine occidentale, c'est-à-dire du sud de l'Italie (Sicile) et serait dû à un auteur de langue maternelle grecque et versé dans le style des chancelleries de l'Italie méridionale, de Sicile. Sous sa forme actuelle, il serait un remaniement interpolé de l'original. Toutefois, aujourd'hui, à la suite des recherches de Valentin Hóman et d'Eugène Darkó, on considère d'habitude le document comme original et comme une preuve décisive des rapports hungaro-byzantins de l'époque de St. Etienne.

Il est notoire que la Sainte-Couronne hongroise est composée de deux parties. Sa base et sa partie principale sont constituées par la couronne byzantine dite *Corona Graeca* offerte en cadeau par l'empereur Michel Dukas à notre roi Géza Ier tandis que l'autre partie dite *Corona Latina* fut envoyée en cadeau par le pape Sylvestre au premier roi de Hongrie, St. Etienne.

A la suite des recherches de Jules Moravcsik, d'une part les inscriptions grecques de la Sainte-Couronne ont été expliquées, d'autre part le but et la signification de la couronne byzantine primitive envoyée au roi de Hongrie ont été exposés. Grâce à plusieurs études de Darkó et de Moravcsik relatives à ce sujet, il apparaît nettement que la couronne reçue de Byzance signifiait pour notre roi Géza la reconnaissance de sa royauté et l'assurance de l'indépendance politique de la Hongrie.

Outre la couronne de l'empereur Michel Dukas, une autre couronne de Byzance parvint en Hongrie, couronne qui fut retrouvée dans notre pays et qui est conservée actuellement au musée national hongrois. D'après les indices, cette couronne fut envoyée entre 1042 et 1050 par l'empereur Constantinos Monomachos à André Ier, roi de Hongrie.

Les couronnes byzantines envoyées en Hongrie au cours du XIe siècle illustrent avec éloquence les relations intimes nouées à cette époque entre le jeune royaume de Hongrie et l'empire de Byzance.

De nouveaux liens entre Byzance et notre patrie furent créés par la fille du roi St. Ladislas de Hongrie, Piroska. Une source latine médiévale, la Chronique du moine Marc, ne sait rien d'autre de la fille du roi de Hongrie que le fait qu'elle devint impératrice de Constantinople. Les sources byzantines, de leur côté, en savent beaucoup plus long. Grâce à elles, on connut de nombreux nouveaux détails sur le sort de la princesse hongroise qui quitta la région du Danube et de la Tisza pour le monde étranger du Bosphore. Orpheline de bonne heure, la fille de St. Ladislas était fort jeune lorsque, comme fiancée du prince grec Joannes Komnenos, elle vint à Byzance. Les sources grecques mentionnent la princesse hongroise parvenue au trône de Byzance sous le nom d'impératrice Irène, au nom de laquelle est liée la fondation de l'un des plus beaux édifices médiévaux de Constantinople, le monastère Pantokrator. L'acte de donation du monastère, parvenu jusqu'à nous, fut rédigé aussi dans l'esprit des dernières volontés de l'impératrice. Les cendres de la pieuse impératrice furent déposées dans le monastère fondé par elle. Les synaxarions contenant les biographies des saints et martyrs grecs, la mentionnent comme « bienheureuse » et l'Eglise orientale commémore son souvenir le 13 août. A la lumière des sources byzantines, la figure vénérable de la princesse hongroise ayant vécu loin de sa patrie nous rappelle celle des saintes hongroises de la dynastie arpadienne, Marguerite ou Elisabeth.

Devant les yeux de notre roi Béla III et de l'empereur de Grèce Manuel, flottait une conception historique aux larges perspectives: le plan de l'union personnelle gréco-hongroise. Invité par Manuel, Béla III vint tout jeune, à peine âgé de 13 à 14 ans, à Constantinople où il passa à la Cour impériale près de 10 ans. Les recherches historiques les plus récentes ont permis de constater que Manuel avait eu des projets très sérieux et de grande envergure en rapport avec le prince hongrois invité à sa cour. L'empereur jugea la personne de celui-ci propre à lui

permettre de réaliser, par la création de l'union gréco-hongroise, son rêve de toujours: l'empire mondial romain renaissant. En effet, le prince Béla, comme héritier des trônes de Hongrie et de Byzance aurait pu unir les héritages de St. Etienne et de Constantin le Grand, les empires hongrois et byzantin, ainsi que les provinces balkaniques situées entre les deux et qui, à cette époque, étaient l'objet de tant de litiges. A la Cour impériale, le prince Béla fut élevé dans la croyance qu'un jour il réaliserait les plans audacieux de son protecteur et deviendrait le souverain des empires hongrois et byzantin. L'époque de son séjour à Constantinople mérite, par ailleurs, l'attention, parce que cette époque constitue l'une des périodes de floraison de la civilisation byzantine. Toute une légion de monarques et de princes de l'Europe occidentale passent à ce moment à la Cour impériale, et le prince hongrois a l'occasion de faire connaissance avec eux. Ainsi il est probable que Béla III, qui, par son mariage, aura plus tard des rapports si étroits avec la Cour de France, a eu déjà à Byzance des relations intimes avec les monarques des nations occidentales qui y faisaient un séjour.

Plus tard, Manuel eut un fils et rompit pour cette raison les fiançailles de sa fille et de Béla, déclarant son fils comme son héritier. Ainsi, les projets d'une union gréco-hongroise se dissipèrent. Béla III, après la mort de Manuel, essaya à nouveau de les réaliser. Le fait des campagnes hongroises menées contre Byzance dans ce but n'a été placé sous un jour convenable que par les recherches récentes. L'empereur Manuel avait à peine expiré que de graves épreuves allaient s'abattre sur son empire. Le neveu de l'empereur mort prétendit au trône, dirigea ses armées contre la capitale et organisa un massacre terrible à la Cour impériale. Sur l'appel de la reine-impératrice, réduite au suprême désespoir, Béla III partit aussitôt vers Byzance. Chemin faisant, il occupa Belgrade, Barantch et Niš ainsi que Sofia.

Même après la mort de l'impératrice et de l'héritier du trône, les armées hongroises luttèrent victorieusement contre l'usurpateur Andronikos. Béla III avait la ferme résolution d'occuper lui-même le trône impérial pour réaliser les projets d'union de Manuel. Il s'inspira de ce but lorsque, en 1184, sa femme étant morte, il demanda en mariage Théodora, l'unique sœur vivante de Manuel. Cependant, ce mariage rencontra cet obstacle que la sœur de l'empereur avait pris le voile et s'était retirée au couvent. L'obtention d'une dispense du patriarche semblait prochaine, lorsque le Saint-Synode, à la suite de l'élection d'Angelos Isaac comme empereur, prit une résolution négative dans cette affaire.

La campagne de Béla III dirigée contre Byzance présente une signification historique symbolique. C'est par elle que la Hongrie s'éleva au rang des nations qui, au cours du moyen âge, aspirèrent à occuper Constantinople.

Ayant accédé au trône, Béla III profita dans plus d'un domaine des expériences recueillies pendant les années passées à Byzance. Son règne accuse de nombreuse influences de la civilisation byzantine. Les recherches numismatiques de Valentin Hóman ont révélé que ce fut Béla III qui utilisa le premier la double croix sur les armoiries hongroises, croix qui, depuis, est l'emblème traditionnel du royaume de Hongrie. Ce fait est une preuve incontestable de l'influence de Byzance où cette forme de croix figure depuis le IX^e^ siècle comme signe de souveraineté impériale.

Les croisades ayant un rapport si étroit avec le sort de l'empire byzantin, furent également une occasion pour les Hongrois de se mettre en contact avec les Byzantins, souvent comme conciliateurs et médiateurs des intérêts occidentaux et orientaux. En se dirigeant vers la Terre Sainte, une grande partie des Croisés occidentaux passèrent par notre pays. Il est donc compréhensible que les Hongrois aient obtenu un rôle important dans ce grand mouvement qui devait avoir une si large influence sur les destinées de l'Europe. Les leçons des premières croisades ainsi que les attaques menaçantes des Normands incitèrent l'empereur Alexis Ier à entrer en alliance avec les Hongrois. C'est en confirmation de cette union que se fit le mariage mentionné de la fille de St. Ladislas de Hongrie avec l'empereur Joannes Komnenos II.

Au cours du XIIe siècle, la création du second empire bulgare et l'accroissement de la puissance serbe poussèrent un coin entre la Hongrie et l'empire byzantin. A partir de cette date, la Hongrie, dans son expansion balkanique, ne se heurta plus contre la résistance de Byzance mais contre celle de la Serbie et de la Bulgarie. Au début du XIIIe siècle, un nouvel essai inefficace est tenté pour faire occuper le trône de Constantinople par un monarque hongrois. L'un des buts secrets de la croisade d'André II, fils de Béla III, était, en effet, de s'assurer la couronne impériale latine de Byzance par des liens de famille. Cependant, ces essais n'eurent pas de résultats. Par cette tentative d'André II, les aspirations tendant à réaliser la conception de Manuel et de Béla III, l'union gréco-hongroise, prirent fin.

Les visites en Hongrie de deux empereurs Paléologue eurent pour cause directe l'apparition en Europe et l'avance irrésistible dans les Balkans des Turcs. L'empereur Jean V fit une visite au Palais royal de Bude en 1366, tandis que Jean VIII en fit une en 1423/24, pour demander l'aide du royaume puissant de Hongrie pour l'empire byzantin luttant pour son existence. Dans son suprême péril, l'empire grec près de succomber fit appel aux Hongrois auxquels il était lié depuis plus de 500 ans par les liens de l'intérêt, du besoin réciproque qu'ils avaient l'un de l'autre et, bien souvent, du sort commun et de l'amitié.

*

Un chapitre à part des contacts hungaro-byzantins est constitué par les rapports littéraires. Bien qu'il ne pût être question de contacts littéraires directs entre les deux civilisations, les Hongrois étant entrés dans la sphère culturelle occidentale, certaines influences grecques atteignirent toutefois le bassin des Carpathes, et ceci, souvent même, par l'intermédiaire d'ouvrages occidentaux. Ainsi par exemple, les Chroniques médiévales de langues hongroise et latine ont conservé de nombreuses légendes dont on retrouve la première source à Byzance. D'autre part c'est par le rôle d'intermédiaire des moines et des prêtres des monastères grecs érigés sur le territoire de notre pays aux XIe et au XIIe siècles, que nos savants expliquent le fait que certains éléments des légendes concernant notre roi St. Ladislas présentent des racines byzantines.

Ici, nous nous bornerons à montrer le problème de l'origine grecque de quelques éléments de légendes. La légende dite du Cerf miraculeux, utilisée aussi par notre grand poète Jean Arany, donne une forme mythique à l'apparition des Huns en Europe. Les circonstances de la naissance de cette légende qui initient aux

mystères de la création mythique, ont été mises à jour par Jules Moravcsik, sur la base des relations d'écrivains byzantins. La base historique de la légende du cerf miraculeux consiste dans l'apparition soudaine des Huns, en 375 après Jésus-Christ et leur irruption en territoire romain. C'est à cette date que les Huns devinrent connus comme des ennemis redoutables du monde civilisé que les sources byzantines ne cessent pas de mentionner. Dans la légende du Cerf miraculeux se rapportant aux Huns, Moravcsik a démontré l'enchevêtrement des éléments de deux légendes existant déjà dans la mythologie grecque. L'une est le mythe d'Io, l'autre une variante de celui-ci dans laquelle Io est remplacée par une vache ou un cerf qui, par un oracle divin, montre la juste voie à des poursuivants. C'est de ces éléments légendaires que naquit, en terre grecque, la « Légende du cerf miraculeux » qui attire les chasseurs hunniques en Europe, à travers les marécages de Maeotis.

Les fils d'une autre légende qui reçut, elle encore, sa forme artistique de Jean Arany dans sa poésie intitulée: « Szibinyáni Jank » conduisent également vers les paysages grecs. Cette légende se rapporte à la jeunesse de Jean de Hunyad. Jank Szibinyáni est le nom du grand vainqueur des Turcs dans les romances serbes qui ont conservé de nombreuses légendes sur l'origine, la jeunesse, les batailles glorieuses du chef d'armée intrépide. Cependant, on ne trouve rien dans les chansons populaires serbes sur la fameuse aventure du loup illustrant le courage de Hunyad. Cette variante de la légende n'a été conservée que par une source byzantine: Laonikos Chalkokondyles. Selon ce renseignement, Jean de Hunyad, en sa jeunesse, captura et tua un loup sur l'ordre du prince de Serbie au cours d'une chasse organisée par celui-ci. Des sources byzantines antérieures avaient enregistré un acte audacieux semblable de la part de l'empereur Basileios. Ce fait permet de conclure que le thème de l'aventure du loup n'est pas d'origine serbe et ne parvint pas chez nous par l'intermédiaire turc, comme on l'a cru auparavant, mais s'infiltra dans notre pays, venant de sources byzantines.

Une ballade populaire transylvaine intitulé: « Clément le maçon » a comme élément de base la légende de la femme emmurée. Or, cette légende, d'après les constatations des recherches ethnographiques hongroises, remonte en dernière analyse incontestablement à des origines grecques et accuse un lien étroit avec la ballade populaire grecque connue sous le nom de: « Le pont d'Arta ». Cette légende parvint en Transylvanie par l'intermédiaire serbe à travers les Balkans.

*

Nous sommes arrivés à la fin de notre compte-rendu fragmentaire. Nous avons parlé de l'époque héroïque de la fondation des recherches byzantines hongroises et esquissé l'activité déployée dans ce domaine depuis près d'un demi-siècle. La science hongroise, comme nous l'avons vu, s'est rendu compte de l'importance qu'il y a à cultiver la philologie classique dans un sens national et, par des éditions de source précieuse, par des recherches poussées concernant les détails des relations hungaro-byzantines, enfin par un travail synthétique, elle a assumé sa part du grand mouvement international qui avait écrit sur son drapeau comme idéal à réaliser la tâche d'approfondir la connaissance de l'histoire de l'Europe orientale et des Balkans.

Le folklore hongrois
entre l'Orient et l'Occident

Par JULES ORTUTAY

SI L'ON EXAMINE, sous quelque face que ce soit, la vie culturelle du peuple hongrois, on se trouve invariablement en face d'un problème de nature ethnique, problème que nos écrivains, nos politiciens et souvent aussi nos savants appellent le « contraste » entre l'Orient et l'Occident. Cette définition contient certainement une réalité, ce n'est ni une phraséologie politique ou poétique, ni un lieu commun, par lequel nous essayons de nous débarrasser d'une question gênante, puisque nous la retrouvons dans chacun de nos problèmes, nationaux ou européens. L'Europe d'Occident s'est toujours souvenue de nous avec une certaine nuance péjorative, c'est toujours plutôt la note exotique, orientale qui lui a plu d'abord, cependant que souvent froissés et gênés par un complexe d'infériorité, nous nous efforcions de prouver avec une énergie farouche que nous étions de bons Européens et, pour la même raison, nous nous sommes souvent détournés avec amertume et dépit de l'Europe qui ne nous comprenait pas. Nous ne nous proposons pas, dans cette étude, de décrire l'arrière-plan de cette attitude hongroise mais nous avons dû nous y arrêter un instant car nous retrouverons ce problème à chaque pas en parlant du folklore de la paysannerie hongroise.

Je ne veux, comme point de départ, donner qu'un exemple: la fête du 8 septembre, célébrant la nativité de la Vierge Marie et dénommée en hongrois le « Jour de la Petite Dame ». Pour le peuple hongrois, ce jour n'est pas seulement une fête catholique, c'est en outre une fête n'ayant aucun rapport avec la religion. En première ligne, c'est la fête du début de l'automne, dont l'origine remonte aux temps pré-chrétiens, c'est un jour abondant en superstitions et en interdictions; aucun travail féminin ne peut être accompli ce jour-là, et on apporte à l'église des branches de saule, du foin, des pommes que l'on fait bénir; on pense ainsi préserver les vaches des maladies et de tous les mauvais sorts. Cet exemple prouve clairement que toutes les croyances et superstitions des temps païens sont entremêlées de croyances chrétiennes. Dans le culte de la Vierge Marie aussi, le mythe et les croyances païennes se mélangent à l'enseignement de l'Eglise chrétienne. Quelques-uns de nos savants nous ont fait connaître les analogies existant entre le culte chrétien de la Vierge et celui de la déesse principale dans la mythologie de nos parents nordiques (principalement dans la mythologie mordvine). L'exemple que nous avons donné a pour but de prouver que nous retrouvons presque toujours cette dualité dans l'âme de nos paysans; dans les cas accusant une provenance européenne nous trouvons ces éléments païens, primitifs, populaires, mais en retournant la question, ces traits païens et primitifs sont entremêlés d'une haute culture européenne. C'est cette dualité qui constitue le noyau du problème fondamental dans la science ethnographique hongroise. Si même nous n'acceptons aucunement le principe par trop simplificateur de Hans Naumann, il est certain que nous devons étudier la structure culturelle de notre paysannerie de deux points de vue: en

premier lieu celui de la provenance d'une culture européenne et de celle venant des classes sociales plus élevées, en second lieu du point de vue paysan par excellence, celui des anciennes traditions populaires.

A leur début, les recherches ethnographiques hongroises eurent naturellement pour objet l'élément ancestral. Ceci coïncidait entièrement avec la façon de voir romantique de la science européenne de cette époque. (Qu'il suffise de se rappeler le rousseauisme, les recherches de Percy, les théories de Herder, les travaux des frères Grimm.) Les premiers investigateurs sérieux du folklore hongrois dignes de ce nom, suivant ici les exemples de l'Europe Occidentale, auraient aimé pouvoir reconstituer la religion ancestrale hongroise, avec son système de divinités, sa mythologie, ses traditions épiques; comme l'avaient fait les Germains pour leur mythologie. Cependant les documentations de ce temps n'étaient pas suffisantes, elles ne donnaient aucun point d'appui. Les suppositions incertaines, les essais comparatifs un peu naïfs de ces investigateurs ne furent pas couronnés de succès, et ils se rejetèrent sur différentes fictions. Arnold Ipolyi est l'homme le plus représentatif de cette époque: il appliqua à sa collection assez importante la théorie romantique des Grimm et essaya de prouver d'après ses données l'existence d'une religion ancestrale hongroise, qui eût été un des plus beaux exemples du monothéisme. Il est clair que son œuvre pèche déjà par la base. Cette époque de recherches romantiques entièrement dénuées de critique eut pour réaction une tendance hyper-critique qui douta de tout; il semblait impossible à cette seconde tendance d'aboutir à une conclusion quelconque concernant la religion ancestrale et l'épique populaire, en s'appuyant sur les données que nous possédons. Cette prudence modéra l'ardeur de nos investigateurs, mais les recherches ultérieures ne pouvaient s'arrêter à cette façon de voir stérile.

Quelles sont donc les preuves apportées à ce sujet par le folklore hongrois? Les recherches historiques et ethnographiques de nos parents nordiques ayant avec nous une affinité linguistique, permettent d'affirmer que la religion ancestrale du peuple hongrois était le chamanisme des populations nordiques. Et cette affirmation ne découle pas seulement d'hypothèses historiques et d'analogies ethnographiques, mais aussi de preuves fournies par le folklore hongrois. Je ne voudrais donner ici que quelques exemples: ceux-ci ne nous montrent pas seulement de quels vestiges nos recherches ethnographiques doivent reconstituer le passé, ils prouvent également la persévérance de notre peuple à garder d'anciennes traditions qui ont depuis longtemps perdu leur sens original. Voici par exemple un personnage jouant un rôle important dans nos contes populaires: la vieille sorcière au nez de fer; Alexandre Solymossy nous prouve que cette mauvaise fée est identique à l'idole, l'esprit masculin que l'on trouve dans l'antique légende chamaniste, ce n'est que sous l'influence chrétienne que cet esprit païen s'est changé en cette mauvaise fée qui cause tant de désagréments au héros principal de nos contes populaires. Nous pourrions énumérer encore beaucoup de données, de fragments à l'aide desquels nous pouvons nous occuper avec plus de droit que nos prédécesseurs du chamanisme ancestral hongrois. Voici le « tambour magique » chamaniste, dont le souvenir nous est gardé par le « bâton magique » des bergers, des gardes-champêtres: ils se servaient de ce bâton pour dire la bonne aventure. D'après une intéressante analyse, ce serait un souvenir, ayant perdu son sens ori-

ginal, de la cosmogonie chamaniste. Ce fragment joue un rôle dans notre jeu dramatique de Noël, le « Jeu de Bethléem »; il donne une idée de la vision cosmique chamaniste. D'après Alexandre Solymossy, les moqueries, l'incrédulité du vieux berger jouant un rôle dans le « jeu de Bethléem » sont un reste de l'état d'esprit païen hongrois, c'est une régression païenne dans l'atmosphère chrétienne du Jeu. Je ne veux pas ici analyser en détail les résultats souvent hypothétiques de ces recherches, mais seulement montrer la route suivie par les recherches sur la religion ancestrale hongroise.

Mais si nous voulons faire connaître brièvement par la suite l'aspect de la religiosité paysanne, nous devons revenir à ce que nous avons dit plus haut de la dualité de la culture paysanne. Cette dualité n'est cependant pas une spécialité hongroise, elle est caractéristique à toute culture paysanne, mais ce caractère n'existe que tant que ses éléments restent vraiment populaires, tant qu'ils ne sortent pas volontairement des cadres de l'ordre vital populaire, tant que consciemment, ils ne perdent pas, en s'élevant à un degré supérieur, cet état d'esprit primitif. Nos paysans, qu'ils soient catholiques, protestants ou grecs orthodoxes, mêlent aux règles de la religion positive, à la liturgie, tout un amas de croyances populaires, de superstitions, de contraintes et de lois spécialement paysannes. Nous trouvons même chez les catholiques — plus rarement chez les protestants — auprès de ces superstitions et de ces contraintes, des coutumes laïco-liturgiques, qui, dans la sphère religieuse, se mélangent à la religion positive; l'Eglise souffre ces coutumes sans en prendre officiellement connaissance. Ainsi, par exemple, à la kermesse de la Ville Basse de Szeged, les paysans se réunissent après la confession et la communion générale du matin et partent en procession, récitent des prières communes composées selon leur mode laïco-liturgique : ces prières sont improvisées et ils s'y livrent dans l'envoûtement d'une commune dévotion. Nous pouvons, dans toutes les relations, faire montre de cette dualité paysanne dans les cas de la perspective religieuse. Le Seigneur Jésus, la Vierge Marie jouent un rôle dans les contes populaires, y vivent tout à fait dans une atmosphère paysanne, ils personnifient des puissances typiquement fabuleuses, ils possèdent les armes d'une magie maléfique et secourable. Dans un des derniers contes populaires que j'ai appris dans la province de Szabolcs, le Christ joue un grand rôle et c'est avec l'aide d'armes superstitieuses typiquement paysannes qu'il obtient la victoire sur la ruse et la malice du diable. Nous ne pouvons énumérer en détail au cours de cette étude tous les éléments de croyances populaires qui se rattachent aux fêtes catholiques, aux fêtes sanctifiées, aux coutumes du travail et à la vie familiale de nos paysans. Le cas suivant montre quelle force possèdent ces croyances populaires: j'ai rencontré, dans un de nos villages, un « mage », on pourrait dire un sorcier, dont la force magique était respectée dans tous les environs. Cet homme croyait lui-même à sa force magique, il était persuadé lui devoir la fertilité de ses terres, pourtant il avait vécu plus de dix ans en Amérique, s'y était occupé de commerce, savait couramment parler l'anglais: rentré dans son village, cependant, toutes les impressions de cette culture rationaliste étrangère avaient entièrement disparu de sa vie. Mais sur ce plan aussi, un changement se fait sentir parmi les générations plus jeunes. La désagrégation de l'ordre de la communauté populaire atteint aussi ce territoire. Nous pouvons observer, depuis la grande guerre, le changement toujours plus

rapide de la culture paysanne. Les racines économiques sociales et matérielles de ce changement remontent jusqu'au XVIII[e] siècle, mais les résultats de cette désagrégation d'une culture ne se font sentir aussi clairement que depuis une dizaine d'années. Les paysans, perdant la force commune d'un ordre conventionnel, et n'en ayant pas encore édifié d'autre, ressentent assez vite les suites habituelles d'un relâchement culturel de cette sorte: la société se divise en atomes et la conduite culturelle s'en ressent. Cette religiosité spécialement paysanne s'atrophie en même temps que l'état d'esprit primitif, le monde des contes populaires disparaît aussi. Leur façon de voir, leur conduite deviennent plus rationalistes, la religion dogmatique en souffre aussi, mais à un moindre degré.

En étudiant les œuvres populaires du folklore hongrois, les contes, les ballades, les chansons populaires, nous découvrons des relations qu'un investigateur d'Occident ne trouvera plus nulle part. Chez nous aussi cependant, ces trouvailles sont de plus en plus rares. Il est déjà difficile, en Hongrie aussi, de trouver un « conteur » célèbre, une source inépuisable de contes populaires, et il en est de même pour les chansons: le style des mélodies de notre ancienne musique populaire disparaît peu à peu. Mais tandis qu'au pays des chansons populaires, un nouveau style mélodique se propage rapidement et remplace l'ancien, la disparition des contes et des fables est inéluctable, car ils font trop intégralement partie de la culture paysanne en voie de transformation. La façon de voir rationaliste ne touche pas spécialement la vie des chansons populaires, mais elle attaque fortement le monde des contes et des fables: les paysans éclairés, honteux de leur passé primitif, ne voient en ces contes que la preuve de ce passé et cherchent à s'en débarrasser.

Si nous étudions la collection de nos contes populaires, nous trouvons dans cette matière des données intéressantes concernant la situation spéciale du peuple hongrois en Europe. Certains motifs de nos contes populaires se rattachent de très près aux traditions fabuleuses des régions de l'Oural, ils diffèrent beaucoup des fables d'Occident. Solymossy, auquel nous devons le plus grand nombre de ces motifs, assure que le motif de la forteresse « tournant sur des pieds de canard » ou de tout autre oiseau, est d'origine chamaniste. Je lui oppose que dans l'épique occidentale, dans l'épique celtique, nous trouvons dès le début du moyen âge une forteresse tournant magiquement sur ses bases; mais en analysant ce thème, nous voyons que la forteresse d'Occident *semble* seulement tourner, et cela ne se fait jamais sur des pieds d'oiseau, tandis que dans nos contes gardant le souvenir chamaniste c'est justement cette rotation sur pieds d'oiseau qui est caractéristique. On pourrait encore énumérer des exemples: le bain dans le lait d'une jument, souvenir fabuleux de l'élevage des chevaux des régions ouralo-altaïques et nos autres données fabuleuses se rattachant à la vision cosmique primitive de la mythologie ouralo-altaïque. En étudiant cependant les trois grands groupes de nos contes populaires: les fables d'animaux, les vrais contes de fées, et les contes plaisants, les contes à attrappe, nous voyons que la matière des contes hongrois s'adapte sans heurts aucuns au monde des contes populaires européens. En plaçant nos contes dans le système établi par les deux grands maîtres de l'histoire géographique finnoise, dans le système Aarne-Thompson, nous songeons involontairement aux célèbres paroles du « Faust » de Goethe:

«Hier dacht ich lauter Unbekannte,
Und finde leider Nahverwandte;
Es ist ein altes Buch zu blättern:
Vom Harz bis Hellas immer Vettern!»

Nous trouvons réellement partout la parenté avec nos contes populaires; nous n'avons pour cela qu'à regarder dans le passé ou dans le voisinage. Dans nos fables d'animaux, dans nos fables étiologiques, dans les croyances magiques de nos contes, nous retrouvons les souvenirs les plus anciens, ceux des sphères subconscientes de l'humanité. Nos contes gardent le souvenir de toutes les périodes de l'histoire fabuleuse de l'humanité, on y retrouve même le motif de métamorphose qui fut le noyau des fables placées auprès des momies d'enfants égyptiens. Notre collection de contes populaires fait partie, comme les collections populaires des autres peuples, du même réseau enchevêtré, et nous ne connaissons pas encore clairement le point de départ de ce fouillis. C'est le mélange bigarré des éléments de fables arabes, perses, celtiques, de croyances populaires de la Chrétienté du moyen âge, des contes de la Renaissance, d'anecdotes littéraires. Je ne m'étendrai pas sur la similitude de nos fables avec celles des peuples voisins; les recherches philologiques montrent ce que nous avons donné aux voisins et ce que nous avons reçu d'eux en traditions épiques: contrairement à la partialité nationaliste qui nous a précédés on doit naturellement convenir qu'il y a eu réciprocité. Nous pourrions, si nous en avions la place, parler ici de corrélations secrètes: comment nous trouvons dans une ou deux superstitions et croyances hongroises de beaux motifs des épiques occidentale et orientale, par exemple comment le célèbre motif «*The Unquiet Grave*», faisant partie de la grande collection de ballades de *Child*, est reconnaissable dans nos coutumes mortuaires. Tout ceci ne ferait que mieux prouver la grande unité de ces trésors intellectuels. Notre savoir n'est malheureusement pas assez étendu pour que nous soyons à même d'étudier ces parentés du point de vue du fait géographique des migrations, de celui du principe psychologique de la pensée élémentaire ou de celui du principe sociologique des situations analogues.

Il ne sera peut-être pas sans intérêt de parler de la manière dont ces fables et ces contes se transmettent et se propagent parmi nos paysans. Si nous regardons la question du point de vue social, nous remarquons en premier lieu que les contes constituent la distraction des classes paysannes pauvres. Un paysan, riche propriétaire, trouverait au-dessous de sa dignité de raconter une fable: il les écoutera peut-être, mais ne prendra pas (et ici les exceptions sont fort rares) une part active à leur propagation ou à leur conservation. Ce sont plutôt les pauvres, les vieux mendiants, les vieux garde-champêtres, les vieilles femmes de journée qui remplissent ce rôle. Les anciennes traditions revivent par leur bouche, là où le travail est machinal et n'est pas ralenti par l'audition de la fable; au nouage du tabac, à l'égrènement du maïs, au filage du chanvre. Les fables sont naturellement contées avec les libres variations de la tradition orale; j'ai cependant plus d'une fois trouvé un conteur qui, ne sachant pas lire, composait de nouveaux contes avec la matière livresque qu'on lui faisait connaître, en y ajoutant sa propre fantaisie, tandis que d'autres ne faisaient que répéter assez fadement les contes ou les romans de pacotille qu'ils avaient lus. Plus il est éloigné d'une culture supérieure et plus le narrateur dit les fables avec des variations frappantes. Il en est auxquels le village

ne demande que certains contes, par exemple ceux qui ont un caractère très pornographique; cela sert à la distraction générale. Ces « spécialistes » sont cependant assez rares, car un bon conteur possède d'habitude un répertoire très varié. J'ai découvert moi-même il n'y a pas longtemps une vieille femme de journée, âgée de 87 ans, qui a pu me raconter de quoi remplir plusieurs volumes de fables plus intéressantes les unes que les autres. Une chose est certaine: ces bons conteurs de fables deviennent de plus en plus rares, nous n'en connaissons qu'un ou deux, les générations plus jeunes ne prennent plus part à la conservation des fables, c'est à peine s'il existe quelques rares exceptions. Nous devons donc malheureusement nous attendre à la disparition prochaine, en Hongrie, de la fable orale et vivante, nous subirons ici le même sort que les autres pays où le peuple des campagnes a perdu son ancienne culture.

Dans le folklore hongrois, un autre groupe de grande valeur est composé par nos ballades populaires. Les investigateurs qui ont fait des recherches sur ce terrain, et qui y ont cherché en première ligne la beauté esthétique disent avec droit que la forme parfaite de la ballade hongroise peut être mise sur le même plan que les ballades anglaises et écossaises. Nos ballades sont les sœurs d'Europe Centrale de ces dernières. Leur forme monumentale, leur force dramatique, leur plastique, fait une profonde impression sur le lecteur. Il est dommage que la traduction soit incapable d'en rendre la beauté originale. Nos ballades, assimilées aux poèmes européens du même genre, ne remontent pas au delà du XII^{e} ou XIII^{e} siècle, elles sont encore beaucoup plus apparentées à l'épopée européenne que nos contes populaires. Les preuves écrites de l'origine de nos ballades populaires nous permettent de remonter jusqu'au XV^{e} siècle. Mais nous possédons aussi des traditions plus anciennes, et il est intéressant que dans une couche plus jeune, relativement plus récente de nos ballades, dans celles traitant des faits et gestes des brigands du XIX^{e} siècle, nous trouvons un vague souvenir de la forme épique des chansons héroïques ougriennes à héros unique, ce qui nous ramène à l'époque de la communauté finno-ougrienne. Je ne m'arrêterai pas à la signification ethnologique de ce fait, je me borne à remarquer que dans nos ballades, contrairement au type occidental, nous trouvons souvent des traditions primitives. Voici par exemple la ballade de Kata (Catherine) Kádár: le motif du fichu se changeant en rouge et marquant le début des calamités qui s'abattent sur les deux amoureux, nous le retrouvons dans les contes pré-égyptiens que Maspero nous a fait connaître. Le motif du sacrifice humain, dans la ballade de la femme de Kelemen Kőmives, nous fait remonter aux sphères plus éloignées de l'ethnologie comparative. (Nous devons faire remarquer que nous ne connaissons que les variations de cette dernière ballade telles qu'on les rencontre en Europe centrale.) Pour établir une classification de nos ballades, il faut les séparer en plusieurs groupes différents. Voici donc d'abord les ballades épiques au caractère historique, qui remontent à l'époque des luttes entre Hongrois et Turcs. Leur style est monumental, sévère, on y respire l'atmosphère des chansons historiques. C'est également dans ce groupe que nous placerons les ballades n'ayant pas de thème historique, mais reposant certainement sur les traditions de plusieurs siècles. Elles sont colorées, graves, dures; le cours épique de leur style est interrompu par des éléments dramatiques, nos plus belles ballades font partie de ce groupe. Le style des ballades plus récentes

est plutôt un style de pacotille, les thèmes en sont les histoires d'infidélités amoureuses, les récits de brigandage, leur style est plus lâche, plus fondu, le cours de la narration en est plus lent, elles s'apparentent plutôt dans la construction du texte à nos chansons populaires, tandis que la construction textuelle des ballades populaires de style ancien forme un groupe séparé. En parlant de nos ballades, nous devons encore remarquer que la forme la plus usitée des ballades occidentales, la ballade à refrain est chez nous l'exception. Les ballades dansantes sont aussi fort rares. Malheureusement, de par la façon imparfaite dont nos prédécesseurs ont recueilli les ballades, nous ne possédons plus que le texte des plus belles, la musique n'en a pas été conservée, pourtant nous y aurions trouvé beaucoup de jolis souvenirs, comme nous le prouve la collection de musique de ballades réunie par Bartók et Kodály. Nous devons finalement remarquer que les plus belles ballades hongroises nous viennent de Transylvanie, le pays des Sicules, bien que les recherches nous prouvent que ces mêmes ballades existaient aussi en Transdanubie, dans le Nord de la Hongrie et dans la Grande Plaine hongroise. Pourtant, en parlant des ballades hongroises, nous pensons en premier lieu aux ballades populaires sicules. Et je puis remarquer qu'en 1863, certains folkloristes roumains doutèrent, au cours du procès de « l'Eglantier »,[1] de l'authenticité des ballades sicules, et essayèrent de prouver leur origine roumaine. De nos jours le folklorisme comparatif s'élève au-dessus de toute fausse orientation nationaliste, bien que beaucoup de ballades roumaines et hongroises aient le même thème (nous retrouvons aussi ce thème chez d'autres nations), leur origine est cependant obscure, et il est inutile de rechercher cette origine en partant de ce point de vue.

Nous devons enfin, dans cette courte étude, si même nous ne pouvons nous occuper de toutes les ramifications du folklore hongrois, dire aussi quelques mots de la poésie de nos chansons populaires. Il serait sans objet de grouper, d'après leurs différents thèmes, notre poésie populaire. Dans ces chansons populaires, la mélodie et le texte sont essentiellement inséparables. Même si la mélodie et le texte ne sont pas en rapports continus (la mélodie peut se rattacher à un autre texte et le texte peut correspondre à une autre mélodie), l'essentiel est que nous ne trouvons jamais de texte sans mélodie. Je voudrais seulement faire remarquer ici que la force vivante de la poésie populaire hongroise réside dans la complaisance que le peuple apporte à la création de nouvelles chansons. Je ne veux pas parler ici des rapports existant entre la communauté et l'individu dans le monde paysan; il est certain qu'à l'origine, c'est l'individu qui est le créateur de toute mélodie, de tout texte, car chaque nouvelle création demande une initiative, une idée personnelle. Mais dans la culture paysanne hongroise (comme dans toutes les cultures paysannes, comme nous le prouvent les recherches de Sharp), l'idée, la proposition personnelle ne peuvent se changer en chanson populaire, que si elles s'adaptent aux principes du style conventionnel de la communauté. Le style conventionnel subit naturellement, de par l'initiative individuelle, de nombreuses modifications. Ces initiatives individuelles le pétrirent et le transformèrent au cours des âges, mais le style conventionnel resta quand même le facteur dirigeant, ce qui n'était pas sanctionné par lui resta une variation inefficace et disparut rapidement. Nous

[1] Recueil de folklore hongrois publié la même année par le poète et évêque unitarien Jean Kriza.

trouvons des couches successives dans la chanson populaire hongroise, elle absorba au cours des âges beaucoup d'éléments nouveaux, mais la matière impersonnelle, propagée à l'aide de la tradition orale, est cependant homogène. Les différentes couches stylistiques forment en elles-même une unité conséquente. On peut donc bien observer jusqu'à nos jours, dans nos chansons locales, la régularité de la conception populaire. De nouvelles chansons naissent encore aujourd'hui. Ce groupe de notre culture paysanne est celui qui résiste le mieux à chaque changement, qu'il s'agisse de changements sociaux ou intuitifs.

Nous avons rapidement esquissé ici les parties les plus significatives du folklore hongrois. Nous avons dû cependant omettre beaucoup de sujets, plutôt par manque de place que par manque de données. Nous aurions pu parler des coutumes dramatiques de notre peuple, dans lesquelles les anciennes traditions, les coutumes ethnologiques s'allient d'une façon intéressante à l'influence européenne. Nous aurions pu parler de nos danses populaires, qui ont gardé le plus souvent le vieux style paysan et seigneurial. Nous aurions enfin pu faire mention de nos jeux d'enfants, qui gardent également les débris des traditions hongroises primitives. C'est volontairement que nous ne nous sommes pas arrêtés au terrain le plus riche, ayant le plus de valeur du folklore hongrois: la musique populaire. Parler du folklore musical n'est pas de notre ressort, car il place l'investigateur devant des questions toutes spéciales.

Avant de terminer cette étude je ne veux plus m'arrêter qu'un instant à notre système de collection le plus moderne et aux résultats apportés par ce système. De par l'ordre de feu son Président général, Nicolas de Kozma, la Radio hongroise, associée dans cette tâche au Musée Ethnographique, enregistre au gramophone, sous la direction des meilleurs experts, toutes les créations de quelque valeur de la culture hongroise, que l'on peut encore découvrir. La Radio hongroise sauve ainsi de la ruine et de l'oubli des chansons populaires, des ballades, des contes, des coutumes paysannes, des jeux dramatiques et enfantins, et elle le fait de façon plus parfaite, plus vivante que ne pourrait le faire aucune description. Ces disques sont authentiques et de grande valeur pour les recherches scientifiques. Cette année, on a pris une centaine de disques ethnographiques, et on s'apprête par un travail soigné, à prendre au cours des années suivantes encore 500 disques. Ils nous garderont la fraîcheur de l'ancienne culture paysanne en voie de disparition. Ce sera certainement la phase scientifique la plus représentative de la préservation et de la perpétuation du folklore hongrois.

Victor Hugo et Vörösmarty

Par MARCEL BENEDEK

LE THÉÂTRE HONGROIS de Pest — qui prit bientôt le nom de Théâtre National — ouvrit ses portes en 1837, dix ans après la fameuse préface de Cromwell. Depuis 1790, à Pest et à Bude, les acteurs hongrois, considérés en étrangers tolérés, exécutaient, avec force interruptions, leur travail de pionnier dans des locaux peu appropriés à ce but. Après l'ouverture d'un théâtre permanent le drame jouait encore le rôle de « parent pauvre » à côté de l'opéra, avec lequel il devait partager l'abri. Le niveau n'en était pas trop élevé, car même une pièce à succès ne pouvait rester longtemps au programme. Il y avait peu de répétitions, les critiques de l'époque se plaignaient des acteurs qui, disaient-ils, ne savaient pas leurs rôles, bredouillaient ou bien intercalaient dans le texte des mots de leur cru.

Telle était la condition du théâtre hongrois au temps de la splendeur du drame romantique français. Nous avions cependant à cette époque des acteurs, des écrivains et des critiques remarquables qui connaissaient les divers courants littéraires européens. Quoique Joseph Katona, seul grand auteur dramatique au temps de *Hernani*, soit mort inconnu, il y avait cependant en Hongrie des écrivains qui réchauffaient leur âme aux rayonnements de Victor Hugo; l'un, surtout, grand poète épique et lyrique dont les essais dramatiques portaient à une certaine époque l'empreinte de Victor Hugo. Ce grand poète était Michel Vörösmarty.

Né en 1800, il était à peine plus âgé que Victor Hugo. Bien avant que les influences extérieures l'eussent touché, les traits classiques et romantiques de sa nature se manifestaient conjointement en lui. Parmi les langues modernes le hongrois est seul à s'adapter tout à la fois aux diverses prosodies: gréco-latine, occidentale et populaire. Vörösmarty se montra maître en ces trois genres de versification, mais dans sa jeunesse c'est la gréco-latine qu'il cultiva avec le plus de succès. Entre 1820 et 1830, époque de la poésie épique en Hongrie, les poètes, par des tableaux glorieux du passé, tâchèrent de réveiller la nation de sa léthargie. Le jeune Vörösmarty servit brillamment ce but par ses hexamètres. On pouvait déjà apercevoir son imagination romantique entre les lignes de ses poésies classiques. Lui aussi, à l'instar des romantiques français, doubla le trésor des mots et des tournures poétiques; non par principe, comme les Français, mais par une abondance naturelle de la richesse de la langue. Si Vörösmarty est moins connu à l'étranger que Petőfi, dont les œuvres sont simples et spontanées, ceci est dû, en premier lieu, à la richesse incomparable de sa langue, à ses surprenantes trouvailles, qui rendent plus difficile la traduction

de ses œuvres. La variété de ses lectures contribua à la dualité de son caractère. Il ne pouvait subir de façon absolue et longuement l'influence d'un seul écrivain ou d'un seul courant, car il s'efforçait de tout connaître, de tout comprendre, et évaluait les mérites de chaque courant en critique objectif. Il connaissait la littérature allemande — parlant et écrivant lui-même très bien cette langue. Leurs classiques lui étaient connus, ainsi que Kotzebue, en vogue alors, et les comédies chevaleresques allemandes, dont la scène hongroise ne pouvait se passer et dans lesquelles les idées romantiques se mêlaient aux bas procédés du mélodrame. Les écrivains dramatiques espagnols lui étaient familiers. L'influence française ne se fait pas encore sentir dans sa belle poésie dramatique *Csongor és Tünde*. Il y fait figurer un couple comique auprès d'un couple d'amoureux; ces scènes sont écrites selon la méthode espagnole. Dans sa dernière grande œuvre épique, *Két szomszédvár*, le sujet national fait place à l'histoire de la vendetta entre deux familles nobles du moyen âge. Il ne pouvait choisir un sujet plus romantique. Son drame, *Kincskeresők*, parut deux ans après *Hernani;* il fut construit sur des motifs allemands. Ensuite, il abandonna définitivement la poésie épique; l'effervescence de la vie politique l'attirait vers le lyrisme et le théâtre. C'est alors que succédèrent les années signalées plus haut, où l'influence romantique française apparaît dans ses drames. Son éclectisme se montre dans ses œuvres théoriques, ses drames et ses critiques théâtrales. Derrière les romantiques il entrevoit déjà Shakespeare, qu'il prendra désormais comme modèle et qu'il traduira vers la fin de sa carrière.

Ainsi que nous l'avons mentionné, il ne fut pas seul à soutenir les romantiques français. Les pièces françaises se jouaient de plus en plus sur les scènes de Bude et de Pest. Nous trouvons parmi elles beaucoup de comédies et de mélodrames de Dumas et de Scribe, oubliés aujourd'hui, et quelques œuvres de Victor Hugo. Bien qu'un contemporain nous dise, que si quelqu'un possède vingt livres dans sa bibliothèque, on trouvera sûrement parmi eux quelques œuvres de Victor Hugo, il joua cependant un moins grand rôle sur la scène hongroise que Scribe et Dumas. *Angelo* seul put atteindre, au cours de ces années, dix représentations. Quant à *Hernani*, la pièce ne fut jouée qu'une seule fois, une dizaine d'années après la fameuse bataille. Vörösmarty a même regretté son absence au programme.

Victor Hugo n'a pas été chez nous l'écrivain de la foule, mais celui des esthéticiens et des écrivains. Les traductions de cette époque n'ont pu rendre les beautés de sa prose, et encore moins la sonorité de ses vers. Les horreurs des scènes de *Lucrèce Borgia* et d'*Angelo* impressionnèrent le public, mais elles devaient concourir avec les créations de l'imagination de Dumas. Il aurait fallu livrer la bataille de *Hernani* à ces œuvres et au mélodrame.

Une énumération d'écrivains médiocres, imitateurs de Victor Hugo et de Dumas, qui parurent sur la scène hongroise, ne dirait

rien aux lecteurs français; contentons-nous du fait qu'il y en avait. Rappelons ici que le jeune baron Joseph Eötvös, futur romancier, penseur, homme politique remarquable, appartenant en tant qu'écrivain dramatique, à l'école de Vörösmarty (le titre de son drame *Vengeance* est caractéristique) traduisit *Angelo* en 1835; sa traduction parut l'année suivante, avec une préface-manifeste imitant celle de Cromwell. Eötvös commence à caractériser les classiques et le public du XVII[e] siècle; il insiste sur le fait que la langue classique est sévèrement liée par les règles académiques et fait allusion au froid bon sens de l'époque. Après avoir souligné les faiblesses des pseudo-classiques (expliquant pourquoi l'époque napoléonienne n'a pu être favorable aux nouveaux courants artistiques) il passe à l'époque de la Restauration lorsque les « cerbères » de l'Académie ne purent plus empêcher l'éclosion de l'esprit romantique. Les alexandrins ennuyeux et incolores, la mythologie étrangère font place à ce dont *le peuple* a besoin; c'est à Hugo qu'en revient le mérite. « Tout ce qu'il a chanté dérivait des sentiments du peuple; ce qui fit sa grandeur est qu'il était trop grand pour dédaigner la popularité. Son chant avait besoin du passé, il sentait bien que notre passé n'était plus le monde des Romains ou des Grecs, mais celui du moyen âge. Il s'adressait à son siècle, selon la langue de celui-ci, ne soyons pas surpris si ce ton semble dur . . . Hugo ne désirait pas plaire mais être utile, c'était son but et il l'atteignit. Il considérait la poésie bien trop grande et trop sainte pour en faire un jeu, ayant son but en soi; c'était un moyen qu'il utilisait pour rendre fort son peuple, car la force est une vertu. » Comme nous le montrent ces citations, il comprit Hugo; le lecteur hongrois s'aperçoit que Eötvös fait ressortir tout ce qui touche de plus près son individualité et justifie ses conceptions utilitaires.

L'ami de Vörösmarty, Joseph Bajza, son co-rédacteur et futur beau-frère fit jouer, à titre de premier directeur du Théâtre National, des pièces françaises. Plus tard il combattit ardemment en leur faveur comme critique. Pour des raisons politiques, une partie des critiques étaient contre la France. Bajza qui avait strictement tracé le cadre de la « république des lettres », déclara une fois qu'ici, les titres de prince et de comte perdent leur valeur; seul le talent compte. Il s'opposa à ce que la politique vînt briser ces cadres. Il était aussi éclectique que Vörösmarty et voyait clairement les défauts du drame français, mais il les jugeait, ainsi que leurs qualités, uniquement du point de vue esthétique et du théâtre. « Prenez garde, Messieurs les critiques, dit-il quelque part, de ne pas laisser pénétrer dans vos jugements l'esprit de parti pris et l'élément étranger. Il faut se garder dans nos critiques de la haine politique qui aveugle. » Il réfuta l'affirmation d'un critique qui prétendait que les écrivains dramatiques français ne faisaient intervenir le hasard que pour le plaisir de « la surprise et de l'effet ». Dans les meilleurs drames français, dit Bajza, le hasard ne se rapporte pas à des choses essentielles, mais il continue

à développer des sujets qui, par la force des choses, se seraient développés d'eux-mêmes.

Son monumental plaidoyer, paru en 1842, est une preuve intéressante de son objectivité et de sa sympathie envers les Français. Nous en citons quelques exemples: « . . . je déclare ouvertement que je les soutiens (les Français), je soutiens non pas chaque œuvre, car il s'en trouve parmi elles qui ne sont pas exemptes de défauts; mais je les soutiens en raison de l'excellence de leur école dramatique, sans tenir compte des discours vides des critiques de parti pris allemand. Les disciples de l'école française commencèrent à avoir du succès et ils réussirent mieux que personne à épurer le drame de ses éléments étrangers, n'en utilisant que les choses essentielles. C'est grâce à cette épuration que les œuvres françaises conviennent le mieux à la scène. Dans le drame français, l'attention principale est concentrée tout d'abord sur l'action, puis sur le sujet et la structure et en dernier lieu sur les caractères . . . J'aime ces drames en raison de la simplicité de leur structure et de leur langage. Ici point d'éloquence rhétorique, de langage recherché, livresque, mais c'est le langage de la vie même, auquel les circonstances et les situations inspirent ses paroles. Je les aime car ces tableaux représentent si fidèlement la vie que le public croit entendre des histoires et des personnages connus sans que ceux-ci cessent d'exprimer l'idéal. J'aime les Français à cause de leur bonne tendance ou plutôt à cause de leurs doctrines que dicte le bon sens. Leurs œuvres ont pour la plupart une base morale et ne diffèrent en rien des doctrines de celle-là. Ils emploient parfois de forts procédés et leurs remèdes sont souvent énergiques, mais les personnes à nerfs faibles ne doivent pas les prendre, car ces drames ne sont pas faits pour tout le monde . . . J'en reconnais aussi les faiblesses, mais comment ce drame n'en aurait-il pas, vu le jeune âge de cette école, qui a à peine 20 ans. De médiocres écrivains ont beaucoup imité les maîtres; de là dérivent des œuvres monotones et la répétition d'éléments sans importance qui cependant sautent aux yeux . . . Mais il en a été et en sera toujours ainsi. La faute n'en est pas à Victor Hugo et aux écrivains remarquables si on les a souvent imités, en empruntant quelquefois les formes extérieures . . . J'admets que quelques-uns de leurs caractères sont artificiels, mais c'est une pure invention que de prétendre, comme on le fait, que leurs œuvres ne contiennent pas de caractères. On trouve dans leurs ouvrages une certaine exagérati onqu'il faut attribuer, en partie, à la jeunesse de cette école et surtout à la résistance qu'exigeaient les attaques dirigées contre eux de toutes parts. Cette école est attaquée par le parti classique en France, par les étrangers et surtout par la haine nationale d'un grand nombre de critiques allemands. Lorsque ces excès seront apaisés, il y a grand espoir que de cette école des œuvres dramatiques naîtront, œuvres qui comme action, composition et couleur seront plus parfaites que ce que nous avons vu jusqu'ici. »

Bien que Bajza nous parle évidemment du romantisme, il est intéressant de constater qu'il ne prononce pas une seule fois le mot « romantique ». Ailleurs, témoignage indiscutable de son objectivité, il fait une très nette différence entre le « romantisme réel » de l'époque de Shakespeare et « celui que les Français dénomment ainsi ». Il conserve donc, même envers les Français, l'indépendance de ses convictions esthétiques et s'affranchit en même temps de l'influence allemande, ce qui veut beaucoup dire à cette époque.

Notre écrivain tire un parallèle entre la morale des écrivains dramatiques français et la fausse morale de Kotzebue: « Il est vrai, dit-il, que les Français nous présentent les crimes dans toute leur nudité, mais ils nous en démontrent en même temps l'horreur, la laideur; tandis que l'Allemand (Kotzebue) tout en nous les présentant veut qu'on s'en amuse, que le public les admire; et souvent il nous enseigne une fausse morale en tâchant de rendre le crime aimable. »

Signalons, en dernier lieu, qu'après la disparition de la brillante époque du drame romantique Bajza fait, après coup, une déclaration de fidélité aux romantiques en attaquant la *Lucrèce* de Ponsard dans laquelle on croyait voir revivre la période du drame classique: « On y trouve, écrit-il, beaucoup d'éléments des vieux classiques dont l'époque est passée pour ne plus revenir jamais, même chez les Français. »

Les articles et les essais de Bajza que nous venons de citer, ainsi que ses études théoriques ont vu le jour en partie après les œuvres romantiques de Vörösmarty, tout comme une partie des écrits théoriques de Vörösmarty même. Ces travaux nous montrent tout de même l'atmosphère spirituelle qui a sa part à la naissance des drames de ce dernier.

Les études théoriques et les critiques de théâtre de Vörösmarty prouvent le même éclectisme. Ses fragments théoriques contiennent beaucoup plus de traits classiques que de doctrines romantiques, mais il cite très souvent Shakespeare parmi les exemples, sans oublier Hugo et Dumas.

En analysant le *récit* que les romantiques ont emprunté à la tragédie classique, il emploie des exemples romantiques. « Dans les dernières pièces françaises on se sert du récit en maître. Chez eux le récit n'apparaît jamais comme une partie inutile et intercalée. Ce que l'auteur a voulu y exprimer est raconté dans le bruit des passions soulevées; son aspect vif et orageux nous donne l'illusion d'être présent aux actions qui ont causé ce mouvement spirituel; ou bien les circonstances du récit sont inattendues, surprenantes, souvent même bouleversantes et donnent une tournure décisive à l'action. » Il analyse ensuite le récit de Homodei dans l'*Angelo* de Victor Hugo et celui du capitaine Buridan dans la *Tour de Nesle* de Dumas.

Tout comme Bajza, lui aussi défend le drame français contre certaines accusations: « Il est vrai que la trame de ces drames est composée de crimes horribles et féroces. Mais, malgré ces crimes

l'auteur a su garder la scène pure de tout élément scandaleux, bas et dénué de goût! » Ici il nous cite comme exemple *Lucrèce Borgia*. (*Angelo* et *Lucrèce Borgia* étaient alors les seuls drames de Victor Hugo, joués en Hongrie.)

Vörösmarty se dressait souvent contre les critiques allemands et louait les Français. Nous le voyons lorsqu'il écrit que les « nouveaux poètes français » méritent d'être étudiés et suivis « car ils sont à même d'utiliser, selon un calcul précis, les sentiments, les passions, sans emportement, sans sensiblerie indigeste ».

Traitant la question de la langue dramatique, Vörösmarty se tourne contre la dignité monotone des classiques et en appelle à Shakespeare qui fait parler un langage différent à ses personnages d'ordre et de rang différents. Il ne mentionne pas les romantiques, mais en substance il est d'accord avec eux.

Lorsqu'il s'agit de savoir si le drame doit être écrit en prose ou en vers, il proclame la supériorité du drame versifié sur le drame en prose. Cette déclaration est compréhensible si nous savons que Vörösmarty était plus grand versificateur que prosateur. Il écrivait ses œuvres en « vers blancs », imitant en cela Shakespeare, excepté *Csongor és Tünde*, qui a une versification variée.

La théorie romantique française soutient la prose, mais Victor Hugo ne renonce pas volontiers à faire briller ses capacités de versificateur, en faveur des théories réalistes, et continue à écrire la plupart de ses œuvres en vers.

Vörösmarty est, en principe, un classique lorsqu'il exige que les héros de la tragédie soient des gens connus et de haut rang ; mais puisque dans le drame le caractère est l'essentiel, le pcète remplit son devoir lorsqu'à l'aide de la force morale, il élève un homme d'une classe inférieure. (Il donne en exemple le Triboulet de Hugo.) Dans une de ses critiques il fait cette remarque sur l'*Orpheline de Genève* de Castelli : « Cette pièce ne manque pas d'intérêt, lors même qu'elle appartient à la bourgeoisie ; c'est-à-dire qu'elle nous présente la vie quotidienne dans toute sa prose. » Sa façon de penser était loin de la tragédie bourgeoise.

Après avoir examiné ces travaux fragmentaires de dramaturgie, jetons un regard sur ses critiques de théâtre. Chose curieuse : dans la même critique où il exprime ses regrets que *Hernani* n'eût pas encore été traduit en hongrois (1837), il critique avec une certaine ironie le *Charles Moor* de Schiller : « comme tous les vagabonds de ce genre, il possède une âme noble et magnanime ».

A l'exemple de Bajza, parlant de Kotzebue, Vörösmarty fait ressortir lui aussi la supériorité morale des Français. « Y a-t-il une morale aussi fausse dans *Lucrèce Borgia?* Il est vrai qu'il y a des crimes de haut style, des horreurs, mais aucune fausse doctrine. »

Dans un de ses articles traitant d'une représentation d'*Angelo*, il nous fait comprendre que Victor Hugo était plutôt l'auteur des

écrivains que celui du grand public: peu de spectateurs au théâtre malgré le succès de la pièce et Vörösmarty de soupirer: « Que pouvons-nous dire du goût de l'époque dont la passion semble s'être détournée du théâtre? »

A l'occasion d'un drame où Jósika, le fameux romancier, essaie son talent sur la scène, Vörösmarty posa la question: est-ce qu'un romancier est capable d'écrire un drame? Il y répond par l'affirmative en prenant d'abord Bulwer comme exemple puis Victor Hugo « qui malgré les exagérations et les digressions de ses romans est resté grand; ses drames peuvent compter parmi les meilleurs de l'époque ».

Lorsqu'en 1841 Vörösmarty écrivait ces lignes, l'influence que Hugo exerçait sur lui diminuait et celle de Shakespeare grandissait.

Vörösmarty a écrit trois pièces romantiques au vrai sens du mot français: *Vérnász* (Noces incestueuses, 1833), *Maród bán* (1838) et *Áldozat* (La victime, 1840). Notre auteur a une trop forte individualité pour que l'on puisse considérer ces œuvres comme de simples pastiches de Victor Hugo. Il s'agit seulement de reconnaître que c'est l'influence française qui a été la plus forte de celles qu'il a subies au cours de son évolution.

Sa nature poétique est au fond apparentée à celle de Hugo en ce que, tout d'abord, ils sont des lyriques. Tous deux donnent libre cours à leur lyrisme dans leur diction dramatique. Ils ne se contentent pas de l'expression des sentiments par l'action. Leurs personnages sont, à vrai dire, des poètes capables d'exprimer leurs sentiments en vers enchanteurs; ce sont très souvent les sentiments du poète lui-même.

Comme nous l'avons déjà dit, Vörösmarty écrivit tous ses drames en vers, même les scènes les plus poétiques de son unique comédie. Dans ses drames, seules les scènes comiques de ses personnages secondaires sont en prose, comme dans Shakespeare. Nous n'en trouvons pas de telles dans *Áldozat*.

Ne nous étonnons pas si la technique du théâtre de Vörösmarty est plus faible que celle de Victor Hugo, malgré ses connaissances théoriques en dramaturgie. Pensons seulement au jeune âge du théâtre hongrois!

Vörösmarty usa librement du droit, obtenu par les romantiques, du changement de décor, dont Victor Hugo faisait très peu usage. Lorsque Vörösmarty ne pouvait concentrer l'action de ses pièces sur un nombre restreint de scènes, il pouvait invoquer Shakespeare quoiqu'en son temps on n'ait pas encore connu la vraie signification du changement de scène et de la construction du théâtre shakespearien. Ce système simplifiait son travail. Il était plus faible que Victor Hugo en l'art d'exposer les faits. Nous avons mentionné sa remarquable analyse du récit de Homodei; mais lorsque dans *Vérnász* il veut faire connaître le passé au public, le seigneur a avec son valet une longue

conversation où ils ne parlent que de faits connus d'eux seuls : comment le seigneur, doutant de la vertu de sa femme fit exposer ses enfants en pleine forêt par ce même valet ; la mort de la femme et la disparition des enfants. (Plus tard, dans la scène où l'ermite raconte à la jeune fille chassée ce qu'elle doit connaître de son histoire, l'œuvre prend une véritable tournure dramatique.)

Les scènes sont romantiques : château-fort, salle d'armes, forêt, ermitage au bord d'un précipice, etc. Les antithèses, les effets extérieurs rappellent Victor Hugo. Dans *Áldozat:* Csilár en grand gala attend son fiancé, de loin on apporte un cercueil, on entend des chants funèbres, on dépose le corps aux pieds de la fiancée, on soulève le couvercle . . . c'est le fiancé.

Ainsi que Hugo, Vörösmarty emploie parfois, pour développer l'action dramatique, des éléments appartenant plutôt à la comédie. Le ban Marót se cache dans une armure de sa salle d'armes afin de surprendre une conversation qui se passe entre sa femme et son amant, sans que d'ailleurs le public trouve la chose comique. (Les classiques eux-mêmes ne dédaignaient pas de pareils effets. Rappelons-nous Néron, qui se cache au deuxième acte de *Britannicus.*)

La scène où Marót apprête son propre enterrement, et voit sa femme prêter serment de fidélité à son amant sur son cercueil vide, nous rappelle fortement l'imagination de Victor Hugo.

Il y a de vrais types romantiques parmi ses personnages. « Le beau ténébreux », « le fils de la malédiction » ne manquent dans aucune de ses pièces. Nous les rencontrons parfois en plusieurs exemplaires. Les principaux personnages masculins de *Vérnász* ont l'air de ployer sous le poids de la même malédiction. Le châtelain Telegdi a fait chasser ses enfants, sa femme est morte ; il se remarie et apprend qu'il vient d'épouser sa propre fille ; le fils assiège le château sans savoir que c'est celui de son père ; le père le fait assassiner sans savoir que c'est son fils. Ce fils, et le clerc Banó, qui aime la jeune fille d'un amour pur et sentimental (écho dramatique d'un amour sans espoir du jeune Vörösmarty), sont également des enfants du romantisme, de même que Tanár qui s'est fait ermite. Dans *Marót bán*, Bod, enlevé en bas âge, devenu Turc, compte parmi les fils de la malédiction ainsi que Szabolcs, héros de *Áldozat.* Tout ce monde meurt avec joie et les personnages principaux implorent souvent qu'on les tue. Nous connaissons bien cette nostalgie de la mort dans les pièces de Victor Hugo.

Le romantisme, et même son précurseur, Voltaire, ont souvent utilisé un effet essentiellement romantique de la tragédie classique : la reconnaissance des personnes perdues et retrouvées. Dans sa période romantique, Vörösmarty a créé un grand nombre de personnages qui ne connaissent pas leur origine et à l'aide de la fameuse « croix de ma mère » ou de moyens semblables finissent par apprendre leur propre secret et connaître leur famille. Dans *Vérnász* c'est en comparant

deux moitiés d'un même collier que les enfants expulsés se reconnaissent; dans *Marót bán* c'est un sabre qui joue ce rôle; dans *Áldozat*, Szabolcs se fait connaître à sa sœur qui, comme Electre, l'avait pleuré en le croyant perdu.

Le fond de l'action de ses drames est la jalousie et la vengeance, deux motifs préférés du romantisme. Dans *Vérnász* c'est par jalousie que le châtelain Telegdi fait expulser ses enfants; le même motif pousse le *bán Marót* à surprendre la conversation de sa femme et à régler les détails de son propre enterrement; et dans *Áldozat* l'intrigue se déroule par la jalousie d'une femme. Quant à la vengeance: Telegdi et Tanár; Marót, Bod et Haszán, le Turc, Szabolcs et Zaránd sont les instigateurs ou les victimes de vengeances compliquées.

La vengeance est parfois poussée à outrance: le bán Marót livre sa femme infidèle à un Turc qui la désire et ce n'est qu'en se suicidant qu'elle peut éviter le viol. (Cette idée extravagante est le fond d'un autre drame, paru plus tard — en 1841 —: le *Favori* du comte Ladislas Teleki que Bajza taxe être une pièce « plus que française ».)

C'est étrange combien Vörösmarty manquait de sens pour les éléments réalistes du romantisme. Dans ses œuvres théoriques il ne mentionne ni la couleur locale ni celle de l'époque et s'en soucie aussi peu en pratique. Les scènes de *Vérnász* se passent au XVII[e] siècle, mais nous ne l'apprenons que par des allusions aux luttes entre Gábor Bethlen et le roi; dans *Marót bán* le XV[e] siècle nous est suggéré par les guerres turques qui nous donnent, en grandes lignes, les caractéristiques de cette époque; *Áldozat* nous montre la période qui suivit immédiatement l'occupation de la Hongrie par les magyars; cette ère n'a rien de caractéristique si ce n'est l'esprit de bravoure; les femmes de ce temps s'intitulent elles-mêmes du nom courtois de « dames ».

Ce manque de sens historique en Vörösmarty qui, il y a peu de temps encore, vouait toute une série d'épopées au passé national, trahit à nouveau le poète lyrique qui se manifestait dans ses drames. Le début de la résurrection nationale éveilla en lui l'esprit de l'action qui chercha son expression dans le drame. Le passé ne devint qu'un cadre pour l'action et ne fut plus une consolation, comme dans sa période épique. Le grand poète Victor Hugo, qui, à cette époque, attirait comme un aimant tous les grands esprits de l'Europe, fit une révolution littéraire en un pays où l'art du théâtre était très développé: Vörösmarty le suivit, non pas en révolutionnaire, mais en créant le théâtre romantique de sa patrie. Il y réussit dans la mesure où le plus grand talent lyrique et le plus grand artiste de la langue pouvait réussir. Sachant que la critique actuelle apprécie, au premier chef, le lyrisme et l'art de la langue dans le théâtre de Victor Hugo, nous pouvons être satisfaits du succès de Vörösmarty et fiers de tout ce qui le lie au plus grand poète français de cette époque.

Victor Madarász

Par DENIS RADOCSAY

LE DÉVELOPPEMENT de la peinture hongroise au XIX^e siècle offre un tableau qui possède son unité propre. L'impressionisme français, qui a pris son élan pendant la seconde moitié de ce siècle, a fait paraître provinciale toute tendance qui se révélait moins profondément radicale. Pourtant l'accent provincial a maintes fois indiqué la présence d'un individualisme, d'un isolement ou du moins d'une absence de parenté. L'entourage européen a créé de nombreux rapports avec des paysages plus ou moins sereins. Chaque nation attache, avant tout, de l'importance à ce qu'elle estime correspondre à son propre esprit.

Le XIX^e siècle a vu naître à l'improviste une génération de peintres hongrois. C'est tout d'abord l'influence de Vienne qui s'y est fait jour. Si les sujets étaient authentiquement hongrois, l'atmosphère, aussi bien que les sentiments, étaient les mêmes que ceux des salons de la petite bourgeoisie allemande de cette époque. Ces traits extérieurs n'atteignent à la noblesse d'un néoclassicisme éloigné de tout maniérisme, tel qu'il apparaît aussi dans l'architecture des petits palais de province en Hongrie, que lorsqu'ils sont transposés dans un vrai milieu hongrois. C'est là un caractère qui marque toute la peinture hongroise antérieure à 1850. Le style qui succède à ce néoclassicisme n'a que peu de traits européens. Il se développe d'une façon curieuse en prenant son point de départ à la fois dans le romantisme et le naturalisme mais en gardant, toutefois, un peu du caractère du classicisme. Il répond de cette manière aux aspirations du génie hongrois. Le point de vue dominant est la peinture historique mais il faut entendre ce terme dans un tout autre sens qu'en France ou en Allemagne. Sans trahir le romantisme ou le naturalisme, la peinture hongroise s'applique à chercher son principal sujet dans l'histoire et cette tendance a coupé court à la peinture de genre ou à l'art du paysage.

C'est vers 1850 que la peinture hongroise, nous l'avons indiqué précédemment, a été amenée à choisir entre le classicisme et l'histoire. Pourtant le nouveau style ne diffère pas essentiellement de l'ancien; il se contente de choisir de nouveaux thèmes et de nouvelles formes. Il donne naissance à une révolution pacifique qui revêt le caractère d'une conséquence naturelle. Le porte-drapeau de cette révolution mesurée et de cette tendance historique a été Victor Madarász.

Né en 1830 à Csetnek, il était issu d'une ancienne famille noble. Déjà son père avait été un novateur dans son genre. Au lieu de se cantonner dans la tradition des propriétaires de son rang, il avait créé des entreprises industrielles et minières. Nous connaissons tous ces détails grâce à la correspondance du jeune Madarász qui, à l'âge de huit ans déjà, écrivait des lettres en latin à son père. Il n'avait pas encore tout à fait dix-huit ans lorsqu'en 1848 il s'engagea dans l'armée qui luttait pour l'indépendance de la Hongrie. Plus tard il fit des études de droit à Pécs et c'est de cette époque que datent ses premiers tableaux exécutés selon les indications d'un peintre provincial. Mais ce n'est qu'en 1853, à l'Académie de

Vienne, qu'il commença régulièrement ses études artistiques. Et il ne tarda pas à se joindre au groupe de Waldmüller, célèbre par sa liberté d'esprit. Il avait vingt-trois ans lorsqu'il peignit son premier tableau historique intitulé *Kuruc* et *Labanc*.[1] Ce tableau, dont le sujet indiquait évidemment un esprit de rébellion, ne pouvait pas plaire aux autorités autrichiennes et Madarász dut changer ce titre en celui de « Deux frères ». Son premier contact avec le public lui valut un éclatant succès. Les visiteurs se pressèrent pendant des semaines dans la salle de l'exposition où le tableau était accroché et la presse s'occupa largement de lui. A partir de ce moment, Madarász s'intéressa uniquement aux sujets qui pouvaient évoquer de grands événements hongrois. Il avait pu approcher encore Széchenyi, Kossuth, Petőfi et ceux-ci étaient restés l'idéal de sa vie artistique. Les succès qu'il avait remportés à Vienne ne suffisaient pas à le satisfaire. Il fut le premier des peintres hongrois à s'orienter vers Paris. Une invincible parenté se faisait jour en effet en lui à l'égard des révolutions et du réalisme français qui le touchaient bien autrement que le faux romantisme des Viennois. Delacroix et Ingres étaient les maîtres incontestés. Madarász tendait à créer quelque chose qui ressemblât à l'apport de ces derniers: atmosphère de liberté, culture approfondie, gravité dans le travail, fraîcheur d'esprit, honnêteté du métier. Tels étaient les éléments qu'il comptait trouver à Paris car la réputation de l'art français encourageait ses espoirs dans ce sens, sans qu'aucun de ses compatriotes se fût décidé à aller personnellement y tenter l'épreuve sur place.

En 1856 il recommence ses études, mais cette fois à l'Ecole des Beaux-Arts. Plus tard, il s'attache à Léon Cogniet. A l'art de Delacroix, il préfère le style plus calme et plus réfléchi de Delaroche. Ainsi que l'a écrit Etienne Genthon, tandis que Madarász faisait de la peinture par amour de l'histoire, Delacroix ne s'intéressait aux sujets historiques que dans la mesure où ils étaient prétexte à matière picturale. Il ne tarda pas à se faire connaître à Paris. « J'ai su me faire aimer et apprécier de ceux qui étaient les chefs de la vie intellectuelle: Dumas père et Dumas fils, Théophile Gautier, Victor Hugo, Baudelaire et tutti quanti . . . » Une sincère amitié le liait tout particulièrement à Gautier qui l'avait introduit dans le monde des écrivains et des artistes. Les quatorze années que Madarász passa à Paris virent naître ses principaux chefs-d'œuvre et lorsqu'il eut quitté la France la qualité de sa production ne tarda pas à s'en ressentir. Bien que se mêlant intimement à la société française, il sut rester original. Plus âpre, plus sincère que Coignet, il est plus simple et plus près de la nature que Delacroix, plus intéressant que Delaroche. Ses premières toiles témoignent à peine de l'influence française. Les peintures intitulées: « Pierre Zrinyi en prison », « Le rêve du fugitif » sont tellement hongroises qu'on pourrait à peine penser que leur auteur connaissait Gautier, Hugo et Baudelaire. Leur seule parenté avec les Français réside dans la finesse d'une atmosphère difficile à analyser, dans l'identité de leurs convictions politiques et de leur foi dans la même culture. Quant aux différences relatives aux sujets et à la composition, elles sont adoucies par une sympathie intellectuelle. C'est là ce qui explique à la fois le caractère individuel de sa peinture d'alors et son amour pour la France. Plus tard, sa conception se transforme et il fait passer avec légèreté dans son art ce qu'il a appris à Paris. Rien ne permet de deviner

[1] Les Kuruc étaient les partisans de Rákóczi, les Labanc ceux de l'empereur.



VICTOR MADARÁSZ

HÉLÈNE ZRINYI DEVANT SES JUGES

accompagnée de ses enfants Julie et François Rákóczi

Voir, à propos d'Hélène Zrinyi, l'article de la C^tesse E. Zichy Pallavicini : «La femme au coeur viril» dans notre numero de décembre 1940 et au sujet de François Rákóczi l'article de B. Zolnai dans le présent numéro



PORTRAIT DU PEINTRE



PORTRAIT DE SA FEMME

VICTOR MADRAZO

quels étaient ses préférés parmi les maîtres anciens. On connaît de lui trois copies: La « Suzanne et les Vieillards » de Van Dyck, la « Vénus d'Urbin » du Titien, et parmi les contemporains « La Noce juive au Maroc » de Delacroix.

Il avait vingt-neuf ans quand il se mit sérieusement au travail. C'est à cet âge qu'il peignit son œuvre la plus célèbre et la plus souvent mentionnée: « La veillée funèbre de Ladislas de Hunyad. » Reproduit à des milliers d'exemplaires, ce tableau est devenu, depuis, le prototype de la peinture historique hongroise. Il est intéressant de la comparer à la toile de l'élève belge de Delaroche, Louis Gallait: « Têtes coupées ». La parenté du sujet permet de bien saisir les différences. Gallait se montre plus romantique, plus hardi, il s'attache moins à la finesse des détails expressifs et à la simplicité de la composition. Madarász évite soigneusement les excès du naturalisme et donne la préférence à l'unité de la construction, à la pureté de la forme et surtout tâche d'atteindre à la clarté de l'expression. C'est cet envoi au Salon qui attira pour la première fois sur le jeune peintre l'attention de Gautier. Outre le caractère inhabituel du sujet, c'était là un romantisme simple, noble et dépourvu d'effets pathétiques.

Comme l'écrit Gautier: « Madarász est un artiste original qui attire l'attention dès le premier coup d'œil ». La toile fut achetée en 1859 par l'Etat hongrois, lors de l'exposition organisée à Budapest. Madarász peignit à la même date deux toiles importantes: « Félicien Zách » et « Hélène Zrinyi comparaît devant les juges ». Dans la dernière, surtout, il fait preuve de qualités supérieures à celles dont témoignent « Le rêve du fugitif » ou « La veillée funèbre de Ladislas de Hunyad ». La construction du tableau est d'une grande simplicité mais sa nouveauté marque à quel point Madarász s'est rapproché des idées françaises. Quant au sujet, il est de nouveau « révolutionnaire » et il symbolise peut-être l'attitude de tous les Hongrois de cette époque. C'est en 1861 que Madarász obtint pour son envoi au Salon une médaille d'or, distinction qu'il fut le premier peintre hongrois à remporter en France. Rapidement admis au sein des milieux artistiques du temps, il participa aux célèbres jeudis de Gautier. Mais si son réalisme reste apparenté à l'art français, il ne se familiarisa jamais avec la nouvelle tendance, l'impressionnisme, qui se faisait jour à cette époque. En 1866, enfin, l'impératrice Eugénie lui commanda un tableau d'autel. Déjà elle lui avait acheté une toile auparavant. Le peintre s'est exprimé à ce sujet dans les termes que voici: « A cette époque je travaillais à Paris avec beaucoup d'ardeur et deux compositions historiques m'avaient valu en 1861 la médaille d'or du Salon. L'impératrice Eugénie m'avait acheté un tableau et m'avait favorisé de son estime au point de me commander un tableau d'autel qui se trouve actuellement à Paris, à l'église de la Trinité ».

Les cinq années qui succédèrent à l'obtention par Madarász de la médaille d'or marquent une période particulièrement peu féconde dans la carrière de l'artiste. Il ne peignit en tout et pour tout que trois toiles dont deux étaient son propre portrait. La peinture historique qui succède est intitulée « Zrinyi et Frangepán ». L'aigle à deux têtes, peint à la fenêtre de la prison, attira l'attention de la censure. Déjà Madarász avait dépouillé tout formalisme à cette époque, sa composition n'avait plus rien de forcé; il avait appris à concentrer dans un cadre uni des détails réalistes à l'aide de tons chauds d'une légèreté plus picturale. Des jeux de lumière

naturelle entourent la scène et représentent pour les peintres hongrois de l'école historique une véritable découverte. Il exprime à l'aide de la lumière et de l'atmosphère tout ce qui, jusqu'à présent, était resté du domaine des formes et des lignes. La lumière subtile qui traverse la scène n'enlève rien à la gravité du sujet: une condamnation à mort, mais la souligne au contraire. Les héros représentés dans cette toile sont, de nouveau, des révoltés qui se sont opposés aux lois des Habsbourg et s'apparentent par là aux recherches continuelles de l'artiste qui avait lutté auparavant déjà contre la mentalité et le goût viennois. Malgré ses grands mérites, ce tableau remporta moins de succès à Paris que son prédécesseur « Ladislas de Hunyad ». Entre temps, la révolution picturale attisée tout particulièrement par Manet s'était avérée inévitable. Le « déjeuner sur l'herbe » est de 1863 et l'« Olympia » de 1865. Madarász peignit peu en ce temps. L'opinion publique le compta au nombre des peintres historiques retardataires. On attribua à de la routine son aptitude à représenter les caractères, tout comme sa retenue pleine de noblesse et d'élégance. Dans le seul grand paysage « Les moulins à vent » qu'il peignit alors, il se montre le disciple de Corot. La distance qui le séparait des révolutionnaires picturaux tenait à l'indépendance de son caractère hongrois. Même au sein des milieux français auxquels il se sentait le plus apparenté il savait rester peintre hongrois. Les résultats qu'il avait atteints auraient dû effectivement profiter à l'art de son pays mais ni les artistes ni les critiques de Hongrie ne surent comprendre la leçon dont il était l'initiateur. Pourtant, même dans le domaine du portrait, Madarász s'avérait un artiste de premier ordre. Son « Portrait d'Amédée Thierry » les portraits qu'il fit de lui-même, ses études pour son « Nicolas Zrinyi » ainsi que le portrait qu'il peignit, dix années plus tard, de sa femme révèlent un nouveau côté de son talent. Il figure parmi les premiers créateurs de l'art réaliste du portrait en Hongrie et devance de loin ses contemporains. Il sait y joindre la précision à la simplicité.

Ces quelques œuvres mettent à peu près fin à l'apogée de sa carrière. Plus tard, il se montrera de moins en moins capable de rien peindre qui les égale. La série de peintures historiques se poursuit par des tableaux comme « La comtesse Blanche Teleki et Claire Leõwey dans la prison de Kufstein ». Le thème était assez proche de celui que Madarász avait déjà traité dans « Zrinyi et Frangepán » et rentrait dans le cadre de ses idées historiques. Le comte Maximilien Teleki s'était d'abord adressé pour l'exécution de ce tableau à Cogniet mais, quand celui-ci eut refusé son offre, il en chargea le jeune peintre hongrois. Le thème du tableau conditionne le romantisme de Madarász. Sa foi était directe et sincère. « Il est souvent question de décider si l'art doit être national ou international . . . L'art doit être toujours et éternellement national. Seul l'art national peut être vrai, expressif et de prix. Les Noces de Cana de Véronèse me renseignent mieux sur l'Italie de cette époque que toute une série de livres et pourtant Véronèse n'est pas un dieu et m'apparaît bien loin d'égaler Raphaël, Léonard de Vinci ou Michel Ange ». Cet art national est devenu pour lui tout le romantisme. Grâce à l'intervention de la princesse Mathilde il put feuilleter à Grosbois le journal de Rákóczi qui est, depuis, l'un des trésors de la Bibliothèque Nationale. Son romantisme était plutôt d'origine intellectuelle que sentimentale. Il n'a guère de lien avec l'impressionnisme, même quand il s'agit de l'impressionnisme historique. Son naturalisme et

la simplicité de sa conception provoquent parfois quelque scepticisme chez ceux qui regardent son œuvre, mais une vraie individualité romantique se cache sous ces apparences.

Au cours des dernières années de son séjour parisien, il commence à s'intéresser au plus grand et au plus romantique des révolutionnaires hongrois: Georges Dózsa. Ses œuvres avaient jusqu'à présent révélé une tendance politique opposée à l'attitude des Habsbourg en 1848, mais dans son nouveau tableau il va plus loin: c'est un véritable examen de conscience auquel il se livre. L'histoire de ce chef d'une révolte de paysans constituait un sujet inaccoutumé au milieu des élégants princes et seigneurs de l'époque. Ce choix prouve l'esprit social et la hardiesse de pensée de Madarász. Le « portrait de Dózsa » date de la même année que « Blanche Teleki et Claire Leöwey ». Son vrai titre est: « G. Dózsa Heros et Martyr Libertatis MDXIV. » Le style du tableau ne trahit nullement l'atmosphère de révolution artistique particulière à l'époque à laquelle il a été peint mais fait preuve d'une grande culture générale. Il pouvait paraître conservateur à Paris. Ce n'est pas dans le domaine de l'art pour l'art que Madarász s'avérait novateur mais dans ses conceptions et ses principes. Une année plus tard, il peignit l'œuvre la plus romantique qu'il ait jamais créée: la scène de « L'exécution de Georges Dózsa ». Le tableau est largement composé, Madarász s'y montre moins retenu qu'à l'habitude. Un de ses critiques écrit: « En regardant le tableau, nous avons le sentiment que si la personnalité de Dózsa a tellement pu gagner le faveur du peuple qu'après sa mort la fidélité et la piété furent sa récompense, cela vient de ce que son caractère possédait maints traits de noblesse qui ne sont pas mentionnés dans les chroniques de l'époque. Ainsi a-t-on pensé pouvoir infliger en plus au révolté un châtiment moral. » Ce fut le dernier tableau que Madarász peignit à Paris. Cela a l'air d'un paradoxe, mais c'est à Paris que Madarász devint véritablement hongrois. L'influence de la grande ville française et de son esprit de liberté lui avait donné la dureté et le réalisme qui lui étaient nécessaires en face de la vie.

Après une absence de 14 ans, il revint à Budapest en 1870. Il se trouva en plein romantisme hongrois. Pendant environ dix années, ce fut le règne de ce courant patriotique qui était né à l'époque du compromis de la Hongrie avec les Habsbourg, en signe de réaction contre l'esprit allemand. Après avoir habité quelque temps dans le bâtiment de l'Académie des sciences, Madarász s'installa dans la villa qu'il fit construire et qui fut la première de Budapest à posséder un atelier. Dès l'année de son retour, il avait pris part au concours de peinture historique organisé par le Ministre de l'Instruction publique et des Cultes. Il remporta le second prix, le premier étant échu à Benczur. Son échec était dû, en premier lieu, au fait que le public hongrois avait d'autres exigences que ce que Madarász lui offrait mais aussi au déclin dont témoignait son talent. On eût dit qu'il avait laissé à Paris le meilleur de ses forces. Les œuvres qu'il peignit à Budapest comme « Gabriel Bethlen au milieu des savants », le « Portrait de Joseph Eötvös », « Le couronnement de François-Joseph I^er^ », sont nettement inférieurs à ses tableaux précédents: le pathétique et la sentimentalité y éclatent avec évidence. Il peint de préférence des portraits, ceux des hommes qui correspondent à son ancien idéal, les héros immortels de la guerre de la liberté: Rákóczi, Kossuth, Petőfi et, parmi les étrangers, Washington. C'est un événement extraordinaire

lorsqu'il se met à peindre un sujet historique. Il devient, d'ailleurs, infidèle à ses thèmes autrefois favoris, la représentation des révoltés, peut-être sous l'influence du milieu bourgeois qui l'entoure. Sa dernière peinture historique, « Isabelle Zápolya », qui date de 1879, est aussi le dernier témoignage chronologique que nous ayons de son talent. Cette œuvre valut, vingt ans plus tard, à son auteur la médaille d'or de l'Etat hongrois, lors de l'Exposition du Millénaire et entra en la possession du Musée des Beaux-Arts. Mais si l'on excepte une ou deux tentatives, Madarász se détourna à partir de cette époque définitivement de l'art pour reprendre la profession qui avait été celle de son père. Il n'avait pas cinquante ans lorsqu'il s'arrêta de peindre. Le romantisme qui lui avait valu des succès lui avait aussi apporté l'insuccès.

Dès 1880, il avait repris en main le commerce qu'il avait hérité de son père. Ne connaissant rien aux affaires, il ne tarda pas à faire faillite. Les circonstances l'obligèrent alors à se remettre à la peinture. Mais on ne saurait considérer les productions de sa vieillesse comme une partie intégrante de son œuvre. Si nous voulons le caractériser en toute justice, c'est au jugement que sa fille a porté sur lui que nous devons recourir: « Je n'ai jamais vu personne croire aussi sincèrement que lui à la grandeur de la mission et à l'éminence des vertus de la race hongroise. Je n'ai jamais connu d'homme qui ait ressenti aussi pleinement que lui toutes les souffrances infligées à sa nation et qui ait éprouvé autant de douleur en voyant que les rêves que la Hongrie avait faits ne s'étaient pas réalisés. »

Le manuscrit

Par DÉSIRÉ KOSZTOLÁNYI

LE FACTEUR m'apporta un jour un manuscrit lourd comme une meule, commença plaintivement Cornélius Esti, et je fus saisi de panique en le déballant.

Imaginez, dans une chemise de carton, un roman en deux parties, soigneusement tapé et attaché par une faveur. Je ne regardai même pas le titre, le nom de l'auteur m'avait suffi! C'était une vieille dame, fine et distinguée, cultivée, charmante, spirituelle, intelligente même, mais qui, plume en main était immédiatement dépourvue de ces qualités exceptionnelles, et écrivait plus abominablement qu'une concierge. J'avais déjà lu quelques-unes de ses élucubrations. Quand j'y pense j'en baille encore à me décrocher la mâchoire, et leur seul rappel m'endort, alors qu'aucun somnifère n'a d'effet sur moi.

Je soulevai en soupirant ce fardeau littéraire, et le jetai sur un tas de manuscrits empilés dans un coin de ma chambre.

Dans sa lettre d'envoi, l'écrivain me demandait de le lire sans faute, parce qu'elle tenait beaucoup à mon opinion. Aussi me promis-je à moi-même d'y jeter un coup d'œil à mes premiers instants libres.

Deux ou trois semaines après, je rencontrai la vieille dame dans la rue:

— L'avez-vous lu? me demanda-t-elle.

— Pas encore, chère Madame!

— Mais vous le lirez?

— Certainement.

— Me le promettez-vous?

— Oui! Oui!

Ce manuscrit, que la poussière recouvrait déjà, pesait sur ma poitrine, et me donnait souvent des cauchemars, je rêvais de fantômes! Je n'osais y jeter un nouveau regard, mais je savais qu'il avait 1368 pages. Je me rappelais ce nombre, parce qu'à la livraison j'avais remarqué que c'était celui de la date à laquelle le roi Robert-Charles monta sur le trône de Hongrie. A la seule idée qu'il me faudrait le feuilleter, j'étais malade . . . Et pour quel motif, grands dieux? Je suis toujours ému, et flatté, qu'on me soumette des manuscrits; je m'applique humblement à remplir mes obligations et à répondre à la confiance qu'on me témoigne. J'ai toujours pour mon métier un intérêt aussi vif, semblable à celui, toujours nouveau, d'un médecin pour ses malades. Mais, dans ce cas, j'étais sûr de me trouver en face d'une malade incurable que j'avais renoncée à guérir depuis des années.

Nihil faciendum. Tout au plus pouvais-je la réconforter, ou encore la bercer d'espérances trompeuses . . . Mais cela blesse mon amour de la vérité, et puis, pour être franc, cela m'ennuie.

Une autre fois, j'aperçus mon auteur à une soirée. Je me précipitai sur elle, lui baisai la main et bredouillai:

— Encore et toujours non, chère Madame! J'ai un million d'affaires ennuyeuses, des corvées! Mais dans un mois — vous m'accordez ce temps, n'est-ce pas? Je me présenterai de moi-même.

Un mois passe sans que nous nous rencontrions. L'été s'écoula. Je croyais que la vieille dame avait oublié cette aventure littéraire. En toute sincérité, je comptais fermement sur sa mort prochaine... Hélas! Par une après-midi d'automne ensoleillée, je me promenais, sans méfiance, dans une allée avec quelques amis, quand elle me fit de grands signes péremptoires. Elle nous rejoignit. Nous cheminions lentement sous les arbres dorés, elle et moi, à dix pas devant mes amis.

— Eh bien, attaqua-t-elle, avec un sourire à la fois modeste et ironique, l'avez-vous lu?»

— Oui, répondis-je crânement, sérieusement, et même presque brutalement.

— Alors, dites-moi maintenant s'il vous a plu, quelle est votre opinion? Mais en détail et sincèrement. Pas de flatterie. La sincérité seule m'intéresse.

Elle porta son face-à-main d'or à ses yeux et me fixa.

— Oui, dis-je toujours sérieusement.

Nous nous promenions sans hâte dans l'allée. Mes amis bavardaient gaiement derrière mon dos. Ils n'avaient aucune idée du danger mortel que je courais à ce moment. De temps en temps, je leur lançais un regard de détresse, attendant d'eux un secours, tel un mauvais élève espérant le soufflage sauveur. Pas de fuite possible. Il fallait me débrouiller tout seul. J'étais prisonnier de l'auteur. Je commençai: «Heu...», puis j'aspirai profondément, comme si je ne pouvais plus proférer un mot, tant j'en avais à dire. Ensuite, muet, j'inclinai la tête, de l'air de réunir mes impressions tourbillonnantes et de leur donner forme.

Elle attendait.

Que faire?

Dire simplement que son nouveau roman était splendide et éclipsait de loin les précédents? — Contre une telle affirmation, aucun écrivain, j'en ai fait l'expérience, n'a l'habitude de protester. Mais comme ma conscience était déjà lourde, et que mon premier et immonde mensonge me tourmentait (je me sentais dans la situation d'un aventurier déchu, d'un filou recherché par la police internationale), je voulus corriger ma légèreté, saisi subitement d'une inexplicable lubie d'honnêteté, et tombant d'un extrême dans l'autre, je déclarai:

— J'ai des critiques à faire, chère Madame... des critiques sérieuses, pénibles même.

— Vraiment, s'exclama-t-elle surprise, et laissant retomber son face-à-main: Vous voyez, cela m'intéresse déjà. Peut-être le sujet...?

— Oh non! Le sujet est intéressant et bien tourné! Le sujet est bien rond.

Je montrai avec mes deux mains comme il était bien rond.

— Je vois ce que c'est! — Elle m'arrêta nerveusement: le dénouement ne vous plaît pas? la fin?

— Non! La fin est sans faute, protestai-je, on ne pouvait finir autrement. La fissure est ailleurs.

— Où cela?

— A peu près vers le milieu, dis-je vaguement. Et je jetai sur elle un regard d'imploration.

— Là où on trouve l'acte de baptême de Marica, et qu'on découvre qu'elle est une enfant naturelle?

— Non! C'est dramatique, nécessaire... La fissure est avant.

— Là où Marica apparaît costumée en ange à cette fête de charité, au milieu du feu de Bengale? Vous savez bien, le comte Casimir tombe amoureux d'elle?

— C'est une scène inoubliable! Marica, la petite Marica, avec ses petites ailes d'ange blanc, dans la lueur rose du feu de Bengale, pâle et virginale, ses petites mains jointes pour prier! C'est infiniment émouvant! Et que justement dans cette attitude, à ce moment précis, elle éveille l'amour du comte Casimir, c'est ingénieux, original, hardi, et ce qui est mieux, finement raisonné... Encore plus avant, chère Madame.

— Ah oui! quand elle danse avec le baron Othon Bolthay, au bal de Sainte-Anne.

— ... Nous y voilà! m'écriai-je avec le tact d'un professeur qui conduit l'élève sur la bonne voie, et j'étendis mes deux bras:

— C'est là l'endroit, c'est là que je vise!

Je respirais. Je ne me mouvais déjà plus dans la désespérante obscurité d'auparavant. Du vide, des ténèbres où tout à l'heure des corps informes et brumeux tournoyaient, surgissait lentement un monde entier, qui possédait un soleil: Marica; une lune aussi: le comte Casimir, son amour enchanteur et romantique, et même son étoile polaire: le baron Othon Bolthay.

Sans mot dire, nous marchions l'un près de l'autre. Je m'interrogeais avec angoisse sur mon sort au milieu des embûches et des traquenards que le hasard me réservait dans les cinq minutes suivantes. Elle, pendant ce temps, pensait manifestement à l'amour inextinguible du baron.

— C'est curieux, dit-elle, je l'ai senti moi aussi en écrivant. Il n'aurait pas fallu que Bolthay se déclarât aussi catégoriquement.

— Pourquoi non? discutai-je. Après tout, Bolthay est... (et je me demandais ce qu'il pouvait bien être) Bolthay est viril, dis-je résolument, d'un ton sans réplique. Bolthay est homme, Bolthay est homme, de la tête aux pieds.

— C'est vrai! approuva-t-elle. Ensuite Bolthay ne pouvait pas savoir que Marica était une enfant trouvée, une pauvre petite orpheline, ramassée dans la rue comme un moineau gelé. Il ne pouvait savoir non plus ce qu'était vraiment le comte Casimir.

— Naturellement! opinai-je. Et moi-même j'étais curieux de savoir qui était en réalité le comte Casimir. « La faute est que vous avez un peu... mal... dessiné Bolthay à cet endroit, du moins, selon mon avis, un peu trop dessiné.

— C'est possible! Et elle s'arrêta, me regardant profondément dans les yeux... » Mais dites-moi, cher Esti, que feriez-vous à la place de Bolthay?

— Moi?...

Je haussais les épaules.

Dans l'allée, les voitures des promeneurs dominicaux passaient à soixante à l'heure. Je caressais l'espoir que l'une d'elles me renverserait, me dispensant ainsi de l'obligation de répondre. Mais je fus déçu dans mes espérances. Il fallait m'exécuter:

— En tout cas, j'attendrais le résultat.

— Mais plus tard Marica fait un héritage fabuleux!

— Là! vous voyez! il aurait alors fallu que Bolthay s'imposât vraiment.

— Mais puisque Bolthay, à ce moment-là, ne vivait déjà plus! cria-t-elle désespérément. Le comte Casimir l'a tué en duel.

— Je sais! Je sais! fis-je avec un geste de désinvolture dédaigneuse. Mais il fallait qu'apparût alors son visage inoubliable dans l'âme de Marica. J'entends, symboliquement.

Là je m'arrêtai court, pris de vertige comme un homme qui a sauté par dessus un abîme, et qui frémit de sa propre témérité. Il fallait me retirer sur mes retranchements. Si au début, j'avais été trop timide et poltron, au fur et à mesure je m'enhardissais, j'abandonnais toute hésitation, et j'étais déjà sur le point de juger les vivants et les morts, mélangeant les uns avec les autres. Dans mon insolence je me laissais entraîner jusqu'à appeler le baron Bolthay brièvement et cavalièrement « Othon », le comte Casimir: « Casimir ». Mais je m'aperçus que c'était trop tôt. Il me manquait encore des précisions pour terrasser l'auteur avec ses propres armes. Un mystère et un brouillard impénétrable me cachaient toujours le squelette et le sujet du roman, ses personnages et leurs caractères. Je passai la parole à la vieille dame.

Pendant un quart d'heure, elle parla sans arrêt, avec la véhémence torrentielle qui caractérise les écrivains quand ils parlent de leurs œuvres. Elle étala à mes yeux la situation du roman, la quintessence de ses problèmes psychologiques et sociaux, son idée maîtresse et son but moral! Elle esquissa le portrait spirituel et physique de Marica, du comte Casimir et de Bolthay. Elle cita mot à mot leurs dialogues, parfois même elle les mimait, dramatiquement. Elle s'étendit sur les antécédents et les conséquences, sur les personnages secondaires, me présenta encore quelques comtes et barons, me fit faire la connaissance d'un prince généreux, d'un vieux et fidèle laquais. Enfin elle trahit le titre du roman: *Le dernier amour de Marica*.

Alors seulement j'entrai en lice. Quand je lui eus arraché tous ses secrets, je commençai à parler; et en possession de ma science mal acquise, j'analysai, objectai, citai, réfutai, expliquai, démentis, comparai, disséquai, approuvai ou blâmai, toujours en écho à ses phrases, et tellement bien informé qu'elle en était abasourdie. Ce fut mon salut! Tant que j'avais tiré mes arguments de mon propre arsenal, je l'avais involontairement divertie! Mais ma critique commença à l'ennuyer. Une telle somme d'ennui se dégageait de son œuvre, que, non seulement ses lecteurs, mais elle-même en était abrutie.

Au bout d'un autre quart d'heure, je l'avais abattue. Je la noyais dans sa propre limonade sirupeuse et tiède. Elle me remercia de mes observations si profondes, de mes critiques si heureuses qu'elle appliquerait à son ouvrage, — et s'enfuit.

— Que t'est-il donc arrivé? questionnèrent mes amis, quand je revins vers eux, épongeant mon front, « tu es pâle! »

— J'ai travaillé! répondis-je, un travail d'Hercule!

Il est vrai que lire le manuscrit eût été encore plus pénible.

CHRONIQUE DU MOIS

Le Hamlet de Transylvanie

Par LADISLAS PASSUTH

LE VOYAGEUR qui, dans les dernières années du siècle de Voltaire, venant de l'étranger ou même de Buda-Pest, avait atteint la capitale de la Transylvanie par de mauvais chemins, un soir brumeux d'automne, se trouva tout à coup au centre d'une immense place. Il essaya de s'orienter sous les voûtes et les portes gothiques de l'église Saint-Michel, puis de nouveau traversa la grande place de Kolozsvár pour parvenir au but de son voyage.

Devant l'église, des baraques coupaient de-ci de-là la perspective de la place, mais, peu à peu, l'immense carré se développait aux yeux de l'étranger; tandis qu'il passait devant les hôtels des grands seigneurs, les habitations des aristocrates, les maisons bourgeoises, il avait l'occasion d'admirer l'artistique et étrange harmonie de cette ville qu'il aurait pu appeler très justement italienne, si les avenues remarquablement larges qui partaient dans tous les sens des coins de la place principale n'eussent point retenu son attention. Il lui fallut s'arrêter un instant: dans la brume verdâtre qui descendait, des lampes à huile s'allumaient, — c'était le moment le plus beau de Kolozsvár — des étudiants en costumes soutachés, des flambeaux à la main, arrivaient et cette lumière passait le long des hôtels comme pour recevoir les voitures qui arrivaient en nombre de plus en plus grand des endroits éloignés de la ville.

L'étranger s'approcha du portail de la large maison à un seul étage, bâtie par Pataky, le médecin en chef du département. Emu, il put lire à la lumière des flambeaux le programme affiché annonçant qu'en l'an de grâce 1794, la compagnie théâtrale du noble sieur Jehan Patkó Kótsi avait présenté là pour la première fois, en Transylvanie et en langue hongroise, la tragédie de Hamlet, le malheureux jeune prince danois.

Le lecteur habitué à la culture théâtrale actuelle ne peut s'imaginer que fort péniblement l'immense chemin qu'avaient parcouru la vie urbaine hongroise et la littérature, ainsi que le public lui-même, pour pouvoir enfin ouvrir, au milieu des guerres continuelles, des ravages causés par les Turcs, puis des révolutions et finalement des guerres napoléoniennes, les portes du premier *théatrum* hongrois permanent, au sein duquel l'acteur avait déclamé d'une voix forte et grave la phrase: « être ou ne pas être ».

Les savants ont cherché et trouvé les origines des représentations théâtrales hongroises à partir des maigres traditions des temps antérieurs à la conversion du peuple au catholicisme, c'est-à-dire au IX^e^ siècle, en passant par les Jeux sacrés, puis les Miracles et les Farces jusqu'à la fin du XVIII^e^ siècle, où le désir du jeu théâtral profane rapproche quelques âmes ferventes grâce à l'enthousiasme des-

quelles la muse hongroise a trouvé son premier abri. Mais l'abri de cette muse n'est au début qu'une salle louée à Kolozsvár; la salle de danse de la maison des Pataky est, comme quelques années auparavant la salle des fêtes de l'hôtel d'en face des comte Rhédey, à peine suffisante pour y installer quelques loges et y mettre des chaises, des bancs pour les aristocrates, les nobles et le public de bourgeois qui venaient, pleins de ferveur, écouter la représentation en langue *hongroise*. Car, certes, beaucoup de ceux, parmi les aristocrates, qui allaient pour une raison ou une autre à Pest ou à Bude, devenu peu à peu centre intellectuel, mais ne venant qu'après Pozsony quant à l'importance, ces aristocrates avaient déjà eu l'occasion de voir des théâtres; mais on y jouait en allemand. La langue allemande dominait et les formes du baroque tardif, du rococo, puis du classicisme qu'avait revêtues la culture théâtrale autrichienne s'efforçaient de conquérir l'intérêt du public hongrois qui, d'ailleurs, comprenait l'allemand.

La Transylvanie était loin des émanations à tendance centralisatrice de l'esprit de la *Domus Austriaca*, et bien que par sa situation, en matière de droit public, elle appartînt, en qualité d'éternelle grande principauté, aux provinces de la maison des Habsbourg — elle avait su garder intacte la curieuse vitalité qui caractérisait le rythme de son existence et de sa vie publique, même pendant les 150 ans de *gubernium* qui avaient succédé à deux siècles de liberté. Ce *gubernium* était une certaine forme d'autonomie dont la patente royale avait revêtu la province de la couronne, élevée au titre de grande principauté, après la mort du dernier souverain de la Transylvanie libre. Certes, ce siècle était aristocratique et la vie publique — politique et intellectuelle — de la Transylvanie était, en grande partie, entre les mains des descendants de vieilles familles nobles. Pendant que les familles nobles de la plus petite Hongrie se dépouillaient facilement de leurs sentiments patriotiques au temps dit de la décadence — en Transylvanie, où les races se mélangent si étrangement, la notion du patriotisme, les inquiétants soucis relatifs à l'avenir des Hongrois, la sage tolérance en ce qui concernait les questions de minorités et le désir de savoir s'entremêlaient et se retrouvaient dans les sociétés de la haute noblesse.

C'est ainsi seulement que nous pouvons comprendre qu'après la formation de la première compagnie théâtrale, en 1790 déjà, ce fut le parlement lui-même qui mit au programme la question du théâtre hongrois. Il n'y a qu'un seul nom à citer parmi les propagateurs et les serviteurs dévoués de ce dernier, c'est celui du baron Nicolas Wesselényi, qui, homme de tempérament enthousiaste et irrésistible, a renversé avec tout l'élan de son être romantique les derniers obstacles qui s'opposaient à l'art théâtral hongrois.

Le premier Hamlet a été donné il y a 150 ans sur la scène de Kolozsvár, dans la salle des fêtes de la maison Pataky, qui existe encore. Depuis ce jour il n'a jamais complètement cessé d'être représenté; bien plus il a, comme symboliquement, accompagné les grandes crises qui ont secoué la Hongrie et le célèbre monologue a toujours impressionné les auditeurs avec une force ensorcelante.

L'historien du théâtre évoque la figure du directeur et chef de la première compagnie théâtrale hongroise, comme celle d'un grand novateur, qui a changé le style déclamatoire dont tremblaient les coulisses — devançant de loin son époque —

en lui apprenant à jouer de manière silencieuse et naturelle. C'était un riche gentilhomme, qui suivait de près sa compagnie, s'occupant avec fermeté du présent et de l'avenir de cette dernière. Il est donc tout à fait naturel que son plus grand désir ait été de voir installée dans son propre et constant foyer la compagnie théâtrale qui était à la fois la famille, le bien, le sanctuaire de l'officier en retraite Kótsi Patkó. Il faut se souvenir encore que cet homme, hongrois jusqu'à la moelle, qui probablement ne possédait pas une culture extraordinaire, apprit en pleine force de l'âge, en dehors des langues occidentales, le grec et le latin si bien, qu'il pouvait savourer dans l'original et adapter sur le champ les plus belles œuvres théâtrales de la littérature mondiale. On est véritablement ébloui lorsqu'on lit le répertoire du théâtre au cours des sept années pendant lesquelles il dirigea la troupe: dans ce temps-là, dans les théâtres des provinces occidentales, les comédies gauloises, les jeux en prose accompagnés de chant, genre *commedia dell'arte*, rivalisaient pour conquérir la bonne grâce d'un public de goût assez médiocre — tandis qu'au premier théâtre de Kolozsvár, on donnait des tragédies grecques, des opéras italiens et les chefs-d'œuvre de Shakespeare à côté des pièces françaises et allemandes « actuelles » et les acteurs eux-mêmes n'étaient point des gens quelconques, mais pour la plupart des personnes de bonne famille, membres honorables du temple de Thalie.

La fondation du premier théâtre national et l'histoire de son premier édifice nous rappelle en certains points l'histoire de l'origine de la Scala de Milan; il est même possible que ce soit là que les braves fidèles de Transylvanie aient pris leur inspiration: ce sont surtout les nobles qui ont fourni l'argent nécessaire à l'achat du terrain et à la construction de l'édifice, en échange de quoi il leur fut concédé des loges pour dix ans, de sorte que ces loges, ainsi louées, deviennent une manière de bien familial qui se transmet aux héritiers. Le vieux théâtre a précieusement entretenu cette charmante tradition jusqu'en 1906, époque où a eu lieu la dernière représentation dans l'édifice de la rue Farkas.

Le théâtre, nouvellement construit alors, était un bâtiment de modestes dimensions, en style classique, mais dont le style et les nobles proportions convenaient à l'emplacement qu'il occupait dans une des plus vieilles artères de Kolozsvár, la rue Farkas. Le changement qui s'y opère entre l'architecture baroque du couvent et de la vieille école des Piaristes et le style empire et classique des petits palais et des hôtels de la noblesse, s'achève sur un des plus beaux monuments gothiques de la Transylvanie, l'église réformée. C'est au milieu de ce quartier d'écoles, d'atmosphère historique, que le temple de Thalie a été construit et l'entourage lui a donné le cadre qui lui convenait. La construction en fut interrompue à plusieurs reprises par suite de troubles dus aux guerres napoléoniennes et de toute une série de crises économiques. La noblesse transylvaine — seule détentrice des droits politiques à cette époque — se chargea volontairement et plusieurs années de suite de payer les impôts, afin de combler le déficit du théâtre, lorsqu'en raison de la dévaluation les fonds disponibles avaient perdu de leur valeur.

On ne peut lire sans émotion les documents de l'époque, relatifs à l'inauguration du théâtre dont la première représentation fut répétée, lors de la réouverture du théâtre National de Kolozsvár, il y a quelque temps. Dans un remarquable

ouvrage[1] publié récemment et dont l'auteur est d'ailleurs, depuis de longues années, directeur du théâtre de Kolozsvár, nous trouvons des renseignements précieux sur cette époque. Nous y lisons que les frais de construction du théâtre se sont élevés, au total, à près de cinquante-huit mille florins et ce chiffre, naturellement, aurait été dépassé, si le comitat de Kolozsvár n'avait pas contribué à la construction en fournissant des briques, de la pierre et du bois. Il poussa l'attention jusqu'à mettre gratuitement des ouvriers à la disposition des entrepreneurs; en quelques occasions même il céda moyennant une modique rétribution la main-d'œuvre des prisonniers du comitat.

Un chroniqueur nous montre le théâtre tel qu'il apparaissait le soir de la première représentation du 12 mars 1821: « Il y aurait lieu de décrire aussi l'intérieur du théâtre . . . avec la double loge du gouverneur, on compte en tout cinquante loges échelonnées sur trois rangs; au-dessus des loges, une vaste galerie, avec accoudoirs en fer. Quatre-vingts sièges au parterre, des bancs pour 100 spectateurs, et enfin cent places debout dans de larges passages. L'orchestre est garni de bancs. La scène est spacieuse et profonde, les rideaux et les murs sont grands en comparaison de l'édifice, tout le théâtre est balayé deux fois par semaine par les condamnés du comitat; escaliers et couloirs sont tenus propres, les couloirs et les loges sont éclairés pendant les représentations par des lampes, le parterre est illuminé par un lustre de 12 lampes à huile; pendant les représentations ordinaires, sept lampes seulement sont allumées . . . Sur la scène, dans les coulisses, par rangées de 3, brûlent 6 bougies de cire fixées dans des bougeoirs que l'on peut monter ou descendre . . . A la première représentation, il y avait deux cents bougies d'allumées . . . Au fronton du théâtre on peut lire l'inscription suivante: Théâtre Hongrois de Transylvanie. 1813. »

Le théâtre partagea le sort changeant de la Transylvanie et de la Hongrie. Mais, en outre, il deviendra une pépinière d'hommes remarquables qui occuperont une belle place soit dans la littérature soit dans l'histoire de la culture hongroise. Il serait inutile d'évoquer tous ces noms à propos de cette commémoration. Nous citerons cependant celui du jeune acteur de génie, Gabriel Egressy. C'est grâce à lui que la meilleure tragédie hongroise, le Bánk bán de Joseph Katona, put, après de longues d'années d'indifférence, être inscrite au programme du théâtre de Kolozsvár, pour ne plus jamais le quitter tant que la langue hongroise put continuer de s'y faire entendre. Cette représentation de Bánk bán eut lieu en 1834; ce ne fut peut-être pas la première représentation, mais c'est alors que le drame du grand écrivain tragique si mal compris commença sa glorieuse carrière.

La révolution de 1848—1849 a laissé sa trace dans le domaine du théâtre dont le sort était alors entre les mains d'un gentilhomme de haute culture, le « Széchenyi de la Transylvanie », le comte Emeric Mikó. Après la révolution, les acteurs et le public connurent une dure période. Le gouvernement militaire voulut instituer de force un théâtre allemand dans cette ville où la majorité de la population parlait le hongrois, et c'est grâce à l'intervention énergique des étudiants, — il y avait à cette époque des lycées catholiques et protestants à Kolozsvár, — que la muse hongroise put reprendre ses anciens droits. Le bâtiment du

[1] Eugène Janovics: Histoire du théâtre de la rue Farkas. (1941.)

théâtre a conservé sa première forme originale pendant près d'un demi-siècle, bien que répondant à peine aux besoins nouveaux. Mais, entretemps, la réconciliation s'était faite entre la nation et le roi et c'est probablement à la sympathie de la reine Elisabeth envers les Hongrois que l'on dut la subvention accordée au théâtre de Kolozsvár par François-Joseph, subvention prélevée sur une somme considérable attribuée à une fondation militaire. Ce don permit de rénover le théâtre au début de 1860 et c'est cet édifice agrandi qui figure sur les premières photographies et sur de nombreuses gravures où se trouve conservé le souvenir de l'atmosphère poétique de la rue Farkas.

Le théâtre de la rue Farkas et la spiritualité qui en émane sont devenus des trésors appartenant à toute la Hongrie. De nombreuses générations d'acteurs y ont été élevées et les jeunes acteurs qui s'y distinguaient poursuivaient pour la plupart leur carrière dans les meilleurs théâtres de Budapest. La plus grande tragédienne hongroise Marie Jászai est venue, elle aussi de Kolozsvár; on n'a pas non plus oublié le nom du grand directeur et excellent acteur, Jules E. Kovács, qui réussit à faire de ce charmant petit théâtre un des plus grands centres culturels d'Europe.

Un changement se produisit au début du XX^{e} siècle: le vieux bâtiment était devenu trop petit; la nouvelle technique théâtrale et l'augmentation de la population et des amateurs de théâtre exigeaient une salle plus spacieuse. C'est ainsi que le théâtre, qui déjà portait le beau nom de Théâtre National dut être transféré ailleurs. Le nouveau théâtre de la place Hunyadi était un chef-d'œuvre de l'école moderne d'architecture; c'était un vaste bâtiment, bien monté, bien proportionné, qui nous rappelle le *Vígszínház*. Ainsi, les projecteurs du vieux théâtre se sont-ils éteints doucement dans le silence, pour se rallumer le lendemain dans le nouveau bâtiment féerique auquel incombait désormais le rôle de servir la culture hongroise pour l'éternité. C'est du moins là ce qu'espéraient tous ceux qui assistaient à la première représentation de gala.

Les lumières et l'élan du « nouveau » théâtre, sous la direction d'un homme de grande culture, ne manquèrent pas de lui attirer la faveur du public. Fidèle à son ancienne tradition, le théâtre donnait chaque semaine une représentation classique d'opéra. L'ancien bâtiment de la rue Farkas avait été transformé en laboratoire scientifique de l'institut de géologie, attribution qu'il garda jusqu'en 1936, année où les autorités roumaines le firent démolir.

Les lumières du théâtre s'éteignirent pour la première fois au cours de cette triste soirée où, après la révolution, le jour de Noël 1918, retentirent les trompettes des troupes d'occupation. L'occupation étrangère ne s'opéra pas d'un coup. Elle débuta par la représentation d'une troupe théâtrale de Bucarest dont le style factice et bizarre ne fut pas compris par la majorité du public roumain cultivé de Transylvanie. Inutile de dire que le théâtre hongrois ne pouvait plus compter sur l'aide de l'Etat et qu'il dut mettre tout son espoir dans ses propres forces et dans l'aide du public. Par contre, il s'attacha avec un zèle infatigable à ses anciennes traditions et continua ses représentations tous les soirs. Les Hongrois fervents de Kolozsvár y assistaient en grand nombre, puisque c'était là à peu près le seul endroit — en dehors de la chaire — où la langue hongroise pût se faire entendre en public.

Un soir — c'était au printemps de 1919, — on donnait Hamlet... comme on l'avait fait des centaines de fois au cours du siècle et demi d'existence que comptait le théâtre de Kolozsvár... Le grand monologue du deuxième acte commençait... un trouble étrange s'empara des acteurs... une rumeur monta de la salle, comme si le théâtre s'était tout à coup mis en mouvement; le monologue se perdit dans ce brouhaha... La commission roumaine venait d'arriver au milieu de la représentation pour occuper le théâtre, afin que jamais plus une parole hongroise ne se fît entendre sur la scène.

Cette dernière représentation de Hamlet restera un souvenir inoubliable dans la mémoire de tous ceux qui, — comme l'auteur de cet article — ont assisté à cette soirée et en ont ressenti l'atmosphère étrange, triste et résignée. Il est impossible d'établir aujourd'hui, si la pièce fut jouée jusqu'au bout, ou si les paroles mutilées du prince danois se perdirent dans le néant... Le fait historique est que la dernière représentation hongroise du théâtre national de Kolozsvár fut celle de Hamlet, au printemps de 1919.

La troupe hongroise se trouva sur le pavé — mais non tout à fait sans abri. Il y avait à l'extrémité de la ville, près de la promenade publique, un hangar de pierre, dont on ne se servait que l'été pour en faire un cinéma. Tel fut l'endroit où la troupe exilée alla s'abriter et s'installer pendant 20 ans d'occupation roumaine. C'est là qu'elle a héroïquement combattu sans jamais rompre la tradition, au milieu de difficultés matérielles et politiques constantes. L'histoire de ces 20 longues années du théâtre hongrois de Transylvanie mérite à elle seule un compte-rendu à part, mais contentons-nous de dire ici que le théâtre hongrois de Kolozsvár signifiait bien autre chose qu'un simple délassement; il est resté l'expression de l'esprit universel hongrois, il a créé des acteurs, un public, des pièces et des écrivains et il a en plus réalisé cette miraculeuse harmonie qui est restée un des plus précieux symboles du sort des minorités hongroises de Transylvanie.

Le bâtiment du théâtre national avait naturellement été saisi par l'Etat roumain et transformé en opéra. Il nous faut reconnaître en toute loyauté, que vers 1920, la Roumanie, arrivée au zénith de sa puissance, s'est préoccupée généreusement de faire en sorte que le second opéra de l'Etat répondît aux exigences artistiques. De bonnes représentations y eurent lieu tant que l'excellent chef d'orchestre italien Tango Egisto le dirigea. Peu de représentations dramatiques par contre y furent données; il est probable que le nombre des intellectuels roumains de la ville n'aurait pas été suffisant pour remplir tous les soirs un grand théâtre, tandis que les représentations d'opéras étaient également fréquentées par un petit nombre de Hongrois. D'après les critiques sincères de ceux qui sont restés à Kolozsvár, durant les vingt ans d'occupation, l'opéra roumain montra peu à peu les signes d'une lente décadence. Le théâtre s'appauvrit, les moyens mis à sa disposition ne suffisaient plus, les meilleurs acteurs trouvèrent des engagements à l'étranger et bientôt la concurrence même du théâtre de la minorité hongroise, bien qu'aux prises avec de nombreuses difficultés et abandonné à ses propres forces, finit par peser dans la balance.

Deux semaines séparèrent la décision arbitrale de Vienne, qui réunissait de nouveau à la couronne de Saint Etienne la partie septentrionale de la Transylvanie, du rattachement effectif de Kolozsvár. Durant ce temps, la direction

roumaine du théâtre fit son possible pour mettre ce dernier dans un état tel qu'il ne pût servir de longtemps. Les acteurs hongrois, rayonnant de joie et d'espérance, regardaient, les yeux pleins de larmes, le travail opéré, nuit et jour, dans le théâtre national, lieu de perpétuelle nostalgie: non seulement les décors, les installations techniques avaient été déplacées, mais les chaises, les meubles, les lampes, les installations électriques n'avaient pas été non plus épargnés par les Roumains en exode. C'est ainsi que le fameux jour du 11 septembre 1940, lorsque le drapeau tricolore eut de nouveau été hissé au clocher de l'église principale de Kolozsvár, — les habitants en costumes de fête purent entendre, de nouveau, pour la première fois, l'Hymne hongrois exécuté sur la scène du théâtre hongrois.

On mit plus d'un an à redonner au bâtiment du Théâtre National l'aspect qu'avaient imaginé l'excellent architecte et écrivain Charles Kós et la nation entière. L'ancienne unité hongroise y travailla durant cette année, grâce à la bonté du Hongrois de grand cœur dont le dévouement avait permis au théâtre hongrois de Transylvanie de subsister et de répondre à sa vocation, au cours des dix dernières années. Il s'agit du baron Jean Kemény, seigneur du château de Marosvécs et animateur du *Erdélyi Helikon*, l'association intellectuelle la plus importante de toute la Transylvanie. Et ce jeune seigneur, qui mérite d'être appelé le successeur de Nicolas Wesselényi et d'Emeric Mikó, est resté, en sa qualité de directeur général, l'esprit dirigeant du Théâtre National réouvert.

Le 9 novembre 1941 . . . Un soir humide, brumeux, peut-être semblable à celui où, pour la première fois, la langue hongroise se fit entendre dans la salle de l'hôtel des Rédey . . . La radio transmit, ce soir là, en l'honneur de la réouverture du Théâtre National, les premières paroles qui se fussent élevées en hongrois sur la scène, symboles de tout un monde, puis vint le Hamlet « mutilé » — à partir du monologue qui, 22 ans auparavant était resté au fond de la gorge de l'acteur à qui l'on venait de signifier que le théâtre était perdu pour la Hongrie.

Symbolisé par le Hamlet mutilé, le théâtre hongrois de Kolozsvár a réouvert ses portes devant un nouveau public transformé depuis ce temps. Mais les anciens habitants de Kolozsvár se reconnaissent, hommes et femmes habillés en costume de fête hongrois touchent, les yeux pleins de larmes, les nouveaux décors et caressent peut-être même les rebords en marbre qui seuls étaient restés de l'« ancien temps »; les nombreuses belles soirées de leur jeunesse, les lumières et les ombres se poursuivent sur cette scène magnifiquement restaurée et ils pensent entretemps à ces 22 années, pendant lesquelles le monologue du prince danois a bourdonné dans leurs oreilles. « Etre ou ne pas être » c'était là l'éternelle question d'une minorité constamment en danger de mort . . . c'était là le monologue qu'ils ont gardé soigneusement en secret jusqu'à cette magnifique soirée où les lumières se sont tout d'un coup répandues.

Alors, le faste de la vieille cité se répandit dans les loges; les représentants les plus dignes des lettres transylvaines prirent place aux balcons et, sans abandonner les droits éternels de la critique, assistèrent en silence à cette représentation de Hamlet dont il leur semblait encore entendre, sur ces mêmes planches, l'écho qui jamais ne s'éteindra dans le cœur de l'antique Kolozsvár.

Vaszary

DANS L'ARTICLE que nous consacrions ici même à Vaszary[1] au lendemain de sa mort, en juin 1939, nous mettions en relief la curiosité passionnée avec laquelle, au cours d'une carrière de plus de cinquante ans, cet « enfant terrible » de la peinture hongroise s'était efforcé d'embrasser toutes les possibilités de son art. C'est à présenter une image exacte et aussi complète que possible de cet art, dont la diversité n'est due qu'au surcroît de richesse d'une forte personnalité picturale, que tend le bel album que les efforts conjugués de la veuve du peintre, de MM. Alexis Petrovics, Aurélien Kárpáti et Etienne Révész, ont réussi à faire paraître à une époque où une pareille réalisation semble presque une gageure. 24 reproductions en couleurs, 79 en noir, d'une qualité qui leur permet de soutenir la comparaison avec les œuvres similaires des éditions Phaidon ou Braun fixent, dès à présent, au sein de l'immense production de Vaszary les principales lignes de son évolution en même temps qu'elles situent sa place dans le grand courant de la peinture hongroise, à la fin du XIX^{e} et au début du XX^{e} siècle.

Pour servir de commentaires à cette centaine de tableaux, peintures, aquarelles, pastels, dessins à la craie ou à l'encre de chine, reproduits avec un soin, une finesse qui font honneur à l'édition hongroise, rien ne pouvait être mieux choisi que les textes des deux excellents connaisseurs et critiques qui se sont partagé le soin de présenter cette œuvre au public. Alexis Petrovics, animateur de tant d'expositions et de près d'un demi-siècle de vie artistique hongroise, s'est réservé le soin de retracer la carrière de Vaszary, de caractériser l'homme et le peintre qu'il a particulièrement bien connus. C'est à l'étude de l'œuvre en elle-même, aux problèmes purement picturaux qu'elle pose et résoud, aux questions de techniques et de formes qu'Aurélien Kárpáti s'est attaché avant tout. En se complétant ainsi, ces deux études permettent au lecteur de s'adonner en toute connaissance de cause au plaisir esthétique que lui dispensent ensuite les reproductions.

La série débute par le portrait que Vaszary fit de lui-même en 1887, c'est-à-dire à l'âge de vingt ans. Quel chemin parcouru depuis ce portrait de jeunesse qui sent évidemment encore l'école jusqu'aux lumineuses et libres compositions de la dernière époque, alors que l'artiste domine de haut la matière. Mais déjà quelle maîtrise, quelle sûreté de touche dans le portrait, à la fois précis et largement traité du cardinal primat: Vaszary Kolos qui est de 1892. Et voici la « Baigneuse » de 1903 et la « Dame au chien » de 1906 d'une audace de composition et de facture étonnante. Citons encore de remarquables portraits: celui de la comtesse Hélène Batthyány, de la « Songeuse » de 1905, de l'épouse du peintre. « Le toréador », la « Scène de cirque », la « Scène de théâtre » sont autant de preuves de l'intérêt grandissant de Vaszary pour des compositions où différents problèmes: élément statique et mouvement, ombre et lumière, disposition des groupes se concentrent. L'Italie, les paysages italiens occupent une place de choix dans son œuvre. Nous les préférons de beaucoup, pour notre part, ainsi que la toile qui est en la possession de la Galerie Municipale « Dans le parc », fraîche comme un Dufy, aux compositions chatoyantes et spirituelles certes qu'il a intitulées: « Les lumières de la Grande Ville » ou « Souvenir de Paris ». Mais nous ne saurions terminer ce compte-rendu sans parler des natures mortes qui depuis « Le petit déjeuner » de 1918 jusqu'aux flamboyants « Glaieuls » de 1938, c'est-à-dire de

[1] Textes de Alexis Petrovics et de Aurélien Kárpáti, Editions Athenaeum.

l'année d'avant sa mort, en passant par les admirables « Dahlias et figure de bronze » de 1926 sont d'une variété et d'une qualité incomparables. C'est peut-être là, en peignant des fruits ou des fleurs, de préférence encore au corps féminin dont il a su pourtant merveilleusement traduire la transparence nacrée, qu'il est allé le plus loin, qu'il s'est exprimé le plus complètement. En tout cas, ceux qui l'ont connu, ceux qui, plus tard, seront désireux de le connaître peuvent ouvrir avec confiance ce livre: Vaszary est là présent avec sa force, avec son avidité de tout comprendre et de tout saisir et aussi avec cette magnifique richesse de formes et de couleurs qui se répand comme pour nous affirmer son éternelle jeunesse.

FRANÇOIS GACHOT

Le Mois

La presse et les revues

Aux frontières de l'esprit

EN SUIVANT l'évolution de la pensée et de la civilisation hongroises, on constate que chaque période ascendante correspond à une des grandes crises de l'existence nationale, et que cette civilisation a précisément mûri ses réussites les plus frappantes aux époques de danger politique, de lutte incessante ou d'oppression. N'est-il pas curieux, en effet, que notre histoire littéraire ait dénommé sans indulgence les décades paisibles et plutôt équilibrées de la seconde moitié du XVIII^e^ siècle, l'époque de la « décadence » et que, un siècle plus tard, l'époque dite du « millénaire », c'est-à-dire les dernières décades du XIX^e^ siècle, elles encore, aient enrichi la nation de biens plutôt matériels que spirituels ?

Nous insistons sur ce point pour faire comprendre que crises, périls, états de guerre, au cours de notre vie nationale, ont plutôt été des stimulants pour notre culture, et que l'esprit pur qui semblait s'engourdir et devenir paresseux lorsque la nation poursuivait une voie politique équilibrée, est resté un digne compagnon de l'instinct politique oriental. Le danger et la crise ne sont pas choses surprenantes dans l'histoire de Hongrie qui en a vu d'autres ; la nation, dans les périodes les plus graves de sa vie, retourne à l'esprit des ancêtres qui, dans des circonstances pareilles sinon plus difficiles encore, avaient fait preuve d'énergies renouvelées.

Nous essayerons donc — comme nous l'avons fait, d'ailleurs, à plusieurs reprises au cours des mois précédents — d'illustrer par quelques extraits de presse les manifestations qui traduisent sur le plan de l'esprit les changements en cours, démontrant que le *inter arma* ne signifie ni marasme, ni élimination docile des valeurs spirituelles. Evidemment, ni l'intérêt public, ni un cadre épique et son retentissant écho dans la presse, si nécessaires aux grandes discussions et aux luttes idéologiques, ne se rencontrent; les manifestations en question sont caractérisées par un format réduit, par une orchestration plus discrète et par une sage appréciation des circonstances. Toutefois, le lecteur doit sentir que la forme ni le contenu n'équivalent à une phraséologie creuse, mais révèlent un fond vivant, et que ces manifestations de l'esprit laissent une trace durable dans les âmes mêmes.

C'est à la cathédrale d'Esztergom, dans le voisinage immédiat du château-fort, mis à jour voici quelques années, des rois de la dynastie arpadienne que retentit le message de Noël du cardinal Justin Serédi, prince-primat de Hongrie.

... Le Christ, Notre Seigneur, a honoré et sanctifié la nation qui, selon la volonté de Dieu, se compose de familles et de membres de familles. Cependant, alors que le Christ ne fonda qu'une seule Eglise universelle, y invitant, sans exception, tous les hommes désireux de faire leur salut, il ne fonda ni ne prôna une nation universelle, mais des nations séparées auxquelles Il demanda de vivre en amour fraternel les unes à côté des autres ... Honorons donc aussi notre nation hongroise, honorons-la telle qu'elle a été fondée et maintenue jusqu'à ce jour par la Providence divine; telle qu'elle a été organisée par notre saint roi, fondateur de la première dynastie, afin que notre nation reste toujours chrétienne et hongroise. Pour l'amour de personne ni de rien ne la laissons priver de son christianisme ; toute notre vie publique non seulement ne doit rien tolérer qui puisse s'opposer à ses lois, mais doit contribuer à ce que notre nation soit entièrement pénétrée du christianisme. Ne permettons donc pas qu'on détache notre nation de l'Eglise du Christ ... Non plus pour l'amour de personne ni de rien, ne renonçons au caractère hongrois et à l'indépendance de notre nation ... Aussi, nous autres Hongrois, ne devons-nous accueillir aucune sorte d'internationalisme, ni lui faire de coquetterie, de quelque côté qu'il vienne et quelque séduisant que soit l'aspect idéologique par lequel il cherche à nous induire en erreur ou à nous détourner de notre organisation hongroise millénaire. Suivons le Saint Roi que les idées de son époque n'ont pu éblouir. S'il avait accepté soit l'idée de l'empire de Byzance, soit celle de l'empire romain, notre nation s'y adaptant serait depuis longtemps éteinte. Nous n'avons jamais été internationaux, et nous ne pouvons pas l'être, mais seulement des Hongrois. Nous ne pouvons pas être des cosmopolites, mais seulement, sans considération des diversités de langue, des citoyens hongrois. De même, notre patrie ne saurait être quelque notion géographique indéfinie, pas plus qu'une partie complémentaire de quelque communauté supranationale formant, celle-ci, un tout, mais seulement cette Hongrie indépendante et souveraine, telle qu'elle fut fondée par le Saint Roi et telle qu'elle est restée pendant mille ans ; telle qu'elle doit être par décision divine, afin qu'elle puisse accomplir sa mission ... Certains peut-être n'hésiteraient pas même à sacrifier le christianisme, le magyarisme et l'indépendance de la nation, mais l'exemple d'autrui ne doit pas nous détourner de l'idée de la famille chrétienne et hongroise, pas plus que de celle de la nation chrétienne et hongroise, car le Christ, qui honore également la famille et la nation, vaincra certainement et, avec Lui, nous vaincrons aussi ...[1]

L'évêque St. Ambroise — écrit un de nos jeunes publicistes — qui fit faire pénitence à Théodose, devait par ses sermons de Milan atteindre dans la société d'alors à un effet semblable au retentissement qui a traversé le pays à la suite du sermon de Noël de Mgr Serédi. C'est du faîte de la Sion hongroise, où la Croix avait été plantée jadis par notre saint roi, que la nation a reçu l'exhortation *d'avoir le courage d'être à nouveau chrétienne*, non seulement par devise, mais par son attitude, par ses actes ... Vivez en chrétiens! » — dit le prince-primat. Or, à considérer les profondeurs de la vie actuelle, on est contraint d'avouer qu'il faut aujourd'hui plus de courage et une résolution plus héroïque pour vivre en chrétien que pour vivre dangereusement ... Nous n'avons qu'à libérer le courage opprimé dans les âmes, pour une vie chrétienne sans phrase ni hypocrisie. Un grand écrivain français à l'âme pure s'est exprimé ainsi : « Ce n'est pas la paix que je cherche, c'est la vie ... » Ne perdons donc pas de vue, même dans l'adversité, ce grand but. Cherchons, même en combattant — la vie ...[2]

D'une manière très intéressante, l'article de Noël du président du Conseil, Ladislas de Bárdossy, paru dans le *Pester Lloyd* se range à côté du message de Noël du prince-primat. Sous le titre: « Mission hongroise », il écrit entre autres:

... Dans l'histoire millénaire de la nation hongroise les vérités de l'histoire universelle se reflètent avec une pureté cristalline. La Providence conduisit cette nation dans un pays où aucun peuple n'avait pu fonder sa vie d'une façon durable ... Le temps a effacé jusqu'à leur nom alors que par sa constitution en Etat le peuple hongrois a créé une construction d'Etat qui non seulement s'est enracinée dans

[1] Justin Serédi, *Nemzeti Ujság*, 25 décembre 1941.
[2] Georges Parragi, *Magyar Nemzet*, 1er janvier 1942.

cette partie du continent, mais a également été capable d'influencer l'histoire de l'Europe dans un sens positif... A l'époque turque, la ligne frontière entre Occident et Orient passait à travers le corps saignant de la Hongrie, mais le peuple hongrois n'en resta pas moins fidèle à sa mission historique. Il résista au conquérant oriental par une défense efficace, tout en s'efforçant, avec un sens de la diplomatie habile, de diminuer le danger même... Les excellents diplomates transylvains détournèrent avec succès nombre d'attaques turques et, pendant ce temps, l'Occident pouvait préparer plus tranquillement sa contre-offensive. Aussi, la Hongrie comme état-tampon et zone de sécurité, présentait-elle une importance immense pour l'Occident. Or son rôle, au cours de l'histoire, ressortit sous d'autres aspects encore : pendant des siècles d'orages, le bassin du Danube devint le refuge commun de nombreuses nations.

Si un idéal d'Etat uni permettant la vie commune et pacifique des habitants de cette région ne s'y était pas développé, les frictions incessantes auraient pu devenir fatales à la patrie commune aussi bien qu'à l'Europe. Seul un Etat fort et uni put jouer le rôle d'Etat-tampon de l'Europe, de façon à serrer contre lui, selon l'idée de St. Etienne, les peuples qui l'habitaient, et à leur assurer, au lieu d'une lutte fratricide, les bienfaits de la communauté... Celui qui voudrait appliquer à nos jours la vérité de temps révolus retrouverait aisément dans la Hongrie actuelle les mêmes principes juridiques qui ont toujours déterminé la mission des Hongrois. La Hongrie fait partie de l'Occident, mais elle est justement l'avant-poste de l'Occident, dépositaire de l'idée occidentale et chrétienne dans les zones frontières, toujours dangereuses, vers l'Orient. Aujourd'hui encore, elle fait figure d'intermédiaire dans la vie commune des peuples. La politique du peuple hongrois, actuellement comme dans le passé, tend à renforcer la paix et la bonne intelligence des peuples habitant le bassin danubien. Fidèle à ses coutumes ancestrales, ce peuple ne combat pas uniquement pour son bien, mais en même temps dans l'intérêt d'autrui. Il n'est pas seulement de son intérêt, mais également de celui de tout le bassin danubien, voire même de l'Europe, qu'un Etat fort et bien fondé également du point de vue moral existe en cet endroit. Aujourd'hui encore, la nation hongroise ne veut que contribuer, d'une façon digne de sa mission historique, au développement pacifique de cette région et, en raison de sa mission historique, elle a le pas sur quiconque pour jouer dans cet espace le rôle de facteur constitutif d'Etat...[1]

Une déclaration intéressante a été faite par le comte Etienne Bethlen, au seuil du nouvel an. Il a placé, cette fois, ses idées dans la perspective de la Transylvanie. Le comte Etienne Bethlen est l'un des meilleurs spécialistes de la question transylvaine non seulement par son origine mais encore parce que, au cours des longues années de son activité politique, lorsqu'il prit part d'une manière active à la politique européenne, ce fut toujours le développement du sort de la Transylvanie qui lui a le plus tenu au cœur.

La Transylvanie du nord se ressoude rapidement à la mère-patrie grâce aux forces de la nature, et cette soudure se poursuit sans accident, preuve de la vigueur et de la capacité de régénération de l'organisme national, et preuve du fait qu'aucune partie du corps écartelé ne s'était résignée à l'état créé par la violence. Cependant, même ce processus de guérison est accompagné de douleurs ; l'adaptation réciproque et le rétablissement de l'harmonie entre les processus naturels provoquent des difficultés... Le pansement doit être appliqué avec prudence et circonspection et ne doit pas être trop serré... Quant aux minorités nationales, il convient de remarquer que l'Etat hongrois a accordé aux groupes ethniques roumain et saxon tous les avantages que ceux-ci peuvent demander au point de vue de leur vie minoritaire... Les Roumains qui, sur le plan culturel, s'efforcent de développer leurs positions et qui ne manquent pas de recourir, à cet effet, à l'appui de l'Etat hongrois, abstraction faite des attaches qui les lient aux Roumains vivant au delà de la frontière, adoptent pour la plupart une attitude passive. Les grandes masses paysannes de ce peuple, bien que les difficultés de leur existence ne soient ni moins ni plus grandes que celles

[1] Ladislas de Bárdossy, *Pester Lloyd*, 25 décembre 1941.

des Hongrois de Transylvanie, considèrent la nouvelle situation avec tranquillité et même, elles se réjouissent plutôt de l'ordre juridique créé par le juge hongrois juste et l'administration intègre qui, si sa juridiction est parfois un peu lente, applique une mesure égale pour chacun, qu'il soit Hongrois ou Roumain ... L'Etat hongrois et son gouvernement, depuis les premiers actes du président du Conseil Paul Teleki font participer les Roumains à un traitement absolument correct, humain et courtois, jetant un voile sur un triste passé, vieux de vingt ans, et jusqu'à la moindre trace de vengeance est absente, ce qui constitue un éclatant exemple de la tolérance propre à la race hongroise ...[1]

Une autre manifestation idéologique fort intéressante du président du Conseil, M. de Bárdossy, parue dans le cahier de Nouvel An d'une de nos revues scientifiques, est consacrée également aux problèmes de la vie minoritaire.

Notre grand roi St. Etienne, fondateur du pays, dans ses enseignements adressés à son fils, disait des peuples hôtes et nouveaux venus ce qui suit : « Je te lègue, mon fils, le devoir de leur accorder avec bienveillance la nourriture et un entretien honnête afin qu'ils vivent chez toi avec plus de plaisir qu'ils ne demeureraient ailleurs ... » A la suite de cet enseignement, les hôtes étrangers, au cours de l'histoire, se firent de plus en plus nombreux, hôtes venus se réfugier sur les territoires défendus par la force militaire des Hongrois et où régnaient de meilleures conditions de vie ... Cependant la tâche que nous avons assumée de ce fait n'est pas simple ; l'histoire amena chez nous des éléments ethniques variés à la mentalité tout à fait divergente, et la réalisation de l'harmonie entre leurs formes de vie et celles des Hongrois a souvent créé de sérieuses difficultés ... La nation hongroise — et là, nous pourrions citer les enseignements de n'importe lequel de nos dirigeants spirituels — a toujours reconnu à chaque nationalité son droit à cultiver et à développer en toute liberté sa langue, ses caractères raciaux spécifiques et ses qualités populaires ... Dignes de nos traditions millénaires, nous nous laissons guider aujourd'hui encore par la compréhension et non par la haine. Les amères expériences de vingt-deux années nous ont enseigné à mesurer la différence entre le sort minoritaire imposé aux Hongrois d'une façon illégale et contraire à toute justice, et les formes de vie basées sur les droits d'hospitalité, spontanément acceptées par les minorités habitant la Hongrie ... Nous continuons à suivre ce chemin en citant le mot de Széchenyi : « Habitants de notre pays, citoyens que le sort, le temps et les événements de l'histoire ont fondu en un seul corps, tendez-vous une main amicale ... Accommodons nos droits naturels avec la justice et la modération qui conviennent à des hommes ... »[2]

Les amis de l'esprit pur ont célébré une fête intime à la récente assemblée de la Société Parthénon. L'an passé, nous avions rendu compte en détail de la réorganisation de la société Parthénon fondée pour les amis des études classiques, ainsi que du rôle joué par le nouveau président de la société, M. Léopold Baranyai (président, en même temps, de la Banque Nationale de Hongrie) dans la vie spirituelle hongroise, par l'intermédiaire de la société. Les réunions de celle-ci, à la suite des manifestations présidentielles, sont devenues le lieu de rendez-vous de l'élite intellectuelle et il ne nous semble pas inutile d'enregistrer certains passages de la conférence donnée par M. Léopold Baranyai sous le titre: *Homo Historicus et Homo Oeconomicus.*

Je ne suis ni pédagogue ni historien des civilisations — a dit M. Baranyai — et je ne puis fournir que mon opinion personnelle fondée sur ma conception de l'homme et du monde, bref, sur ma vision du monde ... Il y vingt ans, on a souligné à cette même tribune que la discussion engagée entre les adversaires et les défenseurs des études humanistes s'expliquait au fond par des différences idéologiques. Moi aussi, j'essaie de partir de l'idée aboutissant au technicisme du monde moderne pour en tirer la conclusion du point de vue universellement

[1] Etienne Bethlen (comte), *8 Órai Ujság*, 31 décembre 1941.
[2] Ladislas de Bárdossy, *Láthatár*, 1er janvier 1942.

humain et spécifiquement hongrois... Pour le naturalisme moderne, l'essence de la vie ne réside pas dans le monde spirituel intérieur de l'homme, mais dans la nature extérieure. Selon cette doctrine, la nature n'a qu'une seule norme : celle qui se manifeste par les lois de la nature. Toute autre croyance, selon cette doctrine, n'est que jonglerie et duperie de soi-même. L'attitude de l'homme est déterminée exclusivement par les faits de la nature et par les conditions d'existence. Ce que nous croyons être le monde spirituel de l'homme n'est autre chose qu'une série de réactions provoquées par la nature extérieure... En opposition à l'homo œconomicus de la pensée rationaliste, se trouve le homo historicus qui, fortifié par les images du passé, scrute l'avenir et s'efforce de façonner l'avenir jusque dans le présent. L'homme est ancré par une moitié de son être dans la nature, mais par sa meilleure moitié il a toujours essayé de s'élever autant que possible des assises naturelles de son être pour installer son monde selon les normes immanentes de son esprit... C'est grâce à son esprit que l'homme s'affranchit de l'instinct grégaire, qu'il mène sa vie d'une façon libre et personnelle et qu'il crée son monde, construit au-dessus de la nature... C'est précisément là, dans la foi mise dans les idéaux, que la conception du monde de l'homme humaniste rencontre la pensée chrétienne qui, elle, diffère également sur ce point — celui de la foi — de la conception naturaliste. Dans la réalité, l'opposition des deux conceptions n'est peut-être pas aussi aiguë ; en effet, chez la plupart des gens elle ne se présente pas de cette façon groupée dans une suite d'idées, mais s'accentue plutôt dans leurs opinions formées en face de tel élément ou de tel autre de la vie... En conformité du caractère double, moral et physique, de l'homme, les deux conceptions sont toujours présentes dans chaque époque, mais jamais avec la même intensité. C'est tantôt l'une, tantôt l'autre qui prévaut... On serait tenté de dire que la civilisation elle-même a ses conjonctures et que la vie spirituelle a également ses dépressions périodiques, mais que chaque dépression contient en même temps le germe de l'ascension... Ces dépressions ne durent pas éternellement : le temps qui passe les emporte. Aussitôt que l'équilibre de la vie économique se rétablit, la conjoncture de la civilisation à son tour change : après la vallée, c'est une nouvelle ascension. L'homme se redressera, il n'a pas besoin des béquilles du naturalisme... L'opposition de l'humanisme et du naturalisme n'est pas importante seulement de points de vue humains généraux, mais aussi du point de vue des nations et plus particulièrement des petites nations... Selon le naturalisme, la nation n'est au fond rien d'autre que la communauté de gens vivant ensemble par hasard. Les nations ne se distinguent que par leurs races, par leurs langues et par le fait qu'elles ont des façons de vivre différentes en fonction des conditions climatiques respectives... Donc, la nation ne serait, au fond, qu'une communauté biologique qui aurait comme but suprême d'assurer son existence raciale et économique... L'humanisme a une autre conception de la nation. L'Europe et les peuples de race blanche ont depuis longtemps dépassé le stade primitif de l'évolution où la communauté biologique constitue le lien principal ; l'élément biologique a été relégué au fond et le facteur moral a gagné le premier plan... La nation n'est pas une œuvre de la nature mais de l'histoire, elle est une communauté morale contenue par des idéaux communs, par les idées de valeur et le sentiment commun de mission se traduisant par ces idéaux. C'est ce qui lie les membres d'une nation et c'est ce qui distingue les diverses nations les unes des autres... Nous vivons une vie nationale si nous dirigeons notre attention continuellement vers les idéaux de la nation et si nous tendons à ce que notre attitude, nos actes et nos institutions soient toujours en harmonie avec ces idéaux. Seule une nation dont les fils sont capables de cet effort spirituel, est forte... Par contre le naturalisme ne distingue pas, bien au contraire il nivelle, il égalise ; il considère les petites nations comme faibles en diminuant leur confiance en elles-mêmes et en jetant sur leur vie le voile de l'internationalisme. Le procédé du bombardement de l'atome peut être le même dans tous les laboratoires, qu'ils se trouvent à Budapest ou à Paris ; des vertus nationales ne sauraient être mises en valeur au cours de tels procédés. En général, les institutions économiques des grandes nations peuvent être plus universelles et plus efficaces que celles des petites nations, mais la vie nationale supérieure telle qu'elle est cultivée par l'humanisme n'exige que de l'âme, une manière de penser élevée, une conscience juste des valeurs, et des actes justes... On ne peut diviser l'histoire en parcelles ; on ne peut vraiment comprendre la vie de chaque époque ou de chaque nation que si l'on voit le fond d'où se détache cette vie, le processus historique entier, mais surtout le sol d'où notre civilisation

est sortie . . . Plus nous nous approfondissons dans notre passé, et plus notre sens historique se raffermit et plus nos mesures seront solides pour juger le présent sous une juste lumière et pour orienter notre attitude avec assurance . . . Je voudrais souligner que je ne prends pas position contre les sciences naturelles, la technique et l'économie ; je ne pourrais d'ailleurs pas le faire puisque, en raison de mon métier, je suis extrêmement proche de celles-ci. Ce n'est pas contre elles, mais pour l'humanisme que j'ai pris position ; mes conclusions se bornent tout simplement à placer l'esprit au-dessus de la matière et à considérer la technique et l'économie comme des instruments utiles qui n'ont une valeur réelle qu'à condition de servir la vie morale de l'homme . . .[1]

Le discours de M. Léopold Baranyai a eu un vif retentissement. Bien que des voix adverses se soient également fait entendre, touchant d'ailleurs peu à l'essence même de sa conférence, celle-ci a donné lieu plutôt à des prises de position favorables de la part de l'élite intellectuelle. Ainsi, l'un des talents les plus remarquables des lettres hongroises, l'excellent romancier M. Alexandre Márai, a consacré à la conférence un article dans lequel il dit notamment:

La conférence de M. Léopold Baranyai a produit sur les auditeurs l'effet d'une sorte d'invitation à un grand examen de conscience : chacun à son poste et dans son monde est responsable de la crise de l'ordre spirituel et moral du monde . . . Il n'est pas facile d'écrire aujourd'hui : mille contraintes faites de malentendus, de soupçons, de passions idéologiques, de censures officielles et sociales ligotent la main de l'intellectuel. Il n'est pas facile d'écrire aujourd'hui mais écrire en hongrois, démontrer devant le monde le droit de la civilisation hongroise à la vie, est aujourd'hui une tâche d'une importance vitale pour la nation . . . Il faut que nous sachions que dans le monde de la haine, la nation hongroise, son rôle et sa mission se maintiennent ou tombent avec notre langue. A y réfléchir, nous trouvons pitoyables nos oppositions « de principe » ou « idéologiques » qui, à l'heure actuelle, séparent sur le front de l'esprit nos écrivains et nos publicistes . . . En réalité, il s'agit du tout, de l'existence ou du néant, de l'unité même de la littérature et de l'esprit hongrois. Dans l'Europe nouvelle qui naîtra un jour des gestations du sang et du fer, la nation hongroise ne pourra affirmer sa place que par des armes militaires et spirituelles pures . . . Ne nous berçons pas de l'illusion que, dans des moments critiques, nous pourrions être sauvés par quelqu'un d'autre que nous-mêmes et que personne d'autre que nous-mêmes pourrait témoigner en notre faveur. Dans les temps qui vont venir, l'esprit hongrois aura un rôle tel qu'il n'a peut-être jamais connu le pareil au cours de son histoire : c'est cet esprit qui sera appelé à démontrer aux yeux du monde que les Hongrois ont une place à occuper dans l'Europe non seulement en raison du passé et des traditions, mais encore au nom de la volonté de coopération et du niveau spirituel. Là où la haine fait rage, seul cet esprit peut apaiser. Là où on fait de faux arguments une massue contre les Hongrois, la littérature, la poésie et la presse hongroises seront appelées à arracher aux mains de nos adversaires les faux arguments . . . La guerre a plusieurs fronts ; sur le front de l'esprit hongrois, maints événements se passeront dont rêvent chez nous des âmes de bonne foi mais mal informées ou qui attachent plus de valeur à leurs désirs qu'à leurs informations . . . C'est cette conscience de mission qui doit pénétrer aujourd'hui quiconque écrit une phrase en hongrois. Nous ne saurions nous peser nous-mêmes assez sévèrement si nous ne voulons pas que sur la balance du monde, chargée si souvent de faux poids, on ne nous trouve trop légers . . .[2]

Le discours de M. Baranyai était une profession de foi courageuse et c'est un résultat des temps où nous vivons qu'au milieu des crises spirituelles et humaines d'aujourd'hui, un tel appel et un tel avertissement ait pu être lancé. Sa profession de foi nous est commune à tous ; ses paroles étaient une expression de la conscience même de la culture classique hongroise. C'était le langage d'un Européen véritable qui connaît les rapports humains et européens de la civilisation hongroise . . . Son discours est un avertissement et une exhortation traitant des choses de l'esprit ; ce n'est pas une récrimination, pas plus qu'une représentation

[1] Léopold Baranyai, *Budapesti Szemle*, 1er janvier 1942.
[2] Alexandre Márai, *Pesti Hirlap*, 2 décembre 1941.

des dangers, mais un simple témoignage positif en faveur des valeurs que signifie aujourd'hui encore, et immuablement, l'idéal humaniste au milieu de tant d'orages sanglants. C'est l'esprit historique, c'est l'idéal humaniste qui ont maintenu la conscience historique de la Hongrie. C'est ce qui a façonné l'idée de sa continuité. Seule la possession certaine de cette conscience nous permet de résister aux dangers de notre époque. Ce courage ne peut être dû qu'au seul idéal humaniste qui s'affirme au milieu des menaces du monde d'aujourd'hui, idéal renforcé par la conscience, l'héritage millénaire et le fier européanisme d'un humanisme libre et noble.[1]

In memoriam . . :

Il y a un quart de siècle, un matin d'octobre brumeux, les journaux hongrois paraissaient encadrés de noir et en tête figuraient ces quatre mots tragiques: « Le roi est mort . . . » Dès aujourd'hui, la personnalité comme souverain de François-Joseph Ier se dessine avec clarté aux yeux des historiens d'une époque révolue. L'opinion nationale, à la suite des expériences et des enseignements des lustres écoulés depuis, a remplacé la figure du jeune monarque se tournant contre les Hongrois, imposant à leur pays une constitution arbitraire et se servant de généraux avides de sang, par l'image du « vieux roi », et cette opinion voit en lui un *pater familias* qui, avec une soucieuse vigilance, veille sur ses peuples, et non en dernier lieu sur les Hongrois. C'est cette image qui est restée dans les âmes et, au milieu des épreuves de la seconde guerre mondiale, l'opinion hongroise a été unanime à s'arrêter un instant avec émotion devant le souvenir du grand mort, du roi couronné de Hongrie, François-Joseph Ier.

Il était convaincu d'être élu par le destin, néanmoins le règne par la grâce de Dieu et la noblesse infinie de sa naissance qui semblait ne plus être de ce monde, étaient déjà pour lui un fardeau énorme qu'il était de son devoir moral de porter . . . C'est avec lui que la continuité historique ayant relié l'Europe moderne au moyen âge s'est rompue. Il n'a pas vécu jusqu'à la révolution, mais sa vie durant, il l'a combattue. D'ailleurs, de son vivant, son empire n'était plus qu'un résidu fortement réduit de l'universalisme médiéval, de l'empire planant au-dessus des peuples, dans lequel les nations chrétiennes avaient mis pendant si longtemps leurs espoirs. Sa personnalité était une sorte de mélange surhumain d'une vocation de souverain familial et religieux, de l'accomplissement sublime, froid et méticuleux du devoir et enfin de la découverte vraiment tragique de cette vérité politique qu'il faut tenir bon, sinon un chaos infini s'abat sur l'Europe centrale . . . Pendant les quarante ou cinquante dernières années de paix de sa vie, il s'est laissé guider par son réalisme politique. Pour ce faire, il avait un grand appui en son attitude qualifiée dès lors et bien souvent depuis, de dépourvue d'élan et d'imagination, en son obstination et en sa ténacité qui étaient chez lui un héritage de famille. Il reconnaissait difficilement certaines vérités, mais alors il y tenait fidèlement et jusqu'au bout. Tel fut le cas pour le Compromis austro-hongrois. Après 1867, le centre de gravité de la Monarchie s'est déplacé graduellement vers les Hongrois ; en effet, seuls les Hongrois étaient dépositaires d'un long héritage politique ininterrompu et d'une tournure d'esprit politique . . .[2]

Echos de Suisse du jubilé Széchenyi

Dans les colonnes de cette revue, nous avions rendu compte en détail des déclarations d'hommes d'Etat et de publicistes occasionnées en Hongrie par le 150e anniversaire de la naissance du « plus grand des Hongrois », le comte Etienne Széchenyi. Un écho intéressant vient d'être provoqué par ces études approfondissant les connaissances de la nation sur elle-même, de la part de *La Tribune* de Genève, dans laquelle notre excellent confrère Michel Monnier a exposé dans

[1] *Jelenkor*, n° 15 décembre 1941.
[2] Louis Gogolák, *Magyar Nemzet*, 25 février 1941.

un essai aussi concis que clair et bien composé la vie et l'œuvre d'Etienne Széchenyi. L'auteur accompagne l'officier de cavalerie audacieux des guerres napoléoniennes sur le long chemin d'une vie qui coïncide avec celui de la modernisation de la Hongrie. Il donne une belle analyse de la grande personnalité, objet des fêtes de Hongrie, lorsqu'il écrit à propos du jeune Széchenyi: « Ses connaissances approfondies des conditions et des institutions de l'étranger lui ouvrent des horizons nouveaux et lui font entrevoir tout ce qui manque à sa patrie épuisée par les luttes séculaires . . . Il ressent la vocation de mettre ses forces et ses capacités au service du pays pour collaborer à sa réforme et à sa reconstruction. Il s'impose bien vite comme promoteur d'une grande renaissance nationale et comme champion de la réforme hongroise . . . »[1]

[1] (16 octobre 1941, *La Tribune de Genève.*)

Rédacteur en chef-gérant: JOSEPH BALOGH

NOUVELLE REVUE DE HONGRIE

PRÉSIDENT DU COMITÉ DE RÉDACTION: BARON B. LÁNG

XXXV^e (XI^e) année II Mars 1942

KÖNYVTÁRA

Sommaire

I. C^TE ALBERT APPONYI *La nation hongroise entre l'Orient et l'Occident* 99

II. ETIENNE CSABAI *Les transformations de l'art hongrois* 122

III. ÁKOS SZENDREY *La noce du Mort* 132

IV. ALEXANDRE VERESS *La musique populaire hongroise* 138

V. R. P. ASZTRIK GÁBRIEL O. PRAEM. *Maître Jacques de Hongrie* 148

VI. C^TESSE PAUL PÁLFFY *Un peintre en tapisseries: Noémie Ferenczy* 160

VII. B^ARON FRANÇOIS FIÁTH *Un après-midi chez le comte Széchenyi* 163

Hors-texte:

124—125, 160—161, 166—167.

Chronique du mois

LADISLAS GÁLDI *Chronique scientifique* 170

DÉSIRÉ KERESZTURY *Première moitié de la saison théâtrale* 173

ETIENNE LAKATOS *La première exposition musicale de Transylvanie* 181

*** *La presse et les revues* 183

Parmi les livres 189

Prix de l'abonnement annuel

France: 250 fr., Grande-Bretagne: £ 1, Hongrie: 30 pengő,
Allemagne: 20 RM, Italie: 80 lire, Suisse: 25 fr.

Rédaction et Administration: Budapest, VI., Vilmos cs. út 3. Tél. 426-522

Ont collaboré à ce numéro

ETIENNE CSABAI, historien d'art, dont la dernière étude publiée dans la *NRH* avait comme titre : « De l'art roumain, de l'art hongrois et de l'Europe latine » (septembre 1940) ✍ *ÁKOS SZENDREY*, ethnographe, dont le dernier article publié ici (octobre 1941) avait pour titre : « Beauté et soins de beauté des jeunes paysannes hongroises » ✍ *ALEXANDRE VERESS*, professeur à l'Académie de Musique ✍ R. P. *ASZTRIK GÁBRIEL* O. Praem., dont la dernière étude parue dans la *NRH* (novembre 1940) ✍ Comtesse *PAUL PÁLFFY*, née *LOUISE DE VILMORIN*, auteur de « Sainte Unefois », « La fin des Villavide », « Le lit à colonnes », « Fiançailles pour rire » ✍ *LADISLAS GÁLDI*, notre collaborateur régulier, auteur de l'article « La langue hongroise » paru dans notre Revue en décembre 1941 ✍ *DÉSIRÉ KERESZTURY*, dont le dernier compte rendu théâtral a paru ici en janvier 1941.

Note de la Rédaction

Les articles publiés dans la NRH *ne représentent pas nécessairement l'opinion de cette revue ou de la* Société de la Nouvelle Revue de Hongrie *et n'engagent en rien leur responsabilité.*

La NRH *ne publie que de l'inédit.*

La rédaction tient à prévenir ses collaborateurs que la limite qu'elle doit s'imposer quant à la longueur des articles publiés par elle est de dix pages ; d'autre part, sauf pour la partie littéraire et les feuilletons, elle n'accepte que des articles entiers et ne publie pas de suites.

La NRH *prie ses collaborateurs de n'envoyer que des manuscrits écrits à la machine. Elle se réserve d'autoriser les publications périodiques de la Hongrie et de l'étranger qui en auront fait la demande à reproduire ou traduire ses articles.*

Tirages à part: Ceux de nos collaborateurs qui habitent en Hongrie sont priés de bien vouloir se mettre directement en rapport avec notre imprimerie, la S. A. Athenaeum, mais de demander au préalable le bon à tirer de notre bureau d'édition. Pour ceux de nos collaborateurs étrangers qui le désireront, ce dernier se chargera des pourparlers avec l'imprimerie.

La nation hongroise entre l'Orient et l'Occident

Par le Comte ALBERT APPONYI

Pour terminer la série d'études que nous avons commencé à publier dans notre numéro spécial, à l'occasion du dixième anniversaire de notre Revue, nous donnons maintenant une étude du comte Apponyi qui présida à la fondation de notre Société, ce qui nous permet en même temps de célébrer pieusement la mémoire du grand homme d'Etat hongrois qui est mort voici justement neuf ans. Le comte Apponyi avait écrit cette étude au cours de la précédente guerre mondiale, c'est-à-dire au moment où la Hongrie se trouvait dans une situation analogue à celle qui est encore aujourd'hui la sienne, obligée d'examiner profondément, une fois de plus, tout l'ensemble des problèmes relatifs à sa position entre « l'Orient et l'Occident ». C'est dire l'actualité absolue des belles pages que nos lecteurs trouveront ci-dessous.

La Rédaction

LES NATIONS MÈNENT une vie aussi peu isolée que les individus. D'autres nations luttent, évoluent, déclinent, aspirent, s'évertuent, donc vivent, autour de nous et, qu'elles le veuillent ou non, la vie de chacune d'elles exerce une influence sur la vie de l'autre. Aucune nation ne peut fixer son propre destin sans avoir d'égards envers ses voisins, chacune doit compter avec les aspirations et la force de celles qui l'entourent lorsqu'elle s'assigne des buts et pèse ses propres forces. En d'autres termes: chaque nation doit s'adapter à la politique internationale et cette adaptation peut être pour quelques-unes, en particulier pour les plus petites, une question de vie et de mort.

Ceci est vrai, dans une proportion plus forte encore, de la nation hongroise que la Providence a placée en Europe sur un territoire qui, du point de vue géographique, est peut-être le plus dangereux de tous. Elle a placé cette race sans parents et relativement peu nombreuse sur la ligne de choc de grandes races et de grands courants mondiaux. Ce fut en effet, dès le début et aujourd'hui encore, une des conditions de notre existence nationale que d'établir correctement nos rapports avec les masses et les forces environnantes pour nous attacher à celles qui garantissent le plus efficacement notre sécurité, le développement de notre unité nationale et le maintien de notre indépendance. Y a-t-il un moment plus opportun pour méditer ces graves questions que celui dans lequel notre position politique est mise à l'épreuve par une guerre mondiale? Sommes-nous dans cette guerre du côté où nous devons être? Cette question ne se pose pas à nous pour la première fois, puisque nous nous trouvons déjà en pleine guerre et nous l'avons envisagée au commencement même. Le fait de la mettre en pleine lumière peut cependant devenir une source de

force et de décision bien arrêtée pour nous car plus nous approfondissons l'étude de la situation plus il nous apparaît avec évidence que notre grave épreuve actuelle et notre position politique ne peuvent nullement être attribuées à quelque caprice de l'histoire — si caprice il y a — mais bien à sa logique inexorable.

J'ai exposé maintes fois que la guerre actuelle, bien que deux grandes nations occidentales y prennent part aux côtés de la Russie, n'est au fond qu'une guerre russe, notamment une guerre de conquête, préparée de longue main et soigneusement organisée, donc une nouvelle poussée de l'Orient contre l'Occident; je peux donc me servir de cette thèse acceptée et en faire la base de mon analyse présente.

Que veulent dire toutefois ces mots: « Occident », « Orient »? Sont-ils uniquement des définitions géographiques? En ce cas, on aurait tort de s'en occuper sérieusement, ailleurs que dans des recherches géographiques. Ils ont cependant un sens bien plus vaste. Ils signifient deux grands courants mondiaux, deux conceptions fondamentales, dont chacune est d'une telle complexité et revêt tant de formes qu'il n'est pas facile de les caractériser comme des unités, ou du moins, comme des résumés de l'histoire de la civilisation. Je tâcherai pourtant de le faire en esquissant quelques traits.

Le concept de l'Occident correspond à peu près, géographiquement et historiquement, au territoire de l'Empire romain où la faculté d'organisation de Rome, unie à la culture grecque, créa un des types les plus remarquables de la civilisation et jeta les bases de la culture actuelle. Cette civilisation occupe la première place parmi les créations de l'esprit humain, en tant qu'elle se manifeste dans la philosophie, dans l'art et dans l'organisation juridique. Quelque chose pourtant lui manquait: une base morale satisfaisante. Ce fut la raison pour laquelle elle ne put préserver de la décadence les peuples qu'elle avait unifiés.

Le christianisme qui apporta cette base ne trouva plus en ces peuples une matière susceptible d'être régénérée; il fallait pour cela un composé ethnique nouveau: celui des Germains qui renversèrent l'Empire romain d'Occident et, fondus dans sa population, formèrent de nouveaux types de nations. Ils créèrent, d'autre part, au nord de l'Empire, des formations primitives mais aptes à devenir plus tard des foyers de civilisation; c'est de ce sol que sortirent les pousses des doctrines chrétiennes, transformant la vie terrestre; c'est sur ce sol que se firent valoir, au cours d'une maturation lente, qui est loin d'être terminée, les axiomes moraux et sociaux dont l'Occident est empreint et qui le font qualifier comme tel. La culture gréco-latine, bien que reléguée pour un temps au second plan, restait un des moteurs et la partie intégrante du nouvel esprit occidental. Dans le domaine de l'organisation juridique et sociale, les institutions romaines pénétrèrent peu à peu celles des peuples conquérants et les transformèrent graduellement; la philosophie grecque, en particulier les doctrines de

MAGYAR TUDOMÁNYOS AKADÉMIA KÖNYVTÁRA

Platon et d'Aristote, fournit une base au développement grandiose de la théologie et de la philosophie chrétiennes du moyen âge, après avoir servi à la culture mauresque de l'Espagne. Quant à la floraison scientifique tout à fait particulière qui s'était développée dans ce pays, nous pourrions la qualifier comme une tentative brillante mais mort-née de la civilisation occidentale sur la base de l'Islam. L'influence des auteurs latins et grecs agissait sans cesse, les beaux-arts grecs seuls durent attendre longtemps, jusqu'à la Renaissance qui, elle aussi, arriva enfin. L'esprit occidental d'aujourd'hui est donc le résultat de facteurs très divers dont les plus remarquables furent la culture gréco-latine, la renaissance ethnique résultant de la migration des peuples et principalement le christianisme, grâce à sa morale de grande portée dont les effets se firent sentir dans l'organisme de l'Etat et de la société. La faculté de transformation, d'évolution et d'adaptation, autrement dit l'élasticité de la vie, est restée un des traits constants de l'esprit occidental. Celui-ci pouvait par conséquent, tout en conservant ses traits distinctifs, se conformer aux aspirations des époques et des peuples les plus différents, s'étendre à des continents nouveaux et, en ayant ses hauts et ses bas, se développer de plus en plus.

Quels sont cependant les traits distinctifs stables qui caractérisent l'esprit occidental proprement dit? Grande et grave question mais non pas insoluble, si nous n'exigeons pas de sa solution cette fixité mathématique à laquelle il est impossible d'atteindre lorsqu'on veut analyser des conditions sociales en évolution incessante. Cette réserve faite, je répondrais à la question posée, de la façon suivante:

L'esprit occidental se caractérise par quatre formules:
la reconnaissance de la valeur absolue de l'homme,
de l'entière dignité humaine de la femme,
le respect du travail,
la distinction de l'autorité religieuse et laïque.

Ce sont ces quatre traits fondamentaux qui, dans des phases presque innombrables de l'évolution, caractérisent chaque organisme social ou politique de l'Occident. Là où ils manquent totalement ou en partie, l'Occident prend fin. Si nous les méditons tant soit peu, ce que je ne puis me permettre aujourd'hui, nous comprendrons facilement que l'Occident seul peut être réellement, c'est-à-dire intérieurement, progressif; car il est tout à fait évident qu'il contient les conditions indispensables au développement de l'énergie humaine, en tant qu'elle aspire au progrès et au perfectionnement. Il est naturel que ces conditions ne se réalisent pas pleinement dès le début. Le principe de la valeur absolue de l'homme ne se manifeste pratiquement que sur un plan moral par la reconnaissance de l'égalité des âmes devant Dieu, en posant ainsi, dès l'abord, des limites au despotisme du seigneur, même à l'égard de son esclave; une évolution ultérieure apportera l'égalité juridique et les aspirations de nivellement social. La reconnaissance de l'entière dignité humaine de la femme part

d'une base semblable; tout d'abord elle ne s'affirme que du point de vue de la loi morale: par la protection absolue de l'honneur féminin et de la monogamie, par le relèvement de l'autorité maternelle; ce n'est qu'ensuite qu'elle passe à l'établissement de l'égalité juridique, pour se manifester enfin dans le mouvement tendant à l'égalité en matière de droit public. Le respect du travail, non plus, ne signifie pas d'abord la suppression des différences de classes mais uniquement le fait qu'aucune espèce de travail ne sera désormais considérée comme malhonnête, que chacune d'elles aura son honneur corporatif jusqu'au moment où l'évolution conduira à l'estime égale pour toutes les professions.

La distinction enfin entre l'autorité religieuse et laïque n'est point identique à la séparation qui a résulté d'une certaine évolution historique, ni même à la liberté religieuse; elle ne veut dire autre chose que la constatation de la nature différente de ces autorités, ce qui fait que chacune d'elles jouit d'une certaine indépendance dans son domaine propre. Leurs luttes ont eu pour objet la démarcation de ces domaines, de temps en temps aussi la suprématie, mais n'ont jamais visé à une fusion.

Il saute aux yeux que les quatre principes que je viens de qualifier comme les traits distinctifs de l'esprit occidental s'affirment au cours d'une évolution continue, jusqu'à ce jour inachevée, et peut-être sans fin! Et c'est pourquoi nous pouvons mentionner encore un cinquième trait caractéristique de l'Occident: la faculté de développement de ces idées. Il ne peut être question d'Occident là où ces quatre principes, bien qu'ils figurent au départ d'une nation, sont en stagnation ou même en décadence.

Ce que l'on appelle Orient est quelque chose de beaucoup plus chaotique et infiniment plus difficile à résumer d'après un seul et même principe. Géographiquement, ses frontières ont souvent changé et pourront changer encore. D'une manière approximative, nous parlons de l'Orient par rapport à l'Empire romain d'Occident et par rapport aux territoires des pays qui se sont formés sur les ruines de celui-ci. Mais cette définition n'est pas précise, car elle ne s'étend ni p. e. à l'Afrique du Nord ni à d'autre territoires vagues et ne fait que fournir un point d'appui à notre imagination. Il serait peut-être plus exact de définir l'Orient négativement, de façon à y ranger tous les pays et peuples de l'ancien monde qui n'étaient pas sauvages mais qui se trouvent en dehors de la civilisation occidentale. Dans le passé de cet Orient ainsi conçu, nous trouvons plusieurs civilisations nationales qui furent puissantes et florissantes autrefois mais qui ont péri entièrement. Pensons seulement aux civilisations assyriennes, babyloniennes et à l'ancienne culture de l'Egypte, pour ne mentionner que les plus importantes — ou bien à des civilisations qui existent encore mais nous offrent le tableau de la stagnation ou de la décadence et de la mort lente.

S'il se trouve derrière ces civilisations soit une personnalité nationale vigoureuse soit une conscience religieuse plus lucide, celles-ci cherchent les moyens d'une renaissance dans l'acquisition des résultats de la civilisation occidentale chrétienne. L'exemple le plus brillant de ce fait nous est fourni par le Japon, mais la Chine et les Indes se trouvent engagées sur la même route et le mouvement des Jeunes-Turcs signifie à proprement parler la même chose. Toutes ces tentatives tournent autour de la question de savoir dans quelle mesure on peut concilier les institutions de la civilisation et de la religion anciennes avec les conquêtes de l'esprit occidental auxquelles celui-ci doit sa supériorité frappante. Et bien qu'il soit prématuré de parler du succès de ces tentatives et que, d'autre part, nous n'ayons point à nous interroger ici sur la possibilité d'un tel succès, il nous faut pourtant constater que le fait pur et simple de ces tentatives implique une soumission devant l'Occident, une reconnaissance de la supériorité occidentale. Mais ce sont les derniers phénomènes en Orient et il s'en faut de beaucoup qu'ils soient généraux. Il y a eu des époques où l'Orient a cru à sa supériorité et en a fait foi dans la guerre, possibilité qui, même à l'avenir, n'est point exclue. Car la supériorité de l'Occident n'est absolue qu'en fait de progrès intérieur. Il peut, non pas définitivement, mais de temps à autre, avoir le dessous, pour ce qui est le déploiement de la puissance extérieure. Et il existe une partie de l'Orient qui n'est point éloignée de la croyance en sa propre supériorité et qui, peut-être, en raison de sa religion, ne veut pas être assimilée à l'Orient. C'est cet Orient chrétien, détaché cependant de l'Eglise chrétienne occidentale, qui nous intéresse de plus près. Pourquoi le comptons-nous comme faisant partie de l'Orient? Quels traits caractéristiques le différencient-ils de l'Occident apparenté au point de vue religion? Pourquoi ne faisons-nous pas tout simplement la distinction entre l'Occident et l'Orient, en établissant une délimitation entre les peuples chrétiens et non-chrétiens?

Avant d'essayer de répondre à cette question difficile à tous les points de vue, qu'il me soit permis de faire ressortir un fait qui éclaire quelque peu le problème. Tout le monde connaît le grand schisme qui sépare la chrétienté occidentale en Eglise catholique et en Eglise protestante, et tout le monde sait également qu'au point de vue dogmatique les églises protestantes sont bien plus éloignées de l'église catholique que n'en est éloignée l'église grecque-orientale. Et pourtant nous voyons que catholiques et protestants, depuis qu'ils respectent mutuellement leurs libertés, peuvent sans aucune difficulté se fondre pour constituer une société bourgeoise, alors qu'à l'égard des grecs-orientaux il existe un certain sentiment étranger difficile à définir et qui n'a pu être dissipé que par une accoutumance acquise au cours d'un assez long laps de temps et par le changement de caractère oriental qui intervient là où cette église n'est pas église d'Etat. Je pourrais aussi rappeler un autre fait, à savoir que, pour ce qui est du renforce-

ment de leur puissance, ou encore du rétablissement de l'unité chrétienne, certaines églises protestantes organisées en évêchés ont tenté, à plusieurs reprises, de se rapprocher de l'église grecque-orientale et que ces tentatives ont toujours échoué.

Tout ceci montre qu'en dehors des différences dogmatiques il existe là quelque chose qui, dans les rapports laïques, établit une délimitation plus tranchée entre la chrétienté occidentale et la chrétienté orientale qu'entre les deux grandes branches de la chrétienté occidentale. Ce « quelque chose » est précisément la différence culturelle entre l'esprit occidental et l'esprit oriental.

Mais en quoi consiste cette différence?

Il n'est guère possible de répondre sous une forme positive, car on ne saurait parler de « communauté culturelle orientale » dans le sens où nous parlons de « communauté culturelle occidentale ». Pour établir des traits communs, on ne peut guère procéder que par la négative, c'est-à-dire en montrant que le caractère oriental ressort des traits ou du défaut ou de l'affaiblissement de certains des traits que j'ai désignés ci-dessus comme étant les caractéristiques fondamentales de l'esprit occidental. Or, il nous faut constater également ce manque dans le christianisme oriental et c'est pourquoi nous le rattachons plutôt à l'Orient qu'à la communauté culturelle chrétienne d'Occident.

Le centre de la chrétienté orientale était Byzance; les conditions qui prévalaient alors dans l'Empire romain d'Orient y laissèrent leurs empreintes. La différence qui marque cette évolution provient de l'évolution survenue sur le territoire de l'Empire romain d'Occident et cela surtout pour deux raisons. Tout d'abord ce territoire n'a pas connu l'apparition de nouvelles races civilisatrices capables de régénérer les éléments ethniques en déclin. D'autre part encore, les circonstances mentionnées en premier lieu, de même que toutes celles qui seront mentionnées plus loin, ont comme conséquence l'impossibilité pour le christianisme de faire valoir complètement son effet regénérateur sur les institutions défaillantes et qui exigeaient une transformation; bien plus, il appert que le christianisme fut gâté par ces institutions qui, d'ailleurs, représentaient la dégénérescence de l'esprit grec et du droit romain. En philosophie et en théologie, au lieu que ce fût l'esprit de Platon et celui d'Aristote qui exercèrent une heureuse influence sur l'évolution, comme ce fut le cas pour les grands philosophes de l'Eglise d'Occident au moyen âge, ce fut la stérilité spirituelle des sophistes qui se fit valoir. Dans l'Etat c'est le règne de l'absolutisme impérial le plus cru, absolutisme qui, dans toute son étendue, était un but auquel visait l'esprit du césaropapisme, c'est-à-dire la tendance du pouvoir laïque à régner sur les choses religieuses. Dans la première partie du VIII^e siècle, Léon, empereur d'Isaurie, destructeur notoire de tableaux, écrit au pape Grégoire II: «Sache que je suis empereur et prêtre en une personne». A cela le pape répondit ainsi: « La direction de l'Eglise et le pouvoir temporel sont deux choses toutes différentes. De

même que le pontife n'a pas le droit de s'immiscer dans les affaires du palais (le gouvernement temporel), de même tu dois t'immiscer le moins possible dans les affaires de l'Eglise. Que chacun de nous reste dans le ministère que Dieu lui a donné ». On voit dans cette correspondance ressortir nettement une des différences, — peut-être l'une des plus fortes, — entre l'esprit occidental et l'esprit oriental: là, à l'Occident, la différenciation, ici, en Orient, le mélange des sphères religieuses et mondaines. Cette différenciation, cette déclaration du Rédempteur: « *regnum meum non est de hoc mundo* » (« mon royaume n'est pas de ce monde ») est une des conquêtes fondamentales du christianisme; en somme, voilà semble-t-il, l'un des principes fondamentaux de l'esprit occidental. Ce trait s'estompe dans le christianisme oriental. C'est surtout pourquoi nous le faisons entrer dans l'Orient, c'est pourquoi la vie intime s'y atrophie. Elle perd, — si je puis m'exprimer ainsi — ce pouvoir germinatif grâce auquel ses formules religieuses peuvent prospérer aussi dans le sol de la vie terrestre. Ainsi l'évolution qui tend à une mise en valeur plus parfaite de la liberté individuelle et bourgeoise, de l'esprit social, de la dignité morale ne peut entièrement se produire; on peut même dire qu'elle devient impossible. Certaines institutions occidentales peuvent végéter, comme des greffes, sur quelque tribu orientale hétérogène, mais, là, au bout d'un certain temps elles périssent ou décroissent selon la nature des sucs pris à la tribu.

Pourtant cet esprit oriental a été transmis par Byzance à toutes les nations qui lui ont emprunté le christianisme, avant tout à la Russie qui est l'héritière directe de Byzance, avec la différence essentielle que ce qui manquait à Byzance: une race nombreuse et d'une robustesse extrême et intacte, est au service de l'esprit oriental, race dont les instincts agressifs tendent à la domination universelle et qui a également certains liens de parenté avec des éléments de la civilisation occidentale. Parmi ces congénères, l'affection dérivant des liens de parenté et les ambitions raciales sont souvent plus fortes que le sentiment de communauté culturelle occidentale.

En effet, n'oublions pas cette vérité fondamentale, à savoir que l'on ne peut définir par une simple formule le caractère des courants mondiaux, pas plus que la mission assignée à chacune des nations; c'est donc ce qu'on ne saurait faire en établissant les deux définitions suivantes: Occident et Orient. Souvent les forces dirigeantes et génératrices se contrecarrent les unes les autres et nous ne saurions faire abstraction de certaines de ces forces lorsque nous étudions la philosophie théorique et pratique de l'histoire et des historiens. Cependant nous devons extraire de la multitude de ces forces celles qui présentent les caractères les plus constants et, de par leur nature, même les plus décisifs, comme cela ressort de la différence entre l'esprit occidental et l'esprit oriental. Ainsi il est impossible de ne pas voir que ni l'Occident ni l'Orient ne constituent un bloc politique; au contraire, nous

constatons que les nations qui font partie de l'un ou de l'autre se trouvant souvent en conflit les unes avec les autres, sous l'action de forces étrangères, cherchent et trouvent aussi des alliés dans l'autre groupe. Mais nous pouvons constater, — et d'ailleurs j'y reviendrai, — que c'est là toujours un phénomène anormal qui est ou bien la conséquence d'une situation de contrainte éventuelle ou d'une politique à courte vue. Je dirai, tout de suite, — bien qu'en somme cela fasse partie de la fin de mon exposé, — que le seul espoir d'assister à la prospérité de l'humanité et d'assurer une paix durable serait que l'on parvienne à faire de la communauté culturelle occidentale une alliance politique. Un admirable essai fut fait dans ce sens lorsque le pape Léon posa sur la tête de Charlemagne la couronne d'un nouvel empire chrétien romain d'Occident. Cette tentative échoua, mais il y a lieu de la renouveler, non pas sous la forme d'une monarchie universelle mais sous celle d'une fédération basée sur la reconnaissance d'une communauté d'intérêts d'un caractère plus élevé. Et, si la guerre mondiale actuelle aboutit à ce résultat ou tout au moins aplanit la voie qui y conduit, on pourra dire alors que les souffrances et les sacrifices effrayants qu'elle a exigés n'ont pas été consentis en vain.

A l'Occident, ce groupement assurait la paix car l'Occident ne nourrit pas d'intentions agressives contre l'Orient. Quelques opérations tentées dans un esprit de conquête et qui, d'ailleurs, échouèrent rapidement ne démentent nullement ce qui vient d'être dit car elles n'ont pas été engendrées par l'esprit occidental. En l'espèce, l'Occident, depuis les croisades, se trouve sur la défensive vis-à-vis de l'Orient et ses efforts ont porté et portent seulement sur le rétablissement de ses frontières naturelles détruites ou sur une expansion économique et morale. Donc l'Occident ne menace personne et seule la cause de la paix serait servie par une fédération des nations occidentales, fédération qui, d'autre part, enlèverait aux attaques de l'Orient toute chance de réussite. En effet, l'Orient, de son côté, est dans son essence, agressif. Dès que l'esprit oriental prend fortement corps dans une nation quelconque, il se montre agressif vis-à-vis de l'Occident et trouve toujours quelque prétexte à des tentatives de conquête. Ce fut le cas des Tartares, ce fut aussi le cas des Turcs à l'apogée de leur puissance, et c'est maintenant aussi le cas des Russes. Et cela dure jusqu'à ce que la nation en question ou bien se rallie à l'Occident (c'est ce qui arriva pour nos ancêtres) ou voie ses forces décliner. Il semble que là on se trouve en présence d'une loi naturelle que je pense pouvoir définir ainsi: l'énergie nationale qui, sous l'effet de l'esprit oriental, ne peut se manifester de manière satisfaisante dans l'évolution intérieure est contrainte de chercher à se faire valoir à l'extérieur. Au point de vue politique, il est de prime importance de faire des constatations historiques sur ce phénomène.

Mais assez de généralités. Dans les remous des courants que nous avons rapidement caractérisés ci-dessus, la nation hongroise a dû

trouver sa place naturelle. Etant donné, donc, que la séparation culturelle existant entre l'Occident et l'Orient, ainsi que le différend qui en résulte est un facteur fondamental du développement de notre race, la première décision à prendre, décision essentielle, a été de savoir si le peuple d'Orient qu'était le Hongrois devait rester à l'Orient ou au contraire s'associer à l'Occident.

Cette question s'est trouvée tranchée par la conquête que les Hongrois ont fait de leur patrie. La situation géographique du territoire occupé en a décidé. La nouvelle patrie qui, sur la carte orographique de l'Europe, ressort avec une telle netteté qu'on croirait que les frontières politiques y ont été dessinées, est en premier lieu aussi une unité territoriale naturelle. Il fallait que cette région fût occupée par une race ayant son organisme d'Etat uni et cette tâche, après les tentatives faites par d'autres nations, pendant plusieurs siècles, a été résolue par la race hongroise. Ce territoire est en plus délimité très nettement par la nature au Nord et à l'Est, en partie également au Sud, tandis que les frontières occidentales, bien que pouvant aussi être établies, sont tracées d'une manière moins rigide. La prédestination géographique oblige donc l'Etat constitué sur ce territoire à servir, en tant que facteur indépendant et uni, de lien avec l'Occident tout en constituant une forte position défensive vis-à-vis de l'Orient. On peut même dire que le fait de tenir fortement cette position de défense a été et est aujourd'hui également une des conditions de la sécurité de tout l'Occident.

Toutefois l'intégration au sein de l'Occident ne s'est pas effectuée tout simplement et avec cette logique des événements que l'on peut facilement pénétrer après coup. La division du christianisme en christianisme d'Orient et christianisme d'Occident n'était pas encore, pour ce qui est de la forme, un fait définitivement accompli lorsque nos ancêtres se sont installés ici et ont constitué l'Etat. Les conséquences de ce fait n'apparaissaient pas non plus aussi clairement aux témoins d'alors qu'aux observateurs des époques ultérieures. Byzance était encore puissante; deux siècles plus tard, même, elle put encore rassembler ses forces pour effectuer une importante progression. Sa civilisation en déclin éclipsait encore la civilisation plus saine, mais d'aspect primitif, de l'Occident. Ainsi des évangélisateurs grecs sont-ils venus dans le pays avant les occidentaux. Et lorsque la nécessité de se fondre dans la famille des peuples chrétiens devint évidente pour nos ancêtres, ceux-ci ont pu se demander s'ils devaient suivre les évangélisateurs de Byzance ou ceux de Rome et les missionnaires allemands. Pourtant, de cette décision dépendait l'avenir de la nation. C'est sous cette forme que l'histoire posa à nos aïeux cette question d'une importance décisive, à savoir : se rallierait-on à l'Occident ou à l'Orient. Et cette question leur fut posée sans qu'aucune explication ne leur eût été donnée.

Donc c'est bien la Providence qui guida vers l'Occident le prince Géza dont le christianisme était fortement teinté de politique. En effet

tant sa religion que ses relations politiques avec l'Allemagne l'inclinaient vers cette solution. D'autre part, notre premier saint Roi, véritable fondateur de la Hongrie chrétienne, ne manqua pas de reconnaître la supériorité morale de l'Eglise d'Occident sur l'Eglise de Byzance qui était alors sur la voie du déclin. L'orientation religieuse de la nation dans le sens ci-dessus indiqué se trouva également facilitée par le fait que, vers le fin du X^e siècle, les évangélisateurs de Byzance consacraient principalement leur activité aux Russes, chez qui le césaropapisme avait trouvé dans l'organisme politique un terrain favorable à son développement. Le résultat en fut que les missionnaires grecs se retirèrent presque complètement de Hongrie. En acceptant le christianisme occidental, la Hongrie vit sa place s'établir sur des bases de politique mondiale solides. Cette politique était aussi établie par sa prédestination géographique, donc d'une manière juste puisque naturelle; toutefois il ne s'agissait là que de fondations, de bases: la construction restait encore à faire. Et là, il me faut à nouveau souligner les trois facteurs de cette prédestination: l'intégration dans l'Occident et outre cela l'indépendance et l'unité. Ces trois facteurs sont importants au même titre, ils forment des parties constitutives inséparables de ce que notre situation a d'inévitable en politique mondiale. Il ne s'agit pas là uniquement d'exigences nationales, mais de nécessités de politique mondiale.

Qu'il en soit vraiment ainsi, que l'indépendance et l'unité en Hongrie aient toujours été non seulement une question d'amour-propre national, mais encore la condition requise pour permettre à ce pays d'accomplir sa mission occidentale, cela ressort de manière très nette si l'on jette un coup d'œil rapide sur la situation créée par la conquête du pays par les Hongrois, situation qui différait notablement de celle des autres Etats occidentaux à la suite des migrations. Dans ces derniers Etats, la race conquérante, numériquement peu importante, se trouvait d'ordinaire en présence d'une seule race conquise à laquelle elle se mêlait et de leur mélange naissait une nouvelle race dans laquelle le système juridique du conquérant et l'individualité ethnique des habitants, plus nombreux, du pays conquis devenaient prédominants. C'est ce qui se passa en France, en Espagne, en Italie, etc. De cette manière, presque partout, on vit se rétablir, tout au moins approximativement, l'unité de race qui, en présence du systéme juridique moins solide du moyen âge, avait pu constituer des Etats durables. Les Hongrois conquérants trouvèrent une situation toute différente. Il leur fallut peupler tout le territoire et en faire une unité politique alors que ce territoire avait des frontières tracées par la nature, frontières qui le destinaient à former une unité. Mais les Hongrois ne pouvaient se fondre, au point de vue racial, avec les peuples conquis pour la raison bien simple que ceux-ci étaient nombreux et divers et que les colonisations inévitables pour remplir le cadre géographique ne firent encore qu'accroître cette diversité. En outre, ils ne pouvaient non

plus se mélanger car leur individualité raciale était bien plus éloignée de l'individualité des races soumises que l'individualité des Germains, de celle des Latins, des Celtes et de celle des Slaves. Enfin ce qui formait un autre obstacle c'est que l'individualité raciale hongroise et la conservation des facultés de cette individualité raciale étaient une des conditions qui leur permettaient d'accomplir leur mission organisatrice. La diversité des races subsista donc dans la nouvelle patrie et c'est précisément pour cela qu'une union politique bien plus étroite qu'ailleurs était et est ici nécessaire. Car, au milieu de ces éléments divers c'est, d'une part, l'organisme qui forme l'unité et, d'autre part, en raison de la situation géographique, il faut une unité plus stricte que dans une autre partie quelconque de l'Occident. Toutefois, pour que cette unité organique devienne un organisme, pour qu'au lieu de rester un simple assemblage mécanique elle groupe en une nation vivante tous ceux qu'elle englobe, il a fallu faire entrer dans cette concentration tous les éléments comme autant de membres vivants de celle-ci, ce que d'ailleurs le système juridique a fait. Sous le régime des privilèges, la porte donnant accès aux classes priviligiées restait ouverte aux habitants de toute race; en disparaissant celles-ci furent remplacées par la nationalité hongroise universelle qui, elle, ne connaît pas de différences de race. Ce système juridique ressemble à celui dont s'inspirèrent les Romains lorsqu'ils accordèrent l'indigénat romain à un très grand nombre d'habitants loyaux des provinces conquises et constituèrent ainsi organiquement une unité organique qui offrait une grande capacité de résistance. Au moyen âge cette évolution était unique en son genre. Elle provenait d'une nécessité profonde imposée par les conditions tout à fait particulières existant alors et émanait d'une compréhension de cette nécessité dictée par un juste instinct politique. Les causes de cette évolution existent encore aujourd'hui.

Déjà le caractère particulier de cette évolution juridique et des principes d'organisation prédestinaient notre nation à une indépendance totale, sans laquelle elle n'aurait pu agir librement selon les nécessités de sa situation. Mais cette indépendance était et est nécessaire pour qu'elle puisse accomplir la mission qu'elle était appelée à remplir comme bastion avancé de la défense de l'Occident, tâche qui demeure la sienne à l'heure actuelle, bien qu'elle ne soit plus seule à l'assumer. Car, sans la force psychologique magique de la vie nationale indépendante, même l'organisme le plus adéquat ne peut réaliser l'unité intérieure capable de grouper les individus appartenant aux races diverses. Il ne peut, non plus, insuffler la force qu'il faut toujours garder prête à intervenir en un endroit aussi menacé, force qu'il est souvent nécessaire aussi de déployer.

Malheureusement ce furent surtout les facteurs occidentaux avec lesquels nous étions en relations directes, qui, maintes fois, ne voulurent pas reconnaître ces vérités cependant bien simples. Et, de là,

viennent toutes les oscillations que l'on a pu enregistrer dans la politique étrangère de la Hongrie, cet éloignement de l'Occident qui se produisit de temps à autre et dont nous devons dire quelques mots.

En premier lieu, les souverains de l'Empire allemand ont mal compris la situation nouvelle en vertu de laquelle la Hongrie se rapprocha d'eux. A plusieurs reprises, ils tendirent à faire du roi de Hongrie le vassal de l'Empereur d'Allemagne. Ils n'atteignirent pas leur but car la majeure partie de leurs forces étaie occupée à lutter contre le pape ainsi que dans des opérations en Italie, etc. Mais ces tentatives ont cependant rendu plus difficile l'intégration parfaite de la Hongrie dans le système d'Etat occidental. Telle est l'origine de la dernière tentative sérieuse de réaction païenne qui précéda l'avènement d'André Ier au trône. Et c'est vraisemblablement là qu'en partie du moins s'alimenta l'influence de Byzance qui sut utiliser habilement, à son profit, les troubles intérieurs survenus après la mort de Coloman. Mais, à cette époque, la conscience occidentale, surtout dans le domaine religieux, avait déjà pris tant de force en Hongrie que les prétendants au trône qui s'appuyaient sur Byzance voyaient leur cause perdue au sein de la nation et que ce fut précisément Béla III, élevé à Constantinople, qui mit fin aux ingérences byzantines. Ce grand roi introduisit en Hongrie certaines dispositions administratives importées de Byzance mais, tant en ce qui concerne les mesures prises à l'intérieur que pour ce qui est des relations avec l'étranger, il peut être considéré comme l'un des rois arpadiens les plus occidentaux. On peut dire que c'est sous son règne que la Hongrie termina son intégration dans l'Occident.

Toutefois cette intégration n'avait alors d'importance qu'au point de vue culturel. En dehors des destructions causées par l'invasion des Tartares et que l'on peut considérer comme des phénomènes de caractère passager, pendant un assez long temps, on n'eut pas à redouter de danger venant de l'Orient. Lorsque ce danger apparut à nouveau sous la forme des attaques déclenchées par les Turcs, ceux-ci, non seulement, trouvèrent la Hongrie ferme à son poste, mais la jetèrent en plus, sans aucun doute, dans les bras de l'Occident. A la seule exception de Mathias Hunyadi, la nation choisit ses rois au sein de maisons régnantes d'Occident. Mathias Hunyadi, d'autre part, voulait en prenant son point de départ en Hongrie s'assurer des éléments de puissance en Occident. Enfin, par la voie de la maison de Habsbourg, s'établirent des liens constants avec les pays occidentaux, liens qui survécurent à l'occupation turque et qui constituent une de nos forces en présence du danger russe.

Néanmoins cette évolution ne s'opéra pas sans de fortes répercussions. Une grande partie de la nation s'opposait à l'établissement, sous cette forme, de relations avec l'Occident. Précisément l'assemblée nationale, réunie à Rákos, prit une résolution contre l'avénement d'un prince étranger sur le trône de Hongrie. Après le désastre de

Mohács, une scission s'opéra effectivement dans la nation et la partie, suivie plus tard par les princes nationaux de Transylvanie, qui ne voyait pas d'un bon œil les Habsbourg s'allia, à plusieurs reprises, aux représentants les plus puissants de l'Orient, c'est-à-dire aux Turcs. On voit donc là faiblir le sentiment de communauté avec l'Occident et s'intensifier, apparemment du moins, les courants en faveur de l'Orient.

Comment pouvons-nous interpréter ces phénomènes? Pouvons-nous considérer qu'il s'agisse là, pour une partie de la nation, de tourner sciemment le dos à l'Occident, d'abandonner sa place à l'Occident? Le fait exige, de toute façon, une explication car il a laissé dans notre histoire des empreintes bien trop profondes pour qu'on puisse en minimiser l'importance.

Si, maintenant, nous considérons sous l'angle historique tous les cas qui rentrent dans ce cadre et si nous laissons de côté les motifs particuliers que l'ambition ou les intérêts de quelques-uns y ont mêlés, on trouve en fait que les Hongrois se sont détournés de l'Orient pour deux principales raisons: les luttes soutenues pour conquérir la liberté de religion et les attaques répétées de la maison régnante d'Occident contre l'indépendance et la constitution du pays. Les deux causes coïncident souvent et, à la fin, on craignit tant pour l'indépendance du pays que même un Pierre Pázmány, — bien que non protestant et adversaire de l'alliance turque — déclara que le maintien de la principauté indépendante de la Transylvanie était nécessaire pour assurer la constitution et l'indépendance de la Hongrie. Ceci apparaît encore plus clairement si, à ce sujet, nous considérons l'orientation des deux mouvements nationaux au sein desquels les motifs confessionnels ne jouaient plus de rôle, je veux dire les tentatives d'alliance avec les Russes et les Turcs faites par François II Rákóczi et le projet de fédération danubienne de Louis Kossuth. L'un et l'autre étaient des occidentaux, au sens le plus strict du mot. François Rákóczi soutint aux côtés de ses alliés occidentaux la lutte pour l'indépendance et chercha des alliés en Occident tant qu'il eut quelque espoir d'en trouver. Dans la Russie il ne pouvait encore discerner la puissance conquérante orientale que nous avons appris à connaître depuis; de la Turquie il ne voulait utiliser que la force militaire en excluant, dans la mesure du possible, son influence politique; et d'ailleurs ce n'est qu'au comble du désespoir qu'il se vit réduit à songer à cette alliance. Louis Kossuth, de son côté, voulait en somme faire entrer dans un organisme de caractère occidental les nations orientales, chrétiennes, du voisinage et non rattacher la Hongrie à l'Orient. C'était là une noble et féconde pensée, mais elle devait rester à l'état de rêve tant que le prestige russe n'aurait pas été abattu. D'ailleurs il n'y a pas lieu ici de porter un jugement sur ces projets et sur ces essais, je ne les mentionne que comme des faits, comme des manifestations, des oscillations psychologiques de la nation et je recherche leur importance en rapport avec notre position en politique mondiale. Viennent-ils

infirmer ce que nous avons dit de notre adhésion naturelle à l'Occident?

Absolument non: Ces phénomènes, ces diverses orientations sont les manifestations historiques des trois composants de notre prédestination géographique et historique qui comprennent: l'orientation vers l'Occident, l'unité nationale et l'indépendance nationale. Toutes les fois que nos relations avec l'Occident ont pris une forme qui, de l'avis d'une partie de la nation, menaçait notre indépendance, cette partie de la nation s'est montrée prête à s'allier même à l'Orient pour écarter ce danger. Je ne chercherai pas, maintenant, à établir si c'est à tort ou à raison qu'on agissait ainsi, et je me contenterai de constater que c'est ainsi qu'on a agi, dans un état d'extrême désespoir. J'ajouterai que, dans cette décision le fonctionnement organique des lois de notre vie nationale s'est manifesté au même titre que dans l'attitude de l'autre partie de la nation, qui ayant fait preuve de plus de tolérance a trouvé, avec plus ou moins de chance, le moyen de réaliser, dans la plupart des cas un accord qui au prix de lourds sacrifices a néanmoins permis de sauver le principe. Pour une nation vivant dans une situation aussi embrouillée que la nôtre, où très souvent on ne peut entre deux maux que choisir le moindre, et que très rarement atteindre un résultat parfait, il est très difficile de juger d'après des valeurs absolues. Je répète donc: Je ne porte pas de jugement, je me contente d'établir des faits et de les expliquer. L'explication est que notre nation fut et sera touchée dans son orientation vers l'Occident toutes les fois que du côté de l'Occident l'unité ou l'indépendance de la Hongrie se verra menacée.

Et ici, qu'il me soit permis d'ajouter entre parenthèses une remarque. Les cas que je viens d'énumérer semblent faire croire que l'on aurait été prêt à risquer l'unité de la nation pour sauvegarder son indépendance. Ce n'est là qu'une illusion. Le fait que l'on a tenu à la principauté indépendante de Transylvanie a bien entraîné une désagrégation de l'unité territoriale, mais n'a nullement eu comme résultat un relâchement dans l'unité morale de la nation, pas plus que ce ne fut le cas lorsqu'au temps des rois arpadiens on prit l'habitude de détacher certains territoires pour en faire des principautés indépendantes au bénéfice du frère cadet ou du fils du roi. On peut juger de diverses manières l'opportunité de ces dispositions; mais ni les dites dispositions, ni l'indépendance de la Transylvanie n'ont revêtu le caractère d'une désagrégation organique comme cela aurait été le cas si l'on avait procédé à un démembrement selon les nationalités. Bien plus, l'indépendance de la Transylvanie, en présence des conditions d'alors, était une garantie de l'indépendance de la Hongrie. Du reste, j'estime que même les points de vue concernant l'unité nationale, de même que l'attachement à l'Occident, passeraient au second plan si, — ce que d'ailleurs on a grand'peine à s'imaginer, — ils arrivaient à être en opposition sur le plan de la sauvegarde de l'indépendance nationale. L'orientation occidentale et l'unité ne sont que des modes

d'existence tandis que l'indépendance c'est l'existence même; le fait de mal établir les modes d'existence menace l'être, mais ne saurait écarter, au prix de la disparition de l'être, le danger qui menace l'existence.

Toutefois, bien que théoriquement il en soit ainsi, il est pratiquement difficile, parmi les trois données fondamentales qui expliquent notre situation mondiale, d'établir des degrés d'importance; il est difficile de les imaginer séparées les unes des autres. Seul le désespoir peut expliquer la recherche d'un appui en Orient pour la protection de notre indépendance. On ne saurait voir là autre chose qu'une tactique passagère mais, même dans ce cas, on risque de s'y casser le cou. En 1541, le Sultan Soliman entra en Hongrie, soi-disant comme défenseur des héritiers de la royauté nationale; mais, en fait, il occupa et conserva plus des trois quarts du pays, y compris sa capitale. La même chose se répéterait si nous faisions appel à toute autre puissant allié oriental. En effet, toute puissance orientale aspire, de par nature, à des conquêtes, si elle est forte; si, par contre, elle ne l'est pas, elle n'a aucune valeur comme alliée. En vain les Russes nous promettraient-ils l'intégrité de notre territoire et le respect de notre unité nationale: ils seraient tout bonnement dans l'impossibilité de tenir leur promesse, car, s'ils le faisaient, ils agiraient à l'encontre des motifs psychologiques de leur politique et aussi à l'encontre de leur condition d'existence. Le Tsar Alexandre Ier était un prince idéaliste; il essaya de doter la Pologne d'une indépendance constitutionnelle; elle dura en tout et pour tout quinze ans. Le Tsar Nicolas II n'était pas un souverain mal intentionné et pourtant il ne tint pas le serment qu'il prononça, lors de son couronnement, lorsqu'il promit de respecter la constitution finlandaise. Il ne pouvait même pas le tenir car tolérer des territoires de liberté est contraire aux lois vitales de la Russie moscovite, lois auxquelles même la volonté du tsar autocrate ne pouvait changer quoi que ce fût.

Notre politique nationale n'est donc saine que lorsqu'elle peut suivre de concert la triple prédestination maintes fois mentionnée et qui explique notre situation en politique mondiale: orientation vers l'Occident, unité, indépendance. Dans la question de savoir si l'on peut éviter que des oppositions, même provisoires, ne se produisent entre ces trois points de vue, on peut dire qu'aujourd'hui notre situation est bien meilleure que celle où se trouvaient nos ancêtres. Après le désastre de Mohács, la Hongrie brisée, en proie aux luttes intestines, demanda assistance à l'Occident et, en contrevaleur, ne put presque rien donner à l'Occident. A l'heure actuelle, si, pour nous, l'Occident présente une grande valeur, nous représentons aussi beaucoup pour l'Occident. Pour lui, nos soldats sont d'un grand prix, tout comme notre organisme politique; ce dernier signifie notre unité, notre indépendance. Il suffit de demander aux chefs des armées alliées qui luttent en Pologne s'ils se passeraient volontiers des soldats hongrois.

Qu'on demande aussi aux vieillards qui ont été les témoins des deux situations ou qui les connaissent, grâce à l'histoire, si le soldat hongrois de la campagne d'Italie de 1859 était le même que celui qui se trouve aujourd'hui sur les champs de bataille polonais? Son corps était là aussi, là également on pouvait voir sa discipline et son entraînement mais son âme ne peut se déployer avec toute sa force que lorsque son patriotisme hongrois peut étroitement coïncider avec son devoir militaire et lorsque sa nation est tout au moins assurée de jouir des conditions nécessaires à son existence nationale. Aujourd'hui, la Hongrie n'est pas seulement l'objet de la défense occidentale comme elle l'était dans l'ancien temps, mais en même temps l'un des puissants facteurs de celle-ci. Nous avons besoin réciproquement les uns des autres. Nous pouvons difficilement nous passer de l'aide de l'Occident, mais l'Occident pourrait difficilement se passer de notre collaboration, de notre défense. Et s'il en est ainsi, il faut que l'Occident nous accepte pour ce que nous sommes, c'est-à-dire une nation unie et indépendante car nous ne pouvons être autre chose que si nous cessons absolument d'exister. Nous n'avons donc pas à redouter que la pensée de notre place à l'Occident nous mette en terrible opposition avec le principe de notre indépendance nationale, comme ce fut plusieurs fois le cas dans les siècles passés. Aussi pouvons-nous tranquillement considérer ce que signifie dans la pratique « l'intégration dans l'Occident ». En effet la conception de l'Occident est vaste et, jusqu'ici tout au moins, il ne s'agit pas d'une fédération politique; bien au contraire l'Occident fut et est malheureusement encore aujourd'hui le théâtre des luttes intérieures les plus acharnées. Il nous faut donc établir quelles sont les parties de l'Occident auxquelles des liens naturels nous rattachent. La réponse à cette question est très simple: à celles qui ressentent la pression de l'Orient à peu près dans la même mesure que nous, soit donc à nos voisins.

De bonnes relations avec les voisins constituent, en général, la base la plus naturelle de la sécurité de toutes les nations. C'est toujours une situation embrouillée et incertaine que d'être obligé, dans le dos du voisin, de rechercher des garanties contre ce même voisin. Or, étant donné qu'à l'Est nous avons un puissant voisin avec lequel on peut et avec lequel il faut s'efforcer de vivre en paix, mais en même temps qui exige que nous soyons prêts à tout vis-à-vis de lui: du côté de notre voisin occidental il nous faut, dans la mesure du possible, obtenir la paix absolue, voire essayer d'acquérir son appui. Ceci est doublement vrai lorsque, selon les expériences de l'histoire, ceci ne s'avère guère possible dans nos relations avec les peuples de l'Occident qui se trouvent éloignés de nous. Avec les Etats qui sont séparés de nous géographiquement, des alliances occasionnelles peuvent être conclues, selon la rencontre temporaire des intérêts, mais ne peut avoir un caractère permanent que l'alliance fondée sur l'affinité constante des intérêts.

Du fait de la situation que nous avons à l'Est, notre intérêt vital suprême est de parer aux dangers qui nous menacent venant de l'Orient. C'est là l'intérêt de tout l'Occident mais les pays occidentaux qui sont éloignés de nous ne sont pas touchés directement par ces dangers. Ainsi, bien que ce soit toujours de leur part une politique à courte vue, ils se sont très souvent même alliés aux puissances conquérantes de l'Est contre leurs concurrents occidentaux. Les rois de France, dans leur lutte contre la dynastie des Habsbourg, ont constamment recherché l'alliance des puissants sultans turcs; aujourd'hui Français et Anglais, jaloux de l'Allemagne, favorisent les tentatives d'hégémonie mondiale des Moscovites. Là donc, nous ne pourrons trouver de soutien sûr que lorsque la conscience de la communauté culturelle occidentale aura réussi à unir toutes les nations de l'Occident. A l'heure actuelle, nous en sommes réduits à rechercher nos voisins directs dont la situation vis-à-vis de l'Est est à peu près la même que la nôtre, c'est-à-dire auxquels nous rattache, à ce point de vue, une communauté d'intérêts permanente.

C'est de là que sont nées nos relations avec l'Autriche et c'est sur cette base qu'elles ont été ramenées après 1866. Entre temps, souvent, l'importance originaire de cette alliance austro-hongroise s'est estompée car la Turquie n'était plus l'Etat agressif et la Russie n'était pas encore l'Etat représentatif de l'esprit agressif de l'Orient. A l'époque où cet esprit agressif cessa de se manifester, le développement tout d'abord de l'Etat prussien en grande puissance sous Frédéric II, puis la Révolution française et les ambitions napoléoniennes entraînèrent d'autres complications; d'autre part la politique dynastique se lança à la recherche d'autres pensées. C'est dans le désir de stabiliser l'ancien ordre mondial, dans la position de l'Allemagne et le besoin de conserver les conquêtes italiennes, qu'il faut voir en fait les raisons importantes qui conduisirent, à plusieurs reprises, l'Autriche à s'allier avec la Russie. A cette époque, les rapports intellectuels entre la Hongrie et l'Autriche se relâchèrent et cela plus l'on tentait de resserrer les rapports par une unification mécanique. L'ancien conflit entre les deux principes fondamentaux de notre politique mondiale: adhésion à l'Occident ou indépendance nationale, éclata à nouveau et cela à une époque où la menace orientale faisait à peine sentir ses effets. Aussi l'importance des rapports avec l'Occident apparaissait-elle moins clairement à la conscience de la nation. Mais tout cela prit fin et le danger que représentait le désir d'expansion des Russes, danger que Napoléon I^er soupçonnait déjà, devint de plus en plus clair. Parallèlement à cela, l'Autriche et la Hongrie se rapprochèrent de plus en plus car la raison politique de leurs relations devenait plus compréhensible et aussi parce que l'on réussit, dans ces rapports, à sauvegarder tout au moins le principe de l'indépendance et de l'unité nationales. C'est alors également que fut réalisée l'alliance avec l'Allemagne, alliance dont l'évolution représente un des chapitres les plus instructifs de la politique mondiale.

Tout plaidait contre cette alliance, excepté le bon sens. Les dynasties maintenant alliées, anciennes rivales, menaient encore une lutte à vie et à mort. Par contre, l'amitié russe, la grande amitié russe, comme disait Bismarck lui-même, figurait parmi les plus fortes traditions de la maison des Hohenzollern. En 1849, la Russie rendit service à la maison régnante d'Autriche et, en 1871, à l'Allemagne; et tant la cour d'Autriche que la cour de Prusse considéraient ces gâteries de la Russie comme un dogme conservateur. Les traces de l'idéal sentimental de la Sainte Alliance n'étaient pas encore effacées; nous les retrouvons encore dans une pensée politique de Bismarck. En somme, la conclusion de l'alliance se basait sur le bon sens en présence de nombreux courants contraires. Ce bon sens, condamné autrement à un échec certain, eut la chance d'être représenté au moment décisif par deux fortes personnalités comme Bismarck et Andrássy. Des deux, Andrássy fut le premier à voir clairement l'évolution des événements d'Orient et à prévoir leurs conséquences; il est vrai qu'il les touchait de plus près et que sa situation était plus simple. Il attendit tout tranquillement que Bismarck fût déçu du rôle « d'honnête courtier » qui, s'il devait réussir, nous procurerait, à nous aussi, des avantages, il attendit jusqu'à ce que le grand esprit de Bismarck se dégageât des traditions, des angoisses et de la considération d'intérêts divers, pour voir nettement, comme il le dit lui-même, qu'il fallait choisir entre l'alliance russe et l'alliance austro-hongroise. Par là il voyait clairement quelle était celle qu'il devrait choisir s'il en arrivait là, mais, à juste titre, il voulait remettre à l'infini le moment de déclarer son choix car il savait que l'alliance Autriche-Hongrie-Allemagne serait suivie de l'alliance franco-russe. Andrássy attendit avec patience car il avait confiance dans le génie de son grand partenaire et dans son bon sens, ce qui est la plus haute manifestation du génie politique. Celui qui veut étudier ce qu'est la haute école politique doit regarder de près l'action, conduite avec un calme imposant, grâce à laquelle Andrássy passa de l'alliance dite des « trois empereurs » à l'alliance allemande. Cette dernière devait naître et elle naquit même au moment où l'Allemagne acquit la conviction que la politique russe avait un caractère agressif. Cette aliance valait exclusivement pour le cas d'une attaque russe; donc c'était une alliance occidentale contre le danger oriental; c'était le couronnement de la position naturelle de la Hongrie dans le domaine de la politique mondiale.

Cette alliance défensive ne signifiait pas la guerre; pendant des années même elle fut la garantie de la paix, car elle découragea les intentions agressives. La Russie chercha à s'étendre en Asie Orientale et à s'assurer un débouché sur la mer ouverte. Et tandis qu'elle était occupée, nous vécûmes relativement tranquilles, des rapprochements eurent même lieu avec elle. Le retour des intentions agressives, en direction de l'Occident, apparut lorsque les Japonais paralysèrent

nettement la politique de la Russie en Asie Orientale et lorsque, par l'adhésion de l'Angleterre, l'alliance franco-russe donna naissance à la triple entente. Sans ce changement dangereux et, selon moi, empreint de myopie, de la politique anglaise, changement qui, en Russie, éveilla la pensée que l'on était déjà assez fort pour atteindre ses buts, il est très vraisemblable que le poids de l'alliance de l'Europe centrale aurait réussi à maintenir la paix.

*

Tout ceci nous montre, et c'est assez tranquillisant, que nous nous trouvons, dans le domaine de la politique mondiale, dans la situation qui convient à notre prédestination géographique, à nos conditions vitales nationales et à notre mission historique; c'est donc là une situation naturelle répondant aux nécessités. A l'appui de ce que j'avance qu'il me soit permis de me référer aux paroles prononcées par un autre génie, doué pourrait-on dire de facultés prophétiques, paroles prononcées en des temps où la pression orientale cessait provisoirement de se faire sentir, soit donc alors que seul un génie pouvait soupçonner ce qui nous apparaît maintenant comme une réalité palpable.

Le 11 juillet 1848, Louis Kossuth prit la parole à la Chambre des Députés pour demander que soient appelées 200.000 jeunes recrues pour la défense de la patrie en danger. C'était le grand discours que Paul Nyári, membre de l'opposition, interrompit soudain en bondissant de son siège pour crier: « Nous y consentons. » La Chambre toute entière approuva à l'unanimité cette demande et pourtant Louis Kossuth termina son exposé par cette phrase restée célèbre: « Je me prosterne devant la grandeur de la nation. » Le discours que je cite est celui où Louis Kossuth donna l'image la plus parfaite de la situation du pays et des dangers auxquels il est exposé en proposant en même temps les mesures à prendre pour parer à ces dangers. Tout ce discours tendait à montrer que la nation devait assurer avant tout son sort au moyen de ses propres forces; néanmoins il faisait mention des alliés qui pourraient entrer en ligne de compte. Kossuth les cherchait exclusivement en Occident et, à grands traits, il brossa un tableau de nos relations avec trois grandes nations: l'Angleterre, la France et l'Allemagne. Et cela pour établir quelle était notre alliée naturelle. Voilà ce qu'il dit à ce sujet: « Je ne minimise pas l'importance des alliés étrangers, bien plus j'estime que le ministère manquerait à ses obligations si, dans cet ordre d'idées, il ne mettait pas tout en œuvre pour assurer la sécurité de la nation. Dès les premiers instants de notre entrée en fonctions, le Ministère chercha contact avec l'Angleterre. Il lui exposa que nous étions entièrement du même avis que notre Roi et lui donna des explications au sujet des intérêts qui nous sont communs avec elle, si l'on considère le cours inférieur du Danube. Et nous avons reçu de l'Angleterre la réponse que nous pouvions

attendre d'une nation qui possède des conceptions libérales et déploie une politique capable de considérer sainement ses intérêts. Toutefois nous pouvons être certains que l'Angleterre nous soutiendra là où ce la pourra s'harmoniser avec ses propres intérêts. Elle ne dépassera pas cette mesure, elle n'ira que jusque là.

« La deuxième puissance est la France. J'ai la plus grande sympathie pour la nation française en tant qu'elle représente dans le vieux monde le pionnier de la liberté, mais je ne veux pas que la vie de ma nation dépende de son appui ou de son alliance. La France vient de voir un deuxième 18 Brumaire. La France est à la veille de la dictature. Il se peut que le monde voie surgir de là un deuxième Washington, mais il se peut aussi que ce soit un deuxième Napoléon. En tous cas une chose est certaine. C'est que nous pouvons, en regardant la France, voir que tous les mouvements ne se font pas dans l'intérêt de la liberté et qu'une nation, en s'efforçant de conquérir la liberté, peut tomber très facilement en esclavage si elle dépasse les limites permises. (Tonnerre d'applaudissements et approbation.)

« Il est triste de voir qu'au sein d'une nation aussi glorieuse que la nation française le sang de 12.000 citoyens, égorgés par leurs compatriotes, inonde les rues de Paris. Que Dieu nous épargne de tels désastres au sein de notre pays. Enfin, de quelque manière qu'évolue la situation en France, que cet homme que la Providence a placé à la tête d'une grande et glorieuse nation (Napoléon III) soit un deuxième Washington capable de se débarrasser de la couronne, ou un deuxième Napoléon qui sur la liberté des peuples élève le temple de la gloire sanglante: *une chose est certaine*, c'est que la France est loin de nous. La Pologne s'est appuyée aussi sur la sympathie de la France. La sympathie existait, mais la Pologne n'est plus (Approbation).

« La troisième nation que j'ai mentionnée c'est l'Empire d'Allemagne. Messieurs, je vais vous dire franchement comment je m'imagine cette justice naturelle selon laquelle la nation hongroise est appelée à vivre en étroite amitié avec la nation allemande libre et la nation allemande appelée à vivre de la même manière avec la nation hongroise libre, et comment elles monteront ensemble la garde pour protéger la civilisation occidentale. (Applaudissements nourris.) C'est en s'inspirant de ce point de vue que nous avons fait figurer parmi les mesures à prendre l'envoi à Francfort de deux Hongrois de valeur dont l'un a été élevé par l'honorable Chambre à cette estrade; c'était précisément le moment où par la convocation de l'assemblée de Francfort, l'Allemagne faisait le premier pas vers la réalisation de sa propre unité. Ces deux personnalités hongroises ont bien été reçues avec les égards qui sont dûs à la nation hongroise et que cette nation a mérités, mais étant donné que l'Assemblée de Francfort n'en était encore qu'aux premières douleurs de l'enfantement, et étant donné qu'elle n'avait pas encore revêtu la forme d'un corps avec lequel il aurait été possible de prendre contact avec résultat, chose qui ne

pouvait avoir lieu qu'avec le Ministère devant être constitué après l'élection du Reichsverweser, un de nos délégués est resté là pour que dès le moment où il y aura une personne avec laquelle on puisse prendre contact, celui-ci soit établi officiellement. Ces contacts auront pour but de resserrer les liens d'amitié que nous désirons créer entre nous et l'Allemagne, mais en sorte que de nos droits, de notre indépendance, de notre liberté nous ne cédions pas un pouce pour obtenir l'amitié de qui que ce soit ou encore sous la menace de qui que ce soit ».

Si nous approfondissons la célèbre déclaration du grand génie qu'était Kossuth, nous trouvons réunies en traits lapidaires les pensées que, dans ma présente conférence, je désirais motiver au sujet de la place naturelle qui revient à la Hongrie dans la politique mondiale. Kossuth ne recherchait des alliances qu'à l'Ouest, il ne tourna même pas ses regards vers l'Est et même, à la fin, il désigna de manière parfaitement nette le but à atteindre par l'alliance recherchée: groupement de forces pour accomplir notre mission, c'est-à-dire la défense de la civilisation occidentale. Quels peuvent être, pour cela, nos associés ? Il y en avait alors trois entre lesquels nous pouvions choisir: les Anglais, les Français, les Allemands; l'unité de l'Italie n'existait encore qu'à l'état de rêve. Kossuth passe en revue les trois possibilités qui s'offrent; en quelques mots il caractérise chacune des nations avec politesse mais sans toutefois les épargner. Il parle de l'égoïsme sans bornes de l'Angleterre, de la situation intérieure incertaine de la France et de son éloignement; la Pologne a compté sur la France: « La sympathie existait, mais la Pologne n'est plus. » Par là, la question des nations occidentales éloignées de la Hongrie est réglée. Reste l'Allemagne dont l'unité était encore en gestation. Pourtant Kossuth considère l'Allemagne comme l'alliée naturelle, à tel point que son délégué attend à Francfort le moment où l'unité allemande étant réalisée on puisse conclure l'alliance, cette alliance destinée à protéger l'Occident. Mais le tout est soumis à une condition: la sauvegarde entière et totale de notre indépendance nationale. Cette condition a la même importance que le maintien de l'orientation occidentale. Bien plus, avec l'union nationale, elle représente une des conditions prédominantes de notre situation en matière de politique mondiale. A cela je n'ai vraiment rien à ajouter.

*

Je m'attends à ce que l'on m'objecte d'avoir présenté notre situation politique mondiale sous un aspect par trop « défensif ». J'ai parlé sans cesse de la défense contre l'Orient et son expansion comme si notre mission ne pouvait revêtir un caractère positif. Ma réponse est très simple. Nous avons bien une mission positive ou tout au moins nous en aurons une; mais du fait que nous sommes des occidentaux, cette mission ne peut pas revêtir de caractère agressif ou de conquête, je veux dire de conquête territoriale. Il peut s'agir du

rétablissement des frontières naturelles de l'Occident en direction du Nord-Est et de l'expansion de l'esprit occidental chez nos voisins du Sud-Est, c'est bien là notre mission positive. Les Balkans doivent passer sous l'influence occidentale, les Balkans doivent appartenir à l'Occident et l'on peut y arriver par des rapports économiques et culturels, sans porter atteinte à l'indépendance des peuples balkaniques, il suffit pour cela d'écarter les obstacles actuellement existants. A cette évolution occidentale, il existe bien plus de conditions préliminaires que ne le pensent la plupart des gens. La Roumanie, que je ne veux pas par là faire entrer parmi les Etats balkaniques, mais qui se trouve bien au centre des influences s'exerçant dans les Balkans, — est orthodoxe, il est vrai, mais non slave. Il ne lui faut que suivre la conscience latine, c'est-à-dire l'idée fondamentale de son indépendance nationale pour qu'elle passe entièrement dans la sphère d'idées de l'Occident. La Bulgarie, à la suite de ses cruelles déceptions, en est revenue de son culte pour la grande puissance orientale et pour la fraternité slave; dans son histoire, on relève, à plusieurs reprises, des orientations vers l'Ouest. Quant à la Grèce, d'anciens souvenirs culturels la rattachent à l'Occident, souvenirs qui, dans la plus sombre époque de Byzance, étaient restés vivants sur le territoire de l'Attique et dont le renouvellement s'offre comme base sûre d'une renaissance nationale. L'Albanie, tant au point de vue culturel que politique, est encore une matière entièrement brute à laquelle il est tout aussi facile ou tout aussi difficile de donner une orientation occidentale qu'orientale. La situation la plus grave se rencontre en Serbie; mais si l'Occident réussit à acquérir les autres Etats balkaniques, la Serbie ne pourra pas rester une île orientale isolée; elle aussi devra, par nécessité, céder aux influences s'exerçant du fait de la proximité géographique.

Toutefois, toutes ces nouvelles orientations sont soumises à une condition: réduire la puissance de la nation qui, à l'heure actuelle encore, tient dans son cercle magique les nations balkaniques, et les tient les unes entièrement, les autres à moitié, les unes par véritable sympathie, les autres par le prestige que lui donne sa puissance. C'est là surtout ce dernier point qui fait sa force, la sympathie elle aussi est basée en majeure partie sur ce prestige. Cette sympathie s'évanouirait avec une extraordinaire rapidité si l'idole de puissance était détruite. C'est là la condition de toute saine évolution qui ferait le bonheur des peuples en question tout en assurant la paix à l'Europe. Sans quoi on ne saurait y penser. Dès que, dans le Sud-Est de l'Europe, on ne nourrira plus d'espoir en la puissance de la Russie et qu'on aura cessé de la craindre, dès que l'on verra que toutes les promesses de la Russie ne sont que chimères, car la Russie n'a pas la force suffisante pour tenir ses promesses et, enfin, dès que l'on se sera convaincu dans cette région que le fait de se joindre à nos voisins de l'Est nous assurera la prospérité tout en respectant nos libertés, on verra débuter l'évolution qui transformera progressivement ces peuples en peuples

occidentaux, c'est-à-dire en nations pénétrées de l'esprit occidental. Dire quelle sera la partie revenant à la nation hongroise dans ce travail de transformation, dire aussi ce que, sur les résultats obtenus lentement, elle pourra utiliser au profit de ses buts nationaux à elle, cela dépend dans une forte proportion de nous-mêmes. Il est indubitable que la Hongrie, après la guerre, se trouvera dans le domaine de la politique nationale en face de grandes tâches; ceux qui la dirigeront devront alors s'élever au niveau supérieur d'une politique d'Etat constructive et alors la nation toute entière aura besoin de faire preuve non seulement d'une grande force de volonté mais aussi d'un jugement sain. Toutefois, ce ne sont là que des soucis relatifs à l'avenir et qui, peut-être même, ne se présenteront pas si nous ne pouvons résoudre les problèmes d'aujourd'hui: c'est-à-dire vaincre.

Toutes les possibilités s'ouvrent à nous une fois la victoire remportée, mais toutes ces possibilités disparaissent si nous ne parvenons pas à vaincre. Que l'Orient moscovite agressif fasse de nouvelles conquêtes et ce serait la faillite de notre mission historique; ce sera par contre la glorification de notre mission historique si cette agression, la plus dangereuse qui ait jamais menacé l'Occident, se brise sur nos forces. Tandis que, dans le premier cas, l'agresseur victorieux passerait d'abord sur nos corps pour fouler ensuite aux pieds l'Occident, dans le second, au contraire, notre renforcement national sera la première manifestation du triomphe de l'Occident. Mais encore faut-il que nous soyons de puissants facteurs de ce triomphe. Nos soldats font leur devoir. Ils sont, eux, les facteurs qui comptent sur le front. Mais, derrière le front, se poursuit la lutte sourde des nations. Là la supériorité manifestée dans le mépris de la mort apporte les victoires; là, c'est au maximum de patience, au suprême exemple de persévérance, d'empire sur soi-même que revient la victoire. Les sacrifices accomplis sur le front seraient vains si nous n'étions pas fermes au poste, à l'intérieur.

L'importance décisive de la force morale de toute la nation est un des traits frappants de la guerre moderne. Jamais autant que maintenant, l'attitude de la masse des non-combattants n'a eu de si grande importance. En effet, chacun est touché dans le domaine sentimental tout autant que dans ses intérêts matériels; en effet tout le monde doit déployer des efforts, consentir des sacrifices et les possibilités de persévérance dépendent de la prévoyance et de la patience de tous; c'est pourquoi ce sont vraiment les nations tout entières qui luttent dans cette guerre. Quant à moi, la pensée qui m'enthousiasme, c'est de voir la nation hongroise rester jusqu'au bout à son poste, comme s'y tient le soldat hongrois. Et si je nep uis rien faire d'autre, je veux essayer de transplanter dans l'âme de la nation ce qui dans mon âme brûle comme un feu ardent.

Dans la plus grande crise de notre histoire, la patrie attend de tous ses fils qu'ils fassent leur devoir. *(1915)*

Les transformations de l'art hongrois

Par ETIENNE CSABAI

SI QUELQU'UN parcourt un ouvrage d'ensemble sur l'histoire de l'art hongrois, il finit par se persuader que cet art se rattache dans sa totalité aux styles occidentaux. Il ne voit aucune trace de ce caractère oriental qu'il pressentait pourtant dans la musique hongroise et dont il trouvait des rappels si fréquents dans la littérature. Son attention pourrait, à la rigueur, être attirée sur ces aspirations modernes tendant à renouveler le goût hongrois dans l'esprit des arts décoratifs orientaux et à transformer l'architecture hongroise, à l'instar des constructions hindoues et musulmanes, en des décors surgis de quelques Mille et une nuit hongroises. Ces aspirations cependant ne sont nées ni d'une situation géo-artistique particulière, ni des instincts ancestraux et individuels de la race hongroise. Elles-mêmes ne furent que le résultat d'un courant européen général. L'époque de ce qu'on a appelé en Europe centrale «sécession», qui est celle des stylisations, avec son goût fortement linéaire, sa nostalgie envers les éléments exotiques et sa prédilection pour ce qui est somptueux, recherchait forcément tout le côté décoratif et bariolé de l'art populaire comme capable d'apporter de fraîches impulsions à l'homme décadent de la fin du XIX^e^ siècle, tout comme les complications ornementales des contes orientaux épicés et langoureux. C'est à cette tendance européenne générale, enrichie ici de couleurs locales et nationales, que se rattachent les recherches de style hongroises du XIX^e^ et du XX^e^ siècle.

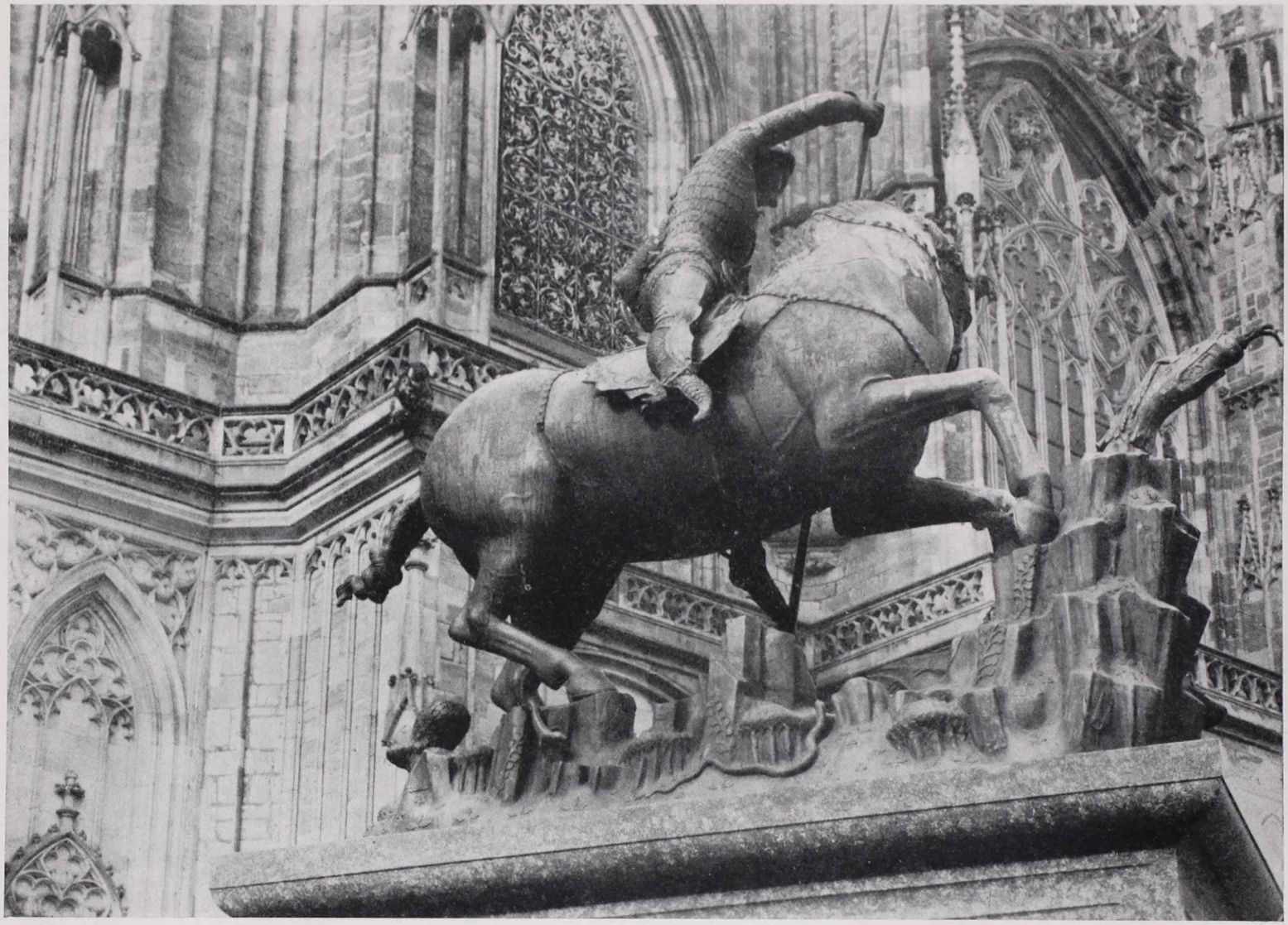
Et pourtant, si nous examinons de plus près l'histoire de l'art hongrois, nous découvrirons le singulier mouvement oscillatoire de son évolution. Mais, pour comprendre ceci, nous devons apporter certaines modifications à nos points de vue. Les livres européens courants sur l'histoire de l'art, et parmi eux les livres hongrois, s'occupent, en premier lieu, des beaux-arts et font à peine attention aux arts décoratifs. Cela est jusqu'à un certain degré dans l'ordre des choses, puisque l'art européen signifie tout d'abord l'architecture, la sculpture et la peinture. Le cas est différent pour les peuples orientaux, l'art ayant chez eux un caractère nettement décoratif. La peinture de la Chine et celle du Japon, quelles que soient la fine spiritualité et l'atmosphère dont elles sont empreintes, ne s'opposèrent jamais aux lois de la surface plane — donc en fin de compte à celles de la décoration — et ont toujours maintenu les relations qui les rattachaient aux signes graphiques ornementaux: aux lettres. Le penchant décoratif se manifesta cependant de la façon la plus frappante dans l'art

musulman. Cette prescription de l'Islam, défendant la représentation de la figure humaine, n'est pas seulement une règle religieuse, mais aussi une inclination du goût, car, s'il n'en était pas ainsi, on aurait, à coup sûr, transgressé les règles de cette prescription, comme le firent en effet les Persans. Nous pourrions donc, d'une manière simplifiée à l'extrême, définir la différence entre l'art européen et oriental en disant que le premier est avant tout prédisposé à la représentation, tandis que l'autre est surtout décoratif. Si nous examinons profondément l'histoire de l'art hongrois, nous verrons qu'il s'y trouve une rivalité continuelle entre les arts décoratifs et les beaux-arts, ce qui laisse pressentir la lutte entre le goût occidental et oriental. Si, après cela, nous considérons l'histoire de l'art hongrois au point de vue de la rivalité entre les beaux-arts et les arts décoratifs, nous verrons s'y dessiner peut-être, encore mieux que dans la poésie et dans la musique, cette condition particulière et fatale du peuple hongrois que le grand poète André Ady définit lorsqu'il appelle la Hongrie un « pays qui fait le bac », sans cesse ballotté entre les rivages de l'Orient et de l'Occident.

Il est également symptomatique que l'on considère habituellement l'orfèvrerie, qui est une transition entre les beaux-arts et les arts décoratifs, comme étant l'art national des Hongrois. Comme nous le savons, le peuple hongrois est né de la fusion de deux couches ethniques, d'une branche orientale finno-ougrienne et d'une branche occidentale turque. La matière fondamentale de la langue hongroise est finno-ougrienne, mais la civilisation ancestrale a pu être de caractère turc. On peut se faire une idée suffisante de l'art des bulgaro-turcs (=mélangés). Des statues funéraires de femmes et d'hommes, tenant des calices sacrificiels nommés « kamennye-babys », que l'on trouve en assez grand nombre de la Mongolie septentrionale jusqu'à la Bulgarie danubienne, nous donnent un aperçu de leurs dispositions sculpturales. Des courants artistiques venant des Perses et passant par le Caucase leur ont apporté la mode, née en Iran, des reliefs sculptés dans le rocher, représentant les souverains à cheval. Une preuve intéressante de ce fait est le célèbre relief gravé dans le rocher de Madara en Bulgarie représentant le Khan Krum à cheval. Que les Hongrois aient eu des œuvres sculpturales pareilles, rien ne le prouve. Seuls sont restés des objets d'orfèvrerie des IX^{e} et X^{e} siècles, consistant pour la plupart du temps en plaques de sabretaches. Les sabretaches servant à garder des instruments à feu sont ornées de lames d'argent façonnées par la presse et le grattage. Leur ornementation dérive de l'art post-sassanide persan, en dernier ressort elle tire donc son origine de l'art hellénistique. Leur décoration consiste en la répétition de palmettes placées entre des tresses. Leur effet décoratif est augmenté par le fait qu'à côté des motifs laissés en argent, on dorait le fond. L'objet le plus célèbre et aussi le plus brillant de l'art hongrois de l'époque de la conquête árpádienne est l'épée

qui figure parmi les insignes du Saint-Empire romain-germanique sous le nom de l'épée d'Attila ou de Charlemagne. En réalité, il appartenait à un des chefs hongrois du temps de la conquête et passa entre les mains des Allemands au XI^e siècle par donation. C'est le seul des objets de l'époque árpádienne qui n'ait jamais été enfoui sous la terre. Sa beauté et sa valeur artistiques, auxquelles purent s'ajouter des représentations mythiques et des traditions, valurent à ce sabre d'un chef hongrois, à moitié nomade, de devenir un des principaux insignes du Saint-Empire romain. Son cachet oriental se révèle par le fait que les Allemands le supposèrent avoir été l'épée dont Attila ou le calife Haroun al Rachide avait fait cadeau à Charlemagne. Tous ces objets témoignent du fait que l'art hongrois n'emprunta la tradition des arts figurés ni à l'art persano-sassanide, chez lequel il prit pourtant le meilleur de ses motifs, ni aux Bulgaro-turcs avec lesquels les Hongrois entretenaient des relations politiques et culturelles étroites. Ainsi ce penchant exclusif vers l'ornementation qui caractérisait les Turcs musulmans, après la décomposition de la civilisation bulgaro-turque, existait déjà, semble-t-il, chez les Hongrois de la conquête árpádienne. Leur goût était empreint, de même qu'après des siècles, de la stylisation raisonnable et saine de motifs floraux qui ne tombaient jamais dans la raideur de l'abstraction. Au début du XI^e siècle, cependant, la conversion au christianisme mit violemment fin à l'ancienne orfèvrerie hongroise. La poésie, la musique et la mythologie des Hongrois païens tombèrent dans l'oubli, l'orfèvrerie de la civilisation ancestrale s'éteignit également. Les motifs de la conquête hongroise, les séries de palmettes, d'origine persano-sassanide, font parfois encore leur apparition sur les sculptures de corniches des cathédrales romanes, mais ils finissent également par s'user.

C'est alors qu'a lieu le premier grand revirement de l'histoire de l'art hongrois; le « pays qui fait le bac » opère un nouveau mouvement de pendule, le courant du destin ou peut-être la contrainte intérieure de sa constitution particulière entraîne le radeau du peuple hongrois en ligne droite vers les rivages occidentaux. Un compromis entre le passé et le présent fut à peine possible, car on ne pouvait aboutir, en partant des arts décoratifs, à la cathédrale qui réunit la sculpture et la peinture dans la grande synthèse de l'architecture. Les Hongrois avaient donc tout à oublier et tout à réapprendre. C'est pourquoi ils se rallièrent, sans hésitation, à l'art occidental et à chaque courant de style de celui-ci. L'attraction magique de l'art byzantin qui, à l'exception des Polonais, captivait tous les autres peuples à l'Est de la Hongrie pour presque un millénaire en les rendant insensibles à toutes les évolutions occidentales, à l'art gothique, à la Renaissance, au Baroque, ne put même pas tenter les Hongrois. Les Hongrois, déjà chrétiens lorsqu'ils construisirent leurs premières cathédrales, s'inspirèrent de plans lombards et de bâtiments romans de l'Italie. Après les Italiens, ce furent les Français qui devinrent les maîtres



MARTIN ET GEORGES DE KOLOZSVÁR

S[T] GEORGES

1373, Prague, Hradsin



PAUL PÁTZAY

MONUMENT AUX MORTS DE SZÉKESFEHÉRVÁR

des Hongrois. A la fin du XII^e siècle, les relations culturelles franco-hongroises sont déjà extrêmement étroites. Marguerite de France, fille de Louis VII et veuve du « Jeune Roi » Henri, héritier du trône anglais, fut épousée par Béla III roi de Hongrie et, grâce à ce fait, l'affluence des artistes français commença en Hongrie. Les troubadours, représentants d'un des mouvements les plus révolutionnaires et les plus chargés d'avenir de l'époque que fut cette spirituelle, légère et impertinente civilisation provençale, vinrent à tour de rôle, tels Peire Vidal, Gaucelm Faidit et Guilhelm Raimon en Hongrie. Et pourtant les troubadours se montraient très difficiles quant au choix des pays. Rien n'indique p. e. qu'aucun d'eux fût jamais allé en Allemagne. Ce Peire Vidal, par contre, qui tenait les Allemands pour des hommes mal élevés et des rustres, évoque avec plaisir dans le même poème les jours passés à la cour d'Émeric, roi de Hongrie. Les Français pouvaient, en effet, se sentir chez eux en Hongrie car ils y avaient trouvé des édifices tout pareils aux œuvres classicisantes de la France méridionale, tel le magnifique palais royal d'Esztergom que l'on découvrit lors de fouilles récentes. Le pèlerinage des artistes français en Hongrie ne cessa pas par la suite. Le tailleur de pierres Jean de Saint Dié s'engagea pour la construction de la cathédrale de Gyulafehérvár et Villard de Honnecourt dessina dans son album des choses vues en Hongrie. Au début du XII^e siècle, la personnalité nationale de l'art hongrois est arrivée à une complète maturité. Il y a dans les églises hongroises une certaine proportion des masses et un rythme qui ne peut être méconnu, elles sont empreintes du même sérieux, de la même densité et statique solidité, de la même gravité pesante que plus d'une des chaises de clocher du XVI^e et du XVII^e siècle. Bien que les Hongrois aient été obligés d'enfouir leurs anciens trésors de forme orientale, ils pouvaient toujours puiser leur inspiration dans leur façon de voir originale, de manière à transformer chaque style européen à leur image. Ils commencèrent à amortir peu à peu l'emprunt artistique reçu de l'Occident: l'influence de la plus belle œuvre de style roman hongrois, l'église de Ják, gagnait du terrain, même en Allemagne, au point d'avoir inspiré le maître de la porte colossale de la cathédrale Saint-Etienne à Vienne. Au temps de l'art gothique, les Hongrois firent un cadeau vraiment surprenant à l'art européen. Les deux frères Martin et Georges de Kolozsvár, pour la première fois depuis la décadence de l'art antique et presque cent ans avant Donatello et Verrocchio, créèrent leurs statues équestres, érigées en plein air. Parmi celles-ci, seul a subsisté le Saint Georges, daté de 1373, qui se trouve actuellement au Hradchin de Prague. Il est aussi à noter que les deux artistes hongrois qui se placèrent ainsi à la tête de l'évolution européenne étaient justement originaires de la Transylvanie, la région la plus orientale de la Hongrie. Ce n'est peut-être pas par hasard que ce furent justement les Hongrois qui devinrent les précurseurs de la figuration du cheval en Europe. Les Hongrois

étaient connus depuis l'ère où ils avaient été nomades comme un peuple qui s'occupait tout particulièrement de chevaux. Le chevalier Bertrandon de la Broquière, maître queux du duc de Bourgogne, au cours de son voyage en Hongrie, en l'an 1453, est tout enthousiasmé à l'idée que l'on pourrait faire aisément des achats massifs de chevaux un peu sauvages mais excellents à Szeged et à Pest. Un certain nombre d'artistes hongrois ont pu descendre de familles qui s'occupaient de l'élevage des chevaux. Nous en avons la preuve dans la généalogie d'Albert Dürer. L'art du grand peintre allemand, bien que d'origine hongroise du côté paternel, est sans doute entièrement allemande, mais l'histoire de son ascendance reflète les éléments hongrois. Comme nous le savons par les notes de Dürer, ses ancêtres hongrois s'occupaient de l'élevage du cheval et du bœuf. Son grand-père Antoine devint cependant orfèvre et fit aussi un orfèvre de son fils Albert, père de Dürer, qui échoua plus tard à Nuremberg. Un des oncles hongrois de Dürer fut bourrelier, le fils de ce dernier devint aussi orfèvre et se fit une réputation à Cologne sous le nom de Nicolas « Magyar ». Les frères de Kolozsvár vivaient aussi au sein d'une famille d'amateurs de chevaux et cela explique l'intérêt passionné qui fit d'eux les premiers grands maîtres européens des statues équestres, depuis la fin des temps antiques. Il est intéressant de voir figurer sur le Calvaire du triptyque de maître Thomas, peint en 1427, un nombre surprenant de chevaux. Or ce maître, comme les frères sculpteurs déjà nommés, était originaire de Kolozsvár. Certes, nous ne constatons là que des traits extérieurs, ils prouvent cependant combien l'évolution de l'art hongrois fut influencée par les conditions sociales. A quel point l'art hongrois est devenu européen, nous en possédons la preuve dans le fait que ce pays fut le premier, au delà de l'Italie, à ouvrir ses portes à la Renaissance. Le dernier roi de sang hongrois, Mathias Corvin, fut un des plus grand mécènes de la Renaissance. Il est peut-être inutile de parler de la protection qu'il accordait aux arts et de sa bibliothèque de réputation mondiale, la Corvina. A la fin du XVI^e^ siècle on pouvait s'attendre à l'accomplissement intégral de la civilisation hongroise. A ce moment-là, cependant, l'Orient oublié envoya les Turcs venger, en conquérants, l'offense que lui avait faite son fils infidèle. Dans le combat sanglant périt non seulement la fleur du peuple hongrois mais aussi une grande partie des monuments déjà décimés par l'invasion mongole du XII^e^ siècle. Nous ne relèverons que deux exemples. Dans la cathédrale de Nagyvárad se trouvaient 52 triptyques dont il ne resta pas un seul, la cathédrale même fut détruite avec tous ses monuments d'art. On gardait dans la cathédrale de Székesfehérvár au début du XVI^e^ siècle 60 hermes, servant de reliquaires, dont un seul fut conservé. Ce fut le hermes en cuivre doré et orné de pierreries de Saint Coloman, prince écossais qui descendait peut-être de la dynastie árpádienne. Cet objet, datant du XII^e^ siècle, put échapper à la destruction turque parce qu'il avait

passé à l'étranger: à l'abbaye de Melk. La catastrophe de Mohács de 1526 devint fatale au développement de l'art hongrois. A partir de ce moment, à la suite de la conquête turque qui allait en s'élargissant, les relations occidentales des Hongrois se défirent les unes après les autres. Le pendule hongrois commença de nouveau à osciller vers l'Orient.

Les Turcs avaient pénétré profondément en Hongrie. Le contact de leur goût commença à réveiller chez les Hongrois les dispositions décoratives ancestrales que l'art occidental, sans pouvoir jamais les supprimer, avait habillées d'un vêtement européen. Mais les formes de la Renaissance, même alors, ne disparurent pas entièrement. Le style qui s'était formé lors de la dernière et glorieuse époque au cours de laquelle la Hongrie avait été indépendante, s'associait presque dans l'esprit des infortunées générations ultérieures au concept de la royauté et de l'indépendance nationales. Aussi toutes les personnalités marquantes du XVI^e^ et du XVII^e^ siècle, tels que les princes transylvains qui furent les champions de cette indépendance nationale, prirent-ils fait et cause pour le style de la Renaissance, en tant qu'art national, vis-à-vis du Baroque protégé par la puissance des Habsbourg qui s'évertuaient à détruire l'indépendance hongroise. Ainsi se formèrent les variantes tardives et locales de la Renaissance où l'on perçoit parfois le travail de l'imagination orientale ravivée par l'influence turque. Les racines de ce style que l'on nomme habituellement Renaissance de Haute-Hongrie mènent au domaine de l'art italien qui se trouvait le plus exposé aux influences orientales, à Venise. De là vient le couronnement des édifices par des bandeaux et des bordures fantastiques. Les arcades bouchées qui courent en-dessous, voire la surface totale des bâtiments, sont couvertes d'ornements en sgrafitto. Les remparts du château-fort de Tököly à Késmárk sont également ornés en sgrafitto de rinceaux fleuris. La Renaissance de la Haute-Hongrie a pour sœur celle de la Pologne. La différence entre les deux est extrêmement caractéristique: les Polonais couvrent leurs bâtiments de figurations plastiques, les Hongrois, par contre, n'aiment que l'ornementation plane. C'est à cette dernière que nous devons l'accent, quelque peu turc, avec lequel les Hongrois parlent le langage des formes de la Renaissance européenne. On peut remarquer dans tous les domaines de l'art que les formes, les motifs sont occidentaux; il s'y mèle cependant, dans leur application et distribution, un certain goût oriental. Les arts décoratifs ont partout le rôle prépondérant, même vis-à-vis de l'architecture. Comme nous venons de le voir, c'est à l'extérieur que les châteaux, châteaux-forts et maisons renaissance de la Haute-Hongrie se recouvraient d'un enchevêtrement ornemental de rinceaux fleuris représentés sur une surface plane. A l'intérieur des églises, principalement en Transylvanie, le goût exubérant de l'ornementation se manifeste sur les plafonds en bois peint. La mode des plafonds en cassette est elle-même d'origine italienne ainsi que la majeure partie

des ornements peints. Pourtant, si on entre dans une église de ce genre dont le plafond, la chaire, les bancs, la tribune sont entièrement couverts de fleurs, on sent une ambiance totalement différente de ce qu'on trouve en Italie. Ce n'est plus la création architecturale d'un espace, bien au contraire ce sont les œuvres de l'art décoratif qui sont devenues les coulisses délimitant cet espace. A cette époque, les arts figuratifs marquent un temps d'arrêt ou presque, ce qui s'explique par la vie que mènent les Hongrois au milieu de combats continuels et par le fait qu'ils sont complètement séparés des centres occidentaux. Les manifestations les plus intéressantes des tendances d'un art figural se trouvent stylisés sous forme d'ornements sur des ouvrages d'art appliqué. Nous pensons ici à l'art tout à fait unique des médailles transylvaines. Les graveurs de médailles, bien qu'ils semblent parfois manquer d'expérience, savent, par un tracé toujours décoratif, faire merveilleusement sentir le caractère et le tempérament des princes qu'ils représentent. L'un est un détraqué démoniaque, l'autre déborde d'énergie, le troisième est débonnairement impuissant. La peinture des caractères est extrêmement variée, les traits des visages ont pourtant un cachet ornemental, la tête n'est pas placée au centre mais monte jusqu'à la légende en continuant un tronc allongé d'une façon maniérée D'autant plus minutieuse est la représentation des ornements de leurs costumes. Chacune de ces médailles est un véritable chef-d'œuvre décoratif comme le reconnut M. Roschach, le directeur du musée de Toulouse, grand connaisseur en la matière. Il a constaté aussi que, tout en rappelant des modèles étrangers, ce qui se manifeste dans les détails de l'exécution de ces médailles, dans la façon dont les graveurs appliquent un ornement fleuri, courbent une volute, tracent une cartouche, disposent une draperie, gravent une armure, c'est une singularité évocatrice d'un Orient lointain qui n'a rien à voir avec les tendances italiennes ou allemandes.

Le penchant des Hongrois pour l'ornementation plane et fleurie se manifeste aussi dans l'orfèvrerie. C'est dans la technique de l'émail que les orfèvres hongrois des XVI^e^ et XVII^e^ siècles furent les plus brillants. Les Saxons de Transylvanie, par contre, préféraient la retreinte, donc les ouvrages en relief. Dans le genre de l'émail les Hongrois pouvaient se réclamer d'une évolution plusieurs fois séculaire. A commencer par le travail filigrané, lequel, bien qu'originaire de l'Italie médiévale, peut être considéré comme un procédé typiquement hongrois, jusqu'à l'émail du XVII^e^ siècle nommé transylvain. Dans ce dernier genre ils créèrent de véritables merveilles de décorations fleuries; ils en augmentaient la fraîcheur et le naturel par le lustrage de l'émail et par des taches et traits peints. L'empreinte orientale se révèle principalement dans la décoration faite au moyen de pierres précieuses. La somptuosité des broches, des pendants d'oreille, des agrafes, des boucles, des aigrettes, des « herbes vibrantes » que l'on mettait dans les cheveux, des fourreaux d'épée, des harnais décorés

marque un nouveau déplacement du goût hongrois dans la direction orientale. Que le règne de la décoration fleurie ne fut point du tout un hasard mais bien une attitude consciente du goût, on le voit dans le fait que les princes transylvains, lorsqu'ils commandaient des coupes aux orfèvres saxons qui faisaient la plupart du temps des figures mythologiques en relief, insistent expressément sur leur désir d'avoir des coupes fleuries. Nous avons vu les premières manifestations de ce penchant pour l'ornementation florale au temps de la conquête árpádienne, cette disposition se ravive à présent, à proximité du culte des Turcs pour les fleurs. L'habillement hongrois est aussi placé sous le signe des fleurs. Une broderie de fleurs or et argent, de caractère turc, orne, sur huit rangées, la jupe de velours bleu d'Italie de Catherine de Brandebourg, femme du prince transylvain Gabriel Bethlen. La jupe, également de velours bleu, d'une autre grande dame hongroise est ornée du bas aux hanches d'immenses tulipes or et argent brodées en relief et semées de coraux. Tandis qu'il existe de vagues accointances entre le costume féminin et la mode allemande du XVI^e^ siècle, le costume masculin est tout à fait oriental. Le premier vêtement hongrois de coupe expressément orientale date de 1503, donc de bien avant la poussée turque: c'est le manteau d'enfant du futur évêque Nicolas Oláh, en brocart de Perse fleuri. Le vêtement sans épaules marquées, pareil au caftan, devint, à partir de ce moment, de plus en plus général. Le luxe de l'habillement rappelle parfois vraiment les Mille et une nuits. Le dolman de fiancé en satin rouge du palatin Nicolas Eszterházy est recouvert d'une application de dentelle faite de cordonnets d'or et d'argent. Les agrafes de couleurs émaillées sur la poitrine représentent, entre des fleurs, deux mains tenant un cœur et des colombes. L'ornementation fleurie d'un autre de ses dolmans, tout pareil au précédent, est semée de perles fines, les agrafes sont ornées de diamants. Des éléments turcs se trouvent en grand nombre dans les anciennes broderies hongroises, le fait est cependant symptomatique qu'on n'a jamais appliqué les symboles abstraits de l'art musulman et que les ornements fleuris ont été adaptés plus librement, avec un certain souci de la variété, laissant une place plus importante à la personnalité de l'artiste, conformément donc à l'esprit européen. Le raffinement énervé qui caractérise l'art oriental y manque aussi, parce que le goût décoratif des Hongrois va toujours de pair avec une saine saveur populaire. A côté de l'affirmation de la personnalité et comme pour contrebalancer celle-ci, une certaine réserve, une sobriété réfléchie émanent des anciennes broderies hongroises. Il en est de même de notre peinture la plus moderne.

Le goût de cette époque tel que nous venons de le définir était composé de trois facteurs: dispositions décoratives ancestrales des Hongrois, en particulier pour ce qui est de l'ornementation florale, influence des arts décoratifs turcs qui réveillèrent plus activement ces dispositions innées et finalement tradition originaire de la Renaissance qui

survécut encore pendant plusieurs siècles. De ces trois facteurs, ce fut le dernier qui fournit le cadre, il avait la force de tout unir, il représentait l'élément architectonique, on a donc appelé à juste titre ce style une Renaissance fleurie. Dans son ensemble, ce style faisait aussi preuve d'une culture typiquement européenne, l'accent oriental s'y manifestait uniquement dans le fait que les arts décoratifs y tenaient une place plus large que de coutume, une place presque exclusive.

Lorsque les Turcs eurent été repoussés, à la suite de la suppression de la principauté de Transylvanie et de l'extension donnée au pouvoir des Habsbourg, l'art hongrois fut obligé de changer une troisième fois de tendance. L'esprit baroque dont le rayonnement partait de Vienne, était cependant diamétralement opposé au goût hongrois. Les édifices baroques, érigés les uns après les autres sur le sol hongrois, par la main d'artistes venus d'autres pays, représentaient un système de pouvoir hautain et étranger. Il existait dans l'art hongrois, abstraction faite du contraste Orient-Occident, une autre dualité. L'art hongrois, par suite de sa situation géographique, n'est pas seulement le dernier représentant de l'européanisme vers la civilisation byzantinisante des Slaves, mais il est aussi exposé au feu croisé des influences incessantes du goût latin et du goût germanique. Il y avait chez les Hongrois, dès le début, un certain humanisme nomade, un classicisme robuste; la constitution de leur goût les avait reliés à l'Europe latine. Le peuple germanique cependant était géographiquement plus proche que les Italiens et les Français, et la Hongrie se trouvait rattachée aux Allemands par les vicissitudes de la politique. Dès l'époque de l'art gothique, on peut remarquer l'effort par lequel les Hongrois s'évertuèrent à plier les formes allemandes de la civilisation au goût latin, donc à les conformer à leurs propres dispositions. Ils éprouvaient un éloignement si fort pour le Baroque qu'ils s'y étaient opposés sur presque tous les plans. Le décorativisme du rococo, façonné sous l'effet des influences orientales, a si bien trouvé son chemin vers l'imagination hongroise que le développement national de l'art hongrois put ensuite recommencer avec le classicisme. Là, le style européen de l'époque put s'appuyer sur une Renaissance latente, ainsi le classicisme pouvait, en partie, continuer son évolution locale. Au XIX^e^ et au XX^e^ siècle c'est surtout la peinture qui présente des marques personnelles et raciales. Essayons de définir la tendance du goût hongrois sur la base de celles-ci.

Comme nous l'avons plusieurs fois affirmé, le goût hongrois incline vers la surface plane. Ne croyons pourtant pas que les artistes hongrois ambitionnent de s'en tenir au décorativisme dans le domaine des beaux-arts. Il en sont préservés par l'impétuosité maîtrisée de leur tempérament et par la force concise de leurs moyens d'expression. Les peintres hongrois n'aiment pourtant ni se perdre dans de lointaines perspectives ni s'engloutir dans le vague, comme c'est le cas des Allemands. Mais leurs tableaux ne rentrent pas entièrement

non plus dans le cadre des surfaces planes, ils ne deviennent jamais tout à fait pareils aux tapis, comme cela arrive si souvent aux Français modernes, parce que ces artistes gardent au sein de leurs représentations, la plupart du temps, une certaine gravité ou force dramatique qui les retient de cette manière de voir. Parmi les peintres les plus francisés, Ripp-Rónai, à peine rentré, échangea ses tons légers et raffinés contre des couleurs d'une riche plénitude. Vaszary se distingue de Dufy et de son enjouement par une immense impétuosité et un exceptionnel dynamisme. L'impressionnisme, qui transforme le monde en une vision vibrante, n'a pas été compris non plus par Szinyei-Merse, qui restait attaché à la nature sensible. Munkácsy considérait cette tendance comme un égarement dangereux, bien qu'il ait montré dans la toile « Sur la Route Poussièreuse » quels excellents tableaux impressionnistes il aurait été capable de peindre. Mais la truculence de son imagination l'en avait retenu. Les tendances selon lesquelles les peintres rejetaient définitivement la représentation de la nature ne pouvaient jamais s'implanter en Hongrie. Les peintres hongrois n'ont jamais été les partisans du modernisme à tout prix. Le démon du progrès forcé ne l'emporta pas sur leur bon sens. Remarquons dans cette attitude la résistance marquée contre les excès. C'est uniquement sur le plan de l'émotion que le Hongrois est enclin à rompre l'équilibre. Tout en représentant la réalité, les peintres hongrois ne sont pourtant pas naturalistes au sens orthodoxe du mot, car ils imprègnent les choses vues d'un lyrisme qui ne dégénère jamais en sensiblerie. Le sujet des paysages est banal, souvent désolant, mais les peintres l'enveloppent de sentiments, de passions, et de rêveries sombres. Maints de ces peintres se sentent attirés vers les couleurs ternes et sombres, aussi emploient-ils volontiers les fonds de bitume si souvent décriés de Munkácsy, car en incrustant leurs couleurs étincelantes dans cette masse obscure, ils peuvent donner à leurs tableaux une force et une concision pareilles à celles des ballades hongroises.

A notre époque, l'art hongrois a retrouvé la place qui lui revient de droit dans la société des peuples européens. Il est à espérer qu'aucun séisme historique ne détournera plus la marche de son évolution. Le pendule hongrois pourra se calmer enfin, le « pays qui fait le bac », chargé de son apport de goût oriental, pourra définitivement aborder aux rivages de l'Occident. Les changements du goût hongrois que nous venons d'esquisser témoignent suffisamment de cette grave situation historique dans laquelle le peuple hongrois se consume et que nous pourrions aisément qualifier d'épithètes tragiques si la pudeur scientifique ne nous en retenait.

La noce du Mort

Par ÁKOS SZENDREY

C'EST TOUJOURS avec tristesse que nous considérons une fleur brisée par la tempête; la mort d'une jeune fille ou d'un jeune homme, une vie fauchée dans sa fleur, nous attriste encore davantage. On est toujours tenté dans des cas pareils de se plaindre de l'injustice du sort, puisque c'est une jeune vie qui est raflée par la mort, et cette vie est partie pour l'au-delà sans avoir pu atteindre son but, sans laisser de descendance; il ne reste personne qui respecte en elle un aïeul, qui puisse lui présenter les sacrifices mortuaires annuels. L'âme restée sans descendance n'est pas satisfaite, elle revient, si on ne se donne pas la peine de lui fournir une compagne. Voici pourquoi on fête la noce du mort, tout comme s'il vivait, et dans les temps anciens, on ne le faisait pas au figuré: on enterrait la fiancée avec son promis défunt. Cette coutume barbare s'est heureusement adoucie, il n'en est resté que la noce symbolique, et voilà l'explication des nombreuses habitudes nuptiales que nous trouvons encore aujourd'hui dans les cérémonies mortuaires de jeunes gens ou de jeunes filles défunts.

Aux environs de Szeged, par exemple, quand un jeune homme ou une jeune fille meure, ce n'est pas au prêtre que l'on porte en premier lieu la triste nouvelle, c'est le fiancé ou la fiancée que l'on désigne d'abord pour l'enterrement nuptial. On réunit les amis et les amies, ce sont eux qui prendront part au cortège d'honneur, tout comme dans une noce normale, mais, dans ce cas, avec la différence que ce sera à eux de porter le cercueil au cimetière, sur leurs épaules, à l'aide d'un brancard appelé le « cheval de Saint-Michel ». Le cercueil est suivi par le fiancé ou la fiancée en habits de noce. Les musiciens choisis pour l'occasion jouent des airs funèbres, mais ils n'entrent pas au cimetière; dans le temps, les jeunes gens et les jeunes filles restaient aussi à l'extérieur et pendant qu'on inhumait le défunt ils se mettaient à danser. C'était la danse nuptiale du mort. En rentrant du cimetière, les musiciens, à l'avant du cortège et précédant le fiancé ou la fiancée et les garçons et demoiselles d'honneur, jouent des airs joyeux. Il est curieux que nous rencontrions la même coutume à l'enterrement du printemps: le 1er mai, à minuit, les gars du village vont en chantant des chansons tristes au brasier allumé dans les champs, pour la fête dansante du feu mais, en revenant à l'aurore, leurs chants sont gais de nouveau.

Au banquet des funérailles, avant de se mettre à table, les pleureuses chantent des airs de deuil mais, après avoir mangé, la jeunesse se met

à danser. Ce sont les parents du défunt eux-mêmes qui les y enjoignent, ils ne veulent pas priver leur enfant de cette danse nuptiale: « qu'il puisse en emporter le souvenir dans sa tombe! » Les rubans, distribués par la fiancée, le jour de ses noces, à ses demoiselles d'honneur, sont donnés en cette occasion, par la mère de la défunte à ses amies. Il est typique cependant que bien que nous trouvions dans ces formalités beaucoup d'usages pareils à ceux des noces, bien que nous y voyions une atmosphère de fête, des danses, il y a cependant beaucoup plus de retenue, de sérieux et de calme dans les gestes, qu'à l'occasion d'une vraie noce: on n'entend pas de cris, la danse même est plus lente et plus réfléchie.

Dans d'autres régions, ce ne sont pas seulement les demoiselles d'honneur qui sont en habits de noce, on habille la défunte également en robe de mariée; on lui met le voile et même la couronne de myrtes . . . Le cercueil est porté de chaque côté, par trois jeunes gens ornés de rubans blancs, sur le « cheval de Saint-Michel ». Le cortège est précédé par deux gars portant la croix et deux bannières d'église blanches. Le cercueil est immédiatement précédé par le « fiancé », en noir, le bouquet au chapeau, ayant à ses côtés deux demoiselles d'honneur, les meilleures amies de la morte. Les parents et les membres de la famille cheminent aux côtés du cercueil; derrière celui-ci, les garçons et les demoiselles d'honneur s'en vont deux-à-deux, chacun d'eux tenant une couronne.

Contrairement aux cortèges de noce, c'est à la fin et non pas au début que prennent place les cousins, les amis et les voisins. Arrivée au cimetière, la jeunesse entoure la tombe, le prêtre dit les prières d'usage, suivies de nouveau par les coutumes populaires; les musiciens jouent la chanson suivante:

Le cimetière est rempli de fleurs bleues
Je voudrais qu'on m'y enterre d'abord,
Qu'on m'enterre le premier, et mon amie suivra
Elle ne pourra choisir d'autre amant après moi!

Pendant qu'on ferme la tombe, on joue des chansons analogues et les airs préférés du défunt. En revenant du cimetière, le cortège se forme de la même façon qu'à l'aller; on revient en silence, sans musique, à la maison mortuaire où le banquet des funérailles est préparé. Les parents de la défunte invitent les amies de la morte et les amis du « fiancé » à entrer, ainsi que les cousins et les voisins. On fait asseoir le « fiancé » à la place d'honneur, à côté de lui, le couvert de la fiancée est mis, mais sa place reste vide; les autres invités s'installent aussi; mais à une noce pareille, il n'y a pas de témoin, ni de garçon d'honneur. Les plats cependant sont identiques à ceux du banquet nuptial. Après le repas, on joue un seul air à danser; mais cette danse se fait sans crier, et sans chanter de texte. On se sépare ensuite. Si c'est un gars qu'on enterre, la fiancée accompagne le cer-

cueil en robe de mariée, mais elle ne porte pas de voile sur la tête, seul le bouquet qu'elle tient en mains est voilé, et elle est entourée de deux garçons d'honneur. La croix précédant le cortège est portée églalement par un jeune homme.

Cette coutume n'existe pas seulement dans le Sud du pays, mais aussi dans le Nord, dans les régions montagneuses. Les jeunes gens et les jeunes filles qui ont quitté l'école ont droit à un enterrement à bannière. Les bannières sont faites de la façon suivante: on enroule autour d'une perche de deux à trois mètres de long des fichus tissés au village, de sorte qu'on ne voit plus la perche. Quatre à six « grands fichus » de couleur blanche, verte ou noire, noués les uns aux autres par les coins, sont attachés au bout de la perche; au-dessus de ceux-ci un fichu de tête, de même couleur que les grands fichus, couvre ceux-ci à la manière d'un parapluie ouvert, il est recouvert d'un nouveau fichu blanc, de rubans, et tout au bout de la perche est fixé un bouquet de roses. On fait autant de bannières qu'il y a de porteurs de cercueil, si c'est une jeune fille qui est morte, les jeunes gens portent le cercueil, les jeunes filles les bannières, et si le défunt est un jeune homme, les jeunes filles portent le cercueil, et les bannières. Les jeunes filles porteuses de bannières sont habillées, deux par deux, de robes de même couleur, mais cette couleur doit être analogue à celle de leur bannière. Les garçons d'honneur sont habillés de la même façon qu'aux noces: ils portent un fichu de garçon d'honneur en écharpe. Le cortège est précédé par un garçon, parent du défunt, qui porte la stèle de bois, et par une jeune fille habillée de blanc qui porte, sur une assiette, le fichu de noces du mort; ce fichu, après l'enterrement, sera cloué sur la stèle.

En Transylvanie, on trouve la coutume suivante: les visiteurs attachent avec des rubans des bouquets à leurs cierges. Les jeunes filles ornent une branche de sapin de rubans de couleur, et y ajoutent également un bouquet. Cela s'appelle « tebe ». Les jeunes filles portant cette branche se rendent en corps à la maison mortuaire, où les jeunes gens, le chapeau fleuri, se joignent à elles. Avant le début des cérémonies des funérailles, les jeunes gens et les jeunes filles, arrêtés à la porte, prient le mort de sortir (comme on ferait à la noce) et chantent une longue chanson dont voici le début:

Moi aussi je suis fiancé (ou fiancée)
Je désire partir.
Que les invités viennent à ce triste mariage . . .

Après cette chanson, la jeunesse entoure le cercueil, et accompagne l'ami ou l'amie défunt, au cimetière.

Il est intéressant de noter que le « tebe », garni et fleuri, dans d'autres contrées, joue un rôle à la noce. Le jour du mariage, les invités de la fiancée le portent, de sa maison à elle, dans la maison de son fiancé. L'étymologie du mot « tebe » est turque, cela veut dire le bout, le sommet de quelque chose. Chez les Baskirs, il est

d'usage que lorsqu'on emmène la fiancée dans le village de son promis, on aille d'abord dans le bois; on y choisit un arbre jeune et droit et on en fait fléchir le tronc, on attache ensuite au sommet de l'arbre de la monnaie cousue dans un petit sac, des rubans de toile de couleur et des écheveaux de laine, puis on lâche le soliveau fléchi. La jeune femme, en revenant voir ses amis et ses parents dans son village, regarde tou jours l'arbre en passant. Les Baskirs, en observant cette coutume, croient assurer au jeune ménage une longue vie, la santé et la richesse.

Nos coutumes ne sont cependant pas restées partout aussi immuables. En voici trois preuves. Le temps écoulé a beaucoup usé et changé les usages, mais les souvenirs sont là, même si on n'en trouve souvent que des traces. Une de ces traditions est celle qui concerne les habits de noces; presque partout, la jeune fille défunte est habillée en robe de mariée, avec des rubans de couleur tressés dans les cheveux, un voile et une couronne de vierge sur la tête, un mouchoir et un bouquet de romarin dans les mains; si on ne faisait pas cela, on pourrait en jaser! Il y a même des contrées où, si la jeune fille avait un prétendant sérieux, c'est à ce dernier d'acheter la robe nuptiale, car, comme on dit, « il était préparé à cette dépense ». Si la jeune fille était restée en vie et l'avait épousé, cela aurait été quand même le devoir du prétendant de lui acheter sa robe de noces.

L'idée des noces se manifeste aussi dans les costumes portés le jour de l'enterrement par ceux ou par celles qui ont la charge du cercueil: ce sont des habits de noce que l'on met, les jeunes filles sont en blanc, et placent dans leurs cheveux une couronne de fleurs ou de lierre, les jeunes gens ont des habits de fête, avec le voile ou le fichu blanc des garçons d'honneur porté en écharpe, ou un brassard blanc. Si c'est une jeune fille qui est morte, le cercueil est porté par des jeunes gens, si le défunt est un jeune homme, par des jeunes filles. Souvent aussi ils se relaient.

La coutume des bannières est presque générale. Les catholiques font le plus souvent usage des bannières d'église, les protestants les montent eux-mêmes, comme nous l'avons décrit plus haut. En Transylvanie, ces bannières faites de tabliers blancs et de fichus de tête multicolores sont portées chacune par six jeunes filles qui entourent le cercueil. On orne le bout de ces bannières de bouquets de fleurs et de rubans de couleur; à Kalotaszeg, les jeunes filles ornent ces bannières de leurs bandeaux de tête brodés de perles et de leurs plus beaux fichus et rubans, et c'est ainsi qu'elles accompagnent leur amie défunte.

Précédant le cortège des funérailles, un gars porte une couronne sur une assiette, et un autre porte la croix, à laquelle un, ou plus rarement deux petits fichus rouges sont attachés; avant de fermer la tombe, on y jette la couronne, mais les fichus, à la fin de la cérémonie, sont détachés de la croix, et on les garde en souvenir. Dans la grande plaine hongroise, si le défunt est un jeune homme, deux jeunes filles

conduisent un gars en lui donnant le bras, et celui-ci porte une couronne sur un coussin de velours rouge; si c'est une jeune fille qu'on porte en terre, ce sont des jeunes gens qui soutiennent une jeune fille, portant également sur un coussin la couronne de fleurs de myrtes. En d'autres contrées, c'est un mouchoir brodé de romarin que l'on pose sur une assiette, à l'enterrement d'une jeune fille, et, une fois le cercueil placé dans la cour devant la maison, on donne cette assiette à porter à la cousine de la morte ou à sa meilleure amie. C'est également à ce moment que l'on distribue les cierges allumés aux demoiselles d'honneur qui les porteront devant le cercueil, marchant deux-à-deux. Si le défunt est un garçon, une jeune fille tresse une couronne autour du chapeau du mort et, plaçant le couvre-chef sur une assiette, elle le porte devant le cercueil.

Tout comme la noce, l'enterrement nuptial est accompagné de musique. Il est donc d'usage, en plusieurs endroits, que la musique ayant fait partie du cortège, la tombe une fois fermée, on y pose les houes, en croix, et que les jeunes gens et jeunes filles fassent trois fois le tour de la tombe, sans parler, mais au son des violons. Dans le sud de la Hongrie, à l'enterrement d'un gars ou d'une fille célibataire, on fête leur noce. Le cercueil est accompagné en musique au cimetière et, la tombe fermée, les gars dansent à la porte du cimetière, aux sons de la marche de Rákóczi. Vers le milieu du siècle dernier, la jeunesse dansait autour de la tombe à la fin des funérailles, puis, cet usage étant sévèrement défendu par l'Eglise, on dansa près de la porte du cimetière, mais à l'intérieur; il fallut beaucoup de patience pour les persuader de danser au moins à l'extérieur du cimetière. Les musiciens, d'habitude, sont payés par les jeunes filles à la mort d'un gars, et par les gars à la mort d'une jeune fille.

Les jeunes gens et les jeunes filles jettent leurs voiles dans la tombe ou, les emportant chez eux, en entourent le cadre de leur glace, en souvenir. Autre part, c'est le fichu acheté par l'amoureux que l'on jette dans la tombe de la défunte. En Transdanubie, on place souvent dans la tombe de la jeune morte son coffret de mariage, avec tout son trousseau. En faisant cela, on pense que puisqu'on lui a préparé ce trousseau, elle a le droit de l'emporter avec elle, n'ayant pas pu jouir de ses noces.

L'usage du banquet des funérailles est général, mais à la mort d'un jeune homme ou d'une jeune fille, ce banquet a encore beaucoup plus d'importance, car c'est alors qu'on fête « la noce du défunt ». On invite donc parents et amis, mais en premier lieu la jeunesse, les amis et les amies du défunt. Repas, danse sont d'usage. On est d'avis que les parents ayant prévu les dépenses d'une noce, on n'a pas le droit d'en priver le défunt.

Les cantiques funèbres de jeunes gens et de jeunes filles défunts sont toujours de longues poésies ayant trait aux noces; sous l'influence religieuse, cependant, on parle souvent de noces mystiques:

J'ai été choisi par Jésus mon Sauveur
Depuis ma naissance il est mon fiancé
Je me hâte donc vers lui, dans la terre endeuillée,
Le pasteur de mon âme, le prêtre, est mon témoin,
Et le chantre présent est mon garçon d'honneur.

Jean Arany parle, dans une de ses poésies, de cet usage de l'enterrement nuptial.

Ce n'était pas une fiancée, mais un fiancé . . .
Six jeunes gens en portent le cercueil,
Le père, la mère le précèdent en pleurant
On ne peut fêter de noces plus tristement.

Cette coutume des funérailles nuptiales, avec toutes ses variations originales, est fort répandue. Le peuple hongrois ne l'a prise à personne, ce sont d'anciens souvenirs qu'il respecte ainsi. Il est évident que les origines de cette coutume viennent des contrées du Sud et de l'Orient. Vers le Sud, nous trouvons les antiques coutumes de Grèce, répandues dans les Balkans: chez les Grecs de l'antiquité, on mettait sur la tombe des jeunes filles non-mariées une cuve et une cruche, employées pour le bain de la fiancée. On enterrait la jeune fille en robe de noces, et la couronne de mariage, gardée avec respect, ornait la tête de la morte. Dans le cercueil, on mettait les fruits symboliques des noces: des pommes, des grenades, des fleurs. Ces coutumes ressemblent aux usages hongrois, ici aussi des allusions au mariage font partie des funérailles. Nous trouvons les mêmes analogies du côté de l'Orient. Les écrivains arabes des anciens temps ont décrit beaucoup de coutumes semblables. Ibn Fadhlan nous fait la description détaillée de l'enterrement d'un chef « Rus », chez les Bulgares de la Volga. Ce mot « Rus » employé par l'écrivain arabe, nous le retrouvons dans les documents arabes ultérieurs, et c'est la dénomination générale des peuples finnois de la Volga, des Kazars et des Bulgares. Massudi note que chez les Kazars de race turque, on célèbre, après sa mort, les noces du défunt. Katanof, en parlant des usages mortuaires des Turcs d'Asie, dit que chez les peuples chamanistes, la croyance d'une vie d'outre-tombe, continuation de la vie terrestre, est fort répandue; il faut donc, selon eux, donner au défunt tout ce dont il a besoin pour qu'il ne manque de rien. Selon la croyance des Tchouvasses, celui qui meurt jeune se marie dans sa tombe. Et Marco Polo nous dit que lorsqu'un Tatare perd son fils, non-marié, et qu'à la même époque un autre perd sa fille, les parents des jeunes gens se réunissent et fêtent les noces des défunts. Le peuple hongrois, venu des régions de la Volga-káma, puis ayant rencontré, au cours de ses pérégrinations, les peuples de race turque, a pu prendre à ceux-ci beaucoup d'usages anciens, enrichissant ainsi ses traditions personnelles. Quand aux coutumes des Slaves, elles n'ont plus eu qu'une influence fécondante.

Au cours des temps, cependant, ces coutumes originales ont subi beaucoup de changements, et l'influence de l'Eglise a grandement contribué à ces changements.

La musique populaire hongroise

Par ALEXANDRE VERESS

AU POINT de vue topographique, quelque uni qu'ait été le territoire de la Hongrie, dans ce cratère délimité par les Carpathes, ce pays, par suite de la position géographique qu'il occupait sur le continent européen, a toujours été soumis aux effets de différents courants étrangers, bienfaisants ou nuisibles. Pendant dix siècles, c'est à cet endroit, choisi par le peuple hongrois au sein de quatre rivières entourées de montagnes, pour y établir sa patrie européenne, que se rencontrèrent l'Orient et l'Occident. Durant cinq cents ans, les pays étrangers ont considéré la Hongrie comme le bastion de la civilisation chrétienne occidentale contre les aspirations des conquérants asiatiques. En vérité le peuple hongrois a fidèlement rempli sa tâche. Non seulement il a perdu le meilleur de son sang dans la défense de son propre territoire mais, quand son effondrement devint inévitable devant la supériorité numérique des forces déchaînées contre elle, de son propre corps il éleva une muraille pour faire face au péril qui menaçait l'Europe. Les batailles de Mohi et de Mohács sont les deux grandes tragédies de l'histoire hongroise; l'élite de la nation y sacrifia sa vie pour la défense de la civilisation occidentale. Tous les biens matériels et spirituels accumulés durant de longs siècles furent presque entièrement annihilés. Dans ce désert de villes incendiées, d'églises en ruines, de monastères dévastés, de bibliothèques pillées, où la population avait été massacrée, on entreprit la reconstruction, aussitôt que l'épreuve terrible fut passée. La nation hongroise a encore surmonté, tant bien que mal, les ravages causés par les Tartares: et elle retrouva son ancienne splendeur quelques dizaines d'années plus tard. Mais les cent cinquante ans d'oppression turque lui causèrent des plaies pour ainsi dire incurables. Il n'est pas exagéré d'affirmer que, par endroit, elle en porte encore les traces. La catastrophe de Mohács fut bien plus qu'une bataille perdue. C'est là que périrent les dirigeants de la nation, avec le jeune roi à leur tête. La victoire turque ouvrit le chemin de la capitale aux conquérants. Par la chute de Bude, l'héritage de la renaissance, légué par le roi Mathias, passa aux mains des pillards. Pendant cent cinquante ans, la Hongrie fut ainsi tenue à l'écart de la civilisation européenne. Son territoire devint le théâtre de guerres continuelles. Cette lutte pour le pur maintien de son existence épuisa toute sa vitalité. Tandis que l'Europe vivait l'époque de son plus grand développement, le peuple hongrois, combattant pour sa liberté, étouffait sous l'oppression turque. Quand il finit par s'affranchir des Turcs, saigné à blanc par ces luttes séculaires, des devoirs nouveaux l'accablèrent. Il lui

fallut reconstruire son propre foyer, renouer avec l'Europe les relations interrompues et combler ainsi mille lacunes. La Hongrie, fidèle à ses traditions, assuma cette tâche; car, depuis Saint Etienne, elle n'avait jamais cessé de se sentir membre de la grande communauté européenne et de le proclamer. En adoptant une autre attitude, elle aurait renié son passé, son histoire, sa mission; elle se serait reniée elle-même. Non seulement elle accepta cette tâche, liée à une si grande responsabilité, mais elle l'accomplit à son honneur. Il lui fallait, pour y parvenir, cette fraîcheur de l'âme qui puise sans cesse en elle-même, et qu'aucun désastre ne saurait abattre. Elle transmettait, grâce à cette faculté, l'héritage spirituel qui lui venait de l'Orient à travers toute une série de générations. La prévoyance politique de Saint-Etienne et le discernement du peuple hongrois au sujet de sa propre vocation l'avaient rangé parmi les nations européennes. Mais aurait-il pu préserver son caractère spécifique, après tant de revers et sous l'effet de tant d'influences opposées et étrangères, si le sentiment de faire partie de l'Europe n'avait été chez lui que le reflet d'un vernis artificiel? Et la question contraire ne se pose-t-elle pas également: les Hongrois auraient-ils fait face aux aspirations annexionnistes qui les attaquaient venues de l'ouest, s'ils avaient assimilé la civilisation occidentale au point d'oublier leurs plus profondes traditions. Dans le premier cas, la Hongrie aurait été anéantie au cours de l'épreuve, alors que l'ennemi faisait irruption venant de l'Est; dans l'autre cas, elle aurait été irrémédiablement noyée par la politique des Habsbourg dans la mer des minorités. Or rien de tout cela n'advint! Car elle a pu rester européenne tout en conciliant son européanisme avec son âme orientale et avec les traditions d'origine asiatique dont elle ne s'était pas défaite même dans sa nouvelle patrie. Il est vrai qu'elle accomplissait ce tour de force au prix de luttes continuelles contre soi-même, et en gaspillant pour des fins d'une importance minime ou locale ses plus grands génies. Prenant part à tous les mouvements politiques et moraux de l'Europe, elle se pénétra profondément de toutes les phases de la civilisation européenne. Dans les cadres sévères, et en utilisant les formes artistiques qu'elle avait apprises en Europe, elle parvint à créer, qu'il s'agît de sculpter un pilier roman ou gothique, de peindre dans l'esprit de n'importe quelle époque ou de s'exprimer par le rythme de la musique, des œuvres foncièrement personnelles, d'une immense valeur pour l'ensemble de la civilisation européenne.

En Hongrie, la musique est la plus récente des branches artistiques. Le culte de la renaissance, dont Mathias Corvin fut l'initiateur, continua de se répandre même après la mort du roi. Dans son palais de Buda, à côté de savants, de poètes, de maîtres architectes, nous rencontrons les deux grands musiciens de renom européen de ce temps: le fondateur de l'école vénitienne, Adrien Villaert et l'allemand Thomas Stoltzer. S'ils avaient pu jouer un rôle en Hongrie, la culture musicale aurait atteint, là aussi, un degré comparable à ce

que nous voyons en Italie, en Allemagne, en France, en Flandre et en Angleterre, au XVI^e siècle. Mais le désastre de Mohács mit un terme à ce mouvement et la nation hongroise ne commença à reprendre ses relations avec la culture musicale des nations occidentales que vers la fin du XVIII^e siècle. Cependant le peuple lui-même conservait intacte sa culture musicale primitive. Grâce à la tradition orale, il l'entretenait de génération en génération. Ainsi ce qui se serait perdu dans les palais en ruines trouvait un refuge dans les chaumières. Cependant les grandes vagues de la culture musicale européenne venaient, quoique modestement, se refléter à la surface de la musique populaire hongroise. Nous rencontrons, sous forme de chansons hongroises, des airs occidentaux des XVI^e, XVII^e, XVIII^e siècles qui ont complètement fusionné avec le fonds populaire. C'est alors, vers 1780, que vient d'apparaître le style *verbunkós* — musique de danse des recrues — qui attira l'attention de Haydn, de Dittersdorf et plus tard de Beethoven, de Schubert, de Weber, de Brahms et de Berlioz. Cette musique comportait un mélange spécial du folklore hongrois et du baroque occidental, à savoir des éléments du style italo-viennois.

En réalité, il faut attendre le début du XX^e siècle pour voir l'art musical s'élever en Hongrie au niveau européen. C'est l'époque où Béla Bartók et Zoltán Kodály refondent la musique hongroise en des formes artistiques. Ils se basent pour cela sur la véritable musique populaire, qu'ils révèlent à leurs contemporains, laissant de côté la musique tzigane que l'étranger s'est imaginé, à tort, être authentiquement hongroise. Ce sont eux qui ont créé le nouveau style musical hongrois, dont l'importance se dessine déjà bien au delà des frontières de la Hongrie. Ce pays subit, de nos jours, pour ce qui est de la musique un processus dont nous trouvons l'exemple dans l'Europe occidentale du XVI^e et du XVII^e siècle, alors que la musique populaire, opérant un rajeunissement, se trouva absorbée par la suite dans l'œuvre de certains grands maîtres. En Europe occidentale, ce fait prend en grande partie fin, pour ne plus jamais se produire, vers le milieu du XVIII^e siècle. Et la musique cesse d'être un organisme vital, en dehors de quelques exceptions fournies par certaines parties de l'Angleterre, du Pays de Galles ou de l'Ecosse ou même par certains groupements périphériques allemands, etc.

Cependant la vie est un merveilleux artiste compensateur et l'histoire nivelle tout, quand nous regardons son cours dans une perspective lointaine. Aujourd'hui, ce n'est pas la seule Hongrie mais toute l'Europe centralo-orientale qui est devenue la chaudière où fermentent de nouvelles forces populaires, telles que n'en a guère connues l'Europe occidentale d'il y a quatre cents ans. Sous ce rapport, la musique populaire a joué un rôle important dans la manière de vivre des peuples de ces régions; elle est devenue l'élixir capable de rajeunir et de revivifier la grande musique européenne. Si nous examinons en détail la musique du XX^e siècle de l'Europe occiden-

tale, nous pouvons constater que les compositeurs, à peu d'exception près, ont montré une tendance assez forte à puiser dans le passé. Peut-être n'y a-t-il pas eu d'époque où les vieux maîtres et leurs œuvres aient été l'objet d'une pareille estime? Toutefois, si l'art productif d'une époque fait de trop larges emprunts aux temps passés, n'est-ce pas là signe d'appauvrissement ; cela veut dire que cette époque ne possède rien en propre qui vaille la peine d'être dit ou qu'elle est incapable de s'exprimer en sa langue originale. Le culte du passé, lorsqu'il est poussé à l'excès, jusqu'à obscurcir devant nous le présent, ne saurait manquer d'être nuisible; rien ne peut en sortir qu'un art fait d'imitation. Là où, de nos jours, nous avons rencontré, dans la musique européenne, une note vraiment fraîche, des idées fécondes, un style sain, des formes nouvelles, c'est au domaine de l'art populaire que nous devons remonter pour en rechercher la racine, qu'il s'agisse de Ravel ou même de Debussy, de Strawinsky, de De Falla, de l'anglais William Waugham ou, parmi les italiens, de Dalla Piccola et Petrassi et, en Hongrie, de Bartók et de Kodály. Naturellement la musique populaire n'est pas encore un art développé. Mais la musique populaire est une réalité vivante dont les vagues font vibrer le génie d'un grand esprit créateur. Comme nous l'avons déjà mentionné plus haut, elle permet l'éclosion d'une grande musique qui s'appuie sur des éléments populaires. Quand les formes de la grande musique, privées de leur contenu initial, ne deviennent déjà plus que celles d'un cadre vide, et qu'une longue évolution, comme celle qui a marqué le passage du baroque au romantisme, après avoir atteint son point culminant, en est arrivée à sa période de déclin, il faut la venue d'une matière artistique suffisamment détachée déjà de la réalité et planant dans une région nébuleuse, pour insuffler une nouvelle vie à cet art esclave de théories factices. Tel a été de nos temps, comme maintes fois déjà dans l'histoire de la musique, le rôle de la musique populaire.

Examinons quelles sont les couches que les recherches scientifiques, relatives à la musique populaire, ont mises à jour dans ce sédiment millénaire; quelle est la part de ce que le peuple hongrois a apporté de son pays d'origine; qu'a-t-il produit en Hongrie même et ceci à la suite de quelles influences.

Lorsqu'on classifie les mélodies populaires hongroises, on voit se dessiner des lois de stylistique qui permettent de décider du domaine auquel appartiennent ces airs, s'ils sont d'origine ancienne ou moderne, hongroise ou étrangère. Il importe tout d'abord d'examiner le système de gammes et la construction des mélodies.

A peu d'exceptions près, les chants populaires hongrois consistent en quatre lignes qui correspondent aux strophes de quatre lignes du texte. Nous indiquons ces différentes lignes par des lettres, selon que leur contenu est identique ou dissemblable: par exemple ABCD, ABBC, ABAB, ABBA, et ainsi de suite. Tous ces airs qui

se rattachent, de par maintes caractéristiques singulières, à un système de style ancien montrent une construction non architectonique dont la première et la dernière ligne ne s'accordent jamais, — comme c'est le cas des trois premiers exemples plus haut cités. Sans vouloir longuement m'étendre ici sur ce sujet, j'aimerais rappeler que nous pouvons remarquer des éléments de ce genre parmi les formes de la grande musique européenne. La forme ABAB qui se répète est une formation relativement neuve, qu'une pensée musicale, construite non architectoniquement, précède pendant de longs siècles.

Pour ce qui est du système de la gamme, la plus grande partie des chants populaires hongrois se construisent sur la gamme anhémiton-pentatonique. C'est une gamme de cinq notes où les cinq tons se succèdent sans intervalle de demi-tons. Ainsi la gamme transposée sur Sol est la suivante: Sol-Si-bémol-Do-Ré-Fa. Nous savons que les peuples de l'Asie, ainsi que le peuple japonais et les habitants des îles de l'Océan pacifique, ne connaissent et ne cultivent exclusivement que cette gamme à cinq tons. Par endroits, la différence n'existe que dans le choix de la tonique. Si nous considérons les origines du peuple hongrois, il est aisé de supposer que la pentatonie de ses anciens airs est de ces facteurs primitifs de civilisation qu'il a apportés de l'Orient et dont il ne s'est pas défait jusqu'à nos jours même une fois installé dans sa nouvelle patrie. Mais cette pentatonie se rencontre, d'autre part, en diverses parties du globe en dehors des territoires asiatiques mentionnés: telles que l'Afrique du Nord-Est et du Centre, certaines contrées situées au sud de la Méditerranée, voire en Amérique du Sud et du Nord, en Angleterre, en Irlande, et sporadiquement encore en Espagne, en Bretagne et en Normandie ainsi que dans les pays scandinaves, c'est-à-dire chez des peuples dont on ne peut supposer qu'ils aient entretenu jadis des relations.

En nous plaçant au point de vue scientifique, pour pouvoir accepter comme preuves les notions que nous possédons sur l'origine orientale des anciennes chansons hongroises, il nous faut relever, à côté de la pentatonie, d'autres éléments de style qui justifient leur affinité avec différentes musiques populaires orientales. Nous trouvons ces preuves dans la construction mélodique.

En dehors de quelques recherches effectuées par des étrangers comme Marius Schneider et Georg Schünemann, en Hongrie ce sont surtout Zoltán Kodály et Bence Szabolcsi qui ont examiné l'ensemble de la pentatonie de la construction mélodique comme phénomène cohérent. A la suite de ces enquêtes, on voit clairement l'affinité qui existe entre la plus ancienne couche pentatonique des airs populaires hongrois et certaines musiques populaires orientales. Les recherches entreprises par Szabolcsi au sujet de la pentatonie et du lieu d'origine d'une certaine catégorie de mélodies montrent déjà que nous pouvons situer le berceau de ce système musical quelque part dans le grand plateau de l'Asie centrale, dans une des régions de l'Altaï ou du Tur-

kestan oriental. Les quatre lignes de la mélodie possèdent une disposition selon laquelle la troisième et la quatrième de ces lignes ne sont que la transposition des deux premières sur la quinte inférieure. Nous pouvons donc schématiquement indiquer ces types de la manière suivante: A^5 A^5 AA ou A^5 B^5 AB. Les Hongrois ont apporté encore de l'Asie le type de cette construction conjuguée avec la pentatonie. C'est là ce qui permet de constater dans le domaine de la musique populaire l'existence de rapports concrets entre les Hongrois et les peuples avec lesquels ils se trouvaient en parenté, avant de s'établir dans leur nouvelle patrie. La ressemblance apparaît surtout surprenante avec les Tchermisses, ce peuple qui vit près de la moyenne Volga et, du point de vue de la race, se rattache au groupe finno-ougrien mais dont la langue et la musique dénotent une influence tartaro-turque. Sans parler de l'identité d'une multitude de mélodies, la présence d'un même principe, présidant, chez l'un comme chez l'autre peuple, à la construction musicale, prouve l'ancienneté de ces liens, surtout lorsqu'on ajoute que, tandis que ce rapport se décèle partout où il y a des Hongrois, on en chercherait vainement la trace chez tous les peuples qui vivent dans le voisinage de la Hongrie. Les paysans hongrois témoignent ainsi d'une force de conservation merveilleuse et en même temps presque incompréhensible; on les voit, de père en fils, se transmettre, par l'intermédiaire de la tradition orale, ce trésor qui s'est ainsi gardé jusqu'à nos jours. Et qu'on songe que le peuple hongrois n'a cessé d'entendre autour de lui, émanant de peuples vivant dans son voisinage, une musique diamètralement opposée à la sienne à partir du jour où il a pris place dans le bassin des Carpathes. Qu'il s'agisse de sa langue ou de sa musique, il apparaît comme absolument solitaire à cet égard.

De même que dans sa langue le peuple hongrois a gardé, en dépit de toute action mutuelle, une couche fondamentale, il a aussi purement conservé sa musique populaire ancestrale dans un millier de mélodies à peu près et il a su même influencer le folklore musical des peuples qui vivaient autour de lui ou avec lui. De nos jours encore, on relève des affinités entre la musique hongroise et celle des baskirs, des tchouvaches et des vostyaks, des zyrianes et des moraves, des tartares et des turcs, et vraisemblablement avec celles des autres peuples mongols. Comme le dit Zoltán Kodály: une conformité si frappante entre la construction mélodique, la phraséologie, le rythme, ne peut pas être un pur hasard. La rencontre d'une pareille similarité entre le peuple hongrois et ce qui reste encore de cette communauté ethnique dont les hongrois se sont jadis détachés laisse supposer l'existence d'un contact ou d'une source commune. Les Magyars ont apporté cette musique en même temps que leur langue comme un héritage ancestral qu'ils tenaient de leur ancienne patrie. Ce peuple est la branche extrême du grand arbre millénaire de la grande culture musicale asiatique. Cet arbre en effet a ses racines dans l'âme des différents

peuples qui demeurent depuis la Chine jusqu'à la mer Noire sur la superficie de l'Asie centrale. »

C'est encore un élément ancien et traditionnel qui se manifeste dans le rythme — un parlando rubato, caractéristique d'une grande partie de ces mélodies anciennes (à l'exception des airs de danse, et dans le chant) riche en ornements, des chanteurs paysans.

Le parlando rubato veut dire que les tons de la mélodie s'allongent en désaccord avec le rythme strict ou se raccourcissent et que l'interprétation prend ainsi le caractère d'un « recitatif » ou d'une chanson parlée. Aussi est-il nécessaire d'enrichir ces mélodies de divers ornements. Plus l'interprétation est archaïque, et plus le chanteur paysan entoure les principaux tons de la mélodie de petits glissandos, de fioritures et de différents ornements. De même que la brodeuse décore la toile de formes et de figures que le pâtre sculpte des fleurs, des arbres et des oiseaux, comme ornements aux miroirs, aux salières et aux cuillers, les bons chanteurs qui ont de la fantaisie revêtent de riches broderies et sculptures la ligne de la mélodie.

Le style musical et l'interprétation se tiennent étroitement. Ce style de chant, antique et ornementé, n'a de survie chez des vieillards que là où on se rappelle des airs anciens. De même que la pentatonie est l'héritage d'une grande culture musicale, cette manière enjolivée de chanter est aussi une particularité des peuples orientaux. Comme beaucoup d'autres précieuses traditions de l'art populaire hongrois, là où ce style ornementé s'est maintenu le plus intact, c'est en Transylvanie et dans les territoires linguistiques hongrois qui lui sont limitrophes à l'est. A Kalotaszeg, en Csik et en Moldavie, on trouve encore des chanteuses d'un âge moyen qui ont conservé dans toute sa plénitude cette vieille tradition aujourd'hui de plus en plus en voie de disparition. Et si, dans bien des chansons, la construction primitive de la transposition en quinte inférieure s'est obscurcie, cette particularité n'a pas eu pour suite un appauvrissement mais au contraire un enrichissement; elle a amené en même temps que de nouvelles variations de nouvelles variantes dans les types, de fines différentiations dans la forme fondamentale. L'essentiel, la ligne du chant descendant, est resté. En face du schématisme un peu sévère de la mélodie en quinte, (deux lignes en haut, deux en bas) la forme est devenue plus souple et en même temps plus artistique, du fait que les lignes commençant sur une note haute descendent graduellement vers la basse. Souvent, parties d'une haute note initiale, elles vont par un mouvement dramatique en s'abaissant jusqu'à l'apaisement de la note finale. Ces mélodies nous parlent de la souplesse de l'âme populaire, une âme qui, loin de s'être roidie dans la répétition constante de la forme primitive, a su la développer, la modeler, la plier, sans en troubler les lois fondamentales, gardiennes et déterminatrices de la forme. Ici nous retrouvons la fidélité dont l'âme hongroise témoigne à l'égard des traditions, en même temps que ses dons d'invention palpitante, sa fraîcheur et sa

faculté de créer des formes. C'est là une force vitale qui, dans le passé, après deux ou trois générations, a provoqué la création sur des bases anciennes d'un nouveau style de musique paysanne absolument différent et qui, d'une manière révolutionnaire, s'est répandu sur tout le territoire de langue hongroise dont il a même dépassé les frontières, gagnant peu à peu toute la jeunesse. De nos jours encore, ce nouveau style fleurit, s'enrichit et se développe sous nos yeux, coulant comme l'eau d'une source merveilleuse du subconscient de l'âme. A mesure que les vieillards disparaissent, le nouveau style de chant populaire prend la place de l'ancien sous forme de milliers de créations originales.

Au cours des 100 ou 120 dernières années, d'après les constatations de Béla Bartók, la musique du village hongrois s'est développée d'une manière rapide et révolutionnaire. Bien plus, elle a refoulé entièrement, pour prendre sa place, l'ancien fonds de chant pentatonique ainsi que toute espèce de chant connu jusqu'alors. Et maintenant, voyons en quoi consiste le nouveau style de notre musique populaire.

La gamme de sept tons a pris la place de la pentatonie dans les airs de ce nouveau style. Les gammes les plus fréquentes sont la dorique, l'éolienne, la myxolidienne et la majeure. En ce qui concerne la forme musicale, celle-ci se construit dans son essence d'après d'autres principes que ceux qui régissaient les anciennes formes. C'est-à-dire qu'ici on répète la ligne initiale comme dernière ligne du chant. Grâce à cette construction architectonique, la mélodie, en tant que forme musicale, devient plus fermée et plus limitée qu'elle ne l'était dans l'ancien style où un cadre de formes strictes ne contraignait pas la mélodie à une certaine homogéneité. Schématiquement (comme nous l'avons déjà vu plus haut) nous trouvons les types: AA^5A^5A, AA^5BA, ABBA, AABA. Les deux facteurs de style, grâce auxquels nous pouvons distinguer ces mélodies des anciennes, dès la première audition, sont le systeme de gamme et la construction de la mélodie. Mais si nous approfondissons les choses, nous voyons que les deux domaines de style sont reliés par des fils solides et mystérieux, et que le style du chant populaire nouvellement formé n'est que la suite organique de l'ancien. Nous savons par Kodály, que les types architectoniques, avec le rôle intermédiaire de la forme AA^5A^5A, se sont formés en partant du type répétant les deux premières lignes en quinte inférieure AA^5A^5A, tandis que nous pouvons reconnaître des traces pentatoniques sur beaucoup d'airs, même si la mélodie se développe le long d'une gamme déjà de 7 degrés. Bien que la plus grande partie de ces mélodies reste dans les cadres de la gamme pentatonique, des tournures pentatoniques surgissent aussi dans des mélodies doriennes, eoliennes, mixolydiennes ou même majeures. C'est ainsi que nous faisons la connaissance de nouvelles mélodies que nous pouvons rapprocher de la forme pentatonique, apparentée de près à l'ancien style, de variantes originaires d'autres contrées et que nous sommes en mesure de suivre, pour ainsi

dire de degré en degré, la transformation de la pentatonie à la gamme de 7 degrés.

A l'heure qu'il est, les nouvelles mélodies atteignent leur pleine floraison. Environ 3000 mélodies de souche ont été notées jusqu'à nos jours, sans compter les variantes.

Les deux grandes couches de style de la musique populaire hongroise: l'ancienne qui tire son origine de l'Asie et la nouvelle, formée ici-même — comme nous le voyons — composent dans leur essence un tout tel que nous pouvons considérer, suivant leur origine, l'ensemble des facteurs de style qui se manifestent en elles et le rôle qu'ils occupent dans la vie des Hongrois comme une manifestation musicale caractéristique du peuple hongrois. Cette musique a beaucoup influencé la musique populaire des diverses nationalités qui ont habité le territoire hongrois et même de celles qui ont vécu dans le voisinage de la Hongrie. Béla Bartók qui s'est occupé de cette question s'est livré à un travail de collection et de recherches qui a duré pendant de longues années. Il a publié le résultat de son travail dans une étude qui a pour titre: Notre musique populaire et celle des peuples voisins. Résumant le résultat des recherches, il est arrivé à la constatation, que le nouveau style de la musique populaire hongroise a exercé une très grande influence sur les Slovaques et les Ruthènes, et que l'ancienne musique pentatonique hongroise a exercé une influence décisive sur la musique populaire de certains territoires des minorités roumaines, comme ceux du Mezőség, des départements de Szilágy et Szatmár et d'une partie de Máramaros, tandis que les Croates, qui se sont établis dans le Muraköz, ont vu, eux aussi, se répandre chez eux l'ancien et le nouveau style de mélodie. Cette influence est quelquefois telle que, par exemple, dans le recueil croate de Muraköz du docteur Vinko Žganec, sur 600 mélodies il n'y en a pas moins de 190 qui ne soient un emprunt des anciennes mélodies hongroises, tandis que 158 le sont des nouvelles, sans parler encore de 41 divers autres airs hongrois.

Voyons, après cela, quelle a été sur la musique populaire hongroise l'influence des musiques des peuples qui l'entourent.

Parmi les minorités, la seule influence que nous puissions dénoter dans la musique hongroise est celle de la musique populaire slovaque et cela seulement sur les territoires qui se trouvent à la frontière des territoires slovaques. Une douzaine d'airs ruthènes se sont aussi répandus parmi les Hongrois. Mais rien du fonds des mélodies populaires allemandes, roumaines, croato-slaves du Sud n'est passé dans la musique populaire hongroise. Et, même là où les motifs étrangers ont été relativement nombreux, comme dans le cas des Slovaques, ce fait n'a nullement tourné au désavantage de l'unité que forment les éléments hongrois. « Toutes ces mélodies transplantées de l'étranger, si nombreuses qu'elles aient été, ont végété en Hongrie un peu à la manière de corps étrangers; elles n'ont mené ni à des changements essentiels, ni à la formation d'un nouveau style. »

En dehors des mélodies de l'Europe occidentale qui se sont fondues dans le fonds populaire hongrois et que nous avons déjà mentionnées, nous pouvons trouver la trace de ces rapports surtout dans les jeux d'enfants et dans une partie des airs qui s'y rapportent. Nous savons qu'un certain type connu de chansons d'enfants et de chants de Noël s'est répandu dans toute l'Europe. Cela montre que nous devons voir dans cette matière musicale un ancien trésor commun de culture européenne que nous pouvons trouver chez tous les peuples qui appartiennent à la grande unité européenne de culture chrétienne, au-dessus des nations. Tout ce qui a disparu depuis longtemps de la conscience des grandes personnes, les Mystères du moyen âge et du pré-moyen-âge, les habitudes cèrémonieuses et théâtrales, les fêtes en rapport avec la religion, tout cela nous a été conservé dans les jeux d'enfants, dans leurs textes, dans leur danses et dans leurs traditions dramatiques comportant une mimique, des costumes et de masques. Les jeux de Bethléem, des Rois Mages, les habitudes relatives à la Saint Grégoire et à la Saint Blaise, encore en vigueur de nos jours, nous parlent de cette grande unité européenne. Et c'est cette immense force intellectuelle qui a exercé son influence, là où le monde des traditions d'origine païenne a transformé et a encastré ce qui lui restait d'habitudes dans l'esprit de la culture chrétienne. Les habitudes païennes qui ont trait aux jeux de Pâques, aux chants de la St. Jean, prouvent, dans leur forme actuelle, l'influence de l'Eglise qui transforme tout mais garde cependant l'ancienne tradition qu'elle imprègne simplement de sa propre image.

Nous voyons que la musique populaire et le monde de traditions qui s'y rapporte sont, pour les Hongrois, bien autre chose qu'une matière musicale dont ils peuvent se servir pour leur grande musique ou pour de petites curiosités de folklore. Cela signifie l'existence nationale de ce peuple, tout son être, l'ensemble de ses particularités populaires et nationales, son histoire qui remonte à plusieurs milliers d'années antérieures à l'époque d'où datent les premiers manuscrits et, si on sait interpréter les traditions, cela montre encore la place de la Hongrie dans l'union des peuples européens. Le dualisme hongrois qui s'est soudé dans la touchante unité de l'intellectualisme hongrois, le contact du spiritualisme oriental et de la civilisation européenne, ce dualisme a produit des valeurs culturelles, populaires et nationales qui, tout en différant des autres cultures mais en gardant néanmoins un contact étroit avec le reste du monde, représentent la Hongrie dans toutes ses manifestations culturelles et politiques, depuis le temps où elle est devenue un facteur de prix dans l'histoire des peuples européens.

Maître Jacques de Hongrie

Par le R. P. ASZTRIK GÁBRIEL O. Praem.

L'ANNÉE 1251 a clos le triste épisode de la croisade de saint Louis. Sa galère resplendissante avait pénétré dans le golfe de Damiette, entourée de mille et mille bateaux, semblables aux mouettes qui évoluaient autour de ces superbes navires. La bataille funeste de la Mansourah avait scellé le sort du roi, comme il l'écrivait humblement aux évêques français: « Nous sommes tombés aux mains de l'ennemi à cause de nos péchés», disait-il. Le 6 avril 1250 le roi en compagnie de son sénéchal avait été fait prisonnier.

Il resta quatre ans aux confins de la Terre Sainte. Du mois de mai 1250 jusqu'au 24 avril il laissa le gouvernement du pays à sa mère Blanche de Castille. Le grand événement de ces quatre années fut la Révolte des Pastoureaux, ou bien, comme on le dit couramment, l'hérésie des Pastoureaux.

L'Eglise en ces temps était occupée de son conflit avec l'empereur Frédéric II. Le pape, reprenant une des idées les plus chères à ses prédécesseurs, voulait confier la charge d'une nouvelle croisade à l'empereur. Pour Frédéric II, au contraire, toute occasion était bonne d'ajourner son engagement. A toutes les objurgations du pape il répondait toujours par des demandes de délai. Le pape finit par l'excommunier. Innocent IV prêcha la croisade contre Frédéric, promettant les mêmes indulgences qu'aux chevaliers allant en Terre Sainte.

Blanche de Castille à qui le malheur de son fils tenait au cœur, interdit aux chevaliers français de participer à cette croisade, et menaça de confisquer les biens de ceux qui s'engageraient dans cette entreprise. En revanche elle aurait volontiers encouragé la noblesse à porter secours à son fils. Mais les barons n'étaient pas disposés à reprendre la croix. Tout le monde s'étonna alors quand on vit le peuple, les paysans dédaignés, les femmes fragiles, les petits et les simples, tous animés d'un zèle mystique, se rassembler et décider fermement d'entreprendre la conquête de la Terre Sainte.

En Flandre, dans le Nord de la France, les fidèles de la secte nouvelle se multipliaient comme par enchantement. Le bruit allait de bouche en bouche: c'est aux bergers, aux simples, et vilains que le ciel avait accordé de reconquérir la Terre Sainte où la bonne nouvelle avait jadis été annoncée pour la première fois aux bergers. C'est de ce fait que les chroniqueurs appellent ce mouvement, ou selon leur langage, cette révolte, la Croisade des Pastoureaux, d'après leurs

noms: *pastores*, *pastorelli*, *pastoureaux*, *pasteurs*. Aux environs de Pâques de 1251 se rassembla une foule considérable.

Cet enthousiasme des rebelles tirait sans aucun doute son origine du mécontentement des déshérités soumis à l'oppression, mais pour qu'il pût trouver son expression et se manifester il avait fallu la voix éloquente d'un chef qui leur indiquât la route à suivre, leur parlât de miracle et épinglât sur leurs poitrines la croix, emblème indispensable des pèlerins. Cet homme surgi de l'inconnu, aussi bien que toute son action et que la foule, groupée autour de lui, prête à se jeter sur son ordre à l'eau ou dans le feu, n'offrent d'intérêt pour nous que parce que ce moine famélique affirme à tout bout de champ et avec obstination son origine hongroise. Il a nom Maître Jacques de Hongrie. La révolte des Pastoureaux est liée à ce nom. C'est sur cet homme qu'on rejettera la responsabilité des abus commis par la foule, c'est lui qu'on accusera de toutes les hérésies, lui le chef des Pastoureaux ou, comme l'appelaient ses compagnons: le Magister, le Maître.

Il a l'âme exaltée d'un visionnaire. Il a reçu de Dieu, dit-il, la mission de conduire le peuple au Saint-Sépulcre. Une vision lui montre les flots de la mer s'écartant pour livrer passage à cette foule de pauvres pèlerins.

Ses contemporains se contentaient de branler la tête et de citer au peuple l'Évangile. *Malheur aux pasteurs qui abandonnent leurs troupeaux. Ve pastoribus, qui derelinquunt gregem suum.* Que pourront faire ces hommes là où le roi de France et la fleur de ses chevaliers ont échoué?

Or, sourde à toute autre parole, la foule des pauvres n'avait d'oreilles que pour Jacques de Hongrie qui répétait sans cesse que ce serait par les simples et par les petites gens que la Terre Sainte serait délivrée, c'est à eux qu'il écherrait en partage cette grâce que le bon Dieu refusait aux chevaliers outrecuidants, que c'était à eux de réparer ce que la noblesse orgueilleuse avait perdu.

Il rangeait ses fidèles sous des drapeaux et sous des bannières, sa propre enseigne était l'agneau de Dieu, symbole d'humilité et emblème de victoire future. Partant de Flandre, traversant la Picardie, les Pastouraux se dirigeaient vers Paris. La mère de saint Louis qui saisissait toute occasion de porter secours à son fils ne manqua pas de recevoir leur chef avec bienveillance.

Mais peu à peu des voleurs, des vagabonds, des excommuniés, des éléments suspects s'insinuaient dans leurs rangs. L'accroissement du nombre de ces individus fit échouer ce mouvement conçu dans un mysticisme fanatique. Il n'avait pu grossir sans ramasser, sur la route, des fugitifs, des aventuriers qui n'avaient rien à perdre dans aucune entreprise. A Amiens ils sont 30.000. Jacques de Hongrie les range en ordre militaire. Devant Paris, selon certains chroniqueurs, ils étaient 60.000. L'expression soixante mille a été alors souvent employée comme synonyme de très nombreux. A Amiens ils s'étaient séparés en deux groupes, l'un se dirigeant vers Rouen, l'autre vers Paris.

En arrivant à Paris, Jacques de Hongrie bénit la foule, prêcha dans la chaire de Saint Eustache en vêtements épiscopaux et aspergea la foule d'eau bénite. La reine même, Blanche de Castille, le reçut à Maubuisson et on prétend qu'elle fut ravie tant des discours que des actions du maître.

En revanche, la haine des clercs se propageait de plus en plus parmi ces hommes; cette foule armée se sentait puissante. Il semble que cette masse de petites gens campait volontiers sur la rive droite, au voisinage de la cour des Miracles et des Halles, du côté de la rue de la Grande Truanderie.

A Paris nul n'osait les contredire et ils s'en étaient fait un titre, et ils ont annoncé fièrement dans la suite de leur voyage qu'à la source de la sagesse on n'avait ni réfuté leur doctrine ni pris la parole contre eux. De Paris, le gros de la troupe roula lentement vers Orléans, où il arriva le 11 juin 1251. Jacques de Hongrie ayant pris la parole, un des clercs de l'Université d'Orléans l'interrompit soudain, lui reprochant de tromper les gens naïfs et l'accusant de suivre une mauvaise voie. Ce fut le signal du massacre des clercs de la ville. A Tours les mêmes horreurs se répétèrent. La reine, apprenant leurs déprédations, leur retira son appui et les fit excommunier.

Entretemps, la troupe était arrivée devant Bourges où les prêtres, instruits par les exemples précédents, eurent soin de se cacher; les Pastoureaux se jetèrent sur les juifs. Mais les habitants s'opposèrent à ces nouveaux crimes, arrivèrent à les chasser de la ville, s'emparèrent de Jacques de Hongrie et selon certains il fut tué entre Mortemar et Villeneuve sur Cher, selon d'autres il périt à Bourges.

Une partie des vagabonds prit la route de Marseille et d'Aigues-Mortes dans l'espoir de s'y embarquer, une autre partie se dirigea vers Bordeaux par Limoges. C'est là que Simon de Leicester les intercepta et en dispersa les restes.

Ce mouvement nous intéresse particulièrement car les contemporains et les chroniqueurs sont d'accord dans leurs opinions que l'initiateur en était un maître d'origine hongroise, qu'ils nomment *magister de Hungaria*, *mestre*, *maître de Hongrie*. D'ailleurs non seulement chroniqueurs et contemporains le nommèrent hongrois, lui même se vantait de cette origine. Selon la chronique de saint Denis, la mère de St. Louis l'ayant fait venir devant elle et lui ayant demandé son nom, Jacques répondit qu'on l'appelait Maître de Hongrie. D'après les chroniqueurs, il s'intitulait *le mestre de Hongrie: Un mestre . . . qui estoit de Hongrie*. Matthieu de Paris, de son côté, admet son origine hongroise, *quidam natione hungarus*.

Il avait soixante ans quand il prit la tête du mouvement. Sa stature mince et élevée ne faisait qu'accroître l'impression de gravité d'un extérieur ascétique. Une longue barbe assombrissait un visage mince et pâle. Sa personnalité inspirait la confiance et retenait les gens. A travers les paroles d'aversion des chroniqueurs paraît partout

le pénitent, on reconnaît l'homme de pénitence. Il montrait souvent l'ordre écrit de la Sainte Vierge. Son éloquence attirait les foules. Connaissant bien les besoins spirituels des pauvres gens, avides de sermons, il prêchait partout, et en toute occasion, dans les églises, sur les places des villes et sur les prés. Selon certains il reçut la mort en prêchant sur la grande place de Bourges; un bourreau, sur l'ordre de la reine, s'approcha de lui au milieu d'un groupe de ribauds et, d'un coup, lui fit sauter la tête.

La question se pose de savoir: si la personnalité de Jacques de Hongrie a réuni en soi les défauts accusés, les reproches innombrables, ou bien si elle n'a fait que représenter un courant dont la responsabilité pèse peut-être sur ses épaules mais qui est pourtant partagée.

D'ailleurs on peut se demander si ces accusations ne révèlent pas quelque chose de la culture, de la doctrine, de la spiritualité de Jacques de Hongrie, en un mot, de l'aspect spirituel de la jeunesse hongroise, hors de son pays, au XIII[e] siècle.

Les documents appellent Jacques de Hongrie, le maître (magister, mestre). Cela n'indique pas nécessairement un grade en étude théologique, mais il est vraisemblable que le mot était pris dans son sens général de conducteur de la croisade des Pastoureaux. Notons bien que Jacques de Hongrie n'était pas seul à donner la direction spirituelle à cette foule, pour les excès de laquelle les chroniqueurs aimeraient à lui faire porter toute la responsabilité. Ils étaient plusieurs à s'appeler maîtres, *qui se magistros vocabant.* La Chronique de Primat en connaît douze qui ont égaré la foule. Après la mort de Jacques de Hongrie, la masse des Pastoureaux ne se dispersa pas tout de suite, mais se dirigea vers Marseille ou Bordeaux.

Les Chroniques ne peuvent attribuer à Jacques de Hongrie que deux cas de cruauté, mais en qualité de chef effectif, il lui a fallu partager la responsabilité de ses deux fameux compagnons, *Matthieu le Gros* et *Théobald de Chatel.*

Un rapport de visite pastorale de l'archevêque de Reims nous apprend que ces deux chefs de Pastoureaux furent soupçonnés de meurtre, arrêtés et placés devant le tribunal archiépiscopal. La nature sans fin ni limite de ces deux compagnons a évidemment contribué à la mauvaise réputation de Jacques de Hongrie.

*

Jacques de Hongrie était certainement un déserteur cistercien, *apostata cisterciensis ordinis.* La chaîne abondante des rapports entre cisterciens hongrois et français nous permet de supposer comment un cistercien hongrois pouvait échouer en France.

Adalbert III, roi de Hongrie, fonda l'abbaye d'Egres dont les habitants sont venus de Pontigny en Bourgogne. Le père de Yolande de Courtenay (femme d'André II) était connu comme généreux bienfaiteur de l'abbaye de Pontigny.

En 1231 nous trouvons l'abbé de Troisfontaines, Jean de Limoges, à la plume facile, prieur de Clairvaux. Il a séjourné en Hongrie entre 1208—1211 comme abbé de Zirc, puis est retourné en France. En 1232 un scandale de gaspillage éclata à l'abbaye de Pilis, à la suite duquel les abbés de Pilis et d'Acey, en France, furent suspendus de leur fonction, et l'abbé de Pilis envoyé en France. Ce serait une hypothèse téméraire que de supposer que Jacques de Hongrie, alors âgé de quarante ans, aurait dû abandonné son pays, à cause d'une si petite affaire. Ce qui est sûr c'est qu'autour de 1230 les rapports franco-hongrois étaient très vifs.

Vis-à-vis de Jacques de Hongrie, les chroniqueurs ne sont pas avares d'accusations. D'après Baudoin Ninovacensis il était apostat et maléfique. D'autres contemporains, plus indulgents, le traitent de trompeur.

Jacques de Hongrie n'était ni ne pouvait être païen. Il s'annonçait lui même comme envoyé de Dieu: *se esse ex parte Dei.* Il se vantait du message de la Sainte Vierge, il avait fait peindre sur sa bannière l'image de l'agneau pascal. Il prêcha à Saint Eustache de Paris en vêtements épiscopaux «prêcha la mitre en la teste comme évesque et se fit mout honorer et servir». Une chronique anonyme nous le représente comme prudhomme, habillé simplement, tout son extérieur trahissant l'homme de pénitence.

Les Pastoureaux s'efforçaient de se laver des accusations et ils se proclamaient gens de bien, «quod boni essent homines». Le soupçon fut exprimé le plus délibérément par un témoin oculaire de leur passage à Paris, le custos du cloître des Franciscains qui les tenait pour païens *ou* hérétiques. *Hereticus vel paganus.* A notre avis, c'est là la vérité. Jacques de Hongrie était tombé dans l'hérésie ce qu'il voulait cacher et dissimuler sous des apparences de piété, comme d'autres hérétiques d'alors, les cathares, s'y entendaient si bien.

Certains chroniqueurs n'ont pas hésité à taxer Jacques de Hongrie de nécromancie. Les chroniqueurs voulaient souligner qu'ils avaient à faire à quelqu'un d'instruit dans les secrets de l'Orient lointain, à un enchanteur versé dans les sciences secrètes. On disait de lui qu'il était venu d'outre-mer et qu'il était arrivé directement en Picardie. Les chroniques l'appellent toutes sans exception homme doué de pouvoir magique. Cette accusation s'est trouvée conçue de la façon la plus catégorique par Mathieu de Paris: Jacques de Hongrie a puisé les pratiques de la tromperie aux puits sulfureux de Tolède. On lui reprochait l'esprit de Tolède, sans se douter qu'on fournissait ainsi la clef pour résoudre une autre accusation, à savoir l'explication de l'islamophilie de Jacques de Hongrie.

*

Selon certaines chroniques, il avait acquis sa puissance diabolique en Espagne auprès des maîtres arabes. Il nous faut chercher l'origine

de la philosophie aristotélicienne du XIII^e siècle dans les ateliers des traducteurs du XII^e siècle. Hors du cadre de la logique on ne connaissait guère Aristote; c'est grâce au contact de ses commentateurs arabes que le triomphe de sa philosophie s'est assuré. Par les commentaires d'Avicenne, d'Alfarabi et de Gazali, la scolastique est entrée en contact immédiat avec l'aristotélisme.

Tolède était alors le centre de cette activité. Et c'est de là que l'esprit des sciences naturelles prit son essor. Dans le premier épanouissement, l'aristotélisme et Tolède se confondaient. Dès le milieu du XII^e siècle, *Dominique Gondisalvi*, *Jean d'Espagne*, traduisait *Alfarabi*, *Algaler*, *Avicenne* et *Avencebrol*. Ne tarda pas à s'avancer *Gérard de Crémone* traducteur en latin de la Physique, du *De Coelo et Mundo*, *De generatione et de corruptione*, en se servant de textes arabes. *Michel Scot* fut un membre très actif de cette école de traducteurs. Tolède était devenu le foyer des bilingues. En dehors de Gérard de Crémone, les grands traducteurs du XIII^e siècle s'y retrouvent: *Hermannus d'Allemanus*, *Pierre d'Espagne*, le futur pape Jean XX, enfin *Michel Scotus*. De tous les pays la jeunesse tournait volontiers ses pas vers Tolède.

C'est dans ce milieu cosmopolite qu'aurait séjourné Jacques de Hongrie, le nécromancien, l'occultiste, comme l'appellent les chroniqueurs indignés. L'atmosphère de Tolède se prêtait, sans aucun doute, à toutes sortes de nécromancies.

Comme nous l'avons mentionné ci-dessus, un des membres les plus actifs de cette école fut jusqu'en 1224 *Michel Scot* qui traduisit la *Sphère d'Alpetragius* et le *De Animalibus* d'Aristote, condensé par Avicenne en 19 livres. Bien que condamnant personnellement la magie et la nécromancie, c'est avec plaisir qu'il parcourait les livres traitant de la magie. Un historien moderne a pu dire que la nécromancie et Tolède ne faisaient qu'un: *Toledo und Nigromantie war einerlei*. La prédilection de Jacques de Hongrie pour la nécromancie renforce donc l'assertion de Matthieu de Paris que Jacques avait puisé sa science à Tolède; il n'y a vraiment pas de quoi avoir honte, car il participait comme Hongrois à ce mouvement intellectuel qui allait poursuivre sa carrière victorieuse en Sicile à la cour de Frédéric II.

Deux faits expliquent pourquoi l'esprit de Tolède était mal vu par les religieux chroniqueurs. Le premier est que l'Eglise défendit longtemps l'enseignement des commentaires d'Aristote. Au concile provincial de Paris, en 1210, le cardinal *Robert de Courçon* fit renforcer par une nouvelle défense celle qui interdisait la lecture de la Métaphysique. Le second, et celui qui rendait l'esprit de Tolède encore plus antipathique, est que le plus grand ennemi de l'Eglise au moyen âge, Frédéric II, lui avait fourni un terrain tout préparé à sa cour de Sicile et à son Université de Naples où il accueillait à bras ouverts les philosophes de Tolède.

Frédéric II, nous l'avons vu, un des plus grands ennemis de la papauté au moyen âge, commença la lutte, non avec des moyens vio-

lents mais par une diplomatie circonspecte. Le pape Grégoire IX l'excommunia en 1222 pour ne pas avoir satisfait à son obligation de partir pour la croisade. D'ailleurs on parlait ouvertement de l'islamophilie de l'empereur, laquelle, si elle n'a pas atteint à une conviction religieuse, dépassait les limites d'un intérêt philosophique. Cette sympathie était née dans l'atmosphère de l'école des traducteurs de Tolède, raison de plus pour laquelle les chroniqueurs condamnent si fortement en Jacques de Hongrie l'esprit de Tolède dont ils voyaient le fruit malsain dans les conceptions de résistance et d'hostilité à l'Eglise de Frédéric II.

En 1224 Frédéric II fonda à Naples une Université où il s'empressa d'inviter les plus célèbres d'entre les traducteurs de l'école de Tolède: *Michel Scot*, *Maître Théodor*, *Dominique d'Espagne* et par là la plaça sous l'influence de la pensée espagnole des sciences naturelles.

L'intérêt de l'empereur pour les sciences secrètes allait de pair avec sa sympathie philosophique. En dehors de ses conseillers nobles, *domini*, il appelait *maîtres* ses conseillers techniques.

Tout ceci explique comment la réputation de Jacques de Hongrie, d'être de Tolède, juste au moment où l'empereur vient d'embrasser ce mouvement, se présentait mal à propos. Cet esprit arabisant nous fait comprendre comment on a présenté Jacques comme à la solde du sultan, comme une âme vendue à Mahomet, comme un renégat.

Matthieu de Paris et la Chronique de saint Denis l'appellent *le disciple et le serviteur du sultan*. Il aurait fait un traité avec le sultan selon lequel il aurait dû emmener au sultan de Babylone tous les jeunes gens entre 16 ou 25 et 36 ans. Le sultan n'aurait épargné ni or ni argent en sa faveur et il l'aurait même baisé sur la bouche: *et le baisa en bouche en signe de grand amour*.

Selon les chroniqueurs, quand on attrapa au bord de la Gironde le complice de Jacques, on trouva dans ses fonds d'énormes sommes d'argent et, qui plus est, des parchemins écrits avec en signes arabes et chaldéens, des lettres écrites de caractères bizarres. Le contenu de ces lettres, comme il se révéla par la suite, *prout postea compertum est*, était un plan pour livrer le peuple au sultan.

L'école de Tolède ne pouvait pas lancer par le monde ses disciples les mains vides. Un certain maître *Daniel* a quitté Tolède avec une masse de livres précieux, *cum pretiosa multitudine librorum*.

Admettons à la rigueur le contenu compromettant des lettres en arabe, mais le sultan ne pouvait évidemment correspondre en chaldéen. Quoiqu'il en soit, la connaissance des caractères arabes et chaldéens rapproche encore Jacques de Hongrie de l'école de Tolède.

Tout le monde admettait la connaissance des langues de Jacques de Hongrie, qui savait le français, l'allemand, le latin: *linguam gallicam, germanicam et latinamque noverat*.

Deux faits sont intervenus qui devaient rendre ce mouvement suspect et le faire considérer comme dangereux. Le premier était

l'islamophilie de Frédéric II, le second, la diffusion en France des sympathies pour les mahométans.

Le puissant adversaire de l'Eglise, Frédéric II, recevait de grand cœur tout ce qui venait d'Orient ou du monde Arabe. On pourrait trouver une parenté spirituelle entre lui et Jacques de Hongrie qui, dit-on, aurait invoqué Mahomet à son aide, au moment de sa mort. On pourrait supposer que l'islamophilie de Jacques de Hongrie se soit nourri à la même source que celle de Frédéric II: l'intérêt philosophique, le prestige de la science nouvelle, l'attrait d'Aristote.

Cette sympathie pour l'islamisme n'était en France qu'une manifestation anticléricale, marque qui allait être la faute et le crime des Pastoureaux.

En 1212, à Cloies près de Vendôme, un jeune pastoureau se donna comme l'envoyé de Dieu, déclarant qu'il allait reconquérir la Terre Sainte. La foule de ses recrues se dirigea vers Marseille, comme celle de Jacques. Deux imposteurs *Hugo Ferreus* et *Guillelmus Porcus* firent embarquer les enfants. Deux bateaux coulèrent en haute mer, les cinq autres atteignirent Alexandrie. A la foire aux esclaves de cette ville, la plupart des enfants furent vendus. On peut comprendre qu'à la suite de cette aventure lamentable, les clercs et les chroniqueurs considérèrent avec une méfiance justifiée toute entreprise dans laquelle des enfants ou des jeunes gens naïfs se trouvaient entraînés pour une cause sainte, mais où les aventuriers trouvaient un profit certain. Il est indubitable que Jacques de Hongrie a payé pour l'indigne entreprise de 1212, et tout montrait qu'on accueillerait d'avance son mouvement avec méfiance.

La question se pose de savoir si un religieux hongrois a pu aller en France ou en Espagne. Quant à la première, nous avons constaté les rapports cordiaux qui existaient entre les monastères français et hongrois.

Pour l'Espagne, les mêmes contacts se révèlent précisément du temps de Jacques de Hongrie. Eméric (1196—1204), fils d'Adalbert III et d'Anne de Châtillon, avait épousé Constance, fille d'Alphonse II, lui-même frère du roi Pierre II d'Aragon (1197—1213), fameux protecteur des hérétiques du Midi de la France. C'est par l'intermédiaire d'Alphonse II que le troubadour *Peire Vidal* parvint, vers 1195, à la cour d'Eméric. Constance, après la mort de son mari, s'est réfugiée auprès du duc d'Autriche, Léopold, et sur l'intervention d'Innocent III elle ne tarda pas à devenir l'épouse de Frédéric, roi de Sicile, alors âgé de 14 ans.

Il n'est guère probable que Jacques eût pu se rendre en Occident parmi les gens de Constance. Les chroniques lui donnent soixante ans lors de la révolte, il aurait donc dû quitter la Hongrie à quatorze ans.

Son voyage d'Espagne se placerait plutôt sous André II dont la fille Yolande, de sa deuxième femme Yolande de Courtenay, épousa en 1235 Jacques Ier, roi d'Aragon. Le mariage de Jacques Ier (le Con-

quérant) et de Yolande élargit le domaine des rapports hispano-hongrois. Avant le mariage (1234), le comte *Bernard* et *Bertrand*, évêque de Pécs, d'origine française, étaient partis pour Barcelone afin de traiter du mariage de la fille du roi. André II ne pouvait laisser sa fille partir seule. Aux côtés de Bertrand se trouvait le *Comte Denis* qui accompagna la reine avec toute sa famille. Nous trouvons aussi des Hongrois établis en Espagne; des documents rappellent certaine *Garcia d'Ongria* et *Hugues d'Ongria*.

La mère de Yolande avait une grande vénération pour les Cisterciens. Elle se fit enterrer dans leur monastère d'Egres, et il n'est pas impossible que ses rapports cordiaux ne fussent maintenus par sa fille. C'est ainsi que l'Espagne, par l'intermédiaire de la France, devint un foyer favori pour la jeunesse studieuse.

Adalbert III — Anne de Châtillon
† 1196 † 1184

Constance — Émeric
2. époux † 1204
Frédéric II
† 1250

André II — Yolande de Courtenay
† 1235 | † 1233
Yolande — Jacques
† 1251 † 1276

Remarquons qu'en cette même année, 1251, mourait Yolande, et que Jacques de Hongrie se mettait à la tête des Pastoureaux.

En Hongrie le pèlerinage scientifique vers l'Espagne avait déjà sa tradition. Maître Tadé, à la fin du XII[e] siècle, étudiait déjà à Tolède les manuscrits arabes. Du temps de saint Gérard, la science d'Espagne était déjà en honneur. Ceux qui revenaient de l'étranger déclaraient fièrement: *in Spania fui doctus*. On peut donc supposer que Jacques de Hongrie, à l'époque où les rapports hispano-hongrois fleurissaient, est allé à Tolède, déjà précédemment fréquenté par les Hongrois.

Les Pastoureaux ne cessèrent de prêcher leur mission divine. Ils se vantaient de leurs visions, des apparitions de la Sainte Vierge, choses assez communes au moyen âge, et qui pouvaient naître dans les imaginations échauffées, mais les Pastoureaux ne dépassaient pas les limites de l'enthousiasme mystique.

Jacques de Hongrie et les autres maîtres ne se faisaient pas faute d'imiter les évêques et le moindre reproche que leur font les chroniqueurs ecclésiastiques n'est pas de donner la bénédiction, *more episcoporum signabant*, de porter l'anneau, *portantes annulos*, et d'asperger la foule d'eau bénite, cérémonie destinée à la crédulité de la foule. En revanche on doit formuler des accusations très sévères contre eux dans le domaine de l'orthodoxie. Ils liaient et déliaient librement les mariages. Il faut accepter avec réserve l'assertion de la Chronique de Primat, selon laquelle « ils épousoient IX hommes à une femme ». L'enseignement quant à la confession atteignait l'anarchie. Ils donnaient ou non l'absolution, arbitrairement. Ils ne vénéraient pas le Saint Sacrement, dégradaient les images saintes, de plus, ils persécutaient clercs et religieux, et où ils pouvaient les attraper ils les massacraient.

La révolte contre la hiérarchie couvait depuis cent ans. Saint Norbert lutte en vain contre Tanchelin, l'ermite Henri, en 1116, excite par des discours brûlants la population contre le clergé.

A propos de l'anticléricalisme du mouvement de Jacques de Hongrie, nous ne pouvons pas passer sous silence une remarque d'un témoin oculaire, custode des franciscains de Paris. Il considérait le mouvement des Pastoureaux comme dangereux parce que, dans différentes contrées d'Allemagne, étaient apparues des foules de chevaliers inconnus, vêtus de blancs et qui se conduisaient de la même manière que les Pastoureaux. Nous nous trouvons en face d'un autre mouvement anticlérical, peut-être parallèle à celui de Jacques de Hongrie mais peut-être originaire du mouvement des Pastoureaux.

Le chroniqueur *Albert de Stade* a noté qu'aux environs de 1248, une curieuse hérésie s'était manifestée dans l'Eglise; ces hérétiques se révoltaient ouvertement contre le pape, traitaient de simoniaques les évêques et les prélats et affirmaient que les prêtres n'avaient aucun pouvoir pour absoudre et réserver les péchés mortels; dans les grandes lignes ce n'était pas autre chose que l'enseignement des Pastoureaux. A la fin de leurs prêches, ils priaient pour Frédéric II et son fils, qu'ils nommaient *parfaits et justes*. La lutte entre la Papauté et l'Empire avait produit ses hérétiques.

Jacques de Hongrie avait parcouru l'Allemagne puisqu'il parlait aussi bien l'allemand que le français. Il est possible qu'il y avait rencontré les membres de cette secte sans frein. Le custode de Paris aperçoit côte à côte les deux dangers, la secte des Pastoureaux et celle qui avait pris naissance in *Hallis Suevorum*. Ce serait une supposition sans fondement que de voir en Jacques de Hongrie un pont entre les deux hérésies. Il y a tout au plus des traits semblables: Jacques était nourri de l'esprit de Tolède auquel Frédéric II se complaisait; c'est un fait qu'il parlait parfaitement allemand; il est surprenant que Frédéric II étant mort en 1250, Jacques soit apparu en 1251. De toute façon, la doctrine de Jacques était un mélange de plusieurs hérésies et on ne peut le rattacher étroitement à une secte déterminée.

On commença de s'écarter de l'orthodoxie aux environs d'Amiens lors de la jonction d'hommes d'armes. D'après la Chronique de Primat, on tomba peu à peu *en novèle héresie en très escommeniée erreur*. Les hommes de Jacques pratiquaient une *fausse religion*. Un clerc d'Orléans lui reproche en face d'être un hérétique maudit, *O nequissime haeretice!* Leurs maîtres laïques prêchaient à la manière ecclésiastique.

Quant à l'opinion de ces hérétiques sur le mariage, elle exclut toute parenté avec les cathares. Les cathares condamnaient l'œuvre de chair et il disaient qu'il n'y avait pas de plus grand péché que d'enfermer l'âme dans un corps impur. Ils étaient beaucoup plus près d'une autre secte de l'époque, les vaudois. Les sectateurs des Pauvres de Lyon prêchaient comme les Pastoureaux sans aucune autorisation

ecclésiastique. C'est contre eux que le pape avait lancé sa bulle *Ad abolendum* par laquelle il interdisait aux laïques la prédication en public. Les Vaudois, comme les partisans de la secte allemande, étaient pénétrés d'esprit anticlérical. C'est contre eux que parle Alain de Lille et presque dans les termes mêmes que les chroniqueurs emploient contre Jacques; bien que n'ayant jamais été consacrés, ils donnent la bénédiction à la manière sacerdotale, *modo sacerdotali benedicere praesumunt*. Un passage inscrit dans le mss. *Pray*, qui contient le plus ancien document de la littérature hongroise, exprime la même pensée: seule l'Eglise possède de vrais prêtres, *qui veros habet sacerdotes*. La doctrine des Vaudois sur la remise des péchés s'accorde curieusement avec celle des Pastoureaux. Selon eux: *omnes boni sunt sacerdotes et possunt ligare et solvere*. Les fidèles de Jacques ne marchandaient pas l'absolution, la liberté de lier et de délier étaient une des hérésies les plus manifestes du camp de Jacques.

L'auteur du passage du mss. Pray, part en guerre contre ceux qui nient l'absolution mais qui s'emparent du pouvoir de « lier » comme on l'a vu ci-dessus. L'un et l'autre n'appartiennent qu'à l'Eglise pour la bonne raison que celle-ci a seule des prêtres véritables.

Ce fragment, d'après M. *Kniewald*, serait vraisemblablement un passage de l'ouvrage de l'évêque de Spolète, *Bernard*, *Contra Hereticos*. L'archevêque Bernard qui luttait contre les bogoumils et contre les cathares fut nommé commendateur en 1204 de l'abbaye de Saint-Gilles de Somogyvár (Szent Egyed) et on peut supposer qu'à l'occasion de son séjour en cet endroit on transcrivit le passage mentionné sur le folio 36 du mss. Pray. De toute façon, il est certain qu'autour de 1210 à Somogyvár, en Pannonie, on considérait comme utile de réfuter par la logique les doctrines retorses des hérétiques; l'esprit vaudois aurait donc fait son apparition à cette époque en Hongrie. Il reste à résoudre la question de savoir où Jacques de Hongrie s'est familiarisé avec ce mouvement, en Belgique ou en Hongrie. Ce qu'on peut lui reprocher d'une façon certaine, c'est qu'il était impitoyable avec les clercs qui le contredisaient, il n'hésitait pas à aller attaquer à main armée, car lui-même était bon escrimeur: *qui avoit sachié s'espée*.

A propos de Jacques de Hongrie on a le droit de se demander si le mouvement condamné par les chroniqueurs, cette révolte contre les prêtres et les clercs, s'attache entièrement à sa personne.

Il est indiscutable que, comme l'un des chefs du mouvement, et il nous faut insister sur ce mot, il est responsable de son agitation révolutionnaire. En revanche, il partage cette responsabilité avec une douzaine de « maîtres » tant clercs que laïcs. Sa personnalité s'élève au-dessus des autres, il se présente comme un personnage d'apparence ascétique, brûlant de mysticisme et qui se vante de visions célestes. C'est lui seule que la reine Blanche de Castille reçoit et c'est avec lui seul qu'elle parle. Sa perte fut de tomber dans le malheur des hérétiques — l'orgueil. En confrontant tous les documents il ne s'est

dressé que deux fois personnellement contre les hommes de l'Eglise, alors que ceux-ci contredisaient ses sermons.

Son hérésie se rapproche de celle des Vaudois. Il a pu apporter de sa patrie de pareilles inclinations, et peut-être a-t-il dû fuir justement pour cela. Il n'est pas impossible qu'il eût aimé à se débarrasser des vagabonds qui s'étaient introduits parmi ses fidèles et c'est pourquoi il les divisa en petites troupes, les envoyant en diverses directions.

Il n'était pas païen, il est incroyable qu'il soit mort avec le nom de Mahomet aux lèvres. L'esprit de Tolède, les manuscrits arabes trouvés sur ses amis, ne révèlent rien d'autre que sa connaissance des sciences occultes et de cette aristotélisme dont la victoire prochaine s'annonçait déjà à l'Université de Paris.

La haine causée parmi le peuple par les imposteurs de la croisade des enfants a contribué à sa mauvaise renommée. Il a certainement été coupable d'hérésie et de violence, mais n'oublions pas que ses déviations n'ont pu paraître que plus tard, sans quoi la reine ne l'aurait accueilli.

Nous autres, Hongrois, pourrions faire remarquer que Blanche de Castille, reine de France, a traité avec lui face à face et qu'ainsi il paraissait représenter une cause juste. C'est du milieu des accusations qu'on extrait avec joie un témoin hongrois et participant spirituel de l'illustre école des traducteurs de Tolède. Dans son caractère, les faiblesses de l'homme, ses erreurs méritent le pardon, ne serait-ce qu'à cause de ses aspirations pour l'ascèse et la connaissance.

Bibliographie: Sur les rapports franco-hongrois en général il faut citer les publications de M. *Alexandre Eckhardt*, dont le dernier ouvrage, sur l'*Esprit français*, paraîtra prochainement en France. Les relations des Cisterciens hongrois avec les abbayes françaises ont été étudiées par *V. Machovich* dans *Archivum Philologicum, LIX.* (1935) 269—288.

Les faits principaux de la Révolte des Pastoureaux sont racontés par *Matthieu de Paris, Hist. Major, Londini* 1684, p. 710, et dans le *Recueil des Historiens des Gaules de la France:* T. XX. p. 382—383, XX. 553—554, XXI. 83, XXI. 141, XXI. 169, XXI. 575, XXI. 807, XXI. 697, XXII. 3, XXII. 83, XXII. 191—92, XXIII. 8—10 (Chronique de Primat, traduit par Jean de Vignay), XXIII. 122—124, XXIII. 214, XXIII. 401—402. *Monumenta Germaniae, Scriptores*, XXIV. 241, XXV. 544, XXV. 310—311 et *A. Molinier: Les sources de l'histoire de France*, Paris, 1903, n° 2615.

Leur histoire a été traitée par *R. Röhricht: Die Pastorellen* (1251), *Zeitschrift für Kirchengeschichte VI.* (1884) 293. C'est lui qu'il faut consulter dans la question de la Croisade des Enfants : *Der Kinderkreuzzug in Sybel's Hist. Zeitschr. XXXVI.* (1876) 1—8. Sur l'esprit de Tolède et Frédéric II, le remarquable article de Mgr *M. Grabmann: Kaiser Friedrich II. und sein Verhältnis zur Aristotelischen und Arabischen Philosophie.* Mittelalterliches Geistesleben, II. 109. Sur la science magique qui y fut pratiquée *Lynn Thorndyke: History of magic and experimental science during the first thirteen centuries of our era*, New York, 1923. II. 319—320. Il faut citer son article paru dans le Speculum III. (1928) 129—151. *Latin literature under Frederick II.*

Concernant la secte allemande qui apparut en 1248, voir *D. Völter: Die Secte von Schwäbisch-Hall und der Ursprung der deutschen Kaisersage. Zeitschr. f. Kirchgesch.* IV. (1880) 360—393.

On trouvera quelques indications sur l'hérésie cathare en Hongrie au XIe siècle dans l'article du *P. David: Un credo cathare ? Revue d'Histoire Ecclésiastique XXXV.* (1939) 756—761. Le passage cité du Mss. Pray se trouve sur le fol. 36. Cf. *Kniewald K.: A Pray-kódex tartalma*, kora, jelentősége. Budapest, 1940. (Le contenu du Mss. Pray, son époque, et son importance.) Sur les Vaudois en Hongrie *E. Ivánka: Keleti egyház Magyarországon.* Jelenkor III. (1941) n° 13. *(L'église grecque en Hongrie.)*

Un peintre en tapisseries: Noémie Ferenczy

Par la Comtesse PAUL PÁLFFY

L'OEUVRE de Noémie Ferenczy n'est pas de celles qui occupent négligemment l'esprit. Elle ne nous offre pas de distraction brillante mais un exemple, un refuge souhaité: l'illustration même du recueillement poétique et du travail. Les mains de l'artiste tissent « vraiment » une pensée qui, lentement, devient image. Pensée en couleur, image spirituelle; conquête de l'accord entre l'intention et l'objet.

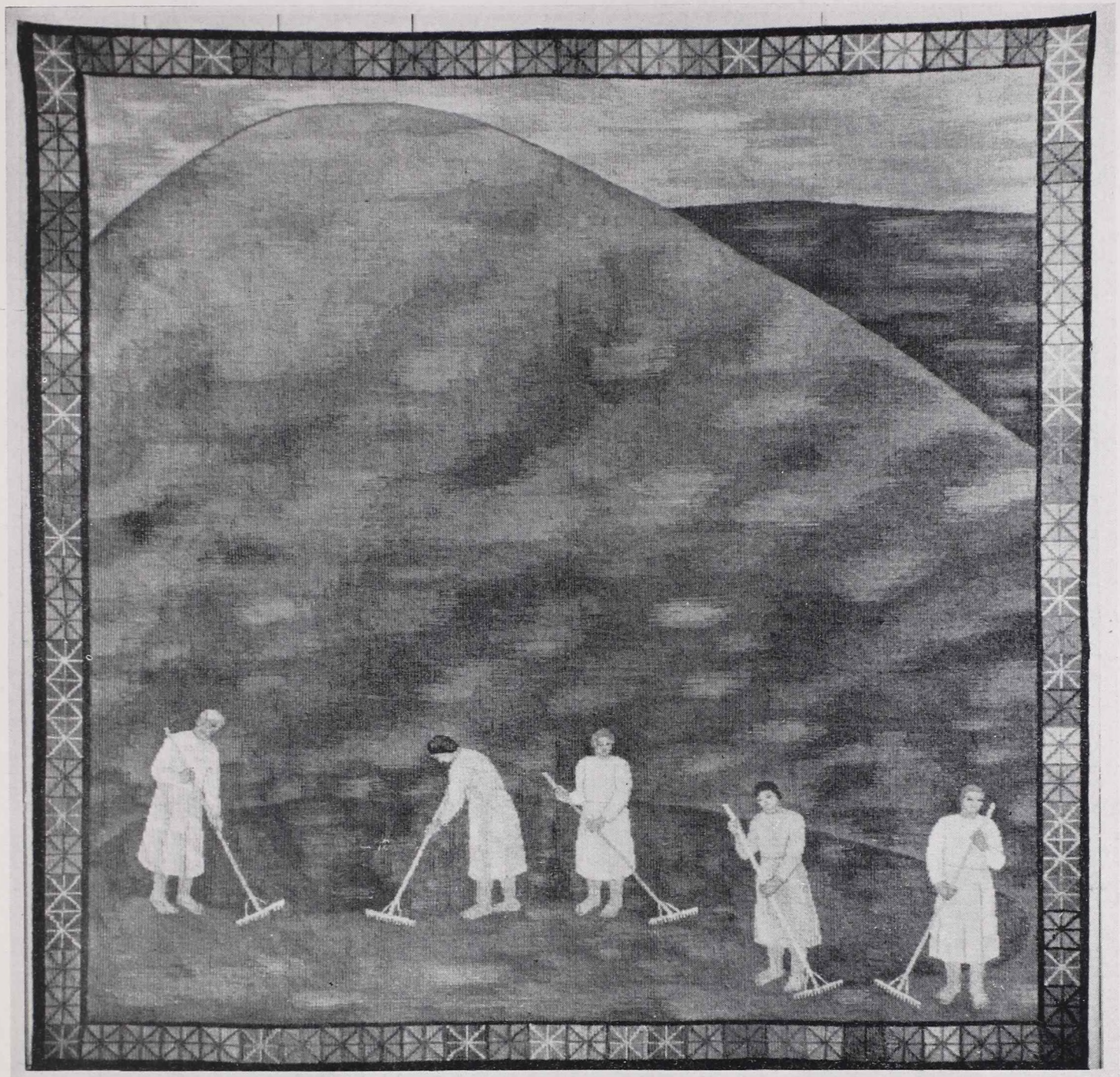
Pour nous qui avons vu tant de tapisseries pompeuses et magnifiques, trésor de l'art classique français, nous sommes émus de retrouver cette technique française, intacte depuis le moyen âge, mise au service d'une intention nouvelle, d'une conception qui dépasse de beaucoup les frontières de l'art décoratif.

Car ce sont des tapisseries aussi bien philosophiques que décoratives. On sent qu'elles ont été exécutées dans le silence dont elles gardent toutes les qualités fécondes, dans le respect de ce que l'artiste a voulu réaliser. Nous n'y trouvons de recherche que dans l'expression rigoureuse d'une vérité intérieure, d'une conviction que Noémie Ferenczy a voulu illustrer à nos yeux, pour notre enseignement et notre émerveillement aussi bien que pour la paix de sa conscience. C'est pourquoi il n'y a pas de mésentente entre l'artiste et son œuvre et c'est pourquoi cette œuvre est d'une vérité personnelle et frappante. Quelles que soient les conclusions que nous en tirons, Noémie Ferenczy reste sur ses positions.

Que ceux qui n'ont pas encore vu les tapisseries de Noémie Ferenczy ne soient pas tentés, d'après ce que nous venons d'en dire, de les juger austères ou tristes. Au contraire, elles sont pleines de sérénité, de vie et de gaîté; elles sont miraculeuses, et le miracle, nous dit-on, n'est jamais triste.

C'est à la Manufacture Nationale des Gobelins que Noémie Ferenczy a appris le métier qu'elle pratique avec toute l'originalité et la profondeur de ses dons singuliers.

Il est un de ces dons que nous tenons à souligner: ses personnages pèsent le poids de la mission qui leur est confiée. Le boulanger devant son four représente de façon évidente tous les boulangers, dans la dignité de leur emploi. Elle lui fait porter la responsabilité totale de cet emploi et de cette dignité. Elle ne laisse et n'entend laisser aucune place à notre interprétation. De même que dans la nature le créateur a décidé pour nous de la forme définitive des choses, sans



NOÉMIE FERENCZY
LA FENAISON



NOÉMIE FERENCZY
PAYSAGE AUX ROCHERS

que nous y puissions rien modifier, Noémie Ferenczy nous met en présence d'un fait accompli que nous pouvons, à notre guise, accepter ou refuser sans pour cela rien changer à son existence. Ainsi le distrait n'empêche par sa négligence ni le chêne de régner ni le printemps de Botticelli de percer l'ennui des temps, mais cette négligence l'empêchera de s'enrichir de tous les trésors qui nous sont prodigués.

Et puisque nous avons prononcé ce mot hanté de miracle, n'est-il pas miraculeux par son extrême simplicité ce paysage où la présence de la terre nourricière se manifeste de façon évidente — ce paysage terrestre auquel on pense si peu tous les jours et qui n'en forme pas moins la toile de fond de tout geste humain — à la fois dans la générosité inconsciente de la nature et dans la grâce presque naïve de ces femmes, vêtues avec la simplicité des anges antiques, qui, tout en recueillant l'herbe mystérieuse, semblent danser un ballet champêtre?

On devine que chez cet artiste le travail s'accompagne toujours d'allégresse parce que le travail contient l'élément libérateur de la vérité. A côté de cette image miraculeuse de la vie quotidienne, de ces personnages exemplaires accomplissant de toute éternité leur pur labeur, n'appartient-elle pas au monde de la féerie la jardinière des jardins imaginaires de Noémie Ferenczy? Nous la voyons établie dans la réalité de son rêve robuste, laissant tomber de son arrosoir l'eau enchantée qui fait pousser d'invraisemblables fleurs bleues, plus grandes que toutes les fleurs, plus éloquentes dans leur sincérité que tous les aveux d'amour. Ces fleurs que le héros légendaire aurait aimé à cueillir sont celles qu'Yseult a déposées sur la tombe de Tristan. Vœu insensé du cœur, bouquet de l'éternité que tout amour veut recueillir, elles sont la floraison des printemps inaccessibles.

Parmi cette abondance allégorique et humaine, auréolée d'un art intègre, citons encore, tant elles sont riches d'inspiration, deux tapisseries qui nous émeuvent: le batelier de la campagne, tenant sa bêche comme une rame et fendant les flots terrestres, évitant récifs et verts coraux, en route vers l'avenir. Et aussi la ville rouge et neuve dans son antiquité et que les hommes qui l'ont construite semblent avoir désertée comme un méfait.

Il est une autre tapisserie qui représente Sainte Elisabeth de Hongrie. La Sainte est debout et, derrière elle, des épis de blé se dressent sur un fond de moisson mûre. Son visage énigmatique garde une simplicité sereine et presque détachée tandis que, sans même baisser les yeux vers le bouquet, soudain apparu et contenu dans les plis de sa robe, elle semble ignorer encore le miracle dont elle offre déjà la preuve divine.

Noémie Ferenczy appelle cette tapisserie: « Le plaisir de ce qui est défendu. » Pour nous c'est plutôt: « Le plaisir et la récompense de ce qui est peut-être défendu. » Elle établit un parallèle entre cette Reine qui, persécutée dans son besoin de répandre parmi les

pauvres les richesses de son cœur, trouve en Dieu un allié tout puissant, et l'artiste qui, poussé par sa vocation, peut-être interdite, de créer, fait naître de ses inquiétudes et de ses nostalgies tant d'œuvres admirables, joie de notre cœur, de nos yeux et de notre esprit, et qui toutes portent nettement les empreintes divines.

En regardant ces belles tapisseries, nous pensons à un poème de Joachim du Bellay dans lequel presque tous les personnages qu'aime l'artiste hongroise apparaissent l'un après l'autre dans son atmosphère préférée, dans cette réalité où présent et passé se confondent. Au fur et à mesure que, sur la trame, surgissent ses héros, elle pourrait dire avec le poète:

Ainsi chante l'ouvrier en faisant son ouvrage,
Ainsi le laboureur faisant son labourage,
Ainsi le pèlerin regrettant sa maison.

Ainsi l'adventurier en songeant à sa dame,
Ainsi le marinier en tirant à la rame,
Ainsi le prisonnier maudissant sa prison.

Et nous sommes heureux, aujourd'hui, en établissant ce lien de parenté entre Noémie Ferenczy et Joachim du Bellay qui naquit en France en 1522, de constater une fois de plus que pour les vrais artistes le temps n'existe pas.

Un après-midi chez le comte Széchenyi

Par le Baron FRANÇOIS FIÁTH

Malgré son caractère et son intérêt, la scène ci-dessous n'est que peu connue en Hongrie même, quoique la science historique hongroise, tout comme la littérature, s'occupe constamment de la personne d'Etienne Széchenyi qui y figure au premier plan. On sait que notre peuple voit en lui le plus grand, le plus fidèle et, comme le dit un écrivain contemporain, le plus intéressant des Hongrois.

On ne connaît l'histoire qui va suivre que depuis que Désiré Kosztolányi l'a publiée dans une très belle étude, d'après des rapports de la censure qui se trouvent dans les archives nationales de Vienne. Selon cet excellent écrivain, « la scène est aussi touchante, aussi profonde, que le monologue de Hamlet: ‚être ou ne pas être' ... Je ne connais rien de plus saisissant, de plus concentré, de plus dramatique... .»

Ce n'est pourtant pas la mise en scène poétique de cette histoire telle qu'elle se trouve dans l'étude de Kosztolányi que la NRH *présente au public mais l'authentique description d'un témoin oculaire. L'extrait que nous publions est un passage relatif à Széchenyi d'un ami politique oublié du grand homme d'Etat, François Fiáth.*[1] *Après la description caractéristique de la réunion, vient une large vue d'ensemble de la situation à cette époque:*

ETIENNE SZÉCHENYI m'avait invité, alors que je lui rendais visite, à venir vers les six heures, un certain après- midi chez lui où, m'avait-il dit, il y aurait du monde; on passerait la soirée à causer.

Je m'y rendis à l'heure exacte.

Une file d'équipages et de voitures de louage se trouvait devant la maison.

J'y rencontrai nombre de mes connaissances de Pest, mais il y avait encore, outre des invités de Vienne et de Presbourg, des personnes venues de la province que je n'avais jamais rencontrées.

Nous bavardâmes pendant au moins une demi-heure tout en fumant des cigares.

Tout à coup le maître de céans jeta un regard circulaire, comme pour vous vérifier si toute la société qu'il attendait était bien au complet; puis il agita une sonnette et deux valets ouvrirent les portes d'une salle qui ressemblait à une salle du conseil. Des candélabres illuminaient une grande table autour de laquelle deux rangées de chaises étaient placées; en nombre égal à celui des personnes présentes.

Toute la crême de la société hongroise et transylvanienne se trouvait ici réunie. Après avoir pris place dans la salle, nous nous mîmes à chuchoter: «*harren der Dinge, die da kommen werden.*»

Il me faut, tout d'abord, te demander pardon, ô grand homme, ombre glorieuse d'un grand patriote hongrois! — si j'ose reproduire

[1] François Fiáth: Ma vie et mes expériences personnelles. Budapest 1878. Pages 148—163.

le discours que tu nous tins alors. C'étaient là les paroles d'un patriote inspiré, dont l'éloquence s'unissait à la sagesse d'un homme politique; tu connaissais la nature humaine et tu pouvais calculer d'avance l'effet de tes phrases.

Pardonne-moi, — d'autant plus que j'écris ce texte de mémoire, après quarante ans, seul, n'ayant pris alors aucune note, sûr que j'étais de jamais oublier cette scène. Je n'ai pas la prétention de rapporter exactement chaque mot, non, car le fond l'emportait sur la forme et ce que je veux rendre fidèlement c'est l'essence.

Le silence, la tension croissaient de minute en minute; puis l'instant devint solennel; le maître de maison s'arrêta au coin de la table, dans une immobilité de statue, regardant silencieusement l'éclairage.

Au bout de cinq minutes de silence, quelqu'un s'écria: « Nous vous écoutons. »

Széchenyi sembla alors s'éveiller de sa rêverie; il demanda l'autorisation d'occuper la chaise présidentielle et prononça le discours suivant:

Puisque la noblesse hongroise n'a plus l'occasion de défendre sa patrie contre les Turcs et les Tartares;

puisque la dernière insurrection a prouvé son incapacité à se défendre;

puisque par l'éducation qu'ils ont acquise sous Marie-Thérèse, les aristocrates ont germanisé leurs familles qu'il s'agisse des mœurs, des coutumes et de la langue;

puisque la Hongrie, vu la situation politique et sociale actuelle, ne pourra jamais prendre rang parmi les Etats civilisés voisins;

puisque notre peuple est sans éducation, ignorant et paresseux;

puisqu'aucun gouvernement, même le mieux intentionné, ne pourra jamais améliorer notre situation car ses plus nobles intentions se briseront sur notre vieille haine et notre résistance passive;

puisque notre Assemblée Départementale ne compte plus comme corps administratif, mais est devenue un terrible foyer de scandales, de passions et rivalités personnelles; mainte fois aussi celui du crime;

puisque la justice est si lente à se mouvoir que les procès les plus simples concernant les dettes et les fermages exigent quelques dizaines d'années pour être jugés;

puisque nos routes sont impraticables;

puisque nous n'avons ni industrie, ni commerce, ni crédit;

puisque, depuis de longues années, des bandes de brigands à la « Milfait » exercent la terreur dans des régions entières;

puisque nous avons abandonné le latin que nous parlions et comprenions tous; que nous avons élevé la langue hongroise à la dignité de langue diplomatique, alors qu'elle existe à peine et qu'elle est devenue presque incompréhensible à la classe cultivée;

puisque notre littérature, notre poésie, notre théâtre, notre pein-

ture, notre sculpture ne peuvent se développer: nous nous trouvons dans une situation, non seulement misérable, mais insupportable; d'autant plus que la classe privilégiée séjourne de préférence, et non sans raison, dans les grandes capitales européennes et passe l'été dans les villes d'eau étrangères où de nobles distractions lui sont offertes pour son argent, tandis qu'ici, pour le même prix, nous menons une vie pénible, sans aucune joie, exposés que nous sommes à mille dangers, à mille désagréments.

D'après tout ce que je viens d'énoncer, il serait illusoire de supposer que la Hongrie puisse continuer à se maintenir ainsi et surtout se développer à l'avenir; — comme sont illusoires notre nationalité, notre langue et nos institutions surannées, en un mot le fait que notre patrie bien-aimée, la Hongrie, parvienne à conserver son indépendance; — illusion, tout cela n'est qu'illusion! C'est à peine si nous avons des écoles populaires et celles qui existent dans quel état se trouvent-elles?

Ayant consacré une partie de sa vie à observer et à étudier la situation en Hongrie, ce n'est qu'après beaucoup de fatigues, beaucoup de luttes, continue Széchenyi, qu'il en est arrivé à la douloureuse conclusion qu'il doit renoncer à son illusion favorite.

Il plaint ses amis, sa nation; il regrette que nous soyons balayés par le courant de l'urbanisation; que notre vie ne soit qu'une souffrance continuelle. Il veut prévenir les catastrophes en renonçant à l'idée chimérique d'un Etat hongrois, d'une indépendance et d'une nationalité hongroises.

Il faut fonder un parti afin que cette nation, qu'on appelle hongroise, se réveille à une vie nouvelle; il faut éviter ce spasme convulsif si longtemps retenu. Ce parti qui, dans ses grandes lignes, existe inconsciemment, doit travailler à ce que la couronne de Saint Etienne, jadis si glorieuse, se fonde dans la couronne de l'empire autrichien. Unissons-nous à l'Autriche, Etat civilisé, adoptons en les institutions. En le faisant, nous participerons à sa prospérité matérielle et bientôt, chez nous aussi, l'éducation du peuple, l'industrie, le commerce, le zèle fleuriront et apporteront l'aisance à notre peuple asservi et abandonné.

C'est pour fonder ce parti que je vous ai priés de venir ici. »

Nous avions écouté le discours de Széchenyi dans le plus profond silence. Peu à peu un murmure, qui croissait de minute en minute, se fit entendre pour éclater, à ma grande joie, en un immense bruit de mécontentement et de désapprobation.

Nicolas Wesselényi se leva. Maussade, il s'exprima en termes simples mais violents. Il donna raison à Széchenyi en beaucoup de points, quoiqu'il taxât ses affirmations d'exagérées puis il ajouta: « Le comte peint avec de la suie sur un fond noir. » Il faut absolument que notre génération agisse, nous dit-il, si nous voulons vivre en tant que nation. Le remède que Széchenyi nous propose est cent fois pire que la mort; nous ne l'acceptons pas.

Ces fermes paroles furent vivement approuvées.

Puis ce fut Emile Dessewffy qui prit la parole. Il s'exprima en une belle langue, de façon plus douce, plus affable mais non moins ferme que Wesselényi. Il suivit, jusqu'à leur conclusion, les idées de Széchenyi. Il démontra qu'on ne pouvait agir autrement jusqu'ici; adressa de sérieux reproches aux aristocrates résidant à Vienne qui s'occupaient fort peu du sort de leur patrie. Lui aussi rejeta le remède préconisé et termina son discours en ces termes: « Si j'étais un médecin appelé auprès d'un malade, bien que mon cœur dût se serrer à la vue des souffrances de ce malheureux, je ne lui donnerais cependant pas du poison car mon honneur et ma conscience s'y refuseraient. »

Cette dernière phrase, qu'il accentua, fut accueillie par de joyeuses exclamations et des applaudissements.

Tout le monde se leva pour aller serrer la main des deux derniers orateurs; il était évident que Széchenyi restait seul.

Le maître de maison reprit la parole. Il rendit grâce, tout d'abord, au sauveur de la nation, au Dieu des Hongrois, de ce qu'il ne s'était point trompé en l'espoir qu'il avait fondé sur ses amis. Il les rencontrait sur le terrain où il désirait les voir et dans l'état d'esprit qu'il aimait. Il exposa ensuite la genèse de notre mariage mixte avec l'Autriche; il le motiva par la force des circonstances et la situation de notre pays à cette époque. Il en esquissa les désavantages et en fit ressortir les profits. Il ne connaissait que deux issues pour éviter la destruction totale, sans gloire, qui nous menaçait. L'une était celle qu'il venait de proposer; il ne l'avait fait que dans l'espoir de provoquer des manifestations comme celles qu'il avait eu le plaisir d'entendre, et un état d'âme tel que celui qu'il venait de constater. Ce procédé eût été méprisable, cette voie fausse, cela eût été une trahison. Y avait-il une autre solution? Qui, selon lui.

Il nous parla de ses projets de réforme, des principes qu'il avait énergiquement énoncés, au cours de sa vie, et fait connaître dans ses œuvres « Stadium », « Crédit », et « Peuple d'Orient ».

La joie fut grande et générale. On prit la résolution de fonder, pour l'instant, un parti basé sur les principes en question; une commission composée de peu de membres devait en rédiger le programme.

Je donnai alors ma parole de mettre au service du parti mes modestes capacités et mon influence puisque son but était l'épanouissement et la liberté de notre commune patrie.

Ce parti devait porter comme devise: « Bon sens, sûre progression, transformation pacifique de notre pays ainsi que le maintien de nos relations avec l'Autriche sur la base de la Pragmatique Sanction. »

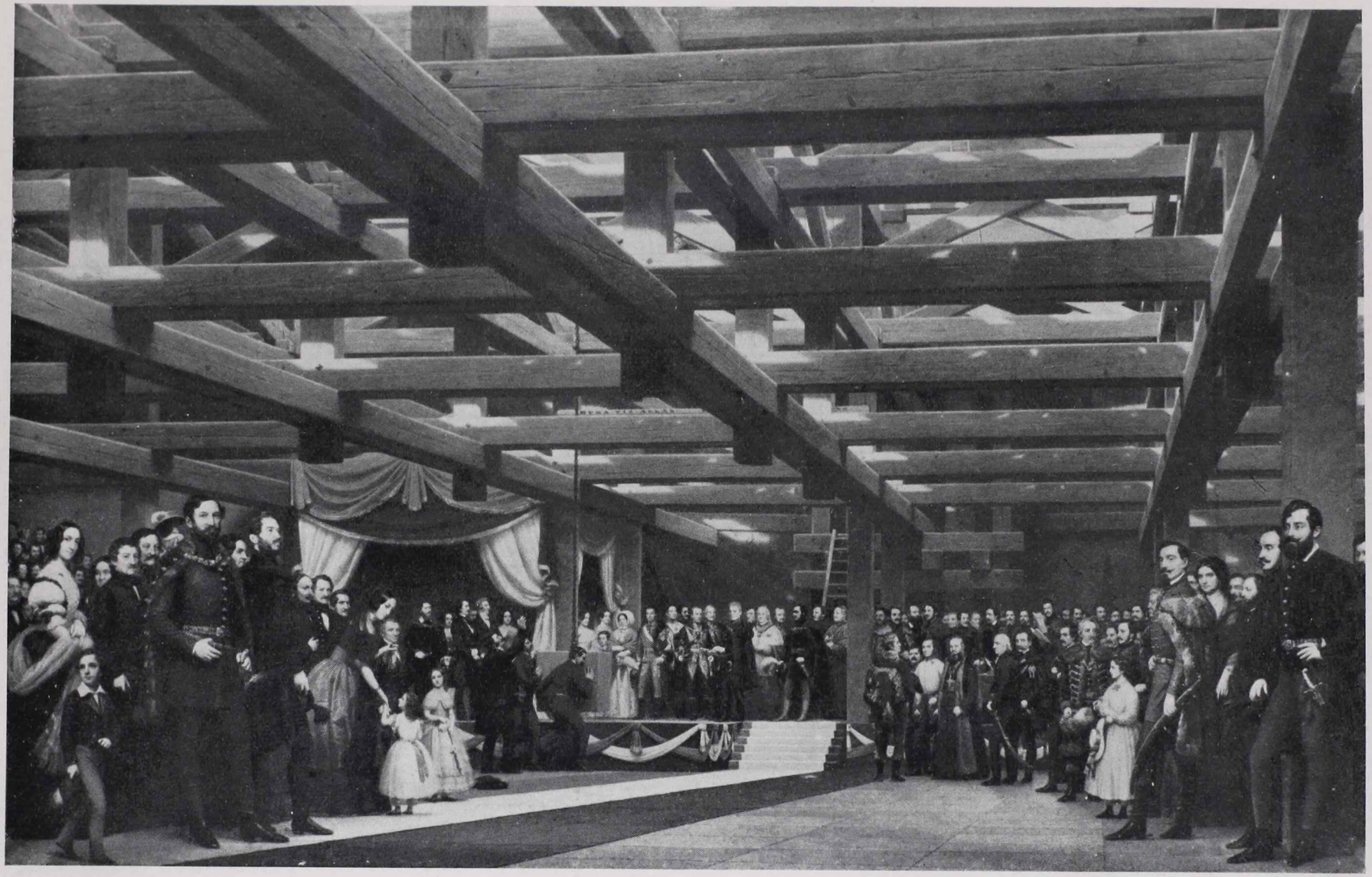
*

La génération actuelle ne peut s'imaginer l'indifférence témoignée par l'aristocratie de cette époque envers les affaires et les intérêts vitaux de notre patrie.



SABRE DE CHEF HONGROIS (IXe SIÈCLE)
Trésor des insignes impériaux, Nuremberg

Voir l'article de M. Csabai



POSE DE LA PREMIÈRE PIERRE DU PONT SZÉCHENYI

(Peinture de l'époque per Nicolas Barabás)

Il y avait peu d'aristocrates qui, dans notre pays, parlaient avec pureté notre langue et moins nombreux encore, parmi eux, étaient ceux qui la parlaient avec exactitude. A quelques exceptions près, ils passaient peu de temps en Hongrie; seul un petit nombre de familles habitaient Pest l'hiver; nous n'entendions guère parler le hongrois.

Des intérêts opposés avaient élevé une barrière infranchissable entre la petite noblesse et l'aristocratie. Tandis que la petite noblesse s'attachait de tout cœur à sa patrie, à sa nationalité, à ses coutumes, les aristocrates regardaient ces aspirations avec plus ou moins de pitié. Ils confiaient l'éducation de leurs enfants soit à des *Hofmeister* allemands, soit à des *abbés* français. Ces enfants apprenaient à écrire, à lire, à parler couramment ces deux langues. Ils terminaient plus ou moins bien leurs « humanités » et à 16 ans, entraient comme « Cadets » dans un régiment. Après six mois de service, grâce à quelques milliers de florins payés à un vieux capitaine *von Pick auf*, celui-ci s'engageait et à 17 ans le jeune aristocrate devenait sous-lieutenant. Au cours du service militaire dont il se libérait le plus tôt possible, il était promu au rang de capitaine. Au cours de cette période, il oubliait tout ce qu'il avait étudié dans son enfance; seul, un sentiment se développait en lui: celui d'une fidélité inébranlable envers l'empereur. Ce sentiment demeurait le fil conducteur de son activité au cours de toute sa vie.

Pardonnez-moi! *A potiori fit denominatio.*

Ces Hongrois germanisés qui habitaient Vienne formèrent le parti aulique.

Les exemptions d'impôts, les hautes positions, les décorations, les avantages qu'ils pouvaient tirer d'un accueil cordial à la cour; toutes ces faveurs leur faisaient oublier qu'il existait une Hongrie qui était leur patrie. C'est pourtant de ce pays qu'ils tiraient leurs revenus. Ils étaient les enfants ingrats de la nation hongroise.

La plupart des membres de la petite noblesse méprisait ces seigneurs désœuvrés et ceux-ci traitaient cette noblesse avec condescendance.

Ce mépris mutuel donna naissance à une forte barrière entre eux; il fallut beaucoup de temps, beaucoup de malheurs et de misères communs pour la briser. Seules les catastrophes et les terribles calamités qui suivirent purent réaliser l'unité de la nation.

Les membres du parti *aulicus servilis* se souciaient fort peu de savoir si les ordonnances de la chancellerie et des autorités locales entraient dans le cadre des lois; si elles ne lèsaient pas les intérêts de la nationalité; si les projets de loi et les requêtes déposés soit au siège du Département soit au Parlament étaient pratiques, nécessaires, salutaires. Il leur suffisait de connaître les intentions du gouvernement pour voter pour ou contre ces projets de loi. Il est vrai que leur activité personnelle et leur influence ne leur apportaient pas le résultat escompté.

Ils ne connaissaient guère les lois et lorsqu'à propos d'un cas quelconque, ils parcouraient le *Corpus Juris* ils ne pouvaient défendre leur point de vue faute de connaître assez bien la langue; ils étaient incapables d'entraîner et d'enthousiasmer le public.

Cependant, ils avaient assez de force et de puissance, non pour provoquer, mais pour empêcher au Parlament comme aux offices départementaux tous les progrès nécessités par le temps. Ils faisaient venir ou convoquer aux sessions des Assemblées départementales les petits nobles qui dépendaient matériellement d'eux et, lorsque le seigneur n'était pas à même de prononcer un discours, son avocat ou son secrétaire prenait la parole à sa place. C'est de cette façon qu'ils votaient ou repoussaient toute motion relative aux mesures administratives et à la brûlante nécessité du progrès. A la Chambre des Pairs, où ils étaient en majorité, ils votaient personnellement contre les projets de loi d'une nécessité absolue.

Au Parlement ils se conformaient aux instructions données par le chancelier ou le palatin et agissaient aux sessions départementales selon les principes du trésorier ou du palatin: c'est-à-dire selon les intérêts de la couronne ou de l'empereur.

Cette conduite provoqua une réaction naturelle. Ceux qui formaient la gentry c'est-à-dire les membres riches et indépendants de la petite noblesse, de sentiments purement hongrois, eux, se rangèrent, avec le même parti pris, dans le courant contraire.

Ils n'acceptaient jamais rien de ce qui venait du gouvernement, même si c'était quelque chose de nécessaire ou d'avantageux. Tout gouvernement pour eux était « traitre aulique »; peu importait qui en était le chef. C'est ce que Ladislas Madarász exprima lors d'une assemblée générale du département de Fejér, lorsqu'il déclara: « Nos seigneurs hongrois sont comme les ramoneurs; plus ils grimpent dans la cheminée, plus ils sont noirs, plus ils sont sales. » Cette insulte déclancha les bruyantes acclamations de la petite noblesse.

Ainsi, aucun gouvernement, même muni des meilleures intentions, ne pouvait rien faire en notre faveur car ici nous rejetions toutes les propositions qui, par la suite, étaient mises de côté; par contre le gouvernement rejetait toutes les mesures prises par l'administration départementale et les renvoyait au pouvoir législatif. Il arriva qu'un projet de loi, rédigé par la Diète, fût rejeté dix fois, dix-huit fois de suite par la Chambre des Pairs.

Nous restâmes ainsi, pendant plusieurs dizaines d'années, dans un état de stagnation, tandis qu'en Europe Occidentale la civilisation avançait à grands pas. Cette situation nous fut fatale. Les deux partis luttaient publiquement dans tous les domaines, non seulement à l'aide de principes mais, le plus souvent, avec des cannes plombées; lors des assemblées orageuses, à propos surtout des élections des fonctionnaires, il n'était pas rare que l'on eût quelques morts à déplorer.

Un des partis, se basant sur des réminiscences historiques, exigeait l'impossible, vu les circonstances de l'époque, et n'obtenait rien. L'autre parti ne voulait rien et, par là, mettait tout en danger.

Nous voulions, Széchenyi à notre tête, prendre position entre les partis, servir d'intermédiaire, gagner les modérés des deux côtés, réaliser dans le domaine de l'administration et de la législation tout ce qui était réalisable, sans mettre en danger l'avenir en faisant de trop grands bonds et sans relâcher les liens du droit commun avec l'Autriche, car lors même que ces liens pesaient sur nous, ils formaient cependant le principal élément de sécurité de notre patrie, de notre nationalité et nous devions le maintenir car il était de l'intérêt de la Hongrie de ne les transformer que graduellement.

Il se peut, qu'en toute chose, la vraie voie à suivre soit celle du « juste milieu », mais je puis assurer qu'en politique ce chemin est raboteux, épineux. Aux époques inquiétes on n'y recueille ni gratitude ni succès.

Celui qui accepte de se faire l'intermédiaire entre les deux partis peut se comparer au cercle de fer qui, dans une roue, est placé entre l'essieu et le moyeu. Ce cercle, c'est tantôt l'un et tantôt l'autre qui l'use, le polit, le brise, le met en pièces, bien que ce soit lui qui amortisse les coups dangereux qu'ils se donnent mutuellement. Les deux partis se méfient de lui, le calomnient, l'humilient. Le vainqueur de l'instant le méprise et le parti vaincu le raille; le gouvernement l'aime et l'estime mais, toutefois, il n'ose le soutenir et le protéger publiquement, ne sachant lui-même dans lequel des deux partis extrêmes il sera, tôt ou tard, obligé de se jeter.

L'opinion publique rend, mais trop tard, justice à l'intermédiaire et ne lui fait confiance que lorsque, par l'asservissement de l'un ou même des deux partis, la catastrophe inévitable arrive et qu'un silence mortel s'ensuit. L'un ou l'autre des deux partis extrêmes disparait, mais l'intermédiaire reste.

Il prouve alors au parti vainqueur, avec la diligence et la persévérance d'une fourmi, que le point de vue de celui-ci est faux et ne peut se maintenir, et fait comprendre au parti vaincu qu'alors même que ses aspirations sont justifiées, elles ne peuvent se réaliser pour le moment.

Si, après maints efforts, tu arrives à les convaincre de la véracité de tes paroles, et si tu réussis à rétablir la relation entre les deux partis, ils finiront par s'entendre et leur œuvre se réalisera sans toi ou contre toi.

Il est vrai qu'on ne se méfiera plus de toi, on ne te calomniera plus; si tu es capable de travailler et que tu le veuilles, on t'employera; mais, bien plutôt, on t'ignorera. « Le Maure a fait son devoir, le Maure peut partir. »

C'est là le rôle que nous avons sciemment assumé sous la direction de Széchenyi.

CHRONIQUE DU MOIS

Chronique scientifique

ÉTUDIANTS HONGROIS AUX UNIVERSITÉS D'ITALIE — AUTOUR DES RITES POPULAIRES DE LA NATIVITÉ DE SAINT JEAN-BAPTISTE

TOUS CEUX qui s'intéressent au progrès de l'étude des rapports intellectuels italo-hongrois ont pu constater avec une réelle satisfaction que, après tant d'articles parsemés dans les revues italiennes et hongroises, on commence à rédiger même des synthèses d'une puissante envergure. Depuis que M. Eméric Várady, professeur à l'université de Kolozsvár, a consacré, il y a dix ans, un vaste ouvrage, de caractère plutôt bibliographique, aux relations littéraires existant entre les deux nations, on a vu paraître non seulement un coup d'œil magistral sur la *Civiltà italiana in Ungheria*, dû à M. Carlo Tagliavini, ancien professeur de philologie romane à l'université de Budapest (actuellement à Padoue), mais aussi l'ouvrage analogue, plus riche en faits significatifs, de M. Eugène Koltay-Kastner, qui, après avoir dirigé pendant de longues années l'Institut hongrois de Rome, enseigne la philologie italienne à l'Université récemment réorganisée de Szeged. Dans ce concert de savants jeunes, on découvre avec un vif plaisir la voix d'un vénérable vieillard, maître émérite des études italiennes en Hongrie. Il faut savoir gré à M. André Veress d'avoir réuni en un volume de plus de 700 pages tout ce qui se réfère aux étudiants hongrois des diverses universités d'Italie.[1] De fait, rien ne prouve mieux la supériorité incontestable de la culture hongroise que cette magnifique galerie, de 1221 à 1864, de notre jeunesse aux hautes écoles d'un pays latin. Si l'on tient compte du fait que le premier Roumain de Valachie n'ira fréquenter l'université de Padoue que vers 1660, on a une idée encore plus nette de la valeur documentaire de ces relations universitaires du point de vue du Sud-Est Européen.

Pour recueillir cette foule de pièces d'archives et de mentions éparses, personne n'a été plus qualifié que M. Veress qui, depuis une quarantaine d'années, avait consacré une bonne partie de son temps précieux aux recherches de ce genre. Dès 1915 — c'est-à-dire juste au moment de l'intervention de l'Italie contre l'Autriche-Hongrie — il a fait paraître les documents concernant les étudiants hongrois de l'université de Padoue et, deux ans après, il y a ajouté ceux qui se rapportaient aux membres hongrois du Collegium Germano-Hungaricum de Rome. Le présent volume, qui forme le tome III de la même série *(Monumenta Hungariae Italica)*, offre un supplément d'environ 80 pages pour compléter le tome I (Padoue) et en outre, il renferme les notes et documents relatifs aux universités de Bologne, Rome, Vérone, Florence, Naples, Ferrare, etc. On y

[1] André Veress : *Olasz egyetemeken járt magyarországi tanulók anyakönyvei és iratai (Matricula et acta Hungarorum in universitatibus Italiae studentium).* 1221—1864. Budapest, 1941. *Magyar Tud. Akadémia (Academia Scientiarum Hungarica).*

trouve non seulement une richesse inouïe d'extraits de toutes sortes, mais encore une bibliographie complète qui permet aussitôt au chercheur de faire une distinction précise entre les renseignements déjà connus et les données inédites. Le dépouillement donc a été double: d'une part, il fallait parcourir sur place les registres et les matricules des diverses universités — de même que nombre de recueils d'actes privés, comme par exemple les fameux « Memoriali » bolonais — pour réunir la documentation authentique de l'époque, et, d'autre part, il s'agissait de compléter ces matériaux en consultant une foule de monographies, dissertations, articles, etc. dont la liste bibliographique occupe non moins de cinquante pages. On comprend donc aisément qu'il n'est guère exagéré de combler d'éloges la patience exemplaire de l'auteur, comparable à celle d'un Du Cange ou d'un Godefroy.

Sans vouloir entrer dans les détails de cette riche collection dont chaque page nous réserve d'agréables surprises, nous tenons à attirer l'attention sur certaines données particulièrement intéressantes. En feuilletant les extraits des chartes concernant l'université de Padoue, on est frappé de constater que la plupart des étudiants hongrois de ce vieux foyer de la science sont originaires de la Transdanubie, c'est-à-dire de la partie occidentale de la Hongrie. Les plus nombreux sont, à ce qu'il paraît, les élèves venant du comitat de Somogy, dont le nom est orthographié de mille façons diverses (Symiensis, Simigiensis, Sibiliensis, voir Dividensis!). Ce seul exemple nous permet d'entrevoir à quelles difficultés se heurte à chaque instant celui qui essaie de déchiffrer ces chartulaires italiens! Néanmoins ce travail, si pénible soit-il, en vaut bien la peine; on en peut tirer d'importantes conclusions aussi bien sur le pays d'origine des étudiants que sur leur vie à l'université de Bologne. Dès le XIII^e^ siècle les « Ungari » prennent une part active même aux discordes des étudiants. En 1265, à propos de l'élection du recteur, la jeunesse se range en deux camps: le premier se compose en premier lieu de Français, c'est-à-dire de Picards, Bourguignons, Poitevins, Tourangeaux et Normands, ainsi que de Catalans, Polonais et *Hongrois*, tandis que dans le camp opposé on rencontre des Allemands (Teuthonicos), des Espagnols, des Provençaux, des Anglais et des Gascons, pour suivre cette énumération peu conforme à la géographie . . . Comme on voit, même des amitiés franco-hongroises peuvent remonter à la vie universitaire de cette ville au nom bien celtique (cf. Boulogne-sur-Mer).[1]

Plus tard on verra aussi venir à Bologne les fils des autres provinces hongroises. Rappelons, à titre d'exemple, ce « D. Petrus Ytalus Transiluanus » (ailleurs: Pierre Olasz), qui, appartenant au diocèse de Gyulafehérvár (« Albensis dioecesis »), semble être un descendant lointain de ce Johannes Latinus que les rois arpadiens avaient établi, au XIII^e^ siècle, dans ces parages . . .

A propos de Padoue, le présent volume offre quelques contributions d'une réelle valeur. Rappelons, entre autres, les détails concernant les séjours de Janus Pannonius, notre grand poète humaniste, dans ce centre universitaire où son souvenir resta vivant pendant plus d'un siècle, les relations de Bembo avec Etienne Brodarics, évêque de Vác, par l'intermédiaire d'un étudiant hongrois venu en Italie, l'édition padouane des poèmes de Jean Zsámboki, l'illustre humaniste

[1] Cf. notre dernière Chronique Scientifique, *NRH* septembre 1941, p. 186.

hongrois (voir le frontispice en fac-similé, p. 191), la réception de l'historien hongrois François Forgách comme docteur de l'université, de même que les données concernant Farkas Kovacsóczy, futur chancelier de la Transylvanie, et plusieurs jeunes nobles de la même province (Pierre de Bethlen, etc.). Ces rapports étroits se prolongent d'ailleurs jusqu'aux temps modernes; même en 1837 c'est à Padoue qu'on publie en italien l'étude que Michel Lenhossék, ce célèbre professeur de l'université de Budapest, venait de consacrer au choléra et à d'autres épidémies asiatiques.

Sans pouvoir aborder les documents relatifs aux autres universités, il convient de mentionner les suppléments de ce volumineux recueil. On y trouve, d'une part, une série de lettres inédites, de dédicaces et d'autres actes privés *(Acta et epistolae)*, et d'autre part, les poèmes latins composés par les étudiants hongrois des universités italiennes. Rappelons, comme une rare curiosité, l'épigramme offerte par Georges Bona, jeune Roumain de Transylvanie et neveu de l'archevêque Nicolas Oláh, à son maître, Jean Zsámboki, de même que l'épitaphe par laquelle ce dernier perpétua la mémoire de son ami disparu dans la fleur de l'âge: *Hoc spes in tumulo patriae iuvenilibus annis Conditur, aeternum sed valitura fides* . . . Ces quelques lignes suffisent à prouver dans quelle mesure la générosité des savants hongrois cherchait à rapprocher même les fils d'origine non-magyare de la patrie commune des lumières de l'humanisme européen.

*

La même largeur de vue que nous venons de découvrir dans cette importante publication de M. Veress caractérise aussi un essai sommaire, dû à un spécialiste incontesté de nos traditions populaires.[1] M. Charles Marót, qui unit à ses connaissances de philologie classique une observation perspicace des rites populaires, vient de soumettre à un examen serré le culte hongrois de la Nativité de Saint Jean-Baptiste (dit *Szent Iván*, 24 juin), pour en tirer des conclusions d'une portée peu commune. On sait depuis longtemps que, selon la conception du peuple hongrois — qui, en ce cas au moins, va de pair avec celle des peuples environnants, notamment des peuples slaves (Tchèques, Serbes, etc.) — ce jour est en réalité une fête du feu. C'est le feu qui est au centre de toutes les cérémonies liées à cette date importante. On y avait cherché jadis les derniers vestiges d'un culte ancestral du dieu du soleil (W. Mannhardt, etc.) ou bien on se contentait d'y voir une cérémonie de purification. Or, si l'on examine les chants liés à ces cérémonies, il est facile de constater que les textes interminables, recueillis dans le Nord de la Hongrie (Kolon), c'est-à-dire dans une région peuplée de Hongrois, de Tchèques et de Slovaques, sont, à vrai dire, des pots-pourris où telle survivance de la tenson médiévale des fleurs côtoie une chanson *kuruc* ou d'autres éléments foncièrement différents. Il est donc impossible de vouloir refaire « l'archétype » du chant de cette fête: au commencement il n'existait qu'un rite primitif, autour duquel se sont cristallisés dans la suite les fragments des chansons les plus disparates, sans aucune cohérence logique,

[1] Voir Ch. Marót: *A magyar « Szent Iván » tanítása* (L'enseignement de la fête hongroise de Saint Jean-Baptiste). Kolozsvár, 1941 (Bibliothèque de *Szellem és Élet*, dirigée par G. Bartók). Nouvelle série, n° 17.

ni rythmique. La même thèse vaut, bien entendu, aussi pour les gestes rituels, dont la succession actuelle ne nous fournit aucun renseignement sur leur genèse ou leur évolution historique. Même la signification symbolique ou, pour mieux dire, le but des divers gestes est fort difficile à saisir; cette signification est soumise à bien des variations aussi bien dans le temps que dans l'espace.

Il n'en reste pas moins que M. Marót voit dans ces rites un culte spécifiquement hongrois, s'opposant énergiquement à ces théories simplistes d'après lesquelles les coutumes de la Saint Jean auraient passé d'une couche supérieure de sang étranger (*Oberschicht* de caractère slovaque ou allemand) dans les couches inférieures *(Unterschicht)* de la société hongroise. S'inspirant de la philosophie (ou plus exactement, de l'« anthropologie philosophique ») de M. Georges Bartók, l'auteur est d'avis que le besoin intime de ce culte doit avoir préexisté dans la conscience hongroise et que dans la diffusion de ces rites cette préexistence des aptitudes latentes est un acte plus important que le fait banal d'un emprunt occasionnel. En d'autres termes, l'emprunt, de quelque nature qu'il soit, ne peut s'effectuer que là où le récepteur possède déjà une certaine prédisposition. Dans bien des cas, cette préparation intellectuelle peut remonter à une époque fort lointaine.

En ce qui concerne les rites en question, M. Marót essaie d'en ramener les racines à la période du paganisme hongrois. Dès ce temps-là, les anciens Hongrois se seraient familiarisés avec le culte du feu, pour le faire revivre plus tard sous une forme chrétienne. De même, les chants des jongleurs populaires dits *regős* datent, sous leur forme actuelle, de l'époque chrétienne, mais il n'en est pas moins vrai que les prédispositions ayant préparé leur diffusion dérivent, en dernière analyse, du chamanisme païen. Il n'est pas douteux que cette conception qui tend à expliquer toutes les traditions populaires par une reprise (« revival ») plus ou moins consciente, ne manquera pas d'exercer une influence féconde sur l'évolution de l'ethnographie hongroise. Il serait d'autant plus désirable que le savant auteur résumât ses conclusions en une langue plus accessible au public international.

LADISLAS GÁLDI

Première moitié de la saison théâtrale

CES ANNÉES dernières, la situation est devenue telle que les crises du début de la saison forment presque une partie constituante de notre vie théâtrale. Cette fois encore, toute une série de théâtres ont changé de propriétaires, le public s'est vu contraint de prendre congé de quelques-uns de ses acteurs favoris, à la place de noms familiers, d'autres, inconnus, ont fait partout leur apparition. Le problème de l'art dramatique en province en est venu à un nouveau tournant; dans certaines villes, des troupes permanentes se sont constituées; çà et là, à côté du système de tournées *(staggione)*, rendu généralement obligatoire, les institutions traditionnelles ont été rappelées à la vie. Sous ce rapport, il convient de mentionner un événement important: vers la fin de

l'automne, les travaux de transformation et de réorganisation du Théâtre National Hongrois de Kolozsvár ont enfin abouti et cet établissement, pourvu d'un grand et beau passé, a ouvert ses portes dans un cadre solennel au milieu de l'attention de tout le pays. A Budapest, on ne peut mentionner l'ouverture d'aucun nouveau théâtre; au contraire, un vieil immeuble, l'un des berceaux de l'opérette hongroise qui devait connaître partout de si beaux succès, le Théâtre Royal, a été démoli.

Les théâtres jouent à guichet fermé, tant les différents spectacles ont de vogue; il n'est guère de pièce assez mauvaise pour complètement échouer. Evidemment, ce n'est pas là tout à fait la vérité; certaines pièces ont connu de véritables échecs; toutefois, il est certain que ceux-ci sont plus faciles à dissimuler qu'autrefois, tout comme il est sûr que, parallèlement à la diminution des exigences du public, le niveau général a baissé. Il y a quelques années, on a pu observer une lente avance du drame, maintenant la popularité des genres tels que sketch, revue, opérette, semble augmenter. Certains théâtres qui, auparavant, essayaient aussi de monter des pièces sérieuses y ont complètement renoncé pour passer au service de la Muse légère, et même nos théâtres sérieux accordent une place de plus en plus large sinon à l'opérette, du moins au vaudeville et au genre bouffon dont les effets ne sont pas toujours des plus délicats. Certes, celui qui aime à déduire de faits particuliers des conclusions d'une valeur générale, pourra observer que, dans la première moitié de la saison, des pièces sérieuses ont également remporté d'extraordinaires succès. Le drame de M. Alexandre Márai, l'« Aventure », après avoir tenu la scène pendant presque toute la saison dernière, au Petit Théâtre National *(Nemzeti Kamara Színház)* a reparu sur l'affiche, cette année encore, pendant plusieurs mois, établissant un record inégalé dans l'histoire du théâtre hongrois (350 représentations). « Henri IV » de Pirandello, qui constituait les débuts du Théâtre Madách, a été donné, à son tour, plus de 150 fois.

Cependant, dans ces succès, de nombreux facteurs extra-littéraires ont leur part; aussi n'en saurait-on guère tirer de conclusions générales. Du reste, comme contre-partie, nous citerons deux ou trois bouffonneries, programmes de music-hall et comédies de caractère tout ce qu'il y a de plus léger, dont le succès ne le cède nullement à celui des pièces sérieuses en question. Il suffira de rappeler les applaudissements frénétiques réservés à la comédie de M. Gabriel Vaszary, « Je te rends heureux », qui a tenu la scène au théâtre Andrássy pendant toute la première moitié de la saison sans que sa popularité ait subi un déclin. Soyons sincères: c'est la guerre, c'est la vogue du théâtre, c'est la prospérité de l'art léger destiné à nous divertir.

Toutefois, la vie théâtrale n'est pas complètement uniforme; entre les théâtres de l'Etat et les établissements privés on peut remarquer une différence essentielle. Grâce à sa sécurité politique et matérielle, le Théâtre National travaille dans un esprit de tranquillité impassible, en réalisant son programme. S'appuyant sur un public d'abonnés extrêmement nombreux et recrutés au sein des plus larges couches sociales, son travail devient plus sûr mais moins contrôlable. Une pièce représentée sur sa scène ne peut escompter ni succès en série ni échec; la plus faible réalisation même atteint une quinzaine de représentations tandis que la meilleure n'en dépasse guère vingt-cinq. Il est indiscutable que, tant pour l'extension que pour l'intensité, l'activité de ce théâtre occupe la première place: à lui seul il a représenté autant de pièces que tous les autres ensemble. Evidemment, ces derniers ont commencé leur saison bien après lui; certains ont eu un retard de plusieurs semaines voire même de plusieurs mois, et puis, les théâtres

privés se montrent toujours enclins à exploiter le succès, heureux d'atteindre à des records; leur système d'abonnement est assez élastique pour ne pas les forcer à multiplier les nouveautés. C'est ainsi que trois de nos petits théâtres intimes en sont encore à la première nouveauté de la saison, et le quatrième en est juste à sa seconde pièce.

Débutant le dernier, le Théâtre de Pest a représenté l'œuvre d'un auteur étranger: « L'Incendie » de l'Américain Keith Winter. Une fois encore l'intrigue tourne autour de l'amour fatal: la femme au type troublant, exotique, du parent rentré de l'Orient, et le jeune propriétaire terrien, heureux et paisible époux, combattent en vain leurs sentiments réciproques. Lorsqu'ils essaient de rompre, la femme du jeune propriétaire qui a compris la vanité de lutter contre une passion aussi fatale explique ce point de vue à sa rivale et, comme la vie pour elle n'a aucun sens sans son mari, se donne la mort. Son ombre semble s'interposer à tout jamais entre les survivants; mais au sortir d'une crise morale effroyable, la femme comprend que son devoir consiste à accomplir le désir de l'épouse qui s'est réfugiée dans la mort: les obsédés de la passion fatale assument la responsabilité du cruel destin qui leur est imposé. La pièce appartient aux réalisations particulièrement réussies du drame psychologique moderne, sa technique est presque irréprochable, ses scènes atteignent à d'excellents effets, le dialogue a de la vivacité, et les situations intéressantes se succèdent sur un rythme rapide. Le problème qu'elle pose intéresse le public, la solution du conflit dramatique est faite pour plaire, cependant sa psychologie est assez artificielle, parfois sentimentale et arbitraire. C'est une œuvre scénique réussie et les excellentes possibilités qu'elle offre aux acteurs aussi bien qu'au metteur en scène, ne sont pas étrangères à cette réussite. Mmes Maria Mezey et Elisabeth Orsolya, M. Antoine Páger ont remporté dans cette pièce leur plus grand succès de la saison.

A son tour, le Théâtre Madách réorganisé, et heureusement réorganisé à ce qu'il paraît, a ouvert la saison par l'œuvre d'un auteur étranger: Luigi Pirandello dont il a donné le « Henri IV ». Cette pièce du rénovateur révolutionnaire du drame moderne avait été jouée, en son temps, avec un grand succès sur les principales scènes européennes; en Hongrie elle a été représentée maintenant pour la première fois, retard incompréhensible. Pourtant, il est certain qu'elle appartient aux œuvres les plus caractéristiques et les plus intéressantes en même temps, semble-t-il, qu'aux plus durables de Pirandello. L'histoire du grand seigneur italien tombant dans la démence dont il se sert comme d'un manteau protecteur pour y chercher enfin refuge est assez intéressante et dramatique, même du point de vue de la destinée humaine, pour former l'armature d'un ouvrage sortant du commun. Elle peut être suivie avec intérêt et émotion même par un public qui n'a guère la facilité de saisir les brillantes improvisations philosophiques de Pirandello et ne comprend peut-être rien à la négation de la vie du grand illusionniste, négation qui tient presque du nihilisme. Intrigue et interprétation, réalité et philosophie, s'équilibrent à peu près dans ce drame et c'est ce qui fait qu'il est pour nous le moins désuet des ouvrages de Pirandello. Le théâtre a monté ce drame avec beaucoup de soin; la part du lion, dans le succès inattendu, revient à M. Zoltán Várkonyi qui a interprété le rôle principal, d'une excessive difficulté, avec un talent exceptionnel. La seconde nouveauté du théâtre, la pièce assez faible de M. Joseph Babay intitulée: « Ronde », utilise abondamment les moyens actuellement en vogue du drame à sensation conventionnel. Il y a là de l'amour romantique et de l'amour mondain (tel que se l'imagine, bien entendu, le petit bourgeois) du crime, de l'enquête, le contraste de scènes infiniment passionnantes et brutalement comiques, du mouvement, des

tournants inattendus, etc. Malheureusement, toute l'étoffe n'est que trop connue et trop peu noble pour représenter une valeur en soi; d'autre part on aurait tort de chercher ici l'art de la forme dont on ne trouve aucune trace dans la pièce. La représentation est assez bonne.

Le Petit Théâtre National *(Nemzeti Kamara Színház)*, comme nous l'avons mentionné, a ouvert l'année par une pièce de l'an passé pour ne sortir sa première nouveauté qu'avant Noël. Evidemment, la comédie de Hermann Bahr, auteur si caractéristique de la Vienne de la fin du XIX^e^ siècle, « Concert », n'est une nouveauté que sur la scène hongroise. C'est le parfum de la vieille Vienne qui émane de la pièce, l'atmosphère légèrement poivrée, légèrement populaire, légèrement demi-mondaine et légèrement bouffonne de la vieille société de Vienne. La comédie au cours de laquelle la femme souvent trompée du pianiste de renommée mondiale et le mari de la nouvelle Dulcinée de l'artiste démasquent, avec une sage sérénité et une ruse spirituelle, le jeu des amoureux qui courent au rendez-vous, en leur démontrant qu'ils ne sont pas faits l'un pour l'autre, n'a rien d'inédit ni de profond. Mais elle fait naître des situations extrêmement amusantes, permet des dialogues aux nuances délicates, spirituels et vifs ainsi que de très bons effets comiques. La pièce est tissée de deux éléments: des motifs plus ou moins mondains de la comédie de société de Vienne et de ceux, plus vulgaires, de la « Posse » viennoise. Au cours de la représentation, ces éléments divers ne se sont que trop détachés. Madame Marguerite Makay et M. Joseph Timár ont joué dans le style intime et réaliste avec une culture et un art remarquables, tandis que Madame Marguerite Dajka et M. Tivadar Uray ont exagéré le caractère bouffon des figures respectives du pianiste et de la jeune femme volage. Néanmoins, tout compte fait, la représentation a fait montre d'un niveau remarquable.

Des moyens beaucoup plus vulgaires et grossiers caractérisent la comédie de M. Gabriel Vaszary: « Je te rends heureux » qui a été un grand succès au Théâtre Andrássy. M. Vaszary est un excellent homme de théâtre qui « le connaît dans tous les coins ». Au cours des années dernières, il a créé un style de comédie, visant à l'effet, qui retourne sciemment aux traditions de la vulgaire comédie de qualité inférieure. Il se sert volontiers du comique de situation, de la caricature, des procédés d'arlequinades qui font s'esclaffer. La pièce, habile et vive dans son genre, a été mise en scène d'une façon très amusante. Il est dommage qu'elle détourne complètement une de nos jeunes actrices de grand avenir, Madame Lily Muráti, de son véritable domaine.

Le « Millionnaire » de M. Adrien Bónyi, première nouveauté du Nouveau Théâtre Hongrois complètement réorganisé, offre un mélange, assez populaire aujourd'hui, de la comédie et du drame. La nouvelle direction avait annoncé un programme prometteur, cependant jusqu'à présent, le résultat offre plutôt la continuation, à un niveau plus bas, des anciennes traditions. Le « Millionnaire », lui encore, est une pièce conventionnelle, faible et factice dans sa psychologie et qui se sert de quantités de poncifs et de motifs archiconnus. Si elle a été représentée, c'est sans doute parce qu'elle est construite sur un seul grand rôle qui offre à M. Jules Csortos la possibilité de faire briller ses qualités de comédien exceptionnel. Les faire briller par moments, c'est tout ce que nous puissions dire, car la figure de ce millionnaire-cliché, pardonnant tout pour l'amour de son petit-fils, est en réalité trop incolore et trop insignifiante comme problème artistique. La nouveauté suivante du théâtre pourrait être considérée comme le type des entreprises où l'ambition dépasse la capacité de réalisation. Grillparzer est un écrivain difficilement accessible dont l'interprétation scénique exige une culture

théâtrale profonde et raffinée, une mise en scène soigneuse et savante, un sens sûr du style. Même dans de telles conditions, il ne saurait escompter un grand succès aujourd'hui. En Hongrie, seule la dernière partie de sa trilogie, tissée des motifs de la légende de la Toison d'Or, « Médée », avait remporté un succès d'estime. Même ce succès était dû plutôt à la personnalité d'une actrice incomparable, Marie Jászai, qu'à la pièce même. Cette fois aussi, l'effort d'une actrice a été le principal élément de la représentation: il s'agit de Madame Piri Peéry qui a mesuré ses forces avec le rôle de la princesse à demi barbare de Colchide. Sa composition était intéressante et avait quelque chose d'inédit; il est regrettable qu'elle n'ait pas eu à ses côtés de metteur en scène capable de donner plus d'unité à son interprétation pittoresque et vigoureuse dans les détails. Ainsi la manière dont elle a campé son personnage a un peu produit l'effet d'une mosaïque, et ceci d'autant plus que les autres acteurs n'ont fait que montrer leur inexpérience absolue dans l'art dramatique classique. Aussi la direction, après les insuccès du début, est-elle retournée à des réalisations plus modestes, du point de vue littéraire, mais assurées d'un succès infaillible, en représentant la facétie de l'autre Vaszary, Jean, intitulée: « Elle est belle, la vie » comédie budapestoise de boulevard, assaisonnée de quelque aigre saveur, et dans laquelle on a particulièrement remarqué le jeu léger et élégant et l'humour fin de M. Tivadar Bilicsy dont la carrière accuse un beau progrès.

Pour ses débuts, le Théâtre de la Gaîté a, lui aussi, gratifié son public de la pièce d'un auteur hongrois. En effet, il a joué l'« Averse d'été » du favori de longue date du théâtre, M. Alexandre Hunyady, pièce qui est également un mélange réussi d'éléments sérieux et gais. La situation tourne autour d'un quadrille d'amour enjoué. Le fils de l'élégant Monsieur qui commence à vieillir, s'éprend d'une belle femme, connaissance de la famille, dont la fille, de son côté, est amoureuse de l'intéressant cavalier aux tempes grisonnantes. Pendant un certain temps, on peut croire que les deux mariages étranges seront conclus, cependant la nature est plus forte et elle finit par unir ceux qui sont faits les uns pour les autres. La pièce de M. Hunyady n'a rien d'un ouvrage prétentieux. L'auteur se sert même volontiers d'éléments comiques peu dignes d'un écrivain de son niveau. Toutefois son œuvre produit beaucoup d'effet, elle est amusante, vive, elle a une atmosphère particulière et, force principale de ce réaliste de bon goût, le dialogue plein de coloris, vigoureux est écrit dans une langue savoureuse. Jouée avec un art accompli, la pièce a eu un assez beau succès. La seconde nouveauté du théâtre, la comédie: « Marie-Rose » de Wicheler et Gouriadec n'est guère, elle non plus, qu'une pièce de théâtre construite ingénieusement et qui fait habilement valoir les procédés éprouvés de l'effet scénique et du comique de situation: une pièce de l'espèce de celles qu'on joue partout au monde dans les bons théâtres bourgeois et dont la Gaîté a fait sa spécialité. Dans ces pièces, le drame a, pour ainsi dire, perdu son importance, ce qui compte avant tout, c'est le travail consciencieux des acteurs, le bon goût des intérieurs, les belles toilettes. Madame Claire Tolnay et M. Arthur Somlay ont été pourvus dans la pièce de rôles qui répondaient à leurs personnalités et qu'ils ont très bien interprétés. La pièce de M. Jean Bókay, « Mentez-moi » doit également plutôt à la maîtrise de la technique qu'aux valeurs littéraires de l'ouvrage, d'avoir tenu l'affiche assez longtemps. M. Bókay connaît déjà la routine de la scène à tel point que, même en rêve, il sait où il faut placer chaque chose, comment il faut construire les scènes et l'intrigue. C'est là ce qui fait la valeur et la limite de ses pièces. Il est, pour ainsi dire, l'unique héritier des coryphées de l'industrie dramatique de Budapest sans l'esprit d'entreprise « risque-tout » et sans l'imagination parfois d'une indé-

niable richesse de ceux-ci. Le sujet est archi-connu: l'homme vieillissant qui épouse une jeune femme la prie de feindre l'amour même si elle ne l'aime pas. Il va de soi qu'après cela il est désormais incapable de croire sa femme, jusqu'au moment où, après une crise de jalousie, il en vienne à reconnaître que la vérité est la base de chaque vie véritable. L'exécution dramatique est moins sûre que celle des pièces antérieures de cet auteur qui a remporté nombre de succès; il semble, cette fois, ne pas avoir toujours pris garde à ce qu'il écrivait. La représentation a été remarquée du fait qu'elle a fourni à l'actrice favorite de Kolozsvár, Mlle Alice Fényes, dont la personnalité, malgré ses nombreux dons, n'a pas encore atteint à la maturité, de se présenter devant le public de la capitale. La pièce de M. Jean Bókay était suivie d'une comédie dépourvue de toute valeur et même de toute prétention littéraires: c'était le livret d'opérette sans musique « Cécile » de M. Ladislas Szilágyi. L'unique clou de la représentation était la composition savoureuse de l'excellente Charlotte Fedák.

Passons maintenant au programme du Théâtre National qui a été le plus fécond en nouveautés. Nous avouerons que la saison a très mal débuté. La comédie historique de M. Edmond Marjay, intitulée: « Aventure de Győr » qui joint à la visite de Napoléon à Győr un épisode comique archi-usé n'est guère plus, elle encore, qu'un livret d'opérette construit tant bien que mal. De son côté, le National l'a montée dans un style qui rappele celui de l'opérette, la lardant d'innombrables effets scéniques, ballets, corridors secrets, etc. Heureusement les autres nouveautés hongroises faisaient preuve d'une beaucoup plus haute ambition. D'ailleurs, seules les pièces de deux jeunes auteurs étaient tout à fait neuves. M. André Illés, auteur de la caricature intitulée: « Les Arrivistes » faisait ses débuts au théâtre avec cette pièce et il a fait preuve d'une assurance et d'une familiarité surprenantes sur les planches. Il puise sa matière dans la vie actuelle de Budapest, bien que ses personnages — le directeur général à la sage sérénité, sa fille, enfant gâtée et deux jeunes arrivistes qui, par le caprice du sort ont, au bureau, obtenu un avancement inattendu et qui, chacun à sa façon, s'emploient à accéder à tout prix à un plus haut degré de pouvoir — ces personnages, dis-je, se retrouvent dans n'importe quelle grande ville. L'ouvrage est plutôt une satire sociale qu'une comédie au sens strict du terme. L'auteur qui est en même temps un critique, au jugement sûr, a eu raison de le nommer caricature. Ses personnages et ses problèmes ne sont guère que des esquisses caractéristiques à force d'outrance, improvisées d'une main légère et sûre. Toutefois, la pièce a une atmosphère particulière, le dialogue est spirituel, léger, plein de caractère et de prétention au sens noble du mot. Le National ne dispose pas d'acteurs dont le style corresponde à ce genre d'œuvres, la Gaîté s'y serait mieux prêtée. L'autre nouveauté, « Cseresnyés » de M. Ladislas Németh, peuple la scène d'éléments tout à fait différents, bien que cette pièce, sous un de ses aspects du moins, se nourrisse également de problèmes sociaux actuels. Un homme de talent, dégoûté de la carrière politique, se retire dans une colonie modèle qu'il installe d'après ses propres conceptions, colonie consacrée à la fois à la culture des plantes et à la culture et à l'éducation des âmes. Le noyau de la colonie est la famille; la femme du maître qui n'a suivi son mari qu'après une longue résistance et avec des réserves de principe et ses trois filles sont les personnifications des trois attitudes possibles en face du problème. La colonie, à la suite de la révolte des âmes qui y vivent, connaît une crise; cependant la grandeur véritable se raffermit sous les coups: la colonie abandonnée se repeuple. Toutes les pièces de M. Németh sont caractérisées par le vif contraste entre la forme et le contenu; dans son ouvrage présent ce contraste devient un abîme. Il est rare de voir une étoffe aussi noble

présentée sur la scène dans une forme tellement maladroite, diamétralement opposée au goût général du public d'aujourd'hui. Dans un milieu qui est tout à fait le nôtre, des personnages qui discutent des questions de la plus parfaite actualité et qui portent des vêtements modernes, parlent avec le pathétique transposé en prose et les images d'un Sophocle et d'un Shakespeare, — cela peut donner un beau drame philosophique, mais sur la scène, c'est l'échec assuré. Les meilleurs efforts du théâtre et des acteurs n'y peuvent rien.

Les trois reprises, ayant permis au public de revoir, pendant quelques semaines, des œuvres oubliées de la littérature dramatique hongroise, ont eu plus de succès. La comédie un peu lâche mais charmante, grâce justement à son caractère anecdotique et à son air de mosaïque, « Je ne peux vivre sans musique » de M. Sigismond Móricz, est l'un des tableaux les plus pittoresques de la vie de province hongroise, et nous fait entrevoir un des côtés gais et souriants de cet âpre et farouche critique de la société. Aucun autre théâtre que le National ne serait peut-être capable de donner cette pièce, car il reste le seul dépositaire des traditions vivantes de cette manière savoureuse qui évoque un peu le style du siècle passé. Le public de province, de passage dans la capitale, a fort goûté cette réalisation offerte en friandise de Noël. De même, la reprise du « Gousset rouge » de François Csepreghy, exemplaire réussi du drame lyrique populaire, en vogue à la fin du siècle dernier, a évoqué pour quelques soirées l'atmosphère de la Hongrie d'autrefois. Le drame lyrique populaire, précisément par le manque d'authenticité et le caractère stylisé du tableau qu'il donnait de la vie du peuple, avait perdu, pendant un certain temps, toute sa popularité. Aujourd'hui, on peut faire abstraction du point de vue représentation réaliste du peuple et considérer ces pièces comme des œuvres de théâtre sociologiquement sans importance. Ainsi, nous sommes de nouveau sensibles à la finesse, à la clarté et au sens de la scène des meilleurs produits de ce genre, dont « Le Gousset Rouge », et nous en savourons la richesse de tons, la gaîté, alliées au don de créer des personnages. Au Théâtre National, quelque chose du vieux style survit toujours; l'exécution de la pièce peut être qualifiée de très réussie. Enfin la troisième reprise a été occasionnée par l'anniversaire de Grégoire Csiky. Ce célèbre auteur dramatique de la fin du XIX^e^ siècle qui créa, pour ainsi dire du néant, les bases du drame social hongrois, fut un excellent spécialiste du théâtre. Il apprit à Paris les procédés du métier et cela se voit à chacune de ses pièces. Toutefois, il se servait de moyens appris à l'étranger pour représenter le monde hongrois, monde qui était en pleine voie de transformation ou plus exactement en train de prendre forme. Dans sa comédie intitulée: « Mukányi » dans laquelle il met, en souriant, au pilori un parvenu, atteint de la manie des titres, au cours d'une série de scènes qui se succèdent à une vive cadence, quelque chose des « bons vieux temps » est évoqué devant le spectateur. M. Alexandre Galamb qui a modernisé la pièce originale avec du tact et beaucoup de goût, a su parfaitement sauver cette atmosphère à l'évocation de laquelle a contribué très habilement la représentation enjouée, alerte et mouvementée dont M. Géza Abonyi, avec une composition remarquable, formait le centre.

Dans le domaine du répertoire classique, il y a eu trois belles représentations. Vers la fin de l'année Grillparzer, sous l'égide de la Société Hungaro-Allemande, le Théâtre National a donné, au début de la saison, la tragédie du maître autrichien dont le sujet hongrois est l'objet de tant de discussions *Ein treuer Diener seines Herrn*. Comme on le sait, l'œuvre met en scène l'histoire de *Bánk bán*, celle même qui constitue le sujet du chef-d'œuvre, inégalé jusqu'à ce jour, de la littérature hongroise, *Bánk bán* de Joseph Katona. Du grand seigneur connu dans l'histoire pour être guerrier, fier et passionné, Grillparzer fit le héros de la

servilité, conception totalement étrangère au public hongrois dans le passé comme dans le présent. On a manifesté beaucoup plus d'attention et d'intérêt à l'égard du ton de sympathie sur lequel le poète autrichien a parlé des Hongrois, ce qui était assez rare dans la littérature qui fleurit au voisinage de la Cour des Habsbourg. Ce qui donne sa plus grande valeur à l'ouvrage, sa psychologie extrêmement subtile et tendre, ainsi que la musique richement nuancée de son langage sont restées un peu dans l'ombre. En effet, la représentation a plutôt mis en valeur le pathétique des grandes scènes historiques, tandis que la traduction était plus ou moins shakespearienne et ne parvenait à sauver que peu de choses des valeurs particulières de Grillparzer. L'autre représentation classique a été celle de la trilogie Wallenstein de Schiller. La préparation dramaturgique et la mise en scène du drame ont été confiées à M. Hans Meissner, intendant des théâtres d'Etat de Francfort, invité, à cette occasion, par le Théâtre National de Budapest. Celui-ci a réparti la trilogie en deux soirées, de façon à insérer entre le commencement et la fin du « camp de Wallenstein », comme dans un cadre coloré, les quatre premiers actes des « Deux Piccolomini » jouant ici le rôle d'une exposition, pour ajouter le 5e acte à la « Mort de Wallenstein », sensiblement raccourcie et donnée en une seule soirée. Il a supprimé toutes les scènes intimes pour concentrer toutes les lumières sur Wallenstein dont il a souligné avant tout la tragédie : celle du grand chef luttant avec sa vocation et incapable d'accepter son sort. Evidemment, ainsi, la construction dialectique de l'œuvre originale a été un peu faussée, les deux Piccolomini se sont trouvés relégués sensiblement à l'arrière-plan et peu de chose est resté du drame moral et idéologique grandiose, se déroulant sur le fond du drame historique. De la sorte, l'œuvre est devenue plus accessible et surtout plus appropriée à la scène; quant à savoir si c'était bien dans l'esprit de Schiller, on pourrait en discuter. La mise en scène s'est efforcée de réaliser le style historique allemand moderne, se servant volontiers des éléments utilisables des traditions expressionnistes et gardant également quelques débris des traditions de Meiningen. Tout compte fait, ce mélange est plein d'effets et a de l'allure. Seulement, on n'a pas réussi à rompre tous les acteurs au style allemand, ce qui a déterminé çà et là des contradictions de style. M. Meissner est un bon technicien qui impose une forte discipline à ses acteurs et qui manie savamment le mécanisme du théâtre. Parmi les artistes du Théâtre National, il a pu gagner surtout les jeunes à sa conception, tandis que les plus âgés ont manifesté moins de facilité à abandonner leur style accoutumé. Le rôle principal et le plus difficile, celui de Wallenstein, est échu à M. François Kiss qui a excellé plutôt dans les détails; il a donné au personnage martial et monumental un caractère assez rustique. La troisième pièce classique appartient au passé récent, c'est « Nora », d'Ibsen, objet, en son temps, de discussions violentes, de combats littéraires idéologiques et sociaux, partout en Europe. A l'heure actuelle, ce côté de la pièce a, dans une large mesure, perdu de son actualité. Comme toutes les pièces du grand Norvégien, celle-ci est tombée dans le grand sépulcre massif de l'époque d'avant la guerre, et si elle a pu ressusciter, cela est une preuve du fait que cette pièce contient quelque chose de plus que l'actualité qui lui a valu la faveur de ses contemporains: une valeur vraiment littéraire et généralement humaine. Le destin de Nora, même envisagé comme un destin humain indépendant de l'époque et du milieu, est intéressant, émouvant, suggère des réflexions et garde sa valeur même du point de vue dramatique. La mise en scène de M. Antoine Németh a, très justement, tendu à mettre en valeur le problème éternel débattu au cours du drame. Cependant, l'exécution pratique n'a pas complètement répondu à la conception de principe. La réalisation scénique a été un mélange singulier et inéquilibré d'authenticité matérielle, tenant

presque du style méticuleux de Meiningen et du symbolisme mis à la mode par les scènes expressionnistes. Le jeu s'est déroulé dans des pièces décorées de tous les accessoires du goût bourgeois de la fin du siècle, bouquets Makart, causeuses, rideaux de peluche et toilettes à tournures mais les murs sont parfois devenus transparents, rendant visible ce qui se passait derrière eux, le dialogue et les gestes des personnages ont soudainement passé d'une simplicité réaliste à une stylisation de sens symbolique. La représentation a été intéressante avec d'excellents détails. Même Mme Gizi Bajor, qui interprétait le rôle principal, s'est montrée plus persuasive dans les détails que dans l'ensemble de son jeu. Sa Nora est une étude psychologique pleine de couleurs et de nuances délicates qui ne manque que de grandeur. M. Paul Jávor, dans le rôle difficile du Dr. Rank, a fourni une composition très remarquable.

La machine théâtrale travaille à plein rendement, les salles s'emplissent chaque soir. Le niveau s'élèvera-t-il dans la seconde moitié de la saison ou baissera-t-il encore ? C'est le temps qui le dira. L'une et l'autre possibilité ont des chances.

La première exposition musicale de Transylvanie

LA TRANSYLVANIE occupe un rôle important dans le domaine de la culture musicale hongroise. Les premières notes de musique ont été gravées sur bois à Kolozsvár, capitale de la Transylvanie, où la « Cronica » de Tinódi a été éditée en 1554. La première compagnie de chanteurs y a été créée et c'est à Kolozsvár que, le 11 novembre 1792, une représentation en langue hongroise a eu lieu pour la première fois. En 1819, la première école de musique hongroise s'ouvre dans cette ville. Joseph Ruzitska écrit à Kolozsvár sa première œuvre musicale: « La fuite de Béla », et c'est là qu'elle y est représentée le 26 décembre 1822. C'est là que les premières notations musicales de Hongrie ont été trouvées, écrites dans le code de Jean Kájoni, frère de l'ordre des Franciscains, qui, en 1676, installe une imprimerie à Csik, construit un orgue, enseigne l'orgue et copie les œuvres musicales de Viadani, de Schütz et de Banchieri. A la cour des souverains de Transylvanie, au XVIe siècle, on fait de la musique, des musiciens italiens et allemands sont engagés; Brassó possède un artiste, joueur de lyre, qui atteint à la célébrité mondiale et que les cours étrangères s'arrachent. Il s'appelait Bálint Bakfark et était né en 1507 à Brassó. Vers le milieu du XIXe siècle, nous trouvons dans les collèges de Transylvanie une vive culture de l'art du chant. Le collège protestant de Kolozsvár a, en 1746 déjà, un chœur harmonisé. La renaissance de la culture musicale de l'Occident, grâce aux grands seigneurs hongrois, a pu s'infiltrer en Transylvanie, venant de Vienne, au commencement du XIXe siècle. Il est donc tout à fait naturel que l'idée d'organiser une exposition musicale ait pu naître dans cette partie du pays si riche en souvenirs musicaux.

Aucune date ne convenait mieux pour l'ouverture de cette exposition que le 9 novembre 1941, jour de la rénovation du Théâtre National de Kolozsvár et du chœur de l'Opéra.

La matière qui forme l'exposition musicale nous donne une idée d'ensemble du passé de la culture musicale de la Transylvanie et fait savoir à tous ceux qui s'y intéressent qu'un aussi riche passé doit servir d'exemple. Jamais la vie musicale

de la Transylvanie ne s'est contentée de copier les mouvements musicaux de la capitale hongroise, elle a toujours suivi son chemin propre et a souvent donné l'exemple à la culture musicale hongroise.

L'origine des notations musicales de l'exposition remonte au XVI^e siècle. C'est du moins ce que nous prouvent les tablatures du collège unitarien de Kolozsvár inscrites sur parchemins et garnies d'initiales ornementées. C'est ainsi que les notations primitives du Graduale Sacrum (1699) et les notes du Vieux Graduel (1636) remontent aux anciens temps. Le graduel saxon unitarien de 1622 est unique en son genre. Il s'y trouve une passion à quatre voix, notée selon le système de la notation mensurée.

Le commencement du XIX^e siècle marque une date importante dans le développement de la vie musicale de la Transylvanie. Les maîtres de musique, appelés de l'étranger par nos grands seigneurs, pour enseigner leur art aux enfants de ces derniers, transplantent la culture musicale occidentale en Transylvanie. Leurs compositions servaient à l'enseignement. Les maîtres de la première école de musique hongroise sont sortis du groupe de ces musiciens autrichiens, tchéco-moraviens immigrés. La « Plainte Déchirante », de Nicolas Kiss M. Tótfalusi, date du XVII^e siècle; les gravures des notes de musique en sont splendides.

Cette culture musicale intensive, qui a pris naissance au début du XIX^e siècle, a donné vie à la première école de musique hongroise, le Conservatoire de Musique de Kolozsvár, dont les lettres de fondation de l'année 1819 ont une grande importance au point de vue de la culture musicale hongroise. De cette école de musique est sorti jadis le germe de tout mouvement musical sérieux en Transylvanie.

Les anciens programmes, les partitions de musique écrites à la main, les anciens instruments de musique que nous pouvions voir à l'exposition, nous montrent la formation de la culture d'opéra hongroise. Une partie des programmes date du moment où l'opéra et son culte ont commencé à se répandre, c'est-à-dire de la fin du XVIII^e siècle, les autres de l'époque de la pleine floraison, c'est-à-dire du milieu du XIX^e siècle. Parmi les manuscrits d'opéras, on trouve de la musique d'orchestre de Paccini, de Cimarosa, de Méhul, de Grétry, de Beethoven, de Mozart, de Haydn, etc. dont la première chorale de Kolozsvár a exécuté pour la première fois des œuvres. Les instruments de musique exposés datent de l'époque de cet orchestre d'opéra et de l'orchestre du conservatoire (commencement du XIX^e siècle). Ces instruments étaient: cors et trompettes à piston, hautbois, clarinettes, flûtes, flageolets, cors anglais, etc. La plus grande partie des instruments était de fabrication hongroise.

La musique de chambre a toujours joué un rôle important dans la vie musicale de Kolozsvár. Actuellement aussi c'est une importante manifestation de la population de la ville. Etant donné qu'une culture musicale d'opéra et orchestrale, destinée au grand public, ne saurait avoir d'essor sans un fonds de musique de chambre, les organisateurs de l'exposition ont attribué une grande importance à toute la matière relative à celle-ci dans leur exposition. L'apôtre de la musique de chambre à Kolozsvár était Samuel Brassai, le grand unitarien, professeur d'université. La Société de Musique de Chambre de Kolozsvár, la première société musicale, fut fondée par lui. C'est de là que la Société de Musique de Kolozsvár est partie lorsqu'elle s'est formée plus tard. Cette société qui a atteint sa pleine floraison dans les premières années du XX^e siècle a dû cesser son activité lors de l'occupation roumaine. Le développement de la musique de chambre était étroitement lié à celui de cette Société de Musique, c'est du moins ce que montrent les programmes de l'exposition. Les premières éditions de musique gravées montrent le grand élan

pris alors par la musique de chambre; partitions de Haydn, Mozart, Beethoven, Haendel, Fesca, Bruni, Schumann et de Schubert. Les gravures, les lithographies exposées (Liszt, Paisiello, Delayrac, Haydn) sont devenues la propriété des grands seigneurs à l'époque où les œuvres ont été jouées au théâtre de Kolozsvár. Les instruments de musique exposés évoquent le souvenir des séances de musique de chambre données dans les maisons de Transylvanie. Nous y voyons de vieux pianos, des épinettes, deux harpes du XVIII^e siècle, ainsi qu'un magnifique archet de violon de 1703, qui appartenait à la famille Wesselényi célèbre pour son amour de la musique. Le baron Farkas Wesselényi fut le premier seigneur transylvain qui se passionnât pour les œuvres de Beethoven, au temps où le grand maître vivait encore, et qui fît jouer ses œuvres de musique de chambre déjà au commencement du XIX^e siècle.

Parmi les compositeurs originaires de la Transylvanie, citons deux grands noms: Georges Ruzitska et Edmond Farkas, qui tous deux furent directeurs du conservatoire de musique. Georges Ruzitska est venu de Vienne en Transylvanie en 1809, comme précepteur dans la famille du comte Jean Bánffy. Il a été enterré à Kolozsvár. C'est grâce à son activité que la vie musicale de la Transylvanie s'est rapidement attachée à celle de l'Europe occidentale. Le compositeur Edmond Farkas parvint à une célébrité mondiale. L'Opéra de Pest joua nombre de ses œuvres. Le souvenir des deux musiciens est dignement représenté à l'exposition, tout comme celui de l'auteur de la première œuvre musicale hongroise connue, Joseph Ruzitska, dont les deux partitions de « La fuite de Béla » ont été exposées.

La ville de Kolozsvár a organisé, en même temps que l'exposition, un concert d'histoire de la musique, où l'on a joué les quatuors à cordes de Georges Ruzitska et d'Edmond Farkas, interprétés par le quatuor de l'orchestre de l'Opéra. Le public et les spécialistes ont témoigné du plus vif intérêt pour l'exposition musicale aussi bien que pour le concert.

ETIENNE LAKATOS

La presse et les revues

Nos problèmes économiques et spirituels

AUPARAVANT, dans cette rubrique on ne traitait, pour ainsi dire, que des manifestations de la vie spirituelle hongroise revêtant un caractère de principe. C'est dans cet ordre d'idées que nous recherchions les phénomènes susceptibles de représenter le vrai aspect de la vie publique. Cependant, au cours de la troisième année de guerre, nous ne saurions nous dérober à la constatation que les facteurs nettement économiques, accentués par l'économie dirigée, exercent une influence décisive sur la direction de la vie publique. Si, jadis, l'étude de ces phénomènes économiques dépassait à peine le cercle étroit des spécialistes, des initiés, aujourd'hui le caractère général de ces problèmes n'est plus discutable, étant donné surtout les liens étroits qui existent entre la communauté et chaque citoyen pris séparément.

Une de ces manifestations d'ordre économique d'un puissant intérêt a été le discours prononcé, au cours de l'assemblée générale de la Banque Nationale Hongroise, par le président de celle-ci, discours dont nous voudrions rendre compte cette année aussi. L'an dernier, nous avons en temps utile parlé de l'exposé du

président Léopold Baranyai. Présentant les problèmes dans leur réalité, ouvrant de larges perspectives, ce discours avait clairement indiqué dans quelle voie se dirigeait la politique économique nationale hongroise. Cette fois, le président Baranyai — dont le nom est déjà connu de nos lecteurs, ne serait-ce qu'à cause de l'activité qu'il a déployée dans le domaine des problèmes humanistes — a mis en œuvre toutes les connaissances qui font de lui un éminent spécialiste dans le domaine de la direction économique du pays.

Dans le discours d'ouverture qu'il a prononcé au cours de l'assemblée générale annuelle de la Banque Nationale Hongroise — écrit le *Pester Lloyd* — le président Baranyai a examiné les motifs de la politique poursuivie, ces temps derniers, au sujet des prix. Cette question, avec toutes ses ramifications économiques, financières et sociales, occupe une place importante dans notre vie publique, puisqu'il convient d'établir une ligne de séparation bien nette entre la politique des prix pratiquée jusqu'à présent et celle à poursuivre.[1]

L'un des devoirs principaux de la politique économique officielle — dit le président — consiste à freiner la hausse des prix découlant de la nature même de l'économie de guerre et à ne permettre cette hausse que là où elle est inévitable pour une raison ou pour une autre. Le but final est, après avoir procédé aux rectifications nécessaires, d'amener les prix à un état de stabilité. Cependant, reste à savoir si la hausse considérable des prix à laquelle on a assisté chez nous depuis le début de la guerre était juste et nécessaire. C'est à cette question que je m'efforcerai de répondre, notamment en ce qui concerne les prix pour les produits agricoles, car l'évolution de ceux-ci prend une importance des plus décisives. Ce problème présente deux aspects : d'abord, il y a le point de vue de la répartition intérieure du revenu du pays, puis la valeur d'échange de nos marchandises d'exportation dans le commerce extérieur. Çà et là, il y a eu une crise grave et prolongée dont les Etats agricoles avaient commencé à souffrir vers 1930. Les suites en ont été telles que le standard de vie de la population rurale est tombé à un niveau incroyablement bas, ne permettant pas aux milieux particulièrement déshérités de gagner même le « minimum biologique ». Cependant, la valeur d'échange des articles d'exportation agricoles a également baissé, dans une plus large proportion que les prix pratiqués à l'intérieur du pays. Au lieu d'une coopération entre les Etats agricoles, on a vu s'engager une lutte de politique commerciale sans merci, ayant pour principales armes la politique douanière et le système des contingents. En outre, le protectionnisme en faveur de l'agriculture s'est développé dans les Etats industriels. A la suite de cet état de choses, les prix des produits agricoles hongrois ont été, même en 1939, c'est-à-dire 10 ans après que la crise eût éclaté, toujours de 25 à 30% inférieurs aux prix payés vers 1930. Le changement est survenu au moment où la guerre commençait. Les Etats industriels ont offert des prix de plus en plus élevés pour les produits agricoles et il aurait été impossible d'obliger les agriculteurs hongrois à vendre leurs produits à l'ancien bas prix, et à admettre que leur revenu fût fixé à un niveau aussi peu équitable. L'autre côté du problème a été déterminé par le commerce extérieur: nous achetons une partie considérable de notre stock de matières premières sur les marchés situés à l'ouest de notre pays, contre des exportations agricoles. Donc, la valeur d'échange de nos produits agricoles d'exportation n'est point indifférente. Aujourd'hui encore, dans cette question — j'entends celle de l'évolution internationale des prix — c'est la concurrence qui continue de jouer dans le domaine du commerce entre les Etats européens et dans cette concurrence nous avons eu pendant longtemps le dessous. Ce n'est que tout récemment que nous avons pu parer à ce désavantage. Depuis le début de la guerre — bien que nous ayons, nous aussi, graduellement élevé nos prix — la valeur d'échange de nos produits a de nouveau empirée, tendance qui a continué encore l'an passé: nos prix d'exportation s'élevaient de 10% en moyenne, tandis que la hausse de nos prix d'importation était en moyenne de 15%. Au cours du dernier trimestre de l'an passé, cette disparité a été peu à peu éliminée. L'augmentation de nos prix agricoles jusqu'au niveau européen a donc été rendue nécessaire à la fois par la répartition des revenus et par l'évolution de la

[1] *Pester Lloyd*, 10 févr.

valeur d'échange de nos produits d'exportation. Au point de vue économique, cela a été une opération hardie, mais il faut passer par là et en supporter les conséquences. Evidemment, la question de l'évolution ultérieure se pose maintenant. Le gouvernement a la ferme intention de créer un état durable, une stabilité dans le domaine des prix et, par là, des salaires. Je suis persuadé que l'on pourra y parvenir. L'ordre de la répartition du revenu s'est rétabli à la suite de l'augmentation des prix des produits agricoles et de l'adaptation des salaires à la hausse des prix intérieurs. En dehors de cela, il y a encore une condition: pour la durée de la guerre, la société doit renoncer à accroître son revenu en argent soit par l'augmentation des prix, soit par celle des salaires. Dans la lutte qui se poursuit en temps normal, sans interruption, une trève doit intervenir à présent . . . Je suis convaincu que le public hongrois saura comprendre cette situation et qu'il choisira dans ces conditions la juste voie. Or, la juste voie est celle qui consiste dans la réduction des exigences, en d'autres termes: c'est celle de l'économie. Moins nous consommons et plus nous mettons de côté, plus longtemps nous pourrons résister et nous assurer des réserves pour le cas où notre situation s'aggraverait encore.

Il faut que je mentionne encore la question de la valeur de notre monnaie. On peut se demander si tous les phénomènes que je viens de citer n'équivalent pas à une dévaluation de notre monnaie. Ma réponse est simple et persuasive. Si l'Europe continuait aujourd'hui à vivre en économie libre à l'intérieur de ses frontières, les choses auraient pris la même tournure que celle qu'elles ont pris en réalité : nous aurions atteint le niveau de prix des marchandises agricoles du marché européen, seulement le processus aurait été plus rapide. Dans ce cas-là, notre devise, elle non plus, ne se trouverait pas dans une mauvaise position, puisque nos excédents agricoles assureraient complètement la valeur de notre pengő, même par rapport à l'étranger. Mais bien que je doive renoncer à l'hypothèse du trafic libre, la valeur internationale de notre monnaie me paraît intacte, malgré le trafic réglementé actuel. La parité de la valeur d'achat est restée; pour ce qui est de notre monnaie, aucune conséquence désavantageuse ne dérive de l'augmentation des prix.

Dans les circonstances qui sont celles de l'Europe, l'augmentation des prix pour les produits agricoles était non seulement inévitable pour le maintien de l'équilibre de notre économie et de la paix sociale, mais a été équitable sous tous les rapports. Pour tout dire : nous nous trouvons en état d'économie de guerre, tout comme le monde entier. Il faut supporter les sacrifices que cela implique. Nous faisons tout ce qui est humainement possible pour atténuer, grâce aux moyens dont dispose notre politique de crédit, les actions et réactions que sont les conséquences de la situation. Notre effort tend à maintenir l'ordre dans le domaine du trafic monétaire, à sauvegarder le caractère de l'organisation de notre crédit et, avec lui, la résistance et la capacité de notre économie, pour le cas où les difficultés devraient s'aggraver encore. Nous osons affirmer que notre situation, évaluée selon la mesure qui convient par rapport aux conditions européennes, est plus favorable et plus saine que celle de maints autres pays européens. Notre circulation de billets comme notre portefeuille-titres tend à diminuer depuis la fin de l'année. Le fait que deux années de guerre ont déjà passé et que nombre de difficultés dont on souffre ailleurs depuis longtemps commencent seulement à se faire sentir chez nous, présente un avantage qui n'est pas à mépriser. Nous nous efforcerons de ne pas perdre cet avantage. Partout en Europe, on a constitué un arsenal de la politique de crédit; — sous ce rapport, notre situation n'est pas mauvaise parce que, là encore, nous avons des réserves qui ne sont pas épuisées. Nous ne nous énerverons pas, nous ne nous livrerons pas à des exagérations, mais, prudemment comme jusqu'ici, nous rechercherons quelle est la juste attitude qui exige le moins de sacrifice au point de vue non seulement du présent mais aussi de l'avenir . . .[1]

Une grande partie du prix de la politique financière hongroise réside dans cet état d'esprit qui, tout en reflètant l'importance des rapports permanents existant entre l'économie et les finances, ne porte pas la marque de ce point de vue purement doctrinaire pour créer une harmonie basée sur les véritables intérêts économiques du pays.[2]

[1] Discours de M. Baranyai, 9 févr.
[2] *Pester Lloyd*, 10 févr.

Il est très caractéristique de voir que l'une de celles de nos revues qui jouit de la plus grande autorité et se consacre en général aux phénomènes de la vie politique et intellectuelle, publie sous la signature d'un jeune économiste remarquable, un article théorique sur la *cherté de la vie*. En voici quelques passages:

> La cherté — écrit-il — ne signifie, au fond, rien d'autre qu'une disproportion entre les prix des articles de première nécessité et l'évolution du revenu des larges couches de la population. Par conséquent, il faudrait parler de cherté lorsque les revenus diminuent alors que les prix ne changent pas et même, lorsque les prix baissent, mais que les revenus en font de même dans une plus grande mesure encore. Cependant, quand on parle de la cherté de la vie, on ne pense pas, d'habitude, à des situations comme celles-ci, on réserve ce terme au cas de l'augmentation des prix. Donc, par cherté, nous entendons toujours la hausse des prix sans nous demander si, en même temps, les revenus augmentent ou non. Ainsi, c'est la hausse des prix qui conditionne nos constatations, d'une façon unilatérale, et nous parlons de cherté même lorsque ce terme, étant donnée l'augmentation simultanée des revenus, est inexact, par contre nous ne mettons pas en cause la cherté dans des cas où le rapport entre prix et revenus le justifierait si d'autre part cette disproportion ne se manifeste pas par la hausse des prix . . . Il est évident que la cherté de la vie ne signifiant qu'un état de transition qui parait inévitable pour aboutir à une situation plus favorable ne saurait être jugée sous le même angle qu'une cherté qui ne peut qu'empirer et qui donne lieu aux plus grandes inquiétudes. « L'auteur distingue trois formes de la cherté de la vie: 1. la demande et l'offre s'amplifient toutes les deux, mais l'augmentation de la demande dépasse l'autre — c'est la hausse des prix de conjoncture; 2. la demande prend de l'extension tandis que l'offre, après une extension partielle, s'arrête pour diminuer graduellement par la suite — c'est l'aspect du marché en cas d'inflation; 3. l'offre diminue tandis que la demande, inchangée au début, prend plus tard, graduellement, de l'extension — voilà les caractéristiques de l'économie de guerre . . .» On ne saurait sous-estimer les difficultés que l'on éprouve à maintenir le niveau des prix. Néanmoins, il est bon de les surmonter, car chaque difficulté non surmontée en engendre de nouvelles. En accordant une hausse des prix, on provoque un état qui se manifeste par une réserve dans l'offre des marchandises ce qui contribue à aggraver la pénurie . . . la tâche quand on combat la cherté, ne consiste pas uniquement à empêcher la hausse des prix, mais à supprimer également le manque d'offre. D'ailleurs, c'est en supprimant le manque d'offre que l'on parvient le plus efficacement à empêcher l'augmentation des prix. Cependant, tandis que la hausse des prix due à la guerre peut être, dans une large mesure, modérée et, en principe, complètement évitée par la fixation des prix et le système des cartes, le manque plus ou moins sensible de marchandises restera toujours un symptôme caractéristique et inévitable de toute économie de guerre . . .[1]
>
> Cet hiver — écrit le *Pester Lloyd* — est l'un des plus froids. Malgré cela, l'approvisionnement en combustible des ménages et des installations de chauffage central, n'a pas rencontré d'obstacles insurmontables. Si la ration de pain a dû être diminuée, la situation actuelle est cependant relativement supportable puisque la possibilité existe de compenser ce qui manque par d'autres victuailles. Il en résulte que l'équilibre nécessaire à notre vie civile subsiste; et s'il en est ainsi, nous le devons en premier lieu à ce que l'ordre ne fait pas défaut, dans les deux sens du terme: quant aux formes extérieures de la vie collective, tout comme à sa structure intérieure . . . Nous n'entendons pas embellir l'état actuel de notre vie civile. Il faut même avouer que l'organisation laisse également à désirer. Mais chaque citoyen contribue à son tour au maintien de l'ordre et du calme du pays. L'ordre que nous pouvons observer dans notre vie, l'équilibre incontestable de l'existence civile sont autant de signes rassurants qui prouvent qu'en Hongrie on ne manque point d'amour de l'ordre civique ni de discipline . . .[2]

Le discours que le Pape Pie XII a prononcé pour Noël et qui a servi de sujet à plusieurs publicistes hongrois, a provoqué un écho très vif en Hongrie notamment dans les milieux catholiques.

[1] J. Neubauer, *Magyar Szemle*, févr. — [2] *Pester Lloyd*, 14 févr.

> Le Pape — écrit l'un de nos auteurs ecclésiastiques — parle d'un « ordre nouveau » qui devra naître après la guerre. C'est d'ailleurs naturel. En effet, le programme de l'ordre nouveau n'est pas de fraîche date; presque toutes les guerres ont été motivées — au moins s'y est-on essayé — par le désir, tantôt sincère, tantôt simulé, de créer un ordre nouveau. De même, il s'ensuit de la nature des choses, que toutes les guerres font mûrir, dans les hommes de bonne volonté, la décision de créer un ordre nouveau qui élimine au moins les causes qui ont fait éclater la guerre en question. Cependant, il n'a pu échapper à personne que le Pape a mentionné à cinq reprises « l'ordre nouveau basé sur des principes moraux » et que les cinq points formulés par le Saint-Père ne sont pas d'un caractère académique. Au contraire, il établit des lignes de séparation très nettes sur la base de conceptions qui ne sont que trop concrètes. Les cinq points du Pape ne sont autre chose que cinq *non licet* formulés avec clarté. La base juridique et morale de ce quintuple *non licet* réside dans le droit naturel « inscrit dans l'ordre naturel et sur lequel repose également l'ordre international » . . .[1]

Il est certain qu'au point de vue du droit et de la politique internationaux, les cinq points que le Pape a tenu pour utile de libeller dans la situation actuelle, sous une forme aussi vigoureuse, sont d'une importance cardinale . . . Quiconque a lu le message de Noël du Pape, ne peut s'empêcher de reconnaître que la portée de ce discours dépasse même celle des « grands discours » assez fréquents de nos jours . . . Il a été prononcé par quelqu'un qui peut regarder jusqu'au tréfonds des âmes et qui sait qu'aujourd'hui le Vatican est le gage cher et précieux des espoirs exprimés ou dissimulés de plusieurs millions de cœurs. Ces gens ne se trompent pas dans leur espérance: le gardien et maître suprême de la justice, du droit, de l'amour, de tout l'ordre moral, a pris la parole, manifestant un esprit très conciliant et pourtant très ferme . . .[2]

Le commentateur de l'une de nos revues consacrée à des problèmes minoritaires s'occupe du message apostolique dans les termes que voici:

> . . . La prise de position du Pape est claire. Si nous acceptons la thèse que ce n'est pas la force brutale, mais le respect réciproque des droits vitaux qui est appelé à régir les rapports entre les groupes humains, il est évident que ce même principe s'applique aussi aux questions des minorités nationales, c'est-à-dire des nationalités. Le problème minoritaire, lui encore, relève beaucoup plus du domaine de la psychologie et de la morale que de la force brutale si on veut le résoudre justement. La force brutale ne fait que provoquer une réaction d'une égale vivacité. Par contre, une minorité nationale qui puisse se sentir vraiment à l'aise et comme chez soi dans un Etat, sans qu'atteinte soit portée à ses droits vitaux par la nation majoritaire, — voilà le meilleur moyen psychologique de gagner l'âme de cette minorité nationale et de se la rendre favorable. Celui qui a fait l'expérience du sort des minorites se rend nettement compte que chaque iniquité et toute oppression commises aux dépens d'une minorité ne fait qu'engendrer de l'amertume. Par contre, rien n'est aussi efficace qu'un traitement équitable, d'une sincère bienveillance, pour abolir l'irrédentisme nationalitaire. Selon les expériences que j'ai recueillies pendant des dizaines d'années le mot de l'Ecriture Sainte: « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît à toi-même, et fais aux autres ce que tu voudrais qu'on te fît » résume la meilleure méthode pour résoudre les problèmes des minorités nationales . . .

Dans son article sur le libéralisme, envisagé notamment sous l'aspect qu'il revêt en Hongrie, un professeur catholique se place sur le plan idéologique et dresse le bilan critique du passé récent. Au début de son étude, l'auteur examine d'une façon générale le rapport entre le libéralisme et le christianisme pour passer ensuite à l'exposé des conditions qui se présentent à ce sujet en Hongrie.

[1] R. P. Joseph Jánosi S. J. *Magyar Szemle*, février.
[2] Nicolas Pfeiffer, *Láthatár*, nº II.

> En Hongrie, cette attitude psychologique de condescendance bienveillante, à l'égard du christianisme, s'est développée d'une façon plus typique qu'ailleurs. La piété témoignée vis-à-vis du christianisme devait avoir partout comme motif principal la nécessité dans laquelle les esprits libéraux se trouvaient de reconnaître que toute la civilisation européenne et chrétienne, que tout en Europe avait été inspiré par des cerveaux chrétiens. Ils devaient admettre que c'était le christianisme qui avait sauvé l'esprit du monde classique mourant à travers les inondations de la migration des peuples, enfin, que les racines de la plupart des idées libérales remontaient à l'Evangile, à la doctrine chrétienne. Cependant, piété et utilité se mélangent et se confondent dans les conceptions spécifiquement hongroises. Parmi celles-ci, il convient de mentionner le fait que la nation s'est accoutumée au rôle de bastion de la chrétienté, c'est-à-dire à admettre l'identité de l'intérêt chrétien et de l'intérêt hongrois. Elle s'est faite à l'idée de l'importance qui revient dans la société hongroise à l'Eglise catholique, et plus tard aux Eglises historiques . . . A l'époque libérale, ce qui caractérise le mieux la position du christianisme dans la société hongroise c'est le point de vue du rapport des conditions. « Il est des nôtres, il appartient à notre monde », tel était le point de vue décisif. C'est cette manière de voir qui a adouci les aspérités anti-chrétiennes de l'idée libérale et qui a empêché que le christianisme comprît sa propre essence, qu'il interprétât sérieusement et sincèrement ses influences . . . mais il y a eu un autre motif, plus noble, qui a empêché le libéralisme hongrois de donner libre cours à sa tendance fondamentale antichrétienne. Il s'agit toujours, comme pour les autres, d'un motif de piété, mêlé de points de vue opportunistes. Cependant, en dehors de l'utilitarisme vulgaire, une piété plus spiritualiste et plus idéaliste a existé à l'égard du christianisme et ce fut ce qui a contraint les soi-disant libres-penseurs à établir un *modus vivendi* entre eux-mêmes et le christianisme. Cette piété plus idéaliste s'est manifestée en face du grand rôle historique joué par le christianisme. Le libéralisme est partout allé de pair avec une grande vague nationaliste, et le nationalisme du libéralisme était assez conscient, se rendait suffisamment compte de ses propres forces et valeurs. Pas plus que le nationalisme de nos jours, le nationalisme libéral n'était enclin à s'effacer devant autrui ou à s'adapter à un but qui lui fût extérieur, voire à reconnaître quoi que ce fût au-dessus de lui. Chez nous, en Hongrie, les sentiments nationalistes ont, par excellence, évincé tous les autres . . .[1]

L'analyse des notions historiques hongroises et de la franc-maçonnerie hongroise, due à un autre professeur, et qui a paru dans les colonnes d'une revue d'extrême-droite, s'enchaîne d'une façon intéressante aux développements historiques du professeur Almásy.

Après s'être occupé de l'importance historique d'éléments linguistiques et après avoir longuement insisté sur la haute portée des problèmes de la langue populaire, l'auteur poursuit:

> . . . Si, au cours de recherches linguistiques, nous découvrons le rôle de l'élite, nous réussirons sans doute à faire changer d'avis de nombreuses personnes qui, aujourd'hui, s'imaginent la nation-peuple sans les couches supérieures, et ce sera non seulement dans l'intérêt de la classe moyenne, mais de toute la nation hongroise. Pour parvenir à ce succès, il est une condition : notre vie scientifique doit s'acquitter du travail qui lui incombe, se familiariser avec l'esprit des temps nouveaux, rompre avec les conceptions héritées du XIX^{ème} siècle . . . Après la Grande Guerre, les Hongrois n'ont rien pu avoir de plus urgent que de conserver et maintenir l'unité entre les parties du peuple qui se trouvaient détachées et d'approfondir en leur sein la conscience de la communauté. En effet, les événements n'ont guère laissé subsister de doute: pour ressouder les morceaux brisés de notre Etat, nous ne pouvions compter sur la collaboration des nationalités . . . Par conséquent, nous aurions dû organiser les recherches relatives à la connaîssance du peuple hongrois. Ces études, s'étendant, sans considération des frontières d'Etat, à la vie du peuple hongrois réparti dans cinq pays, auraient sans doute renforcé par leurs résultats la conscience qu'avait chaque groupe d'appartenir les uns aux autres.[2]

[1] Joseph Almássy, *Jelenkor*, n° 1. II.
[2] Elemér Mályusz, *Egyedül vagyunk*, n° II.

PARMI LES LIVRES

LES FÊTES de Noël ont apporté bien des livres sur les tables hongroises. Il y a des rapports sinon clairs du moins vaguement saisissables entre la production des livres et la guerre. Personne ne peut dire cependant si c'est la diminution des objets de valeurs à acheter qui dirige les masses vers les livres ou bien si c'est plutôt le désir de fuir les soucis et les tristesses de la guerre. Une chose est certaine: à mesure qu'on voit s'épuiser les réserves de papier, de toile, de reliure et de matières chimiques pour l'imprimerie, on voit dans la même mesure un goût d'achat toujours plus vif se dessiner à l'égard des livres, de tous les livres: ce qui prouve à quel point les livres sont en faveur.

Passant en revue tous les ouvrages qui se trouvent sur notre table, nous devons parler tout d'abord de cet album d'un format imposant que les amis, les disciples et les collaborateurs de Michel Babits viennent de déposer sur le tombeau de ce grand poète récemment décédé et si souvent mentionné dans notre Revue. On pourrait dire que ce volume est une forme d'adieu de la revue « Nyugat » qui a cessé de paraître au moment même où son directeur cessait de vivre. Jules Illyés a composé le volume avec la piété qui, au cours de ces dernières années, l'avait maintenu à son poste, auprès du lit du grand poète souffrant.

Un volume qui réunit 72 collaborateurs n'est certes pas un « livre », mais se présente, en tout cas, comme une lecture. Lecture pour les contemporains qui n'avaient pas entendu beaucoup parler de la vie et de la personne de notre poète, celui-ci ayant toujours vécu dans la retraite, — et qui se tournent maintenant avec une curiosité, certes louable, vers ce qu'on appelle « les documents humains ». On peut trouver dans ce volume une abondance et une variété presque étourdissantes de documents: des souvenirs, des lettres, des épisodes ignorés ou mal connus de la vie du poète, des données précises sur la genèse de tel ou tel de ses livres (bien que, dans ce groupe de documents, il y ait toujours trop d'hypothèses et de théories gratuites), enfin des analyses sur les traits marquants de l'ensemble de l'œuvre babitsien ou encore sur ses rapports avec le passé, avec les hommes, avec les livres. Ce qui forme un sujet de lecture pour les contemporains restera un trésor de documents à l'avenir. Ce serait une chance de posséder de pareils albums sur les grands poètes hongrois du siècle passé: cela faciliterait énormément les recherches relatives à leur œuvre aussi bien qu'à leur vie. Limité dans ses cadres et ses intentions, cet album Babits nous a offert cependant plus et mieux que ce que nous en attendions, que ce que nous avions le droit d'en attendre.[1]

L'ouvrage en trois volumes d'Antoine Szerb, l'excellent collaborateur de vieille date de notre Revue, porte un titre fort ambitieux: « Histoire de la littérature mondiale. » Au fond, ce sont les notes d'un écrivain spirituel, lettré, bon observateur et sur les livres qu'il a lus lui-même et sur ceux à propos desquels il a lu seulement le jugement des autres, en vue de les accepter ou de les commenter. En tout cas, ce n'est pas encore l'histoire de la littérature mondiale,

[1] Babits Emlékkönyv (Nyugat).

non seulement parce qu'une telle science n'existe point (est-il si sûr que l'histoire littéraire même constitue vraiment une science?), mais aussi parce qu'un *seul* écrivain et lecteur n'est guère capable de s'assimiler toute cette masse formidable de livres dont l'ensemble pourrait s'appeler à la rigueur « la littérature mondiale ». M. Szerb a d'ailleurs trop d'esprit pour ne pas le reconnaître lui-même dans sa brillante introduction à son ouvrage et il s'empresse de déclarer qu'il n'a sélectionné que des chefs-d'œuvre qui sont devenus des trésors européens, chefs-d'œuvre qui ne peuvent certainement manquer d'éveiller l'intérêt du lecteur cultivé. Ceux qui lisent beaucoup sentiront, sous la conduite spirituelle et amusante de M. Szerb, se renouveler la joie qu'ils avaient éprouvée lors de leurs lectures de jadis; ceux, par contre, c'est-à-dire la majorité des lecteurs, qui ne connaissent pas encore les chefs-d'œuvre analysés dans ces volumes, s'instruiront comme en se jouant, grâce à ce guide habile et savant. Un guide n'est pas encore un voyage; mais si le destin nous refuse la faveur de fouler aux pieds le sable de l'Egypte en admirant les pyramides, nous lirons, sinon avec délices, du moins avec un profit certain le guide de l'Egypte, tout en restant assis à notre table. De toute façon, il est réjouissant de constater qu'au milieu de la guerre mondiale un tel essai de 1000 pages, essai approfondi et capable de découvrir de grandes perspectives, ait pu voir le jour en Hongrie. (Ed. Révai.)

A côté des livres utiles, nous pourrions parler d'une série de « beaux » livres parus également chez nous, dans les derniers mois. A cet égard, nous devons souligner l'activité de l'Imprimerie Universitaire qui vient de publier quelques excellents ouvrages d'histoire de l'art. Les lecteurs de notre Revue connaissent bien le nom de M. Dercsényi, auteur d'un livre extrêmement intéressant paru aux environs de Noël. C'est une monographie consacrée à Louis le Grand, ce monarque hongrois de la maison d'Anjou, et à son époque, cet « automne » lumineux du moyen âge hongrois, monographie ornée de plus de 250 magnifiques illustrations qui ouvre des perspectives nouvelles à tous ceux qui ignoraient encore le riche trésor de nos monuments artistiques médiévaux, découverts en grande partie au cours de ces dernières années. Ce beau livre présente à son lecteur émerveillé toute une masse d'églises, de miniatures, de sculptures et d'objets d'orfèvrerie, en lui expliquant leurs rapports antiques et, souvent, assez compliqués avec l'histoire de l'art européen. Il serait hautement désirable que ce bel ouvrage de M. Dercsényi soit bientôt publié dans une grande langue européenne.

Le Musée des Beaux-Arts de Budapest publie une série de monographies nouvelles qui sortent, elles aussi, des ateliers de l'Imprimerie Universitaire. Nous avons déjà deux volumes de cette série devant nous: l'un est dû à M. Zoltán Farkas, notre collaborateur permanent, qui consacre son livre à Michel Munkácsy; l'autre est celui de M. André Pigler qui s'occupe de Jacques Bogdány, ancien peintre de genre hongrois qui émigra ensuite en Angleterre (1660—1724). Nous reviendrons encore sur ces deux livres dans les cadres de notre Revue; en attendant, nous ne pouvons qu'admirer le grand nombre de tableaux excellemment choisis et impeccablement reproduits. Nous espérons que M. Désiré Csánky, directeur général du Musée et initiateur de ces publications, aura à sa disposition tous les moyens que nécessite une telle entreprise, pour pouvoir la continuer et la développer à l'avenir . . . (BGH)

UNE FEMME assise avec son amie devant une glace à la pistache. Un homme assis avec son ami devant une bouteille de vin. Jadis, la femme et l'homme formaient un ménage; maintenant, ils racontent, chacun de son côté, ce mariage tel qu'ils se le représentent rétrospectivement, mariage qui ne fut rien d'autre qu'un chemin douloureux vers la séparation. Ce chemin même, ils l'ont accompli séparément, puisqu'au fond, ils ne s'étaient jamais appartenus; ils ne se sont pas quittés puisqu'ils n'étaient jamais arrivés vraiment l'un à l'autre. L'homme était né pour rester solitaire; il n'est pas communicatif et n'aime pas plus partager ses sentiments que s'expliquer par des mots. Il n'aime même pas être trop aimé, parce que supporter l'amour, l'accepter avec courtoisie lui paraît déjà un fardeau. Evidemment, parce que cette affection ne vient pas de « la vraie ». La Vraie vit quelque part et l'attend, tandis qu'il la fuit, bien qu'il sache qu'il ne connaîtra pas de repos avant de retourner chez elle. Cette lutte, menée par ces êtres l'un pour l'autre et chacun contre soi-même, se poursuit silencieuse, muette, dans un cadre bourgeois bien ordonné, sans actes ni gestes. En vérité, elle n'existe que dans l'atmosphère, comme l'orage que l'on sent déjà dans ses os, dans son cerveau, dans les battements de son cœur, lorsque le bleu du ciel, au-dessus de soi, est encore sans nuage. Jusqu'à ce point-là, le récit du mari et celui de la femme suivent les mêmes voies. Cela non seulement parce que l'un et l'autre sont décrits par le même auteur, mais parce que c'est la *vérité*. Et il n'y a qu'une vérité. Cependant, à ce point, la femme sort de la vie commune et l'homme lie la sienne à cette autre femme que nous devrions croire être la « Vraie ». C'est ce que nous devrions croire, parce qu'elle est pure et simple, une fleur sauvage des champs dans la jungle de la capitale; parce qu'elle est une petite domestique qui attend, immobile, pendant 15 années, le Maître comme le destin, et parce qu'elle est appelée à comprendre instinctivement ce qui est au delà du monde de l'entendement et à délivrer l'homme, par sa seule existence, des doutes dont il est rongé. C'est l'art particulier de l'écrivain qui fait qu'alors qu'il dépeint ainsi, *par ses mots*, la Vraie, nous pressentons déjà ce que les événements ultérieurs confirmeront; la fleur sauvage des champs est le carnassier le plus sournois de la jungle; elle-même est le Destin à l'affût de sa victime et, au lieu de le délivrer, précipite dans la solitude celui qui a été déçu dans sa croyance suprême. Vu de près, l'idéal lointain reste la petite bonne qui sert et vole son maître; qui s'humilie et trompe. Ce n'est pas la Vraie. Amour, bonheur, déceptions, vie elle-même se condensent devant nos yeux dans les figures de ces trois personnages. Mais il convient encore de mentionner un personnage secondaire c'est Lázár, l'écrivain qui s'élève au-dessus des contingences journalières, sans s'efforcer d'arrêter les pas du destin, mais dont les propos, quand il ouvre la bouche, projettent de la lumière sur les événements, tel le texte des chœurs antiques, révélant ce qui était caché jusqu'alors. Lázár est la conscience, la science et la franchise — au milieu du monde des crimes, des doutes et des mystères. L'art d'écrire de M. Márai est au-dessus de toute critique; il peut exprimer tout ce qu'il veut et même ce qu'il passe sous silence respire la vie. Il nous fait croire à l'incroyable et nous nous résignons à l'immuable: le Vrai, il faut le chercher toujours, mais on ne peut jamais le trouver.

Alexandre Márai: « La vraie ». Edition Révai, 1941. 373 pages.

POUR CARACTÉRISER, comme il convient, ce recueil de contes populaires, nous ne saurions mieux faire que de résumer brièvement la préface de M. Ladislas Kovács qui projette de la lumière sur les particularités de l'âme populaire sicule avec une profonde intuition et dans un style précis. Dans sa foi naïve, quoique pleine d'une unité artistique multicolore, cette âme se répand à la fois sur ces contes et sur leur collectionneur. Jean Ősz qui fut maître d'école, puis prêtre lévite en Transylvanie, dans le pays sicule où il naquit, il y a 78 ans, mourut en février, l'année dernière. Il voua toute sa vie aux Hongrois de Transylvanie (et ce ne devait pas être une vie toujours facile!), aux enfants sicules, à la langue hongroise et, dans ses loisirs, au conte sicule qu'il cueillait sur les lèvres du peuple, lorsqu'on égrénait le maïs ainsi que dans les cercles des fileuses, dans des poteries et auprès des feux de bergers, ramassant une à une ces fleurs des champs pour en composer un bouquet bigarré! Au moment où parut ce petit livre, qui était le couronnement de l'œuvre de sa vie, il ne vivait déjà plus.

Jean Ősz ne munit pas ses contes des accessoires exigés par les collectionneurs modernes; chez lui, l'accent est mis plutôt sur la littérature que sur le folklore et, s'affranchissant de la contrainte de la recherche psychologique et des dates exactes, il s'interpose bien souvent en créateur — mais jamais en falsificateur! — entre la source et le lecteur. Néanmoins, les contes de Jean Ősz parlent un langage tellement vivant et authentique et débordent à tel point d'une saveur populaire sicule qu'en les lisant, on croirait les entendre. Cela est, d'ailleurs, naturel puisque toute la vie du collectionneur s'est passée dans le pays d'où ces contes sont originaires. Le conte, lui-même, est-il autre chose que l'accomplissement de rêves grâce auxquels l'âme du peuple échappe à la misère de la réalité pour se réfugier dans le palais doré de l'imagination. C'est une compensation pour quelque souffrance que la vie apporte. Dans maints d'entre eux, nous découvrons des éléments communs, parce que le conte parcourt le monde sans la protection du droit d'auteur, individus et nations se les passent les uns aux autres; chacun y ajoute quelque chose et, souvent, lorsque leur visage primitif est déjà à peine reconnaissable, ils rentrent à leur pays d'origine sous forme de contes « nouveaux ».

On retrouve ainsi dans les contes sicules des détails connus des contes des pays nordiques et occidentaux; toutefois les particularités caractéristiques: la ruse sicule, le goût des bons tours, le côté farce qui se manifestent même dans des situations tragiques, leur confèrent une note tout aussi originale, unique et inimitable que leur dialecte savoureux et les éléments locaux d'où naissent les comparaisons et les symboles. Produit d'un état ancestral, primitif, conservé dans les couches profondes, le conte ne disparaîtra jamais, car de même qu'il erre d'un peuple à l'autre, il passe d'époque en époque. Parfois, il revêt les insignes de telle nation ou de telle époque, mais la fée, la sorcière, la bonté récompensée et la méchanceté punie resteront des motifs à tout jamais vivants, communs à tous. Aussi celui qui les recueille entasse-t-il grain par grain un trésor d'une valeur impérissable en cueillant sur les lèvres du peuple le conte original, authentique, qui fleurira et se reproduira aussi longtemps que des peuples habiteront la terre. (c. g.)

Le sac miraculeux. Contes populaires originaux sicules recueillis et annotés par Jean Ősz. Edition Révai, 1941. 192 pages.

Rédacteur en chef-gérant: JOSEPH BALOGH

NOUVELLE REVUE DE HONGRIE

PRÉSIDENT DU COMITÉ DE RÉDACTION: BARON B. LÁNG

XXXV^e (XI^e) année III Avril 1942

Sommaire

I. ETIENNE CSEKEY	*Werbőczy quatre fois centenaire*	195
II. RODOLPHE ANDORKA	*Le maréchal Pétain*	206
III. JOSEPH FITZ	*Le Livre en Hongrie*	213
IV. R. P. E. CSÁVOSSY S. J.	*Une tombe près du Danube*	223
V. LEILA DE DAMPIERRE	*Poésies*	234
VI. CHARLES MOLTER	*Un bien méchant homme*	237
VII. LADISLAS KOVÁCS	*Charles Molter*	244
VIII. ERVIN YBL	*L'architecte du Bastion des Pêcheurs*	247
IX. JULES ILLYÉS	*Jeunesse*	253

Hors-texte :

248—249

Chronique du mois

*** *La presse et les revues* 264

Prix de l'abonnement annuel

France: 250 fr., Grande-Bretagne: £ 1, Hongrie: 30 pengő,
Allemagne: 20 RM, Italie: 80 lire, Suisse: 25 fr.

Rédaction et Administration: Budapest, VI., Vilmos cs. út 3. Tél. 426-522

Ont collaboré à ce numéro

ETIENNE CSEKEY, professeur à l'université de Kolozsvár, son dernier article paru dans notre Revue (août 1939) portait le titre de « Race et nation » ✍ *RODOLPHE ANDORKA*, ancien ministre plénipotentiaire de Hongrie en Espagne ✍ *JOSEPH FITZ*, directeur en chef de la Bibliothèque Széchényi au Musée National ✍ R. P. *ELEMÉR CSÁVOSSY* S. J., recteur de l'école de philosophie de l'ordre à Kassa ✍ *LEILA DE DAMPIERRE*, épouse du comte Robert de Dampierre, ministre plénipotentiaire de France en Hongrie ✍ *ERVIN YBL*, historien de l'art, dont la *NRH* a publié en avril 1939 un article sur les « Nouvelles peintures de deux églises de Budapest ».

Note de la Rédaction

Les articles publiés dans la NRH *ne représentent pas nécessairement l'opinion de cette revue ou de la* Société de la Nouvelle Revue de Hongrie *et n'engagent en rien leur responsabilité.*

La NRH *ne publie que de l'inédit.*

La rédaction tient à prévenir ses collaborateurs que la limite qu'elle doit s'imposer quant à la longueur des articles publiés par elle est de dix pages ; d'autre part, sauf pour la partie littéraire et les feuilletons, elle n'accepte que des articles entiers et ne publie pas de suites.

La NRH *prie ses collaborateurs de n'envoyer que des manuscrits écrits à la machine. Elle se réserve d'autoriser les publications périodiques de la Hongrie et de l'étranger qui en auront fait la demande à reproduire ou traduire ses articles.*

Tirages à part: Ceux de nos collaborateurs qui habitent en Hongrie sont priés de bien vouloir se mettre directement en rapport avec notre imprimerie, la S. A. Athenaeum, mais de demander au préalable le bon à tirer de notre bureau d'édition. Pour ceux de nos collaborateurs étrangers qui le désireront, ce dernier se chargera des pourparlers avec l'imprimerie.

Werbőczy quatre fois centenaire

Par ETIENNE CSEKEY

I

L'UN des derniers mois de l'année 1941 amena un anniversaire mémorable: il y eut, en effet, quatre cents ans que le plus populaire des juristes hongrois, Etienne Werbőczy, rendit son âme à son Créateur, dans la forteresse de Bude qui venait d'être occupée par les Turcs quelques semaines auparavant. Werbőczy naquit aux environs de 1458, au début du règne du roi Mathias. Selon tous les indices, il fit ses études universitaires à Pozsony (Presbourg), à l'*Academia Istropolitana* fondée par le grand roi et par Jean Vitéz. C'était là une circonstance favorable pour l'évolution spirituelle du futur légiste, car ainsi ses sentiments de Hongrois ne fondirent pas dans les idées de l'humanisme international de la Renaissance. Ce fut là un élément décisif pour sa politique, pour son activité de juriste et de savant ainsi que pour les objectifs qu'il se fixa dans la vie. Il est certain que Werbőczy était lui-même l'enfant de son époque. Et cette époque, celle de la Renaissance, située aux confins de deux âges de l'histoire, était elle-même pleine de contrastes. L'homme de la Renaissance est à la fois antique et médiéval, païen et chrétien, universaliste et individualiste. Toute la vie de Werbőczy, toute son œuvre et toute son activité reflètent la lutte de ces antithèses.

Si, dans sa jeunesse, Werbőczy connut encore l'apogée glorieuse de la royauté nationale, au crépuscule de sa vie, avant de descendre dans la tombe, il dut voir le désastre de Mohács, que le poète appela «le grand cimetière»... La royauté nationale de Mathias Corvin fut pour Werbőczy une source d'enthousiasme inépuisable: jusqu'à la fin de ses jours, il luttera ardemment pour l'idéal de la royauté nationale. Hélas! quand il atteint cet idéal, le roi national, Jean Zápolyai n'a plus sous son sceptre qu'une partie de la nation déchirée en plusieurs tronçons. Comme jeune homme, Werbőczy peut encore admirer l'absolutisme antiféodal de Mathias; après la disparition de ce grand roi, il put voir de près les effets destructeurs de la domination de l'oligarchie, dont le roi, plein de faiblesse, n'est lui-même qu'un jouet. D'un côté, Werbőczy est le porte-parole de la petite noblesse, représentant le magyarisme de pure souche; de l'autre, après la révolte paysanne de Dózsa, en 1514, il est l'auteur de la loi qui attacha les serfs à la glèbe.

Dans le service public, il débute en qualité de conservateur des archives de la chancellerie royale; c'est là qu'il acquiert ses premières notions littéraires et historiques. Plus tard, il sera pendant 17 ans greffier à la Cour royale *(Curiæ Regiæ notarius)* et amassera d'amples

connaissances de droit pratique. Outre le droit national, il connaît à fond le droit romain et le droit canon. Par ailleurs, ce fut un érudit humaniste, pour qui les auteurs classiques grecs et latins n'avaient pas de secret. En dehors de sa langue maternelle, il parlait *eleganter* le grec, le latin et l'allemand. En vrai homme du monde, il eut aussi un emploi dans la diplomatie. Comme chef de mission, il est envoyé à Venise et à Rome (1519), il assiste à la diète impériale de Worms (1521), soutient une polémique religieuse avec Luther, puis est envoyé en ambassade à Nuremberg (1522), à Posen, à Vienne et à Cracovie (1538). Il sut plaire au grand pape, un Médicis, qui gouvernait l'Eglise à cette époque, il fut l'hôte de l'empereur Charles Quint et, en sa vieillesse, le sultan l'honora de sa faveur. En vrai homme de la Renaissance, il se plaisait à jouer le rôle de Mécène. Entre autres, fît paraître le premier livre français publié à Vienne (1521);[1] par ailleurs, maint auteur humaniste lui dédia son ouvrage. Néanmoins, Werbőczy sut se retirer, se recueillir et écrire un livre à une époque où manier la plume n'était guère un métier digne d'un gentilhomme. Pour voir quels préjugés sociaux il a dû vaincre, on n'a qu'à rappeler la préface de son Code Tripartite où il dit: « Nos aïeux et nos prédécesseurs semblaient plutôt abhorrer les études de cette nature. Car, depuis les origines de la constitution de son pays, notre nation ne s'est jamais intéressée qu'à la guerre négligeant presque toutes les autres études. »

Quand, en 1502, on le nomme sénéchal auprès du grand-justicier, Werbőczy entre en contact avec l'assemblée législative. On le charge d'élaborer plusieurs lois de grande importance. C'est lui qui rédigea entre autres la célèbre résolution de Rákos, en 1505, proclamant la royauté nationale pour le cas où le roi Uladislas n'aurait pas de successeur. Werbőczy eut alors un tel succès que, emportés par leur ardeur, les états lui votèrent un don national: deux deniers pour chaque tenure de serf. C'était là un fait sans précédent dans l'histoire de la législature. Un contemporain du grand légiste, l'archevêque Antoine Verancsics écrit de Werbőczy: « Ce fut un homme de puissante éloquence, jouissant d'une autorité exceptionnelle; son esprit excellait par sa droiture plutôt que par la ruse et l'habileté; c'était l'homme le plus sage de tous les gentilshommes. »[2] Par ses dons d'orateur, Werbőczy sut fouetter l'enthousiasme des foules de la petite noblesse, mais quant à les conduire, il n'en avait pas la faculté. Cependant, c'est là que réside le secret du succès en politique: il faut que le chef puisse imposer son emprise à des foules qui le suivent. Là encore, des contrastes s'accusent en la personnalité de Werbőczy, bon juriste, mais mauvais homme politique, ce qui d'ailleurs n'est pas rare dans la vie. De ses aspirations politiques, Werbőczy ne sut rien réaliser; de plus, force lui fut d'en renier plus tard une bonne partie et même de lutter contre elles.

[1] Cf. Olga Droszt: Les premiers imprimés en français de Vienne. Szeged, 1934, p. 5—22.

[2] Cité par László Szalay, dans *Budapesti Szemle*, Vol. I, 1857, p. 185.

Quand, depuis 1516, en qualité de *personalis*, il assume l'une des plus hautes fonctions judiciaires du pays, il est déjà possesseur d'une fortune considérable. Depuis 1502, il ne se passe pour ainsi dire pas d'année sans que Werbőczy ne bénéficie de donations royales venant de la part de trois rois (Uladislas, Louis II et Jean). Il acquiert une fortune immense, inconcevable même d'après les notions de nos jours. Quoique, à cette époque, la rétribution du travail des juges de la part des parties fût une coutume générale, Werbőczy a donné une preuve éclatante de son impartialité dans le procès Zápolyai-Ujlaki, qu'il a tranché aux dépens des Zápolyai, dont il était et demeura pourtant le fidèle partisan jusqu'à la fin de sa vie. Du reste, sa conception sur les fonctions du juge ressort clairement de la lettre qu'il adressa à André Báthory, préfet *(comes)* de Szatmár: «...je dois rendre justice à tous uniformément, sans aucune faveur personnelle, et je ne puis refuser la justice à qui la cherche, fût-il même juif ou tzigane, pourvu qu'il soit sujet de la Sainte Couronne du pays.»[1]

Dans sa « Biographie d'Etienne Werbőczy », Guillaume Fraknói a réuni la liste des villages, au nombre d'environ deux cents, que Werbőczy acquit entre 1498 et 1540.[2] On y trouve par ailleurs une carte indiquant les propriétés de Werbőczy, parsemées dans toutes les régions du pays, de Ugocsa à Zagreb et de Pozsony à Szeben. Cependant cette liste comprend aussi les donations royales dont il n'a jamais pris possession. Ces donations royales avaient, à cette époque-là, sous maints rapports, une signification symbolique. Elles remplaçaient les décorations et titres honorifiques de nos jours. Vu les conditions d'exploitation et la technique des communications de ces temps-là, toutes ces propriétés reçues en donation ne pouvaient guère produire un revenu d'importance. C'est ce que prouve le fait qu'en vue des voyages qu'il fit en mission diplomatique, et dont il couvrait toujours les frais à l'aide de sa propre bourse, Werbőczy a dû souvent faire des emprunts;[3] il a même emprunté des objets d'usage courant. Ainsi, quand il se rendit à la Diète impériale de Worms, pour obtenir des Etats de l'Empire une assistance contre le danger turc, Werbőczy emprunta au primat de Hongrie un baudrier et des harnais en argent, ainsi que quatre plats d'argent.[4]

La ruée vers la fortune était d'ailleurs un phénomène typique de la Renaissance. Le seul moyen de se faire valoir à cette époque, c'était d'acquérir des propriétés foncières aussi vastes que possible. Chez les hommes d'Etat d'alors c'était là une aspiration toute naturelle.

[1] L'original de cette lettre datée du 26 février 1524 de Petény (comitat de Nógrád), propriété de Werbőczy, se trouve aux Archives Nationales de Hongrie (23894).

[2] V. *Magyar Történeti Életrajzok* (Biographies historiques hongroises). Budapest, 1899, pp. 353—363.

[3] *Ibid.*, p. 314.

[4] Le reçu relatif à cet emprunt a été publié par Etienne Horvát: La mémoire d'Etienne Verbötzi. Vol. 2. Recueil de documents. Pest, 1819, p. 200. (Le Ier volume projeté, qui devait donner la biographie de Werbőczy, n'a pas été publié.)

Les exemples abondent. C'est à peu près à la même époque que les Hunyadi et les Zápolyai se firent remarquer par leur fortune fabuleuse. Quant à Werbőczy, ses contemporains ne s'offusquaient pas de lui voir une grande fortune. En revanche, il est certain que Werbőczy voulait utiliser celle-ci pour faire prévaloir son influence politique. Cette politique avait un but idéal: le rétablissement de la royauté nationale dont l'éclat vivait dans l'âme de Werbőczy depuis sa première jeunesse, comme un souvenir nostalgique.

En 1525 Werbőczy est élu palatin de Hongrie par la diète réunie à Hatvan. Ainsi, le fils d'une modeste famille de petite noblesse d'Ugocsa atteint la première dignité de droit public du pays que détenaient, jusque-là, les dynasties d'aristocrates. Cependant le succès ne l'éblouit pas. En parlant de soi, il se nomme *Regni Hungariæ palatinus et servus*. A peine eut-il pris possession de son importante charge que, dix mois plus tard, la même petite noblesse qui l'avait porté au palatinat avec un enthousiasme tel qu'il avait balayé toute opposition, non seulement le destitua du palatinat, mais encore le déclara ennemi de la patrie et le condamna à la proscription et à la saisie de ses biens.

Le jugement dont le texte nous a été conservé ne peut produire contre lui rien de concret. Ce n'était que le résultat d'une campagne politique. Báthory, le palatin déposé, organisa contre lui un complot, en formant, avec les hommes du parti aulique, une alliance secrète, la société dite des Calendes et celle-ci, avec l'aide de la petite noblesse versatile, renversa Werbőczy, lui-même fils de la petite noblesse dont il fut le chef et l'appui le plus puissant. Ces faits, produits d'une époque périclitante, rappellent l'Italie de Machiavel, ses clans, ses aventuriers, ses intrigues et ses tyrans éphémères.

Ainsi, Werbőczy qui, en 1524, alors que les forteresses des frontières succombaient les unes après les autres, avait réclamé auprès du roi la défense du pays, à la tête d'une délégation de la noblesse, — prévoyant le désastre imminent — et qui, pendant des années, avait parcouru la moitié de l'Europe pour trouver des soutiens contre la menace ottomane, dut assister, dans l'impuissance de l'exil, à la catastrophe que le destin infligea à sa nation sur le champ de bataille de Mohács. Le spectre du désastre de Mohács devait hanter l'esprit de Werbőczy, tout comme le spectre de Trianon pouvait apparaître en 1914 à Etienne Tisza, le seul qui s'opposât à la campagne contre la Serbie. Mais quelle ne devait être la désillusion de Werbőczy à l'égard de l'Occident, quand il ne reçut nulle part d'aide de l'Europe, sauf quelques paroles . . . *nisi verba*, comme se plaignait déjà, près de trois cents ans avant lui, Béla IV, roi d'une Hongrie abandonnée à elle-même en face de la ruée tartare. Dans cette situation tragique, Werbőczy ne rechercha les moyens de sauver sa nation ni dans l'aristocratie imbue d'un esprit étranger, ni dans le parti aulique corrompu, mais bien dans la petite noblesse de pure souche hongroise, qui constituait l'élément sain de la nation.

Destin tragique, que celui de Werbőczy que l'idéal de la royauté nationale dominait avec une force qui touchait à la xénophobie, et qui dut voir l'avènement de Ferdinand de Habsbourg au trône de Hongrie. Ainsi après avoir, à la recherche de secours contre les Turcs, parcouru le Vatican et les cours européennes, devenu grand-chancelier auprès du roi Jean Zápolyai, il dut se résigner à l'alliance avec les Ottomans. Lui qui jadis avait parcouru l'Occident de l'Europe en recherchant des alliés contre la Turquie, dut, plus tard, se rendre à deux reprises en ambassade à Stamboul, auprès du sultan.

A la fin de sa vie, il dut même faire la guerre, pour défendre la forteresse de Bude, contre les armées de Ferdinand. En automne 1541, les Turcs débloquent Bude et s'emparent de la ville. Dans la dernière charge qu'il occupe, Werbőczy, pensionné par le sultan, est, auprès du résident turc, le dernier grand-juge des Hongrois asservis. C'est là que s'accomplit son destin. Il débuta comme juge de puissants seigneurs et finit en juge de mendiants, quand il but la ciguë du pacha le 13 octobre de l'an 1541. Ses derniers jours sont décrits de main de maître par le baron Sigismond Kemény, le Balzac hongrois, dans son roman *Zord idő* (Temps tragique).

Même dans la mort, il resta un véritable homme de la Renaissance. Par ses vertus et par ses défauts, il fut, en tout, le fils de son époque en déclin et, comme tel, ce n'est que par sa mort qu'il put réaliser la synthèse des contrastes qui caractérisèrent cette âme de la Renaissance. Tout disparut dans la tombe: le savant et l'homme d'Etat, l'homme du monde et le fils du peuple, l'heureux codificateur de lois et le malheureux homme politique, le seigneur riche et puissant, et le *kadi* des Hongrois jetés dans la servitude. Il ne resta de lui qu'un livre, un seul livre, mais qui représentait pour lui une vie éternelle. Examinon de plus près, ce livre.

II

Le règne du roi Mathias Hunyadi, règne énergique qui avait comme appui la petite noblesse, fut suivi d'une réaction qui mena le pays de jour en jour plus près du désastre de Mohács. Dans cette période de désarroi, caractérisée par les excès des grands seigneurs et par une grande incertitude en matière de droit, c'est à Etienne Werbőczy, magistrat d'origine modeste, élevé à la dignité de palatin, qu'échut la tâche de recueillir et de publier « Le Livre Tripartite du Droit Coutumier du Noble Royaume de Hongrie ».[1] Cet ouvrage, d'un niveau égal à celui de l'érudition juridique de l'époque, n'était pas une simple compilation comme les livres de droit contemporains, mais un véritable code consigné sous forme de manuel. Quoique cet ouvrage de grande envergure ne puisse être compris que par l'examen

[1] *Tripartitum opus juris consuetudinarii inclyti regni Hungariæ partiumque eidem annexarum.* Vindobonæ, 1517. Ce fut la première édition de l'ouvrage écrit en 1514 en langue latine. Depuis cette date, le *Tripartitum* a eu plus de cinquante éditions y compris les traductions en hongrois, en allemand, en croate et même en grec.

historique des idées de l'époque, il est certain que l'auteur, ayant voyagé à l'étranger et possédant une vaste érudition humaniste, a beaucoup puisé pendant ses études dans le droit romain et le droit canon, ainsi que dans les œuvres des scolastiques du moyen âge. Mais quant à ses doctrines relatives au droit national hongrois, elles émanaient du tréfonds de son âme, du sens du droit inhérent au génie de la nation magyare. Et si l'on commémore aujourd'hui en Hongrie le quatrième centenaire de la mort de l'ancien grand-justicier, c'est que la grande œuvre de sa vie, le Code Tripartite a non seulement survécu à son auteur mais encore que plusieurs thèses fondamentales continuent d'agir de nos jours même. Alors qu'une grande partie des lois et coutumes de droit civil sont périmées par suite du changement des conditions, au contraire, les doctrines de droit constitutionnel consignées dans le Code Tripartite, autant de thèses fondamentales de la Constitution historique de la Hongrie, font à présent encore partie du droit vivant. De ce texte au style archaïque, émanent avec vigueur les axiomes du droit constitutionnel hongrois tel qu'il a résisté aux épreuves multiples des siècles. Dans le *Tripartitum* de Werbőczy on retrouve les racines mêmes de la Constitution historique hongroise de nos jours, dont les racines s'enfoncent dans l'humus populaire. Même s'il n'avait fait que conserver pour la postérité les thèses fondamentales de l'antique Constitution hongroise, Werbőczy se serait acquis un mérite impérissable.

Dans la littérature juridique hongroise, trois ouvrages indépendants ont été consacrés à l'étude des doctrines constitutionnelles de Werbőczy. En 1902, Bódog Schiller, un historien du droit hongrois, précocement décédé, publia un livre sur « La doctrine du Code Tripartite quant aux sources du droit.» (Le premier chapitre du droit public au Code Tripartite.) En 1904 parut l'ouvrage de M. Arthur Balogh, professeur à l'Université de Kolozsvár: « Les principaux phénomènes de la vie d'Etat en égard à la doctrine de la Sainte Couronne de Hongrie. » Enfin, en 1907, parut le livre de M. Béla Vitányi, conseiller au Ministère de la Justice, sous le titre de « Le droit public du *Tripartitum* ». Werbőczy et son Code Tripartite sont très amplement étudiés au point de vue d'histoire générale du droit dans le livre de M. Joseph Illés, professeur à l'Université de Budapest, publié en 1910 sous le titre de « Introduction à l'histoire du droit hongrois » et dont une deuxième édition parut en 1930. Quant à l'étude des sources de droit, l'ouvrage de Benjamin Grosschmid: « Etude des règles juridiques » (1905) contient sous ce rapport des explications inégalables sur le Tripartitum de Werbőczy. La place nous manque pour entrer dans le détail des thèses du Tripartitum en matière de droit constitutionnel. Qu'il nous soit donc permis de n'en toucher, dans ce qui suit, que les plus importantes.

La doctrine de Werbőczy sur les sources du droit nous intéresse, en premier lieu, pour la raison que le système des sources du droit

hongrois peut être considéré comme étant complètement développé dès cette époque-là. Déjà Werbőczy distingue le droit écrit et le droit non écrit: la loi et la coutume: « Le droit est un terme général, — dit-il, — et la loi est une variété du droit. » (Préamb. titre 2, § 1.) En partant de là, pour ce qui est de la définition de la notion de la loi, il ne suit pas les critères formels du droit positif; cependant, il connaît la possibilité d'une définition formaliste et mentionne la notion de la *lex* du droit romain, mais il fait remarquer que cette définition ne s'applique pas aux conditions de la Constitution hongroise. En érudit médiéval, il ne se contente pas de considérer le droit sous un aspect purement positif et formaliste, mais, se fondant sur les doctrines professées par les Pères de l'Eglise, il introduit dans l'idée de la loi des éléments moraux.

« La loi est la résolution qui commande ce qui est honnête et interdit ce qui est malhonnête et contraire à l'honnêteté. » (Préamb. titre 6, § 2.) Voilà la manifestation de la spiritualité chrétienne propre au moyen âge. Par ailleurs, l'affirmation des principes du droit naturel ressort chez Werbőczy de la thèse suivante: « . . . néanmoins, de par sa seule volonté et arbitrairement, surtout dans les choses offensant le droit divin et le droit naturel, et au détriment de l'ancienne liberté de toute la nation hongroise, le souverain ne peut rien ordonner; mais il doit convoquer le peuple et le consulter pour savoir si de telles lois lui plaisent ou non; et si celui-ci répond par l'affirmative, dès lors nous respectons ces résolutions comme des lois (le droit divin et le droit naturel demeurant toujours sauvegardés). » (II[e] partie, titre 3, § 3.)

Le titre même du Code Tripartite: livre écrit sur le droit coutumier du noble royaume de Hongrie, — indique que parmi les sources du droit, Werbőczy attribue la plus grande importance au droit coutumier. Bien entendu, selon la mentalité du moyen âge, ce domaine du droit jouait un rôle plus important que de nos jours. Sur le terrain du droit constitutionnel, cela s'exprime surtout par le fait que la Constitution hongroise est une Constitution historique, et comme telle, il serait même difficile de la comprendre, sans tenir compte du droit coutumier. En outre, plusieurs institutions hongroises de droit public ne sont même pas réglementées dans des lois, mais ont leurs racines dans des coutumes antiques.

Au sujet du droit coutumier, Werbőczy établit entre autres ce qui suit: « J'érige donc deux règles. La première: une loi contraire, postérieurement faite, si elle est générale, infirme la coutume antérieure.

La deuxième: la coutume postérieure, contraire à la loi, infirme la loi antérieure. » (Préamb. titre 13, § 2.) Cette complète équivalence du droit coutumier et de la loi ressort d'ailleurs de la définition suivante du droit coutumier: « La coutume est le droit qu'a instauré par ses mœurs celui qui, de par son pouvoir public, peut faire des lois. »

(Préamb. titre 10, § 1.) Quant à celui qui possède ce suprême pouvoir législatif, c'est la nation elle-même. (Préamb. titre 12, § 1.) Tout cela reflète une fois de plus une thèse fondamentale de la conception médiévale, à savoir qu'en dernière analyse, la base de la validité de toutes sources de droit, écrites ou non, c'est un accord commun. D'après le Code Tripartite, c'est à la communauté *(communitas)* qu'appartient le droit de légiférer. La thèse professée par Werbőczy sur la force égale de la loi et du droit coutumier est, à présent encore. une des thèses fondamentales du droit vivant hongrois. La loi IV de 1869, concernant l'exercice du pouvoir judiciaire déclare: « Le juge doit agir et juger selon les lois, les décrets nés et publiés sur la base des lois, et la coutume ayant force de loi. » (§ 19.) L'antique conception hongroise touchant la force du droit coutumier d'infirmer les lois vit et agit à présent même. Si, dans l'application du droit, la pratique des instances inférieures s'éloigne d'une règle juridique de degré supérieur, cette dernière devient caduque par voie de droit coutumier. Mais ainsi, dans l'application du droit, quand le juge transplante dans la vie la lettre morte de la loi, celle-ci devient un droit réellement vivant et une garantie de l'équilibre entre les sources de droit éventuellement opposées. Tout bien pesé, on peut méditer sur la profonde sagesse dont témoignent les passages où Werbőczy parle de « *per consuetudinem approbatam inducta lex* ». (II[e] partie, titre 6, § 9 et titre 73, § 2.)

Jeu capricieux du sort, aspect tragique de la vie d'un grand homme, c'est précisément cet ouvrage, dont l'auteur a fouillé les profondeurs de la doctrine des sources de droit avec une sagacité qui devançait son époque, c'est cet ouvrage qui lui-même ne s'est pas vu conférer la force de loi dans les formes les plus hautes et les plus parfaites.[1] Il en résulte qu'alors que c'est de Werbőczy que la jurisprudence actuelle voudrait déduire, comme d'une source faisant autorité, la signification du droit coutumier comme source de droit, elle est obligée, en revanche, de fonder sur le droit coutumier le caractère de source de droit du Code Tripartite.

Les axiomes de droit constitutionnel fixés par Werbőczy dans son Tripartitum s'accusent, dans leurs contours, déjà dans la conception que Werbőczy professe sur le droit coutumier. On est au seuil de l'âge moderne, l'idée de la monarchie chrétienne médiévale est estompée par les tendances individualistes et démocratiques jaillissant des couches inférieures de la communauté. A ce point, Werbőczy abandonne lui-même le doctrinarisme. La base de ses enseignements de droit public sont déjà plutôt du domaine politique pratique. Dès lors, il ne lâche plus l'idée maîtresse et l'objectif final de son ouvrage:

[1] En effet, le roi Vladislas pourvut le Code Tripartite de son approbation, mais quant aux conditions formelles de la sanction, à savoir l'apposition du sceau royal et la publication *(solennis editio legis)*, elles n'ont pas eu lieu. Ceci fut dû à l'intervention de la haute noblesse qui désapprouvait le principe *una eademque nobilitas*.

la preuve du principe *una eademque nobilitas*, c'est-à-dire de l'unité de la noblesse.

L'idée de la couronne et la conception organique de l'Etat, Werbőczy les réunit et les complète par l'idée du transfert du pouvoir. (Ire part., titre 3 et 4.) Et avant tout, comme thèse fondamentale de sa conviction juridique, il expose, en tête du Tripartitum, le principe *una et eadem libertas*. En abordant l'étude « Des droits et des coutumes du pays », il établit qu'en Hongrie tout prélat, baron et noble jouit des mêmes droits et des mêmes privilèges: « aucun seigneur ne jouit d'une liberté plus large, ni aucun noble, d'une liberté moins large. » (Ire part., titre 2, § 1.) Pour justifier cette thèse il expose aussitôt l'historique de l'origine de la noblesse.

Une autre thèse primordiale du système de droit public, professé par Werbőczy, concerne la nature du pouvoir monarchique qu'il considère comme un pouvoir transféré. La source première de tout pouvoir, c'est la nation, — voilà une thèse ancestrale de la Constitution hongroise qu'il rappelle. Mais quant à l'idée de la nation, il la limite au *populus Werbőczyanus*. Car, dit-il, par nation il faut entendre les seigneurs prélats et barons et autres magnats, et les autres nobles, mais pas les non-nobles. Quant aux non nobles, en tant que *plebs*, « dans cette partie ... il n'en est pas question ». (IIe part., titre 4, § 1.)

Toutefois, au delà de l'unité de la noblesse considérée comme ordre, la lointaine idée de l'égalité des droits, inhérente à l'évolution démocratique, point déjà dans l'esprit de Werbőczy quand il déclare: « comme le clan diffère de la race, le peuple vulgaire diffère de la nation. Car l'appellation de nation englobe tous les nobles ... y compris également les non-nobles » (IIe part., titre 4, § 2.)

Selon la doctrine de Werbőczy, le pouvoir monarchique provient de la communauté *(communitas)*. Le monarque est élu par les nobles et c'est le monarque qui crée la noblesse. Donc l'accent se place sur le principe de la réciprocité, car toute la noblesse vient du roi, mais en revanche, le pouvoir royal a sa source dans la noblesse tout entière. Le droit de l'anoblissement, le droit de conférer des donations de domaines, ainsi que tout son pouvoir, le roi les reçoit de la communauté de telle manière que la communauté les avait, « de par sa volonté, placés sous l'autorité de la sainte couronne du pays et, par conséquent, les avait transférés à notre prince et roi avec le règne et le gouvernement ». (Ie part., titre 3, § 6.)

Voilà la doctrine de la Sainte Couronne de Hongrie, telle qu'elle a été consignée par Werbőczy, au début du XVIe siècle. Déjà, précédemment, l'idée de la couronne et la conception organique de l'Etat avaient été formulées, mais comme deux pensées politiques tout à fait distinctes et dont chacune suivait une évolution particulière. La jonction opérée entre l'idée de la couronne et l'image du corps de l'Etat a été exclusivement l'œuvre de Werbőczy. C'est chez lui qu'apparaît exprimée, pour la première fois dans le droit constitutionnel

hongrois, la thèse énonçant que tout noble est également membre de la Sainte Couronne et que tous les nobles ne sont sujets que du roi couronné de par leur volonté. Pour Werbőczy, la doctrine de la Sainte Couronne était nécessaire en premier lieu afin de démontrer le caractère « démocratique » de l'égalité nobiliaire, de la république des nobles.

Du principe de la souveraineté nationale, Werbőczy déduit ensuite le droit de la législation qui, d'après lui, appartient à la communauté. Il expose que les Hongrois, après s'être convertis au christianisme et « . . . après avoir élu spontanément un roi, transférèrent le pouvoir et le droit de la législation, de la donation de biens de toute nature, et de toute juridiction, . . . à la Sainte Couronne de ce pays, avec laquelle on a couronné de coutume tout roi de Hongrie, à l'autorité de celle-ci et par conséquent à notre prince et roi légalement désignés. Ainsi donc, dès lors, les rois ont commencé de faire les lois en convoquant le peuple et en le consultant, comme cela se fait normalement aussi à notre époque. » (II^e^ part., titre 3, § 2.) Dans ce chapitre du Code Tripartite, on retrouve les thèses fondamentales et de la plus haute importance de la Constitution hongroise. Werbőczy considérait lui-même ces thèses comme les particularités les plus spécifiquement nationales de la Constitution hongroise et désormais ces doctrines représentèrent, dans le domaine du droit public et de la politique, l'idéal de longues générations magyares. Elles constituèrent en même temps une ressource très considérable pour la nation hongroise dans les luttes qu'elle devait soutenir pour défendre son indépendance d'Etat et sa Constitution.

En examinant les enseignements de Werbőczy en matière de droit constitutionnel, une occasion excellente s'offrirait de relever les idées de droit universalistes qui, dans le domaine du droit de propriété, vu les idées communautaires qui s'y dessinent, partant du droit privé, pénètrent dans le terrain du droit public. Comme motifs, l'auteur du Tripartitum rappelle la conscience de la mission dont s'inspirait la Hongrie, boulevard de la chrétienté occidentale, en se battant plus vaillamment que toute autre nation contre le néfaste paganisme. (Dédicace au Roi.) Cependant, tout en ayant en vue les grands intérêts nationaux attachés au régime de la propriété basé sur la doctrine de la Sainte Couronne, Werbőczy avait un sens aigu pour la consolidation de la situation individuelle des membres de la nation, ce qui ressort du célèbre passage de son Tripartitum, généralement connu sous le nom de *primæ nonus*. (I^re^ part., titre 9.) En y méditant sur les quatre principaux droits privilégiés des nobles, Werbőczy « projette, à la fin du moyen âge, un faisceau de lumière éblouissante au-devant de la déclaration des droits de l'homme de l'âge moderne ». (Ruber.)

Ce n'est pas sans fierté que les Hongrois se disent une nation de juristes. En effet, la Constitution historique de la Hongrie est,

en son genre, une chose unique dans tout le continent européen; le recueil des lois hongroises, le *Corpus Juris* n'a pas son pareil dans le monde entier, et quant à Werbőczy, peu de nations peuvent se vanter d'avoir eu un juriste de sa taille. Son Tripartitum a eu le grand mérite d'avoir conservé les règles de droit coutumier du droit privé hongrois, mais son importance est plus grande encore dans le domaine du droit constitutionnel, car il a consigné et conservé pour la postérité les axiomes ancestraux de la Constitution hongroise. Les règles de droit privé sont devenues périmées au cours des temps, mais les doctrines de droit public qui émanent du Tripartitum ont été un guide sûr pour les Hongrois d'autrefois, comme elles le sont pour la Hongrie actuelle dans le façonnement de sa vie nationale. Si tout en s'associant à la latinité qui transforma l'Europe d'une manière universelle, la nation hongroise n'a pourtant pas adopté le droit romain, ce fait s'explique en premier lieu à cause du *Tripartitum* de Werbőczy. De tout temps, la nation magyare s'y est attachée avec fidélité et persévérance, comme à un droit spécifiquement national. Aujourd'hui, à une époque de réveil de la pensée ethnique, et alors que les Allemands éprouvent tant de regrets du fait que le droit romain, droit étranger, ait évincé chez eux l'antique droit germanique, ce n'est pas sans une légitime fierté que la Hongrie se rappelle l'infaillibilité du sens du droit qui se révèle, depuis toujours, inhérent au génie magyar.

Pensée chrétienne et européenne, idée de la communauté, conservation, en face de toute idée étrangère, des traditions nationales magyares pour la postérité, voilà les trésors spirituels de cette Bible de la vie de l'Etat hongrois, d'où rayonne l'âme même de la nation magyare. C'est pourquoi le Tripartitum ne pourra jamais être périmé, car sa vie est éternelle comme celle de la nation elle-même.

Mais la grande œuvre de Werbőczy eut encore un autre effet de la plus haute importance. Comme par la volonté de la Providence divine, elle fut achevée à une époque où lui incomba la mission de sauver l'unité du droit hongrois aux temps où le pays était partagé en trois tronçons. Cette influence mystique, le Tripartitum continua d'ailleurs à l'exercer au moment où, il y a plus de vingt ans, la Hongrie fut de nouveau morcelée. Le pouvoir de la Sainte Couronne et la doctrine constitutionnelle fondée sur cette idée continuent de vivre et d'agir, en attirant à soi les parties arrachées du corps de la Sainte Couronne, parties que « le destin jaloux et la témérité de certains » lui ont enlevées. Toute une longue lignée de générations successives devint ainsi le véhicule des idées d'un génie juridique. L'estime de ces générations a recouvert de sa patine la statue d'airain du grand-justicier, dont le socle est « le Code Tripartite du droit coutumier de la noble Hongrie ».

Le maréchal Pétain

Par le Général vitéz RODOLPHE ANDORKA

NOUS FORMONS PARFOIS, dans notre vie, des vœux qui restent l'objet de notre nostalgie, tout en nous semblant inaccessibles. Chacun de nous désire faire la connaissance d'éminentes personnalités qui s'élèvent par le caractère, par le savoir, au-dessus du commun des hommes. Mais, le plus souvent, il n'est donné qu'à une certaine élite, qu'à des heureux, de pouvoir entrer en contact direct avec les grands hommes dont ils ont longtemps admiré, de loin, la vie et l'activité. C'est à quoi je songeais involontairement en feuilletant l'intéressante étude, relative au maréchal Pétain, que le ministre de France à Budapest a eu l'extrême amabilité de me faire parvenir.[1]

En 1916, j'étais jeune lieutenant sur le front russe. Tous les jeunes officiers hongrois qui, pareils à moi, à la tête de leur peloton ou de leur compagnie, passèrent au milieu de combats incessants cette année mouvementée et sanglante, se rappeleront très bien que nous n'avions guère, sinon pas du tout, connaissance des grands événements de la guerre mondiale. Toutes nos pensées, tous nos soucis ne se portaient que vers les grands et les petits soucis de la vie des soldats sur le front, que vers les épreuves des sanglantes batailles — c'était l'époque de la grande offensive Brussilow — nos journées étaient occupées, avec une précision chronométrique, par les mille petits travaux de la vie des tranchées. Seuls, les événements qui se déroulaient dans notre voisinage le plus proche, sous nos yeux, avaient sur nous une certaine emprise. Nous ne nous intéressions qu'aux quelques centaines de mètres de tranchées qui devaient être défendus par notre compagnie, et qu'à ce que nous apercevions des tranchées ennemies, de nos postes d'observation. Il était de première importance d'être en contact sûr et continu avec notre artillerie, et il était encore plus important peut-être de recevoir la popote, exactement, chaque soir. C'était déjà la troisième année de guerre, les trucs de la vie militaire n'avaient plus de secrets pour nous.

Le soldat des tranchées s'était entièrement assimilé à cette nouvelle vie, et souvent il nous semblait incompréhensible qu'il pût y avoir encore un monde où la soupe se mangeait dans une assiette de porcelaine et non dans la gamelle . . . Nous avions presque envie de sourire, parfois, en songeant qu'il y avait encore des hommes qui, avant

[1] Général Laure, en collaboration avec le Général Audet, le Lieutenant-Colonel Montjean et le Lieutenant-Colonel Buot de l'Épine : *Pétain*. Paris, Éditions Berger-Levrault, 1941, pp. 440.

de se coucher, se déshabillaient . . . Nous étions devenus de vrais hommes de troupe, nous trouvions naturel que ce fût là notre vie. Et si, rarement, le monde extérieur nous apparaissait sous la forme d'une nouvelle lue dans un vieux journal, nous en parlions et en discutions sans que toutefois cela nous fît une profonde impression. Il était beaucoup plus important de savoir si nous pourrions, au courant de la nuit, rafistoler les fils barbelés détruits devant notre aile droite. C'est de cette manière que nous parvinrent les échos de la grande bataille de Verdun. Nous savions que, là-bas, de sanglants combats se déroulaient, nous entendions parler du fort de Douaumont, quelques-uns d'entre nous assuraient qu'on n'avait jamais vu pareil feu de mitraille. Au cours de l'été, des troupes allemandes nous rallièrent. Ces troupes venaient du front de France, de Verdun, et nous disaient qu'au sortir de Verdun, notre front était comparable à une oasis. Ces soldats allemands parlaient du Mort-Homme, du fort de Vaux, de la butte 304, et chacune de leurs paroles laissaient transpercer la considération qu'ils avaient pour le soldat français. C'était en possession d'un excellent esprit et avec un grand courage que les troupes françaises repoussaient les formidables attaques allemandes; car un vrai soldat respecte toujours chez l'ennemi les qualités qu'il voudrait voir perfectionnées dans ses rangs. Nous apprenions peu à peu des noms, des noms de chefs français. On commença ensuite à parler de plus en plus d'un chef inconnu de nous jusque-là, du général Pétain. On disait de lui qu'il tenait le front de Verdun avec sang-froid et avec une énergie farouche, et que sa conduite servait d'exemple à chaque poilu.

Le nom du général et celui de Verdun ne formaient plus qu'un. Ce nom devenait pour nous l'équivalent de l'héroïque défense française et de l'accomplissement du devoir militaire. Il est tout naturel que la personnalité du chef au nom duquel se rattachaient tant d'anecdotes, et tant de respect même de la part de l'ennemi, ait pris une grande place dans notre imagination, car la personnalité d'un grand chef, surtout si elle est entourée du mythe de la distance et de l'inconnu, joue toujours un rôle important dans l'esprit du soldat.

Vinrent ensuite les tristes années de la défaite et de l'écroulement national. Nous eûmes à souffrir des difficultés matérielles mais plus encore du souci d'assister impuissants au démembrement de notre pays. Pourtant, nous nous sentions innocents de ce drame. Nous avions accompli notre devoir avec honneur, restant à la place qui nous avait été assignée. Nous avions accompli notre devoir comme nous l'avions appris de nos pères et de nos grands-pères, et comme la nation hongroise avait fait le sien au cours des siècles. Nous cherchions un refuge dans le passé de la Hongrie, dans ce passé glorieux et souvent douloureux, et nous ne revenions dans le présent qu'en entendant un nom familier. C'est ainsi que, pendant les années d'après-guerre, nous rencontrions souvent de nouveau le nom du maréchal

Pétain. Le soldat a tendance à croire que le chef victorieux d'une grande guerre a fait tout son devoir en menant la nation à la victoire militaire; le respect et l'estime générale entourent ce chef au cours des années de réorganisation pacifique et s'il ne suit pas tout à fait l'exemple de Cincinnatus, il a cependant le droit de jouir d'un paisible repos, récompense du devoir accompli. Voilà pourquoi nous étions étonnés de rencontrer le nom du maréchal Pétain mêlé aux événements journaliers de la politique. Mais nous comprenions très bien que la France ne pouvait se passer, même en temps de paix, de la collaboration active d'un de ses grands fils. Nous sentions très bien que Dieu n'accorde pas le repos à l'homme auquel une nation entière a donné sa confiance. En observant l'activité politique du maréchal Pétain, nous avions cependant l'impression qu'il ne s'agissait pas là d'un politicien ordinaire: car l'activité des politiciens de carrière est souvent influencée par des intérêts de parti et par l'intérêt personnel. L'activité politique du Maréchal était indépendante de ces influences de carrière. Il se tenait au-dessus des partis, les négligeait souvent et ses efforts portaient la marque du labeur désintéressé des grands hommes qui reconnaissent et veulent atteindre les buts universels de leur patrie.

La guerre civile en Espagne est encore vivante à nos yeux, et nous nous rappelons fort bien la situation spéciale et difficile dans laquelle les rapports politiques franco-espagnols entrainèrent les deux pays. Ce fut de nouveau, comme dans chaque cas critique, le maréchal Pétain qui fut appelé à sauver la situation. Nommé ambassadeur de France, il franchit, en mars 1939, le pont international d'Hendaye-Saint-Sébastien, pour essayer d'amener une détente et un peu plus de compréhension dans les rapports entre les deux nations, après que ces rapports eussent été envenimés par les événements de la guerre civile.

Pendant 23 ans, de 1916 à 1939, j'avais suivi avec un intérêt toujours croissant la vie de ce soldat parfait, de ce grand patriote et de cet homme supérieur. M'intéressant toujours aux grandes figures de l'histoire et de l'humanité, j'avais toujours émis le vœu de faire la connaissance de cet homme dont la personnalité supérieure pouvait depuis longtemps servir d'exemple à la nation française. Ce vœu, comme beaucoup d'autres vœux d'ailleurs, me semblait irréalisable de par le cours des événements.

Au printemps 1939, le gouvernement hongrois me pria de représenter les intérêts de la Hongrie en Espagne. Je suis obligé d'avouer qu'après cette sommation inattendue mon premier réflexe ne fut pas de songer à l'importance de la mission qu'on me confiait. Je ne songeais pas non plus aux beautés naturelles et à l'intéressante population de ce pays qui m'était jusque-là inconnu. La première pensée qui me traversa fut que c'était le maréchal Pétain qui était ambassadeur de France en Espagne. J'aurais donc l'occasion de ren-

contrer l'homme que j'admirais, comme soldat, et respectais comme homme, depuis longtemps. Il est donc naturel que je ressentis une certaine émotion en entrant, au mois de juin 1939, dans le jardin de la villa de Saint-Sébastien où le maréchal Pétain travaillait, au cours des derniers mois qui précédèrent la guerre. Je me rendis chez lui en visite pour me présenter. Chaque diplomate sait très bien ce que c'est qu'une première visite officielle. Quelques questions et réponses banales, automatiquement énoncées, destinées à remplir le laps de temps obligatoire d'une première visite de ce genre. Cette journée de juin, bien que pacifique en apparence, était cependant remplie d'une sorte de vibration. La terre d'Espagne souffrait encore des suites de la guerre civile et, malgré le soleil éclatant qui dorait le golfe de Biscaye, nous sentions l'approche des grands événements qui allaient bouleverser l'Europe. Tout en étant remplis de doutes, nous espérions le maintien de la paix, tout en songeant aux éventualités de la guerre, et en nous rendant de temps à autre à Biarritz, c'est l'âme angoissée que nous jouissions de la beauté de la France et de la gentillesse de son peuple si accueillant, appelé peut-être à subir de dures épreuves au cours du proche avenir. J'éprouvais cette angoisse qui venait s'ajouter à mes sentiments personnels tandis que le capitaine Bonhomme, ce fidèle officier d'ordonnance, me menait vers le Maréchal. Ma première impression fut qu'on avait peut-être exagéré l'âge du Maréchal. Sa mine, ses mouvements, sa physionomie, ses yeux brillants n'accusaient certes pas l'homme qui était né à l'époque où l'on fêtait Napoléon III à l'occasion du Congrès de Paris qui mettait fin à la guerre de Crimée. Pendant les courts instants de la présentation, je réalisai soudain tout ce dont le Maréchal avait été témoin au cours de sa vie. Il était encore un enfant insouciant au moment où les aigles impériales sortaient victorieuses de la bataille de Solférino, mais c'est déjà un jeune garçon, capable de réfléchir, qui assiste à la catastrophe de Sedan et à l'occupation de Paris. Devenu homme, il voit se dérouler les luttes politiques de la troisième République, et il admire l'ascension du génie français. Il reste, ferme et invincible, pareil à un roc, dans l'enfer de Verdun, et il est témoin de la joie unanime, venant après tant de douleurs, de la nation française, quand le drapeau tricolore est hissé sur la cathédrale de Strasbourg. Le maréchal Pétain, devant moi, est la personnification de l'histoire. Que d'expériences sagaces, que de science et de perspicacité humaine dans cet homme, et combien ne doit-on envier la nation française d'avoir de tels fils. Et toute mon émotion disparut au moment où le Maréchal m'adressa la parole, car il me parlait en homme, non pas avec la froide politesse du diplomate, mais sur le ton du militaire vivant dans la réalité et accoutumé à aller tout de suite au fond des questions. Il est inutile de dire qu'il était parfaitement au courant des problèmes qui, cependant, n'entraient pas dans l'orbe d'intérêt direct des politiciens et des militaires français. Il avait une opinion entièrement objective et dénuée de tout préjugé

politique sur la situation, sur le développement et sur les aspirations des pays situés dans le bassin danubien. Comme tous les grands chefs d'armée, il pesait les éléments susceptibles d'attention propres aux différentes nations. Chez tout autre, j'aurais pris pour une phrase d'obligatoire politesse ce qu'il me dit de la nation hongroise, mais, chez lui, je sentais que ce qu'il me disait répondait à son opinion véritable. Parlant ainsi, il me fit l'impression d'un jeune homme en pleine possession de ses facultés, mais ce jeune homme, par un miracle spécial, était en même temps un homme d'Etat pourvu de toute l'expérience et de toute la sagacité d'une longue vie. Je m'attardai chez lui, peut-être au delà de ce que permettait l'étiquette, mais je pris sur moi ce manque de tact apparent, pour pouvoir écouter le plus longtemps possible les aperçus calmes et clairs de ce grand homme.

En sortant de la villa, et en admirant la côte baignée de soleil et la chaîne imposante des Pyrénées, j'avais l'impression qu'il serait peut-être tout de même possible d'éviter les épreuves d'une seconde guerre mondiale. Les hommes de saine mentalité parviendraient peut-être à se comprendre, si, dans tous les pays, des sentiments profondément humains, aussi bien pesés que ceux qui émanaient du Maréchal, dirigeaient le sort des peuples.

C'est ainsi que se passa pour nous le dernier été de paix, mais nous sentions chaque jour que ce serait tout de même la guerre qui résoudrait les problèmes internationaux. Nous allions souvent en France: on n'y voyait encore aucun préparatif de guerre, nous savions cependant qu'une solution pacifique devenait de plus en plus incertaine. Que les soirées d'été, passées sur la terrasse du Café de Paris, à Biarritz, étaient belles ! C'est là que dinaient, d'habitude, les diplomates qui, cédant à leur gourmandise, se rendaient d'Espagne en France pour le plaisir de la bonne chère, car, à cette époque, on vivait encore assez médiocrement en Espagne. Mais nous ne pouvions pas jouir pleinement de la beauté du soleil couchant sur l'Atlantique, des bons dîners, de la douce langueur de ces soirées pacifiques. Le problème de la guerre ou de la paix s'appesentissait sur nous, et regagnant, la nuit, Saint-Sébastien, les ruines de la ville-frontière d'Irun nous servaient de «*memento mori*».

Le 3 septembre, à Saint-Jean de Luz, c'est entourés de français que nous écoutions la T. S. F. qui nous communiquait la déclaration de guerre. Le sort en était jeté. En ce qui me concerne personnellement, il me reste un souvenir tristement agréable des premières journées de la nouvelle guerre mondiale. Ma femme, mes deux petits enfants, et mon personnel hongrois avaient quitté Budapest le premier jour de la guerre, traversant l'Italie, le Midi de la France, pour arriver en Espagne. Après avoir passé la frontière italienne, ils arrivèrent en terre française et y trouvèrent la mobilisation générale. Je savais fort bien, en ma qualité d'ancien officier, que pendant les premiers jours d'une mobilisation il n'y avait pas de trafic

pour la population civile. C'est le cœur angoissé que je songeais à mes petits enfants et à la situation difficile dans laquelle ils se trouvaient; je les savais quelque part en France et dans l'impossibilité de me faire parvenir un message. Je n'avais pas la moindre idée de l'endroit où ils pouvaient se trouver. Je m'adressai à l'attaché militaire auprès de l'ambassade de France, le colonel de l'Epine, et c'est avec son aimable concours, dans des circonstances fort romantiques, que je trouvai ma famille installée à Toulouse. C'est avec une amitié chaleureuse que je songe, depuis, au colonel de l'Epine, à ce valeureux officier français et aux fonctionnaires français qui firent preuve de tant d'amabilité et de compréhension.

Après la déclaration de guerre, le maréchal Pétain était certainement de cœur et d'âme au milieu des soldats français. Nous le voyions, supportant difficilement son inactivité apparente, au moment où l'armée francaise était au combat. Cette inactivité n'était vraiment qu'apparente. Son esprit étant toujours porté vers le Rhin, il ne se rendait pas compte lui-même de la valeur et de l'importance du travail qu'il fournissait en Espagne. Mais nous, les membres des missions étrangères, nous le voyions clairement. Chacun de ses gestes et chacun de ses mots avaient une importance capitale. Il ne lui avait fallu qu'un laps de temps très court pour dissiper les nuages qui pesaient encore, au cours de l'été, sur les rapports franco-espagnols. Tout le monde sentait que le Maréchal accomplissait là un travail plein de franchise et d'honneur, exempt d'arrière-pensées, et les fruits de ce travail se faisaient déjà sentir dans la sincérité et la compréhension dont faisaient preuve les rapports mutuels. Mais nous sentions cependant que cette activité si utile et féconde en si beaux résultats ne suffisait plus aux ambitions légitimes du Maréchal de France, seul survivant des Maréchaux de la grande guerre. Car le vrai soldat, fût-il lieutenant ou général, sent et sait que sa place est à l'armée au moment où la nation prend les armes. Pourtant, si le Maréchal avait été un tant soit peu infatué, c'est avec fierté et complaisance qu'il aurait remarqué le profond respect dont sa personne était entourée de toutes parts. On pourrait énumérer ici beaucoup de petits détails, je me contenterai d'en mentionner un seul: en décembre 1939, on ensevelit, devant l'autel de l'Escurial, la dépouille de José Antonio Primo de Rivera, le fondateur de la Phalange. Le corps diplomatique, au grand complet, avait déjà pris place dans l'Eglise, quand le Maréchal arriva. Et tous les diplomates, sans exception, les neutres aussi bien que les belligérants, se levèrent comme un seul homme et s'inclinèrent devant la noble silhouette du Maréchal. Cette manifestation muette, entièrement spontanée, était la preuve du respect que les diplomates éprouvaient pour la personne de ce grand soldat.

J'eus moi-même souvent le bonheur d'entendre le Maréchal énoncer ses idées. Il est possible que cette chance m'échut parce que le Maréchal voyait en moi le militaire plutôt que le diplomate.

Je me rendais toujours avec joie à l'Ambassade de France à Madrid, je savais que je rentrerais chez moi enrichi de nouvelles impressions. Ce qu'on entendait chez le Maréchal était toujours la plus belle manifestation de la perspicacité politique, militaire et humaine.

Puis vint le printemps 1940. Les visages de nos amis français apparaissaient soucieux, ils craignaient pour l'avenir de la Nation. Seul, le Maréchal gardait, même en ces jours critiques, son calme et son sang-froid. Je fus, par hasard, témoin d'une de ces scènes qui prouvaient la force émanant de sa personne, même en ces sombres journées. C'était à la veille de son retour en France, au moment de la bataille de Sedan; quelques membres de la colonie française, l'âme angoissée, l'entouraient dans le salon d'une maison particulière. Le Maréchal n'embellit pas l'état des choses, ne fit pas de propagande. Il parlait calmement, froidement, comme s'il avait été en train de renseigner, à Verdun, ses subordonnés au sein d'une situation critique. La tension des esprits se relâcha sous l'effet de ses paroles, les visages se tranquillisèrent, les auditeurs se rendirent compte qu'ils venaient d'entendre la vérité, une vérité bien triste et difficile dans le présent, mais ils sentirent également que la force principale d'une nation éprouvée par le sort, la foi et la confiance dans l'avenir n'étaient pas perdues, mais continuaient de vivre. En assistant à cette scène, je me rendis compte que la place du Maréchal n'était plus l'Espagne. Le sort lui avait assigné un rôle plus important. Le lendemain, il quitta définitivement Madrid. Nous connaissons ce qui suivit.

Je voudrais encore, avant de terminer, noter ici un petit fait. L'année passée, j'attendais le train dans une gare française. Il faisait nuit noire, la pluie tombait à désespérer que cela pût cesser. J'avais confié ma valise à un vieux porteur qui avait encore, dans le genou, un éclat d'obus provenant de la dernière guerre. Il boitait assez fort, le pauvre. Le train ayant du retard, je me trouvai soudain assis sur un banc à côté du vieux porteur, écoutant ses remarques sur les grands et les petits soucis de la vie journalière . . . Deux fils prisonniers de guerre, pas ou peu de cigarettes, le manque de vin, et la maigreur des dîners . . . Après toutes ces doléances, néanmoins, il terminait toujours ses pensées sur une note optimiste. Quand je sautai dans mon train, le vieux me serra la main, me souhaita bon voyage, et me cria encore:

« N'oubliez pas, Monsieur, que tant qu'à la tête de la nation nous aurons le maréchal Pétain, nous ne perdrons pas la confiance dans l'avenir ! »

La silhouette du vieux soldat disparut dans l'obscurité, mais ses paroles sonnèrent longtemps à mes oreilles. Je les entends encore aujourd'hui . . .

Le Livre en Hongrie

Par JOSEPH FITZ

LE PREMIER ouvrage bibliographique, la *Bibliotheca Universalis* de Conrad Gesner, médecin, humaniste et naturaliste de Zurich parut en 1545, à peine cent ans après l'invention de la typographie. Ses quatre volumes contenaient 100.000 titres d'imprimés divers, et le nombre en fut encore accru au cours des nouvelles éditions successives. Déjà, à cette époque, la bibliographie était considérée comme un instrument de travail indispensable à l'usage des savants. Dans la Bibliotheca de Gesner nous ne trouvons que des œuvres écrites en latin, grec ou hébreux, car, selon l'opinion des contemporains, les langues nationales ne servaient encore qu'à la vulgarisation des résultats scientifiques fixés toujours primitivement à l'aide d'une de ces langues classiques. C'est ainsi que Gesner put appeler son livre une bibliographie universelle, bien que nous n'y trouvions aucun ouvrage écrit en hongrois, allemand, français, ou italien, ouvrages qui pourtant aujourd'hui nous intéresseraient plus que les autres.

Gesner groupe les livres selon l'ordre alphabétique des auteurs. Ce point de vue littéraire est conforme à l'esprit d'une époque à laquelle les sciences n'étaient pas aussi spécialisées qu'aujourd'hui. Les savants étaient des polygraphes. On ne pouvait pas cultiver la théologie sans connaître les secrets de la cosmographie et de l'astronomie et un mathématicien qui voulait s'adonner à la pratique, devenir astronome ou ingénieur, devait aussi étudier la littérature grecque et les Pères de l'Eglise, sources immuables de toutes les connaissances humaines.

Une bibliographie peut être composée selon deux méthodes. Ou bien elle rend compte de l'activité des auteurs en énumérant leurs noms et leurs ouvrages dans l'ordre alphabétique, ou bien elle groupe les ouvrages parus selon leur sujet et leur contenu. On peut aussi unir les deux systèmes en ajoutant un registre par matières à la bibliographie alphabétique ou bien un index des noms au catalogue par matières. Comme nous le voyons, c'est selon l'ordre alphabétique que la science bibliographique commence à travailler, suivant en cela le siècle de Gesner. Ce n'est qu'après la publication de plusieurs centaines de milliers de livres nouveaux et devant l'importance scientifique toujours croissante des ouvrages parus dans les diverses langues nationales qu'on commence à faire des groupements selon les langues, les pays ou les époques. Ces groupes, en devenant de plus en plus étroits, ont fini par délimiter la production littéraire des différentes branches scientifiques. C'est ainsi que naissent au cours du XVII^{e} siècle les premières bibliographies par matières. Leur premier système théorique fut élaboré en 1700 par le philosophe allemand Leibnitz.

A cette époque, déjà, une bibliographie universelle et internationale est devenue quelque chose d'irréalisable. Une bibliographie composée selon des points de vue littéraires et par ordre alphabétique ne pouvait plus être que la bibliographie d'un seul pays ou d'une seule nation.

L'œuvre de David Czvittinger, le premier bibliographe hongrois, est aussi une bibliographie nationale. Né à Selmec, il fit ses études à l'université d'Altdorf près de Nuremberg et ce fut en 1711, année tragique du traité de Szatmár, qu'il composa dans la prison où il avait été enfermé pour dettes son *Specimen Hungariae Literatae* de langue latine. Comme forme, il choisit un genre tout nouveau à cette époque et imité de l'Acta Sanctorum des bollandistes, à savoir la forme nommée bio-bibliographie qui donne, dans l'ordre alphabétique, les biographies des écrivains en y ajoutant la liste de leurs œuvres. Il a d'ailleurs bien fait de choisir ce genre de bibliographie, car la littérature hongroise était encore assez modeste. Czvittinger énumère 269 écrivains et, sans les biographies, les titres n'auraient pas suffi à remplir un volume. Sa matière est incomplète, le nombre de ses erreurs est assez grand, il a cependant un réel sens bibliographique. Il ajoute à son ouvrage un supplément contenant un registre par matières mais qui ne s'étend qu'aux œuvres relatives à l'histoire et à la géographie de la Hongrie. Malheureusement, à cet égard, il ne fut pas imité par ses successeurs.

Pendant presque cent ans, la bio-bibliographie est restée la forme exclusive de la bibliographie hongroise. Mais, peu à peu, le nombre des écrivains hongrois s'est tellement accru que la composition de ce genre de bibliographie est devenue toujours plus difficile. Un demi-siècle après Czvittinger, Pierre Bod, dans son *Athénée Hongroise*, rend déjà compte de 528 écrivains hongrois et de 55 livres anonymes. Dans la *Memoria Hungarorum* du piariste Alexis Horányi et dans son volume supplémentaire, paru dans les dernières années du XVIII^e^ siècle et intitulé *Nova Memoria*, le nombre des écrivains hongrois connus s'élève déjà à plus de 1500. Ce n'est que le premier volume (lettres A—C) de la Nova Memoria qu'il ne put publier « à cause de la non-existence des sommes nécessaires », comme il le dit lui-même. Il y avait déjà tant d'écrivains à l'époque de Horányi que la publication des biobibliographies est devenue trop coûteuse et même problématique à cause de leur étendue.

Par contre, en même temps, il y avait déjà assez de livres hongrois pour remplir un petit volume de la seule énumération de leurs titres. C'est ainsi que parut à Győr, en 1803, une nomenclature, la *Bibliothèque Hongroise*, dressée par Etienne Sándor, un propriétaire foncier très cultivé. Il présente 3621 livres hongrois qu'il ne groupe ni par ordre alphabétique, ni par matières, mais par ordre chronologique. En commençant par l'année 1533, il montre l'accroissement annuel des publications hongroises jusqu'en 1800. Le point de vue historique de Sándor était, à cette époque, très populaire à l'étranger. Mais, étant donné la grande richesse des littératures occidentales, on se limitait à une seule période, par exemple à l'époque des incunables, ou bien à une seule région ou ville. En Hongrie, la matière n'était pas encore trop vaste et Sándor put ainsi s'étendre à tout le domaine de la langue hongroise et à quatre siècles.

La bibliographie européenne avait à cette époque pour principal représentant le pasteur de Nuremberg, Georges-Wolfgang Panzer, qui réussit à unifier les points de vue historique et géographique. Dans ses *Annales*, terminées en 1803, il a groupé les imprimés selon les lieux d'édition, pays et villes; quant aux livres parus dans une même ville, ils étaient énumérés dans l'ordre chronologique. Cette méthode a donné un tableau très juste du développement de l'imprimerie du moins

dans ses 70 premières années, jusqu'en 1536. Même en limitant ainsi son sujet, son œuvre ne contenait pas moins de 13 gros volumes in quarto. Dans notre pays sa méthode fut suivie par Jean Németh qui, en 1818, publia la première histoire de la typographie hongroise: sa *Memoria typographiarum* de langue latine énumère les éditions les plus importantes des imprimeries hongroises présentées dans l'ordre des villes. Certes, un petit volume lui a suffi, mais voilà qu'après les méthodes littéraire et historique le point de vue géographique entre aussi dans le domaine de la bibliographie hongroise.

L'ouvrage de Németh met fin à la première époque de notre bibliographie. Elle est caractérisée par le fait qu'elle était encore le résultat d'un travail purement individuel. Les sources faisaient défaut et le matériel des bibliothèques était encore très modeste. Les bibliographes demeuraient isolés, ils citaient souvent de mémoire et raccourcissaient les titres. Il n'y avait pas encore de bibliographie hongroise spécialisée. Et nous n'avons pas à nous en étonner car les spécialistes ne peuvent pas se contenter des publications parues dans le domaine d'une seule langue ou d'un seul pays, mais ils doivent aussi prendre en considération les publications originaires de l'étranger. Au lieu d'une bibliographie constituée en pleine indépendance, les sciences nationales proprement dites devaient puiser leur bibliographie dans les monographies littéraires, médicales, historiques et géographiques de l'époque.

La seconde époque de la bibliographie débute par une étude théorique. Son auteur, Martin Georges Kovachich, confident et conseiller du comte François Széchenyi, père d'Etienne Széchényi et fondateur de notre Musée National, a pris une part active aux préparatifs de cette fondation et à l'organisation de la bibliothèque du Musée. Dans son «*Plan pour faire une complète Bibliographie et un dictionnaire hongrois*», publié en 1814, il constate que, vu le nombre toujours croissant des publications, le travail individuel ne suffit plus pour satisfaire aux devoirs déjà très étendus de la bibliographie. C'est d'un travail organisé dont on a besoin désormais: collectionner méthodiquement dans les bibliothèques publiques les livres contenant des matières bibliographiques, tenir registre des sources et des collectionneurs et pratiquer enfin le principe de la division du travail.

Si les efforts de Kovachich n'ont pas abouti à un résultat immédiat, l'évolution se fit tout de même dans la direction qu'il avait indiquée. Dans la pétition, adressée au Roi en 1802, dans laquelle il demande l'autorisation de fonder le Musée National, le comte François Széchényi suit le conseil de Kovachich et précise ainsi le but de la Bibliothèque du Musée National (l'actuelle Bibliothèque Nationale «Széchenyi»): elle doit collectionner la littérature de langue hongroise, les publications parues en Hongrie et enfin la littérature étrangère relative à la Hongrie. Grâce à la collaboration de Kovachich, le fond de la Bibliothèque consistait en effet dans une sérieuse collection de livres de ce genre. Le but national de la Bibliothèque enthousiasma notre opinion publique et les dons patriotiques ne manquèrent pas d'affluer. L'Etat, de son côté, manifesta toujours une grande compréhension pour la mission de la Bibliothèque Széchényi. Dès 1827 le principe du dépôt légal était reconnu par la législation hongroise, avant d'être confirmé par des lois toujours plus efficaces en 1848, en 1897, en 1922 et dernièrement en 1929.

Mais un bon principe ne suffit pas, si sa réalisation est défectueuse. Le droit au dépôt légal fut reconnu, mais le personnel manqua longtemps pour trier la matière devenue enfin complète. Les deux ou trois fonctionnaires de la Bibliothèque avaient mille choses à faire et n'arrivaient point à cataloguer le fleuve toujours croissant des exemplaires reçus. Il est vrai, cependant, qu'il est plus facile de trouver une aiguille dans une meule de foin qu'un livre non catalogué dans une bibliothèque, et pendant près de 70 ans il n'y eut pas de catalogue dans la Bibliothèque Széchényi. Après le compromis de 1867, la Bibliothèque dut fermer ses portes pour une dizaine d'années afin de mettre de l'ordre dans sa matière et de dresser les titres des ouvrages. La bibliographie hongroise moderne ne put commencer son travail qu'en 1875, quand sous la direction de Guillaume Fraknói, la Bibliothèque réorganisée rouvrit ses portes et mit son contenu à la disposition des bibliographes.

Mais, même pendant cet intervalle, d'autres organes de la bibliographie continuaient à fonctionner. Les revues ouvraient des rubriques bibliographiques. Ainsi, avant la guerre de l'indépendance de 1848, le « *Tudományos Gyüjtemény* » (Recueil Scientifique) publiait régulièrement les titres des nouveautés, avant tout ceux des éditions Trattner à qui appartenait la revue. Dans le « *Tudománytár* » (Bulletin Scientifique), édité par l'Académie Scientifique Hongroise, François Toldy rédigeait une bibliographie annuelle en groupant les livres selon leurs sujets. Plus tard, à l'époque de l'absolutisme, il continua le même genre de travail dans la rubrique littéraire de « *Új Magyar Múzeum* » (Nouveau Musée Hongrois). Il ne donnait pas de liste complète, mais plutôt un choix répondant à son goût et à ses curiosités. A l'étranger, ces répertoires bibliographiques étaient connus depuis longtemps; ainsi le Journal des Savants en publiait dès le XVII^e^ siècle.

De leur côté, les libraires hongrois ont aussi imité leurs collègues étrangers en publiant des bibliographies périodiques. En 1840, Gustave Heckenast commença à faire paraître le « *Bibliográphiai Értesítő* » (Bulletin Bibliographique) mensuel avec une table des noms et des matières à la fin de chaque année. Quand, fin septembre 1842, ce bulletin cessa de paraître, Joseph Eggenberger lui donna une suite avec le « *Honi Irodalmi Hirdető* » (Echo Littéraire Hongrois); en 1849 celui-ci fut remplacé par la « *Magyar Könyvészet* » (Bibliographie Hongroise) de Michel Magyar, révisée et rééditée en 1862 par Joseph Demjén. Les travaux de ces libraires furent suivis par les publications périodiques de Ferdinand Pfeiffer, de Charles Osterlamm, puis de Louis Aigner. Ils travaillent tous indépendamment les uns des autres, mais ils sont les membres de la même organisation et bien qu'ils ne servent que des buts commerciaux et n'enregistrent ainsi que les publications nouvellement parues, leurs mérites bibliographiques sont tout de même grands, car ils assurent la continuité entre les années 1840 et 1870 et en même temps mettent une matière abondante et digne de confiance à la disposition de la science bibliographique qui, peu après l'année 1870, prendra un nouvel essor.

C'est l'année 1876 qui marque le tournant. Trois grands facteurs amenèrent ce changement. Le premier, c'est la Bibliothèque Széchényi qui, cette année, rouvre ses portes avec ses livres classés et catalogués. Pour mettre sa matière

imprimée à la disposition des bibliographes, le directeur Guillaume Fraknói commence à publier le « *Magyar Könyvszemle* » (Revue bibliographique hongroise) dont les articles s'occupent en général de nos anciens imprimés et qui, dans son supplément périodique, donne une liste alphabétique complète des nouvelles publications. Mais le résultat le plus important fut tout de même le fait que la Bibliothèque elle-même était désormais à la disposition des bibliographes.

Le second facteur est représenté par l'Association des commis de libraires de Budapest qui, dès cette même année 1876, commence à publier sa *Bibliographie Hongroise*. Elle paraît une fois par an et contient la liste des livres publiés l'année précédente. Ce sont d'abord de petits volumes, puis ils deviennent toujours plus gros et, à partir de 1890, joliment présentés et munis d'une table de matières, ils paraissent déjà sous le titre d'*Almanach des Libraires Hongrois*. A côté de cette bibliographie annuelle, l'association édite aussi un nouveau bulletin intitulé *Corvina* qui enregistre les livres dès leur parution. Ce sont ces publications hebdomadaires puis quotidiennes qui, plus tard, serviront à établir les bibliographies annuelles, tout comme le résultat de ces dernières est réuni dans des bibliographies d'ensemble contenant la matière d'une dizaine ou d'une quinzaine d'années.

Le troisième et le plus important facteur se présente sous la forme de l'activité de quelques grandes individualités bibliographiques, telles que celles de Charles Szabó, Joseph Szinnyei et Géza Petrik. C'est au dernier moment, pour ainsi dire, que ces trois savants se sont mis à créer une bibliographie nationale. Dix ou vingt ans plus tard, leur travail se serait heurté à des obstacles infranchissables. Car c'est à partir de cette période que l'invention des machines rotatives déverse un tel flot d'imprimés que, même simultanément, il sera difficile de les enregistrer et encore plus difficile, sinon tout à fait impossible, de combler à la fois et rétrospectivement les lacunes bibliographiques déjà existantes. Nous ne pouvons pas reconstruire intégralement notre ancienne littérature mais, la production littéraire de nos premières époques ayant été relativement restreinte, nous pouvons encore établir la continuité de nos premières publications jusqu'à nos jours, tandisque les Français, les Anglais, les Allemands ou les Italiens, ayant une littérature beaucoup plus étendue, sont maintenant à peu près incapables, malgré leurs essais bibliographiques abondants et de vieille date, d'établir une bibliographie nationale complète qui embrasserait, dans une ligne ininterrompue, toutes les époques et toutes les branches de leur production littéraire.

Charles Szabó, continuant la méthode d'Etienne Sándor, a enregistré nos vieux imprimés dans l'ordre chronologique de 1473 à 1711. Cette dernière date n'a pas été un choix heureux car jusqu'à 1750 notre production littéraire, notre technique typographique, le nombre et les conditions d'existence de nos imprimeries, restent à peu près invariables. Aujourd'hui, nous groupons la matière selon les siècles et Charles Szabó, s'il vivait encore, aurait sans doute choisi l'année 1700 comme limite. Mais, au lieu de cette limite mécanique, il aurait mieux fait de choisir l'année 1750, alors que Landerer et la maison Trattner, siégeant à cette époque encore à Vienne, commençaient leur activité d'éditeurs à Pest en créant des maisons d'édition modernes qui donnèrent un nouvel élan aux affaires de librairies et facilitèrent le développement d'une vie littéraire jusque là inexistante.

La méthode historique de Szabó n'est pas non plus très heureuse. Dans les quatre gros volumes de son *Ancienne Bibliothèque Hongroise* il groupe sa matière en trois parties: d'abord les publications en hongrois, puis les publications de langues étrangères parues en Hongrie, enfin les publications des auteurs hongrois en langues étrangères parues à l'étranger. Dans chacune de ces parties, il s'en tient rigoureusement à l'ordre chronologique, indépendamment du lieu de la publication. Ainsi nous ne voyons que le nombre des livres hongrois et écrits par des auteurs hongrois publiés d'année en année jusqu'à 1711, et même moins, car Szabó ne connaissait encore que la moitié des livres que nous connaissons actuellement dans ce domaine. Mais, ainsi même, sa liste est très riche. Dans sa Bibliothèque, il publie la description exacte, copiée d'après les exemplaires même, de 9076 anciens livres, en signalant toujours, pour faciliter les recherches ultérieures, les endroits où il les avait trouvés. La plus grande partie de son travail a été faite à la Bibliothèque Széchényi, puis à la Bibliothèque Universitaire de Kolozsvár et à la Bibliothèque du Musée de Transylvanie. Il était directeur de ces deux dernières bibliothèques. Mais il étendait aussi ses recherches aux petites bibliothèques de la Transylvanie et de la Haute Hongrie. A peine le premier volume de l'ancienne Bibliothèque Hongroise était-il paru (en 1879), que Guillaume Fraknói commença à publier dans la « *Magyar Könyvszemle* » (Bibliographie Hongrcise) la liste des vieux livres qui avaient échappé à l'attention de Szabó; en 1912 les suppléments furent publiés par Hiador Sztripszky dans un volume spécial.

Le libraire Géza Petrik continue la bibliographie de Szabó à partir de l'année 1712. Il ne donna plus la matière selon l'ordre chronologique, mais, en la divisant en cycles, il énumère les livres dans l'ordre alphabétique. Le premier cycle (1712—1860), bien qu'englobant quatre gros volumes, est très incomplet, car Petrik n'avait fait des recherches que dans les trois grandes bibliothèques de la capitale et dans les listes publiées jusqu'à 1860. Les cycles suivants: les années 1861—75, les années 1876—90, (ce dernier cycle ne fut pas l'œuvre de Petrik mais du libraire Alexandre Kiszlingstein), les années 1891—1900 et enfin les années 1901—1910 avaient déjà un fondement plus sûr, les bibliographies annuelles sus-mentionnées.

Les ouvrages de Szabó et de Petrik contiennent la littérature de quatre siècles et demi. Les 14 volumes de la bibliographie de Joseph Szinnyei intitulée « *Vies et œuvres des écrivains hongrois* » s'étendent par contre à tous les siècles et énumèrent 20.000 auteurs dans l'ordre alphabétique. Ainsi la grande tâche de compléter la bibliographie hongroise d'avant la guerre mondiale fut entièrement réalisée. A ces trois grandes œuvres bibliographiques s'ajoute encore une foule de bibliographies spécialisées: ainsi les ouvrages contenant les titres des livres étrangers concernant la Hongrie, tels que les bibliographies de Kertbeny, du comte Alexandre Apponyi, d'Aladár Ballagi, d'Ignace Kont, de Paul Gulyás, puis les recueils relatifs aux sciences spéciales ou bien aux littératures régionales. Rien que les titres des œuvres bibliographiques parues avant la guerre mondiale, c'est à dire la bibliographie de la bibliographie hongroise, rempliraient un gros volume.

Mais, avec l'écroulement de 1918, la bibliographie hongroise allait s'écrouler également. L'Almanach des Libraires et Editeurs Hongrois cessa de paraître, l'édition des bibliographies cycliques s'avéra toujours plus difficile et beaucoup

de plans échouèrent dans ce domaine. C'est que la publication d'œuvres pareilles est une chose assez onéreuse. Des milliers de savants en auraient besoin, mais ils ne les achètent pas, car ils les trouvent dans les bibliothèques. Les institutions, par contre, qui, jusque là, avaient assuré les frais de ces publications, le Ministère de l'Instruction Publique, l'Académie des Sciences Hongroise, les bibliothèques, l'Association des libraires et éditeurs hongrois, ne disposaient plus des sommes nécessaires à la réalisation de ce but.

Il y eut cependant quelques essais. Ainsi le Centre Bibliographique National commença à publier une bibliographie spécialisée, Alexandre Krisztics entreprit la publication annuelle d'une bibliographie administrative et sociologique mais, après la parution de quelques volumes, toute publication cessa de nouveau. Il y eut ainsi des années pour lesquelles « Corvina », le bulletin des libraires et éditeurs, reste la seule source bibliographique.

Il fallait donc complètement réorganiser notre bibliographie nationale. Pour mener à bien cette réorganisation on devait répondre aux questions suivantes:

1. Quelle est la meilleure forme de publication périodique ? Faut-il publier des bibliographies quotidiennes, hebdomadaires, mensuelles, annuelles ou bien faire des cycles bibliographiques ?

2. Quelle est la meilleure méthode: l'ordre alphabétique,l'ordre par matières ou bien l'ordre topographique ?

3. Comment pourrait-on assurer la parution régulière des publications périodiques ?

4. Comment couvrir les frais ? Et enfin

5. Qui devrait s'en charger pour que la publication soit régulière ?

Quant à la première question, nous pouvons éliminer, du point de vue scientifique, les publications quotidiennes, hebdomadaires et mensuelles. Elles peuvent fournir des renseignements très utiles mais sont nécessairement incomplètes. Les nouvelles publications ne peuvent être enregistrées que d'après les exemplaires reçus au dépôt légal, mais la loi accorde aux éditeurs un délai de trois mois pour satisfaire à cette obligation. C'est donc la bibliographie annuelle qui doit servir de base à une bibliographie nationale. C'est elle qui assure la continuité et permet de constituer les bibliographies cycliques qui, de leur côté, constituent la source principale des bibliographies d'ensemble. Mais une bibliographie annuelle est encore nécessaire pour une autre raison: c'est que les bibliographies cycliques ou d'ensemble sont forcément publiées longtemps après la parution des livres. Une œuvre bibliographique, contenant la matière d'une dizaine d'années, n'est prête qu'à peu près douze ans après la première année du cycle et les sciences ne peuvent pas renoncer aussi longtemps à l'enregistrement des ouvrages. La bibliographie annuelle remplit donc le vide qui s'étend entre les publications de deux bibliographies cycliques successives. Enfin la bibliographie annuelle a encore une valeur statistique car elle seule enregistre les fluctuations dans les productions annuelles.

Il faut donc continuer la publication des bibliographies annuelles et suppléer en même temps aux cycles manquants. C'est ainsi qu'il faudra compléter la bibliographie des années 1911—1920, dernière décade de la Hongrie intégrale.

Le premier volume en a déjà paru sous les auspices du Ministère de l'Instruction publique et sous la direction d'Alexandre Kozocsa, le second volume est sous presse. Le second cycle contient la bibliographie de la Hongrie mutilée de 1921 à 1935. Celui-ci est déjà plus difficile à compléter que le premier. Car tandisque, pour le premier cycle, les chercheurs avaient à leur disposition la bibliographie annuelle de l'Almanach des Libraires Hongrois, paru jusqu'à 1917, et qu'ils devaient rechercher seulement les titres de la production de trois années dans les numéros de la Corvina et dans les catalogues des bibliothèques, — pour le second cycle ils n'avaient comme sources que la Corvina, la bibliographie assez incomplète des années 1921—1923 et les catalogues des bibliothèques.

Nous avons arrêté ce cycle à l'année 1935 car à partir de 1936 nous publions de nouveau régulièrement les bibliographies annuelles qui serviront de base aux futurs résumés cycliques. En vertu de la production littéraire toujours plus vaste, à l'avenir, il faudra restreindre la durée d'un cycle à cinq ans.

Depuis le traité de Trianon, nous devons aussi songer aux bibliographies de nos territoires annexés par les Etats successeurs. Ainsi la bibliographie hongroise 1920—1940 de la Transylvanie et la bibliographie 1920—1938 des parties réoccupées de la Haute Hongrie et de la Subcarpathie doivent faire partie de nos bibliographies cycliques. Quant aux territoires qui sont restés en dehors de nos frontières, la question se pose différemment. Chaque bibliographe veut présenter une matière aussi complète que possible, il est donc du devoir des Hongrois vivant en dehors de la Hongrie de faire leur bibliographie dans les bibliothèques qui jouissent des avantages du dépôt légal.

En dehors de la rédaction de bibliographies cycliques, il faut aussi réunir toutes les données qui, cachées dans d'autres bibliographies ou dans les revues, complètent les grandes œuvres de Charles Szabó et de Géza Petrik. Leur nombre est si grand qu'au lieu de publier des volumes supplémentaires il faudrait réorganiser et publier de nouveau toute la matière. Un jeune fonctionnaire de la Bibliothèque Széchényi, Béla Varjas, s'est chargé de cette tâche; le premier volume de son ouvrage à paraître se termine à l'année 1550. Il ne suit pas la méthode historique de Szabó mais plutôt le système topographique du catalogue des incunables du British Museum en classant les livres selon les différents imprimeurs. Cette bibliographie s'étendra jusqu'au XIX^{e} siècle et des fac-similés, des tables concernant les auteurs, les titres, les imprimeurs, l'année et le lieu de l'impression la rendront encore plus riche et plus maniable.

A côté des livres, il ne faut pas oublier les journaux et les revues non plus. Ils figurent toujours dans des catalogues à part. Leur bibliographie hongroise a une riche littérature interrompue également après la guerre mondiale. Depuis 1936, nos bibliographies annuelles publient dans un chapitre à part les titres des journaux et des revues parus dans l'année respective et, en outre, Béla Dezsényi dirige un ouvrage d'ensemble qui présentera dans des tableaux cycliques toute la presse de langue hongroise ou non-hongroise parue en Hongrie. Jusqu'ici deux volumes en ont paru; l'un (vol. I.) présente le premier siècle de notre presse (1705—1805) et l'autre (vol. VII.) les périodiques publiés en Transylvanie sous la domination roumaine. Le troisième volume, contenant les titres des journaux et revues hongrois parus avant le traité de Trianon, est sous presse.

Une autre œuvre d'ensemble est la continuation de la bibliographie de Szinyei. C'est en 1912 que Szinyei publia le 14e et dernier volume de sa série. La suite, contenant des compléments à l'œuvre de Szinyei et les données biographiques des auteurs des livres publiés depuis 1912, est l'œuvre de Paul Gulyás. Les trois premiers volumes ont déjà paru, le quatrième est sous presse.

La tâche la plus difficile est de réunir la littérature étrangère relative à la Hongrie. Apponyi, Petrik et Kertbeny ont ramassé une importante matière depuis les plus anciens imprimés jusqu'à ceux de 1860. Les titres des livres de ce genre, parus entre 1860 et 1921, furent publiés dans la bibliographie en quatre volume de l'Institut Hongrois de Berlin. Mais, depuis 1921, on a écrit à l'étranger plus de livres sur la Hongrie que dans n'importe quelle époque précédente. Pour sauver cette riche et importante matière, la Bibliothèque Széchenyi devrait collaborer avec les Instituts Hongrois à l'étranger qui pourraient faire des recherches dans les bibliothèques respectives. Mais, pour mener à bien ce travail, il faut attendre que la guerre soit terminée.

Un autre problème à résoudre était celui d'un périodique spécial dont notre bibliographie avait besoin pour traiter de questions théoriques et historiques. Nous avons donc de nouveau assuré la publication régulière du Magyar Könyvszemle (Revue bibliographique Hongroise).

Voilà la réponse à la première question. Quant à la seconde question, c'est-à-dire le choix d'une forme bibliographique, il faut grouper la littérature selon tous les points de vue: dans l'ordre alphabétique, chronologique, topographique et aussi par matières. Les bibliographies annuelles doivent être alphabétiques, les bibliographies cycliques qui commenceront avec la production de l'année 1936 divisées selon les sujets des livres. Ces dernières paraîtront en cahiers, chaque spécialité aura son cahier. Ainsi la publication de la bibliographie cyclique ne devra pas être remise au jour où toute la matière sera déjà réunie et d'autre part les frais de l'édition seront départagées sur plusieurs années.

Comment assurer les conditions matérielles de nos éditions? Les nouvelles bibliographies annuelles sont publiées par la Bibliothèque Széchényi, car elles constituent, en même temps, les catalogues de son enrichissement annuel. C'est le Ministère de l'Instruction Publique qui couvre les frais de la publication des bibliographies cycliques, du moins de celles qui manquent encore. La nouvelle édition illustrée de la bibliographie de notre ancienne littérature (1473—1860) est à la charge de la fondation Todoreszku-Horváth qui permet la publication d'un volume par année. La publication de la nouvelle série des Ecrivains Hongrois, dirigée par Paul Gulyás, est assurée, chose rare dans cette branche de la science, par les souscriptions. Le Magyar Könyvszemle est édité d'une part grâce aux cotisations de nos douze grandes bibliothèques publiques et d'autre part grâce aux abonnés.

Trouver les sommes nécessaires à la publication de ces livres et périodiques est un grand point, mais cela ne suffit pas encore. Il faut aussi organiser le travail des collaborateurs afin que leurs manuscrits puissent être terminés et livrés à temps. C'est une question d'organisation qui doit résoudre des problèmes personnels et techniques.

L'organisation idéale pour ces travaux c'est la Bibliothèque Nationale Széchényi. C'est dans ses cadres que la plupart de nos bibliographies nationales furent élaborées. On peut même dire que la bibliographie hongroise n'est autre chose qu'un inventaire de la Bibliothèque Nationale Széchényi. Ses anciens livres et ses listes de titres permettent de compléter nos anciennes bibliographies et son dépôt légal fournit une ample matière aux nouvelles recherches de nos bibliographes. Il est donc de l'intérêt de la Bibliothèque que la bibliographie nationale soit aussi complète que possible, que ses descriptions de titres soient identiques à celles des catalogues de la Bibliothèque et que les volumes successifs de la bibliographie soient conformes à un grand plan établi d'avance.

Les rédacteurs des nouvelles séries de notre bibliographie sont, pour la plupart, des fonctionnaires de la Bibliothèque et le travail bibliographique est devenu un travail officiel.

Ainsi la publication successive et régulière des œuvres relatives à notre bibliographie nationale est pleinement assurée. Grâce aux nouvelles machines spéciales, une partie du travail se fait automatiquement et, par suite de ce travail plus ou moins officiel et en partie déjà mécanisé, l'œuvre si utile de nos bibliographes s'opère d'une manière continue et régulière.

Une tombe près du Danube

Par le R. P. E. CSÁVOSSY S. J.

SUR LA RIVE DROITE du Danube, dans le département de Fejér, s'élèvent, voisines de la capitale hongroise, les charmantes et riantes collines d'Érd.

Ce pays a été témoin des fameuses fêtes païennes de Hamzsabég, le pacha turc, et du long martyre de l'héroïque Szapáry. Sur la colline où se dresse l'ancien château, on voit au bord de la route qui conduit à la Visitation de Ste. Marie, une modeste tombe, toujours couverte de fleurs, symboles du printemps éternel dont jouit l'âme qui vivifia le corps gisant en ce lieu. Cette tombe n'est-elle pas comme une de ces sentinelles victorieuses qui montaient jadis la garde en cette région? Il semble qu'elle veille sur cette plaine immense, non loin du fieuve majestueux qui coule au bas de ces collines et auprès de la capitale si voisine qu'on en voit les cheminées et les tours.

Une simple croix, voilée de blanc, porte cette inscription:

Ici repose Sœur Marie-Marguerite BOGNER,
décédée à l'âge de 28 ans.
13 mai, 1933.

Malgré sa simplicité, cette tombe est un monument glorieux de la victoire de l'âme sur le corps. L'âme de notre bienheureuse plane peut-être sur cette plaine, aidant encore les âmes dont elle fut la mère spirituelle, par ses prières, ses sacrifices, sa charité, ses souffrances, et surtout par son union à Jésus. Cette modeste Religieuse pouvait dire d'elle-même à Notre-Seigneur, avec la petite Fleur de Lisieux: « Je devins mère des âmes par mon union mystique avec Vous ».

Ce zèle des âmes fut l'un des moteurs de sa vie; c'est l'héritage qu'elle laissa sur terre après la réalisation de son ardent désir: Le voir. — « Lui », c'est ainsi qu'elle appelait l'Epoux mystique des âmes. Nous savions toujours de qui elle parlait quand elle murmurait d'une voix ardente: « Lui ». Cette soif des âmes resta notre partage quand elle s'envola vers la patrie céleste.

Elle fut la première Sœur hongroise du pays vaincu qui partît pour le berceau de la future fondation de la Visitation hongroise, le monastère de Thurnfeld, dans le Tyrol, d'où elle devait revenir avec sa Supérieure bien-aimée et ses Sœurs pour fonder le monastère de la Visitation à Érd.

Elle en est aussi la première défunte, la première fleur que le Père céleste cueillit dans sa vigne terrestre pour orner son trône céleste, et la première victime qui attire de nouvelles et riches grâces sur cette vigne.

Marie-Marguerite, dans le monde Adèle Bogner, est une « convertie », mais sa conversion fut celle des Gonzague et des Petite Ste. Thérèse, car elle ne perdit jamais sa grâce baptismale, et le désir de la sainteté se manifesta très tôt en elle, comme le dit celle qui fut sa maîtresse à l'école élémentaire. Cette réalisation est d'autant plus admirable que l'enfant avait une frêle constitution et une mauvaise santé.

Dans son journal, elle mentionne sa conversion à la date du 7 juillet 1925:

« Tu me sequere . . . il y a à peu près six mois que j'ai entendu le doux appel de votre Cœur sacré, ô mon Sauveur adoré. Mon cœur sursauta, ému d'un doux pressentiment. Je vous suppliais instamment, après chaque communion, de ne pas vous éloigner, ô mon doux Jésus, je vous demandais de me donner la force de tout sacrifier pour Vous, de me montrer la voie par laquelle je devais vous suivre. Enfin, ô vie de mon âme, vous tournâtes votre Sainte Face vers moi. Votre Face sanglante, couronnée d'épines, se refléta dans mon âme. Je vis, je sentis clairement l'amour sacré de votre Cœur embraser le mien, et j'entendis enfin distinctement votre doux appel: « Tu me sequere . . . suis-moi! Vois-tu quel est mon amour . . . et toi? » Je sentis votre sang divin couler comme un fleuve de feu sur mon âme.

Un combat terrible se livra alors dans mon âme. L'enfer m'attaqua avec toute son armée. Mais votre bonté ne me délaissa pas un moment dans cette lutte qui dura deux jours. Sans vous, j'aurais succombé. Je vis sans cesse votre Face sanglante couronnée d'épines, agonisante, et j'entendis votre voix: « Je t'aime si ardemment, suis-moi, sans réticences . . . »

J'allai voir mon directeur. Il fut très bon pour moi et me donna les conseils opportuns. J'entrai ensuite dans la petite chapelle des Pères Piaristes. Là, agenouillée, le cœur frémissant, je prononçai mes vœux, mon Sauveur adoré, mes vœux perpétuels, irrévocables. Chaque palpitation de mon cœur, chaque désir de mon âme et tout mon cœur vous appartiennent maintenant, mon doux Jésus, parce que je suis votre propriété, votre bien, sans aucune réserve. »

Quels furent ces vœux? — Son journal nous le dit à la même date:

« Cœur sacré de Jésus, je fais vœu de virginité perpétuelle par les mains de la T. S. Vierge immaculée, de St. Joseph, de St. Ignace. Amen!

Cœur sacré de Jésus, je fais le vœu perpétuel de lutter jusqu'au dernier soupir pour suivre la voie de la perfection, par les mains de la Ste. Vierge immaculée, de St. Joseph et de St. Ignace de Loyola. Amen!

Cœur sacré de Jésus, je fais, jusqu'au 15 août 1925 le vœu d'éviter la moindre imperfection et de faire toujours ce qui vous plaît le mieux, afin que je vous suive en embrassant ma croix sur le chemin que vous avez tracé de votre sang sacré à ceux qui veulent être vos disciples. Cœur sacré de Jésus, je vous offre ce vœu par l'Immaculée-Conception, St. Joseph et St. Ignace de Loyola. Amen.

Elle renouvelle ce troisième vœu le 15 août de cette année, le 8 décembre et le 15 mars de l'année suivante. Le 18 mai 1926 elle le fait à perpétuité.

Le journal nous rend compte des sentiments qui l'animèrent après ses vœux:

« Mon cœur et mon âme surabondent de joie et d'amour. Vous seul me suffisez, je ne veux rien hors de Vous. Je regarde incessamment le tabernacle. Le premier pas est fait. Me voilà à votre suite. J'ai trouvé mon but: la voie que votre sainte Volonté a choisie pour moi. Ceux qui la parcourent ont partout une couronne d'épines, des plaies et la croix au cœur. Ils soutiennent une lutte âpre et épuisante pour ressembler de plus en plus à votre Cœur sacré. Mais le ciel habite au fond de leur âme. Leur bonheur, c'est la grâce sublime de pouvoir vous aimer. Vous êtes mon Fiancé adoré, mon Jésus. Je suis morte au monde pour vivre de vous seul. Votre amour est ma vie. Si vous cessiez de m'aimer, je mourrais immédiatement. »

Ici, elle se rappelle les fautes de sa vie passée et elle s'accuse avec une rigoureuse et sainte sévérité:

« Mon Jésus, je regarde votre sainte Face si douloureuse, votre divin Cœur ensanglanté, brisé par la douleur . . . j'ai aidé à tresser votre couronne d'épines, j'ai causé à votre cœur d'immenses douleurs par mes péchés . . . je vous ai cloué cruellement sur la croix . . . de la croix, vous tourniez vers moi votre douloureuse sainte face, vos yeux agonisants; et votre regard pénétra jusqu'au fond de mon âme, vos lèvres pâlies murmuraient: « Suis-moi . . . vois donc, je t'aime si ardemment. »

Cet amour et cette condescendance de son Dieu bouleversent son âme, et elle s'écrie:

« Jésus, vous oubliez que je vous ai crucifié et vous acceptez quand même cette misérable petite vie et mon amour si faible. Votre miséricorde infinie me confond! »

Elle répond à cette générosité et à cette miséricorde par l'expiation. Elle continue:

« Je vous supplie de me donner la couronne d'épines qui entoure votre cœur et de la tresser autour du mien afin que ce cœur coupable partage la douleur infinie que mes péchés vous ont causée. Vous m'avez exaucée, bonté infinie, vous seul connaissez et vous seul avez vu les tourments, la douleur terrible qui déchirèrent mon âme à chaque péché que je commettais, fût-ce le moindre. Cependant ce n'était rien en comparaison des immenses douleurs que je vous ai causées. J'eus un fervent désir d'endurer toutes les peines de l'enfer pour vous éviter la souffrance; ah! si je pouvais annihiler mes péchés! »

Telle est l'histoire de sa conversion du 7 juillet 1925.

Adèle n'avait pas 20 ans lorsqu'elle prononça ses vœux.

Elle naquit le 15 décembre 1905, le dernier jour de l'octave de l'Immaculée-Conception. Elle reçut au saint baptême les noms d'Adèle, Marie, Anne. Son père, le Dr. Jean Bogner était notaire à Melence et à Torontál-Torda. Il mourut en 1915. La famille quitta alors Torda pour aller habiter à Nagybecskerek. Adèle y acheva ses études au couvent des Sœurs de Notre-Dame. Elle

fit une très fervente première communion, le 11 avril 1915. Sa maîtresse nous le dit: « Adèle paraissait être au Ciel ». Le Ier juin 1923, elle fut confirmée. Elle était congréganiste et membre de l'Apostolat de la prière.

Son âme si sensible au bien reçut des impressions décisives pendant sa première retraite, en décembre 1923.

Adèle était très petite de taille et délicate, mais parfaitement saine. En 1914, elle eut cependant, ainsi que ses frères et sœur, une scarlatine dangereuse. Sa petite sœur en mourut. Quoiqu'on ne remarquât chez Adèle aucune altération dans sa santé après la maladie, une coxalgie se déclara plus tard du côté droit. Elle dut garder le lit pendant dix mois, et, les quatre suivants, avoir le pied immobilisé dans le plâtre. Ensuite, durant sept ans, elle fut contrainte de porter un appareil. La jambe droite demeura raide sans empêcher toutefois la malade de s'agenouiller.

Adèle était une enfant très aimable et vive, espiègle, même exubérante. Tout le monde l'aimait. Sa vocation surnaturelle se manifesta très tôt. Elle aimait la prière et suppliait son institutrice de lui permettre de l'accompagner dans ses visites au Saint-Sacrement. Etant encore élève des classes élémentaires, elle se plaça un jour devant sa maîtresse, et, joignant ses petites mains, lui dit: « Je vous en prie, je voudrais être sainte ». La maîtresse crut qu'elle plaisantait et répondit en riant: « Eh ! bien, Adèle, si c'est ainsi qu'ont l'air celles qui veulent être saintes, tu es peut-être sur la voie de la sainteté ». L'enfant reprit avec plus d'assurance: « Mais je veux être sainte; cela doit être si agréable d'être avec le petit Jésus, comme St. Antoine et les autres saints. Vous verrez, vouz verrez que je serai sainte ». Après une autre remarque de l'institutrice, l'enfant demanda: « Mais que dois-je faire pour être sainte? »

Pendant sa maladie, elle fut d'une patience admirable, toujours gaie et tendre envers sa mère et son entourage. Elle racommodait les bas de toute la famille et continuait diligemment ses études. Quand ses souffrances augmentaient, elle chantait pour les cacher à sa mère.

Avant sa conversion, elle parut avoir, pendant un certain temps, le goût du monde. Ses compagnes des classes supérieures la dépeignent comme une élève très intelligente, gaie, prête à toutes les espièglerie. Elle fumait même.

Son bon cœur était inaltérable: elle s'apitoyait sur chaque pauvre qu'elle rencontrait. Très affectueuse, elle était une enfant et une sœur aimante, serviable, une amie cordiale, une élève exemplairement appliquée et reconnaissante, pieuse, d'une charité inépuisable. Après sa première retraite, sa ferveur augmenta de plus en plus mais après sa conversion, c'est la vie parfaite qui devint la sienne. Cependant, quoique sa piété éclatât aux yeux de tous, on ne savait rien de sa vie intérieure. Son journal seul la trahit. Ses pensées, ses intentions, ses actions, ses prières, tout est au service des âmes. Le Curé l'appelle

« son petit vassal » parce qu'elle se consacre entièrement aux bonnes œuvres et répand le bien où elle le peut. Dans sa famille, on apprend par elle à aimer les Missions. Ainsi, un petit cousin se détourne, désenchanté, de son frère nouveau-né, en disant: « Il n'est ni nègre ni chinois ! »

Cette âme si ardente et si zélée entendit bientôt l'appel divin à la vie religieuse d'où, cependant, son infirmité et sa faible santé semblaient l'exclure.

Son ascension vers les hauteurs célestes paraît plutôt un vol rapide qu'une montée pas à pas.

A la date du 15 août 1925, on lit dans son journal les lignes suivantes soulignées de son sang:

« O Cœur sacré de Jésus, je m'offre à souffrir toute ma vie un lent martyre, à perpétuité, irrévocablement, par l'Immaculée-Conception, St. Joseph et St. Ignace de Loyola. Amen.»

Le sacrifice du martyre perpétuel date de la fête de St. Ignace:

« Mon doux Jésus, mon cœur est embrasé du désir de vous offrir un présent aujourd'hui et de vous prouver d'une façon quelconque que je vous aime vraiment. Mon Sauveur adoré, je me prosterne à vos pieds, mon âme, mon cœur avec toutes ses palpitations sont devant votre tabernacle, là-bas à Rome, près de la tombe de St. Ignace . . . Je renouvelle mes vœux et je vous en implore: acceptez ma petite vie misérable. Permettez-moi d'être irrévocablement vôtre, de mourir à tous et à tout afin de vivre uniquement pour vous, selon votre sainte volonté et votre désir, où et comme vous voudrez. Que mon cœur se consume pour vous dans une flamme d'amour ardent, que ma vie soit un lent martyre en expiation de tant de peines que l'ingratitude des hommes cause à votre saint Cœur, afin que leurs cœurs reviennent à Vous. »

Ici on voit déjà naître le zèle consumant qui l'embrasera plus tard et dont l'amour expiatoire fut le moteur.

Son désir du martyre spirituel porta les fruits d'actes énergiques:

« Oh! acceptez aujourd'hui quatre roses rouges comme gages de mon amour: le martyre de ma volonté en soumettant entièrement mes désirs à la volonté de votre Cœur sacré, et, dans les limites de la charité et de la justice, à la volonté des autres; le martyre de l'amour-propre vaincu en repoussant les tentations de petites susceptibilités, souffrant tout pour la perfection et pour vous, mon Jésus. Le martyre de l'abandon, en acceptant avec une reconnaissance égale de vos mains sacrées, la peine et la joie, ô mon Sauveur. Le martyre de l'amour sacrificateur en me laissant guider seulement par la grâce dans mes difficultés, sans écouter la nature. »

Sentant sa faiblesse, elle se confie à Dieu:

« Sans Vous, je ne puis rien . . . je vous implore, protégez-moi, défendez-moi, Seigneur! »

Avant de s'engager sur le chemin des hauteurs célestes, elle choisit un guide sûr qui pût la mener directement au but: la petite Fleur de Lisieux. Sa petite voie l'attira: « Elle m'apprend à être petite, tout à fait petite » . . . afin qu'on ne la remarque pas. Qu'on la piétine, et que la petite fleur appartienne entièrement à Jésus, dit encore son journal (1925. IX. 21).

L'amour de Jésus allait toujours croissant:

« J'aime la souffrance, la croix, et je vous supplie de me donner le calice d'amertume et de permettre que je le vide entièrement pour vous . . . afin que je sois l'holocauste de votre amour miséricordieux, que je meure d'amour pour vous . . . »

Ces paroles contiennent le programme de sa vie en moins de huit ans.

Le soleil qui éclairait cette vie exceptionnelle, c'était le St. Sacrement de l'autel.

A la campagne elle ne peut communier et elle en exprime sa douleur dans son journal le 25 août, cinq semaines après sa conversion:

« Mon doux Jésus, vous venez si rarement dans mon cœur, vous le laissez orphelin depuis cinq semaines déjà. Souvent, il me semble que vous m'avez délaissée, que vous m'avez abandonnée à ma misère et à mes péchés. O vie de mon âme, depuis longtemps j'aurais succombé de désir si je ne m'étais réfugiée spirituellement dans votre tabernacle avec toutes les aspirations de mon cœur et de mon âme. Je le comprends, vous voulez m'éprouver, voir si mon amour serait fort et constant, et votre bonté me soutint toujours. Mais un jour encore et de nouveau je me prosternerai à vos pieds avec un cœur enflammé et votre cœur sacré visitera chaque jour réellement le pauvre mien pour en faire le cœur le plus riche et le plus fort de l'univers. »

Séjourner près du Bien-Aimé, son divin Epoux, converser avec Lui, s'offrir comme victime, expier, était alors déjà tout son bonheur. Selon le témoignage de sa mère, Adèle méditait et priait des heures entières, malgré sa nature et son humeur exubérantes. Quand elles voyageaient ensemble, elle disait joyeusement en apercevant une église: « Jésus demeure là ». Sa mère dit qu'elle ne manquait pas de recevoir la sainte communion, même tard dans la matinée, lorsqu'elle revenait de voyage.

« Mon bon Jésus, — s'écrie-t-elle une autre fois dans son journal, — je vous désire ardemment, ô mon Roi, prisonnier du Tabernacle! Surtout le soir, lorsque vous êtes délaissé, seul; alors une force invincible m'attire vers vous, Jésus. Mon âme et mon cœur sont en feu alors, je sens que la flamme de votre cœur m'embrase, que vous m'avez tout donné . . . Une petite porte nous sépare, mais pourtant vous m'inondez d'amour. L'obstacle disparaît, tout s'efface, il n'y a plus que nous deux, vous et moi. »

Ses sentiments la poussent aux actes. Elle demande à être clouée sur la croix. Quelques vains essais d'abord, puis Jésus lui donne, en même temps que la croix, la joie de la vocation religieuse au monastère de la Visitation, après la guérison d'une grippe très grave suivie de pleurésie.

C'est le 6 août 1927 qu'elle quitte le monde pour la Visitation de Thurnfeld. Adèle est pleinement heureuse de pouvoir enfin se consacrer à Dieu. Quoiqu'elle eût ressenti les douleurs de la séparation de sa famille très aimée, elle était inondée de joie:

« Jésus, — écrit la nouvelle postulante, — être ici me semble un rêve ! Vous aimez donc vraiment votre petite fiancée, puisque vous l'avez détachée de tout et de tous afin qu'elle soit à vous. Six août! Jour de grâces! En ce jour, ô mon Jésus, vous m'avez laissé prendre un peu part à vos souffrances du Jardin des Oliviers, j'ai eu une goutte de l'amertume et de l'agonie que vous souffrîtes . . . »

Adèle se réjouissait parce qu'elle connaissait la portée de ce qu'elle faisait et elle en ressentait tout le poids. Elle commença son postulat avec une ferveur sans pareille; tout l'étonnait mais tout lui plaisait: chaque cérémonie et chaque exercice. Elle fut la plus fidèle et la plus joyeuse novice parce qu'elle aimait par dessus tout sa vocation. On ne pouvait lui parler assez des mémoires et des annales de l'Ordre. Tout l'enthousiasmait.

Le jour de sa prise de voile de « prétendante », elle s'offrit à Jésus comme holocauste d'amour pour les prêtres et les missions. Cette offrande anima toute sa vie spirituelle à la Visitation. Sur son lit de mort, elle dit à son confesseur qu'elle avait offert toute sa vie pour les prêtres.

Après sa première retraite à la Visitation, son union intime avec Jésus, trait caractéristique de sa vie spirituelle, augmenta encore. Ces rapports intimes, empreints d'esprit d'enfance évangélique, charmaient ceux qui connaissaient son âme. Malgré les grâces dont Dieu la comblait, elle se tenait pour « la misérable, la mendiante ». L'humilité lui était naturelle, elle était à ses propres yeux la dernière de toutes; elle ne voyait aucune vertu en elle-même. Toute louange lui était pénible. Cette simplicité était une marque distinctive de son âme.

Son postulat fut le prélude du grand jour de sa prise d'habit. Elle prépara longtemps sa robe nuptiale. Dans ce but, elle écrit le 29 janvier 1928:

« Jésus, je vous promets de vous montrer, avec votre secours, un visage souriant. Je ne veux pas pleurer, quelque lourdes que soient les croix que vous m'enverrez. Je ne veux pas oublier que du Tabernacle vous m'observez sans cesse, et ainsi j'aurai toujours la force de sourire . . . »

Ces paroles nous prouvent qu'au sein de son bonheur Adèle avait pourtant de petites croix à porter; mais elle n'en parlait jamais.

Impossible de décrire le bonheur qu'elle ressentit le jour de sa prise d'habit. Ceux qui y étaient présents l'admirèrent. Elle-même écrit à sa mère: « On ne peut pas décrire cela, il faut le vivre ». — On lui donna le nom de Ste. Marguerite Alacoque: Marie-Marguerite.

Les mois suivants accrurent sa dévotion au St. Sacrement et à la Ste. Vierge, à laquelle elle s'était consacrée depuis longtemps comme esclave. A la fête de la Visitation de cette année, elle dit dans son journal: « Sainte Vierge ma Mère, aujourd'hui, fête de notre saint Ordre, nous promettons — car sans vous je n'ose le faire — nous promettons à votre divin Fils, mon époux, que le « Magnificat » sera la réponse à tout ce que vous m'enverrez; mes lèvres ne laisseront échapper aucune plainte, même si mon cœur doit beaucoup souffrir, même si la nature se révolte, aidez-moi, ô mon Jésus, ô très sainte Vierge, à chanter alors de grand cœur le « Magnificat ».

Sa dernière maladie prouva qu'elle sut tenir sa promesse. Elle avoua à son directeur et à sa supérieure qu'elle n'avait jamais été impatiente et n'avait jamais désiré, même un instant, moins souffrir que la mesure voulue par Jésus.

Pendant l'été de cette année, on fonda la Visitation d'Érd en Hongrie. L'ancienne Mère Supérieure de Thurnfeld, Marguerite-Marie Böhm en entreprit la fondation avec six sœurs. Marie-Marguerite était une des pierres fondamentales de ce nouvel édifice spirituel. Ici, le désir de la mort, à seule fin d'être plus à Jésus, s'accrut avec intensité, quoiqu'elle fût résignée à vivre aussi longtemps que son Bien-Aimé le voudrait. L'obéissance lui imposa de sacrifier ses sentiments; elle s'offrit donc pour une longue vie.

Son désir d'union à Jésus fut cependant exaucé dans une certaine mesure. Cette année-là, elle prononça ses premiers vœux, le dernier jour de l'octave de l'Ascension 1929. A cette occasion, elle écrivit à sa mère: « Ma chère et bonne maman, voilà le cinquième jour de ma retraite. Seule avec Lui! Encore trois jours et je serai entièrement à Lui! Maman, je sens que, dans cette vie nouvelle, on respire l'air surnaturel... Mon cœur et mon âme débordent de Lui »...

Marie-Marguerite fut une professe parfaite comme elle avait été un modèle de novice. Sa supérieure dit que Dieu lui avait, pour ainsi dire, infusé l'esprit de l'Ordre, car, malgré le peu de loisir dont elle disposait pour lire et étudier les écrits des saints fondateurs, elle en avait pourtant une grande connaissance. Sa mémoire gardait fidèlement tout ce qu'elle entendait ou lisait, et ainsi elle régla sa vie religieuse.

Sa fidélité, toujours égale et constante, qui embrassait toutes les vertus, laissait pressentir que Dieu la comblait de grâces extraordinaires. Son père spirituel affirme en effet qu'elle arriva à la plus intime union avec Jésus. On peut dire qu'elle ne vivait que de Lui et par Lui. Une Sœur avoue que Marie-Marguerite lui donnait toujours

l'impression que rien ne l'intéressait en dehors de Dieu. Et pourtant on ne peut nier que, jusqu'à sa mort, elle ne s'intéressât vivement à tout ce qui touchait la nouvelle fondation. Les grands desseins de l'Eglise, de l'Ordre, le salut des âmes, étaient aussi ses préoccupations constantes.

Elle aimait sa supérieure d'une affection filiale et priait beaucoup pour sa famille; mais elle rapportait tout à Dieu.

La vie de la Visitation est un enchaînement de petites obligations, et la fidélité à celles-ci est une suite de petits sacrifices, d'abnégations, de devoirs qui changent continuellement du matin au soir. Notre petite sœur en fit une vie d'amour parfait de Dieu jusque dans les moindres détails, une vie de charité envers le prochain jusque dans les moindres nuances. Son cœur si tendre effaçait en elle tout ce qui était contraire à la charité, mais lui faisait aussi ressentir toutes les fautes contre cette vertu. Elle ne laissait passer aucune occasion de rendre service. Sa vie était un labeur continuel car elle considérait chaque minute perdue comme une faute contre la sainte Pauvreté.

Une Sœur raconte que, lors de son entrée au Noviciat, Marie-Marguerite vint la chercher à la Chapelle et lui dit: « Nous serons ensemble chez Jésus ». — Un jour qu'on demandait un dur labeur à une sœur déjà surchargée, Marie-Marguerite s'entremit en disant: « Ne soyez donc pas si cruelle, la pauvre est si occupée ».

Elle aimait la sainte Pauvreté et ses conséquences si sensibles dans une nouvelle fondation. « C'est si beau d'être pauvre », écrit-elle à sa mère. A sa cousine elle écrit: « Cela m'est tellement égal de manger une soupe aux pommes de terre ou une tarte ».

Le 16 mai 1932, elle émit ses vœux perpétuels. Ce fut la dernière fête de sa vie. La fièvre consumait déjà son corps; mais l'amour l'absorbait entièrement et lui fit écrire ces dernières paroles dans son journal: « Mon Dieu et mon tout ! »

Une semaine après sa profession, la fièvre la terrassa. On la mit au lit qu'elle ne quitta que peu de fois au cours d'une année. La maladie l'envahissait. Dieu la frappa de plusieurs maux. Cependant, elle fut ce qu'elle avait été avant sa maladie: également gaie, aimable et bonne, faisant même des plaisanteries sans jamais montrer de l'humeur. Elle s'intéressait à toutes et à tout sans jamais exprimer de désir personnel et sans jamais se plaindre. A tout, elle n'avait qu'une réponse: « Ceci ... cela ... c'est pour Lui ».

Elle n'avait pas peur de la mort. « Malgré ma fragilité, dit-elle à son père spirituel, je n'ai pas peur de la mort. »

Quand les maux de tête l'accablaient, elle pensait aux missionnaires qui peinaient dans les climats tropicaux. Pendant ses fièvres dévorantes, elle disait: « Si je pouvais seulement réchauffer ceux qui sont dans les glaces éternelles. Je suis un fourneau brûlant, si je pouvais incendier les cœurs glacés des humains ! »

Ses derniers jours furent très pénibles. A l'aurore du 13 mai, elle dit: « C'est mon dernier jour ». Une heure plus tard, des souffrances inouïes l'accablèrent, les plus grandes de toute sa maladie. «Je souffre des douleurs surhumaines», dit-elle en demandant le médecin. On réussit cependant à calmer ses souffrances avant l'arrivée de celui-ci. Elle ne parla plus ensuite. A trois heures et demie, son confesseur lui donna encore une fois l'absolution. Elle promit de prier pour lui et pour son directeur au ciel. Vers cinq heures, elle dit à sa supérieure: « Je ne vois plus ». Quelques instants plus tard, elle murmura avec grand effort: « Merci ». Puis elle resta immobile. Sa respiration était tout à fait égale. A cinq heures et demie, elle rendit doucement le dernier soupir. Son âme s'était envolée vers Celui qu'elle désirait et qu'elle avait tant aimé. Une paix profonde se reflétait sur son visage transfiguré. Les rayons du soleil couchant qui éclairaient rarement sa pauvre chambrette sombre, dorèrent ce soir-là sa cellule.

Les fidèles vinrent en groupes voir « la belle défunte » exposée dans le chœur. Ils couvrirent de fleurs le corps virginal.

On l'enterra le 15 mai.

Le séjour terrestre de Marie-Marguerite finit avec sa mort, mais son âge éternel commença alors. C'est de l'éternité qu'elle répand sur nous les rayons de sa gloire et de son bonheur.

Sa réputation de sainteté croît chaque jour. Son procès a été intenté.

On l'invoque en Autriche, en France, en Allemagne, en Belgique, en Angleterre, en Chine, en Amérique. Sa biographie a été éditée en hongrois, en allemand, en français, et en italien.

Marie-Marguerite prouve qu'elle veut et qu'elle peut aider. De nombreux témoignages attestent son intercession efficace.

Une femme tomba malade, le 7 août 1937, d'une grave toncillitis qui attaqua le cœur et les arthrites. Après deux mois de fortes fièvres et de soins inutiles, le médecin avoua son impuissance et n'ordonna plus de remède, laissant espérer tout au plus une amélioration après un séjour à l'hôpital de deux ou trois mois, mais excluant toute pensée de guérison. C'était le 22 septembre. Le 25, des Sœurs font parvenir à la malade une relique de Marie-Marguerite. Elle entendit alors parler de Marie-Marguerite. Ecoutons la malade elle-même: —« Ma fille m'apporta la relique vers une heure. « Va dîner », lui dis-je, je prierai en attendant. J'enveloppai la relique dans un papier et la mis sur ma table de nuit. Me tournant vers la relique, je priai Marie-Marguerite intensément de me rendre la santé à cause de mes enfants. Une jeune femme se présenta alors à la porte avec un voile sur la tête; elle joignait les mains. Je lui demandai qui elle était. J'étais bien éveillée: mes enfants venaient de me quitter. Elle ne répondit pas, mais disparut. Je recommençai à prier et elle reparut. Je m'assis alors dans mon lit et lui demandai ce qu'elle désirait de moi afin que

Dieu me donnât la grâce de la guérison. Alors elle joignit les mains, me regarda humblement et inclina la tête sur ses mains, comme si elle voulait me dire de prier. Puis elle disparut de nouveau. Je pris la relique et l'appliquai sur ma jambe, en traçant la croix sur le point le plus douloureux. J'eus un frisson violent et mes douleurs cessèrent. Lorsque mon mari et mes enfants revinrent, je pouvais mouvoir ma jambe: je me sentais guérie. Je voulais me lever, mais mon mari ne me le permit pas. Le lendemain matin, je me levai cependant, fis mon lit moi-même et constatai que l'enflure des jambes avait disparu . . . Lorsque le médecin vint me voir, le 28 septembre: ‚Vous êtes guérie, dit-il, vous n'avez plus de fièvre, l'enflure a disparu, vous n'avez plus même besoin de médicament».

La femme affirma sous serment la vérité de ce récit. Le mari et les enfants furent les heureux témoins de cette guérison subite et les médecins rendirent leur témoignage par écrit.

Madame André Vadász avait eu une fracture de la main gauche à la suite d'un accident. Quoique l'os fût guéri, elle ne pouvait cependant se servir de sa main qui était restée enflée et raide, si douloureuse aussi que la malade ne pouvait dormir. Deux mois plus tard, elle se rendit chez un médecin dans une ville voisine, le 23 juin. Elle se plaignit surtout de ses insomnies qui l'affaiblissaient et demanda au médecin de la secourir ou de permettre qu'elle allât à Budapest; ce à quoi le médecin consentit de préférence.

A son retour, son fils, courant à sa rencontre, lui dit: «Aie confiance, maman, je te guérirai. Ta sœur religieuse a envoyé une relique de Marie-Marguerite et nous demande de faire une neuvaine. Elle nous assure que tu guériras. Attache cette relique à ta main et aie confiance en Dieu.» — Madame Vadász fit comme lui disait son fils et se coucha. Le matin elle s'éveilla tout étonnée d'avoir dormi et constata que sa main était entièrement guérie. Marie-Marguerite avait fait un «miracle». La dame retourna le jour même chez le médecin qui témoigna par écrit de la guérison.

Impossible de citer les nombreux secours obtenus par l'intercession de Marie-Marguerite. Elle paraît être une «petite Ste. Thérèse» hongroise et Sa Sainteté Pie XII, étant encore cardinal Pacelli, exprima en ces termes, au Congrès eucharistique de Budapest, l'espoir du diocèse de Székesfehérvár, où Marie-Marguerite expira: «Et Nous Nous joignons avec plaisir au pieux espoir du diocèse de Székesfehérvár qui désire l'élévation sur les autels d'une âme très pure, Marie-Marguerite Bogner, servante de Dieu, que la dévotion à l'Eucharistie mena sur les hauteurs de la sainteté.»

Les actes du procès de béatification se trouvent déjà à Rome et une heureuse coïncidence fit nommer Son Eminence le Cardinal Pellegrinetti, jadis Nonce à Belgrade, qui avait alors confirmé Adèle, «Cardinalis Ponens» de la cause de béatification.

Poésies

Par LEILA de DAMPIERRE

L'IRIS NOIR

Bel iris noir du triste amour,
Casque emplumé, corps de velours,
Cœur de ténèbres,
Survivant des bonheurs défunts
Si endeuillé que ton parfum
Semble funèbre;

Pourquoi viens-tu, dès le printemps,
Près des muguets, les attristant
Comme un reproche?
Bel iris noir trempé de pleurs,
Hallebardier de la douleur.
Que viens-tu dire aux autres fleurs?
« La mort est proche. »

LA NEIGE TOMBE

Un monde a disparu, un autre se révèle,
Où donc est la colline, où l'arbre que j'aimais?
Partout la neige règne, et sa blancheur nivelle
La courbe des vallons, la grâce des sommets:
Grand rucher virginal dont les folles abeilles
Prennent peur de la terre où nul ne se réveille
Et remontent, dansant un quadrille incertain.
C'est un déroulement d'immenses farandoles.
Un pâle carnaval de confettis qui volent,
C'est un bal éperdu de feux follets éteints.

O neige hallucinante, ô mystérieux charme,
Envoûtement de mort, vertige de douceur . . .
Dans la muette nuit, tes beaux flocons danseurs
Voilent toute misère, apaisent tout vacarme
Et referment sur nous des infinis troublants.
Mais quand j'attrape au vol un des papillons blancs,
Dans le creux de ma main je retrouve une larme.

CHANSON

Pas légers dans la neige
Où vous en allez-vous?
Si furtifs et si doux,
Misère ou sortilège,
Seuls et nus dans la neige
Où vous en allez-vous?

Au rendez-vous d'amour
Ou bien au cimetière?
Jolis pas de lumière,
Disparus sans retour,
J'ai perdu vos contours
Glacés au carrefour:
Sortilège ou misère,
Ou rendez-vous d'amour?

LA RIVIERE DES OMBRES

On l'appelle chez nous la Rivière des Ombres.
Le cours en est secret, le bonheur abrité,
Les bords aussi voisins que des murs habités
Cachent partout le ciel que des arbres encombrent.

Elle est douce et tiédit dans ses courbes sans nombre
Un encens résineux et des nids agités.
Les oiseaux migrateurs y ont droit de cité;
Mais l'homme la dit triste: elle est profonde et sombre.

Dans son cours d'émeraude, au cœur même des bois,
J'arrête mon bateau près du bord, car je vois
Une blanche maison qui se mire au rivage.

Est-ce un songe vécu, un péché pardonné?
Quoi, l'amour est ici parmi les fleurs sauvages?
Hélas! le toit fléchit sur l'âtre abandonné.

ENFANCE

Quand l'Orient natal vient me trouver en rêve
Une âpre nostalgie en mon âme s'élève
Des choses que j'aimais;
Car j'ai vu, tout enfant, de si grandes merveilles
Que mon âme éblouie en cherche de pareilles
Et n'en trouve jamais.

Le Bosphore chantait sur la lente cadence
Des rames de caïque et je revois la danse
Des reflets au plafond.
Tout revit, l'accent chaud, guttural des nourrices
L'étonnante éclosion des couleurs qu'elles tissent
Des contes qu'elles font.

La mienne qui venait du Yemen sobre et fort
Me fit don d'un collier contre le mauvais sort
Fait de turquoise et d'ambre.
Et croyant conjurer dix fléaux différents
Cueillait les basilics qui luisaient odorants
Au balcon de ma chambre.

Lorsque l'Inexplicable assombrissait mes yeux
Qu'un chagrin sans espoir me faisait fuir les jeux
Elle avait ses cymbales,
Ou pour m'exorciser, brûlant du grain béni
M'entourant de fumée aux cercles infinis
Déchiffrait les spirales.

O Toi! qui dans la nuit, pour calmer ma frayeur
Lorsque hurlaient les chiens errants, que le veilleur
Criait feu et pillage
En frappant sur le seuil son lourd bâton de fer,
M'apportais en secret les fruits bruns du désert
Venus de ton village,

Sais-tu que la science et les versets des sages
N'ont jamais pu me faire oublier tes présages
Mystérieux avis,
Ta foi dans l'inconnu, les astres, les symboles
Et qu'en ce siècle dur, ton âme ardente et folle
Dans mon âme survit?

Un bien méchant homme

Par CHARLES MOLTER

EST-CE QUE nous reverrons encore la paix et la quiétude du début de ce siècle insouciant? lorsque les armes de notre petite ville montraient encore une tête de bœuf avec merlin et que notre homme de fer, le maire Bodoni faisait la guerre à ce symbole antique? Avec son menton vigoureux, ses yeux bleus à fleur d'eau et son visage glabre à la romaine, il avait l'air de vouloir supplanter la tête de bœuf par son chef si noble et le merlin par la truelle des maçons. Car les grandes beuveries, sous son régime, cédèrent la place au travail fiévreux, notre bourgade, grâce à lui, fut transformée en une ville, et le menu peuple, gagnant mieux sa vie, se mit à s'habiller comme les riches. En attendant, le maire ne supportait guère que la noblesse ou la magistrature se moquât de nos nouveaux entrepreneurs serrés dans leurs habits et coiffés de hauts de forme à l'inauguration d'un édifice public. Il y avait, chaque mois ou presque, une solennité de ce genre dans la ville, au grand dam de nos braves trompettes qui, dans l'orchestre des pompiers, avaient déjà mal au visage à force de ponctuer de leur musique les ovations qui accueillaient les toasts; les hourras n'en finissaient jamais chaque fois que la taille imposante de Bodoni se levait pour prononcer un nouveau discours.

Mais comme notre maire parlait bien! Ses périodes, certes, étaient plus spacieuses que les places publiques de sa ville, cependant chaque boucher, bottier, épicier en comprenait les moindres allusions car chaque mot signifiait une initiative profitable pour tous. C'est que le premier citoyen de la ville parlait toujours en leur nom, dans un pluriel majestueux, tout en faisant entrer la civilisation de toute l'époque dans ses rêves grandioses de reconstruction. C'étaient des rêves par excellence sicules, avec des édifices en style néo-hongrois, des tulipes, des peintures murales, des symboles tirés des guerres d'Attila, des décors rustiques, des ballades populaires et aussi les produits de la culture la plus moderne, tous cela filtré par son âme et réalisé selon son goût individuel. Il se savait tellement original que, depuis trente ans au moins, il ne lisait plus de livres; la dernière de ses lectures avait été le « Cygne Bleu », et encore parce que l'auteur le lui avait dédié. Peu à peu il réussit à former toute la population à son image, en un lieu commun unique, revers de la plaquette Bodoni, offerte au maire par ses admirateurs. Il était donc plus que criminel de ne pas reconnaître la grandeur d'un tel homme de sorte que même Jean Csete, le jeune secrétaire de l'Hôtel de Ville, toujours moqueur, parlait de son chef avec respect, bien qu'à sa manière, dans la société.

Cependant, rue du Cloître, il restait quelqu'un, un vieux Hongrois au cou de taureau, très riche et très conservateur, dont la haine envers Bodoni ne voulait jamais désarmer. Lorsque le maire fit faire pour le collège dont il était le bienfaiteur, son portrait et que, la main droite dans la poche, son effigie fut accrochée à côté de la tribune de la salle des fêtes, le père Jánossy, son farouche adversaire, fit faire le sien, la main gauche dans la poche, pour l'école adverse qui vivait de ses dons. Il s'opposait constamment, obstinément au maire, puisqu'il n'attendait plus rien de la vie publique pour sa personne; il vivait retiré dans sa vieillesse, ne voulant s'occuper que de sa fille, Catherine. Mais s'il était en société, il s'attaquait aussitôt aux dirigeants de la ville et toutes les fois que Jean Csete faisait l'éloge devant lui d'une création récente de Bodoni, le vieux lui demandait en se tournant les pouces sur le ventre:

— Alors ce nouveau palais est-il prêt? Ce palais du fonds de retraite? Pourquoi un palais pour les pauvres retraités? Est-il tout à fait achevé?

— Entièrement prêt! Et quel joli toit!

— Bien! Et, dis, est-ce qu'on a gravé sur la façade principale qu'il « fut élevé anno Domini 1903, 5me année de l'entrée en fonctions de M. le maire Bodoni »?

— Comment donc! en lettres d'or, pour la postérité!

— Alors c'est à la postérité d'en payer les frais sous forme d'impôts! Car nous autres, pauvres contribuables, ne pouvons guère assumer la charge de tant de splendeurs!

Cependant, le père Jánossy avait tort. En vain s'acharnait-il contre le rythme américain avec lequel les constructions se succédaient tandis qu'on accumulait fautes sur fautes. Certes, la Transylvanie est loin de l'Amérique, mais elle est tout aussi loin de l'Asie, et elle a besoin de confort, d'asphalte, de conduites d'eau, de gaz et de travaux publics, même si ces travaux restent défectueux. C'est du moins ce qu'expliquait Jean Csete, malgré sa réputation de méchante langue, car, en général, il disait du mal de tout le monde chaque fois qu'il en avait l'occasion. Aussi, le craignait-on comme le feu et s'il fut élu secrétaire de mairie c'est que l'on avait peur de lui et qu'on espérait l'amener à écrire au lieu de parler. Seul le père Jánossy le méprisait un peu:

— Ne croyez pas, mon cher Jean, que vous soyez réellement courageux! Si l'on se moque de tout le monde, il faut s'attaquer aussi à ceux d'en haut et non seulement à ceux qui vous entourent! La vie n'est pas un salon, vous avez besoin de devenir encore plus méchant pour que quelqu'un se décide à vous confier sa fille.

Et tout en ronchonnant ainsi, le vieux regardait sa Catherine, dont il savait que depuis assez longtemps déjà Csete était épris. Mais il l'aimait à sa manière, car il ne se serait jamais déclaré, il l'aimait en se moquant, en la taquinant toujours, et Catherine elle-même ne

le supportait que parce qu'elle l'aimait aussi de son côté, elle l'aimait peut-être précisément pour sa nature si moqueuse! Pourtant, M. le Secrétaire commençait déjà à perdre ses cheveux; seuls ses petits yeux brillaient, tout pétillants de jeunesse, au milieu de sa grosse tête ronde et il était si vif, si mobile en parlant que, même assis et tant qu'il n'avait pas fini de discourir, il tiraillait de ses deux mains, comme un commis de magasin, ses larges culottes.

Catherine, de son côté, approchait de la trentaine, elle avait lu et voyagé beaucoup, elle était plus lettrée que ses prétendants, mais elle se gardait bien d'en rien montrer, car, en vraie femme, elle préférait assister aux discussions et aux luttes ardentes auxquelles se livraient, à cause d'elle, les hommes de son entourage. Ce qui l'amusait le plus, c'étaient les duels oratoires entre Jean Csete et le petit lieutenant Kamprat qui, sous la protection de son uniforme, dénigrait systématiquement le maire pour s'assurer les bonnes grâces du père Jánossy. D'origine morave, l'officier d'infanterie regardait plutôt timidement la jeune fille, mais, dans la chaleur de la discussion et en remettant son monocle à son œil gauche, il lançait des mots franchement grossiers à l'adresse du secrétaire. En secret, cependant, il examinait Catherine avec une sensualité plutôt indiscrète: comment ces chevilles si minces, si fines pouvaient-elles supporter cette haute taille si pleine et pourquoi ces cheveux de jais avaient-ils ce reflet de métal? Certes, parfois une grimace de vieille fille assombrissait peut-être son visage, à moins, comme se le disait Kamprat, que ce ne fût la conscience de sa richesse, capable de fournir plus d'un apport dotal. Et il ne savait comment ni pourquoi, mais il lui était fort difficile de dominer son désir; son front se couvrait de sueur et sa poitrine se gonflait sous sa tunique chaque fois que, de temps en temps, il sentait venir la possibilité d'une déclaration. Depuis un an déjà, Csete était son rival dans cette maison. Tout le monde comprenait chez les Jánossy qu'ils étaient les deux seuls prétendants sérieux: Csete avait plus de chances auprès de Catherine, et Kamprat auprès du père.

— Il est déjà aussi bon Hongrois que les petits-fils des hussards de Bach. Il a appris notre langue dans les garnisons hongroises — insistait ouvertement le vieux pour mettre en valeur son favori.

— Est-ce la faute de Csete s'il n'est que Sicule? — répliquait la jeune fille en secouant la tête. Ses grosses nattes, telles deux cravaches noires, tombaient par devant sur ses genoux et brillaient dans le soleil du matin.

— Et puis nous demeurerons au bas de la ville comme les fonctionnaires tchèques du temps de la dictature, qui avaient peur des villes hongroises?

— Voyons, fillette, — disait le vieux en se fâchant tout rouge, — Kamprat est un excellent Hongrois, un brave soldat, non pas comme ce Csete, plein de ruse et de cynisme et qui n'a d'égards que pour

son cher Bodoni. Aussitôt qu'il entre, pour me taquiner, il n'a plus que Bodoni dans la bouche. Et il est si peu sérieux que jamais je ne sais à quoi m'en tenir. Hier encore, tu étais en ville avec Kamprat; je suis donc resté seul, avec lui, à la maison. Aussitôt qu'il a appris avec qui tu étais sortie, il n'a plus tari d'éloges au sujet de son Bodoni. Pourtant, j'avais bien envie de lui demander pourquoi il vient chez nous et si ça durera encore longtemps.

— Mais père!

— Mais crois-tu qu'avec lui on puisse en venir jusque-là? J'ai réussi tout juste à lui demander comment il allait, à quoi il m'a répondu qu'il ne faisait qu'exister et que la veille au soir il avait assisté au dernier banquet Bodoni. Monsieur le Maire avait déclaré que même mort, au cimetière, il se sentirait attaché, de tout son cœur, à sa ville bien-aimée! — Comme si, depuis vingt ans, je ne voyais chaque jour des preuves de cet attachement! — ajouta en maugréant le père Jánossy.

— Et Csete m'a encore raconté que Bodoni aurait dit en frappant du poing sur la table: « C'est la position de la Monarchie, grande puissance européenne, qui exige que notre ville se développe ici, aux confins orientaux du pays! » — Et Csete a ajouté que tous les maîtres-maçons avaient applaudi à tout rompre. Mais — toujours selon ce brave Csete — le maire a mérité ces ovations car il parle d'or et abonde en sagesse . . .

Le père Jánossy, pour calmer sa colère, ralluma sa belle pipe en écume de mer et continua d'un ton résolu:

— J'ai bien vu qu'il voulait me faire marcher. Alors je l'ai attaqué à l'endroit le plus sensible. Je lui ai demandé ce qu'il pensait en général de ce Kamprat et, en particulier, de ses fréquentes visites chez nous.

— C'est dommage! — dit Catherine, attristée. — Et qu'est-ce qu'il a répondu?

— Il a fait l'éloge de Kamprat. Il n'en impose pas par sa taille — a-t-il dit — mais il se tient très bien et il offre un spectacle surprenant lorsqu'il marche, en présentant l'épée, à la tête de ses troupiers. Et il a même ajouté que s'il avait une fille à marier, il la donnerait tout de suite à Kamprat.

— Ah, le brigand! — soupira la jeune fille, en haussant les sourcils.

— Quant à moi, je l'ai tout de suite approuvé. Comme si Kamprat m' avait déjà demandé ta main. Je lui ai fait entendre ouvertement que tu devais épouser Kamprat. Crois-tu que ça l'a effrayé? Point du tout. Il m'en a félicité. Et il m'a seulement demandé la grâce de pouvoir vous saluer lors du dîner de fiançailles: « porter un toast au jeune couple », c'était là sa propre expression. Car il veut montrer, a-t-il dit, qu'il sait parler comme Bodoni. Encore et toujours Bodoni! Et comme un maniaque, il a souligné encore que ces

fiançailles mêmes allaient avoir lieu sous le règne du grand Bodoni. C'est comme le tournant du siècle qui se passe également sous ses auspices. Eh bien, Catherine, je te déclare que ce n'est pas un homme sérieux. Tu ne le connaîtras jamais à fond, c'est un homme frivole et instable et non d'une virile méchanceté. Ce n'est pas lui qui sera capable de jamais supplanter un Bodoni!

Catherine menaça son père de son index:

— Nous sommes deux à décider de mon mariage: Vous et moi. Et moi je ne donne pas encore ma voix. — Là-dessus, elle quitta la chambre sans plus tarder. — Et l'après-midi, sous la tonnelle, elle reçut Csete d'un air plutôt grave:

— Dites-moi, Jean, la date de notre mariage n'a pas l'air de vous inquiéter beaucoup. Vous savez pourtant que je vais avoir bientôt trente ans!

— Que dites-vous là? — Et Jean Csete, surpris, plongea son regard dans les yeux de Catherine. — Je ne serais pas pressé? Même au bureau de mes rêves, vous êtes mon seul acte en souffrance! Seulement, voilà votre père . . .

— Pourquoi le taquinez vous avec ce maudit Bodoni?

— Parce que votre père a absolument tort. Il attaque Bodoni en bloc, à cause de ses mérites mêmes, en faveur desquels, cependant, il devrait être indulgent envers les défauts et la vanité de ce grand constructeur.

— Dont vous vous moquez d'ailleurs vous-même.

— Je m'amuse plutôt de ses petits travers sans en avoir l'air, pour qu'on prenne mes remarques pour des éloges. Car Bodoni est très vindicatif.

— C'est-à-dire que vous avez peur de lui. Vous n'osez vous moquer que de nous, de mon père, de moi et de Kamprat qui, lui, est pourtant modeste comme le plus innocent des lézards.

— Oh, si vous le voyiez au café, quel formidable crocodile! Comme il commande à tout le monde avec ses grands yeux cernés et comme ses écailles bruissent à grand fracas!

— Quel crapaud, avec vos éternelles taquinieries. C'est avec celles-là que vous envoûtez les gens.

— Restons-en au petit lézard. Sachez que c'est vous qui êtes le vrai lézard. Connaissez-vous le conte sicule du lézard et du gars sicule? Le lézard dit au pauvre gars: « Embrasse-moi, jeune homme, pour me délivrer de l'envoûtement d'une sorcière. Embrasse-moi et alors, tu verras, trois de tes souhaits seront exaucés ». Le jeune gars avait peur du lézard, mais il s'est agenouillé devant lui, tout comme je m'agenouille devant vous, et il l'a embrassé, comme moi je vous embrasse . . .

Catherine ne refusa pas ce long baiser enguirlandé encore de moqueries. Puis elle demanda à Jean:

— Et puis après?

— Et puis après? Le lézard s'est transformé sur le champ en une radieuse princesse. — « Eh bien, jeune homme, tu m'as délivrée et maintenant souhaite trois choses, elles vont s'accomplir! » Alors, figurez-vous donc, ce que ce méchant garnement a dit. Il a dit qu'il ne demandait qu'une chose, mais trois fois de suite. Vous pouvez-vous imaginer combien la princesse est devenue rouge — cependant elle à embrassé trois fois de suite le jeune homme.

Catherine se leva en riant:

— Quant à moi, merci, j'ai encore le temps. Votre conte ressemble à son conteur. Et maintenant je me range à l'avis de mon père. Je ne vous épouserai pas tant que vous ne vous moquerez pas de Bodoni aussi ouvertement que de n'importe qui dans la ville.

— Que je me moque de lui face à face?

— Absolument. Alors votre vertu sera recompensée.

— Mais voyons, Catherine, la moquerie ne peut guère passer pour une vertu.

— Non, certes. Mais pour une qualité. Essayez d'entreprendre le plus difficile. Embrasser un lézard comme moi, mordre un crocodile comme Kamprat, tout cela n'est encore rien. Mais attaquez-vous à Bodoni, ce serpent de mer de la ville, voilà quelque chose qui doit vous tenter! Alors, aux yeux de mon père, l'envoûtement dû à Bodoni cessera et les trois souhaits vont s'accomplir . . .

*

Trois jours après, vers midi, une compagnie de soldats allait rentrer du champ d'exercices vers la caserne. A la tête de la troupe, l'arme blanche, marchait le lieutenant Kamprat. Il salua de l'épée, extatiquement, une fenêtre de la maison Jánossy d'où Catherine et son père regardaient en face l'école nouvelle en construction, entourée d'un chaos d'échafaudages, de matériaux de construction et de maçons. Catherine et le père Jánossy accueillirent d'un signe de tête amical l'hommage de l'épée qui scintillait au soleil. Sur ce, le lieutenant, enthousiaste, se retourna à la tête de ses soldats. Puis sautant sur un banc d'école et tenant son épée toujours levée, il fit quelques pas en arrière, pour s'arrêter au bord du banc et sourire dans la direction de Catherine par dessus la tête de ses soldats. Ce n'était pas chose facile, car, malgré ses hauts talons, il restait passablement petit. Cependant, chaque jour, le cou tendu, il ne manquait pas, quoi qu'il lui coûtât, d'exécuter cette prouesse d'amour. D'ailleurs, une arme plaît toujours aux bourgeois, surtout si son propriétaire la présente avec le sourire! Au son de la trompette, le lieutenant marchait donc ce jour-là comme chaque jour et déjà il descendait du banc, en rythmant le pas et à reculons, lorsque, tout d'un coup, un bruit se fit entendre; le lieutenant poussa un cri et, comme si la terre l'avait englouti, il disparut, il coula à pic à côté des baïonnettes en marche. Seuls sa tête, son bras droit et son épée sortaient d'un trou mal recouvert de planches. Sa compagnie

s'arrêta embarrassée, seuls les premiers soldats continuèrent à marcher jusqu'à ce qu'un sous-lieutenant leur dît d'attendre. Déjà quelques-uns s'étaient mis à retirer de la fosse l'orgueilleux lieutenant, le pauvre Kamprat qui, couvert de mortier, furieux et lâchant mille jurons, bouscula ses sauveurs pour s'enfuir entre les murs inachevés de l'école. Catherine et son père, loin d'éclater de rire, s'étaient rejetés, effrayés, à l'arrière de la fenêtre. La jeune fille eut pitié de son cavalier servant:

— Nous devrions l'inviter.

— N'aie pas peur, il ne viendrait pas dans cet état! Pense donc, le soldat de l'Empereur!

*

Le lendemain matin il y eut une grande séance du conseil à l'Hôtel de Ville. Le maire lui-même présida la séance où l'on traitait d'affaires urgentes relatives au développement de la ville, lorsque l'huissier entra et, d'un air humble et important à la fois, pria le maire de se rendre à l'antichambre où déjà deux officiers l'attendaient. Bodoni suspendit la séance, mais en moins de dix minutes il fut de retour parmi les édiles. Sa tête semblait bouillonner de colère et dès le seuil de la porte il apostropha l'ingénieur en chef de la municipalité en ces termes:

— Écoute, Jules! Je savais depuis longtemps que tu étais un fonctionnaire aussi négligent que superficiel. Mais voici que, de nouveau, tu me mets dans de beaux draps! Fais-moi le plaisir de rentrer vite à la maison et de mettre ta jaquette noire! Tu viendras à la caserne, avec moi!

Le pauvre Jules ne demanda même pas de quoi il s'agissait. Il disparut, tout pâle, derrière la porte capitonnée cependant que Bodoni reprenait sa place présidentielle:

— Vous êtes tous les mêmes! Au lieu de m'aider, vous me mettez des bâtons dans les roues.

L'adjoint, effrayé, cligna plusieurs fois de suite de l'œil:

— Mais qu'est-ce qui se passe, cher Emeric, qu'est-ce que ce Jules a pu commettre? Une bien grande cochonnerie, peut-être?

— Justement. Il n'a pas surveillé la construction de l'école de la rue du Cloître et il a fait recouvrir insuffisamment une fosse pleine de mortier. Là-dessus voici que le lieutenant Kamprat — j'ai failli dire: Dieu merci! — est bel et bien tombé dans la fosse, tombé, je dis, jusqu'au menton. Seulement, il y est tombé alors qu'il se trouvait en service commandé, devant toute sa compagnie, et la fosse est une fosse municipale. Deux officiers, tout à l'heure, sont venu demander satisfaction. Que faire en de telles circonstances? Demander pardon au nom de la ville?

Au bout de la table, ce fut Jean Csete, le secrétaire de la mairie qui, tout en souriant, mais le cou rentré entre les épaules, répondit à la question:

— Oui, demande pardon à la compagnie, au régiment, à la Monarchie même, en sa qualité de grande-puissance européenne, puis fais poser une plaque de marbre à cet endroit historique avec l'inscription suivante: « C'est là que le lieutenant Kamprat tomba dans la fosse à mortier, anno Domini 19 . . ., à l'époque du maire Bodoni. »

Il ne put pas continuer, car déjà l'encrier volait vers lui, lancé par la main de Bodoni. Heureusement, la tête de Jean Csete se trouvait déjà sous la table. Tout le monde se mit à rire, les uns timidement, les autres la gorge déployée, et le maire redouté, lui-même, ne fit qu'imiter l'exemple des autres. Il injuria, sans cesser de rire, ce fou de Sicule, son favori. Et dès le lendemain, le père Jánossy faisait appeler chez lui le secrétaire de la mairie:

— Tu es un bien méchant homme, mon garçon. Alors, à quand cette noce avec Catherine?

Charles Molter

Par LADISLAS KOVÁCS

APRÈS le traité de Trianon, une idée surgit comme par surprise et en guise de protestation contre les frontières nouvellement tracées: l'idée d'une vie spirituelle sans tyrannie et sans limites factices. Aussi la vie littéraire prit-elle un essor inouï en Transylvanie, dans presque tous les coins du pays. Ce fut à cette époque héroïque que nous rencontrâmes pour la première fois le nom de Charles Molter dans une revue, le « Temps Dur » de Marosvásárhely. Nous fûmes aussitôt attentifs à cette voix pleine de vie et de gaieté, la voix non pas du créateur solitaire qui se trouve en face des choses éternelles, mais celle, plus sociable, de la vie publique en vue et en faveur du moment présent. Une voix qui parle uniquement à ce petit cercle qui l'entoure, presque à la ville de province où elle trouve sa résonance immédiate. Le lecteur qui ignore ses allusions d'ordre local ne sait que penser de ses histoires dont seuls les initiés s'égayent; mais c'est ainsi que notre auteur aide sa ville à traverser les années les plus pénibles et les plus humiliantes de sa vie plusieurs fois séculaire. Devant un public plus nombreux, ses écrits paraissent comme des symboles, comme de petits microcosmes bien observés qui témoignent du grand ensemble . . .

Celui qui lit Molter pour la première fois voit en lui, avant tout, un causeur brillant et même étincelant. On trouve chez lui toutes les formes de l'esprit, depuis les jeux de mots (ce comique de situation linguistique) jusqu'au sourire profond et significatif des idées. Cela présuppose la présence ou du moins la vision de son lecteur ou auditeur, puisque la Muse de cet art léger puise son inspiration dans

l'effet immédiat. D'autre part, le contrôle de cet effet se fait également du dehors, puisque la parole s'attache constamment à l'attention exigeante de l'auditeur qui, pour recommencer à rire, guette toujours une occasion nouvelle. Il n'y a pas moyen de se reposer, de se contrôler; on est forcé de toujours recommencer . . . Un tel art exige la présence et la mobilité constantes de l'esprit et de vastes réservoirs en fonction de cette présence d'esprit.

Il n'est pas facile de passer de là à une autre activité de l'esprit, à celle qui demande précisément la solitude, le recueillement de l'âme. Et comment l'œuvre écrite peut-elle rivaliser avec cet effet immédiat qu'exerce la parole libre et vivante? Les grands amuseurs du monde sont souvent muets et même tristes en société. Le moi vivant, le causeur spirituel s'oppose souvent à la création intérieure qui demande à l'auditeur même une attente, une attention plus profondes. D'autre part, un esprit vraiment riche, celui qui donne tant de chaleur au discours de l'homme de société, ne peut pas se contenter de la parole qui s'envole vite. Il exige davantage: l'expression écrite de l'écrivain doublé d'un artiste. Surtout, si cela arrive à un homme d'esprit substantiel dont les plaisanteries sont comme une armure contre le monde extérieur, armure qui doit le défendre contre les faits graves ou tristes de la vie et sous laquelle se cache une âme lyrique et même frissonnante . . .

Comment une telle individualité trouve-t-elle comme écrivain son expression? Tout d'abord, cela va sans dire, dans la critique littéraire et sociale, ou bien, sur le même chemin, dans l'essai. Mais, parallèlement à ces genres, elle la trouve aussi dans la nouvelle, la nouvelle par excellence hongroise, celle qui a reçu sa forme intérieure de l'anecdote, ce « genre typiquement bourgeois ». Ce furent Jókai puis Mikszáth qui élevèrent cette forme à son expression la plus haute et c'est grâce à leur influence irrésistible qu'au début de notre siècle le feuilleton hongrois prit un si bel essor.

On pourrait dire que l'anecdote est la poésie populaire du bourgeois. Ne pensons pas ici aux « bons mots » fournis en quantité par la grande ville, ces bons mots qui contiennent des passions et des partis pris politiques, qui aiment les déformations méchantes, cherchent les potins, se chargent de haine, rabaissent l'âme et sont pleins de « destruction » en leur essence. L'anecdote a une nature toute contraire, bien qu'elle s'attache, elle aussi, à un fait d'intérêt général ou à une personnalité de la vie publique et rarement à des actualités éternelles. L'anecdote, cependant, s'élève au-dessus des événements. Grâce à son attitude ancestrale ou à sa simplicité paysanne, elle dépasse en sagesse et en savoir les voix prétentieuses de la vie publique. Au nom d'une vérité inamovible, son sourire a quelque chose d'indulgent, sa vue est plus large, son mépris plus sage. Elle tranche des nœuds gordiens, elle possède une force qui libère et qui pacifie les âmes. Chaque Hongrois connaît une petite collection d'anecdotes, c'est par elles qu'il participe à la vie publique, c'est à travers elles qu'il réagit « officieusement » aux événements . . .

Jamais le Hongrois de Transylvanie n'a eu plus besoin de ce genre que dans les années les plus tristes, les plus oppressées de son destin. Dans les moments où il pensait arriver à la limite extrême de ses épreuves, l'humour sage ou amer d'une anecdote réussissait presque toujours à le dérider.

L'évolution de Molter passe à peu près par ce chemin spirituel. Son humour spécial cherche à s'exprimer d'une manière individuelle et collective. Esprit soci-

able, il devait rencontrer inévitablement le genre de l'anecdote et, comme c'est le cas dans la vie de société, un échange devait se produire car il appartient à la nature de ce genre littéraire qu'on le « troque » toujours contre d'autres produits appartenant au même genre. Naturellement, un véritable artiste agrandit l'anecdote en nouvelle, l'élève sur des bases plus larges, la laisse pénétrer par son âme, et rend sa conclusion moins brutale, en n'en gardant que le noyau ou le sujet avec sa forme intérieure. Dans les nouvelles de Molter l'anecdote se transforme donc pour devenir la description d'une situation ou bien le portrait d'un caractère; quelquefois même elle se dissout entièrement dans ses phrases en forme d'allusions et d'images humoristiques. Cependant elle est toujours présente dans tous les écrits de notre auteur dont les curiosités s'inclinent de même que l'esprit de l'anecdote vers la vie publique et la vie sociale . . .

Molter fait partie de ces Hongrois que la nation hongroise a su conquérir des autres races. Ses ancêtres sont des Germano-Français venus en Hongrie des bords du Rhin, peut-être même de l'Alsace-Lorraine. Chassés par les persécutions contre les Huguenots, ils s'étaient établis au sud de la Hongrie, dans le riche Banat délivré des Turcs pour se mêler aux Serbes poussés par les guerres turques vers la Hongrie et aux Hongrois autochtones restés dans cette région. Ce petit fragment de peuple est resté calviniste, chose assez rare parmi les Allemands de Hongrie. Son assimilation s'est faite définitivement à l'époque de la guerre d'indépendance de 48 lorsque contre la maison d'Autriche il s'est rangé dans le camp hongrois. Molter est fils de ce fragment de peuple; il sort de ses rangs pour arriver, par les tournants calmes et décisifs de sa propre vie individuelle, à la grande communauté hongroise. Le traité de Trianon qui avait brisé cette communauté le trouve déjà en Transylvanie où il vit en qualité de professeur dans un vieux collège calviniste hongrois. Son œuvre jusqu'ici la plus marquante: « Martin Tibold » est un roman autobiographique où, à travers la vie de son héros, il raconte précisément l'histoire ou plutôt le processus d'une assimilation. Le sujet de ce livre curieux est aussi étrange que délicat, mais, grâce à son goût et à sa mesure, l'auteur évite tous les écueils et élargit ce livre en une large confession lyrique.

Agé à peine de cinquante ans, Molter vit toujours dans la même petite ville dont, pendant les années les plus difficiles, il était resté le guide spirituel. Il y vit parmi les mêmes Hongrois de province avec qui, au cours des années de l'oppression, il avait veillé sur la vie hongroise.

L'architecte du Bastion des Pêcheurs

A L'OCCASION DU CENTENAIRE DE FRÉDÉRIC SCHULEK

Par ERVIN YBL

LE XIXe SIÈCLE ne peut pas être appelé une époque favorable à l'épanouissement de l'architecture. C'est surtout pendant la deuxième moitié du siècle que cette force spontanée qui forme le style et qui entraîne avec elle tous les artistes a complètement fait défaut. Tout le monde a voulu, presque sans exception, revoir les différents styles du passé mais les architectes n'ont rien fait d'autre que de revêtir les nécessités d'espace du XIXe siècle d'un caractère ancien. Ils ont copié avec une froideur géométrique et sans aucune âme les idées de forme changeantes et vivantes de l'artisanat. Le plus souvent c'est l'intimité, la noblesse des vieux bâtiments qui ont manqué à leurs œuvres.

Il n'est pourtant pas d'époque qui se soit tournée avec plus de respect vers les œuvres d'art des temps anciens. En même temps que la mise en valeur de l'esprit historique, la connaissance du prix que représente l'esprit du moyen âge s'est éveillée dans les esprits. On les a respectées au même titre que les œuvres de la renaissance et seuls les bâtiments du baroque tardif ont été négligés d'entre toutes les œuvres d'art authentiques. On eût dit que l'esprit de l'époque eût voulu suppléer à la stérilité du XIXe siècle en matière de style architectural, par la notion des valeurs des anciens monuments. Le respect des monuments est en proportion inverse de la capacité spontanée de produire un style. C'est tout particulièrement le style gothique et le baroque qui ont fait montre d'une impatience quasi fanatique envers les autres styles. Pour citer un exemple: au XVIIIe siècle, les murs de la première église hongroise, la basilique Saint-Etienne de Székesfehérvár, étaient encore debout, 30.000 florins auraient suffi pour sauver la vieille église de la destruction; la mentalité de l'époque baroque a été le véritable empêchement à ce qu'un pareil sacrifice fût fait au profit d'une œuvre qui était bâtie dans un autre style que celui de ce siècle. Par contre, on n'a pas hésité, au cours du XIXe siècle, à consacrer à la défense des monuments le travail de plusieurs architectes célèbres. Ces derniers ont uni en une seule personne les qualités d'un savant, d'un expert et d'un artiste. Tels ont été en France Viollet le Duc, en Allemagne Friedrich von Schmidt et en Hongrie Frédéric Schulek. La rénovation des œuvres d'art du moyen âge s'est fondue chez tous les trois dans une construction qui a revêtu les formes artistiques de cette époque.

Frédéric Schulek naquit à Pest le 19 novembre 1841. Son père était professeur à l'une des écoles de commerce de la ville, sa mère s'appelait Augustine Zsigmondy. Il fit ses études secondaires dans un des lycées de la capitale, puis suivi les cours de l'école polytechnique. Il termina ses études à l'Académie des Beaux-Arts de Vienne sous la direction des auteurs des plans de l'Opéra de Vienne, Van der Null et Siccardsburg. Il fut ensuite l'élève de Frédéric v. Schmidt, et, sous l'influence de cet excellent maître, Schulek s'enflamma une fois pour toutes pour l'architecture du moyen âge. Déjà il avait fait, à plusieurs reprises, à cette époque,

avec ses collègues, des voyages d'études en Hongrie et en Autriche afin d'y faire plus ample connaissance avec les monuments; les dessins qu'il en rapporta furent publiés aux éditions des *Wiener Bauhütte*. Il obtint un prix décerné par l'empereur François-Joseph en 1864—1865. On le chargea alors, à la demande de Schmidt, de prendre les mesures du dome de Regensbourg. Schulek s'acquitta de sa tâche avec tant d'honneur et réalisa un si bon dessin qu'on envoya celui-ci à l'exposition mondiale de Paris. Rien d'étonnant donc si, après un séjour à Paris dont il était allé étudier de près les monuments, il prit sa place parmi les collaborateurs de son maître Frédéric von Schmidt.

En 1867 Schulek revint en Hongrie; entretemps il avait parcouru une partie de l'Italie puis, acceptant l'invitation d'Emeric Steindl dont il avait fait encore la connaissance à l'Académie de Vienne, il travailla avec celui-ci à l'exécution du plan de la mairie de Budapest. Six mois plus tard, le ministre des Cultes, le baron Joseph Eötvös, le nomma professeur d'architecture à l'école de dessin de Budapest; une année plus tard, en 1872, le ministre des Cultes, Tivadar Pauler, l'appela en qualité d'architecte au comité provisoire de monuments historiques. C'est à ce titre qu'il prend place ensuite dans le comité national d'architecture fondé en 1881. Après avoir enseigné au début la géométrie et le dessin ornamental à l'école de dessin, il se spécialisa dans le dessin architectural et la perspective.

Ce fut en 1873 qu'il fut chargé d'un des plus grands travaux de sa carrière, la reconstruction de l'église du Couronnement de Buda. A l'occasion du 25e anniversaire de son règne, le souverain François-Joseph avait donné la permission de restaurer l'église. On devait commencer la construction par le relèvement de la tour Mathias et consacrer, pendant trois ans de suite, une somme de 100.000 florins à cette œuvre. Ce ne furent pourtant pas par là que les travaux débutèrent en 1874, mais par la partie de la façade méridionale, pourvue de trois grandes fenêtres. On avait constaté, en effet, en examinant le monument que c'était là le plus pressé.

Originairement, au XIIIe siècle, cette église, pourvue alors de deux tours, avait été construite dans le style de la transition et comportait trois nefs, conformément au plan des basiliques. Dans le mur de la nef principale, la plus haute, il y avait des fenêtres, les nefs latérales, moins élevées, étaient terminées par des murs droits. Le bâtiment était plutôt de style roman que de style gothique. Sous le règne de Louis le Grand, il avait été transformé en église gothique, on avait élevé les nefs latérales à la hauteur de la nef principale et l'on y avait ajouté un sanctuaire à base polygonale. Sous le règne de Sigismond, puis du roi Mathias, on en avait bâti la tour avec ses riches décorations et la chapelle Gara sur l'emplacement de ce qui forme, aujourd'hui, la chapelle de la Sainte-Dextre. Après la reprise de Buda, les jésuites s'étaient chargé d'entretenir l'église, et malgré qu'ils eussent voulu la rénover dans le vieux style gothique *veteri gotica structurae* ils l'avaient déformée, conformément au style baroque qui leur était inné. Heureusement ils n'avaient pas procédé avec la cruauté dont on fit preuve à l'égard de tant d'églises de l'Europe centrale, dont la construction gothique se trouve presque entièrement recouverte. Mais ils n'avaient pourtant pas manqué d'encastrer l'église du Couronnement dans les bâtiments jésuites qui l'entouraient. La tendance baroque consiste, en général, à n'accentuer que la façade principale


M.F.O.
MAGYAR FILMIRODA


MAGYAR FILMIRODA

de l'église et à en négliger les côtés. C'est dans cet esprit qu'on avait renové l'église du Couronnement et déformé ainsi aussi bien le portail méridional, orné de sculptures, que la magnifique chapelle Gara.

Schulek unissait à l'imagination architecturale qui lui était propre la tendance générale qui était celle de son époque à l'égard des monuments. On tâchait en effet, à la fin du XIX^e siècle, de construire des bâtiments aussi décorés, aussi complets que possible. Chaque fois que l'imagination de l'architecte, chargé de la rénovation, l'exigeait, on lui sacrifiait tout ce qu'il y avait d'original dans les détails. Cette tendance était favorisée, en plus, par le désir de doter la capitale de la Hongrie d'un bâtiment digne d'elle. Budapest manquait de monuments du moyen âge, le royaume millénaire méritait d'avoir une église qui répondît à son histoire, et où l'on pût poser la couronne de saint Etienne sur la tête du souverain au milieu d'un entourage adéquat. C'est donc à un sentiment purement hongrois que Schulek obéit lorsqu'il décida, au lieu de conserver l'église telle qu'elle était, de la refaire selon un style et d'opérer une rénovation. Il voulait en outre accomplir cette tâche délicate de manière à mettre en valeur sur l'église du Couronnement les détails provenant de toutes les époques. Il a sauvé le bâtiment d'une complète mainmise des jésuites. Il a démoli le sanctuaire des nefs latérales, pour les terminer par un droit, tandis qu'il gardait la même hauteur des trois nefs pour assurer à l'intérieur de proportions assez médiocres un bel effet spatial. Il a ajouté au sanctuaire principal, à la place de longues fenêtres gothiques, des ouvertures dans le goût de la transition; il a supprimé les autels de la nef latérale, il a rénové les portails pourvus d'ornements et d'un porche du côté méridional, il a complété les sacristies du côté septentrional ainsi que la chapelle de la Sainte-Dextre et les chapelles latérales en style gothique et roman. Le baptistère qui se trouve sous la tour septentrionale a été libéré et finalement Schulek a couronné d'un magnifique casque de pierre la tour méridionale Mathias. Chez Schulek, l'artiste l'a emporté sur le savant, admirateur de traditions architecturales. Il s'est replacé dans la mentalité du moyen âge et a fait ainsi, grâce à un instinct unique en son genre, de l'église du Couronnement un des plus beaux monuments de Budapest. Le baron Jules Forster, secrétaire du Comité d'Architecture, n'a cru mieux faire, pour louer l'œuvre de Schulek, que d'écrire dans le procès-verbal, rédigé à cette occasion, les lignes suivantes: « Frédéric Schulek dirige avec une telle ardeur les travaux de la restauration qu'il ne reste plus une seule pierre de l'ancien monument. » Conformément à la conception de l'époque, relative à la défense de l'architecture, c'était là la louange suprême que l'on pût adresser au restaurateur et l'on n'aurait rien pu dire de plus.

L'attention de Schulek s'est étendue à tous les domaines. C'est lui qui compose les ornements des trois fenêtres de la nef latérale méridionale; il a prévu 325 combinaisons rien que dans les tons pourpre. Pour donner au comité une juste idée des fenêtres dont les parties figurales ont été exécutées par Charles Lotz et Bertalan Székely, il a copié sur du papier transparent les cartons de couleur; de cette manière on a pu se rendre compte exactement de l'effet des vitraux. Son travail, à cet égard, allait jusqu'à la minutie. Il a garni, en se basant sur des reliquats anciens, l'intérieur de l'église de peintures ornementales polychromes dont Bertalan Székely a dressé le plan. Il prend modèle, pour dessiner l'autel principal, sur la

façade du dôme de Orvieto, tandis qu'il compose, plus tard, la tombe décorée de Béla III et de sa femme Anne d'Antioche, d'après le style des lunettes des églises romanes de la France méridionale.

Son génie se révèle surtout dans la construction finale de la tour Mathias. Sans aucun doute, ce sont les croisillons des fenêtres de la tour de Strasbourg qu'il prend pour modèle de l'étage supérieur, mais les lignes présentent de bas en haut une telle unité, les vieux balcons sont si bien bâtis, le sommet est si parfaitement couronné d'une galerie dentelée qui en fait le tour, que cette œuvre, sous sa forme actuelle, peut rivaliser avec les plus belles des anciennes tours gothiques. C'est surtout le côté nord, complètement reconstruit qui nous montre que nous nous trouvons en face de l'œuvre d'un architecte du XIX^e^ siècle. Ni l'apparence délicate de la chapelle de la Sainte-Dextre, ni la manière dont elle est habilement reliée au corps même de l'église ne peut faire oublier cette impression. Les différents cataclysmes qui se sont succédés au cours de l'histoire, le siège de Buda ont détruit presque tout ici; par ailleurs les constructions ultérieures de style baroque se sont tout à fait unies, de ce côté, au corps de l'église. C'est là que le néogothique du XIX^e^ siècle du bâtiment se fait le plus sentir, tandis que partout ailleurs Schulek a tenu consciencieusement à suivre les moindres détails originaux. La restauration de l'église fut complètement terminée en 1895, l'imposant travail coûta en tout exactement 1.665.640 florins et 51 krajcár. L'argent fut fourni par l'église, par la fondation dite d'architecture religieuse, la ville, les dignitaires de l'église et des particuliers.

La reconstruction de l'église du Couronnement n'était même pas encore achevée que déjà l'idée du Bastion des Pêcheurs surgissait dans l'esprit de Schulek. Il sentait en effet que, si belle qu'elle fût, l'église restaurée ne pouvait pas représenter dignement la nation hongroise, à cause de ses modestes proportions. Il fallait donc, suivant l'expression de Schulek, l'entourer d'un bâtiment qui élevât une forteresse à la mentalité hongroise. Il fallait la compléter par un monument capable de représenter l'époque de Saint Etienne, car les détails qui se rapportent au saint roi, ou proviennent du temps de son règne manquent totalement à l'église du Couronnement. Tout en empêchant enfin que des bâtiments profanes, indignes de l'église ne pussent l'entourer, il fallait surtout accentuer son importance au milieu de la vue d'ensemble qu'un spectateur, situé de l'autre côté du Danube, pourrait avoir de cette partie de la ville.

Schulek condensa cette noble pensée, imprégnée d'un profond contenu moral et idéal, dans un mémorandum qu'il fit parvenir au roi. Cette œuvre de valeur qui dresse l'image du Bastion des Pêcheurs, avec le monument en mémoire de Saint Etienne au centre de la cour méridionale, porte le titre de: « La mise en valeur de l'emplacement qui entoure l'église principale de Buda et la question du monument en mémoire du roi Saint Etienne. »

Originairement, ce n'était pas une statue équestre que Schulek voulait élever au roi, car, selon la conception de l'époque, celui-ci devait être représenté en sa qualité de saint et non sous la figure d'un monarque doué d'une énergie belliqueuse. Jugeant qu'une pareille conception aurait plus de style, il voulait aussi que la statue du roi fût placée sur son trône, au sein d'un bâtiment de style roman, pourvu d'une coupole ronde où les pèlerins pourraient pénétrer par

des arcades ouvertes. L'architecture, la peinture et la sculpture contribueraient, de concert, à célébrer le saint roi. Le monument, avec sa grande coupole, se détacherait au milieu du Bastion des Pêcheurs et pourrait même s'apercevoir de la rive gauche du Danube. Ainsi Schulek voulait mettre au service de Saint Etienne les ressources du grand style architectural combinées avec l'effet intime produit par la sculpture. C'était là une idée analogue à la conception du monument élévé à la mémoire de la reine Elisabeth qui, originairement, devait se trouver également dans le quartier du château. Schulek voulait placer dans la cour nord du Bastion des Pêcheurs le monument des sept chefs. Les escaliers, laissés libres entre les deux cours, faciliteraient le passage des masses de pèlerins qui se rendraient à l'église du Couronnement.

Le magnifique plan de Schulek fut réalisé au début du XX^{e} siècle, lors de l'exécution du monument élevé en mémoire de Saint Etienne. Le roi de Hongrie a pourtant une statue équestre; mais les riches reliefs du piédestal représentent en partie les scènes que Schulek destinait au pinceau du peintre qui aurait orné l'intérieur du monument. La statue équestre et les reliefs sont l'œuvre de feu Aloysius Stróbl.

Le Bastion des Pêcheurs, tel qu'il se présente aujourd'hui, apparaît bien plus riche que Schulek ne l'avait imaginé dans son memorandum. L'architecte a bâti à la place de la petite tour septentrionale un immense système de tours à plusieurs étages et les arcades des cloîtres ont été réunis à l'extérieur par de grandes et petites arcades. La série des ennuyeuses voûtes modernes a été ainsi évitée. Par devant, au bas des escaliers, il a ouvert, en perçant le mur, une niche imposante. L'époque romane ne connaissait que d'étroits et raides escaliers. L'escalier de Schulek se développe avec une magnificence et une symétrie qui fait penser à ceux des hôtels et des jardins du XVII^{e} et du XVIII^{e} siècle. Quant à l'escalier des Jésuites, caché sur le côté méridional, il répond tout à fait à l'esprit roman. En construisant ces escaliers, Schulek se plaçait au point de vue pratique, mais il est parvenu également a augmenter de cette manière l'impression grandiose produite par le côté oriental de l'église du Couronnement.

Une imagination architecturale qui épuise toutes les formes du style roman, tout en se basant sur de profondes études, voilà ce dont témoigne cette œuvre dans laquelle Frédéric Schulek a prodigué les richesses inépuisables de son esprit. Toutes les rosettes, les chapiteaux, les dentelures des corniches et les rampes des escaliers diffèrent les unes des autres; seuls les dessins des doubles chapiteaux sont pareils, tandis que la ferrure des portes de chêne varie. Schulek a assuré par là le caractère artisanal des souvenirs romans originaux du Bastion des Pêcheurs. Comme si les tailleurs de pierre avaient sculpté eux-mêmes, en suivant leur inspiration propre, tous les détails. Il n'y a rien, dans le Bastion des Pêcheurs, qui fasse penser à la manière froide et machinale dont on travaille de nos jours. La noble atmosphère des couloirs et des cloîtres du moyen âge émane des arcades. Les voûtes devaient être ornées de mosaïques de Bertalan Székely. L'imagination géniale de Schulek a créé là un coin d'atmosphère médiévale dans la capitale hongroise si pauvre en bâtiments anciens.

Tandis que l'Etat finançait la construction de la partie méridionale du Bastion et de l'escalier des Jésuites, la ville s'était chargée des frais incombant

à l'édification de la partie septentrionale du Bastion et du grand escalier de cérémonie.

La construction de l'église du Couronnement et du Bastion des Pêcheurs absorba la totalité des forces de Schulek. Il y travailla à la manière d'un chef de corporation du moyen âge, préoccupé d'exprimer toutes ses pensées, tous ses sentiments dans son œuvre. Il eut à peine le temps de faire autre chose et pourtant l'église réformée de Szeged, de style médiéval, bâtie en brique, est également son œuvre. C'est d'après ses plans qu'on commença à restaurer la tour Salomon de Visegrád, que la mairie de Lőcse a été enrichie d'un deuxième étage et que les tours des églises des franciscains de Pozsony, d'Eperjes, de Nagybánya ont été ornées de magnifiques casques. Plus tard, les églises de Ákos et de Kisszeben ont été également restaurées sous sa direction. Son dernier travail aurait dû être, après belvédère du mont János, la cathédrale de Szeged. Il comptait édifier une immense cathédrale de pierre, mais le bâtiment n'a quand même pas été exécuté selon son projet. Il a mis tant de temps à en faire les plans qu'un autre architecte a dû recueillir l'héritage de Schulek. Son activité n'a pas manqué de recevoir de nombreuses consécrations officielles. Après la mort d'Emeric Steindl, en novembre 1903, Schulek fut nommé professeur des styles architecturaux du moyen âge à l'Ecole Polytechnique, en 1914 l'Association des Ingénieurs et Architectes lui attribua sa médaille d'or, après qu'il eût été fêté, d'une manière grandiose, en 1911, par les Instituts Scientifiques et les Associations d'Experts, à l'occasion de son 70e anniversaire. Elu en 1895 membre correspondant de l'Académie des Sciences hongroises, il devint, en 1915, membre d'honneur de cette Académie. Le roi Charles lui décerna la décoration « Pro litteris et artibus ». Il mourut le 5 septembre 1919, quelques jours après la fin du régime rouge.

Frédéric Schulek compte parmi les artistes qui ont le plus dignement représenté la Hongrie. Savant modeste et consciencieux, il possédait, en plus, une imagination d'une remarquable spontanéité, jointe à une rare force créatrice. Il a mis tout son soin à la probe exécution de ses travaux.

La Hongrie honore en lui non seulement le meilleur connaisseur d'art médiéval qu'elle aît possédé, mais un créateur dont les œuvres méritent de survivre.

Jeunesse

Par JULES ILLYÉS

I

LE TEMPS était encore doux. Oubien étions-nous seuls à ne pas sentir le froid, à la façon des jeunes amoureux qui passent la moitié de la nuit à se promener par un gel crissant, le manteau déboutonné, la tête nue, haletants et tout échauffés sous le couvert de cette saison spéciale que crée la passion? Mais tout d'un coup la rivière se mit à charrier des glaçons à la hauteur du village.

Venus de loin, les glaçons s'étaient arrondis, à force de se heurter, en cours de route, les fins débris de glace broyée s'amoncelaient gagnant en épaisseur sur les rebords. Tout au long de la rivière d'un gris de fer, l'hiver approchait, venant du côté de Kaposvár avec la solennité de milliers de couronnes blanches. Nous nous serions attendus à ce qu'il fût, en quelque sorte, différent, lui aussi, plus frais, plus libre, plus élancé. Il débuta par ce qu'il avait de mieux. Pendant une semaine il neigea dru puis, un matin, le temps s'éclaircit inopinément, le soleil brilla plusieurs jours de suite avec un zèle presque estival, une prodigieuse quantité de neige, subitement fondue, dévala des versants encore glacés, transformant en îles les fermes et les villages de trois départements. Nous étions déjà sur le point d'aller chercher nos canots lorsque le froid, après s'être réfugié pendant la journée dans les fossés et vers le côté ombragé des maisons, fit irruption, affronta la lumière et, en moins d'une nuit, terrassa cet été égaré. Au petit jour, les hautes eaux s'étaient figées en un miroir. Le soleil, là-haut, dans le ciel ne s'avoua pas vaincu, il continua de briller irréductiblement, mais sa lumière seule parvint jusqu'à la terre que sa chaleur n'atteignait plus: l'air s'était soumis à la domination hivernale.

L'immense nappe d'eau gelée faisait concurrence au ciel par la pureté et la profondeur de son azur, les nuages y glissaient et, du haut des montagnes, on voyait s'y refléter jusqu'au vol des oiseaux. Pour m'orienter, je lançai une motte de terre dont les fragments dispersés s'éparpillèrent bien loin sur la surface sans ride. Posés à même la glace, les villages et les hameaux lointains avaient l'air aussi de petits morceaux de terre.

Le soleil, dans son effort, s'était gonflé jusqu'à tripler son volume et roulait, le visage ensanglanté, sous forme de deux disques à la fois, au bord du double horizon du ciel et de la glace, conviant tout ce monde éberlué à vivre la tête en bas. Tout s'arrondit ou se dédoubla. Sur la glace, au-dessous des arbres aux rameaux nus, une couronne complète de racines se reflétait de son côté. Les collines en forme de miches, complétées par d'autres collées à leurs bases, formaient

des sphères d'une telle beauté que, de toute leur vie, semblait-il, rien d'autre ne leur avait manqué. La bascule naïve du puits où venaient boire les bestiaux composait avec son reflet l'image de quelque appareil d'une destination mystérieuse qui ne devait fonctionner que dans le domaine d'une industrie fabuleuse. Les peupliers de la route inondée se balançaient sur leurs doubles avec leurs faîtes renversés, comme les acrobates d'un cirque. Le vent soufflait. Au-dessous du vieux donjon de Menyőd, où Michel Szilágyi avait vécu emprisonné, une tour jumelle de l'autre brillait si propre, si enjolivée, et flambant neuf, qu'on l'aurait prise pour la vraie, comme si la grande époque des Hunyad resplendissait toujours, en bas sous la glace. Seul ce monde qui s'étendait au-dessous de moi, me paraissait doué de réalité. Je montai tout agité au grenier pour chercher mes patins.

Je courus vers la rive. Le vent s'intensifia, ou plutôt, disposant de toute la place, ne montrait-il qu'ici sa vraie puissance? Je retournai en courant prendre ma pèlerine. Cette espèce de cape faisait partie de mon uniforme d'internat mais, justement, parce que c'était un uniforme et qu'il me distinguait des autres, je ne l'endossais jamais dans le village. Puis je redescendis et, tout en courant parmi les vignes, j'arrachai au hasard un échalas dont la pointe avec un craquement resta plantée dans la terre gelée.

Comme si je courais à même l'eau nue. La glace était si transparente, si pure qu'à la dominer ainsi de tout près on la discernait à peine. D'un seul coup je m'élançai sur le glace et je regardai autour de moi; le monde, soudain, ouvrit ses portes, j'éprouvai cette sensation de liberté que la plaine hongroise avait déjà communiquée à Orczy. Lui, il la ressentait d'une manière encore tout objective, Petőfi, plus tard, devait s'en griser.

Ce n'était pas la première fois que j'éprouvais cette sensation. Le paysage nous présentait souvent de pareils spectacles. Les vallées, d'une largeur de dix à vingt kilomètres, fournissaient à l'homme, chaque été, leurs riches prairies, leur champs de pomme de terre et de maïs mais en automne, parfois — comme si quelque souvenir ancien leur était revenu à l'esprit — par une gaminerie inexplicable, elles se conduisaient comme à l'époque où leur place était marquée sur la carte par de minuscules traits verts qui signalaient les marais ou bien même rappelaient les temps où la carte ne se risquait pas encore à leur intimer des ordres. Le Balaton n'écoulait pas encore une partie de ses eaux dans le Danube mais formait le golfe, allongé vers l'ouest, de cette étrange mer dont la plage desséchée suffisait encore à évoquer, comme par enchantement, l'immensité des océans autour du poète. De tout ce qui avait été accordé à Petőfi avec fraîcheur et abondancenje n'avais reçu, moi, qu'un échantillon, en hiver. Mais il me suffisait. A droite, le paysage s'ouvrait sur la plaine du Sárviz jusqu'à Fehérvár et Siófok, à gauche, dans la vallée du Sió, jusqu'à Szekszárd, en face, le long du Kapos, jusqu'à Kaposvár et lorsque le Balaton et le Danube seraient

pris, le paysage s'ouvrirait jusqu'à Tihany, Tapolca, Orsova même, jusqu'au bout du monde. Pour l'instant, je me contentai de me mettre en route pour Szittyós qui était de l'autre côté du village.

Je n'eus à faire aucun mouvement. J'avais placé l'échalas contre ma taille si bien que ma pèlerine gonflée formait une voile. Le vent me saisit comme un flocon.

Tout en volant, je regardais à mes pieds. Sous la glace à peine visible, les fleurs des champs fanées mais qui ne s'étaient pas encore courbées et les haut brins d'herbe apparaissaient dans leur bigarrure; je les survolai puis, tout d'un coup, je passai au-dessus d'une jonchaie. Des buissons de saules se dressaient sous mes pieds, j'en voyais chaque rameau et même jusqu'aux feuilles tombées des branches. Le monde d'en bas était mordoré comme un doux regard, parfois, avec les rayons empruntés du soleil, il projetait même une lueur, il leva presque ses regards vers moi, — ce fut un œil immense et grand ouvert que j'effleurai de mon pied ailé. Je pouvais me croire une araignée d'eau filant à tout allure, voire le Christ marchant sur le lac miraculeusement gelé. La glace, de temps à autre, cédait presque.

Elle était mince encore, elle ondoyait en suivant l'élan de mon corps comme quelque chose d'élastique. Maintes fois j'eus cette impression: si je m'arrêtais, si je ralentissais même, tout ce monde de verre se briserait avec fracas sous mes pieds. Ensuite j'en vins jusqu'à rechercher ces endroits dangereux, la glace y était encore plus luisante: la vitesse du vent ne me suffisait plus, je m'élançais de toutes mes forces en me tenant sur une jambe et, décrivant un arc impressionnant, je traversais ces endroits périlleux tout pénétré par la volupté palpitante du danger. En bas, au fond de l'eau brunâtre, de la vase plus brune encore, sortait parfois paresseusement une espèce de duvet: un poisson s'alarmait et bougeait en rêve. Je venais de passer au-dessus des étangs seigneuriaux d'où s'échappaient chaque année les carpes un peu plus entreprenantes.

Après avoir décrit un grand demi-cercle, j'arrivai à l'autre côté du village. Les jardins s'ouvraient ici sur une prairie; celle-ci formait à présent un champ de glace qui s'étendait à l'infini et que, Dieu sait pourquoi, je considerai comme ma propriété, ou du moins, comme une terre que l'hiver m'avait affermée. Il est vrai que j'étais absolument seul à en faire usage. Je freinai d'un brusque mouvement du pied, puis je m'arrêtai, ou plutôt je restai sur place dans un tourbillonnement frénétique. Mais, tout en tournant, je ne quittais pas des yeux une maison, la plus haute d'entre toutes celles qui donnaient avec leurs jardins sur les champs.

Du côté de la rue, la gentilhommière des Bajti différait à peine du reste des maisons paysannes. L'orgueil et le défi quelque peu turcs de celui qui l'avait fait construire avaient voulu que seuls les bâtiments de la cour: la véranda à arcades, la belle et parfaite écurie de style empire témoignassent fièrement de la grandeur de la famille,

face aux champs déserts, aux foulques et aux vanneaux tournoyant dans le vide, face à Dieu. Vue de ce côté, la maison était située sur une hauteur. Le temps l'avait malmenée rudement, mais à présent — comme pour réparer la destruction séculaire — il venait de la transformer d'un coup de baguette en un château féerique grâce aux joyaux resplendissants du givre et des aiguilles de glace. Même indépendamment des ses joyaux, c'était un lieu enveloppé de charme. Je rencontrais Annette Bajti chaque jour. Pour quelle raison le désir d'un aveu s'empara-t-il de moi à ce moment précis? Je fis un ou deux tours d'acrobatie, puis j'eus honte de l'étalage trop voyant de mon adresse et je m'éloignai un peu.

Après quelques bonds, ce nouvel endroit me parut encore trop exposé aux regards; je filai toujours plus loin, puis un peu sur le côté. J'étais déjà à plusieurs kilomètres de la rive. Je m'éloignai enfin à une distance telle que seule une personne debout sur la cheminée de la maison eût pu m'apercevoir à la rigueur, encore eût-il fallu qu'elle se dressât sur la pointe des pieds. Je trouvai ici également une couche de glace de la minceur d'une lamelle, c'est là que je me mis à exécuter mes plus beaux tours. Je tournai en rond, en avant et en arrière, je fis des bonds, je touchai de la main la pointe de mon patin, je levai ma jambe en arrière aussi haut que possible et je m'amusai à dessiner ainsi des huit. La glace craqua. Je jetai un coup d'œil dans l'abîme et mon zèle ne fit que redoubler. Parfois mon regard cherchait le château dont je n'apercevais, moi aussi, que la cheminée, je respirais et haletant, tout échauffé, je continuais mes tours. Je tournoyais, je dansais comme un derviche.

Puis, tout d'un coup — comme quelqu'un qui achève un travail urgent mais qu'en attend ailleurs un autre, plus urgent encore, profitant de l'élan avec lequel j'avais sauté une dernière fois, je m'élançai de nouveau sur l'immense miroir.

Je me penchai en avant, j'aperçus dans mon ombre mon visage courant à l'envers. J'en détournai mon regard tout effaré, comme toutes les fois que je me voyais face à face. Chez nous il n'y avait pas de glace dans la maison, les femmes s'habillaient mutuellement, les hommes se rasaient chaque dimanche matin à côté du puits, dans le reflet de l'abreuvoir. Je me redressai, tournant mon visage vers le ciel.

Au bout d'une demi-heure j'étais à la hauteur de Menyőd. Mais je continuai mon vol comme si j'avais porté un message urgent, pareil à un cheval galopant sur le sable. Quelle nouvelle et pour qui? Tout à coup je m'arrêtai. La sueur se glaça en une couronne de givre sur mes sourcils.

Les collines allongées au bord de la glace et les hameaux posés au beau milieu me firent soudain l'impression que je ne les avais jamais vus.

J'avais parcouru cent fois cette région, je savais qu'il n'y avait pas de doute possible, qu'est-ce que j'avais donc à la fin?

II

Ma mémoire se jouait de moi, j'eus l'impression de pénétrer dans une région familière mais transposée dans le passé. A peine un premier contact m'eut-il permis de deviner où je me trouvais que déjà tous mes sens et tous mes sentiments évoquaient les temps révolus. La région favorisait aussi cette évocation : elle était silencieuse et déserte.

Au sein de la vallée, — qui s'étendait à perte de vue, des villages s'élevaient jadis sur l'emplacement de chaque hameau, de chaque ferme isolée. A travers les prairies et les champs immenses où mugissent en été les machines et les troupeaux du tout puissant seigneur, chaque nom de terroir porte le deuil d'une agglomération florissante de jadis. De petites villes naguère animées ont été nivelées par la foulée des troupes de conquérants orientaux et occidentaux jusqu'à ne plus servir désormais que de halte pour les porcs et de pacage pour les bœufs.

Où sont donc les Petchénègues, me demandai-je, comme s'ils m'avaient été confiés. Ils s'étaient réfugiés au temps de saint Etienne dans les marais et de jolis toits de maisons avaient surgi bientôt parmi les jonchaies. Bien des siècles après, les Petchénègues étaient encore païens. Que leur était-il donc advenu? S'étaient-ils cachés de nouveau ?

Pourtant, Odány existe encore — cette idée traversa mon esprit avec la rapidité de l'éclair et je levai les yeux dans cette direction. Il fallut cependant une course effrénée de vingt minutes, succédant à mon premier coup d'œil, pour que je puisse découvrir la ferme Odány au bout d'un champ de glace parmi de petites mottes de terre. Le tout ne consistait qu'en deux maisons pour des ouvriers agricoles et en une bergerie sur le sommet d'un monticule. Vue d'ici, la ferme était à peine plus grande qu'une taupinière. Je la fixai d'un œil étonné. Le soleil resplendissait tellement sur la glace, ce petit point noir se trouva au milieu de si éblouissantes flèches de lumière que je dus fermer les yeux. Même ainsi, l'air glacé me parut tout rose et comme incandescent.

La façon dont cette taupinière grossissait à vue d'œil marquait à présent la rapidité de ma course. Sur le haut de cette espèce de trompe, les trois têtes d'épingles des constructions se muèrent en trois boîtes d'allumettes pour devenir bientôt trois boîtes de cigares. Cette métamorphose me sembla une récompense et un stimulant à la fois qui m'engagèrent à accélérer ma course. A droite, non loin de moi, un lièvre trottait sur la glace en décrivant de grands zig-zags, car de temps à autre il culbutait et, comme il glissait, le vent finit par le précipiter sur le côté. Une envie subite me prit de le poursuivre, mais déjà mon but se dressait devant moi : trois maisons de la grandeur de trois tables. Je vis bientôt la fumée sortir de la cheminée, j'arrivais.

De la berge, un molosse se précipita à ma rencontre en jappant de toutes ses forces mais lui aussi glissa sur la glace et ne parvint jusqu'à

moi qu'assis sur ses deux pattes de derrière. Cela lui ôta soudain tout courage mais, d'autre part, lui confèra une certaine dignité. Assis dans cette position rigide, il tourna vers moi un regard si altier qu'il me fit l'air de résider sur le trône des molosses. Moi, cependant, je cherchais les Petchénègues. La ferme était déserte. Le soleil, seul, étincelait sur le côté humide des chariots abandonnés.

Enfin je découvris un indigène. Non loin de la rive, on voyait un tas de foin enfoncé dans la glace; le Petchénègue se trouvait sur le sommet, tenant à la main une pioche étincelante dont il avait dû auparavant se servir. Mais, pour l'instant, il se reposait. Il se tenait debout, dans ses bottes, le vent lui collait parfois ses amples pantalons contre les cuisses exposant ses deux genoux à ce froid de chien. Il avait sur la tête un bonnet de fourrure aussi haut et pointu que celui de Ladislas le Coman qu'il portait enfoncé sur la nuque à la manière des porchers. Le soleil furieux dardait ses rayons juste derrière lui, de sorte que je ne pus distinguer de ce survivant de l'ancienne race que sa silhouette. Je m'avançai vers lui plein de confiance.

— Tiens — dit le païen en m'apercevant — c'est toi?

C'était le père François Nagy, un de mes innombrables parrains. Je ne savais pas qu'il habitait ici.

— C'est ici que nous habitons, c'est ici que nous allons mourir — et il se lança dans un de ces jurons qu'il récita jusqu'au bout comme une prière asiatique en l'honneur de l'invité. Et puis tout de suite:

— Tu n'as pas de « machine » sur toi? Ta tante Bette garde le four jour et nuit parce que nous creverions de froid si le feu s'éteignait. Nous sommes seuls dans tout le hameau.

Ensuite comme il remarquait que je lui faisais les gros yeux en le voyant ainsi debout sur le tas, sa pioche à la main:

— Le foin s'était mouillé et puis il a gelé comme l'os, — dit-il, — en donnant un coup de pied dans le tas. — On devrait le défaire brin par brin et le mettre à sècher pour que ce pauvre bétail ne crève pas de faim. Parce que le bétail, ils l'ont laissé là.

Suivit une autre prière, celle-là à l'adresse de ceux qui étaient partis. Un lièvre se débattit de nouveau sur la glace. Puis un autre, un peu plus loin.

— Quoi — demandai-je — vont-ils déjà au carnaval ?

— Sacrés . . . — leur lança mon homme. Le salut se fit plus bref cette fois. — Ils fuient devant la mort. C'est que l'île est devenue maintenant une île pour de bon, ils ont absolument tout dévoré là-bas. Tu pourrais en attraper un. Parce que nous aussi, nous sommes tout près de nous sauver.

Ensuite ce fut lui qui s'étonna de mon outillage et de nouveau il se mit à répéter: « machine, machine ».

Il n'eut pas à multiplier ses allusions; je me mis immédiatement en route pour chercher des allumettes à la ferme Kopaszhalom. C'était également une taupinière au bord de l'horizon lorsque le doigt

du père François me la désigna. Mais elle grandit vite, elle aussi. La voile fonctionna à merveille. Je m'accroupis pour mieux filer. A la ferme on m'aperçut de très loin car, au moment où j'approchais, les gens vinrent nombreux vers la rive.

Je me redressai. Le vent, à présent, s'était mis à tourbillonner. Ce fut probablement la raison pour laquelle je fus entraîné au moment même où je voulais débarquer; une rafale, qui n'en fit qu'à sa tête, me ramena au beau milieu de la glace. Des allumettes — criai-je en me tournant vers la rive — des machines !

Heureusement cette écervelée de rafale venait de me lâcher et je pus profiter de la protection d'un autre coup de vent plus honnête, celui-ci, qui me fit glisser jusqu'à la rive.

En attendant, la moitié de ceux qui habitaient la ferme s'étaient attroupés pour me voir.

Ceux-ci vraiment avaient l'air de s'être établis à la suite de saint Etienne ou du moins de Béla IV, après que les Tartares eussent enfin vidé les lieux.

Bouche bée, leurs yeux aplatis au-dessus de leurs mentons anguleux et de leurs pommettes saillantes, ils me regardaient ahuris de toute la distance de sept cents années qui les séparaient de notre époque. Pour eux les patins d'acier, sans parler de bien d'autres choses, n'avaient pas encore été inventés. Les filles avec le petit rire touchant des pauvres firent passer leurs bras nus dans les deux ailes de leur châle. Les garçons introduisirent leurs mains sous leurs aisselles ou dans l'ouverture de leur pantalon à pont jusqu'au coude. Une vieille débrouillarde embrassa un chat pour se protéger du froid. Il y en eut qui se blottirent les uns contre les autres comme des moutons. De temps en temps, je faisais une pirouette, cette rosse de rafale de tout à l'heure revint, elle manqua de m'entraîner de nouveau. Je pirouettai; je me souviens de cette petite scène comme si je l'avais vue du haut des chevaux de bois. Avec des cris de joie, les filles poussèrent un petit enfant aux pieds nus vers l'intérieur de la maison. Des fenêtres et des portes, des têtes d'enfant se penchèrent sur plusieurs rangs, gazouillant comme les petits de l'hirondelle lorsque la mère volette autour du nid.

Leurs pieds n'étaient pas plus chaussés que ceux des hirondelles. En général, les chaussures devaient être rares dans ce pays. Ses habitants avaient tourné la difficulté à leur façon. Celles des filles qui avaient quelque chose pour se couvrir les pieds et pouvaient sortir portaient dans les deux bras, contre leurs seins, sur le dos, voire sur les épaules et sur la tête toute une masse de marmots qui tendaient les bras dans tous les sens. Ces filles se tenaient sur la rive comme des arbres d'une belle venue dont les branches épaisses supportent le feuillage. La plupart d'entre elles se tenait justement sur une jambe. Autant de troupes d'acrobates . . . si je m'en souviens bien il me semble que même les marmots en portaient d'autres dans les bras. Dans

tout le hameau il n'y avait guère plus de dix allumettes, mais ils m'en donnèrent trois.

Tandis qu'ils les dénichaient, je flottais en proie à une agitation croissante sur la glace, en plein vent, pareil à un papillon prêt à s'envoler. Puis, muni de leur cadeau, je pris mon essor, laissant peut-être au milieu de cette foule de badauds un souvenir éternel: de quoi raconter pendant toute une vie la fantastique apparition d'un sorcier en chair et en os.

Sur la glace, les rafales sifflaient et tournoyaient à la manière de fuseaux; chacune d'elles me précipitait dans le bras de l'autre, comme nous avions l'habitude de le faire avec nos camarades dans le couloir du lycée. L'une d'elles me pressait sur son sein, me forçait à pirouetter comme fait le danseur passionné avec sa partenaire, à la fin d'une csardas rapide; l'autre courait après moi, haletait et hurlait de désir. J'ôtai précipitamment de mon cou la voile que formait ma pèlerine et, presque à croupetons, je ballottai mes jambes pour me délivrer de ces vierges folles.

Pareil à un naufragé, je me sentis saisi par le père François et tiré sur la rive. Il m'étreignît et titubant de droite à gauche me fit monter dans la maison; il baissait la tête afin de ne pas donner prise aux griffes du vent et, tout le temps, adressait au temps ses bénédictions, sans aucune colère certes, mais au moyen d'une infatigable énumération de tournures et d'épithètes compliquées, comme s'il avait récité une formule de salutation chinoise, munie, bien entendu, du signe négatif.

Une fois parvenu à l'intérieur de la maison je lui remis les allumettes. Tante Bette me reconnut à peine.

— Tu as grandi, mon enfant.

Je n'avais pas enlevé mes patins et, tout efflanqué que j'étais, je touchais, en effet, aux solives.

— Est-ce qu'ils l'ont pris, le Guillaume?

Ce ne fut qu'à la troisième question que je compris que le père François s'intéressait au sort de l'empereur d'Allemagne; les journaux avaient mentionné parfois que les Anglais et les Français exigeraient son extradition. J'ignorais si on l'avait livré. « Tu vois » — dit le père François à sa femme d'un air de triomphe.

— Et ce Hock, est-il déjà évêque?

De cela non plus, je ne savais rien.

Le père François savait tout, encore mieux que sa femme.

Il devait y avoir des discussions au sujet de ses prophéties. Le père François avait prédit qu'il n'arriverait rien du tout — quoi qu'on dise — parce qu'on aurait toujours des maîtres.

L'unique changement aurait été qu'on n'en eût point.

— Mais il n'y en a presque plus. — Et je citais les noms de tous ceux qui avaient quitté la contrée.

— Où il y a de la terre, mon enfant, il y a aussi de l'herbe. Ça pousse partout d'elle-même. Plus la terre est féconde, plus haut ça

pousse. C'est tantôt des herbes folles, tantôt du blé ou des arbres, mais quelque chose pousse toujours.

Tout le temps que nous causions, une branche de bouleau cinglait la fenêtre. Puis, tout d'un coup, cela cessa. Le vent tomba, ou, du moins, s'apaisa-t-il considérablement. Je fis mes adieux.

Je voulus m'élancer sur la glace mais le premier mouvement me causa une douleur lancinante telle que je fis halte pour attendre le retour de mes forces. Une jeune fille courut à moi sans prendre la peine de mettre un châle. C'était bien Lisette Barát. Elle s'avança dans ma direction sur la glace.

— Qu'est-ce que tu viens faire ici? — lui demandai-je.

— Je suis déjà ici chez ma tante Bette, depuis l'automne. C'est que j'ai moissonné à la ferme mais je n'avais pas de joug pour emporter ma part à la maison, et comme on m'a gardé aussi pour la récolte des navets je vis ici sur ce que j'ai gagné.

Haletante, elle récita tout cela d'un trait, comme si elle avait eu quelque chose de plus urgent encore à m'apprendre.

— J'étais en train de donner à manger aux bêtes et puis au moment où je rentrais on m'a dit que c'était toi!

Elle continuait de bredouiller, tout essoufflée, comme si quelqu'un l'avait chargée de courir après moi pour me transmettre un message. Mais ensuite elle ne fit rien d'autre que de se frotter les bras.

— Ça pique — dit-elle en me faisant un gentil sourire. — Il va neiger — dit-elle encore.

A ce moment il se mit à neiger à gros flocons clairsemés.

Une minute plus tard, il tombait déjà une neige épaisse et drue comme si un rideau s'était déroulé du haut du ciel. J'aurais pu l'écarter du bras s'il y avait eu moyen d'écarter ce néant épais. Si la neige s'épaissit sur la glace, je n'arriverai même pas en trois jours à me traîner jusque chez moi.

— Tu vas t'égarer, toi — dit Lisette. — Écoute, ne pars pas maintenant.

Elle s'approcha de moi pour supprimer entre nous la présence de cette blanche toile d'araignée qu'on ne parvenait pas à soulever. Comme si nous avions été parmi des buissons, dans une broussaille qui se fût mise subitement à pousser. Lisette promenait ses regards autour d'elle et fit un faux pas; la neige fraîchement tombée avait rendu la glace plus glissante encore.

Eh bien, mon ami, le cœur d'un jouvenceau est ainsi fait. Cette Lisette me plut de nouveau terriblement. Et comme elle s'inquiétait à cause de moi! J'avais l'impression de n'être parti que pour la rejoindre.

Elle s'inquiétait donc à la pensée que je pourrais m'égarer. (Je ne pouvais pas m'égarer, à ma droite, j'étais sûr de la rive, je n'avais qu'à me diriger constamment de ce côté.) Lisette me causa un bonheur infini, grâce à son inquiétude et à son sourire qui en était

l'expression rayonnante. Dans mon bonheur — eussé-je trouvé rien de mieux à faire ? — je me cramponnai à cette inquiétude. Je lui tendis la main.

— Penses-tu que je vais me perdre ? — lui dis-je gaîment.

Je n'éprouvais plus aucune fatigue. Dans mes chevilles je sentais combien j'étais de nouveau prêt à m'élancer.

— Ne pars que demain. Lorsqu'il ne neigera plus.

J'aurais voulu l'embrasser, la soulever et m'enfuir avec elle à toute allure.

— On m'attend à la maison — dis-je et ma paume, à présent, caressait ses deux épaules en guise d'adieu. Elle se déroba, fit un pas en arrière et glissa de nouveau. Je l'attrapai. Sa tête était là dans mes bras, sur ma poitrine.

— Tu ne comprends pas bien mon attitude — dit-elle, d'une voix étranglée.

— Eh bien, comment veux-tu que je me l'explique — je tournai son visage vers le mien. Nos joues se touchèrent presque à cause de la neige. De gros flocons se posèrent sur ses cils. Elle clignotait, souriait dans son embarras.

— Je suis plus âgée que toi. Mais ce n'est pas ça. D'ailleurs tu n'est plus des nôtres. Ce n'est pas ça non plus.

Je n'y comprenais rien. Il y avait une chose pourtant que je comprenais profondément.

— Je me sens attirée vers toi, mais je ne sais guère comment — dit-elle, avec plus d'aisance, cette fois.

Mon ami, il me semble que je sois prêt de commettre, en quelque sorte, un sacrilège, en pensant à rendre ici dans leur dialecte le langage de ces bonnes gens, celui de ma mère, par exemple. Il me semble que c'est se moquer d'eux; si, le plus souvent, on les fait parler de cette façon, ce n'est que pour illustrer leur naïveté. Mais comment séparer ces quelques phrases de leur vraie prononciation ?

— C'est que je t'aime bien tu sais — dit Lisette.

— Moi aussi ! — m'écriai-je.

— Mais pas comme les filles aiment les garçons. Tu ne vas pas te moquer de moi, n'est-ce pas? Je t'aime beaucoup, mais pas comme ça.

— Alors comment, Lisette — et je la serrai dans mes bras.

— Comme ce serait bon d'être ta grande sœur. Comme je te soignerais bien, tu verrais ! Vraiment ne pars pas maintenant !

Eh bien, mon ami, que tu le croies ou non, je fus, moi aussi, envahi, à la minute même, de si bon sentiments fraternels que je donnai même un baiser à cette Lisette. Je savais bien que les jeunes filles avaient l'habitude de parler ainsi par dissimulation, par pudeur. Mais celle-là venait de dire la vérité.

Je lui expliquai que je ne pouvais pas me tromper de chemin.

— Est-ce que la glace ne va pas craquer sous tes pas ?

— Adieu Lisette. Merci. Attends un peu. J'avais un bracelet-montre, ou plutôt n'était-ce qu'une montre toute simple que l'on pouvait attacher autour du poignet à l'aide d'un étui de cuir.

— Tiens, je te la donne.

Elle fit un tapage de tous les diables ! Etait-ce convenable de porter une chose pareille, et puis qu'est-ce qu'on dirait et pour qui est-ce que je la prenais?

Je l'attrapai et, tout le long de sa nuque, je lui fis glisser la montre dans le dos sous son corsage.

Puis je m'en allai, tout joyeux, léger, sifflotant d'aise — comme chaque fois que je pouvais offrir un cadeau à quelqu'un que j'aimais.

Au bout d'une heure, la neige montait déjà jusqu'à mes chevilles. A chaque élan que je prenais je devais pousser une épaisse couche de neige qui s'était accumulée à mes pieds. Le jour commençait à décliner. Je peinais, les dents serrées, je n'avais plus le droit d'abandonner la partie.

Dans le village, lorsque je rentrai, on commençait déjà à éteindre les lumières. Je détachai mes patins. A peine eus-je touché la terre ferme que mes genoux claquèrent. Je tombai et je me débattis sur le sol comme l'albatros de Baudelaire au sortir de son vol. Je parvins tout de même à me traîner jusque chez moi. A la maison, toutes les fenêtres étaient éclairées. Je changeai de vêtement dans la cuisine, ma chemise était trempée de sueur.

Je me souviens bien de cette journée pour deux raisons. C'est alors que j'ai patiné pour la dernière fois. Peut-être aussi est-ce ce jour là que ma jeunesse prit fin.

L'aube du lendemain s'ouvrit sur une nouvelle période, celle où la jeune âme s'élance soudain, prend son essor et affronte réellement la vie.

CHRONIQUE DU MOIS

Le Mois

La presse et les revues

Événements de politique intérieure

LA MAITRISE de soi, réserve naturelle, qui est la suite normale de l'état de guerre, ne signifie nullement que les institutions constitutionnelles de la nation hongroise et les idées qui s'y attachent ne continuent pas à évoluer et à se développer. En raison des temps exceptionnels que nous traversons, seules des limites ont été imposées à certaines manifestations extérieures de la vie politique, comme par exemple à la liberté de réunion. Par contre, l'activité des partis, tout comme la manière dont fonctionne l'organisme constitutionnel qui les groupe, c'est-à-dire le parlement, n'a subi aucun changement.

Dans ce qui va suivre, j'aimerais passer en revue trois événements importants survenus dans la vie intérieure de la Hongrie. Il s'agirait, en l'occurrence, de l'institution de la fonction de remplaçant permanent du Régent, et de l'élection de la personne chargée d'occuper ce poste; nous en viendrions ensuite à parler du changement gouvernemental qui eut lieu il y a quelques jours et au cours de laquelle M. Bárdossy ayant quitté le fauteuil présidentiel a été remplacé par M. Nicolas Kállay. Enfin, nous voudrions nous occuper de la désagrégation survenue en Hongrie, dans le parti d'extrême droite, c'est-à-dire, au sein du parti « Croix-fléchées » ainsi que des conséquences que l'on peut tirer de ce phénomène.

La fonction de remplaçant permanent du Régent a été créée en partie par nécessité historique et en partie aussi grâce au génie législateur de la constitution hongroise. Une loi, datant de ces dernières années et réglementant les conditions d'élection du Régent, confie à un corps restreint le soin de remplacer le Régent dans le cas où il serait empêché de remplir ses fonctions comme dans celui où le poste serait vacant. L'activité de ce corps constitué, chargé de fonctions intérimaires, consiste surtout à préparer l'élection du nouveau Régent. Le principe corporatif, par contre, ne convient guère lorsqu'il s'agit de remplacer le chef de l'Etat, comme nous l'avons vu en général dans le cas des conseils de Régence. Il ne possède pas le pouvoir de décider en personne, les opinions des membres qui le constituent peuvent présenter des divergences et, au moment d'agir, alors qu'il y a des décisions à prendre, de longues discussions et de pénibles débats apparaissent inévitables.

Les anciennes lois hongroises, en vigueur jusqu'en 1848, conféraient au « comes palatinus », au palatin, les droits de remplaçant permanent du Roi. Le palatin était élu à vie par le Roi et la nation au même titre. Toutefois le rôle du Palatin ne pouvait s'harmoniser avec le principe du gouvernement parlementaire et celui de la responsabilité ministérielle, on ne pouvait, dans le cadre de l'exercice des fonctions de chef de l'Etat, soustraire certains secteurs à sa compétence. C'est ainsi qu'en 1848, des lois spéciales, sans abolir l'institution du Palatin, ont stipulé que les vacances ne seraient pas comblées. Le palatin était le remplaçant du Roi, il possédait tous les droits royaux que la loi et les coutumes lui conféraient; il remplaçait le souverain dans tous les cas où ce dernier n'exerçait pas le pouvoir royal ou ne pouvait exercer ses fonctions.

Il a fallu que le législateur hongrois trouvât l'équivalent de cette dignité suprême dans l'Etat, lorsque le Régent, tant en raison de son âge avancé qu'en raison de l'extension extraordinaire des fonctions du Chef de l'Etat, a jugé nécessaire de remplacer le corps constitué pour exercer le pouvoir suprême, en cas de vacance survenue dans la fonction de Régent, par une seule personne, le remplaçant permanent du Régent. On pensa également à rétablir la dignité de palatin, mais on vit bientôt qu'introduire une nouvelle conception dans le cadre de cette ancienne dignité, et essayer de lui faire trouver sa place au milieu des institutions parlementaires était un problème insoluble. C'est ainsi que le législateur institua une dignité *sui generis* qui reçut, de par la loi, le nom de remplaçant permanent du Régent.

La législation avait une double tâche à résoudre. Tout d'abord il fallait élaborer la loi par laquelle seraient réglés, outre l'institution de remplaçant permanent du Régent, le ressort de la personnalité à élire, le mode de désignation et d'élection, et enfin le ressort en cas de vacance intervenant dans le fauteuil du Régent. Aux travaux préparatoires et de codification, les meilleurs experts hongrois du droit public et de l'histoire de la constitution furent appelés à prendre une part active, aussi la loi elle-même répond-elle en tous points aux traditions qui ont pris corps dans l'édifice millénaire de la constitution hongroise. Dès que le projet eut revêtu force de loi et que la possibilité en fut donnée, les deux chambres furent convoquées en séance plénière afin d'élire le remplaçant permanent du Régent. La Constitution ne connaît que des cas très rares et très spéciaux où les deux Chambres soient convoquées en séance commune et plénière. L'insertion au recueil des lois de la loi sur le couronnement du Roi, l'élection du remplaçant du palatin, jouant un rôle constitutionnel au couronnement, enfin l'élection des gardes de la Couronne, c'est-à-dire des deux plus hauts dignitaires de l'Etat, chargés de la garde de la Couronne de St. Etienne, rentrent dans le ressort des deux Chambres réunies. C'est au milieu de ce cérémonial que les deux Chambres se réunirent en séance plénière — le Régent n'ayant pas fait usage du droit de désignation que lui conférait la Loi, — pour rechercher et désigner la personnalité qui leur semblait le plus apte à occuper la nouvelle fonction et aussi l'élire à cette dignité.

La presse quotidienne a fait connaître, en détail, l'acte historique par lequel Etienne Horthy, fils aîné du Régent Nicolas Horthy fut élu, par acclamations, remplaçant permanent du Régent par les deux Chambres réunies en congrès. Bien qu'en élisant le remplaçant du Régent la nation ait voulu rendre un hommage de plus à la personne de son père, qui, depuis 22 ans — les années les plus graves et les plus critiques de la nation — assume la charge de Régent, il n'en est pas moins vrai que la personne de l'élu et ses valeurs personnelles ont facilité aux organes constitutionnels ladite élection. Etienne Horthy est âgé de 38 ans. Ingénieur de profession, il avait été jusqu'alors président des Chemins de Fer de l'Etat hongrois. Grand, présentant bien, il avait l'habitude de se trouver partout où le Régent se présentait à titre officiel. Durant de longues années, il avait travaillé dans des entreprises privées et c'est ainsi qu'il eut, au cours de son séjour dans les usines américaines de Ford, l'occasion d'accroître dans une forte mesure ses connaissances techniques. Revenu d'Amérique, il prit une part toujours plus importante aux travaux de construction et d'organisation des entreprises dirigeantes de la Hongrie, sans se prévaloir, en quoi que ce fût, du respect qui revient tout naturellement au fils du chef de l'Etat. Personnalité aimable, modeste, particulièrement sympathique, il sut gagner le cœur de tous ceux qui avaient l'honneur

d'être en rapports avec lui. Or, ils sont très nombreux, tout spécialement les ouvriers des usines et des ateliers avec lesquels il était en contact journalier et grâce auxquels il a connu toutes les difficultés des petites existences. Sa plus grande passion fut toujours l'aviation. Durant l'interdiction stipulée à Trianon, le développement de l'aviation militaire hongroise, qui ne pouvait se faire qu'en secret, exerça sur lui un attrait tout particulier; il devint rapidement officier aviateur et toutes ses prouesses lui valurent de figurer parmi les meilleurs aviateurs de la Hongrie. En outre, sur un petit appareil, il fit plusieurs randonnées dans le proche Orient pour y livrer des avions et c'est sur son petit bi-places qu'il se rendit au Caire en voyage de noces.

La valeur d'Etienne Horthy se trouve particulièrement rehaussée par le fait que jamais, en aucune façon, il ne s'est mêlé à la politique intérieure, à la politique journalière; il n'a jamais pris part aux luttes des partis et des fractions politiques et ne s'est jamais lié dans aucune direction. On aime sa personnalité en premier lieu à cause des mérites de son père, mais aussi en raison de ses qualités personnelles, de la sympathie qu'il inspire et de l'attrait qui émane de sa personne. C'est avec une affection particulière que le public hongrois a donné une place dans son cœur à cet aimable portrait de famille hongroise représentant à côté de son père, auquel le pays doit de s'être agrandi, Etienne Horthy avec sa jeune et belle épouse et son fils.

Après l'élection du remplaçant permanent du Régent, le calme ne fut que de courte durée; il nous fut bientôt donné d'assister à deux manifestations qui ont trait à l'essence de la vie parlementaire et à l'application de celle-ci aux conditions particulières de notre pays. Nous estimons qu'il est intéressant d'en faire mention car la virulence de cette vie ressort particulièrement du fait que, dans notre littérature et dans notre vie scientifique ainsi que d'ailleurs dans le journalisme quotidien, ces phénomènes se présentent comme une force vive et que leurs aspects idéologiques peuvent passer dans la sphère de l'intérêt général.

Un de nos excellents professeurs parle, dans les colonnes d'une revue, du sort du parlementarisme et l'on y lit:

> J'ai la conviction qu'il est encore prématuré et qu'il est également exagéré de parler de l'échec définitif du parlementarisme ou même de sa faillite totale. Le parlementarisme ne fait que traverser une période de crise. Dans cet ordre d'idées également, le développement suit une ligne onduleuse, son épanouissement est nécessairement suivi d'un déclin qui, lui aussi, sera suivi d'un nouveau progrès. En effet tout système porte plus ou moins en lui les germes du déclin, mais éliminer les abus c'est donner un nouvel essor au développement et au renforcement de ce système. Le parlementarisme fait partie de ces idéaux de valeur éternelle que l'on peut provisoirement placer au second plan, ou même laisser complétement de côté, mais que jamais l'on ne peut ensevelir. Le parlementarisme, comme tant de fois déjà, maintenant encore et toujours sortira de son tombeau pour connaître une nouvelle vie, car il est en liaison inséparable avec nos conceptions avouées de l'idée et de la vocation humaines . . . Le régime constitutionnel a naturellement une importance toute particulière en Hongrie où l'influence de la nation sur les pouvoirs publics date de la même époque que la nation elle-même, où le fait d'écarter le parlement et les tendances à introniser l'arbitraire furent pendant des siècles les causes de tant de luttes et le point de départ de tant de guerres d'affranchissement. Le Parlement hongrois est en liaison étroite avec la conception que la nation hongroise se fait du droit et l'histoire de la nation fut une lutte constante pour le maintien de la constitution auquel tant de générations ont travaillé, tout en cherchant à la développer et à l'entourer de toutes les assurances possibles. Cet amour de la liberté constitutionnelle n'a jamais porté préjudice à l'autorité royale et n'a

> jamais fait obstacle au développement de la nation hongroise ... L'évolution de la constitution de notre patrie est en rapport étroit avec le système parlementaire. En Hongrie, la mise à l'écart du parlement ou les tendances à le faire passer au deuxième plan ont toujours signifié une crise de la constitution et un risque pour la continuité juridique. L'existence de notre nation est étroitement liée à notre constitution et au système parlementaire.[1]
>
> L'histoire montre — écrit un journaliste catholique en vue — que la nation hongroise n'a jamais voulu se résigner à renoncer au régime constitutionnel et si l'on a voulu pour le faire employer la violence, les Hongrois, grâce à leur résistance morale et physique, ont toujours eu raison des abus d'autorité et ont fait revivre l'esprit constitutionnel. Au cours des siècles, on a maintes fois modifié, transformé, par les moyens légaux, les manifestations de la volonté de la nation dans le cadre de la constitution ainsi que le système parlementaire. Jamais personne n'a vu en cela un acte anticonstitutionnel ... mais on peut discuter sur la question de savoir si, dans les temps présents, il serait opportun de procéder à une réforme de la constitution. Une chose en tout cas est certaine, c'est que, maintenant ou plus tard, on ne peut assurer et développer la continuité de la constitution que par des réformes qui ne vont pas à l'encontre de la conception que l'on se fait de la constitution.[2]

Le mois de mai a apporté un changement important dans la vie intérieure de la Hongrie. Le Président du Conseil Ladislas Bárdossy a dû, pour raisons de santé, renoncer à sa charge et c'est M. Nicolas Kállay, secrétaire d'Etat dans le Gouvernement Bethlen d'alors et ancien ministre de l'Agriculture du Cabinet Gömbös, qui l'a remplacé.

Ladislas Bárdossy a prêté serment, comme chef du Gouvernement, à l'un des moments les plus tragiques de la vie de la nation hongroise. Au soir de la mort tragique du Comte Paul Teleki, c'est M. Bárdossy, alors ministre des Affaires Etrangères du gouvernement Teleki, qui constitua le Cabinet. Il y a quelques jours à peine, on fêtait le premier anniversaire de sa nomination à la tête du ministère des Affaires Etrangères; il y avait environ dix mois qu'il était Président du Conseil.

Pendant ce temps il avait gagné la confiance et l'affection de la nation et en tant que diplomate, se tenant à l'écart de toutes les luttes politiques de la vie intérieure, il s'était montré particulièrement versé dans les débats parlementaires. Il y a quelques jours encore la radio de Budapest diffusait un discours qui par son beau hongrois sonore représentait la force morale de ce corps fragile. L'opinion publique, surprise d'apprendre que l'état de santé de M. Bárdossy avait empiré, a pris avec un vif regret congé de cet excellent Hongrois.

Mais, heureusement, le discours de présentation du nouveau Président du Conseil Kállay permet fermement d'espérer que le nouveau Gouvernement ne se passera pas longtemps du ministre des Affaires Etrangères Bárdossy puisque le chef du nouveau Gouvernement ne s'est chargé que par intérim du portefeuille des Affaires Étrangères.

Nous croyons devoir citer ici quelques phrases du beau et puissant discours prononcé par M. Bárdossy le 2 mars à l'occasion d'une fête de la jeunesse.

> ... La jeunesse — a-t-il dit — n'appartient vraiment à la nation que tant qu'avec son désir de lutter pour l'avenir elle ne s'éloigne pas un seul instant de l'éternelle communauté de sort des Hongrois ... Dans la vie de la nation, seule peut jouer un rôle créateur la jeunesse qui aime passionnément tout ce qui est hongrois. Elle aime le peuple, dans les veines duquel coule le même sang que le sien, elle aime le passé de la nation que les siècles ont consacré. Elle a besoin de la force et de la fermeté de la conviction car c'est seulement grâce à cette force que l'on peut rester sur la voie que l'on a choisie et que l'on a reconnue comme étant la

[1] E. Egyed, *Magyar Szemle*, N° 1 de mars. — [2] L. Tóth, *Nemzeti Ujság*, 8. III.

bonne. Il faut avoir foi et confiance, mais il ne faut pas aller jusqu'au fanatisme qui souvent se déguise sous cet artifice et derrière lequel, dans la plupart des cas, se cachent une vaine suffisance et un entêtement aveugle et opiniâtre . . .[1]

Le Président du Conseil — écrit le *Pester Lloyd* au sujet du discours — a placé la conception du service dans l'axe de la vie privée et officielle:

Il s'agit là du service pris dans le sens élevé et généreux du mot et c'est ce que le Président du Conseil veut introduire profondément dans l'âme de la jeunesse. La conception du *service* est profondément enraciné dans l'âme européenne depuis les premiers éclairs de la culture car l'Etat et l'Eglise ont répandu cette conception dans la communauté des peuples européens et ce fut le leitmotiv de la vie privée et de la vie publique . . . Et par ce seul mot de « service » le Président du Conseil, avec une grande élevation et distinction, a écarté toutes les manifestations apparamment attrayantes du « patriotisme bruyant », vide et dépourvu de tout sens . . .[2]

M. Nicolas Kállay, le nouveau Président du Conseil, fut désigné, nommé et prêta serment le jour même où la démission de M. Bárdossy fut connue. Le nouveau Premier, lors d'une conférence du Parti Gouvernemental, a tenu un grand discours dans lequel il a parlé de son prédécesseur et des principes directeurs qu'il devait adopter dans sa politique intérieure:

M. Bárdossy n'est pas membre du Cabinet, — dit-il, — et de cette manière le Cabinet n'est malheureusement pas complet. Le fauteuil du ministre des Affaires Etrangères est resté vacant, parce que j'espère — et je ferai tout pour réaliser ce vœu, — que M. Bárdossy occupera de nouveau la place de ministre des Affaires Etrangères dès qu'il sera guéri, — que Dieu veuille que ce soit le plus tôt possible, car nul mieux que lui ne peut remplir ce poste. Il n'a pris part que pendant une période assez brève à notre vie publique, mais même pendant cette courte période il est devenu une valeur nationale d'une grandeur telle que nous ne pouvons plus nous passer de lui. En ce qui concerne mon programme de politique intérieure, je suis absolument partisan du système parlementaire. Je ne suis pas d'accord avec ceux qui pensent qu'il met obstacle à tout progrès ou tout au moins qu'il en ralentit le rythme. Naturellement tant que le Parlement est et reste à un niveau qui permette de travailler . . . Je considère qu'il est nécessaire de discuter à la Chambre les diverses opinions, de s'orienter et d'être en contact avec les vastes couches de la société. Je ferai tout pour discuter avec le Parlement les questions importantes...[3]

La nomination de M. Kállay a pris en général l'opinion publique à l'improviste. Il se retira, en 1935, de la politique active lorsqu'il ne voulut pas prendre part, en tant que ministre de l'Agriculture, à la vive discussion qui eut lieu à la Chambre sur l'activité du Gouvernement de M. Gömbös et bien qu'il eût motivé sa décision par des causes de caractère surtout économique, l'opinion publique chercha dans sa démission des raisons de principe. A partir de ce moment, il prit part à la vie constitutionnelle de la Chambre Haute puis, en 1937, devint Président de l'Office des Irrigations.

Dans le cadre de cette institution se réunissaient tous les efforts tendant à améliorer la fertilité du sol hongrois par l'emploi des moyens les plus modernes. En cette qualité, il accomplit une tâche très précieuse et intéressante dont les différentes phases furent toujours suivies par l'opinion publique avec une reconnaissance toute particulière.

Lors de sa nomination, les journaux publièrent, bien entendu, son *curriculum vitae* politique avec tous les détails et tous les organes de presse soulignèrent que sa famille descend d'une des tribus qui ont conquis le pays. On remarque que le berceau de sa famille est, depuis mille ans, situé à la lisière du nord-est de

[1] Discours de M. Ladislas Bárdossy, 2. III. — [2] *Pester Lloyd*, 3. III. — [3] Nicolas Kállay, 13. III.

la Grande Plaine et qu'au cours des siècles de nombreux Kállay ont inscrit leur nom sur les pages de l'histoire en raison de leur héroïsme ou des services qu'ils ont rendus aux affaires publiques.

> Le nouveau Président du Conseil, — écrit l'organe de la presse catholique, — est le représentant le plus caractéristique de sa race. Il descend d'une ancienne famille catholique hongroise qui remonte aux ancêtres conquérants. Sa vaste érudition et les fonctions qu'il a occupées dans la vie internationale le mettent à même de remplir les tâches de Président du Conseil en tenant compte, dans la période actuelle excessivement importante, des points de vue supérieurs de la Hongrie. Sa personnalité n'est nullement inconnue dans le monde politique. Au cours de sa carrière il a joué un rôle actif dans la vie politique de son comitat et il est très au courant des problèmes touchant à l'agriculture. Dans les fonctions qu'il a remplies jusqu'ici, il a fait preuve d'une grande circonspection et d'une remarquable prévoyance dans la gestion des affaires. Après la crise agricole, les traités commerciaux faits par lui donnèrent de nouveau débouchés aux produits hongrois susceptibles d'être placés à l'étranger . . .[1]
>
> La partie de son discours de présentation qui rencontra spécialement l'approbation des couches sociales conscientes de leur responsabilité est celle où le Président du Conseil parla en termes particulièrement chaleureux de M. Bárdossy. Ce fut vraiment un passage lyrique de ce discours qui, d'autre part, fut très catégorique et empreint de l'esprit d'une politique réelle . . .[2]
>
> Etre hongrois cela signifie avoir de vastes horizons et les garder même dans les petites choses de la vie quotidienne. Mais, être hongrois, cela veut aussi dire — et j'emploie ici les belles paroles prononcées l'autre jour par M. Bárdossy — pouvoir garder en temps voulu la mesure. Etre hongrois signifie aussi être particulièrement apte à pallier les différends qui peuvent se présenter. M. Kállay possède dans la plus forte mesure ces capacités. Ces facultés qui, pour un homme d'Etat, sont parmi les plus nécessaires, il les a en partie héritées, en partie acquises. Les facultés acquises, on peut les porter toutes au compte de M. Nicolas Kállay qui put toujours reconnaître les problèmes et les tâches nouveaux avec leur entière signification pour s'employer de toute son énergie à les résoudre.[3]

En politique intérieure un événement très intéressant doit être enregistré, c'est la scission qui s'est produite dans le Parti Croix Fléchées. Dans ces colonnes nous avons, pendant des années, fait connaître les visées de ce parti et les métamorphoses par lesquelles il était passé. Sous sa forme originale, en 1935/36, il s'avouait déjà national-socialiste et son programme, l'idéologie qu'il proclamait, de même que les moyens qu'il employait étaient bien différents de ceux des autres partis politiques hongrois connus jusqu'ici. Le parti proclamait l'Etat totalitaire, la dictature et prenait pour emblême la croix fléchée qui nous rappelle la croix gammée.

Au début, son programme s'est répandu par l'intermédiaire de groupes isolés. Le mouvement prend de la force et de l'élan quand François Szálasi se met à sa tête. Sa personnalité semble le rendre apte à occuper le poste dirigeant. Son passé militaire, son nimbe qui n'a jamais encore été atteint dans la vie de parti, l'inaccessibilité de sa personne, sa belle prestance font de lui bientôt un homme populaire surtout dans les milieux simples, qui souffrent fortement des suites de la crise économique de 1930 et des années suivantes. Il parle peu et rarement, mais ses discours sont toujours tissés de ces éléments de mysticisme qui, jusqu'alors, ont été presque entièrement inconnus dans l'idéologie politique hongroise.

Il crée des mots nouveaux, des idées nouvelles en puisant, il est vrai, à une terminologie politique étrangère. Il recrute des adhérents, des fanatiques,

[1] *Nemzeti Ujság*, 11. III. — [2] *Magyar Nemzet*, 14. III. — [3] *Pester Lloyd*, 11. III. — Nos lecteurs se rappellent certainement le bel article que M. Nicolas Kállay a consacré dans le numéro de mai 1941 p. 402, de notre Revue au comte Paul Teleki.

son nom devient, pour la majeure partie de la population de la capitale, un nom connu lorsque, dans la nuit du nouvel an 1938, une propagande habilement menée fait répandre dans toute la ville que: « 1938 est l'année de Szálasi ». Au début, ce mouvement eut pour principaux adhérents surtout de petites gens, des désabusés, de petits bourgeois demi-lettrés, mais, par la suite, il vint s'y joindre de jeunes gens et des membres de la classe moyenne. Le chef du parti exerce une discipline très sévère, exige une subordination totale et absolue, il habille ses adhérents d'uniformes. Ses sous-ordres dirigent habilement des défilés qui font du bruit. Une propagande sous cape répand de semaine en semaine la nouvelle que Szálasi va « prendre possession » du pouvoir dans un avenir proche et une partie de la classe moyenne conservatrice, à la vue des démonstrations massives, commence à se faire à l'idée qu'il « faut en passer par ce mouvement » dont les idéologies effraient tous ceux qui ne s'imaginent la vie nationale que dans le cadre de la constitution hongroise.

Le chef et une partie de son état-major quittent la voie de la propagande légale et leur démagogie prend de telles proportions que la juridiction supérieure hongroise condamne M. Szálasi, en 1938, à trois ans de prison. L'incarcération de Szálasi est, bien entendu, habilement exploitée par la propagande. Le chef qui subit le martyre laisse derrière lui un lieutenant et il semble même que, de sa cellule, il dirige le mouvement qui se prépare activement aux élections parlementaires.

Lors des dernières élections qui eurent lieu en 1939, alors que le comte Paul Teleki était à la Présidence, les différents partis croix fléchées reçoivent un nombre important de mandats. Plusieurs membres de l'aile droite du parti gouvernemental ressentent une affinité idéologique pour les députés qui, chose tout à fait inaccoutumée, se présentent en uniforme au Parlement et dont une grande partie n'a aucune instruction politique et ne possède qu'une éducation très superficielle.

Grâce à son énergie et à sa routine parlementaire, le comte Paul Teleki réussit à isoler les groupes, à épurer le parti des dissidents tièdes et à démontrer clairement à tout le monde, — tout spécialement à l'occasion de la présentation du projet de loi sur les nationalités par le parti croix fléchées, — que l'idéologie dudit parti est confuse et qu'en outre elle est parfaitement étrangère à la manière de voir de la nation. Néanmoins, la libération de François Szálasi, après deux ans et demi d'incarcération et de silence forcé, donne au parti un renouveau d'activité. Les fractions en guerre les unes contre les autres, vivant au milieu de haines personnelles, surchauffées par des ambitions privées se soudent une fois de plus et tout le monde reconnaît comme chef de « l'unité croix fléchées » François Szálasi qui porte la couronne d'épines après son séjour dans une prison.

C'est à ce moment que se produit la rupture que l'on peut dire irréparable: le chef du parti qui possède un pouvoir dictatorial et qui revient à la tête, après une absence forcée, prend la parole, et indique son programme. Ce programme est une des manifestations les plus pitoyables que l'on ait connues dans le domaine de la politique hongroise. Il est du point de la forme et même de la grammaire parfaitement incompréhensible, surtout pour les vraies masses du parti qui sont les hommes de petite condition; d'autre part la confusion de ses idées saute immédiatement aux yeux des personnes un peu cultivées. Quant à son contenu, c'est la négation pure et simple de tout ce qui appartient au vaste cercle de la constitution hongroise et d'autre part il traite certaines questions nationales, comme par exemple l'idée de l'intégrité du pays en partant du

point de vue d'une politique « réelle » spéciale ou mieux encore d'un opportunisme momentané.

Ce n'est pas véritablement un débat, mais plutôt une critique mordante, sarcastique et pleine de réprimandes qui suit la publication de son programme, publication soi-disant non authentique et qui ne fut que le résultat de l'indiscrétion d'un organe du parti. Le parti gouvernemental et l'opposition de gauche le disèquent, l'analysent de près, montrent que ses thèses sont parfaitement insoutenables et, qui pis est, citent les paroles et les phrases du chef de parti qui ainsi figurent tout le temps dans l'arsenal de critique de l'adversaire. Le parti lui-même se rend compte du mauvais effet produit par le discours de rentrée, attendu cependant avec impatience. Aussi, à partir de ce moment, le chef du parti s'entoure du silence le plus complet.

Mais les phénomènes courants de la vie des partis politiques ne tardent pas à s'introduire au sein du parti croix fléchées bien que celui-ci ait fait usage de méthodes nouvelles et d'un programme révolutionnaire. Agitations, scissions continues ont aussi agrémenté jusqu'ici la chronique du parti, plusieurs de ses députés ont eu des démêlés avec la justice à la suite de délits ordinaires ou politiques, quelques-uns ont même perdu leur mandat.

Les années promises passèrent les unes après les autres sans que le parti se fût emparé du pouvoir, l'état de guerre ne permettait plus de continuer une vaste propagande, et comme les membres de la classe moyenne s'étaient tournés vers le mouvement par opportunisme sans y adhérer publiquement, les réserves secrètes du parti s'épuisèrent tandis que son arrivée au pouvoir ne pouvait plus être envisagée dans un avenir prochain. Le parti devient alors un modèle de bureaucratie, le chef impose lourdement les adhérents; dans la gestion des fonds il agit en dictateur et personne n'a droit de regard.

En même temps se fait sentir également l'attraction du groupe comprenant les députés dissidents du parti gouvernemental, rassemblés autour de M. Béla Imrédy, ancien Président du conseil, apparenté idéologiquement au parti. La collaboration entre Szálasi et Imrédy semble impossible vu le contraste précédemment existant entre les deux politiciens et du fait que tous les deux cherchent à obtenir l'exclusivité.

Il y a quelques semaines la grande crise du parti croix fléchées éclate et les masses sont impressionnées. M. François Szálasi exclut purement et simplement du parti, pour refus de subordination, ses aides de camp, entre autres son substitut, le chef de publicité de son parti. Les exclus passèrent de la défensive à l'offensive et utilisèrent à cet usage le journal Magyarság, qui était jusqu'ici l'organe du parti croix fléchées et qui paraissait le matin. Leur critique est d'une violence que l'on ne rencontre guère dans le domaine des mouvements politiques hongrois. Les deux sous-chefs exclus mettent en doute l'équilibre intellectuel de M. Szálasi, vitupèrent contre les méthodes qu'il emploie, discutent sur la valeur de ses vertus. Ces articles ont pu faire sur le lecteur l'impression qu'un groupe restreint de dirigeants du parti a sculpté une idole et l'a élevée ensuite au-dessus des masses égarées.

Le parti croix fléchées continue son activité dans des cadres plus restreints comme organisation politique. Mais les masses qu'il groupait en ont assez de ce mysticisme dans lequel elles n'ont pu trouver autre chose que les querelles coutumières des hommes avides de pouvoir et poussés par l'ambition. Les moins fanatisés des adhérents se rendent compte déjà que les prédictions ne se réalisent pas, que l'accession rapide au pouvoir est une simple illusion, que les questions principales qui retiennent l'attention de la nation sont réglées par des hommes

compétents et surtout dans le cadre de la constitution hongroise. Ceux qui voient plus loin, tout comme les représentants de la vie publique à qui le sort de la patrie tient à cœur, peuvent d'ores et déjà comprendre clairement que le succès initial du mouvement n'était dû, en somme, qu'à son élan que l'on peut dire révolutionnaire.

> . . . Cette propagande déraisonnable et qui offense l'honnêteté nationale doit prendre fin, — écrit le rédacteur en chef du principal organe catholique, — il est temps d'en finir, d'en finir une fois pour toutes. Il est temps que tout parti qui a conscience de sa responsabilité que tout homme politique, tout journal et toute personnalité qui est en relation quelconque avec les masses populaires s'opposent enfin clairement et ouvertement, sans équivoque aucune, à cette démagogie. Il faut que le travail destiné à faire ouvrir les yeux aux foules s'opère dans les milieux les plus vastes par la parole, l'écriture et par les faits . . . On ne saurait tolérer qu'un petit groupe veuille, par une action tendant à égarer les masses, s'identifier à la nouvelle Europe et qu'il tente de se nommer la nouvelle Hongrie. Il faut ou bien que ce parti fasse sa liquidation ou bien soit liquidé. Ce jeu de hasard ne peut continuer désormais, on ne peut tolérer qu'il se poursuive sans aucune sorte de responsabilité et sans qu'il reçoive sa répression. Ce jeu n'a que trop duré, jusqu'ici, en voilà assez . . .[1]

[1] Ladislas Tóth, *Nemzeti Ujság*, 1 mars 1942.

Rédacteur en chef-gérant : JOSEPH BALOGH

NOUVELLE REVUE DE HONGRIE

PRÉSIDENT DU COMITÉ DE RÉDACTION: BARON B. LÁNG

XXXV^e (XI^e) année IV Mai 1942

Sommaire

I. LADISLAS BÁRDOSSY	*Paul Teleki dans le sillage du comte Etienne Széchenyi*	275
II. GONZAGUE DE REYNOLD	*La Suisse romande*	282
III. LADISLAS SZABÓ	*La mission des grands peuples*	289
IV. ETIENNE WEIS	*Le conservatisme en Hongrie*	303
V. ALEXANDRE BAUMGARTEN	*Le Prince Paul-Antoine Esterházy*	313
VI. EMERIC TRENCSÉNYI-WALDAPFEL	*Visiteurs à Csáktornya*	328
VII. VIRGILE BIERBAUER	*Les clochers hongrois*	340
VIII. LOUIS ZILAHY	*Une vie paisible*	345

Hors-texte :

314—315, 340—341 et 344—345

Chronique du mois

PRINCE PIERRE GALITZIN	*La tragédie des deux peuples russes*	356
***	*La presse et les revues*	362

Parmi les livres 368

Prix de l'abonnement annuel

France: 300 fr., Grande-Bretagne: £ 1, Hongrie: 30 pengő,
Allemagne: 20 RM, Italie: 80 lire, Suisse: 25 fr.

Rédaction et Administration: Budapest, VI., Vilmos cs. út 3. Tél. [illegible]6-522

Ont collaboré à ce numéro

Voir dans le numéro d'octobre 1941 de la *NRH* l'étude de *LADISLAS BÁRDOSSY*, ancien Président du Conseil, destinée à inaugurer l'année jubilaire Széchenyi ❧ *GONZAGUE DE REYNOLD*, professeur à l'Université de Fribourg, a publié son dernier article à la *NRH* dans le numéro de mars 1940 sous le titre « L'hymne à l'Italie » ❧ *LADISLAS SZABÓ*, collaborateur permanent de la *NRH*, directeur littéraire de la Radio Hongroise et dont le dernier article dans notre Revue a paru en novembre 1940 avait publié, en automne 1939, une série d'études sous le titre: « Aspects de l'Europe latine » ❧ Le dernier article à la *NRH* de *ETIENNE WEIS*, professeur d'Université, sous-secrétaire d'Etat en retraite, était consacré au village hongrois et avait paru en mars 1937 ❧ *ALEXANDRE BAUMGARTEN*, homme de lettres, auteur de plusieurs articles publiés ici, dont le dernier « Une vieille carte, une vérité ancienne » a paru en décembre 1941 ❧ *VIRGILE BIERBAUER*, architecte, a publié sous le titre de « Urbanisme dans la plaine hongroise » son dernier article à la *NRH* dans le numéro de mars 1941 ❧ *EMERIC TRENCSÉNYI-WALDAPFEL*, historien de la littérature, avait publié en janvier 1935 un article à la *NRH* sur Etienne Gyöngyösi ❧ *LOUIS ZILAHY*, romancier (*NRH* févr. 1935).

Note de la Rédaction

Les articles publiés dans la NRH *ne représentent pas nécessairement l'opinion de cette revue ou de la* Société de la Nouvelle Revue de Hongrie *et n'engagent en rien leur responsabilité.*

La NRH *ne publie que de l'inédit.*

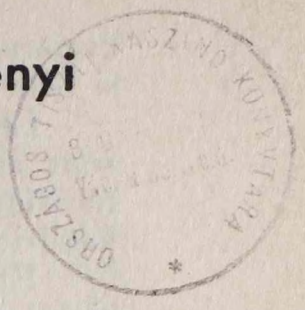
La rédaction tient à prévenir ses collaborateurs que la limite qu'elle doit s'imposer quant à la longueur des articles publiés par elle est de dix pages ; d'autre part, sauf pour la partie littéraire et les feuilletons, elle n'accepte que des articles entiers et ne publie pas de suites.

La NRH *prie ses collaborateurs de n'envoyer que des manuscrits écrits à la machine. Elle se réserve d'autoriser les publications périodiques de la Hongrie et de l'étranger qui en auront fait la demande à reproduire ou traduire ses articles.*

Tirages à part: Ceux de nos collaborateurs qui habitent en Hongrie sont priés de bien vouloir se mettre directement en rapport avec notre imprimerie, la S. A. Athenaeum, mais de demander au préalable le bon à tirer de notre bureau d'édition. Pour ceux de nos collaborateurs étrangers qui le désireront, ce dernier se chargera des pourparlers avec l'imprimerie.

Paul Teleki
dans le sillage du comte Etienne Széchenyi

Par LADISLAS BÁRDOSSY



VOICI un an que le comte Paul Teleki nous a quittés. Il partit comme s'il nous avait été ravi sur le char enflammé d'Elie et lorsqu'il eut cessé d'être, le monde se vêtit de noir devant nos yeux éblouis.

Une année, riche en événements et en leçons, une année qui, par cela même, nous semble particulièrement longue, prête à sa personne un relief saisissant. En pensant à lui avec amour, fidélité et estime, il nous vient un désir de déchiffrer le secret de sa personnalité.

Si son être agissant ne peut plus nous appartenir, puissions-nous, du moins, préserver, du souvenir qu'il nous a laissé, ce qui constituait véritablement son essence.

Chaque personnalité a quelque chose de mystérieux. Le poète parle d'une « étrangeté sublime ». Mais la personnalité de ceux qui méritèrent et obtinrent l'amour et la confiance de toute une nation et furent suivis de masses fidèlement obéissantes, se compose d'éléments que l'on aimerait extraire du souvenir de leur vie, de leur activité et de leurs œuvres.

Que nos moyens pour y parvenir sont faibles! Hélas, il nous est à tout jamais impossible de saisir la personnalité même, dans la réalité intime et rayonnante que lui confère la vie.

Nous ressemblons à Ulysse aux Enfers qui, s'efforçant en vain d'embrasser les âmes de ses morts bien-aimés, se plaignit ainsi:

> Trois fois, vers lui je tendis mes bras
> Trois fois, pareil à l'ombre et au rêve, il s'en échappe
> Et la douleur aiguë me pénètre.

Toute appréciation est forcément une comparaison. Mais comment saisir la fusion sans cesse renouvelée des forces spirituelles à l'aide d'une méthode pauvre et boiteuse qui consiste uniquement en la confrontation des similitudes et des dissemblances. Comment concevoir le flux vivant des sentiments, des pensées, des doutes, et des résolutions qui jaillirent d'un coup dans la conscience de quelqu'un pour s'éteindre au moment suivant? Les créations d'un cerveau ardent, d'une main chaude: l'œuvre la plus réussie, la pensée le mieux exprimée et la plus propre à stimuler à l'action, ne sont que des choses fragiles, rigides et mortes auprès de la richesse vibrante dont elles furent les produits.

La mort cache à notre regard avide ce qui est vraiment vivant, ce qui se renouvelle toujours. Seuls, les souvenirs morts de la vie

disparue nous restent — des coquilles inanimées au bord de la mer; si belles, si colorées, si utiles qu'elles nous paraissent.

Les paroles prononcées, les projets réalisés, les actes accomplis sont autant de pierres dont nous pouvons, certes, construire une mosaïque mais où manquera justement l'essentiel: ce que nous voudrions absorber, faire nôtre et conserver comme un élixir éternel.

Et pourtant! Ce je ne sais quoi que nous cherchons d'un cœur si ardent ne peut disparaître sans laisser de trace. La force de la personnalité continue à rayonner comme la lumière, parvenue jusqu'à nous, d'étoiles depuis longtemps éteintes.

Des cœurs humains, et même de menus objets inanimés gardent cette clarté et cette chaleur qu'une étincelle de la personnalité leur a communiquées. Et lorsque la source de la lumière et de la chaleur est tarie, ils rendent, dans la fraîcheur du crépuscule, ce qu'ils ont reçu, pour en faire profiter les autres.

C'est ainsi qu'un regard des yeux tendres de Paul Teleki, le ton parfois subitement voilé de sa voix, certains gestes de sa main continuent à vivre incorporés à cette matière si précieuse que nous appelons amour.

Nous possédons une preuve éloquente des sentiments que la personnalité de Paul Teleki a inspirés aux contemporains. Presque tous les échos dont il fut l'objet évoquent l'esprit d'Etienne Széchenyi. Si nous le plaçons à côté de ce géant, ce n'est pas tant pour affirmer qu'il fut son égal mais plutôt parce que nous avons compris et ressenti profondément que ces deux hommes avaient suivi les péripéties du destin hongrois avec le même amour soucieux, presque torturé, et qu'ils avaient éprouvé le même sentiment profond de leur responsabilité en embrassant la cause nationale.

Ces deux grands Hongrois sont des âmes-sœurs. Paul Teleki suivit, en effet, partout les traces lumineuses d'Etienne Széchenyi. Quelle ressemblance, quelle analogie de traits dans leur esprit, dans leur façon de penser et jusque dans la délicatesse de leur système nerveux.

Le destin les fit naître à deux époques différentes et se chargea de donner à chacun sa croix à porter.

Etienne Széchenyi fut l'enfant de la période du nationalisme naissant. Une époque dans laquelle les cadres de la vie nationale s'élargirent subitement et se remplirent de forces, de buts et d'espoirs nouveaux.

Sa jeunesse coïncida avec les guerres napoléoniennes, lorsque s'affrontèrent pour la première fois des armées populaires. En apparence, c'est l'avenir des dynasties qui était en jeu, en réalité, c'est le destin des nations qui se forgeait sur les champs de bataille.

L'esprit de l'époque exigeait que les hommes jeunes et braves, consumés du désir de l'activité, fussent soldats. Le soldat, dont la vie était pleine de dangers et d'épreuves, cherchait, le cas échéant, une

compensation dans les joies frivoles. De là, la conception héroïque et l'hédonisme de l'époque. L'âme s'échauffe dans le feu des extrêmes.

Széchenyi fut, lui aussi, un soldat courageux, voire téméraire, mais en même temps c'était un dandy, un homme du monde et un globe-trotter. Il l'était jusqu'au moment mystérieux et insondable où, après de longues luttes intérieures, il découvrit définitivement le Hongrois au fond de lui-même, et trouva sa voix d'apôtre. A partir de ce moment, l'amour passionné de sa race embrasa son âme d'une flamme inextinguible et le désir de servir sa nation, toujours et en tout lieu, ne le quitta plus.

Les conditions, dans lesquelles Paul Teleki fut amené à prendre conscience des liens qui l'attachaient à la cause nationale ne furent pas aussi mystiques. Le processus s'accomplit, pour ainsi dire, de lui-même, à mesure que l'enfant se transformait en un adolescent méditatif. Il ne fut jamais entraîné dans un tourbillon d'événements et d'impressions qui l'eût fait douter de sa tâche.

Au moment de choisir une carrière, le jeune Paul Teleki voyait déjà clairement ce que sa nation et sa patrie exigeaient de lui, il comprenait qu'il devait les servir jusqu'au bout.

Certes, la conscience de sa qualité de Hongrois n'est pas si ardente et passionnée que celle de Széchenyi, mais elle est tout aussi pure, profonde et dévouée.

Sa jeunesse se situe à l'époque stagnante des démocraties capitalistes de l'Occident, époque où nous essayions de transplanter la manière d'être occidentale dans notre monde plus étroit, oubliant trop souvent que cette greffe étrangère ne convenait pas tout à fait à la souche primitive.

Les conceptions et l'organisation sociale dont nous voulions imiter les modèles politiques et économiques montrèrent elles-mêmes tous les signes de l'épuisement. Les idéaux de leur aube étaient fanés. Il s'est avéré que la prospérité promise ne signifiait vraiment l'abondance et la richesse que pour quelques-uns, ou pour certains groupes d'intéressés, et que la promesse de la liberté et de l'égalité ne valait guère mieux.

Le système échafaudé du capitalisme continuait à tourner mais la machinerie était déjà déparée par les taches de rouille de la déception, du désenchantement, du scepticisme égoïste et du cynisme.

La braise rougeoyait cependant sous la cendre des espérances consumées et menaçait d'incendier, un beau jour, le monde entier.

Derrière le calme apparent, une accablante, une affreuse tension. Derrière le bien-être apparent, la misère et les préparatifs de forces puissantes en vue d'un règlement de compte définitif.

Ce fut cette atmosphère qui enveloppa la jeunesse et la maturation de Paul Teleki. De quelle pureté de cœur, de quel désintéressement au service des principes moraux ne dut-il être imbu pour avoir

sauvegardé sans fêlure son idéalisme, sa foi dans les hommes, dans la bonté humaine en vue d'une période de travail sérieux.

Le personnage typique de l'époque, dans laquelle il grandit, fut le politicien professionnel qui pérore au forum.

Paul Teleki ne choisit pas cette carrière. Il s'intéressait aux sciences. Il devint géographe. Comme s'il s'était préparé au rôle que l'avenir lui réservait. Il dira plus tard: « j'ai appris dans des livres scientifiques de toutes sortes tout ce qu'un géographe, évoluant sur la ligne de démarcation des sciences et des lettres, doit connaître. » Lui aussi, parcourut le monde. Mais il ne le voyait pas avec les yeux d'un homme d'Etat avide de réformes à appliquer. Les voyages ne firent qu'achever sa formation de géographe et d'économiste politique. Ce fut là leur départ.

Chez Etienne Széchenyi, le départ signifiait en même temps l'arrivée. D'un seul élan, il atteignit le domaine où les meilleurs de la nation rivalisaient pour trouver les moyens propres à faire de ce paas la patrie d'un peuple qu'ils voulaient de mœurs pures, cultivé, travailleur, heureux et satisfait. Il émanait de Széchenyi une abondance intarissable de propositions, de projets, d'impulsions, d'encouragements et, s'il le fallait, de reproches sévères. Il s'attela lui-même à la besogne. Il paraissait consumé d'une fièvre continue afin d'arracher à l'immobilité le vaisseau du peuple hongrois, flottant à cette époque sur des eaux dormantes et bourbeuses. Il brûlait de dénouer les cordes, de hisser les voiles et de faire lever le vent de la foi, de la conviction et du dévouement. Puisse le vaisseau voguer vers les rivages ensoleillés d'un avenir heureux!

Et le vaisseau, en effet, prit le large, mais un peu autrement qu'il ne l'eût aimé et imaginé.

Des vents orageux l'entrainèrent sous des nuages sombres, vers de dangereux récifs.

Széchenyi voyait cette course fatale, malheureusement il n'était pas au gouvernail du navire. En proie, comme il l'était, aux tourments du remords, il vit se présenter à ses regards effarés des images affreuses auxquelles il n'eût jamais songé si ses nerfs n'avaient été à ce point affaiblis. N'avait-il pas été lui-même l'annonciateur fervent et convaincu de l'avenir heureux et assuré du peuple hongrois? Ne savait-il donc pas, ne devait-il pas savoir, ce qu'il n'est permis à personne d'entre nous d'ignorer que la vie de la nation est éternelle, qu'elle est victorieuse et toujours renaissante après des tournants tragiques et des chutes funestes?

Paul Teleki le savait. Alors que la première phase de la guerre mondiale approchait de sa fin, il se rendit compte que les Hongrois pouvaient, de nouveau, s'attendre à une période d'épreuves. Il supputa cette éventualité et s'arma de courage. Bien qu'il fût incapable d'imaginer le degré d'atrocité de l'épreuve que des intentions meurtrières et des mains cruelles nous firent subir, lorsque l'inimaginable

se fut produit, lorsqu'on eut mis entre ses mains le décret qui devait arbitrairement priver la Hongrie de ses droits, il se mit à l'œuvre de la reconstruction, la tête haute, les forces intactes, sans se décourager un seul instant.

Il fut un des premiers chefs de gouvernement de la Hongrie mutilée à Trianon. Comme il le dit plus tard: «je me trouvais là, au milieu des ruines et je me chargeai de déblayer le terrain pour préparer la venue d'un gouvernement ordinaire.» Ajoutons tout de suite qu'il le fit dans l'esprit de Széchenyi.

Or, qu'est-ce que nous entendons par l'esprit de Széchenyi? Ces termes désignent une foi inébranlable, en vertu de laquelle la nation est l'expression immuable de valeurs morales constantes, foi qui comporte pour nous le devoir primordial de cultiver ces valeurs car elles nous montrent le chemin unique qui conduit à la prospérité de la race.

Voilà la norme suprême qui réglait la vie, la conduite et l'activité et d'Etienne Széchenyi et de Paul Teleki.

Nous méconnaîtrions leurs intentions si nous perdions de vue un seul instant que par leurs actes, leurs projets et leurs conceptions ils ne visaient pas — du moins pas en premier lieu — à l'accroissement des biens matériels et à la puissance extérieure de la nation mais qu'ils s'efforcèrent plutôt de faire bénéficier chacun de plus de justice, de plus d'amour, de bonté et de sympathie afin d'assurer parmi les hommes une collaboration aussi vaste et aussi désintéressée que possible. Car la force véritable du peuple hongrois réside dans ces valeurs spirituelles et morales.

Ces idées proclamées et mises en pratique par Etienne Széchenyi, Paul Teleki, à son tour, les enseigna à sa nation. Par deux fois président du Conseil, puis Ministre de l'Instruction Publique, il s'efforça de les répandre par la parole et de les réaliser par l'action. Ces idées l'inspiraient en sa qualité de savant, de professeur à l'université, de président de nombreuses associations et organisations de la vie publique.

Il ne s'agit pas de savoir ce qu'il a pu créer, achever, mettre au point. Seuls importent les principes, les pensées, les intentions et les sentiments qui présidaient à son travail, dans les grandes choses comme dans les petites — car c'est en cela que l'âme se manifeste.

Etienne Széchenyi a pu perdre sa foi en lui-même mais jamais dans la force de sa nation. Et ce fut aussi cette foi qui ne quitta jamais Paul Teleki non plus.

Il croyait indéfectiblement que la nation, ressuscitée tant de fois après les tournants orageux de son histoire, se remettrait de sa mutilation cruelle de 1919. Il le savait, comme il savait également quelles étaient les forces de l'histoire universelle qui aideraient la Hongrie à obtenir la réparation qui lui revenait de droit et non pas à titre de cadeau; car le peuple hongrois est chargé d'une mission dans cette

partie de l'Europe et l'accomplissement de sa tâche est dans l'intérêt de la communauté européenne.

Paul Teleki a clairement vu le chemin qui conduit au rétablissement du rôle de la Hongrie en Europe centrale. A aucun, instant, il ne s'écarta de son chemin, à aucun instant son courage ne se démentit.

Ce que le destin avait refusé à Etienne Széchenyi, c'est à Paul Teleki qu'il l'accorda.

La première et la plus grande victime de la débâcle de 1849, la perte la plus grave qu'elle nous infligea fut celle de Széchenyi lui-même. Sa force créatrice s'anéantit sous les débris. Pour lui, il n'y avait pas de résurrection possible après l'échec.

Dans les efforts qui aboutirent à la réparation de tout ce que nous avions dû subir en 1918, Paul Teleki s'était taillé la part du lion. Le redressement de tout ce qu'il avait vu détruire fut en majeure partie le résultat de son travail. Et sa fidélité à l'esprit de Széchenyi se manifeste tout particulièrement dans son ambition d'opérer une construction dans les âmes et par leur intermédiaire. Que de fois il nous a dit que c'était là sa vocation et son devoir. Il fut réellement le maître de la nation.

Ces deux grands Hongrois ont montré que l'on pouvait travailler de la même façon et dans le même esprit au temps du renouveau national et au moment où une fatalité tragique nous enveloppe de son ombre. Leur figure exprime l'esprit de la race hongroise dans ce qu'il a de plus immuable. Cet esprit hongrois veut qu'on ne soit pas présomptueux quand les voiles gonflées de la force et des espoirs légitimes entraînent le navire de la nation et qu'on ne désespère ni ne haïsse lorsque le destin nous frappe.

Une preuve à tout jamais irréfutable de cet esprit nous est fournie par cette politique minoritaire si équitable et si compréhensive qui fut proclamée par Széchenyi *avant* la catastrophe de 1849 et par Paul Teleki *après* la réparation des années 39—40.

A travers la distance de quatre-vingts ans qui sépare les phases les plus actives de leur vie, Széchenyi et Teleki furent vraiment les compagnons l'un de l'autre. Ou plus précisement — Paul Teleki continua ce que Széchenyi avait commencé. L'un entrevit l'avenir hongrois comme en songe et fit voir comment il fallait travailler à sa réalisation; et quand l'orage eut tout détruit ce fut l'autre qui déblaya le chemin sur lequel le peuple hongrois devait s'avancer. Ils étaient tous les deux solitaires et se découragaient aisément: destin et trait bien hongrois. Servir, accomplir son devoir et se dévouer, voilà les trois maximes de leur vie.

Paul Teleki, tout comme son grand devancier, se tenait au-dessus de tout amour-propre mesquin. Tout comme Széchenyi il dédaignait le pouvoir et la popularité. Rien ne lui paraissait plus répugnant que les finasseries politiques, les minauderies, la recherche éperdue et

basse de la faveur des foules. Széchenyi avait dit: il n'y a pas de péché plus grand que de vouloir conduire les autres quand nous manquons des qualités requises.

Paul Teleki se jugeait avec la plus grande sévérité. Lorsqu'il ne se sentit plus qualifié pour la direction des affaires il s'effaça irrévocablement et pour toujours.

Il ne servit jamais que la juste cause et toutes les fois qu'il croyait être vraiment utile il offrit ses conseils et son aide.

C'était une âme religieuse et imbue d'un sentiment social profond. Ses origines et les traditions historiques de sa famille le rattachaient étroitement à la Transylvanie. Il chérissait les Transylvains parce que le sens de la communauté entre les hommes lui paraissait plus vivace en Transylvanie qu'ailleurs. Ce fut la même raison qui lui fit aimer la jeunesse; l'amour et l'attachement sont plus sincères et plus désintéressés dans l'âme des enfants et des jeunes gens, plus sacrés aussi leur idéaux que Teleki conserva si purs dans son cœur jusqu'à la fin de sa vie.

Il ne tirait, peut-être, vanité que de sa qualité de Hongrois.

« L'important — dit-il — c'est que chacun de nous vive et meure, si Dieu le rappelle à Lui, dans la conviction qu'après des générations c'est encore nous: Hongrois libres qui vivrons sur cette terre. »

La Suisse romande

Par GONZAGUE de REYNOLD

LA PARTIE de la Suisse où l'on parle français n'est qu'un coin de pays. L'image est juste: l'angle occidental du territoire helvétique. Quelque neuf-cent-mille habitants contre trois millions de langue allemande, plus environ cent-cinquante mille de langue italienne, et un peu moins de cinquante mille rhétoromans. Trois cantons sont entièrement de langue française: Genève, Vaud, Neuchâtel; deux, en majorité de langue française: Fribourg et le Valais. De langue française est enfin cette province bernoise qui formait jusqu'en 1798, la plus grande partie de la principauté épiscopale de Bâle: le Jura bernois, comme on l'appelle, le vingt-troisième canton manqué. Et voilà les notions élémentaires dont j'avais besoin pour mon introduction.

*

La Suisse romande représenterait donc en Suisse une minorité si notre droit public n'ignorait pas la notion de minorité. Ignorance volontaire: les Suisses ne se groupent point par langues, mais par cantons. Les cantons sont encore des républiques souveraines, malgré la centralisation croissante et l'étatisme d'aujourd'hui que tous nous espérons provisoires. Chacun a son gouvernement, son parlement, ses armoiries, son drapeau, son chant national; chacun a même des compétences militaires: les officiers d'infanterie, jusqu'au grade de commandant de bataillon y compris, et les officiers de cavalerie, jusqu'au grade de commandant d'escadron y compris, sont nommées par les autorités cantonales où figure toujours un petit ministre de la guerre; cantonaux sont les corps de gendarmerie; la constitution fédérale reconnaît toujours aux cantons le droit d'avoir chacun une petite troupe permanente qui ne doit pas dépasser les trois cents hommes; enfin, par exemple pour assurer l'ordre, ils peuvent mobiliser leurs milices sans passer par Berne.

Mais le plus caractéristique et le plus important, c'est la souveraineté absolue des cantons dans le domaine de l'instruction publique. On ne trouve point au Conseil fédéral, et nous entendons tous que l'on n'y trouvera jamais, un ministre de l'instruction publique. Si l'Ecole polytechnique de Zurich est fédérale, cantonales sont toutes les universités.

Je pourrais ajouter d'autres détails sur notre fédéralisme, mais ceux-ci suffisent pour montrer quelle est la construction historique de la Suisse. Des cantons égaux en droit et quatre langues également nationales, voilà qui exclut la notion de minorité. Il n'y a de minorités linguistiques, si l'on tient à en trouver, que dans l'intérieur de certains cantons: minorités allemandes dans ceux de Berne et du Valais, minorité française dans le canton de Berne; enfin, dans celui des Grisons, petite majorité allemande, forte minorité rhétoromane, petite minorité italienne. Encore, dans l'intérieur de ces cantons, les minorités ne sont-elles point traitées comme telles. L'autonomie régionale et locale règne dans l'intérieur de nos petites républiques. C'est ainsi que nous avons jusqu'à présent échappé aux querelles de langues. Bien plus, nous tenons à nos diversités linguistiques comme à la prunelle de nos yeux. Nous y voyons un enrichissement intellectuel, une originalité et, ce qui n'est point pour nous un paradoxe, une des bases de notre unité nationale. Donc, si l'on peut, pour la commodité du discours, parler d'une minorité de langue française ou de langue italienne, ce n'est que du seul point de vue statistique. Ni du point de vue moral, ni du point de vue juridique, ni du point de vue politique, ni, surtout, du point de vue intellectuel, les Suisses de langue française ne se considèrent comme une minorité. Vous les offenseriez en leur infligeant ce terme.

Car il y a une raison supérieure qui a empêché cette notion de minorité linguistique de prévaloir. Trois sur quatre de nos langues nationales sont, comme l'on dit, des langues de grande circulation: l'allemand, le français, et l'italien. L'Allemagne, la France et l'Italie se prolongent ainsi linguistiquement sur notre territoire. Loin d'y voir un danger quelconque, nous sommes fiers de cet élargissement. Nous sommes fiers de nous partager nous-mêmes entre trois grandes civilisations, et de nous partager sans nous diviser, puisque la Suisse est terre des contacts et des échanges, non des oppositions. Tout Suisse la italien a le droit de dire notre Dante, ou notre Pétrarque, ou notre Carducci; tout Suisse français a le droit de dire notre Ronsard, notre Pascal, notre Chateaubriand. Comment voulez-vous, dans ces conditions, que Suisses français ou Suisses italiens éprouvent un sentiment minoritaire à l'égard des Suisses allemands? Ils sont aux avant-postes de deux civilisations qui sont les égales de la civilisation germanique. Les Suisses allemands le savent si bien eux-mêmes qu'ils n'ont jamais cherché jusqu'à présent à s'imposer comme des majoritaires dans le domaine de la culture intellectuelle. Au contraire, ils se sont toujours ouverts largement aux influences venues de France, de Bourgogne, d'Italie, et ce toujours commence au VII[e] siècle. Les meilleurs clients pour nos écrivains de langue française ou de langue italienne, ce sont eux.

*

Ces préliminaires linguistiques étaient indispensables pour déterminer l'atmosphère intellectuelle qui s'étend sur ce monde qu'est la Suisse — sur « cette petite Europe réconciliée avec elle-même », comme, durant la dernière guerre, me l'écrivait un romancier vaudois, Samuel Cornut.

Ce qui a formé géographiquement la Suisse, c'est, au centre de l'Europe occidentale, le resserrement des Alpes, du Jura et, entre deux, de cette vallée en forme de fuseau que l'on appelle le Plateau (l'expression est d'ailleurs impropre, il vaudrait mieux remplacer, même en français, par l'expression allemande: *Mittelland*). Or, la région où ce resserrement s'accentue et finit par former un nœud, c'est la Suisse occidentale.

Lorsque vous voyagez en chemin de fer de Zurich à Genève, vous voyez, à partir d'Olten, à votre droite, le Jura, à votre gauche, les Alpes, qui s'étaient presque touchés un instant après Zurich, s'éloigner de nouveau et décrire une sorte de cercle. C'est la région bernoise. Mais, après Berne, vous allez les voir se rapprocher insensiblement. Sitôt passé le tunnel de Chexbres, qui est une limite entre le Nord et le Midi, le resserrement se précise: tandis que les Alpes, entrant en Savoie, bordent, en ligne droite, le lac Léman, le Jura décrit entre le pays de Vaud et la Bourgogne une courbe et va se greffer aux Alpes, en arrière de Genève; cependant, pris entre ces deux chaînes de montagnes comme dans une pince, le Plateau s'amincit en pointe de flèche pour se faire étrangler entre deux rochers sur le Rhône.

La nature a favorisé l'unité de la Suisse en ceci que les trois composantes géographiques, Alpes, Plateau, Jura, n'appartiennent exclusivement ni à une race, ni à une langue, ni même à une confession. La Suisse alémannique a la plus grosse part et des Alpes et du Plateau. Mais la plus grosse part du Jura revient à la Suisse française, ce qui ne l'empêche pas de posséder la bonne moitié des Alpes valaisannes, plus celles du canton de Vaud et de la Gruyère; quant au Plateau, elle en détient la portion la plus étroite, mais la plus fertile.

La Suisse française a son fleuve, le Rhône, tandis que le Rhin est celui de la Suisse alémannique. Elle possède, en commun avec la France, le lac Léman, cependant que l'autre Suisse possède en commun avec l'Allemagne le lac Bodan. Les trois lacs de Neuchâtel, Bienne et Morat font pendants aux deux lacs de Zurich et de Wallenstadt. Ainsi, un parallélisme et un équilibre naturels se sont établis entre la Suisse occidentale et la Suisse orientale. Mais ce qu'il y a de plus frappant, c'est que, si la patrie romande, comme l'on dit chez nous, est séparée de la Bourgogne par la barrière du Jura, de la Savoie et de l'Italie par des murailles d'Alpes, il n'y a entre elle et la patrie alémannique aucune limite naturelle nettement marquée. Sur leurs limites, les deux domaines linguistiques s'enchevêtrent. J'écris ces

pages dans un village qui est de langue française, mais qui se trouve être le centre d'un cercle de villages allemands. A quelques kilomètres plus à l'ouest, on découvre dans un fond de vallon, un village allemand, perdu au milieu de villages de langue française. Les noms mêmes ne signifient rien : Clavaleyres est allemand, mais Wallenried, français. Depuis le VII^e^ siècle, cette frontière des langues a pu légèrement osciller: dans son ensemble, elle est restée stable.

*

Encore un dernier caractère naturel :

L'axe de la Suisse alémannique, disons même de la Suisse tout court et tout entière, c'est la route du Saint-Gothard: un seul col à franchir, et l'on passe sans autre obstacle du Midi au Nord, ou du Nord au Midi. Mais la route du Saint-Gothard est relativement récente: elle ne remonte pas plus haut que le XIII^e^ siècle; ce n'est que peu à peu qu'elle a pris de l'importance. En revanche, la route de la Suisse romande est la vallée du Rhône sur laquelle débouchent deux grands passages alpins, le Simplon et le Saint-Bernard. Utilisés dès le néolithique, dès l'âge de la pierre polie, le Saint-Bernard d'abord, puis le Simplon sont devenus sous les Romains, deux portes de pénétration entre l'Italie au sud, les Gaules et la Germanie à l'est et au nord. Mais ce n'est pas tout: une voie romaine reliait, le long du Rhône, la Méditerranée à Genève, une autre partait de Lausanne pour entrer dans les Gaules en traversant le Jura, une troisième se greffait à Vevey, sur la route valaisan, prenait la vallée de la Broye, passait entre le lac de Neuchâtel, puis celui de Bienne, et le pied du Jura, pour opérer sa jonction avec la voie qui venait de Rétie et longeait le Rhin, à Augst, près de Bâle. Enfin, d'Augst, la grande voie impériale descendit le fleuve jusqu'à la mer du Nord. De telle sorte que, dès l'époque romaine, la Suisse romande — cet adjectif n'évoque-t-il pas Rome ? — est devenue la plaque tournante de l'empire d'Occident.

Ainsi se trouvait fixée sa destinée historique, d'être une marche intermédiaire entre l'Italie, la France et les Allemagnes. Comme son climat avait plus de douceur que l'âpre climat de la Suisse alémannique, et comme sa terre était plus facile à cultiver et plus féconde, elle est devenue, dès l'époque romaine, le principal foyer de la civilisation pour l'ensemble de ce petit espace libre qu'est la Suisse. Déjà les Helvètes avaient concentré leurs établissements dans ce triangle dont la pointe est à Genève et dont la base est dessinée par le cours de l'Aar: ils se clairsemaient ensuite jusque vers Winterthour. C'est tout près du lac de Morat que se trouvait Aventicum, la capitale de l'Helvétie romaine et l'une des principales villes de l'Empire en Occident: la famille des Vespasiens y était établie avant de recevoir la pourpre à Rome; plus tard, la destruction d'Aventicum déjà déchu par les

Alémannes, eut un tel écho dans le monde barbare que ce fait se répercuta jusque dans une saga d'Islande. Après les Romains, Genève fut la capitale du premier royaume de Bourgogne, en attendant de partager avec Payerne l'honneur d'être celle du second. Quant au Valais, il fut tout de suite, dès l'empereur Auguste, une des plus belles et des plus riches vallées des Alpes, la vallée par excellence: Valais, *vallis*. Plus tard la civilisation du moyen âge sera plus riche et plus brillante dans les pays romands que dans tous les autres: les trois évêchés, celui du Valais, celui de Genève, celui d'Avenches-Lausanne, la royale abbaye de Saint-Maurice, fondée en 515, par saint Sigismond, roi de Bourgogne, les villes-marchés de Lausanne et de Genève. C'est en Suisse romande que la féodalité atteint un développement qui manque au reste de la Suisse. Cette avance de civilisation que les Alémannes rattraperont beaucoup plus tard, à partir des VII^e^ et VIII^e^ siècles, est un fait à enregistrer. Il compense la faiblesse politique dont les pays romands ont toujours fait preuve. Si j'ose me citer moi-même, j'ai écrit dans un de mes petits livres: « Les Romands ont fait l'Helvétie, par quoi je veux dire qu'ils ont constitué le centre de civilisation le plus important dans l'intérieur de notre territoire; les Alémannes ont fait la Suisse, par quoi je veux exprimer notre existence politique. Pour qu'il y eût ceci, il fallait d'abord cela. »

*

De ce qui précède, il résulte que l'histoire de la Suisse romande a jusqu'au XVI^e^ siècle un caractère très différent de l'histoire de la Suisse allemande. Au lieu d'y voir s'y former des villes libres, promptes à s'émanciper de souverains ecclésiastiques ou laïques, et des communautés paysannes, toujours armées pour défendre leurs droits on voit surtout des dynasties se succéder, et des dynasties qui ne sont pas indigènes. Encore aujourd'hui, cependant, les noms d'un Vespasien, d'un Gondebaud, d'un saint Sigismond, d'un roi Rodolphe et d'une reine Berthe, d'une sainte Adélaïde, leur fille et la femme d'Othon le Grand, d'un Pierre de Savoie, sont restés populaires. Mais ici une question se pose: comment ces contrées de langue française, et dont l'origine, le développement appartiennent à une autre sphère de l'histoire européenne que celle où gravitent les pays alémanniques, comment donc sont-elles devenues suisses?

La Réforme est une première cause. Elle a, en effet, séparé de la France catholique cette région où l'on parle français. Ce faisant, elle a puissamment contribué à rapprocher ces deux parties de la Suisse. Il ne faut pas oublier que celle-ci est en majorité protestante. Genève, qui se trouvait dans la situation la plus dangereuse et la plus menacée, a cherché naturellement son appui auprès des Confédérés protestants, auprès de Zurich et de Berne. Ce qui nous

découvre la seconde cause: la politique bernoise. Celle-ci, dès les origines de la cité zaehringienne, s'est orientée vers l'ouest, vers le Pays de Vaud, vers la région du Léman, vers Genève. Très tôt, Berne est devenue le centre d'un système d'alliances où l'on trouve la ville de Fribourg, la ville et le comte de Neuchâtel, des villes vaudoises. La puissante république patricienne qu'admirait Montesquieu, cherchait le Jura comme frontière naturelle: elle chercha même un temps à le dépasser, à s'étendre en Franche-Comté. Il y a encore une troisième cause, et je ne fais ici que la rappeler: le Pays romand est entièrement ouvert du côté de la Suisse alémannique. Au reste, cet espace libre que la nature semble avoir réservé entre le Rhin, le Jura et le versant méridional des Alpes pour être le domaine d'un petit peuple indépendant des vastes ensembles entre lesquels il est comprimé, cet espace libre a toujours tendu à former une unité politique, expression de son unité géographique. Il n'est jamais resté divisé longtemps. L'empire romain avait fait sa première unité en se soumettant les Helvètes du Plateau et les Rètes des Alpes; après, les barbares se l'étaient partagé, Burgondes d'un côté, Alémannes de l'autre; les Francs ont refait l'unité; second royaume de Bourgogne et duché d'Alémanie l'ont redéfaite, le Saint-Empire l'a refaite, puis il est entré en déliquenscence: alors, les Confédérés sont intervenus . . .

*

Mais il y a une raison plus profonde:

La Suisse est une terre à compartiments, la terre des mille vallées. Chacune d'elles est une cellule où l'on voit s'établir un petit groupe humain. Ce petit groupe est venu d'ailleurs; il s'est détaché, ou de l'ensemble germanique, ou de l'ensemble italique, ou des Gaulois, ou des Rètes. Et c'est là où l'on voit que la Suisse est vraiment le cœur de l'Europe occidentale, puisqu'elle aspire des hommes tout autour d'elle, en échange des eaux dont elle est la source et qu'elle répand tout autour d'elle en Occident. Ces petites communautés sont donc très différentes les unes des autres, et par l'origine, et par la race, et par la langue. Au début, elles ne peuvent pas se comprendre. On les verra même guerroyer entre elles. Mais elles n'en ont pas moins une volonté commune. Toutes veulent conserver leur autonomie, leur indépendance: aucune donc ne veut se laisser réabsorber par le grand ensemble dont elle s'est détachée, et cela malgré la communauté de race, de langue, de civilisation. Mais comme chacune est trop faible pour se défendre toute seule, la voici qui cherche nécessairement des soutiens chez les autres. Ainsi se forment des systèmes d'alliances, d'abord temporaires et régionaux, puis généraux et perpétuels. Lorsque tous ces systèmes se seront rejoints, on aura la Confédération suisse.

Elle ne s'est point faite en un jour, elle est l'œuvre du temps, l'œuvre d'un siècle, c'est pour cela qu'elle est si solide. Les bourgeois de Genève défendent leurs immunités et privilèges contre leurs évêques, ils se détachent de la Savoie. Les bonnes villes du Pays de Vaud, avec les villages et les petits seigneurs, arrivent à constituer peu à peu une « patrie », la *Patria Vaudi*. Les gens de Neuchâtel sont, comme le dit un chroniqueur, toujours à l'affût de droits nouveaux. L'unité géographique du Valais aboutit à son unité politique. La ville de Fribourg arrondit son territoire autour d'elle. En même temps que tout cela se passe à l'ouest, au centre, les Waldstätten s'émancipent, Lucerne, Zurich, Berne et les autres entrent dans leur fédération. La Suisse existe ainsi avant la Suisse, si l'on peut dire.

Ce qui a facilité l'union d'éléments si disparates, c'est leur situation périphérique. Durant la période toujours critique de la formation, cette situation les a soustraits à l'influx des grands centres civilisateurs dont ils se trouvaient trop éloignés. D'ailleurs, la Suisse romande n'a jamais été française que de langue. Sauf le temps très court où Napoléon annexa le Valais, Genève, le Jura bernois et donna la principauté de Neuchâtel à l'un de ses maréchaux, jamais elle n'a fait partie politiquement de la France. Les pays romands sont devenus suisses pour demeurer eux-mêmes: c'est ce qu'il ne faut jamais oublier.

Et ce sera ma dernière touche à leur portrait.

La mission des grands peuples

Par LADISLAS SZABÓ

I

J'AI FAIT partie de ces dix hommes qui, dans la ville de Kolozsvár libérée, arrivèrent les premiers devant l'Eglise Saint-Michel. L'église était encore vide, seule une femme ornait un autel latéral de quelques fleurs cueillies dans les champs. Par la porte ouverte, on pouvait entendre le murmure de la foule sur la place. Invisible, sans témoins, je pouvais me libérer du vœu qui, de la ville occupée, m'avait banni jusqu'à ce jour. La rue Farkas, également, était vide et déserte devant mon regard, cette rue qui, pendant les dernières années, avait grandi dans mon âme comme l'Acropole dans celle des Grecs exilés. C'était cette rue qui, jadis, m'avait envoyé dans le monde. Comme le cheval, à l'école espagnole, lié entre deux colonnes, ma pensée avait trotté et s'était perfectionnée longtemps entre les deux extrémités de cette rue, la partie haute, catholique et la partie basse, calviniste. Attaché à Genève et à Rome, au calvinisme et à l'esprit latin, j'ai toujours appartenu, au fond, aux deux bouts de cette même rue et jamais dans le grand monde même je n'en suis sorti. La rue était maintenant vide et immense comme elle l'avait toujours été dans mes rêves; car le peuple de Kolozsvár, les traits usés et en vêtements usagés, attendait sur la Grande Place les soldats hongrois. J'étais debout au milieu de la rue comme devant un tribunal céleste. J'attendais l'interrogatoire. Qu'est-ce que j'avais appris de mes propres forces, en dehors des écoles et des bureaux, pendant mes heures les plus utiles? La rue voulait tout savoir de ces vingt dernières années.

J'ai appris que l'état d'un petit peuple est l'état le plus beau et le plus périlleux. Une vertu mortellement dangereuse. Satan ne veut conduire que les grands peuples sur la montagne, ce n'est qu'à leurs oreilles qu'il chuchote des mots au sujet de leur mission mondiale, car, dans le langage de la tentation, c'est ainsi que Satan appelle la puissance mondiale. Les petits peuples ne peuvent jamais devenir les élus préférés de Satan, puisqu'ils n'ont pas assez de force pour une mission mondiale. Ils n'ont pas de guerres sacrées d'où ils reviennent humiliés ou en répandant leurs faveurs comme les grands peuples. Car, même dans la guerre la plus sanglante, un grand peuple ne risque que sa vanité. La mission peut échouer, le rôle qu'il jouait peut aussi disparaître, mais le grand peuple reste en vie. Et, au bout d'un certain temps, il recommence le même péché, il suit Satan sur la montagne.

Que voit-il du haut de la montagne ? Des tombeaux en ruine ou bien qui s'entr'ouvrent: la mort ou la résurrection des petits peuples. Là-bas, dans la vallée, la guerre enterre et réveille les petits peuples, condamne les uns à une longue mort apparente et rend la vie aux autres selon les besoins de la mission et de la vanité du grand peuple vainqueur. L'histoire est l'esclave des grands peuples, esclave aussi vile que méchante qui méprise les faibles et les innocents.

Il est vrai que, depuis quelque temps, le plupart des petits peuples ont également perdu leur innocence. Ils se sont conformés aux instincts d'esclave dépravés

de l'histoire, ils imitent eux aussi les grands peuples, se vantent d'avoir une mission, se haussent sur la pointe des pieds pour se mettre à côté de Satan et périssent par suite du rôle qui est l'élément vital des grands peuples. Un petit peuple ne garde sa vertu que s'il ne veut pas paraître un grand peuple et s'il ne passe aucun contrat avec Satan en vue d'une mission hypocrite quelconque. Seulement, certains de ces petits peuples ont bel et bien passé ce contrat et j'en ai vu plusieurs, à côté de Satan, sur la montagne. C'était à Genève, dans la Genève de la Société des Nations, ce lieu de tentation des petits peuples hypocrites. La vengeance de Dieu a visé cette montagne et la terre s'est fendue sous son éclair. C'est de cette fente que je sors en me mettant devant toi, ma rue des écoles qui, jadis, m'avais envoyé dans le monde. Tu m'as interrogé: voilà ma réponse. A l'époque de Périclès, les Persans furent le grand peuple, non pas les Grecs. Quant à la « mission » des Grecs, ce fut Alexandre le Grand qui la porta jusqu'à l'Indus, par la force des armes, à l'époque de la décadence . . .

Il ne nous suffit pas cependant de renoncer au désir de puissance caché par la mission; c'est encore à nous de craindre pour l'âme des grands peuples. Comme ils ne peuvent pas vivre sans mission, nous devons les persuader de remplir une noble mission. C'est une loi chrétienne bien antique que le salut de l'âme du forban dépend en somme de sa victime.

Certes, ce conseil n'arrivera guère jusqu'aux grands peuples. Mais c'est dès qu'elle est dite, la vérité commence à vivre et non point dès qu'elle est enfin entendue. Disons donc, nous, la vérité: au lieu de notre petitesse terrestre, par droit d'égalité céleste. Ce fut sur cette pensée-là que je quittai Kolozsvár sous la neige.

La neige tomba toute la journée, l'église Saint-Michel était en train de disparaître dans cette tempête, les cheminées fumèrent gaîment même durant ce jour sans viande, on faisait peut-être brûler les restes de chagrin dans les grandes chambres à plafond cintré, les vieilles horloges marchaient plus allégrement puisqu'elles mesuraient de nouveau les siècles hongrois, et, le soir, les premiers traîneaux firent leur apparition dans la ville. Tous stationnaient sur la Grande Place, en face du Café New-York. La lune était à son plein et toute la ville étincelait dans le gel. Je fis signe à l'un des cochers, la clochette du cheval se mit à tinter, je me couvris de l'épaisse couverture et je fis le tour de la ville. Elle souriait et soupirait sous la neige; elle vivait un jour sans fièvre.

Ta fièvre tombe, celle du monde monte, me dis-je dans le traîneau. Tu es déjà en convalescence, pendant que le monde agonise et tu auras un bon Noël à l'opposé du reste du monde. La balance s'est déplacée vers l'autre extrêmité. Ce n'est pas bien; ce qui serait bien, c'est si elle était en équilibre. Les vieilles fêtes de Noël sont revenues, mais le monde marche à tâtons, à travers des chambres obscurcies, vers l'arbre divin. Tu penses à ces chambres obscurcies. Tu voudrais te réjouir avec les joyeuses gens et non pas te réjouir au lieu des gens tristes et angoissés. Tu sais que le Hongrois n'est véritablement hongrois que s'il est homme en même temps. Et si les affaires de la Hongrie marchent un peu mieux cette année-ci, c'est une chose ingrate et indigne d'être maintenant un homme. C'est pourquoi tu soupires à l'abri de ton sourire. Tu pensais te délivrer de ta misère dans un monde redevenu meilleur. Au lieu de cela tu as été délivrée par un monde

devenu inhumain au point d'avoir suscité une nouvelle guerre mondiale. La guerre est la plus lourde des chaînes. Tu ne le sais que trop bien, toi qui fus enchaînée pendant vingt années. Tu sais que cette chaîne détachée de tes mains fera maintenant le tour de bien d'autres mains. C'est pourquoi tu soupires sous la neige. La fête véritable aura lieu quand tous les peuples seront enfin heureux. Mais ce temps viendra-t-il jamais ? « Des ruisseaux de sang à ses pieds — comme dit notre Hymne national — et une mer de flammes à sa tête. » Et, dans une telle perspective, tu ne te sens pas encore entièrement et définitivement libre. Déjà tu sommeilles; tu auras de beaux songes quand la guerre se sera épuisée dans les batailles.

Cette guerre se fait pour des rôles que les grands peuples se destinent à eux-mêmes. Et, dans ces rôles, il n'y a pas de place pour les petits peuples. Nous devons à notre vie, nous devons à nos successeurs de nous choisir, étant un petit peuple, un rôle bien plus humain. Il n'est pas nécessaire qu'on nous écoute; nous pouvons être sauvés par le fait d'avoir eu une telle idée.

Une année s'est écoulée. J'ai passé le Jour de l'An dans une petite ville de Carinthie, près de la frontière germano-italienne. Le soir tombait très tôt; une nuit blanche semblait sortir de la Drave verte aux ondes pressées. Les maisons avaient un front sévèrement allemand, mais déjà leurs cours cachaient l'Italie: elles étaient entourées d'arcades aussi gaies que celles des maisons de Padoue. La ville était pleine de soldats italiens en congé; venus de la presqu'île de Crimée, ils allaient rentrer chez eux. Tout d'un coup je levai le nez: dans ce froid dur, gothique, je flairai un parfum de fleur d'oranger. Je causai avec quelques soldats: chacun se préparait à une longue guerre. J'étais à la frontière de deux grands peuples, de deux civilisations, au sein de la seconde guerre mondiale. Je fis le tour de la vieille église en essayant de lire, dans l'obscurité, les noms des morts blasonnés d'une époque plus lente que la nôtre. Je me sentais caressé par une mélancolie veloutée; pour la première fois de ma vie je devais penser à ma vie antérieure chargée déjà de tant de souvenirs. Il y a déjà presque vingt ans que je regarde l'Europe de tout près, sans joie, sans satisfaction aucune et même avec un peu de mépris. Je connais presque tous ses fards, je déteste son miroir obscurci.

L'obscurité devint plus épaisse. Il y a deux ans, me dis-je soudain, appuyé sur une pierre tombale, tu étais, par un temps pareil, dans un Paris obscurci, désemparé, pourtant fier. Il y a un an, tu étais l'hôte de ta ville timidement heureuse. Et maintenant les étoiles glacées te trouvent à la frontière de deux peuples, de deux grands peuples bravant tout, même la mort, et tu éprouves tes anciennes angoisses. Je retrouve cette angoisse toutes les fois que je me sens entouré du feu patriotique des grands peuples, de leur confiance en soi, de leur esprit de sacrifice, de leur égoïsme sacré. L'horloge sonna sept heures. Je me rappelai alors la dette qu'une année plus tôt j'avais contractée à Kolozsvár, en prenant congé: j'avais pris sur moi la mission des grands peuples à laquelle c'est à nous de réfléchir. Et à la frontière de deux grands peuples, perdu dans ma modeste langue natale, je vis tout d'un coup l'ombre grotesque, à la Don Quichotte, de cette pensée: le comique héroïque d'une entreprise disproportionnée. Ce n'est pas en levant le doigt qu'on se défend contre la tempête. Ce sont des prophètes passionnées, des rêves séculaires et les dieux de la colère qui poussent les grands peuples vers

leur mission, et c'est déjà ainsi que va le monde. Encore heureux quand les petits peuples n'apprennent pas de crimes des grands peuples, car ce ne sont point les grands peuples qui apprennent la vertu des petits peuples . . .

A mon arrivée à Budapest, deux invitations m'attendaient, l'une pour Pécs, l'autre pour Szombathely. J'aurais pu énoncer mon idée dans ces deux villes de province. A Szombathely, par le droit de la célèbre église de Ják. Car cette église fut jadis l'aérodrome des anges qui traversaient l'Europe. A la mesure de sa grandeur, nous fûmes jadis aussi grands que les Allemands et les Français, que les peuples de Bamberg et de Vézelay. Et j'aurais pu l'énoncer également à Pécs, en m'y référant à Janus Pannonius. Par son ouïe fine, son éloquence, sa soif de lectures, son paganisme sacré, ce poète hongrois de langue latine fut l'égal des Italiens, ses contemporains. A Ják, tout comme à Pécs, il y eut un long moment pendant lequel notre front toucha de tout près à celui de l'Europe. Avant la défaite de Mohács, ce long moment avait duré cinq siècles ou à peu près. A la table ronde des peuples chrétiens, dans notre état médiéval, ce n'eût pas été une idée fixe ni une folle entreprise donquichottesque que de faire réfléchir les peuples, en toute égalité de droits, à leur mission réciproque. Nous n'avons qu'à retourner vers Mohács et aussitôt l'idée fixe du petit peuple se transforme en devoir chrétien. Il est de notre devoir de réfléchir à la mission des grands peuples.

II

Sur le globe qui tourne, l'Europe est ce qui disparaît le plus vite. En comparaison avec les autres parties du monde, aucun grand peuple n'y trouve assez de place. Mais comme si cette exiguité était un ordre de la Providence, c'est là que vivent les petits peuples les plus parfaits.

Avec une lentille grossissante: avec l'orgueil de l'homme blanc, nous y trouvons pourtant quatre grands peuples. Ces peuples ont continué la civilisation gréco-latine, l'ont reliée à l'Orient, ont inventé et confié aux autres peuples ses grandes idées dominantes. Dans l'ordre de leur rôle historique, les Italiens, les Français, les Anglais et les Allemands sont ces quatre grands peuples. Le cinquième, le russe, n'a reçu que l'éternelle négation en partage. Ses professions de foi les plus profondes l'ont toujours exclu de l'Europe: les Russes véritables furent toujours sans exception les précurseurs de Lénine.

Le peuple espagnol n'est séparé que par un isthme de l'Afrique, et par les Pyrénées infranchissables des autres peuples européens. Ce peuple a dû s'assimiler des sangs beaucoup trop divers; il y a dans chaque Espagnol au moins trois ennemis mortels qui se tourmentent sur le même bûcher. Ce fut de la Scandinavie que descendirent les pirates les plus utiles: les vikings; la lumière polaire de ce pays a plusieurs fois éclairé le ciel, il fut le berceau de plusieurs grands peuples, il n'en fut pas la patrie. Le peuple polonais, pourtant nombreux, a toujours échoué dans l'histoire pour s'être chargé, en ayant l'âme trop faible, des rôles des peuples les plus forts. Eux aussi, comme le peuple hongrois, ont toujours changé, avec un zèle touchant, les idées des peuples occidentaux en véritables dangers nationaux. Les Tchèques ont tourné avec prudence parmi ces mêmes idées occidentales, mais avec leur instinct de destruction ils ont su toujours choisir l'hérésie cachée dans

toute orthodoxie. Au fond, ils étaient des Russes, civilisés, au petit pied. Les peuples balkaniques ne comptent pas en Europe, depuis leur défaite à Rigómező. De sorte que les quatre grands peuples n'ont jamais eu de rivaux sérieux.

Trois petits peuples ont eu assez de sagesse pour n'avoir jamais voulu rivaliser avec les grands peuples. Les peuples finnois, suisse et des Pays-Bas ont accepté avec une rare discipline morale le petit rôle conforme à leur nombre et à leur situation géographique. Et, grâce à cette modestie, ils devinrent presque de grands peuples, des modèles spirituels pour tous ceux qui se chargent de rôles démesurés.

Nous nous sommes facilité la tâche: nous ne devons désigner de mission qu'à quatre peuples. Mais d'abord nous devons savoir où en est aujourd'hui le monde.

III

Tout le monde s'attendait à cette seconde guerre mondiale. Et ce grave pressentiment avait fortifié les âmes. (L'histoire du calvinisme primitif nous a appris que l'homme le plus désespéré est quelquefois le plus endurant.) Nous savions à l'avance que la seconde guerre mondiale n'allait pas encore disparaître avec les dernières feuilles d'automne. Car la guerre continue pour des idées de plus en plus abstraites et telle est la nature de l'homme que c'est pour celles-là qu'il peut supporter le plus de choses et souffrir le plus longtemps. La guerre des idées est la plus longue de toutes. Ces idées ne montent pas très haut de nos jours et ne sont pas très anciennes: nous les avons héritées du siècle passé. L'Europe fermente depuis le début de notre siècle pour avoir hérité de trop d'évangiles sociaux du siècle dernier. « Les Fondements de la Société »: tel était en général le titre de ces évangiles, et il est probable qu'aucun de leurs auteurs ne destinait son livre à la foule des rues. Aussi leurs ouvrages n'atteignirent-ils jamais cette dernière sous leur forme authentique et intacte. La presse les a un peu « transcrits » et les hommes politiques les ont un peu « transposés ». C'est ainsi que ces « fondements sociaux» devinrent la nourriture de la rue, des excitants mal assimilés par des millions de cerveaux mi-cultivés.

Il y a déjà quelques années, Huizinga écrivait que l'enseignement moyen général et obligatoire était le grand ennemi de la culture morale et intellectuelle humaine. C'est lui qui est coupable d'avoir intercalé entre le monde traditionnel, sage et modéré du peuple inculte et entre le monde métaphysique des clercs cette « culture des foules » mécanique, prétentieuse, mobile, servile et apte aux erreurs. Rien n'est aussi dangereux dans la culture que la médiocrité. C'est cette médiocrité, faite de dilettantisme et de suffisance, qui s'est révoltée d'une part contre les traditions trop profondes, de l'autre contre la culture trop élevée et d'une assimilation trop ardue. Et comme elle ne trouve sa place dans aucun de ces deux mondes authentiques (dans l'un elle est trop déracinée, pour atteindre à l'autre ses ailes sont trop courtes) elle veut créer un monde nouveau de toutes ces théories sociales. Sans le savoir, elle représente le type révolutionnaire le plus intolérant: elle refuse Dante aussi bien que la sagesse paysanne. La médiocrité adore les évangiles sociaux: sa suffisance et sa tyrannie anti-intellectuelles tirent leurs armes de l'arsenal des principes et des idées « sociaux ». Car, dans les cerveaux mi-cultivés, les doctrines les plus douces des évangélistes se transforment en professions de foi intolé-

rantes et agressives. Au nom de l'idée pour laquelle le philosophe eût donné sa vie, le foule, elle, ne peut que tuer. C'est l'éternelle différence entre le maître et ses disciples. Surtout, si ces disciples ne sont pas des individualités élues, mais des foules d'hommes mi-cultivés. Le siècle dernier, tout spéculatif, a été suivi naturellement par un siècle de guerres de religions, c'est-à-dire par notre siècle. Aujourd'hui la terre tremble, car, parmi nos aïeux et nos grands-pères, il y avait Bebel, Brandes, Carlyle, Houston-Chamberlain, Darwin, Krapotkin, Marx, Nietzsche, Owen, Proudhon, Spencer et tant d'autres « évangélistes » encore. Ils portaient tous une veste de velours, un haut-de-forme, une chaîne d'argent et une barbe impériale, voyagaient en ayant un sac de cuir en bandoulière, payaient avec de l'or et quelques-uns d'entre eux, sinon tous, écrivaient encore avec une plume d'oie — mais les tanks et les mitrailleuses d'aujourd'hui crépitent autour de leur lourd héritage.

Il y a environ dix ans, un historien français a écrit un livre sur « l'actualité » du XVI^e^ siècle. Je connais bien peu de livres dans lesquels j'aie trouvé tant de vérités profondes. Au lieu d'intérêts, dans notre monde, de nouveau des religions se combattent (même par les armes) et nous savons que les religions sont souvent plus sanguinaires que les intérêts. Mais le but final de ces religions n'est point l'infini: ce ciel élargi du protestantisme et de la Contre-Réforme qui luisait avec une triste grandeur sur la main humaine fratricide — le but est là, sur notre terre, dans notre petit destin humain. Nous sommes retombés dans l'abîme du XVI^e^ siècle, mais sans avoir l'humble grandeur des antiques assassins et des croyants cruels. Nous saignons aujourd'hui pour des religions qui n'étaient que des idées au siècle dernier. Des idées quelconques, ramassées au milieu de mille autres idées dominantes.

Notre siècle aurait dû commencer par la victoire du « quatrième état » et par la mort des conflits nationaux. Le siècle dernier l'avait prédit, à base de calculs théoriques exacts. Mais rien de tout cela n'est arrivé. Dans les grandes puissances victorieuses, le capital s'est élevé à la hauteur d'une dictature; dans les puissances vaincues ou déçues la foule s'est rangée sous la dictature des partis; en Russie enfin, on a vu se rétablir la bonne vieille terreur moscovite. Les Italiens et les Allemands passent par l'étape *cromwellienne* de leur existence nationale, tandis que les Français et les Anglais sont en train d'en sortir (car la conscience nationale a elle aussi ses âges différents: sa jeunesse expansive, sa vieillesse attiédie, mais la nation elle-même est toujours jeune). Au lieu de l'état prédit, des révolutions sociales et nationales s'entrecroisent, des aspirations nationales piétinent des aspirations sociales, entre la mentalité de deux peuples voisins il y a une différence de plusieurs siècles, cependant l'homme est doublement malheureux. Il souffre d'abord consciemment à cause de ses aspirations sociales et nationales, et il souffre encore inconsciemment à cause de la crise de sa forme de vie.

Je ne suis ni le seul ni le premier à considérer cette crise comme notre plus grand souci. Avant, même dans les moments de pire frivolité, la vie humaine dépendait de l'au-delà. C'est cette majesté que notre vie a perdue: la primauté de l'au-delà. Enlisés dans nos aspirations purement humaines et délimitées, nous partons en croisade pour des matières premières, pour des systèmes raciaux et sociaux. Mais cela ne suffit que pour le salut d'adolescents fanatisés. L'homme

vieillit et plus il approche de la mort, plus il devient clair à ses yeux — et combien cette clarté est douloureuse! — que cette vie d'aujourd'hui ne le prépare pas à la mort. Ainsi il manque à son devoir suprême. Cela est encore, je crois, le crime du siècle dernier. Car ce siècle-là a eu de grands génies, mais, sauf peut-être Schopenhauer, il n'a pas eu de grands moralistes. Seulement, cet unique moraliste ne fut aimé que par les poètes; jamais et sous aucune forme il n'est devenu un « évangéliste ».

Voilà où nous en sommes maintenant, au milieu même de notre siècle, Surgira-t-il de ces nouvelles guerres de religion quelque chose comme les Etats-Unis d'Europe? Parmi les peuples en lutte, tel est le but avoué des Allemands. Et cet antique acte romain et ce rêve germano-romain seraient encore la moindre expiation ultérieure pour les millions de morts, de miséreux et de sans-patrie, pour deux générations sacrifiées. Il est possible que nos aspirations sociales, nos buts matériels et nos passions nationales y puissent trouver quelque apaisement. Cependant, même dans ces Etats-Unis d'Europe, l'âme continuerait à languir pour une vie qui ne peut pas se contenter de buts humains délimités, si sublimes qu'ils paraissent d'ailleurs. Car, par un miracle extraordinaire, c'est dans les buts surhumains que se trouve la vie la plus humaine. Tout comme c'est pour des cieux abstraits mais pas trop élevés que nous faisons le mieux la guerre, nous ne pouvons devenir heureux que grâce à un monde surhumain (mais très haut). Nous sommes des êtres moraux, au sens métaphysique de ce terme. Et cet être moral ne s'apaise que s'il s'acquiert la grâce de l'âme, le calme de la vie et la noblesse de la mort. Même dans une vision universelle homogène, l'homme se trouve seul, comme individu, en face de l'éternité. C'est donc pour cette attitude que nous devons chercher des enseignements dans le grand passé des grands peuples et dans leur grand avenir en espoir. Et pour les trouver plus facilement, j'aurai recours à une vieille pratique charmante. J'invite un sage chinois parmi ces quatre peuples puisqu'il a des yeux plus frais pour les choses éternelles. C'est à lui de poser des questions.

IV

Trois mille ans ne comptent pas beaucoup en Chine. (D'ailleurs, nulle part, sauf en Europe.) Pour ne pas être donc humilié trop tôt, je dirige d'abord mon Chinois vers un point où trois mille ans ne comptent pas beaucoup non plus: vers l'Italie du Sud. C'est là qu'ont débarqué aussi les pensées grecque, latine, arabe et viking, et à cette croisée des chemins spirituelle se trouve l'Italien suprême: le philosophe. Mais le choix n'est pas facile: notre Chinois s'était fait noter l'adresse de Giordano Bruno, de Campanella, de Vico et de Pirandello. C'est surtout vers ce dernier qu'il se sent particulièrement attiré puisque cet Italien ressemble même physiquement à son plus grand compatriote, Confucius. Enfin, nous allons trouver Vico dans son logement misérable, parmi ses livres peu nombreux et ses manuscrits sans nombre. De là, nous allons à Florence, chez les Galilée, chez le père musicien et le fils physicien. Léonard nous attend dans son atelier de Milan. Enfin nous montons dans les montagnes ombragées de Padoue, chez le poète qui ayant rejeté l'amitié des papes et des empereurs, va vers la mort doucement et tranquillement, avec sa couronne de lauriers un peu fanés sur le front.

Au cours de ces quatre conversations, mon Chinois put apprendre que le peuple italien est né avec des yeux d'astronome. Cette terre lui paraît une très petite étoile. Il va dans son jardin, parmi les roses au parfum violent, « ce n'est que la terre », se dit-il avec une tristesse pathétique, puisque du bout de son jardin il voit tout le globe terrestre. Son regard sans vertige perce la voûte céleste et il plafonne les toits de ses églises pour apaiser son regard d'astronome.

Pétrarque a voulu faire une promenade avec nous, dans un bois d'oliviers.

« A mon époque, un misérable avocat romain, Cola di Rienzo avait adressé un appel au monde. Et le monde ne s'est pas moqué de cet homme si prétentieux. C'est lui qui avait raison, non pas les historiens rieurs. Prague, Buda, Avignon se turent effrayées comme si un oiseau géant les eût touchées de son aile. Nous sommes nés avec un regard d'aigle et nous n'avons jamais essayé d'harmoniser avec la force de notre peuple nos aspirations mondiales. Déjà d'après ces aspirations les peuples auraient pu deviner que, pour ses habitants, l'Europe est la plus petite unité politique. »

« Depuis quelque temps, on veut persuader au peuple italien que l'occupation espagnole et habsbourgeoise pendant deux cents ans a été sa plus grande honte, continue Galilée, poursuivant l'idée de Pétrarque, dans le château de Torre del Gallo, parmi ses instruments astronomiques. — Minuit passé, sur un plateau de cuivre trois tasses de café brûlant. — « Je lis partout que ce fut l'époque de la décadence. J'ai vécu moi-même à cette époque et j'en ai une tout autre opinion. Pourquoi ces deux siècles auraient-ils été des siècles de honte lorsque, rien qu'en paraissant et avec cela presque gratuitement, nous avons partout éveillé le désir de l'art et des recherches désintéressées? Nous nous sommes dispersés, certes, mais nous avons ennobli les humains. Nous avons acquis un droit d'exterritorialité aux plus exquis des penchants humains, nous étions plus forts qu'Archimède, nous avons travaillé indemnes dans le cercle magique des ateliers et des laboratoires. Il est vrai que quelques-uns de nos Italiens trompaient le monde avec leur alchimie, mais en mille et mille autres cas nous nous donnions vraiment pour rien. L'Europe était toujours en flammes, mais parmi ces flammes, çà et là, il y avait des points ignifuges, partout avec un Italien qui ornait une église de ses fresques, jouait de l'orgue ou tournait son compas. Mais buvons notre café, car il devient froid. Après, vous jetterez un coup d'œil dans le télescope, car Saturne est très brillant ce soir. »

« S'il n'y avait sur la terre qu'uniquement des Italiens, sourit Vico, nous aurions débarqué depuis longtemps sur une plus grande planète. L'Italien se tient debout, sans éprouver de vertige, sans peur, sans embarras, au bord de l'infini qu'il traite en ami intime ou presque, et il se meut parmi les peuples avec les yeux rapetissants de l'astronome. Il porte allegrément son passé de trois mille ans et sa mission. A ses yeux d'astronome, la terre se réduit à un mince rayon, à un rayon incertain, mourant dont il a amélioré la lumière. Les gens racontent partout qu'on chante beaucoup à Naples. Je regrette qu'on chante moins ailleurs. Mais ce chant ne trahit à l'étranger presque rien de la véritable nature italienne. J'ai trouvé que l'Italien du Sud — et peut-être tous les Italiens — étaient des hommes pathétiquement tristes. La nuit, ils vont dans leur jardin, caressent leurs fleurs, songent au néant du globe terrestre, puis, pour se consoler, à la grandeur désespérée

de l'homme qui couvre ce néant de jardins en fleurs, de vignobles fertiles et de nobles colonnes. Ils songent donc d'abord à leur propre grandeur. » Vico nous a offert de petits gâteaux au lait. « Où allez-vous en partant d'ici? »

Nous lui avons nommé Léonard. Vico se mit à sourire.

« Je vous dirai d'avance de quoi il va vous parler. Il va vous dire que l'aïeul de l'humanité était Icare et non pas Adam. Et qu'on l'a exilé du Néant et non pas du Paradis. »

« Si j'ai bien compris, dit le sage chinois, lorsque nous sommes restés seuls, la mission du peuple italien serait d'habituer les peuples à des proportions plus grandes et à des pensées plus ailées. Et tout d'abord à la pensée que l'humanité tout entière est encore très peu de chose pour la soif de notre esprit. Serait-ce vraiment leur affaire à eux?

« Je crois que oui. »

« Alors, allons en France. »

Là, nous avons quatre maîtres de maison: deux juristes de Bordeaux, Montaigne et Montesquieu, un savant de Paris: Pascal, et un paysan du bord de la Marne: Lafontaine. C'est avec ces quatre hommes-là que le sage chinois va causer de la mission française. Le monde a souffert surtout entre les deux guerres d'avoir vu une France éperdue qui cherchait, constamment désemparée, sa mission nationale. La mission d'un grand peuple, pourtant, ne peut pas se réduire à sa propre défense. Cependant les Français s'épuisèrent durant vingt ans à ne parler que de leur sécurité. Ce fut une défense de soi agressive, une espèce de peur prête à l'attaque. Pendant vingt ans, en leurrant l'Europe, les Français se sont surtout leurrés eux-mêmes, puisque, au lieu de défendre leur pays (où ils se sentent à merveille), ils ont défendu un empire qu'ils n'aimaient point. Bien avant la première bataille, la France a subi une défaite dans ce stérile drame spirituel.

Nous déjeunons chez Montaigne, dans la chambre d'en haut, sous la tour. Et il dit au sage chinois que, parmi les petits peuples, le Français est le plus grand petit peuple; il en avait la mentalité à l'époque même de sa plus grande prolixité. Il a abandonné ses croisés, il a détesté Louis XIV, il a trahi Napoléon, il n'a jamais suivi les conquérants qu'à contre-cœur. « Nous sommes des mathématiciens et des jardiniers », c'est ainsi que Montaigne résume ses idées, au moment du fromage. Nous buvons un vin de son propre crû. « Nous sommes des mathématiciens et des jardiniers, nous organisons et adoucissons l'esprit pour le préparer à une mort sage. Les Français vivent longtemps, car ils pensent bien et beaucoup. D'ailleurs, en cela, si je ne me trompe, nous ressemblons aux Chinois. J'aime beaucoup les gens de couleur », ajouta-t-il avec un sourire flatteur, « dans ma jeunesse, je suis allé jusqu'au port de Rouen pour les voir. »

« Le Français déteste en secret ses colonies », c'est en ces termes que Montesquieu continue les idées de Montaigne. Nous dînons dans la bibliothèque du château de La Brède; nous ne sommes que trois à table; le maître de maison jette les os à ses deux immenses chiens de chasse. « Il ne se sent bien que sur la route royale entre Paris et Bordeaux, dans une vieille auberge enfumée qui n'est pas notée dans les guides étrangers. C'est là qu'il se sent à l'aise après le deuxième service. Tous les peuples sont plus aventureux que nous et je ne comprends toujours pas comment nous avons pu saigner pour Napoléon. Déjà, à l'époque romaine, la

Gaule fut la seule province sûre dans l'Empire. A cet égard, nous avons dépassé l'Italie même; Narbonne donnait moins de soucis qu'une quelconque bourgade d'Etrurie. Rome pouvait faire la guerre tranquillement, les gens de Gaule se tenaient à la maison et lisaient leurs auteurs favoris. Si vous voulez faire plaisir à un Français, allez dîner avec lui dans une aimable petite ville et, après la première bouteille, citez-lui Voltaire ou Talleyrand. Surtout un bon mot d'après lequel Frédéric le Grand ou Napoléon se trouve plus ou moins humilié. Le symbole de l'esprit français est une édition classique de chez Firmin-Didot, en format miniature.

« L'esprit français a une carte géographique visible », dit Pascal au sage chinois, dans le jardin de Port-Royal, assis sur un banc. « Et c'est le plan même de Paris. Cette ville a grandi et augmenté en des cercles égaux, comme un arbre sain, et le réseau de ses routes principales ressemble à un système de coordonnés. Cela est suffisant, pour deux raisons, pour que la ville soit aimée par tous les mathématiciens et jardiniers. Depuis des siècles, chaque Français recommence à l'admirer, au bord de la Seine, devant le Pont-Neuf. Boileau fut le premier de ces Français, et Duhamel continue cette tradition. Les Français s'en rassasient moins vite que du monde tout entier. Il est probable que, déjà dans les Romains, ils aimaient surtout les bons constructeurs de ponts : ceux qui recouvrent et vainquent l'abîme, ceux qui jettent un pont sur les profondeurs. Ne croyez pas à l'histoire: Paris est la ville des ponts et non pas celle des révolutions. »

« Qu'est-ce que nous avons de commun avec l'empire? » demande sur un ton irrité La Fontaine, notre dernier maître de maison. Nous sommes mollement étendus au bord de la Marne, il a un brin d'herbe entre les dents, de Château-Thierry ou entend sonner les cloches. « Parlez à n'importe quel paysan. Il vous répondra que « ja nonluvim francouzsky ». Tout autour, la terre française appartient aux immigrés polonais, croates et tchèques. Regardez les arbres comme ils sont malades. Et là-bas, vers le Sud, au-dessous de la Garonne, la terre est dépeuplée et les fenêtres sont recouvertes de planches. Pourquoi ce peuple se dépenserait-il pour maintenir un empire? Ce n'est pas l'empire qui lui rendra sa force. L'empire est peuplé de cent millions d'hommes, et vingt millions de Français heureux manquent à la métropole. Avec soixante millions de gros mangeurs, de bons buveurs et de fervents lecteurs, nous pourrions apporter la preuve qu'il est doux de vivre. Voilà la tâche qu'il nous faut remplir. Mais trente-six millions de Français, toujours inquiets, toujours angoissés, c'est très peu pour assumer une tâche si difficile dans cette Europe neurasthénique. Mais, par chance, nous avons perdu la seconde guerre mondiale, et ainsi nous pouvons encore arriver à quelque chose. »

« Le plus grand des petits peuples en Europe », le sage chinois répète les paroles de Montaigne.

« C'est ça. Nous ne sommes sincères que quand nous écrivons un roman du lièvre ou quand nous peignons quelques jeunes saules au bord d'un marécage. Jamais plus. Longtemps après moi, a vécu un peintre, nommé Corot. Observez-le longtemps, voilà ce que nous sommes. »

« Si j'ai bien compris » dit le sage chinois, quand nous sommes restés seuls, « la vocation des Français est d'encadrer la vie de pensées mûres, et non d'instincts, ni de passions. C'est leur sagesse qui rend habitable cette planète cuisante et amère. »

« Oui, c'est bien leur affaire. »

« Allons donc en Angleterre. »

Arrivés dans l'île, nous descendons chez un homme d'Etat, Thomas More, chez un poète-prêtre, Herrick et chez un médecin de campagne excentrique, sir Thomas Browne.

« Et nous négligeons les économistes? » s'étonne le Chinois.

« Oui. Car ce sont eux qui ont dépouillé ce peuple de son vrai caractère et de sa bonne vieille patrie, la joyeuse île verte. Ce sont eux qui ont désillusionné ce peuple effréné et gaspilleur. Mais c'est aux Anglais d'en parler. »

Et le Chinois apprend d'eux que le « maître du monde » se méprise dans ce rôle; c'est avec gêne et beaucoup d'humour qu'il cherche à cacher sa puissance. Les Anglais auraient voulu être un peuple qui préfèrât les prairies, les forêts, les eaux et surtout les bêtes à la puissance mondiale. Le désastre pour eux, et pour le monde aussi, c'était qu'en même temps ils avaient les pirates les plus rapaces, les voleurs les plus habiles et les économistes les plus doués.

« De toutes nos forces, nous avons protesté contre Suez, Chypre, Singapore, et même contre les Indes » dit tristement Thomas More dans le jardin du Lincoln's Inn. « L'empire est le résultat d'une série de coups d'Etat. Il a fallu aussi nous persuader longuement d'accepter l'héritage de Lord Elgin, les frises du Parthénon. Notre langue consiste en mots brefs et doux et nous avons le vocabulaire le plus riche. Il est donc clair que nous sommes nés pour écrire des poésies et non pour dominer le monde. Demandez donc à Herrick. »

Le prêtre-poète nous attendait aux environs de Dean Prior, au fond de Devonshire. Sa voiture nous conduisit à la paroisse. Pendant qu'on préparait le déjeuner, le Chinois raconta ce que nous avions entendu de la bouche de More.

« More a raison » dit le poète. « Regardez comme l'Anglais plaisante d'une manière embarrassée quand les autres frappent sur la table. On voit qu'il ne croit pas à son rôle. On dit que nous sommes un peuple à compromis. Bien longtemps nous avons pris ce rôle au sérieux: nous avons essayé de réconcilier des peuples blancs et colorés, de les apaiser et de ramener l'équilibre entre eux. Naturellement le résultat ne pouvait être que funeste. L'explication en est bien claire: c'est que, seuls d'entre les peuples, nous ne sommes pas faits pour haïr. S'il ne dépendait que de nous, nous aurions plutôt fait l'intermédiaire entre les hommes et les bêtes. Et je crois que nous aurions remporté plus de succès. Nous comprenons un peu le langage des animaux et tout à fait bien celui des fleurs. Les emblèmes de notre guerre civile ont été la rose blanche et la rose rouge; c'est au nom de ces deux fleurs que nous nous sommes massacrés. Et nous sommes le seul peuple dont l'épopée ne chante pas une aventure étrangère, ni une gloire sanglante, mais le Paradis perdu. Mais le déjeuner est prêt, passons dans la chambre du côté du jardin. »

Nous avons dérangé sir Thomas Browne au moment où, après ses visites, il s'était plongé dans ses livres. Il était en train de questionner les auteurs anciens sur les langues que parlent les morts. Car il est peu probable qu'ils gardent leur langue maternelle. Sir Thomas est d'avis que les jours de semaine les Anglais morts parlent le chaldéen, et les dimanches et jours fériés ils parlent le bouchman. A ce sujet, il a pris maintes informations auprès de plusieurs urnes de cimetière.

« Vous vous occupez toujours de pareilles choses? » s'informa le Chinois avec une vive sympathie.

« Ce n'est que de choses pareilles qu'un Anglais s'occupe sérieusement » répondit sir Thomas catégoriquement. « On vous montrera des villes puissantes, des industries ennuyeuses, des camps d'aviation souterrains. Ne les prenez pas trop au sérieux. L'Anglais ne devient sérieux que quand il entre au club des lanceurs de cerf-volant ou quand il apprend le vieux-français à son perroquet. Car vous savez, n'est-ce pas, que nous ne sommes pas de véritables hommes? Nous ne prenons pas au sérieux les mêmes choses que les hommes. A propos, quelle chance de vous avoir rencontré! Ne sauriez-vous par hasard ce qu'on pense en Chine de l'accouplement de l'effraie et du flamant? »

Nous avons longtemps discuté cette question en buvant une bouteille de porto.

« Si j'ai bien compris », dit le Chinois quand nous fûmes seuls, « la tâche des Anglais est de prolonger l'enfance jusqu'au tombeau. Ils seraient toujours assez forts pour déshabituer le monde de la mentalité trop austère des adultes. Passons en Allemagne. »

Ce pays a beaucoup de portes, mais c'est Gœthe qui est sa porte principale. C'est par lui que nous y entrons avec le Chinois. Plus tard nous passons une soirée dans la maison hospitalière de Schinkel, rue Dorothée, avec des officiers de la garde, des professeurs de philosophie et des globe-trotters. Les professeurs de philosophie enseignent la métaphysique à l'université de Berlin. Mais mon sage chinois dit que le vrai philosophe n'est pas un navigateur de l'univers, mais le maître des règles de la vie. Pour finir, nous allons donc chez lui, à Francfort.

Ses nouveaux maîtres de maison apprennent au sage chinois que l'Allemagne n'a ni commencement exact, ni fin. Le peuple allemand était parti, il y a quelques siècles, pour une grande aventure, et aujourd'hui encore c'est cette aventure qui dirige sa vie. Ce n'est pas une patrie, mais toute une série de patries qu'il se rappelle au fond de ses instincts. Là où il se sent le plus dans son élément, c'est quand les peuples antiques qui habitent son sang s'élancent vers une nouvelle patrie. Le flux et le reflux de leur âme s'agitent entre les hauts plateaux des Indes et de la Castille.

Nous avons trouvé Gœthe dans sa villa, en train de lire le « Westöstlicher Divan ». Eckermann passait la soirée au théâtre; nous étions donc trois. Le vieux a fait même apporter le dîner.

« Le peuple allemand ne serait vraiment heureux » dit-il au Chinois vers la fin du dîner, « que si c'était lui qui avait découvert l'Amérique et les ruines de Pompéi: le nouveau monde et le monde antique, le gothique et la renaissance: l'excès et la mesure, le tomisme et Bouddha: l'Au-delà bondé et le Néant. Et ce n'est ni par vanité, ni par envie qu'il aspire à tout cela. Il n'est ni plus vaniteux, ni plus envieux que les autres peuples, peut-être même pas autant. Simplement, son âme ne trouve pas sa place entre des frontières plus étroites. Et moi je regrette même qu'il n'ait pas tout découvert le premier. Son âme ne s'agiterait pas ainsi. Observez que la migration des peuples se répète dans presque tout génie allemand. En moi aussi. »

Il prit dans son tiroir quelques pages manuscrites.

« Je traduis des chansons populaires serbes. Il y a quelques années, nous avons feint l'amour arabe avec Marianne. Sur une estampe de Rembrandt j'ai écrit un drame gothique. Et c'est moi qui ai découvert l'âme de l'Italie en Sicile. En moi s'unissent le Yang et le Yin: la création débordante et la douce forme réceptive. Les étrangers disent que je suis plus que mon peuple, que j'appartiens à toute l'humanité. C'est mon peuple qu'on veut ainsi amoindrir. Ne les croyez point. Jamais je ne me suis élevé au-dessus de mon peuple. »

A ces mots le Chinois se prosterna par terre.

Le lendemain soir, nous étions, comme je viens de le dire, chez Schinkel, à Berlin. Il y avait encore deux prinees de Prusse, les deux globe-trotters: Alexandre von Humboldt et Chamisso, Wilhelm von Humboldt, l'ambassadeur-linguiste, Schleiermacher, le philosophe, Mendelssohn, le musicien, Varnhagen von Ense, l'essayiste et Rauch, le sculpteur. Le Chinois raconta ce qu'avait dit Gœthe.

« Le vieux a raison » fit Wilhelm von Humboldt en réfléchissant. « Ne considérez jamais les frontières allemandes comme définitives. C'est ce qui nous distingue le plus des Français qui pensent toujours à leurs anciennes frontières romaines. Mais nous vivons à la fois au-dedans et au-delà des frontières romaines, sur terre latine et slave. Même en ce moment vous êtes sur un territoire conquis. Si je devais imaginer le peuple allemand en un seul homme, je penserais à un homme qui est en route vers le Brenner ou qui voyage en traîneau sur les steppes russes, sans dictionnaire, ni interprète. Rendez-vous compte que nous parlons avec presque chaque peuple dans sa langue ou que nous connaissons en secret sa langue? Pas toujours pour la seule raison que nous les estimons. Mais parce que nous avions déjà, une fois, traversé leur âme. Quelque part dans l'antiquité, à l'époque d'une migration des peuples.

« Monsieur Humboldt lui-même parle trente langues » expliqua un des invités.

« Une chose beaucoup plus caractéristique est arrivée à mon frère à Paris » sourit l'ambassadeur dans la direction d'Alexandre. « Un savant étranger visitait l'Académie où Laplace parlait longuement et avec une merveilleuse éloquence de sa propre théorie. Après la conférence, le savant étranger s'empressa de se présenter à Laplace. Alors il apprit que le conférencier s'appelait tout bonnement Humboldt. »

Nous avons passé le dernier jour chez Schopenhauer, dans sa maison de Francfort, la «Schöne Aussicht». Il était très aimable, il dit qu'il aimait beaucoup les hommes de couleur, car les blancs sont insupportables, à l'exception des Espagnols à moitié métissés. Plus tard nous apprîmes les raisons de sa bonne humeur. C'était le vingtième anniversaire de la mort de Hegel. Ainsi toute la conversation se déroula entre la « fausse philosophie » allemande — c'était son mot — la sagesse orientale et la poésie espagnole. Plus tard plusieurs chiens entrèrent dans la chambre. Le Chinois, les bras croisés, fit une profonde révérence devant Schopenhauer.

« Il m'est infiniment doux de savoir que votre esprit brillant est tellement versé dans nos simples pensées insignifiantes. Vous avez dû passer beaucoup de temps en Orient. »

Schopenhauer sourit.

« Je n'ai jamais été aux Indes, ni en Espagne. Je connaîs cette rue, celle-là devant la fenêtre, j'ai presque complètement oublié Weimar et Berlin et je ne me rappelle pas du tout les petites rues de Venise. Voilà comment nous sommes faits, nous autres Allemands. Nous parlons toujours de la patrie et nous ne nous sentons à l'aise que dans les civilisations étrangères. Nous sommes nés entre le Sud et le Nord, entre l'Orient et l'Occident et quiconque passe par nous, traverse l'âme des peuples et des âges. »

« Si j'ai bien compris, c'est la vocation des Allemands » fit le Chinois et il disparut devant mes yeux.

*

Il disparut, car je le laissai partir. Il avait posé assez de questions et je crois qu'il en savait assez.

Mais il n'y avait pas de réponses aux guerres de religions de notre époque. Il ne pouvait pas y en avoir, car ce n'est pas dans ces guerres de religion que les esprits évoqués tout à l'heure trouveraient les buts suprêmes des grands peuples. Ces buts suprêmes continuent à flotter au-dessus de la guerre, au-dessus de toute guerre. Nous devons espérer au moins qu'ils continuent à y flotter. Car s'ils ont disparu, il serait vain de réfléchir sur la mission des grands peuples. Alors on devrait réfléchir sur la mort des civilisations, l'immense vision de Spengler. Car il se peut que notre siècle soit un nouveau XVI^e^ siècle, plus barbare et plus développé: berceau sanglant d'un nouvel ordre, d'un nouveau grand siècle, mais il se peut aussi que, à notre insu, nous soyons retombés au V^e^ siècle qui est notre véritable siècle-frère. L'antique Rome brille encore sur les sept collines, mais Dieu sait qu'elle ne vit plus.

J'ai dit ce que je souhaite et ce dont j'ai peur; me voilà, je ne peux faire autrement.

Le conservatisme en Hongrie

Par ETIENNE WEIS

Cet article est le premier d'une série d'études dans lesquelles un excellent observateur de la vie politique hongroise et dont les idées se rapprochent de celle de la « nouvelle Europe » brosse un tableau des grands courants politiques : tels que le libéralisme, le radicalisme la social-démocratie et les tendances actuelles.

ON ENTEND souvent parler du penchant au conservatisme du peuple hongrois. Ce ne sont pas seulement les hommes politiques du pays qui le notent, de nombreux observateurs étrangers professent le même avis.

Ces sortes de généralisations sont, d'ordinaire, plutôt hâtives et inexactes, il est toutefois indubitable que les constatations de ce genre ne se font pas sans raison. Il faut que dans la mentalité et la façon d'être des Hongrois il y ait quelque chose qui saisisse surtout l'observateur étranger et l'amène à formuler l'opinion que chez ce peuple les forces conservatrices jouent un rôle plus important que chez certains peuples voisins. D'autre part, il faut que dans la vie publique hongroise prévalent des éléments qui donnent naissance à cette croyance.

Quand on entend soumettre la vie publique et la vie sociale hongroises, voire la vie des individus même à un examen plus précis à ce sujet, il convient en premier lieu de définir la substance proprement dite du conservatisme.

A ce propos, une certaine difficulté tient à ce que deux ordres de faits, entièrement distincts et n'ayant entre eux que des rapports plutôt vagues, portent la même appellation.

Dans le langage courant, on appelle conservateur celui qui veut maintenir ce qui existe et exclure les changements. C'est la définition qu'adopte, entre autres, le Petit Larousse: « Conservateur... qui conserve. Qui appartient au parti politique hostile aux innovations capables d'apporter un changement dans l'ordre social.» Par contre, pour les spécialistes de science politique, le principe du conservatisme signifie la défense des intérêts de la communauté, en face du libéralisme professant, lui, l'affirmation plus ou moins illimitée de l'individu. Selon la définition de V. Concha, le grand savant hongrois: « On appelle conservatisme... l'activité des couches supérieures visant à protéger par suite de leur action directrice l'ordre de la communauté, c'est-à-dire l'association humaine formant un tout.»

Sur quoi se fonde l'usage consacré, chez les Français, même par le Petit Larousse dont on sait la réputation?

La réponse est donnée par la définition de V. Concha.

Un courant social et politique agit non pas dans le vide, mais dans un milieu défini par le territoire et le moment. Ces courants ne sont point quelque chose d'immatériel qui obsède les gens dans leur sommeil, tels les incubes de la superstition médiévale, mais ils s'affirment par des hommes vivants qui pensent, qui sentent et qui, tout capables qu'ils soient de s'enthousiasmer d'une manière désintéressée, s'appliquent, néanmoins, dans la plupart des cas, à servir leurs intérêts personnels, ou bien ceux des groupes dont ils font partie. Le courant conservateur, l'affirmation de la communauté, coïncide, *d'ordinaire*, avec l'intérêt particulier de la couche supérieure de la société. C'est que la couche supérieure, produite premièrement par la sélection naturelle (la classe dirigeante, l'ordre professionnel le plus en vue), invoque, avec plus ou moins de droit, l'argument que c'est en elle que les dispositions au service du bien public se révèlent les plus fortes; par là, elle justifie le maintien de la position avantageuse qu'elle occupe, voire, elle l'identifie avec l'affirmation de l'intérêt public. Il en a été ainsi surtout à l'époque où se sont formés les rapports de force d'un monde dont nous voyons l'effondrement aujourd'hui: à la fin du XVIII^e^ et au début du XIX^e^ siècles. Dans la vie publique, les conséquences des causes survivent presque toujours aux causes elles-mêmes; c'est ce qui explique le fait qu'à présent même beaucoup voient le fond du conservatisme dans le maintien de l'état de choses existant, et dans l'exclusion des changements.

Combien cette façon de voir est erronée, c'est ce que démontre, par un exemple frappant, précisément la Troisième République. Au début, en tant que réaction de 1871, elle avait, en effet, une majorité parlementaire et un gouvernement attachés aux anciennes traditions et aux contingences communautaires. La raideur du comte de Chambord, ses hésitations et, par contre-coup, la recherche d'une direction bien nette, telle que la commandait l'intérêt national, firent que l'évolution se produisit vers la république et les innovations. En présence des forces conservatrices, la nouvelle république fit appel au concours des éléments individualistes extrémistes, démocrates, libéraux, franc-maçons, puis marxistes; ces éléments une fois arrivés au pouvoir, recouraient, pour s'y maintenir, à la violence, tandis que les conservateurs s'appliquent à mettre fin à la domination du groupe des gros capitalistes et de celui des syndicalistes. L'effort déployé en vue de maintenir le système au pouvoir a-t-il transformé en conservateurs les maîtres du Comité des Forges, du Grand Orient et des syndicats? On voit donc que la tendance à éliminer les changements n'est qu'une éventualité du conservatisme, quoique ce soit là un phénomène assez fréquent.

On confond souvent le conservatisme avec les respect des traditions, avec le traditionalisme. Des individualistes extrémistes, donc

des libéraux, peuvent également respecter et suivre des traditions, voire, maintes fois, agir en véritables esclaves des habitudes. Des journaux qui sont ceux de leur famille, que lisait leur père, leur fournissent leurs informations et leurs opinions politiques; ils fréquentent toujours les mêmes restaurants et restent les clients assidus des mêmes artisans. Le moindre changement, aussi infime soit-il, les irrite: que sur leur bureau ou dans leur atelier tel objet soit placé autrement que la veille, et les voilà furieux. En outre, ils cultivent les traditions familiales, professionnelles et nationales. Les portraits de leurs parents ou grands-parents, de même que les propos mémorables de ceux-ci sont, pour eux, les objets d'un respect réel; ils célèbrent pieusement les fêtes nationales.

Si l'on identifie le respect des traditions et le conservatisme, c'est que les couches supérieures où s'affirment les facteurs de conservation, sont le mieux faites — par leurs moyens et leurs dispositions — pour maintenir les traditions, de sorte que ce qui chez les autres n'est qu'éventualité, chez eux, — asbstraction faite des éléments dégénérés, — est la règle.

Après avoir essayé de préciser le sens de l'attribut « conservateur » sous son double aspect, et indiqué ses interdépendances avec le respect des traditions, nous voudrions examiner l'affirmation du principe conservateur dans la vie publique et sociale de la Hongrie actuelle aussi bien que dans la vie privée des particuliers; nous pourrons alors, parvenu au terme de cette étude, formuler une opinion sur la question de savoir si le Hongrois est conservateur.

Dans notre examen nous tiendrons compte des trois aspects du problème: maintien de l'état de choses existant, affirmation de l'élément communautaire et traditionalisme. Nous ne saurions le limiter exclusivement à la Hongrie d'après 1919, étant donné qu'une forte réaction s'est produite en face des deux révolutions inutiles, nuisibles et immorales de 1918 et de 1919, que le cours de la transformation nécessaire a subi un temps d'arrêt et qu'ainsi, la Hongrie d'aujourd'hui, sous maints rapports, n'est réellement pas autre chose que la continuation de la Hongrie de l'époque dualiste (1867—1918).

En premier lieu, nous examinerons la vie de l'Etat hongrois.

Qu'il nous soit permis de rappeler tout de suite ce que nous venons de dire plus haut. A juste titre, les Hongrois sont fiers de maintenir, depuis plus de mille ans, un Etat dans le bassin des Carpathes où, avant eux, aucun autre peuple n'a connu de succès semblable. A juste titre, ils invoquent la continuité de la vie de leur Etat, car ils n'ont jamais considéré que comme une situation de fait et non une situation de droit la limitation de leur souveraineté. Qu'il s'agisse de la totalité ou bien de certaines parties de leur territoire, ils refusent d'accepter cette limitation qui est survenue à plusieurs reprises et a duré plus ou moins longtemps. En général, les

Hongrois respectent fort et d'une manière peut-être excessive le droit formel; sous ce rapport, ils ressemblent aux Français.

Rien d'étonnant donc, si la Hongrie d'après Trianon s'est efforcée d'être la continuation de la Hongrie de l'époque dualiste et d'adopter de la vie d'Etat de celle-ci tout ce qui pouvait être conservé au milieu des nouvelles circonstances. La première loi votée par la première Assemblée Nationale, convoquée au début de 1920, porte comme titre: « Loi sur le rétablissement de la continuité de la vie de l'Etat. » Sans aucun doute, il y a dans cette persévérance et dans cet effort de continuité un élément conservateur et un élément communautaire; pourtant, dans l'ensemble, ceux-ci rentrent plutôt dans l'orbite du traditionalisme.

Fait caractéristique, à l'époque du dualisme, il n'a existé en Hongrie que pour un laps de temps fort bref un parti conservateur; après Trianon, on n'a même pas essayé de constituer un pareil parti.

La raison en réside dans le lien qui a uni la Hongrie à l'autre moitié de la monarchie habsbourgeoise et à la dynastie. Cette liaison, le dernier défenseur convaincu de la communauté austro-hongroise: le comte Etienne Tisza qui mourut en martyr, la qualifia lui-même de « malheureuse ».[1]

Le parti conservateur hongrois d'avant 1848, — la minorité de la Chambre basse et la majorité de la Chambre haute, — s'efforçait non seulement d'empêcher, puis de ralentir la transformation et la revalorisation sociales, mais encore, de maintenir invariables les rapports existant avec la dynastie et l'Autriche. Les membres de ce parti, appartenant aux classes privilégiées, étaient guidés au premier chef dans leur attitude non seulement par le fait qu'ils possédaient, dans l'organisation sociale d'alors, une situation avantageuse assurée par la dynastie et par la notion d'appartenir à une grande puissance. Mais en plus ils éprouvaient quelque inquiétude à la pensée que décimée par les luttes sanglantes qu'elle avait soutenues aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles et, par conséquent, entravée dans son évolution culturelle par rapport aux peuples occidentaux plus privilégiés, la nation hongroise ne serait ni assez mûre pour opérer une transformation, ni assez forte pour se mesurer par les armes avec la dynastie.

La nation, ranimée, se sentant forte s'engagea dans le chemin des réformes, en suivant les principes libéraux qui triomphaient alors partout en Europe; et quand la dynastie s'y opposa, elle tenta de régler ses comptes avec elle par la voie des armes.

L'issue tragique de la glorieuse guerre de l'indépendance de 1848—1849 dont l'insuccès ne fut dû qu'à l'intervention russe sembla donner raison aux conservateurs. Pendant les années de l'op-

[1] Tout en admettant que le comte Tisza ait prononcé ce mot, la Rédaction se doit d'avertir ses lecteurs étrangers qui ne sont peut être pas tout a fait au courant de l'histoire de la Hongrie moderne, que les deux présidents du Conseil de la famille Tisza, Kálmán et István, ont été les porte-paroles de l'idée d'une collaboration intime entre la Hongrie et l'Autriche (« politique de 1867 »). *Note de la Red.*

pression, ceux-ci s'acquirent dans le domaine de la défense de la langue nationale et du progrès matériel et moral de réels mérites. Cependant ils commirent une faute: lors du règlement des relations austro-hongroises, ils se seraient contentés de moins que ce qu'exigeait François Deák qui avait, lui, une vision plus exacte de la situation européenne et qui voyait clairement que la dynastie était contrainte de rechercher un accord. Après 1867, les conservateurs durent donc poursuivre leur tâche, politiquement handicapés par l'opinion publique qui voyait en eux des Hongrois chez lesquels le sentiment national n'était pas aussi développé que chez leurs adversaires.

Après 1867 les conservateurs, adhérèrent d'abord au parti Deák, groupe nettement libéral. Mais bientôt commença la décomposition de ce parti, ce qui, joint aux défauts du régime libéral, amena les conservateurs à constituer un parti distinct.

Ce parti était réellement conservateur car tout en se plaçant sur la base de la conscience communautaire, il avait une conception nettement définie de la vie publique et sociale; implacablement, il dénonçait les abus de l'ère individualiste et pourtant, il manqua de popularité et ne réussit jamais à réunir à la Chambre plus de trente sièges. Son passé, aulique, le desservait aussi bien que l'attitude indifférente de ses chefs en présence de la crise économique que traversaient alors la classe moyenne et les petits agriculteurs. Puis, le parti cessa même d'exister, car son nouveau chef: le comte Albert Apponyi, alors tout jeune homme, abandonna la plate-forme du conservatisme et se lança avec son parti dans des luttes de droit public, pour la plupart stériles. En 1878, le parti conservateur fusionna avec l'opposition unifiée.

Il n'y eut même plus de tentative pour constituer un parti conservateur. Dans un pays pour le moins traditionaliste, au point de vue social, cet attribut devint, au point de vue politique, presque une espèce de flétrissure et la presse judéo-libérale accusa de conservatisme quiconque critiquait ou élaguait les excès du libéralisme. Longtemps, le parti majoritaire porta dans son propre nom l'appellation *szabadelvű* (libéral) et quant au plus grand parti de l'opposition, le parti de l'indépendance, il essayait de le surpasser encore dans le domaine des mots d'ordre libéraux. Parfois quelques reflets assez pâles du conservatisme apparaissaient dans la politique des partis: dans les luttes de politique ecclésiastique qui se déroulèrent autour de 1890, puis, au début du nouveau siècle, quand les députés agrariens, affiliés à divers partis, essayèrent de mettre sur pied un front agrarien unique. Toutefois ce mouvement n'aboutit point à la formation d'un parti conservateur.

Après 1919, on n'en voyait non plus la possibilité.

Au lendemain de la débâcle, il s'agissait de déblayer le terrain, de faire disparaître les ruines, de poser les fondements de la vie nouvelle. Dans cette tâche, apparaissait un fort élément communau-

taire, donc conservateur; mais la constitution des partis eut lieu d'abord sur la base des classes (agriculteurs) et de l'idéologie (socialistes-chrétiens); puis on vit se succéder des partis majoritaires, formés selon des considérations gouvernementales et renfermant des éléments assez disparates; ces partis n'apportaient guère de restrictions à l'individualisme et leur conservatisme n'était, tout au plus, que du traditionalisme.

Cette circonstance se reflète d'ailleurs dans la législation et dans les méthodes gouvernementales des vingt années écoulées. En matière législative, nous nous contenterons de rappeler deux exemples. Le premier, c'est le retour au système des deux Chambres. Par sa composition, la Chambre Haute est propre à mitiger les changements trop brusqués. L'organisme législatif hongrois ne peut être qualifié de conservateur que jusqu'à un certain degré. Par le concours des classes supérieures l'influence de la Chambre Haute est très grande et surpasse souvent la force du moteur de la vie de l'Etat. Mais ce n'est pas encore là du conservatisme. L'autre exemple est celui des lois relatives à la réforme agraire. Pour des raisons historiques, en Hongrie, les grandes propriétés se sont maintenues. Cependant tout le monde est d'accord pour reconnaître la nécessité d'améliorer la répartition des propriétés foncières, de l'assainir en accroissant, autant que possible, le nombre des agriculteurs indépendants qui sont à recruter parmi les précieux éléments du prolétariat agricole. En exécution de la première réforme agraire, un seizième de la superficie du pays mutilé a été employé aux fins de la réforme.[1] La loi a prescrit le dédommagement complet des anciens propriétaires, dont les terres passèrent entre les mains de la couche la plus conservatrice qu'est le paysannat. Mais les nouveaux propriétaires succombent sous la charge que représentent les prix très élevés des terres. L'individualisme, l'intérêt des anciens propriétaires remporte, alors, une victoire sur les intérêts communs.

Si nous envisageons les méthodes gouvernementales on, ne voit guère que le conservatisme s'affirme là encore avec un accent particulier. L'autonomie des comitats et des municipalités est, certes, une très ancienne tradition. Cependant l'évolution tend au renforcement de la tutelle administrative et de l'influence du pouvoir central.

En somme, on peut affirmer que dans la vie de l'Etat hongrois le conservatisme, dans son acception proprement dite, ne prévaut que dans une mesure assez restreinte, et prend plutôt la forme du traditionalisme.

Voyons maintenant comment le principe conservateur se manifeste dans le domaine de la vie sociale.

[1] Bien entendu la proportion est exacte, mais nous tenons à faire observer qu'il s'agit de l'ensemble du territoire hongrois de Trianon (forêts, terres en friche, etc.) et non pas des terres arables. D'autre part il faut constater le fait que les propriétaires n'ont pas toujours été dédommagés. *Note de la Réd.*

Pour ce qui est de la société, nous l'examinons dans le double sens de ce terme. D'une part, nous considérons la manière dont les divers groupes (classes, ordres professionnels) s'y sont placés automatiquement; de l'autre, nous examinerons les rapports réciproques qui existent entre les individus.

Sans aucun doute, le XIX^e^ siècle fut l'époque de l'évolution des classes; au XX^e^ siècle on assiste à la poussée en avant du corporatisme.

La Hongrie n'a pas pu former une exception en Europe. La lutte des classes s'y est également manifestée, troublant plus d'une fois l'harmonie.

Il est cependant indiscutable qu'il existe des facteurs communautaires dont les liens unissent étroitement les différentes classes sociales. Un tel fait, conservateur dans le meilleur sens du mot, est le vigoureux sentiment national que l'on retrouve dans toutes les couches sociales et qui a pris des formes concrètes dans les protestations unanimes de la nation contre les injustices des *Diktats* de paix. Tout au plus n'y a-t-il eu que certains dirigeants du parti marxiste (mais non la totalité des ouvriers industriels) pour songer à rechercher l'amitié des Etats-successeurs qui pratiquaient une politique oppressive.

Cependant, on ne voit guère s'affirmer de vrai conservatisme dans l'évolution des classes en Hongrie.

Nous avons rappelé plus haut la situation des grands propriétaires en rapport avec les réformes agraires. Par ailleurs, la loi permet d'obliger les grands propriétaires à accomplir pour le mieux l'importante tâche nationale qui leur incombe dans le domaine de la production. La possibilité légale s'est une seule fois changée en un fait réel. L'administration n'ose pas employer ces moyens. Notons encore, dans un autre ordre d'idées, qu'au cours des cinquante dernières années, de vastes capitaux sont apparus en grande partie dans l'industrie. S'ils ont été maintes fois bien employés, il leur est pourtant arrivé aussi d'accroître la puissance d'éléments asociaux.

Par suite d'une orientation erronée, la classe moyenne s'est, à peu de choses près, bornée à des fonctions dans les services publics; au point de vue économique, cette classe qui est partout l'animatrice la plus active du sentiment communautaire et la gardienne des nobles traditions, se trouve dans une situation plutôt modeste.

Quant aux autres classes, la situation du paysannat, après avoir connu un essor brillant, mais non durable, est devenue plus difficile. Les ouvriers industriels, par la voie de leurs organismes, ont maintenu leur niveau de vie, mais quant à l'artisanat, très nombreux en Hongrie, il n'a pas échappé à la crise. Il y a, par ailleurs, un nombre assez élevé de ce qu'on peut appeler des hors-classes. A ce propos, il convient, toutefois, de faire remarquer qu'un mouvement, tant gouvernemental que social, se poursuit très activement depuis plu-

sieurs années, pour le redressement de toutes ces catégories sociales. Les mesures législatives et les divers organismes qu'elles ont engendrés font preuve, dans les domaines les plus divers de la politique sociale, d'une activité bienfaisante, surtout en ce qui concerne les couches moins aisées de la population; sans aucun doute, c'est là un facteur communautaire et la manifestation d'une politique conservatrice dans le sens juste de ce terme.

Le corporatisme professionnel est, en Hongrie, peu développé, notamment dans le monde des agriculteurs où le traditionalisme s'avère, en général, plus fort, que la conscience de la vocation professionnelle.

Bien que l'on puisse y relever plusieurs éléments de nature conservatrice, on ne saurait qualifier de conservatrice la vie sociale hongroise prise dans son ensemble.

Le vrai Hongrois éprouve généralement de l'estime pour ses prochains. Ce respect, exempt de toute humiliation, prévaut non seulement de bas en haut, mais aussi en sens inverse et ce, sans prendre la forme d'une condescendance. Nombre d'aristocrates hongrois savent très bien prendre le ton qu'il faut pour parler non seulement, disons, à leur régisseur, mais aussi à leurs travailleurs ruraux. Déjà dans la guerre mondiale, nombre d'étrangers ont remarqué les rapports de camaraderie confiante qui lient l'officier aux soldats hongrois.

Pour le reste, comme partout ailleurs, l'on peut trouver parfois aussi en Hongrie, des velléités de préséance entre les membres de diverses catégories sociales et même au sein de telle ou telle classe professionnelle. Cependant, le bon sens du Hongrois empêche que ces jeux d'amour-propre individuel ou collectif ne dégénèrent.

C'est plutôt dans les manifestations extérieures des rapports sociaux que l'on peut voir une certaine note conservatrice et traditionnelle.

L'étranger, lui, est généralement en contact avec les couches soit supérieures soit moyennes de la société hongroise.

Dans toute l'Europe, depuis plus de cent ans déjà, les formes de vie de l'aristocratie ont revêtu un certain vernis international. Pourtant, dans les demeures aristocratiques de Hongrie, l'étranger remarquera les portraits des ancêtres dans leur costume de gala national.

La manière de vivre de la classe moyenne, surtout de ses couches supérieures, offrira à l'observateur attentif de nombreux traits de conservatisme. Dans ces cercles, on s'efforce notamment de maintenir les dehors du genre de vie d'autrefois. Il s'ensuit que les gens bien nés, même s'ils ne se connaissent pas personnellement, se considèrent comme les membres d'une même grande famille, reliés entre eux par le sang ou par l'esprit. L'homme appartenant à la bonne société est donc chez lui dans n'importe quelle région du pays, parmi

ses semblables; il est bien accueilli dans toute société. La familiarité du tutoiement — coutume, du reste, assez récente — donne encore du relief à cet élément communautaire; par ailleurs, les tendances à se maintenir à un niveau aussi élevé que possible tout comme l'attachement à des formes quelquefois anachroniques d'hospitalité prouvent que le respect des traditions est de première importance dans cette classe. Et en effet, l'attachement aux traditions: culte du sentiment national et de l'honnêteté y revêt un aspect des plus sérieux; mais sous les formalités des rapports sociaux, on recherche des voies nouvelles, des formes de vie nouvelles; la classe moyenne afflue vers de nouvelles professions et les jeunes générations ne semblent plus tenir aussi fortement à certaines formalités traditionnelles.

La vie sociale des paysans offre des traits marquants. Dans le monde rural, la situation se présente à l'inverse de ce que l'on a vu dans la classe moyenne. Chez les paysans, si pour tout ce qui est des costumes populaires, des chansons, les traditions tendent à s'affaiblir, par contre, on voit s'affirmer d'autant plus vigoureusement le fond même de la tradition communautaire. A ce propos, nous ne songeons pas seulement aux fêtes et aux divertissements qui réunissent le village dans sa totalité, mais beaucoup plus à la très grande force des liens du sang qui font que l'on doit subordonner ses penchants individuels à la famille et qu'il est fort difficile d'inaugurer des coutumes nouvelles.

Dans ce qui précède, nous avons constaté que la vie de l'Etat hongrois ne présente, au fond, que peu d'éléments conservateurs, que le conservatisme n'est pas un facteur décisif de la vie sociale, et que, pour ce qui est des rapports sociaux, les traditions y prévalent sur la force conservatrice. D'où vient donc ce préjugé d'après lequel le Hongrois est considéré comme un peuple conservateur?

Il est évident que cette thèse ne peut se fonder que sur des expériences qui ont trait à la vie privée des particuliers. Il faut admettre que, sous ce rapport, cette constatation n'est pas erronée.

Nous avons déjà rappelé que la population de la Hongrie n'a jamais cessé d'avoir le sentiment de la communauté. En Hongrie, au moyen âge, la féodalité même avait revêtu des formes de droit public et non de droit privé. Se sacrifier pour la patrie, ce n'était pas là le privilège moral d'un Zrinyi ou d'un Szondy, mais jusqu'au dernier *hajdu*, la même noblesse de sentiment pénétrait tous les cœurs, et les simples soldats en ont fourni également, lors des dernières guerres, de très beaux exemples. Il existe aussi chez le Hongrois un vigoureux individualisme, voire même une certaine tendance à s'opposer aux pouvoirs publics, que renforce encore le fait que sous le régime absolutiste (1849—1967), les pouvoirs publics ont quelquefois été antinationaux; mais cet individualisme-là ne va jamais jusqu'à la suppression du sentiment de la communauté.

Chez les particuliers, il y a aussi un penchant assez fort pour conserver ce qui existe. Les réformes hongroises ont toujours préconisé l'évolution, désireuses chaque fois de construire, jamais de détruire. En réclamant des transformations, les Hongrois ont toujours visé à l'intérêt de la nation tout entière. L'individu même tient compte des conditions existantes, et c'est en composant avec celles-ci qu'il s'efforce d'améliorer sa propre situation. Fait remarquable, en 1919, par exemple, les travailleurs agricoles habitant les fermes des grands domaines ont, dans leur majorité, maintenu l'ancien ordre de travail et de production.

Rien n'est plus intense que la force des traditions, l'influence du facteur habitude et c'est là surtout d'où provient la légende du conservatisme.

Il est extrêmement difficile, par exemple, d'amener le paysan hongrois à faire des essais dans le domaine de la production. Grâce à sa haute intelligence, il est convaincu de la nécessité d'innover et pourtant, il lui faut une longue observation et l'exemple du succès remporté par d'autres agriculteurs, pour que se dissipe sa méfiance. La paysanne fait ses couvées et aménage son jardin exactement comme elle l'a vu faire à sa mère. L'artisan continue de fabriquer le produit qui ne se vend plus, car les goûts ont changé. La classe moyenne s'attache également à ses habitudes et à ses traditions. Là où, relativement, cette force prévaut avec le moins d'intensité c'est parmi les membres de la classe supérieure.

Mais les facteurs habitudes et traditions ne signifient pas encore conservatisme politique et social. Aussi doit-on tenir pour naturel que, pendant les cinquante dernières années, une telle tendance ne soit apparue que temporairement et n'ait guère agi que comme élément modérateur, pour freiner notamment les excès du libéralisme.

Le Prince Paul-Antoine Esterházy

Par ALEXANDRE BAUMGARTEN

UN QUART D'HEURE tombe dans l'éternité, puis un autre. Ils ne mordent pas sur le zèle de l'orateur. Mais quelle occasion aussi pour le Très Révérend Georges Primes de faire parade de ses talents peu communs! Si ce personnage n'était pas forcé de s'appliquer pour que ses gestes se fassent amples et pathétiques, pour que sa voix, savamment modulée, remplisse tous les recoins de cette vaste église, il pourrait s'accorder à lui-même un petit moment et constater que ce deuil qui frappe si cruellement l'illustre Maison est le plus beau jour de sa vie. « Les philosophes nous expliquent » — passons les philosophes! « Les martyrs professent » — passons les martyrs! Que vaut tout ce fatras de citations? peut-il consoler les deux femmes enveloppées de crêpes et d'ombre, agenouillées là-bas du côté de l'Evangile du maître-autel: la princesse douairière a perdu son fils aîné, la veuve éplorée aura à traverser désormais toute seule cette vallée de larmes, le Ciel n'ayant pas béni d'enfants l'union que le destin vient de rompre.[1]

La lumière blafarde que verse une pyramide de candélabres se heurte à l'immense catafalque érigé au milieu du chœur et, sur le devant de celui-ci, à une couronne princière, aux insignes de la très noble Toison, à une épée ceinte de lauriers dont la lame ne sortira plus jamais de son fourreau. Un blason resplendit et étale ses innombrables maisons comme pour énoncer une vérité, démontrer que le mérite triomphe même du tombeau. Posé en abîme, le chiffre « L », en évoquant le nom de l'empereur-roi Léopold, rappelle que c'est à lui que les Esterházy doivent leurs plus rayonnants fleurons, sans parler de maints arpents de fidéicommis et rappelle aussi que si jadis le manteau de pair se gagna sur les champs de bataille, aujourd'hui, en ce dix-huitième siècle qui a dépassé déjà son zenith, c'est le bon plaisir du monarque qui fait cabrer les griffons d'or. L'aristocratie hongroise, naguère encore guerrière et guerroyante, s'est lentement changée, de génération en génération, d'alliance en alliance, de titre

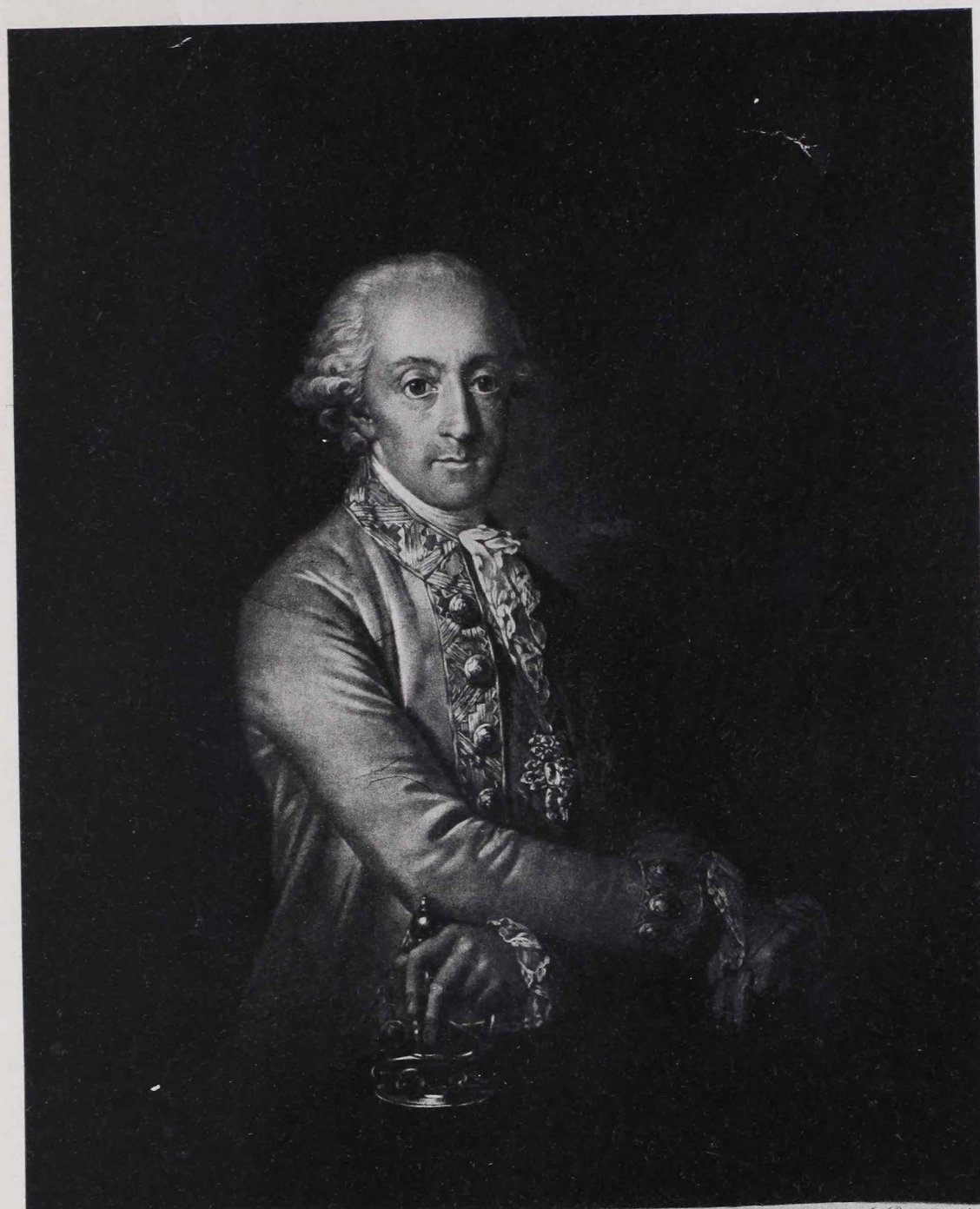
[1] L'oraison funèbre fut publiée à Sopron en 1762 ; elle remplit 25 pages de petit in-folio. Notons pourtant que le prince Khevenhüller-Metsch, majordome de Marie-Thérèse et qui aurait fait un excellent collaborateur à la rubrique des Mondanités du feu *Gaulois*, a « remarqué » au nombre des jeunes beautés dansant un ballet dans les entr'actes de *L'Heureuse Epreuve*, comédie représentée devant la cour le 7 décembre 1747, la fillette du prince Esterházy. Si le chroniqueur ne s'est pas trompé, ce qui serait bien possible, il nous faut modifier la chute de notre phrase et dire que le Ciel a rappellé parmi ses anges une enfant, joie de ses parents, en sa première fleur.

acquis en titre à acquérir, en une noblesse de cour. Certes les épaules portaient encore gaillardement le lourd harnois, mais la perruque ne seyait déjà pas mal aux fronts qui commençaient à se fatiguer des nuits de Schönbrunn ou de Köpcsény; quelques décades passeront encore et ce sera le frac brodé du diplomate qui deviendra l'habit d'élection.

Le prince Paul-Antoine — c'est à l'office des morts célébré pour le salut de son âme que nous assistons ce 21 mars de l'an 1762 — a eu la chance, un peu douteuse peut-être, d'avoir vécu lui aussi à cette frontière « des vieux temps en train de sombrer et des temps nouveaux ». Il est né en 1711, l'année qui vit s'éteindre la révolution de François Rákóczi. Son père Joseph mourut très jeune, c'est donc à sa mère, née baronne Gilleis femme de volonté énergique, qu'incomba le devoir de veiller sur ses premiers pas, sur ses premières leçons de violoncelle et de diriger ses études de gentilhomme. A l'âge de vingt ans, Paul-Antoine sera envoyé à l'Université de Leyde. Eût-il été un contemporain du Docteur Angélique, assis aux pieds du Maître, il se serait abreuvé de théologie; s'il avait respiré l'air embrasé de la Renaissance, il aurait fréquenté les cours de la docte Padoue ou bien, briguant, au sortir de la jeunesse un haut emploi dans la hiérarchie ecclésiastique, il se serait enfermé dans un collège claustral de Louvain. Mais dans le siècle des lumières on prêchait l'avent des sciences naturelles. Le grand Bœrhave, qui enseignait à Leyde la médecine et quelques autres disciplines, était considéré comme le suprême pontife de cette nouvelle religion qui devait apporter la rédemption au monde et des avantages plus tangibles encore à ses adeptes. Paul-Antoine se mit en route, accompagné d'un précepteur français, d'un valet hongrois et de deux laquais allemands, gens qui devaient veiller sur son bien-être spirituel et matériel. Si on tient compte aussi des valises, d'une petite pharmacie, des armes, des vivres, des instruments de musique, des lettres de recommandation, des cadeaux à distribuer, des bourses remplies de ducats à dépenser, du confortable carrosse, des chevaux vigoureux qui emportaient au trot les pèlerins du Parnasse hollandais, on doit convenir avec nous que c'était une expédition imposante, bien apte à donner à ces bourgeois de Bataves un échantillon des fastes Esterházy.

Nous ne sommes pas informés en détail des études faites à Leyde. La vie n'était peut-être pas trop gaie, mais l'agréable La Haye avec ses canaux et ses jardins n'était pas trop éloignée non plus. Si nous devinons juste, le retour, un peu en guise de récompense, mena par Paris; un séjour dans cette ville, où flottait encore le souvenir de la Régence, dut compléter d'une façon des plus heureuses l'éducation du jeune prince.

Rentré sous le toit maternel, Paul-Antoine fut investi de la dignité héréditaire d'un *főispán* de Sopron, s'occupa de l'administration de ses terres et songea enfin à fonder un foyer. Il épousa en 1734 Marie-Aloïse. C'était une amazone fière et délicieuse, experte en l'art du



J. Pichler sculpt.

LE PRINCE ANTOINE D'ESTERHASY

à Vienne et Mayence chez Artaria Compl.





Voir l'article « Visiteurs à Csáktornya »

cheval et de la chasse. Les gazettes du temps n'ont pas omis de mentionner ses prouesses, ses succès remportés dans un caroussel, de faire l'addition des têtes de Turcs qu'elle abattit de sa lance et de décrire le prix que Marie-Thérèse se plut à lui remettre en la félicitant: une cassette orientale renfermant une paire de ciseaux — allusion peut-être aux occupations plus paisibles d'une bonne ménagère.

Mais que tout cela est déjà loin! Aujourd'hui, au bruit dolent de l'orgue, Marie-Aloïse s'en souvient-elle seulement? ne se tourne-t-elle pas plutôt vers les années qui lui restent à vivre,[1] les longues années de veuvage qu'elle partagera entre Vienne et entre Lunéville où Stanislas Leczinsky tenait sa cour et où elle avait des parents. Car si, jeune fille, elle portait le beau nom italien de Lunati Visconti, sa famille était bien française: son aïeul qui s'était engagé comme page au service du duc Antoine, compagnon d'armes de François Ier lors de la joyeuse campagne de Lombardie, aux alentours de 1500, l'avait suivi et avait fait souche en Lorraine.[2]

Il faut voir un geste d'hommage envers sa femme, dans les soins infatigables que Paul-Antoine prenait à l'égard de son orchestre privé. Il devait agrandir et perfectionner cette institution qu'il avait héritée, si l'on peut dire, de son aïeul, le palatin sagace et le soldat heureux, qui s'était adonné à la musique et n'avait rien d'un dilettante: un recueil de cantiques conforme aux besoins de l'année liturgique de sa composition, et digne d'être publié (en 1711), témoigne de connaissances techniques très sûres.[3] Cet orchestre des Esterházy devait jouir d'un avenir glorieux, d'une réputation mondiale. Mais, cette fois, sa maîtrise semble recouverte d'un voile et le son de ses violons paraît ne se mêler qu'avec réticence aux paroles qui chantent la vanité des choses.

Avec quel autre élan n'a-t-il pas entonné jadis des mélopées guerrières! Déjà en 1737 le prince a pris part à une campagne contre

[1] Elle est morte en 1782. — En 1773 sa fête est célébrée à Esterháza par la représentation d'une « burletta musicale » de Haydn, *L'Infedela Delusa*. Voir E. Várady: *La Letteratura Italiana* etc. 1933. — En 1780 elle est mentionnée parmi les spectatrices d'une chasse dans une lettre de Marie Thérèse à l'archiduc Ferdinand publiée par A. Arneth: *Briefe* etc. Vol. II, p. 309. Voir les *Mémoires* du Cte Valentin Esterházy, ed. E. Daudet. Même en harnois il ne manquait pas d'égards pour les Lettres. Au groupe des étudiants hongrois de l'Université de Vienne il fit cadeau en 1746 d'une coupe d'argent richement doré; on lit l'inscription: « *Aspicis Auratum Munus Cui Pondus Ab Arte Estorade A Paulo Tulit Istud Natio Dunum Sed Pretium A Magno Principe Maius Adest Hungara Nunc Pretium Pondus Abesse Potest.* » Description d'un voyage à Spa en 1770: « Ma tante craignait d'aller vite. Très pieuse, elle entendait la messe tous les jours et, quoique nous fussions beaucoup de voitures, la peur des voleurs faisait qu'elles devaient toujours marcher ensemble. Avant de passer un pont il fallait voir par dessus s'il était solide. Nous arrivâmes à Nancy où elle s'arrêta pour quelques jours dans un appartement qu'elle s'était fait arranger dans un couvent. » En 1772 l'auteur enregistre: « J'avais éprouvé beaucoup de marques de bonté de l'empereur ... je le voyais tous les soirs chez la princesse Esterházy et il assistait à notre souper. »

[2] Marie-Aloise, dont le portrait se trouve dans la galerie de Kismarton, dut être ravissante si elle ressemblait à sa mère pour laquelle le jeune Charles de Lorraine, évêque d'Osnabruck, s'enflamma d'une passion épique. Voir G. Maugras: *La Cour de Luneville au XVIIIe siècle*, 1904.

[3] C. F. Pohl: *Joseph Haydn*, 1882.

le Croissant et quand la grande coalition assaillit Marie-Thérèse il n'hésita non plus à prouver son dévouement. Fidèle à la vieille devise *Pro Deo Rege et Patria*, tel un Mardochée intrépide aux côtés d'Assuérus — nous empruntons ce parallèle à notre très révérend abbé — il fut le parangon du sage serviteur et du loyal paladin. Il équipa à ses frais une troupe de chevaux-légers, plus tard un régiment entier de hussards et se mit à sa tête. Quittant son épouse, il parcourut avec ses braves l'Europe, des bords du Danube jusqu'aux dunes de la mer du Nord. Le souverain sut recompenser ces services exceptionnels ainsi que ces sacrifices pécuniaires: Paul-Antoine fut nommé conseiller aulique intime et atteignit rapidement les grades militaires les plus élevés.

Le traité d'Aix-la-Chapelle, qui, au fond, n'était qu'un armistice, mit fin à cette guerre de Succession. Une nouvelle politique dut être inaugurée, les relations diplomatiques étaient donc à reprendre sur des bases encore peu sûres. Esterházy fut invité à participer à cet essai de renflouer le vaisseau de l'Europe et désigné comme représentant de son souverain à un poste très en vue, celui de Naples, capitale des Deux Siciles qui durent être cédées aux Bourbons. L'agrément ne tarda pas à arriver.

A cette époque, le corps diplomatique n'était pas un corps fermé dont il fallût gravir tous les échelons. On pouvait y accéder directement. Malgré cela, nous ne voyons pas trop les raisons qui firent choisir Paul-Antoine comme ambassadeur. Vienne, en envoyant un officier qui allait faire sonner bruyamment ses éperons, voulait-elle intimider la nouvelle dynastie de Naples, rappeler des droits ataviques, suggérer qu'elle n'abdiquerait jamais de cette ville dont l'histoire connut tant d'étranges péripéties. Ou bien, s'y détermina-t-elle pour des raisons plus futiles et voulut-elle simplement montrer, en poussant au premier plan la personne d'Esterházy, que si les Bourbons possédaient les Indes, riches en rubis comme en nards, les Habsbourg régnaient sur la Hongrie où le vin de Tokay coulait à flots[1] et dont tel grand seigneur nourrissait plus de pâtres que celui d'un autre pays ne fait pâturer d'agneaux.

Nous pouvons nous demander d'autre part pourquoi Monseigneur accepta cet emploi, honorable certes, mais qui n'allait pas sans inconvénients. Fut-il tenté par le climat serein, les rivages éternellement printaniers de Parthenope qui lui permettraient de se reposer des fatigues de ses dix campagnes? Voulait-il compter parmi les premiers visiteurs auxquels Pompéi découvrirait ses trésors mystérieux? Se promit-il des plaisirs raffinés en oyant la musique d'un Scarlatti, d'un Porpora, d'un Feo dans la patrie même de ces compositeurs et d'autres

[1] Cf. le ministre Montealegre charge le comte de Fuenclara résident à Vienne, qui sans doute n'avait rien de mieux à faire, de lui envoyer 200 bouteilles de Tokay «*lo mas exquisito que se pudiere encontrar en ese pays*». (Dépêche du 14 janvier 1738 citée par M. A. Schipa : *Il Regno di Napoli al tempo di Carlo Borbone*, 2. ed. 1923.)

plaisirs lorsqu'il prendrait place dans une loge du plus grand théâtre du monde, de ce San Carlo récemment ouvert, pour y applaudir les vedettes des différents sexes dans leurs grands airs.[1]

Mais Clio se plaît parfois à dénouer en ironie la trame qu'elle a tissée. Cette mission d'Esterházy qui était censée devoir être purement décorative, *ad pompam et ostentationem* se trouva bousculée d'une façon imprévue, traversée d'éclairs et scandée de coups de tonnerre. Ce fut en effet le choc de deux traditions, de deux conceptions politiques, sous le masque d'une question de protocole, choc néanmoins très rude, et donnant de la portée à cette ambassade qui, autrement, n'aurait été qu'un fait divers diplomatique.

L'Italie et cette Naples où l'ambassadeur se rendit n'étaient plus celles que le président de Brosses avait parcourues; l'observateur averti pouvait y découvrir les signes d'un réveil prochain. La raison novatrice que Paul-Antoine avait rencontrée à Leyde et qui se contentait jadis de transformer les sciences, se fit plus tard combattive et s'attaqua aux phénomènes sociaux, à la famille, à la religion, à l'Etat; la critique enflamma les cerveaux italiens. Naples, grâce aussi à son roi, fut des premières villes de la Péninsule à s'ouvrir aux doctrines venues d'au delà des monts; ses philosophes, de leur côté, en élaboraient d'autres. Pour caractériser « la société de pensée » que, tutélaire, elle patronna il suffit d'évoquer le nom de Genovesi.[2] Et à propos d'elle, un problème d'une grande envergure se laisse également entrevoir: l'esprit nouveau n'influa-t-il pas sur la « petite Hongrie » qui se forma à l'ambassade, autour d'Esterházy? Rentrés chez eux, nos Hongrois, des jeunes gens pour la plupart, ne rapportèrent-ils pas quelques idées « dangereuses » de nuance napolitaine, l'espoir d'un âge d'or qui s'épanouît sous le ciel méditerranéen?[3]

Bien entendu, ce n'est pas le très révérend abbé Primes qui donnera une réponse à nos questions. Lui, à l'ordinaire si prolixe, se fait laconique et glisse sur les événements de Naples. Heureusement nous sommes en état de pouvoir le suppléer. Il y a bien des années déjà que travaillant dans les Archives de Naples où nous nous acharnions à retracer les vicissitudes d'une gentille statuette de Marie-Thérèse en porcelaine de Capodimonte, le hasard, qui arrange bien les choses, mit entre nos mains deux fascicules remplis jusqu'à déborder; des bouffées de poussière en sortirent ainsi que

[1] Il s'intéressa à tous les arts. C'est de sa collection que proviennent les tapisseries exécutées d'après les toiles de Boucher, splendide parure de l'hôtel de la Présidence du Conseil à Budapest.

[2] Antonio Genovesi (1712—1769) professeur de métaphysique puis d'éthique à l'Université de Naples, et enfin premier titulaire de la chaire d'économie politique fondée en 1754. Il est l'auteur des *Lezioni di Commercio*, etc.

[3] Voici un exemple significatif de cette influence: En 1790 Ferdinand, roi des Deux Siciles, visite la Hongrie; l'orateur de la Diète, en le saluant, le célèbre comme fondateur de San Leucio, village organisé selon des principes « communistes ». « Tanto lunge si spande la buona fama o la infamia dei principi » ajoute le républicain Colletta dans sa *Storia del Reame di Napoli*, 1834.

l'arome capiteux d'un passé bien mort avec quelques miettes rouges de sceaux délabrés. Et toute la paperasse qu'ils contenaient parlait ou plutôt se plaignait du prince Paul-Antoine Esterházy![1]

Nous connaissons aussi le *Journal* du comte François de Tolvay, ancien page attaché à la personne de Monseigneur. Ecrit dans un latin assez fruste, sans se soucier d'arguties morales ou psychologiques, se bornant à raconter des faits et à esquisser des « dehors », ce cahier nous est précieux.[2] Il nous apprend les préparatifs de la mission, les premières étapes du voyage; puis l'ambassadeur continue sa route en calèche tandis que sa suite s'embarque à Trieste. L'Adriatique n'était guère clémente en ce mois de décembre 1750 et le bon Dieu a bien mérité le *Te Deum* qui fut chanté dans la cathédrale de Manfredonia au terme d'une croisière qui dura quinze jours.

La mission tomba au milieu de réjouissances publiques. L'audience qui marqua les débuts d'Esterházy, de caractère privé, ne suivit le 14 janvier 1751 que de deux jours la naissance tant souhaitée d'un prince, le futur Ferdinand IV. Les ripailles et les spectacles destinés à cajoler le peuple alternaient avec des funzioni ennuyeuses par leur morgue. Les autres affaires sérieuses pouvaient attendre leur tour.

L'ajournement avait d'ailleurs ses avantages. Le cabinet de Naples trouva d'exquises occasions de se formaliser. Paul-Antoine qu'avaient devancé des légendes brodant sur sa fortune et sur son rang, devint vite le héros de la Via del Toledo; une popularité suspecte! Sur les thallers qu'il fit rouler en Pactole se bombait — ce qui se comprend — le buste superbe de la mère de la patrie. N'était-ce pas une manière de propagande en faveur des Habsbourg évincés?

La lettre de créance dont il était porteur souffrit aussi quelques difficultés. Le roi des Deux Siciles y est traité de « Serenitas » et non pas de « Majesté ». Son ministre le marquis Fogliani d'Aragona[3] s'empresse donc de charger le duc de Camporeale — encore un qui n'a pas réussi à remettre sa lettre de créance[4] — d'exiger à Vienne la rectification du titre utilisé en s'appuyant sur des missives du regretté empereur-roi Charles VI.

Si Esterházy veut s'excuser des sympathies qu'il a glanées en disant: « est-ce ma faute si les lazaroni, en entourant ma calèche, hurlent des vivats? le gouvernement n'a qu'à gagner les cœurs de

[1] Fasc. Austria 28 et 29. — Nous sommes redevables aussi de maints détails au bel ouvrage déjà mentionné de M. A. Schipa.

[2] Le résumé en a paru dans la revue *Századok*, année 1880.

[3] Giovanni Fogliani d'Aragona, marquis de Pellegrino, seigneur de Castelnuovo de Terzi et d'autres lieux dont le nom sonore ferait envie à la muse de Victor Hugo était le chef du gouvernement des Deux Siciles (1746—1755) puis vice-roi de la Sicile. Il est mort en 1780.

[4] Ce retard s'explique en partie par l'insouciance viennoise et par la désinvolture ou paresse du vice-chancelier Comte Joseph-Rodolphe Colloredo. « *I am sorry to say* — mande Williams au Duc de Newcastle — « *that Count Colloredo does not love business and is to much in the hand of his commis.* » Nous nous permettons d'ajouter au témoignage de cette dépêche citée par A. Arneth *(Geschichte Maria Theserias*, vol. IV) une remarque: L'écriture de Son Excellence ressemble à celle d'un petit collégien, le dernier de sa classe.

ses sujets!», la chancellerie de Vienne entend autrement la haute politique. Pour s'autoriser d'un précédent, elle commence par déterrer des billets du même empereur-roi endormi dans la paix du Seigneur dans lesquels le roi n'est apostrophé en effet que comme « Serenitas ». Cette ligne de défense étant solidement établie, elle déclenche une contre-offensive avec un aide-mémoire daté du 6 avril.

On relève au premier chef une lettre de Charles III roi des Siciles qui s'adresse à Marie-Thérèse à l'aide des majuscules V. M. Pas d'abréviations s. v. p.! Prière d'être une autre fois plus explicite et de mettre *in extenso: Vuestra Majestad.* (Malgré que, depuis le traité de Rastatt, le français soit devenu la langue diplomatique, nos souverains font leur correspondance le plus souvent en espagnol et leurs ministres en italien.) Ce *Vuestra Majestad* est à répéter dans la formule finale et la signature doit porter: *Buen hermano y primo.* Le format employé laissait aussi à désirer et la façon dont le papier avait été plié n'apparaissait pas correcte. Mais pas du tout. Et pour éviter les équivoques on ajoute une lettre modèle dans laquelle des lignes ponctuées marquent la place où s'intercalera un texte quelconque auquel, paraît-il, on n'attache pas trop d'importance.

Les autres articles énoncent les prérogatives dues à l'ambassadeur: exemption de la douane; droit de demander une audience si bon lui semble; un siège lui sera réservé au cours des réceptions pour qu'il ne soit pas forcé de se mêler aux simples mortels; quand il entre au palais la garde présente les armes; il est reçu en bas de l'escalier (*« quasi al fine della scala »*) par un dignitaire de la cour qui doit être grand d'Espagne et duc; le majordome et le grand chambellan assistent à l'audience; et enfin, quand l'ambassadeur a l'honneur de prononcer le nom de son maître, le roi des Deux Siciles soulève son chapeau.

Le ministre de Naples balbutie une réponse: Il déplait à Sa Majesté que Monseigneur le prince Esterházy ne soit pas content du « trattamento » qui lui a été offert. Mais, tout comme les autres cours, la nôtre a son cérémonial et qui ne peut être modifié, même dans le plus infime détail, sans qu'un cataclysme ne se produise. Car des petits principes naissent les grandes conséquences. Et, point par point, les desiderata de l'aide-mémoire sont discutés en partant de l'usage des cours de Paris ou de Madrid qui « vont de pair avec la nôtre ». Esterházy n'a pas le droit de se plaindre: il serait reçu là-bas de la même façon qu'il l'est à Naples.

La contre-réponse de la chancellerie viennoise est du 22 juin. Il est bien naturel, dit-elle, que chaque cour ait un cérémonial distinctif, mais l'équité exige aussi que les cours s'entendent les unes avec les autres. D'ailleurs, il ne s'agit pas de particularités mais d'une inégalité blessante. Naples postule une distinction, il ne va pas de soi que nous la reconnaissions sans qu'elle ne reconnaisse de son côté nos prérogatives.

C'est le début d'un échange de notes sans fin. Il serait oiseux de le suivre en ses détails et de le commenter. Abandonnons ce travail au malheureux Camporeale. Il a beau échafauder des projets matrimoniaux inattendus[1] ou bien accompagner Marie-Thérèse à Presbourg et s'émerveiller à la vue des magnifiques galas hongrois, informer son ministre que la diète élève des doléances, que des oliviers sont plantés dans le parc de Holics, que le palatin se meurt, qu'un archiduc prend la peine de naître et qu'une chanoinesse est enrhumée, ce qui le touche c'est « le cas Esterházy ». Remettre les *pro memoria* aux rubans roses, recevoir les aide-mémoire calligraphiés, avertir son gouvernement de ce que le vice-chancelier Colloredo lui a dit, de ce qui lui fut répondu, désirer que le nommé Esterházy rabatte de ses prétentions exagérées, insinuer que le véritable instigateur des troubles est le secrétaire M. de Schaad, voilà des labeurs qui suffisent à un seul homme!

Le sort de notre ambassadeur était plus digne d'envie. Ah oui, les contacts entre lui et les milieux officiels n'ont pas été tout de miel et de rose et il devait s'occuper aussi de temps en temps p. ex. de l'affaire des « austriacanti » ou des « autonomistes », comme ils se nommaient plus pudiquement; ces aristocrates frondeurs, réfugiés sur le territoire de la Monarchie, las déjà d'ourdir des intrigues contre la nouvelle dynastie, ne demandaient pas mieux que de rentrer dans leurs châteaux de Sicile ou au moins de récupérer leurs domaines confisqués.[2] Mais, pour le reste, Paul-Antoine menait la vie irresponsable d'un touriste. Vrai fils de sa génération, il s'intéressait aux antiquités; il ne manqua donc pas d'aller voir le musée des fouilles installé au palais de Portici, le temple d'Auguste, les bains de Neron, le pont de Caligula — (les attributions sont parfois fantaisistes). Il apprécia aussi vivement la beauté des sites, la vue classique du golfe telle qu'elle s'offre du haut de la terrasse de San Martino, visita les environs, Resina et Torre del Greco,

> Pays où le soir d'or est plein de cornemuses
> Où l'on entend sonner des flûtes dans l'écho

et enfin le 10 mai il fit avec l'ambassade in corpore l'ascension du Vésuve. On pouvait se montrer fier à juste titre et, pour commémorer l'exploit, le haut fait, on se livra sur la cime méphitique à une agape à la hongroise: « *Aliquot boutelias Tokayini vini* » note le comte de Tolvay dans son latin macaronique, « *ibi ebibimus* ». Les bouteilles

[1] Le futur Joseph II aurait épousé une infante et le prince héritier des Deux Siciles une archiduchesse. Ces projets auguraient bien des négociations qui visaient à un rapprochement entre les Habsbourg et les Bourbons espagnols et qui, conduites par le Comte Nicolas Esterházy à Madrid, aboutirent au pacte d'Aranjuez.

[2] Rappelons aussi que Pietro Giannone vécut onze ans à la cour du père de Marie-Thérèse. La traduction allemande de sa *Storia Civile* antipapale et anticléricale s'est trouvée dans les bibliothèques hongroises du XVIII[e] siècle.

vidées furent jetées, sans autre façon, dans la gueule rugissante du monstre.

Il faut supposer que les dieux infernaux furent agréablement surpris de l'offrande car ils se montrèrent reconnaissants et amenèrent une détente dans les querelles humaines. Peut-être une caisse d'oranges, expédiée fort à propos, était-elle aussi pour quelque chose dans cet apaisement. Camporeale fut assuré très gracieusement par Sa Majesté Impériale et Royale qu'elle s'était hâtée de consommer plusieurs fruits le jour même de leur arrivée et que le tour des autres ne tarderait guère. Une lettre urgente annonce cette bonne nouvelle aux dirigeants de la politique napolitaine. D'autre part, Colloredo se laisse extorquer la promesse qu'il va prier Esterházy de se mettre en rapport avec le ministre de Charles III.

Mais ce courrier mit un certain temps à parvenir à destination et, entretemps, au pied du Vésuve, la situation avait tourné de mal en pis. L'état de cause n'est pas trop clair. Qu'on ne nous demande pas de le débrouiller, Camporeale et Colloredo n'ont pas réussi au cours de nombreuses conversations à le faire. Il paraît pourtant que les domestiques de l'ambassadeur avaient voulu emporter des magasins du port quelques pains de sucre envoyés à leur maître sans passer par la douane et en refusant de montrer leurs documents. Une rixe s'ensuivit. Les gardiens arrêtent les délinquants. Fait exprès ou non, la troupe à laquelle se mèlent des matelots et des dames du marché aux poissons se dirige vers la Strada di Chiaja, vers le palais Sadriano où est logée l'ambassade. La foule envahit les jardins. Le prince et la princesse apparaissent mal à propos à l'un des balcons et sont salués par un torrent d'épithètes peu flatteuses.

Si nos souvenirs sont exacts, c'est Bismarck qui définit le comte Jules Andrássy en ces termes: « mi-avocat, mi-hussard ». Son mot s'appliquerait tout aussi bien à Paul-Antoine. Habile à manier les arguments, il aime tout autant trancher les problèmes les plus ardus à l'improviste, à renfort de sursauts. Cette fois, une lettre d'un haut goût qu'il daigna signer en personne demande une satisfaction complète et immédiate, le châtiment du « populaccio ». Il va continuer à forcer la note et la teneur de ses notes, multiplier les démarches et les menaces. Il ne s'en faut que de peu qu'il ne fasse sonner les trompettes et charger des escadrons.

Ce n'était pas la première fois que la valetaille causait des ennuis. Monseigneur avait amené avec lui des serviteurs de tout rang et de toute couleur. Comme ils n'avaient rien à faire, ils flânaient dans les rues, fréquentaient une mauvaise compagnie et infestaient les cabarets. Un jour dans un café, « *trovandosi alcuni ungheresi della famiglia del Esterházy* », un de nos compatriotes se mit à faire la critique de grands personnages napolitains et à informer les habitants de cette même ville que Marie-Thérèse disposait de régiments de

ligne invincibles qu'on verrait bientôt de tout près. Evidemment, notre brave avait manqué de tact et l'ambassadeur eut à répondre à une nouvelle série de plaintes.

A ce même moment peu propice s'ébruita la regrettable affaire dite « de Giglio », elle n'était guère apte, non plus, à calmer les plumes d'oie qui dans les bureaux des chancelleries traçaient éperdument des lignes noires sur de belles feuilles blanches.[1] Giglio, comme tout le monde le sait, est un îlot, un rocher situé devant les côtes toscanes, et qui, s'il n'a pas été rêvé par un metteur en scène de mélodrames, semble avoir sûrement été créé par le Tout Puissant pour servir de repaire aux pirates. Le 4 juin 1751, deux chaloupes suspectes escaladaient sa baie en fuyant les galères du roi des Deux-Siciles. Les ayant arraisonnées en vain, l'amiral de la flotte, le Duc de San Martino fit ouvrir le feu. Des coups de canon furent échangés et quelques boulets atteignirent le vénérable donjon du fort. Les chaloupiers se refugièrent sur terre pour se sauver mais une compagnie de matelots, débarquée et lancée sur leurs traces, les poursuivit et les fit prisonniers. Une de leurs barques fut noyée, l'autre capturée. Incontestablement, c'était une victoire navale, une petite Salamine.

Cet épisode, déjà suffisamment mouvementé en soi, ne manquait pas de se corser d'une donnée géographico-politique, du fait fortuit que la Toscane était le fief de l'époux impérial de Marie-Thérèse. On s'émut donc à juste titre au Pitti de l'esclandre brutal. Le Conseil de la Régence Toscane « ne fait aucun pas sans savoir auparavant les intentions de S. M. et avoir reçu ses ordres », mais ne se gêne point pour bourrer le dossier d'Esterházy de documents et de procès-verbaux « pour une information particulière » et pour que l'ambassadeur puisse « rectifier les faits que le commandant », le sus-nommé Serenissime Duc, « ne manquerait pas d'altérer, pour justifier, s'il est possible, une entreprise aussi insoutenable ».[2]

Une attente qui ne sera point déçue! Naples s'innocente, fait appel aux devoirs des Monarchies qui se nomment chrétiennes, s'apitoie sur le sort du commerce maritime qui périclite à cause des randonnées des corsaires, parle du mécontentement général qui gronde et grandit, et même en Toscane, contre une police somnolente, et insinue enfin que Giglio est devenu une rade pour les pirates et que son gouverneur est en intelligence avec eux. Esterházy doit répondre article par article: Des geignards se rencontrent partout, il se peut donc que leur tribu soit représentée aussi dans le pays que l'Arno

[1] Un cadeau d'une autre espèce sera le luxueux recueil de Bayardi traitant des fouilles d'Herculanum, en quatre exemplaires dont pas un seul ne trouvera le chemin de Hongrie. L'ordre de Saint Paul acheta l'opus en 1765 pour sa bibliothèque — qui deviendra celle de l'Université de Budapest — *per admodum* de son provincial, le Comte Paul Esterházy.

[2] La correspondance qui se rapporte à cet incident est conservée en même temps que quelques autres facta aux Archives Esterházy. Nous devons exprimer à ce propos aussi notre très vive reconnaissance à S. A. le Prince Paul Esterházy qui nous a permis de les utiliser et de les publier.

arrose, mais on nie qu'une connivence ait existé entre le gouverneur et les barbaresques, de simples caboteurs. Il est vrai que ce personnage fut mis à la retraite et en hâte, mais uniquement parce qu'il ne s'est pas montré assez prompt à répousser l'agression des galères; on découvrit d'ailleurs, après coup, qu'il était trop jeune aussi pour remplir ses importantes fonctions.

Et ainsi de suite. Naples dans l'espoir d'en finir fera un geste, rendra la liberté aux captifs et Esterházy aura l'occasion d'apprendre (au printemps de 1752!) que « Sa Majesté a fort approuvé la bonté que vous avez eu, Mon Prince, de fournir sous main aux Turcs qui étaient sur la prise en question le nécessaire qui leur manquait et il verrait avec plaisir que vous en usiez de la même manière à l'avenir » mais entretemps les pourparlers ont langui, des avanies furent essuyées, des quarantaines imposées sous de mesquins prétextes, des pavillons qu'une partie a hissés furent descendus aussitôt par l'autre, on vit des escadres mettre inopinément à la voile et tout cela promettait.

Nous devons nous réjouir de ce que l'odeur de carnage que nous sentons déjà dans nos narines s'agrémente d'un parfum plus subtil. Madame la princesse, elle aussi, formule des vœux et des exigences. Esterházy, cela va sans dire, s'identifie avec elle et dit, non sans raison, que le gouvernement des Deux Siciles s'est donné beaucoup de peine pour qu'on lui envoie un ambassadeur auquel maintenant on « chicane » tout. Mais le gouvernement peut se disculper en alléguant que jamais encore Naples n'a été honorée de la présence d'une ambassadrice. De bonne heure, déjà, on avait chargé Camporeale de se procurer le cérémonial employé en pareille occasion à la cour de Marie-Thérèse. Tout serait donc parfait si une question délicate ne surgissait. Les lecteurs des *Mémoires* de Saint-Simon se souviennent de la préoccupation constante de ses duchesses, du « tabouret ». Madame l'ambassadrice qui n'oublie ni qu'elle est la fille du marquis Ferdinand Lunati-Visconti, ni qu'un ancêtre de son mari fut grand-sommelier du roi Attila, veut être assise pendant l'audience que donnera la reine dans un fauteuil. Si elle n'obtient pas ce privilège ou plutôt ce droit, elle préfère se contenter d'une audience privée. Des marchandages et des tergiversations s'ensuivent mais, à tout prendre, la cour des Deux Siciles fait quelques concessions et Camporeale exulte à l'idée que le prince Esterházy « n'a pas trouvé un prétexte pour soulever de nouvelles difficultés ».

Et nous ouvrons maintenant la période des coups d'épingle. La princesse veut bien paraître enfin en audience. Elle est introduite dans les appartements de la reine Marie-Amélie par le prince de Francavilla. Mais quand la cérémonie est terminée, elle ne trouve aucune Ariane qui puisse lui servir de guide dans le dédale du palais et lui indique la sortie. On a négligé de convenir de cela et la cour a jugé qu'elle n'était tenue envers les Esterházy qu'à une politesse limitée.

La revanche sera douce. L'épouse du ministre Fogliani et la duchesse de Castropignano font une visite à l'ambassadrice. Le soir tombe, on se sépare, mais ce sont des hussards — non des pages — qui portent les torches et reconduisent les dames. L'offense est grave. Et pour y mettre le comble: pour la fête de son souverain, Esterházy donne une réception splendide, on s'écrase dans ses salons, on veut se griser des accords du divin Conforti,[1] mais personne parmi les dignitaires de la cour n'y est invité.

A une époque postérieure, de parler plus franc, on aurait opiné à propos de ces manèges que « ce n'est pas de la diplomatie mais de la polissonnerie ». L'historien doit pourtant tenir compte du fait qu'au siècle dont nous parlons « l'Aréopage » n'était pas encore constituée, la frontière entre Puissances et autres Etats pas encore tracée avec rigueur. Un point marqué au jeu protocolaire put donc valoir une bataille remportée et modifier un peu l'équilibre européen. Et de même, il nous faut accorder aussi des circonstances atténuantes à la décharge d'Esterházy. Les ambassadeurs, qui ne diffèrent pas en cela des vice-consuls, sont enclins à considérer leur poste comme le centre de l'univers. Cette illusion des gens de la carrière trouve une excuse s'il s'agit d'une époque où, la machine diplomatique n'étant pas encore bien montée, le ministre ne jugeait pas de son devoir de faire tenir à ses agents des instructions suivies et précises. Esterházy se douta-t-il seulement du ressentiment que la Pompadour nourrissait contre le roi de Prusse? Sut-il que M. de Kaunitz, un ancien ami de Leyde et M. de Puisieulx, ministre du Très Chrétien, avaient des entrevues fréquentes, trop fréquentes à Versailles et que des alliances pouvaient se renverser, des antagonismes séculaires s'évanouir.

De nouvelles constellations politiques ou de nouvelles convoitises commencent à changer l'aspect de l'imbroglio napolitain. Les hauts partis se lassent aussi et les escarmouches de l'an 1752 ne sont livrées que pour l'honneur du drapeau. Naples recule pas à pas, cède et voici Esterházy muni d'une lettre de créance qui satisfait le cabinet de Charles III. La remise d'une copie au ministre ne va pas sans retard main enfin le 17 juillet 1752 Monseigneur peut procéder à son entrée solennelle — on doit dire qu'elle n'a pas été prématurée!

Quarante-cinq soldats du prince, à cheval, forment la tête du cortège; une peau de léopard pend à leurs épaules.[2] Viennent ensuite un nain en habit hongrois rouge galonné d'or et un négrillon en Turc. Des laquais et des palefreniers précèdent et entourent les quarante-deux carrosses — le nonce et le roi de Sardaigne voulurent bien envoyer les leurs — chacun est tiré par six chevaux. Des heiduques

[1] On chanta ses *Orti Esperidi*. Le livret, imprimé à Naples, porte le blason Esterházy. (Nous tenons ce renseignement de M. Hárich, préposé aux Archives du Prince. Nous l'en remercions.)

[2] Nous ne faisons que dépouiller un programme imprimé, une plaquette de quatre pages et une brochure intitulée: *Lettera scritta ad un amico della Pubblica Entrata, dell'Udienza Pubblica e delle feste date in Napoli*, etc.

à pied, leur pantalon est bleu, leur dolman jaune, leur chapeau empanaché est brodé en point d'Espagne, flanquent le carrosse de Monseigneur en brandissant leurs massues. Les pages défilent conduits par leur gouverneur; le comte de Tolvay, qui sera l'auteur du *Journal*, et le baron de Laffert sont en habit à la hongroise, les deux comtes Révay, qui sont pourtant de bons Hongrois aussi, en habit à l'allemande car il fallut ménager les susceptibilités de la monarchie bicéphale. Nous reconnaissons encore le comte Emeric Esterházy[1] et un comte Berényi[2] « *vestiti ambedue con ricchi abiti all'Unghera* », mais nous sommes trop éblouis pour faire le recensement de cette foule d'officiers, d'écuyers, de selliers et de maréchaux ferrants qui ferme la procession. Ce fut interminable, ce fut magnifique et la récolte eut besoin d'être bonne là-bas au Sopronais pour pouvoir compenser de tels frais! Sa Majesté ne trouva rien à redire aux manières et à la courtoisie de l'ambassadeur ni à son allocution latine très élégante et courte.

Cet acte en cothurnes eut une suite plus intime. Monseigneur savait bien qu'un détail qui n'est point à négliger dans les ambassades est celui de la cuisine. Le beau monde qui se rendit à son invitation le 25 du mois, évêques, archevêques, généraux, amiraux, chevaliers de la Toison d'or, chevaliers de saint Janvier, gentilshommes anglais de passage, était du même avis, dut reconnaître donc que les intérêts de la Monarchie étaient défendus à Naples avec efficacité. A ces délices du goût répondirent aussi les plaisirs des yeux. On admira beaucoup le surtout de table, un temple construit de cristaux de verre, aux colonnes doriques, avec chapiteau, frontons, niches, architraves et frises, le tout orné de guirlandes de dragées; c'était grandiose. Pendant le repas, l'Amphitryon se leva à deux reprises et sa dame une fois pour déambuler autour de la table et demander très affablement aux convives s'ils étaient bien servis. Nous devinons que les réponses furent affirmatives sans aucune exception.

Une réception musicale suivit le lendemain. Des lustres en forme de cornucopie versaient des torrents de lumière et tout autant de chaleur et baignaient de clarté le podium où on chanta *Endymion*. La tendre cantate de Metastase fut un peu arrangée pour cette occasion par le maître de langue italienne de la princesse, l'abbé Mecatti qui y ajouta une cinquième voix. Un bal brioso fit tourbillonner ensuite les douze cents invités et on dansa jusqu'au grand matin.

On parlera bien longtemps de cette « semaine Esterházy ». Des dépêches s'envoleront vers toutes les capitales pour en rendre compte et faire des comparaisons. En connaissance de cause, nous pouvons joindre donc nos félicitations à celles que M. de Richecourt qui fait une cure aux Bains de Lucques adresse à Mon Prince: « Ce qui sur-

[1] Le général qui en 1760 s'emparera de Potsdam.

[2] Probablement le comte François (1721—1775). Ce cosmopolite qui parlait six langues et séjourna en dix pays mériterait une vie romancée.

prend et doit vous faire plaisir c'est qu'outre qu'il n'y a pas eu le moindre désordre, tout le monde a admiré et été content, chose rare en tout pays et surtout dans celui de Naples.» Seulement voici le hic: L'entrée ressemblait singulièrement à une sortie!

Déjà dans une lettre datée de Portici, le 6 septembre, on fait mention du départ possible d'Esterházy. En outre Camporeale qui, fidèle à son rôle jusqu'au bout, ne décolère pas avertit encore une fois: « Il se peut que le prince ait l'intention de partir sans prendre congé. Je connais bien l'esprit de cette cour de Vienne et de cet ambassadeur! Ils ne songent qu'à exiger mais ne veulent jamais donner.»

Ces craintes furent exagérées. Esterházy, avant de quitter au mois de novembre les rivages enchanteurs de Parthenope, s'est conformé à l'étiquette. « On regretta beaucoup son départ» nous affirme le très révérend abbé Primes. Mais décidément il abuse cette fois des droits du panégyriste qui est de pouvoir peindre un portrait sans y mettre d'ombres. Nous le croyons plus volontiers quand il vient parler du séjour à Rome: Sa Sainteté se montra très paternelle envers les époux princiers et leur fit cadeau de reliques précieuses.

Un intermède à Florence s'ensuivit. Les lis, jadis purs, rougissaient dans le jardin des Habsbourg. Le président du Conseil, le comte de Richecourt, un Lorrain lui aussi et toute la haute société s'empressèrent donc de recevoir nos distingués visiteurs avec des marques de sympathie. On les logea dans le palais de la Crocetta — « par ordre de la Cour» — dans une Florence que n'emplissaient pas les couples en voyage de noce, en plein quartier chic. Nous avons la chance d'être renseignés grâce à la chronique légèrement scandaleuse que le résident anglais, Mr. Horace Mann, avait l'habitude d'envoyer à Horace Walpole snr tous ces grands dîners et tous ces petits soupers auxquels les Esterházy eurent à prendre part.[1]

Ce n'est que lentement, comme à regret, que les deux mers d'Italie disparurent derrière l'horizon. Le prince rentra en Hongrie. Il y mènera plusieurs vies; celle d'un baron féodal, celle d'un honnête homme, celle d'un curieux, celle d'un *musicae singularis amator* et il réussira à les concilier toutes harmonieusement. Il range, classe et reclasse ses collections de minéraux et de coquilles. Il fait dresser la liste des opéras, des sérénades, des pastorales, des ballets, des oratorios, un véritable trésor, qu'il rapporta de la mélodieuse Italie, de Dresde ou de Paris.[2] Nous sommes informés aussi que le 22 avril 1755, jour de naissance du prince, une *Ecloga Pastorale* du compositeur Francesco Maggiore fut chantée au théâtre du château de Kismarton, dans la salle même où, maintes fois, des doigts agiles firent évoluer des marionettes en savante cadence.

[1] Les lettres de Mann furent éditées par A. Doran : *Men and Manners at the Court of Florence*, London 1875.

[2] Le travail fut fait par Champée, un musicien de nationalité française, en 1759. En feuilletant ce beau volume manuscrit, notre regard s'arrêta sur le titre imprévu d'un ballet: *Les Vendanges Hongroises!*

Ces quelques années heureuses et qui n'ont pas d'histoire ne devaient pas être nombreuses. Une guerre s'apprêtait de nouveau et Esterházy partit pour l'armée. Frédéric II qui « se piquait d'être original » en violant le territoire de la Saxe neutre se rua sur la Bohême. Il culbuta les divisions austro-hongroises et le feld-maréchal Esterházy dut se replier sur Prague. Il fut assiégé dans cette ville et y passa de mauvais jours. Insensible aux fatigues et aux dangers il partagea la vie de ses soldats « comme s'il était leur pareil » nous dit encore notre abbé qui a l'air de s'étonner de tant de sentiments égalitaires.

Quant aux campagnes des années suivantes, Esterházy n'y prit plus aucune part. Il se sentait malade et la Faculté tout entière ne réussit pas à le guérir. Mais si son état ne lui permit guère de se consacrer au service du roi, il ne s'en adonna pas moins à l'exercice de la charité. Il secourut les pauvres, supprima leurs dettes aux fermiers qui succombaient sous ce poids et nous apprenons que cette libéralité vida parfois sa caisse. Il fonda des églises, en reprit d'autres aux « hérétiques » — nous exproprions le terme de l'abbé Primes qui n'était pas très documenté sur l'idée de la tolérance — et fit construire dans ses terres un grand hôpital où il installa l'Ordre de la Miséricorde.

Sa douloureuse et épuisante maladie ne cessa de s'aggraver. Monseigneur marche à la mort. Mais c'est au son de la musique: en 1760, étant invité chez le comte Morzin, il entend jouer une symphonie. Elle lui plaît. On présente le compositeur, un certain Haydn. L'homme a du talent, il ferait un fort estimable chef d'orchestre. « Mais venez donc à Kismarton! »[1]

Cette invitation qui sera acceptée est à peu près le dernier geste de Paul-Antoine que l'histoire ait retenu. Pendant les derniers mois de sa vie il s'occupa de la réédition de la *Via Lactea;* il ne put mener cette besogne à bonne fin et ce livre de prières de son aïeul n'apparut que *post mortem*. Muni des sacrements de la Sainte Eglise, le prince ferma ses yeux pour toujours le 18 mars 1762, à Vienne.

Son frère puîné Nicolas succéda au majorat, en vertu d'anciens statuts. C'est vers lui que monte maintenant l'exorde de l'oraison funèbre tandis que le jour, bien avancé déjà, entre par les fenêtres et fait pâlir les cierges aux deux tiers consumés.

[1] G. Carpani dans la biographie *Le Haydine* parue à Milan en 1812 cite les détails de cette conversation. Esterházy aborda le maestro qui trembla en sa présence: « Quoi! la musique est de ce Maure? Hé bien! Maure dès ce moment tu es à mon service. Comment t'appelles-tu? » etc. L'anecdote est apocryphe, nous la relevons seulement parce que Stendhal a connu l'ouvrage de Carpani.

Visiteurs à Csáktornya

Par EMERIC TRENCSÉNYI-WALDAPFEL

A L'OUEST, comme des bras tendus pour un embrassement, s'ouvrent les deux branches de Murakōz, la Mura et la Drave. Celui qui arrive de cette direction reçoit un accueil hospitalier et les douces ondulations des collines pannones l'accompagnent jusqu'au château de Csáktornya, ce fier poste des frontières méridionales où veille au-dessus des murs solidement bâtis la sollicitude du comte Nicolas de Zrinyi.[1]

Par un jour ensoleillé d'été, en l'an 1660 du Seigneur, on pouvait voir sur cette route un jeune savant hollandais, Jacques Tollius qui était en train de chercher à la cour impériale de puissants protecteurs capables de lui aider à ses débuts dans la carrière scientifique. Au cours des dizaines d'années qui allaient suivre, il devait revenir souvent en Hongrie, pour dénombrer, au cours de recherches infatigables, les trésors naturels et archéologiques du pays. C'était alors la première fois qu'il venait en Hongrie et c'était justement la réputation du comte Nicolas de Zrinyi qui l'attirait. Il a personnellement écrit que le bruit des nombreuses et heureuses irruptions du brave Zrinyi dans le pays, lors de la domination des Turcs, s'est répandu dans tout l'univers chrétien et que le seul nom de Zrinyi suffisait à remplir d'horreur les Turcs. Le jeune savant évoque alors le nom, jadis redoutable, de Jean de Hunyade ainsi que les vieilles traditions de sa Hollande et les dévastations de Drusus parmi les Bataves, en entendant raconter que lorsque les enfants turcs pleurent, leurs mères les menacent de l'approche de Zrinyi. Aussi, quand le comte de Pōtting, dont il a su gagner la bienveillance dans l'entourage de l'empereur à Graz, lui fait part de son projet de rendre une visite de famille au comte de Zrinyi et lui offre de l'emmener, Tollius saisit-il des deux mains l'occasion qu'il attendait. Voir face à face le plus grand homme de la Hongrie, le héros de l'Europe entière et se flatter de l'espoir d'avoir avec lui des conversations amicales et bienveillantes, c'est là une telle perspective pour sa curiosité d'humaniste plein de déférence à l'égard de l'héroïsme, qu'il ressent un réel dévouement et une immense reconnaissance envers le comte de Pōtting.

Le voyage de Graz à Csáktornya a duré trois jours. Pendant la route, Tollius ne put se lasser de contempler la tendre beauté du paysage. Dans son imagination d'humaniste il a pensé retrouver la trace bénie des dieux de Rome au milieu de l'abondance heureuse du blé et du vin qui s'offrait à sa vue. C'était comme si Cérès, déesse de la bénédiction du pain et Bacchus, dieu du vin, avaient rivalisé à qui prendrait sous sa protection le pays. Tollius savait savourer le bonheur

[1] *Notes de la Rédaction :* Le comte Nicolas de Zrinyi (1620—1664), homme de lettres et général des armées, fut plus célèbre que son bisaïeul, également comte Nicolas de Zrinyi (1508—1566). Il a écrit plusieurs livres de stratégie militaire, universellement connus, et des poèmes, entre autres l'épopée de son bisaïeul, qui est tombé face à l'ennemi lors du siège de Szigetvár. (Cf. l'article de M. B. Zolnai : « Nicolas Zrinyi, Humaniste et Européen », *NRH*, 1937, I, 313.)

de vivre. Il savait jouir sagement, à la manière des Romains, de tout ce que la nature offrait comme jouissance et la saveur de la terre hongroise se révèla tout d'abord à lui sous la forme de ses vins. Naturellement il connaissait déjà le célèbre vin de Tokaj, et maintenant il venait de faire aussi la connaissance des vins doux de Murakõz. Il était humaniste, il avait donc un peu des notions de tout. Il devait être expert dans la science de Bacchus, d'où l'accent modeste et sceptique de ses paroles lorsqu'il déclare que le vin de Murakõz est le plus sucré de tous, plus sucré que le miel: « J'avoue que je ne sais pas s'il ne fait pas la concurrence à ce point de vue même aux vins d'Espagne. » Il prouve par cette intéressante comparaison sa compétence: le vin de Tokaj est plus fort et plus capable de griser l'homme, mais le vin de Murakõz est plus doux et plus rafraîchissant. A côté de la noble richesse de la nature, une chose encore l'avertissait de son passage sur la terre de la Pannonie, pour un homme rempli de traditions romaines, sur ce sol *sacré* des traditions romaines: de loin, dans la direction de la Carinthie, son compagnon de voyage lui avait désigné Stridonium, la terre natale de Saint Jérôme.

Quand ils ne furent plus éloignés de Csáktornya, des soldats de Zrinyi vinrent à la rencontre de leur voiture, envoyés au-devant d'eux par le comte, pour lui rendre compte de l'arrivée de ses hôtes. Ils étaient peut-être à mille pas du château, quand Zrinyi lui-même, apprenant l'approche de la voiture seigneuriale, vint au-devant de ses hôtes, accompagné de presque toute sa maison. Quand ils se rencontrèrent, les deux comtes s'étreignirent avec amitié; Zrinyi descendit de cheval pour s'asseoir dans la voiture à côté de ses hôtes. C'est ainsi qu'ils atteignirent le château.

La nature et l'architecture s'étaient donné la main pour fortifier Csáktornya. Le château en avait du reste bien besoin car il se trouvait enclavé entre le vilayet de Kanizsa au nord et celui de Bosnie au sud, et il était le centre des opérations stratégiques et systématiques du grand héros, le seul point fixe sur lequel celui-ci s'appuyait dans son espoir de renverser le règne du Croissant. Si la moindre ouverture s'était trouvée sans garde, le moindre espace nu dans l'armure des murs et si le ban avait manqué une seule fois de faire vigilance, alors, du nord, es Turcs de Kanizsa et du sud les Bosniens se seraient abattus sur lui comme des loups affamés. De trois côtés, la ville était défendue par des marais contre le danger d'être minée, tandis que le seul mur bâti sur un sol stable était entouré de solides fortifications. Habitué aux constructions grandioses de la France et de la Hollande, Tollius avait mesuré la barbarie du paysage en mesures géographiques et c'est pourquoi il s'étonna de trouver aussi loin, à l'Orient, « au milieu d'une si grande barbarie », des constructions dignes des maîtres occidentaux. A l'extérieur, la sûreté de la résistance, rare chef-d'œuvre de fortification conforme à la stratégie; à l'intérieur, une garde disciplinée, un personnel choisi et, sous la sauvegarde des murs rudes, partout de riches installations et un incomparable scintillement. Dans l'antichambre, accrochées au mur, s'alignaient les armes prises aux Turcs, arcs, carquois, massues, boucliers et autres de ce genre, mais dont l'éclat était surpassé par des lames de Damas. Il y en avait dont la poignée était décorée d'or et d'argent, quelques-unes avaient le fourreau serti de pierres précieuses qui aveuglaient celui qui les contemplait. Dans les salles, pendaient

encore des drapeaux souillés de sang pris aux Turcs; en les regardant on pouvait comprendre que ce n'était pas au prix d'une victoire facile qu'ils étaient parvenus jusqu'ici. Tout autour, sur les tableaux, on pouvait voir représentées les prouesses du comte. Sur l'un, un Turc en train de regarder en arrière avait la tête tranchée juste au moment où une main saisissait par derrière le manteau de Zrinyi qui de la main droite menaçait un ennemi. Tel avait été le premier contact de Zrinyi avec la guerre dans sa jeunesse: « D'après ce seul fait, tu peux juger des autres » — écrivait Tollius dans la lettre qu'il envoya à un ami en Hollande.

Tollius resta environ dix jours a Csáktornya. Le troisième ou quatrième jour, Zrinyi conduisit ses hôtes dans la bibliothèque. Cette superbe salle, remplie de livres, fit comprendre au savant visiteur qu'au cours de ces journées inoubliables, il se trouvait en présence non seulement du plus grand des soldats hongrois, ou de l'homme d'Etat qui voyait avec le plus de lucidité les besoins politiques du siècle, mais qu'il était encore en face du Hongrois le plus cultivé de son époque, de celui qui voracement jouissait de toute la beauté de la littérature, des sciences, des arts, l'homme de la renaissance qui, dans des circonstances tragiques et grâce à un effort héroique, réalisait le type de « l'homme universel ». Il y avait à côté des textes latins et grecs, soigneusement choisis, de l'antiquité et des temps nouveaux, des modèles du « style doux et neuf » de cette langue italienne à laquelle le comte avait commencé à s'intéresser lors de ses voyages en Italie, à l'époque de sa jeunesse; on y trouvait aussi les manuscrits des « Chansons impudiques », c'est-à-dire les poèmes d'amour de Bálint Balassi. Peut-être y avait-il encore, jeté dans quelque coin perdu, *La sirène de la Mer Adriatique*, le propre volume de vers du comte. Le livre qui avait quitté déja la presse depuis des années était destiné à porter, dans la langue hongroise aux expressions rudes et capables de remuer des rochers, à toute l'Europe la nouvelle de la foi désespérante des Zrinyi, telle qu'elle représentait la destinée hongroise, de l'espoir au-dessus de l'espoir, à la recherche de la signification transcendante et de la lutte toujours stérile, privée de réussite, si l'on mesurait celle-ci avec la petite mesure des hommes. Fut-il question de tout cela, cet été de 1660, dans la magnifique bibliothèque du comte Nicolas de Zrinyi, alorsqu'avec son aimable hospitalité le comte voulait tout montrer à son savant hôte, à ce jeune homme qui s'intéressait à tout avec une curiosité inlassable ? C'est peu probable. Au moins dans ses lettres Tollius n'en mentione-t-il rien. Et ce silence est significatif : « Ma profession, ou mon métier n'est pas la poésie, mais il est plus grand et meilleur, il est au service de mon pays », — et d'un geste brusque le comte conduisit ses hôtes de la bibliothèque dans le dépôt des armes. Canons, obus, piques, sabres et armes de toute sorte s'offrirent à la vue de Tollius ébahi, en une quantité et une diversité incomparables. Mais il est certain, que le jeune savant avait examiné avec un regard autrement connaisseur les antiquités, amassées dans la salle des trésors qu'un geste seigneurial de Zrinyi avait ouverte toute grande et surtout une collection numismatique où il y avait quelques pièces romaines particulièrement rares. Ensuite, parmi les statues représentant les plus grands héros de l'histoire, l'attention de Tollius fut attirée par le portrait finement exécuté de Martin Luther et de sa femme; dans le palais du plus grand seigneur catholique hongrois de l'époque, élève de Pierre Pázmány, cette statue était la preuve surprenante d'un profond sens historique qui savait

rester indépendant de toute position confessionnelle. Pour donner de la maison de Zrinyi une image complète, de la salle des trésors les hôtes se rendirent directement dans le jardin. Fleurs et arbres fruitiers, ces derniers soigneusement greffés, au pied des bastions mornes, révélaient la joie du jardinage dans la gorge de la mort, nouvelle contradiction qui se fondait dans l'universalité de Zrinyi. Car du noble assortiment et de la magnificence du jardin, ce fils de la Hollande, d'un pays où le jardinage atteint à la plus haute perfection, n'est capable de donner qu'une vague image à ses compatriotes et à condition seulement d'appeler à l'aide la mythologie et de se référer au jardin du roi fabuleux des Phéaciens, Alcinoüs.

Le ban hospitalier organisa encore une partie de chasse, son plaisir favori pendant les jours de paix. Et si on ne chassa pas les sangliers, comme d'habitude, il y eut au moins des chevreuils, des lièvres, des perdrix et des cailles et Tollius, qui était d'une douce nature, put également trouver là son plaisir. Le comte montra encore avec fierté ses chevaux et parmi ceux-ci il loua surtout avec une particulière émotion un cheval fatigué, vieilli et sans force qui lui avait rendu de fidèles services pendant longtemps. Avec quelle piété ne gardait et soignait-il pas l'animal qui lui rappelait ses anciennes batailles; ce cheval ne s'était pas seulement montré incomparablement rapide dans la course autrefois, mais il reconnaissait les Turcs à un quart de lieue, rien qu'à leur odeur, et il avertissait son maître de leur approche par des hennissements et par des battements du sabot. De son propre aveu, Zrinyi avait remporté bon nombre de victoires grâce à son cheval, et Tollius se réfère à un dire du héros pour que sa lettre trouve plus de crédit. Dans ce domaine, des exemples aussi nous ont été transmis de l'antiquité: on possède des documents anciens, par conséquent absolument véridiques, relatifs à des animaux prodigieux. Les paroles de Zrinyi ont donc servi à alimenter chez Tollius la passion des collections d'antiquités: voilà où l'expérience personnelle et les notes littéraires anciennes sont parfaitement conformes, où elles se complètent et soutiennent leur crédit respectif. Cette passion des collections d'antiquités a d'ailleurs trouvé encore une autre satisfaction: la couche de la base pannone se pouvait voir également à Csáktornya. On avait trouvé des souvenirs romains parmi lesquels une pierre pourvue d'inscriptions qui avait été scellée dans le mur du bastion par les soins de Zrinyi. Cette découverte inespérée fut notée par Tollius avec une joie profonde, sous forme de la copie exacte de l'inscription.

Mais au milieu de ces joies rafraîchissantes et bien dignes d'un savant, Tollius dut assister aux manifestations plus brutales de la vie des frontières. Les valets de Zrinyi appliquèrent cent-soixante-huit coups de bâton sur les plantes des pieds d'un vieux prisonnier turc dont la rançon exigée n'est pas arrivée jusque là. Deux autres prisonniers tenaient les pieds du malheureux et le bâton frémissait comme le fléau lors du battage du blé. Tollius regardait avec horreur ce spectacle, en écoutant le rythme curieux, comme un nouveau Pythagore qui apprend une musique jusqu'alors jamais entendue. Il put voir aussi le travail journalier des autres prisonniers: mis aux fers, ils portaient les pierres, le sable, la chaux et l'eau, ou bien posaient les briques pour les constructions inlassables de Zrinyi. Quand un d'eux se lassait, le garde le poussait avec une cravache à lanières comme dans l'ergastulum romain, selon la comédie de Plaute. Leur nourriture n'était

composée que de pain et d'eau en quantité à peine suffisante pour pourvoir au renouvellement de leur force. C'est alors que Tollius entre en contact avec l'horrible vérité des frontières hongroises et cela impressionna d'autant plus son âme que cette révélation se produisait dans le voisinage direct du foyer où la civilisation de l'époque trouvait son accomplissement total. Ce souvenir l'accablait comme un problème difficile à résoudre tandis que, richement chargé de cadeaux, il faisait ses adieux à Csáktornya et, dans son logis de Graz, élaborait ses mémoires de voyage. Le résultat de ses observations, bien digne d'un savant, objectivement et gravement mesuré, se résuma dans ce qui suit: «Ne juge pas injustement l'humanité du glorieux comte: on ne peut rien obtenir autrement des Turcs. Parmi ces hommes vit encore la loi du talion qui exige dent pour dent et on ne peut compter que la manière de traiter les prisonniers d'un côté ne trouve pas à l'occasion sa vengeance de l'autre côté. Etant donné que c'est ainsi que les Turcs traitent les Hongrois et les Croates, il est nécessaire que leurs débordements et leurs cruautés soient maintenus entre les mêmes limites par des punitions analogues».

Parmi les prisonniers turcs que Tollius voyait souffrir a Csáktornya, se trouvait aussi celui qui avait été autrefois le capitaine de Bekhe.

Il y avait des années qu'il avait été fait prisonnier par Zrinyi et il est possible que c'était justement lui ce vieux Turc à qui Zrinyi avait fait appliquer la punition exemplaire, en présence de Tollius, parce que la rançon tardait toujours à venir. En tous cas, c'est son sort qui amena la même année en automne un hôte intéressant au château de Csáktornya.

Il s'agit d'Evlia Cselebi, le grand globe-trotter turc qui, dès sa jeunesse, alorsqu'il errait dans les bosquets de roses aux environs de Stamboul, ou bien écoutait les sages paroles des derviches parlant des sept zones et des quatre régions du monde, avait senti le saint devoir des pèlerinages se colorer d'une faim d'aventures et avait formé des projets de voyages qui devaient le conduire à travers le monde. Très tôt, le souvenir des paroles de son vieux père l'avait rendu attentif à la réputation de la Hongrie. Celui-ci, sans doute en sa qualité de jeune guerrier, en 1566, avait été témoin du siège de Szigetvár et certainement il n'avait pas manqué de faire de nombreux récits à son fils, épris de voyages autour du monde, au sujet de ce siège difficile qu'avait rendu inoubliable la mort de l'empereur Souleiman, le maître du monde. Le dédain de la mort du grand Hongrois, le ban Nicolas de Zrinyi et de son peuple dévoué dont le sort fut celui qu'avait donné en exemple le ban lui-même, en offrant sa poitrine comme bastion contre l'Islam conquérant, pour défendre l'Europe chrétienne, voilà les modèles que le père avait transmis au fils. Evlia Cselebi avait usé de l'influence du puissant pacha de Bosnie, son oncle Melek Ahmed, pour que des ordres lui permissent de réaliser ses rêves de jeunesse, faire la connaissance des pays, des peuples et des hommes célèbres.

Au mois de Rebi de l'année 1071 de l'Hidzsra, c'est-à-dire, selon notre calendrier, au mois de novembre 1660, donc à peine quelques mois après la visite de Tollius à Csáktornya, un courrier arrivait de Stamboul chez Melek Ahmed, apportant l'ordre du sultan, de faire délivrer, sans épargner la rançon, le capitaine prisonnier du fort de Bekhe des mains de Nicolas de Zrinyi, selon les termes de l'ordre: des mains de l'infidèle Zerin-oglou, pour l'envoyer à la Porte, car

c'était justement avec lui, l'ennemi direct de Zrinyi, qu'il s'agissait de discuter la question des frontières. Le pacha envoya en ambassade son neveu qui se trouvait justement chez lui. Evlia Cselebi était heureux de l'occasion qui lui permettait de faire personnellement la connaissance de l'arrière petit-fils du héros de Szigetvár, le plus grand Hongrois de son époque, l'ennemi redoutable des Turcs des frontières. Car Tollius n'exagérait point quand il citait pour caractériser la grandeur de Zrinyi comme chef d'armées ce que les Turcs disaient de lui. Bien plus, à présent que nous pouvons disposer de sources authentiques émanant aussi de l'autre camp, nous apprenons encore d'autres détails: pour les Turcs, le nom de Zrinyi représentait directement les Hongrois et la tradition turque, dans ce sens, avait tissé toute une légende autour de la famille de Zrinyi. Toute la description de voyage d'Evlia Cselebi est remplie de détails fabuleusement exagérés; la vérité y cède la place à tous les excès de l'imagination orientale. Mais s'il se réfère à des traditions turques, celle par exemple selon laquelle on aurait conféré la couronne d'Iskender, c'est-à-dire d'Alexandre le Grand qui avait subjugué l'Orient, aux Zrinyi et y ajoute qu'ils furent dépouillés, en tant qu'ancienne famille régnante de la Hongrie, par la jalousie et la violence de l'empereur allemand, il nous apporte le témoignage d'un fait d'un puissant intérêt historique. Il suffit, grâce à la critique des sources, de rendre les récits embrouillés utilisables pour l'historiographie. Si nous ramenons cette vue à une conception idéologique de l'Europe, cela veut dire que les Turcs du XVII[e] siècle considéraient Zrinyi comme le digne chef du catholicisme, l'organisateur de la culture occidentale et le continuateur chrétien du rôle d'Alexandre le Grand. Cette considération renfermait encore en elle le sentiment rassurant que l'Islam, établi en Europe, n'était pas menacé de trop près et ne se trouvait pas en danger immédiat tant que l'empereur d'Allemagne usurpait en Hongrie les droits de souverain et d'organisateur d'Etat des Zrinyi. Nous savons qu'il y avait certains représentants du point de vue occidental qui jugeaient ainsi la situation et qui n'y voyaient pas la forme d'une tradition fabuleuse mais projetaient de l'appliquer, comme un projet politique méticuleusement élaboré.

Après avoir soigneusement tout préparé et s'être pourvu de la rançon et des cadeaux destinés à Zrinyi, Evlia Cselebi partit donc en compagnie d'une suite convenable pour se rendre chez le célèbre seigneur hongrois, qu'il mentionne le plus souvent sous le titre de roi, dans ses descriptions de voyage.

L'impression que la propriété de Zrinyi a faite sur Evlia Cselebi, qui venait du vilayet turque, est en contradiction caractéristique avec celle de Tollius qui venait de l'ouest. Tollius avait eu devant les yeux la douce richesse bénie des vignobles et des champs de blé, tandis que, vers le sud, l'épaisseur des arbres qui montaient vers le ciel rendait la région assurée contre n'importe quelle surprise. Il n'avait vu de semblables forêts qu'en Bosnie et dans les Alpes et le globe-trotter Evlia caractérise l'épaisseur des arbres en affirmant qu'un seul tronc eût suffi à faire trois bateaux creux dont le plus grand aurait pu contenir mille livres de pommes. Depuis 800 ans, les arbres poussent seuls et si on en abat une partie c'est pour construire à l'aide des branches et des troncs une haie artificielle du côté que menacent les Turcs. A côté des haies, sur les rives de la Mura, de la Drave et de la Save, s'élèvent des tourelles d'où les gardes surveillent le pays. Si Tollius avait inscrit ses impressions de Hongrie dans le système de la tradition humaniste, grâce

à des comparaisons continuelles, des citations classiques et de faciles métaphores mythologiques, l'indiscipliné Evlia Cselebi, par contre, impose directement aux vérités expérimentales des traits fabuleux qui rappellent les Mille et Une Nuits. C'est ainsi qu'il évalue le nombre des tourelles de garde, déjà mentionnées, à trois-cent-soixante-sept, une de plus que les jours de l'année bissextile. Evlia Cselebi avait passé avec ses soldats et le fanion blanc qui était le privilège des ambassadeurs, sous les murs des forteresses. Des remparts et des tours, des soldats chrétiens lui avaient crié: « Eh bien! les Turcs! Où allez-vous avec tant de soldats? » Chez Zerin-oglou, chez votre roi », — avait répondu Evlia — « nous apportons la rançon du capitaine de Bekhe ». — « Oh! coquin de Turcs » — avaient soupiré les soldats, là-haut, sur les remparts. — « Comme ils viennent délivrer leurs hommes! Mais si nous étions prisonniers, nous, personne ne nous délivrerait et nous pourrions mourir sur les galères! »

A la frontière, un superbe chrétien — l'ambassadeur de Zrinyi — reçut les arrivants, en leur apportant les compliments du ban ainsi que la permission d'entrer dans son Etat. Mais avant de conduire ses hommes sur les terres de Zrinyi, Evlia les avait sévèrement exhortés à bien se garder de tout désordre: ici la femme et le vin sont des choses permises, mais celui à qui ils tourneraient la tête et qui commettraient des excès mourrait d'une mort terrible. Après cela, ils franchirent la haie qui gardait la frontière et au bout d'une journée de marche Evlia renvoya l'ambassadeur de Zrinyi avec un soldat turc chargé de tissus fins et de soie brochée d'or pour gagner la bienveillance de Zrinyi; il lui adressait encore une lettre dans laquelle il annonçait son désir: « Si Allah le veut, nous serons heureux de lui présenter nos hommages le lendemain matin ».

Quand, de loin, leur apparurent les murs de Csáktornya, un grand nombre de soldats sortirent pour les recevoir, les tambours se mirent à rouler, les trompettes à sonner et quand les Turcs arrivèrent au pied du fort, on tira des coups de canons, là-haut, en leur honneur. Zrinyi avait reçu ses hôtes avec une grande pompe, malgré qu'ils fussent des Turcs. Près de l'église, toujours selon les expressions exagérées d'Evlia Cselebi, le ban avait mis à leur disposition tout un grand palais, il envoya cinquante moutons, cents poules et dix cuisiniers pour leur nourriture, et quand ils furent installés, il fit savoir à Evlia, par plus de cinq cents cavaliers de service, en fourrure et bonnet fourré, qu'il était disposé à les recevoir. Lorsqu'Evlia arriva dans la cour du palais de Zrinyi, le ban vint à pied au devant de lui; Evlia descendit aussi de cheval, ils échangèrent des baisers amicaux, ils se rendirent ensemble dans la salle des conseils où les officiers de Zrinyi étaient réunis, assis non pas sur des tapis, comme dans le Divan turc, ce qui frappa la vue d'Evlia, mais sur des chaises confortables.

« Moi le pauvre, — écrit Evlia Cselebi en rendant compte du plus grand fait de son ambassade — tout en gardant mon courage digne d'un musulman, je marchai droit vers lui, je remis la lettre entre les mains impropres du courageux ban et j'attendis ». Il est curieux de noter que Zrinyi salua l'expéditeur de la lettre à la manière turque, en embrassant la lettre et en la posant sur sa tête, mais quoiqu'il parlât lui-même le turc, pour marquer la distance, il demanda à un interprète de lui en traduire le contenu. Ensuite, il passa en revue le détail de la rançon envoyée, douze chariots de Szerém avec d'innombrables objets de valeur. Mais

Zrinyi avait froncé les sourcils: « Où sont les quarante chevaux que j'exigeais du pacha? » Evlia Cselebi essaya de discuter, il objecta que les chevaux turcs, habitués au climat plus chaud du sud, ne supporteraient pas celui de la Hongrie, et que, de plus, c'était avec les chevaux hongrois « avec les chevaux du prince le ban » que les Turcs pourvoyaient à leurs besoins dans ces régions et que le pacha avait envoyé à leur place cinq pelisses fourrées de plus que la note des exigeances du ban ne l'avait mentionné. « En effet, c'est vrai » — avait reconnu avec plus d'indulgence Zrinyi, — « j'aime beaucoup le pacha Melek! » — Si tu aimes le pacha Melek, alors laisse-nous partir le plus vite possible et remets-nous le capitaine de Bekhe », — dit encore Evlia, sur quoi Zrinyi fit venir tout de suite son capitaine des forteresses pour qu'il amenât le distingué prisonnier.

Ce fut un piteux spectacle; le malheureux portait vingt livres de fers aux pieds, il pouvait à peine marcher; Evlia quitta précipitamment sa place, il étreignit et embrassa le prisonnier et se tournant vers le ban: « Mon ban, fais lui ôter ses fers. » Zrinyi voulait que le capitaine prêtât serment à la Sainte Vierge, vénérée aussi par les Turcs comme mère du Christ, avant de lui rendre la liberté, pour qu'il ne dévastât plus ses états; mais il accepta la sage morale des frontières telle qu'elle avait été composée, cette fois, par Evlia en des paroles qui n'étaient pas étrangères à l'âme de Zrinyi: « C'est bien la situation des frontières; vous dévastez leurs états, eux dévastent les vôtres, c'est le sort du monde ». Après qu'on eût ôté avec beaucoup de difficultés les fers des pieds du capitaine de Bekhe, le pauvre put à peine marcher, il remercia Evlia d'un signe plein de lassitu de et s'assit près de lui sur une chaise. A partir de ce moment, le capitaine de Bekhe était également l'hôte de Zrinyi; il avait également droit à sa part de nourriture et de boisson, ainsi qu'aux paroles amicales et aux cadeaux de départ comme tous les autres qui étaient venus à Csáktornya pleins de bonnes intentions. Le ban lui donna des habits convenables, habits garnis de fourrure, un bon cheval et, en souvenir de sa prison, son compagnon, le lourd fer. Enfin Zrinyi offrit un grand banquet et les laissa tous partir. De plus, par déférence envers le pacha Melek, il libéra en même temps dix simples prisonniers.

Le capitaine de Bekhe, accompagné du gros de la suite d'Evlia Cselebi, partit en avant, mais Cselebi, après avoir rempli sa mission, resta encore quelques jours à Csáktornya pour examiner de plus près la ville et pouvoir converser sur un ton amical avec l'ennemi le plus grand et le plus noble de son pays. « Intelligent, sage et d'une vue extrêmement claire » — écrivit-il de Zrinyi. Il exagère encore la description de Csáktornya et il la stylise avec les éléments traditionnels: « C'est un fort bâti en pentagone, solide, construit de pierres et à la distance d'une station du fleuve Drave, au milieu de terres fertiles couvertes de prairies et objet du désir des rois. A l'intérieur du fort, il y a *dix mille* belles maisons de pierre, chacune couverte de céramiques différentes. Le palais du prince et les palais des *sept capitaines* surtout valent la peine d'être visités. Toutes ses rues sont larges et *en forme d'échiquier;* il a *deux mille* magasins et j'y ai compté *quarante églises.* Ses places et ses marchés sont très larges et propres ». Son imagination s'empare encore bien plus de lui lorsqu'il décrit la chasse de Légrád dont Zrinyi l'avait honoré la veille de son départ. Certainement c'était une chasse sauvage, un rude plaisir viril approprié aux chevaliers des frontières, et non une sorte d'idyl-

lique course aux cailles, telle que Zrinyi, « homme de la Cour », connaissant le goût de chacun, en avait organisée en l'honneur de Tollius. Mais nous ne pouvons croire que cinq cents hommes aient été tués par les ours et les sangliers, et qu'ensuite, en l'honneur de l'incomparable butin, les chasseurs aient bu la quantité de dix charrettes de vin. Il paraît que Zrinyi voulait étaler sa force aux yeux de l'ennemi plutôt que de la cacher. Comme il l'avait fait avec ses hôtes d'Occident, en été, cette fois-ci il conduisit Evlia Cselebi à travers sa maison. Il fit asseoir son hôte turc près de lui pour entendre les plaintes au sujet des incursions des Turcs de Kanizsa dans les régions de Mura et il entra même avec lui en discussion, quand celui-ci, au nom des Turcs, repoussa les reproches de Zrinyi, alléguant le principe de la réciprocité: « l'empereur allemand n'est pas capable, lui non plus, d'empêcher vos soldats d'opérer de pareilles incursions dévastatrices ! » — « C'est la situation telle qu'elle se présente aux frontières, aga Evlia, on ne peut pas parler assez de cela », tels avaient été les mots par lesquels Zrinyi avait terminé la discussion, ensuite il se tut.

Qui sait, au-dessus de quel noir abîme de la destinée hongroise la vue de Zrinyi erra alors dans le silence subit ? Il fallait la présence d'un hôte assis en face de lui, le regard attentif, pour forcer les serrures de ce silence et donner aux paroles du maître et de son hôte un élan qui les emportât au-dessus de ces abîmes. Et le sort tragique voulut qu'une conversation de ce genre devînt le testament politique de Zrinyi, ou comme l'écrivit Nicolas de Bethlen, qui nota la conversation, son chant de cygne.

Nicolas de Bethlen revint en été 1664 de l'étranger où il avait fait des voyages d'études. A côté des villes universitaires de la Hollande, il avait visité l'Angleterre et la France. Les glorieuses campagnes d'hiver de Zrinyi avaient été déjà l'objet de commentaires à Paris mais la nouvelle de la paix de Vasvár, qui était en contradiction honteuse avec la victoire de Szentgotthárd, le surprit en Transylvanie. Au milieu de la désolation générale qu'avait causée dans toute la nation la négligence visible dont avait fait preuve la cour impériale envers les intérêts vitaux des Hongrois, le jeune Nicolas de Bethlen avait vu se dissiper les rêves qu'il avait fraîchement tissés, au seuil même de sa vie. Il se préparait justement à la carrière militaire et devait débuter aux côtés de Zrinyi qui se trouvait au sommet de la gloire; son père faisait tous les préparatifs pour qu'il pût se joindre à Zrinyi, lui donnant des habits, un bon cheval et de fidèles serviteurs, quand la signature subite de la paix arrêta au beau milieu la campagne glorieuse dont le but final était de délivrer entièrement la Hongrie, sous le commandement hongrois, du joug des Turcs. Les buts particuliers de la politique viennoise vinrent anéantir l'espoir de la nation; Zrinyi se trouva condamné à l'inaction en pleine force et dans la position particulièrement avantageuse qu'il devait à son génie stratégique.

Les projets de Nicolas de Bethlen s'envolèrent donc comme de la fumée; son impétuosité le contraignit à partir pour Venise dans l'espoir qu'au milieu des Vénitiens il pourrait se battre au moins à Candie contre les Turcs. Il décide que, chemin faisant, il s'arrêtera Csáktornya pour y saluer Nicolas de Zrinyi. « J'y arrivai le 13 novembre pour mon grand malheur, car je n'eus que pendant cinq jours l'occasion de le connaître, et ce fut fini. » Les mémoires de Nicolas de Bethlen, écrits dans une langue d'une noble modestie, ne donnent pas de détails

sur la rencontre qui eut lieu à ce moment entre les deux représentants des tendances qui partageaient l'opinion publique, abattement d'un côté, défi de l'autre, tout contre le portail du fort de Csáktornya, entre le grand homme, paralysé dans ses projets, et le jeune homme obligé de partir pour l'étranger, tout plein d'impétuosité. »Ce grand homme m'estima au-dessus de mes mérites, et comme je pus l'observer pendant quelques jours, il m'aimait. Dans le fort il me fit donner un appartement tapissé, pour moi seul, dans une maison carrée; quant à mes chevaux et à mes valets il leur donna bon gîte, décente et abondante nourriture. » C'est tout ce qui a rapport à la réception. (En passant, ce devait être le même appartement et le même traitement que ceux dont avait joui Evlia Cselebi, si nous ramenons à leur juste valeur les données incroyablement exagérées du chroniqueur turc.) Mais il est sûr que cette considération et cette amitié, de la part de Zrinyi, s'adressaient au jeune transylvain qui partageait son sort et dont la vie semblait être barrée par la même invincible contrainte contre laquelle sa force débordante se brisait irréparablement cet été. Et la lourde atmosphère de la proche tragédie pèse sur les cinq jours que Bethlen passa à Csáktornya. A chaque mot prononcé, le désespoir lui donne de la force et chaque mot qu'il retient demeure comprimé dans sa gorge à cause de la honte qu'il ressent au sujet de la paix de Vasvár. Et pendant ces journées, il était aussi tourmenté par l'idée que son mutisme pourrait être interprété comme une révolte, étant donné surtout que l'homme qui avait accepté sans mot dire cette retraite volontaire dépassait d'une tête même les plus grands. A Vienne on avait répandu d'étranges et malveillantes nouvelles au sujet de Zrinyi, nouvelles qu'alimentait encore le fait que le roi de France l'avait comblé d'une donation de dix mille écus, versés en récompense au héros de la chrétienté. Le doute ne s'était même pas dissipé après que Zrinyi eût accepté le cadeau avec le consentement de l'empereur et l'eût dissipé démonstrativement à Vienne même dans de bruyantes agapes. Justement, pendant le séjour de Bethlen à Csáktornya, était arrivée une lettre confidentielle de l'empereur, accompagnée d'une lettre officielle munie de gros cachets, par laquelle il invitait Zrinyi à se rendre à Vienne pour des affaires urgentes. Zrinyi avait lu, le regard sombre, le manuscrit impérial; Etienne Vitnyédi, le plus brave représentant de l'opposition nationale, qui devait certainement avoir quelques projets aventureux en commun avec Zrinyi et qui se trouvait également à Csáktornya à ce moment, voulait le dissuader de se rendre en de pareilles circonstances à la cour. Mais avec sa fierté, Zrinyi avait refusé de se laisser aller à l'inquiétude: « *Conscia mens recti famae mendacia ridet* », la conscience tranquille se rit des mensonges des bavardages. « Je n'ai rien fait; si je meurs, je mourrai honnêtement, pour la vérité, pour ma patrie; je n'ai pas conseillé de signer cette paix honteuse avec les Turcs et je n'y étais pas seul. »

Sans que l'autobiographie de Nicolas de Bethlen le mentionne, il apparaît d'autres sources que sa visite à Csáktornya était liée à des tendances politiques, dont les détails, aujourd'hui encore, sont obscurs. En ce temps, Bethlen était en relations avec Brethel de Gremonville, l'ambassadeur de Louis XIV à Vienne, et tous les symptômes indiquent qu'à côté de son désir de présenter ses civilités à Zrinyi, une mission politique secrète l'avait également conduit chez le ban. Il désirait connaître l'opinion du plus clairvoyant des Hongrois au sujet des tendances

qui avaient conduit les seigneurs moins mesurés à conspirer afin de demander l'aide de la cour française contre la politique viennoise qui repoussait logiquement les intérêts hongrois. En tous cas, la confiance de Louis XIV pour la cause des conspirateurs se serait accrue dans le cas d'un accord avec le comte Nicolas de Zrinyi.

Seul adoucissement à ces sombres journées, le beau temps automnal qui leur permettait, pendant que se faisaient les préparatifs du départ, d'aller presque tous les jours à la chasse. Le 18 novembre, après le déjeuner, ils partirent pour la chasse aux sangliers; Zrinyi, Bethlen et Vitnyédi allèrent jusqu'à l'orée de la forêt en voiture. A ce moment, les lourds soucis de la nation pesaient sur les âmes, mais l'air pur de la forêt proche et le calme et la sagesse inhérents au pressentiment de la mort prochaine, avaient fondu le désespoir de Zrinyi en une sérénité douloureuse. Et c'est alors que l'un des héros les plus tragiques de l'histoire de la Hongrie, chanta son chant du cygne sous forme d'une anecdote et en empruntant l'accent des contes populaires. « Je raconte une fable que je trouve digne d'être transcrite, celui qui allait mourir dans trois heures ne sachant pas que c'était peut-être là son chant du cygne. Une fois les diables emportent un homme. Ils rencontrent un de ses amis qui lui demande: Où vas-tu mon ami? Je ne vais pas, on m'emporte. Qui et où? Les diables répondent: à l'enfer! Celui-ci dit alors: O, mon pauvre vieux, tu es bien mal en point, aussi mal que tu peux l'être. L'autre répond: O oui, très mal, mais je pourrais l'être plus encore. Sur quoi, l'ami ébahi répond: Comment pourrais-tu te trouver plus mal, puisque l'enfer est pire que n'importe quoi. Il répond: C'est vrai, mais tout de même c'est eux qui m'emportent, je veux bien que ce soit en enfer, mais je n'en suis pas moins sur leurs épaules et sur leur dos et je me repose pendant ce temps, tandis que s'ils me sellaient, c'est moi qui serais obligé de les porter et j'irais tout de même en enfer. Alors ma situation serait encore pire. Applique ceci à la Hongrie et à la Transylvanie, ainsi qu'aux Turcs et aux Allemands. »

C'est ainsi qu'ils atteignirent la forêt. La chasse rapporta un riche butin, Zrinyi lui-même avait abattu un sanglier. Ils venaient juste de finir de chasser, à l'approche du soir, quand un valet annonça qu'il avait blessé un sanglier et que si on voulait suivre les taches de sang on pourrait le retrouver et l'abattre. A cette nouvelle Zrinyi se tourna vers ses hôtes: « Causez mes amis avec ces messieurs, je vais voir si ce fou a dit vrai. » Sur ce, il sauta sur son cheval et s'engouffra dans l'épaisseur de la forêt. Quelques-uns galoppèrent à sa suite mais, quelques minutes plus tard, l'un d'eux revint en toute hâte: « Vite la voiture, le seigneur se meurt! » Le sanglier blessé s'était précipité de toute sa force sur le cou de Zrinyi et avant qu'on eût pu le secourir, ce dernier avait perdu tout son sang. « Il y eut un sanglot formidable dans la forêt, les plus simples gens, même les enfants le pleuraient. » « Nous soulevâmes le corps et en enlevant les sièges de la voiture dans laquelle nous étions allés à la chasse, nous pûmes l'y coucher, j'étais assis près de la fenêtre et jusqu'à la maison je tins sa tête et sa poitrine. A la maison, on l'habilla dans un dolman blanc, ensuite on conduisit sa femme auprès de son corps, sa femme qui de douleur en perdit presque la raison. »

Plus de quarante années plus tard, Nicolas de Bethlen écrivit dans la prison de Vienne ses mémoires et y donna la relation des circonstances de la mort de Zrinyi en pesant avec rigueur la valeur de chaque mot — sans autre crainte, que celle du mensonge et de la justice de Dieu, sans autre espoir que celui de la récompense qui échoit au juste après la mort. « Dieu m'est témoin que je n'ai dit que la vérité » répète-il à plusieurs reprises et sous différentes formes et il eut soin de n'entacher d'aucune exagération, d'aucune parole trop hâtive, des documents destinés à servir la vérité. Il ne s'occupa même pas des rumeurs qui ne manquèrent pas de sa répandre à la suite de la mort inattendue de Zrinyi. Mais il ne peut pas s'empêcher de mentionner, avec une objectivité rigoureuse, et sans y ajouter la moindre conclusion arbitraire, un fait inquiétant dans ce qu'avait perpétué le hasard: « Ce fut la fin de Nicolas de Zrinyi, comment se fait-il qu'un homme si courageux, qui avait sur lui son poignard et une arme à feu, négligea de s'en servir contre le sanglier. »Comme si dans sa vie indissolublement liée à l'accomplissement de sa mission, l'instinct élémentaire de sa propre défense s'était trouvé paralysée par une force mystérieuse permettant d'y reconnaître l'oeuvre de la fatalité.

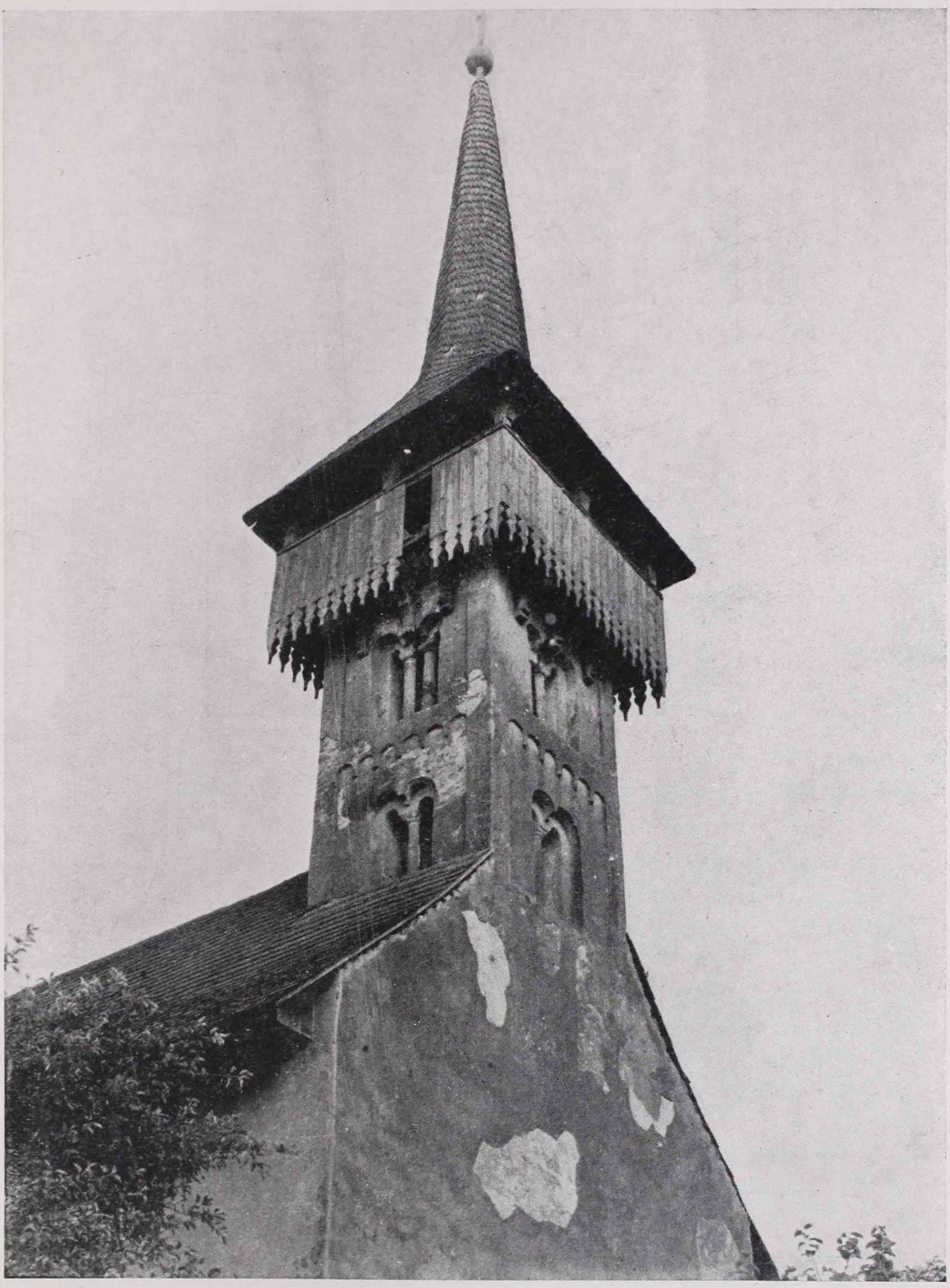
Telle fut la fin de Nicolas de Zrinyi. Après la tragédie, Bethlen continua son chemin vers Venise et vers sa vie tragique, qui fut en plusieurs points, la répétition de la vie tragique de Nicolas de Zrinyi.

Les clochers hongrois

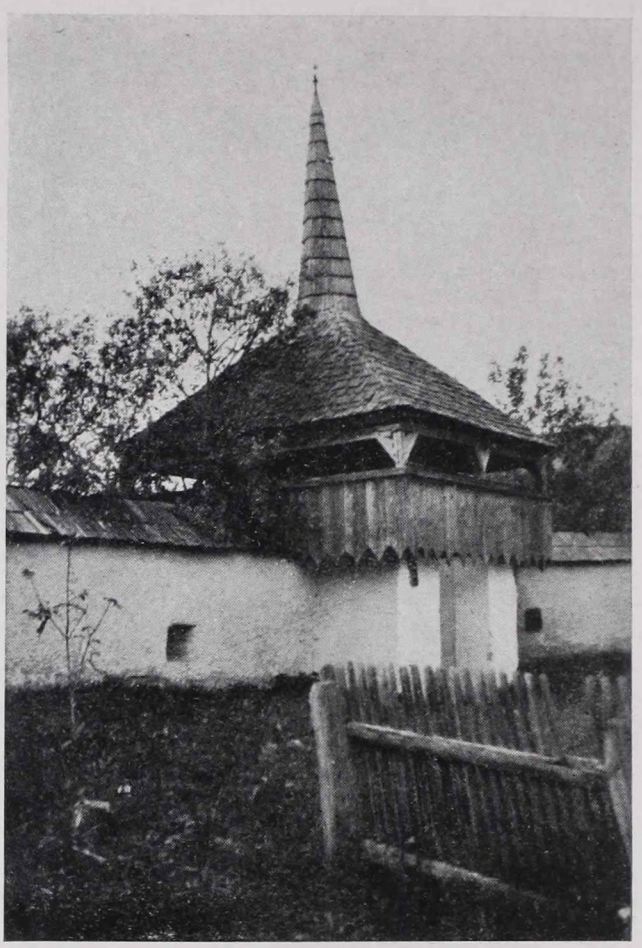
Par VIRGILE BIERBAUER

LE CLOCHER est une partie caractéristique de l'architecture religieuse chrétienne. Les autres religions ne le connaissent pas, et ainsi un clocher à côté d'un temple égyptien ou grec constituerait une forme architecturale inimaginable. Par contre, le christianisme commença déjà très tôt à élever des clochers, même à côté des basiliques imitées des édifices romains. Ces premiers clochers, encore indépendants du bâtiment — comme le campanile de la basilique S. Apollinaire in Classe de Ravenne — sont faits sur le modèle des phares romains, mais au lieu de feu ce sont des cloches qu'ils abritent. Les grands maîtres du style roman, surtout ceux de France et d'Allemagne, sentent bientôt la nécessité de mettre le clocher en rapport direct avec la masse de l'édifice. Pour distinguer des autres les églises épiscopales, on les orne désormais de deux clochers placés à la façade occidentale. Cette nouvelle forme de construction devient tellement populaire qu'à certains endroits, et surtout sur les bords du Rhin, on commence à bâtir des munsters à quatre clochers; ces derniers n'ont plus pour simple fonction d'abriter les cloches, mais sont déjà les éléments décoratifs de la masse de l'église. Un nouveau degré d'évolution est atteint avec l'épanouissement des formes et la décomposition des purs prismes fermés du style roman: les coins en sont enrichis de piliers et même de pilastres placés en diagonale et bientôt on pense à construire au pied de la flèche — surtout quand un clocher de forme carrée est couvert d'une flèche octogonale — de petites tourelles décoratives. Plus tard, au XIII^{e} et au XIV^{e} siècles, on place en saillie sous la flèche un étage en porte à faux qui, dans les clochers des églises des grandes villes, sert à abriter une petite chambre d'où un gardien surveille les toits en bois des maisons pour sonner le tocsin en cas d'incendie. En temps de guerre, il voit même au delà des murs de la ville et alarme l'armée à l'approche de l'ennemi. Ainsi les clochers se montrent si utiles que, dans les villes et surtout dans celles des Flandres, les bourgeois, soucieux de leur indépendance républicaine, font surmonter leurs hôtels de ville de beffrois munis de grandes cloches. D'Ypres et de Bruges jusqu'à Florence et Sienne, ces beffrois deviennent le symbole architectural de la résistance bourgeoise.

Cette forme de clocher: le pinacle en saillie, devient générale depuis la mer du Nord jusqu'aux confins orientaux des Carpathes; nous la retrouvons en Allemagne ainsi que dans les villes et bientôt même dans les villages hongrois de la Transylvanie. Cette forme



CSARODA



MAGYAR-VALKÓ



KŐRÖSFŐ

occidentale, qui a pris naissance dans les villes, gagne le cœur des simples artisans hongrois. Mais, fait encore plus curieux, les architectes villageois et les maîtres d'œuvres, errant de vallées en vallées en Transylvanie, ne se contentent point d'une imitation servile des formes généralement employées dans toute l'Europe. Ils les adaptent à leur guise et selon les matières disponibles dans leur région et, transformant ainsi leurs modèles, ils créent une forme nouvelle, spécifiquement hongroise.

Cette évolution a des raisons spéciales. Au cours des XIVe et XVe siècles une forte activité architecturale se développe dans les petits villages de la Transylvanie. Dans les endroits les plus éloignés même, on construit des églises, mais toujours dans les styles roman ou ogival, styles usités à cette époque en Europe, et jamais dans le style byzantin. Plus tard, ces églises sont souvent ruinées au cours des guerres incessantes, leurs voûtes s'écroulent, leurs flèches sont brûlées. Et quand on les reconstruit, on couvre les nefs de plafonds à caissons en bois, décorés par de riches peintures représentant des fleurs; les clochers mutilés sont surmontés de nouvelles flèches charpentées en bois. Ces nouvelles constructions n'imitent plus les anciennes formes, elles s'inspirent de celles observées dans les villes et offrent une disposition originale des formes de clocher: sur les restes du vieux clocher on pose une grille en chêne dépassant les murs d'une largeur de 1 mètre à 1 mètre 50. Cette grille sert de fondement au beffroi et à la chambre à cloches. Les coins du clocher carré, surmonté de la flèche octogonale, sont décorés de petites tourelles, et a flèche elle-même se dresse dans un élan vertigineux. La construction des murs de la chambre est également caractéristique et pleine d'intérêt: la partie inférieure est revêtue de planches formant une sorte de balustrade. Les planches elles-mêmes dépassent la grille fondamentale et elles sont dentelées. Dans la partie qui dépasse le parapet, les colonnes et les chevrons de la construction en bois sont fixés en demi-cercle et forment ainsi une suite d'arcades. Ces arcades constituent un élément essentiel de ces clochers; leur autre caractéristique est donnée par les quatre tours angulaires qu'on appelait en hongrois tours-fils *(fiatorony)*. Cet emploi peu motivé de la suite d'arcades dans les constructions en bois prouve de nouveau la préférence que l'architecture populaire hongroise voue au demi-cercle.

Cette forme de flèche est, sans aucun doute, inspirée des chambres de clocher placées en porte à faux, forme employée en Occident pour les constructions en pierre. Ce sont les réalisations transylvaines de ce style répandu dans toute l'Europe qui devaient servir de modèles aux charpentiers des villages hongrois. Mais, en même temps, ces derniers créaient aussi une forme toute nouvelle. Si la chambre du clocher est construite en pierre, le clocher se gonfle et déborde, pour ainsi dire, à cause de la porte à faux qui fait saillie de place en place; dans les constructions en bois cette saillie est partout uniforme et

elle devient très pittoresque à cause de l'ombre qu'y jettent les planches dentelées. Ces flèches hongroises ressemblent aux casques de joute portés par les chevaliers du moyen âge et qui sont, surtout au déclin de cette époque, de véritables merveilles d'orfèvrerie. Ces flèches donnent un aspect presque fringant aux clochers, et, en même temps, elles servent aussi à des buts militaires. La Transylvanie est souvent dévastée par les hordes tartares ou turques et c'est de ces flèches que les gardiens des villages guettent l'approche de l'ennemi.

Il serait difficile de dire quand et dans quelles parties de la Hongrie ou de la Transylvanie cette forme de clocher caractéristiquement hongroise s'est développée; car les recherches scientifiques concernant cette question ne sont pas encore closes. Mais il est très possible qu'elle soit née en Transylvanie, dans les villages de la région des sources du fleuve Körös, à Kalotaszeg, ou un peu plus au nord, dans les vallées du Kraszna et du Szamos. Quant à l'époque, nous pourrions la fixer vers la fin du XVI[e] siècle ou le début du XVII[e], car les arcades sont déjà influencées par le style renaissance. Nous savons aussi par des documents que la flèche de l'église gothique de Nagybánya, ville connue pour son école de peinture, fut rénovée en 1619 sous cette même forme à arcades et à quatre tours angulaires. Ce type de clocher est surtout répandu du côté du nord-est dans les comitats de Kolozs, Szilágy, Szatmár, Bereg et Szabolcs et vers l'ouest dans les comitats de Bihar. Békés et Hajdú. De la Transylvanie il s'étend donc vers la grande plaine hongroise et, dépassant la Tisza, il apparaît même dans le comitat montagneux de Borsod, dans la vallée du Sajó où on le retrouve même aujourd'hui. On peut constater d'autre part que des clochers pareils furent construits même pendant le premier tiers du XIX[e] siècle.

Les constructions répandues sur un si grand territoire montrent naturellement beaucoup de variantes, mais c'est quand même la forme à arcades et à quatre tours angulaires qui est la plus fréquente. Elle est aussi usitée dans les chaises de clocher indépendantes, bâties à côté des églises calvinistes. Ces chaises basses et trapues sont les chefs-d'œuvre de la charpenterie des villages hongrois. Leur construction est assez compliquée, leurs flèches montrent une combinaison magistrale de formes carrées et octogonales et elles sont même souvent décorées de tours angulaires. Ainsi, même à côté de l'église gothique de Nyirbátor, bâtie par les Franciscains, on a construit, à l'époque calviniste, une chaise pareille décorée de quatre tours angulaires. Si nous traversons le territoire susmentionné, et surtout les régions habitées par des Hongrois où le calvinisme est généralement répandu, nous ne trouvons presque pas de village sans une chaise de clocher construite en bois; malgré leurs formes apparentées elles sont d'une variété infinie.

Mais ces formes ne sont pas aimées et pratiquées uniquement par les Hongrois; les architectes et charpentiers hongrois inspirent

aussi les constructeurs des églises grecques des villages roumains. Entre 1925 et 1935, les historiens d'art roumains ayant répéré toutes ces églises de construction roumaine ont fait de grands efforts pour prouver que cette forme de clocher avait été créée par des Roumains. Nous nous référons aux études d'Anastasiu Popa parues en roumain et surtout à celles de Coriolan Petreanu publiées en français, en anglais et en allemand. Il est possible qu'une partie des églises décrites par eux soit vraiment l'œuvre d'architectes roumains. En effet leur intérieur est disposé selon le rite grec et elles sont surmontées d'une voûte en plein cintre, construction qu'on ne retrouve pas dans les régions hongroises. Les clochers de la plupart de ces églises sont inspirés par la forme des clochers hongrois. La chambre à cloches y est aussi placée en porte à faux, elle a aussi des arcades, et nous retrouvons également les quatre tours angulaires. Naturellement ces clochers à la hongroise des églises roumaines sont plus petits que ceux des églises hongroises. On reconnaît très facilement les clochers bâtis par les Roumains, car ils sont placés à cheval sur le faîte même de l'église, tandis que les clochers d'origine hongroise s'érigent du côté occidental de l'église, ou bien ils sont indépendants en tant que chaises de clocher. Mais il y a une différence encore plus importante et plus significative. Ces clochers de petites dimensions et placées sur le faîte ne peuvent pas abriter de cloches, car les cordes pendraient à l'intérieur même de l'église, et, comme l'accès y est très difficile, ils ne peuvent pas servir de beffroi comme c'était le cas des clochers hongrois.

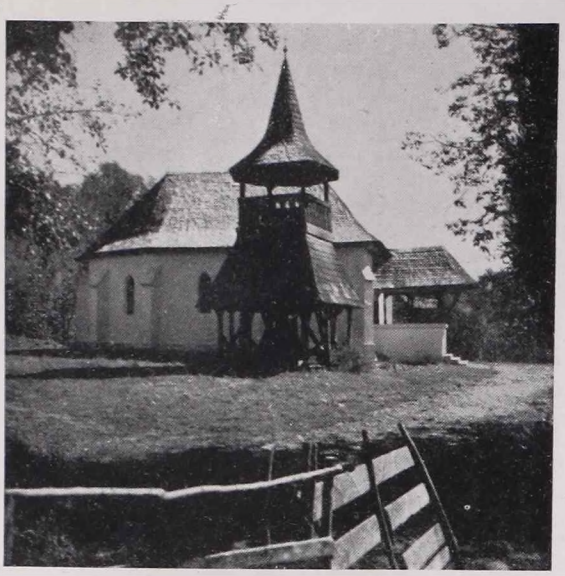
Ce fait est reconnu par Petreanu aussi, mais il en tire des conclusions bien étonnantes. Si les clochers d'origine roumaine, dit-il, ne servent pas à la défense du village, c'est que l'âme roumaine est foncièrement pacifique; en construisant donc des clochers, les architectes roumains n'avaient que des buts artistiques. Nous pouvons accepter sans difficulté la première de ces constatations: le peuple des bergers des petits villages roumains cachés dans les montagnes n'était vraiment pas belliqueux et, à l'approche de l'ennemi, il s'enfuyait avec ses bêtes dans les forêts pour y attendre des temps meilleurs. Ainsi il n'avait pas besoin de gardiens placés dans les beffrois, car il commençait son exode dès la première nouvelle de l'apparition des hordes ennemies. Mais la seconde constatation de Petreanu est tout à fait inadmissible; c'est une vérité généralement reconnue par les historiens d'art que les formes purement décoratives dérivent toujours de formes qui, autrefois, tendaient à des buts pratiques. Il est donc impossible d'admettre que les puissants clochers hongrois soient les imitations des tourelles roumaines, celles-ci n'étant que des constructions purement décoratives. Nous avons vu comment le clocher à tours angulaires et le beffroi se développent dans l'architecture européenne du moyen âge et comment ils sont adoptés par les maîtres d'œuvres hongrois qui les enrichissent encore d'arcades

en style renaissance. Nous savons, par contre, que l'architecture, la peinture et l'art décoratif des Roumains sont d'une inspiration purement byzantine. Il serait donc difficile d'admettre que ce soit juste cette forme de clocher qu'ils eussent prise à l'Occident et qu'elle eût passé ensuite, par une voie détournée, chez les Hongrois.

Cette forme de clocher est donc un élément de l'art de bâtir des Hongrois, en rapport direct avec l'art occidental, elle est l'expression hongroise de formes occidentales. Son évolution prouve, d'autre part, la liaison étroite qui a existé, au cours du XVI[e] et du XVII[e] siècles, entre la Transylvanie libre et le centre de la Hongrie dominé par les Turcs. C'est le Partium, territoire de la Transylvanie au delà du Királyhágó (comitats de Szilágy et Szatmár), qui joue le rôle d'intermédiaire entre ces deux parties de la Hongrie. Les données chronologiques montrent également que cette forme de clocher se maintient jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle et que, même au delà de cette époque, elle reste un modèle vivant et inspire encore les architectes, malgré le fait que ses racines remontent jusqu'aux temps de l'art gothique.

Selon les recherches faites dans les archives, le nombre de ces clochers hongrois s'élevait à plusieurs milliers. Malheureusement, à partir de 1850, ils disparaissent rapidement, de sorte que nous n'en trouvons aujourd'hui que quelques centaines. Ces chefs-d'œuvre caractéristiques de l'architecture hongroise constituent le symbole de l'unité culturelle du peuple hongrois, déchiré par la domination turque. Ils prouvent, d'autre part, que les rapports occidentaux de l'art hongrois s'étendaient jusqu'aux plus petits villages et montrent l'originalité avec laquelle les artistes hongrois savaient adapter à leur goût et transformer selon leurs besoins les formes occidentales.

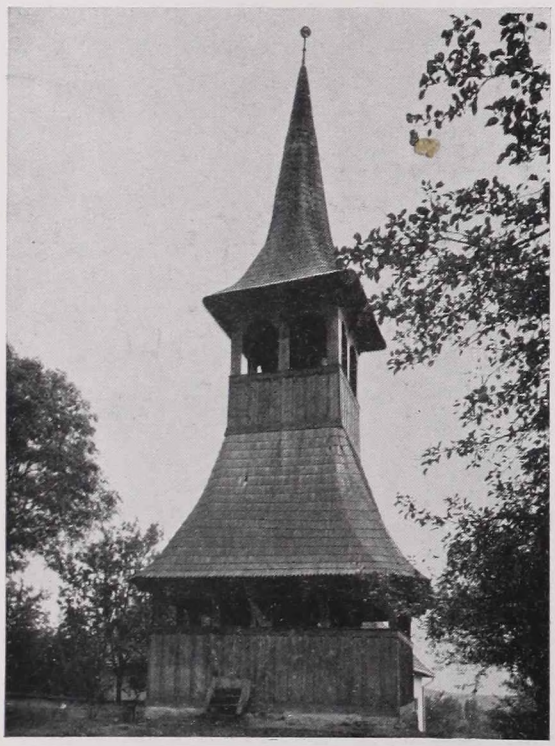
Littérature : Hélène Balogh : Clochers hongrois. Budapest, 1935. Georges Domanovszky : L'architecture religieuse en Hongrie. Comitat de Bereg. Budapest, 1936.



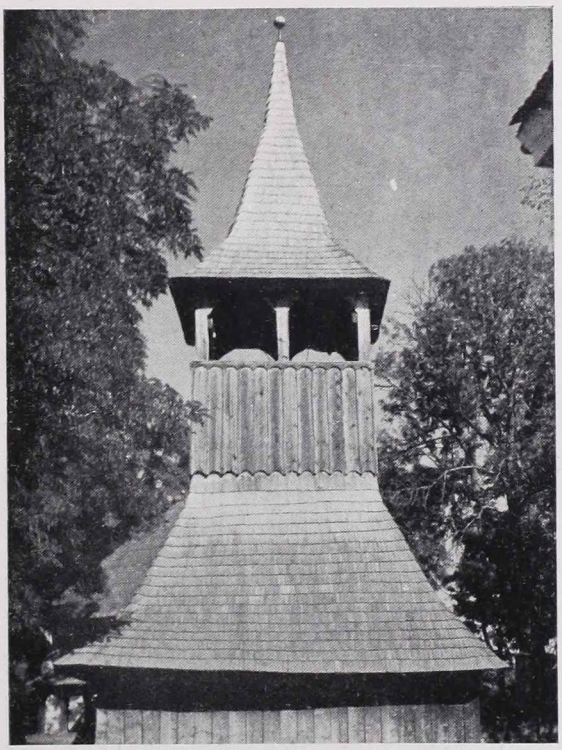
MISKA



KÖRTEFÁJA



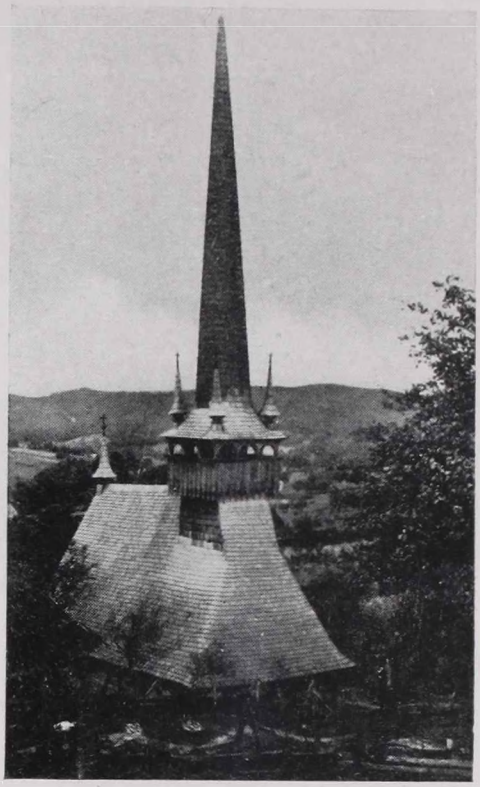
KISFALU



POKA



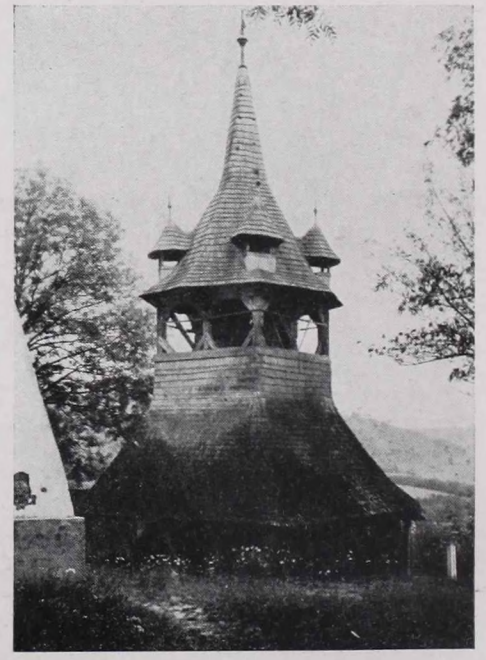
GALAMBOD



FELSŐ-FÜLD



NAGYLÓNYA



MEZŐCSÁVÁS

Une vie paisible

Par LOUIS ZILAHY

JE SUIS seul dans le compartiment. Mes journaux sont épars autour de moi. Les événements de la guerre mondiale, toute l'actualité, me sautent littéralement au visage. Les Allemands viennent d'écraser la Hollande, ils avancent en Belgique.

Nous sommes en mai 1940.

Il me faut un bon laps de temps pour que le bruit monotone du train refoule en moi ce petit serrement de terreur et de tristesse dont l'homme le plus endurci ne peut se débarasser aujourd'hui, après la lecture des journaux.

J'ouvre la fenêtre. Il faut laisser entrer un peu d'air pur. J'ai fumé trop de cigarettes. L'âcre odeur de la fumée est devenue irrespirable. La pluie vient de cesser. Les nuages déchiquetés laissent passer quelques rayons de soleil, une douce lumière caresse la campagne. Les champs ondulent sous le vent. Le coupé s'emplit d'une fraîche odeur de terre mouillée, du parfum des lointaines forêts. Les arbres, le long du talus du chemin de fer, m'envoient des bribes de chants d'oiseaux. Cela ne dure qu'une seconde, le train file à grande allure, pareil à un enfant ivre de liberté qui galoppe en riant à travers la campagne, sans s'arrêter pour en goûter le miel. Mon esprit se rafraîchit de ces sons et de ces parfums. Je suis heureux d'être seul dans mon compartiment. C'est un de ces instants ou l'on ne réfléchit pas, ou l'on se laisse aller, les yeux demi-fermés, à des souvenirs qui arrivent en foule.

Je revois mon père, tombé au cours de l'autre guerre. J'avais 7 ans quand je le vis pour la dernière fois, à une des gares de banlieue de Budapest où nous étions allés le saluer avec ma mère, comme son bataillon traversait la capitale en direction de Debrecen et de la Galicie. J'avais, à cette époque, vu beaucoup de ces trains ornés de feuillages, remplis d'hommes qui chantaient à tue-tête et sonnaient de la trompette. De ce jour-là, il ne me reste qu'un souvenir: Je portais un chapeau tyrolien orné d'une longue plume de faisan. Il pleuvait et ma belle plume en était devenue toute mince et ébouriffée. La pluie effaça aussi le visage de mon père, il ne me reste aucun autre souvenir de ces derniers moments.

En ce qui me concerne, rien ne m'intéresse plus de ce qui touche à la vie militaire. Car je suis manchot. Moi aussi, je suis invalide de guerre, j'ai perdu deux fois mon bras gauche. J'avais onze ans quand je le perdis pour la première fois. C'était pendant la commune, je passais mes vacances chez de vagues cousins, dans une propriété des bords de la Tisza. Il y avait là des jumeaux du même âge que moi. Nous vagabondions toute la journée dans la campagne. Un beau jour, je trouvai dans la cour d'une scierie abandonnée un morceau de fer ayant une drôle de forme je ne savais pas que c'était une grenade à main. Et je ne me souviens plus guère de la suite. Je ne revins à moi qu'à l'hôpital de Szolnok et ce n'est que plusieurs jours après que j'appris qu'on m'avait amputé le bras gauche, à la

hauteur du coude. Mais je m'accoutumai rapidement à cette incommodité. Tandis que je suivais les cours de l'Ecole Forestière, j'étais devenu un excellent joueur de billard, pourtant je ne pouvais appuyer la queue que sur mon demi-bras. Ma main droite, par contre, se développa en adresse et en force. J'accomplis facilement et avec commodité tous les gestes de la vie quotidienne, je m'aide de mon genou par exemple pour ouvrir mon porte-monnaie, pour sortir une cigarette de mon étui, etc . . . Je puis serrer tout ce que je veux sous mon demi-bras, mais je m'aide aussi souvent de mes lèvres et de mes dents. Il est vrai que je ne peux pas conduire d'auto, mais je monte bien à cheval, et je conduis une voiture sans difficulté. Je me sers mieux d'un fusil de chasse que beaucoup d'autres qui possèdent pourtant leurs deux mains. Il est certain que ma force physique ne se serait pas développée à un tel point si ce malheur ne m'était pas arrivé. J'étais encore étudiant quand un soir, à Miskolc, dans une auberge de mauvais renom, je fus entrainé dans une rixe avec des travailleurs ivrognes. C'est là que je découvris que mon demi-bras gauche pouvait donner des coups de barre de fer. Cette infirmité n'a aucune influence sur mon état d'esprit. Je ne me suis jamais senti malheureux à cause de cela. Il y a même des moments où j'oublie tout à fait que je suis manchot. Je n'ai jamais non plus ressenti, à cause de cela, de gêne envers les femmes. Il y a neuf ans, à Debrecen, j'étais fiancé. J'adorais ma fiancée, mon Dieu, j'avais 23 ans. Mais encore avant d'avoir échangé nos anneaux, elle m'écrivit qu'ayant réfléchi, elle en avait conclu qu'elle se sentait tout de même incapable d'épouser un manchot.

C'est alors que je perdis mon bras gauche pour la seconde fois.

Mais il y a longtemps de cela . . . Neuf années se sont écoulées depuis, c'est un grand laps de temps dans la vie d'un homme de trente-deux ans.

Je vais maintenant occuper ma nouvelle situation d'ingénieur des eaux et forêts dans la propriété des comtes d'Üveghy, domaine revenu depuis peu à la Hongrie, de par la réoccupation des provinces du Nord. Au fond, je pars pour l'inconnu. Je sais seulement par notre correspondance officielle que l'ingénieur en chef s'appelle le chevalier François Gulba, mais j'ignore s'il est vieux ou jeune, marié ou célibataire, s'il a de la famille? Nous habiterons à Kotrópuszta, mais j'ignore tout de mon logement et de ma situation futurs. Je ne sais rien. Dans le Journal des Chasseurs, j'ai lu que la contrée est très giboyeuse, qu'on y trouve des chevreuils, des cerfs, des sangliers, des chats sauvages et il y a même des lynx. Du moment qu'il y a du gibier, la vie de société ne m'intéresse guère, je serai tout de suite chez moi. Dans la situation où j'étais précédemment, il n'y avait que très peu de gibier. Mais ici, les bras du Danube foisonnent aussi de gibier d'eau. Le Journal des Chasseurs parle même de loutres. En traversant cette belle campagne coupée de forêts et d'étangs, j'ai l'impression d'approcher, après un jeûne prolongé, d'une table bien servie. Si mon fusil en était capable, il hennirait certainement de joie au dessus de ma tête, dans le filet, car à gauche du train, au dessus des peupliers, dans la lumière d'un jaune liquide du soleil couchant, je vois des outardes voler lourdement, avec de grands coups d'aile paresseux. Il y en a bien une quarantaine. J'aime déjà cette contrée. C'est là ce qu'il me fallait.

Je pense à mon chien, à Ripp. Je n'aurai plus jamais de chien pareil; je crois qu'il serait difficile d'en trouver un meilleur parmi les chiens de chasse hon-

grois à poil ras. Il avait des yeux . . . de vrais yeux d'homme. Je n'ai jamais vu d'yeux pareils à un chien. Je l'avais élevé avec tant de difficultés, de soins . . . Il n'avait que cinq ans, mais qu'aurais-je pu faire d'autre? J'ai été obligé de le donner à un lieutenant de gendarmerie, je n'aurais pas pu le garder à Budapest, dans le petit hôtel où j'ai attendu 6 semaines que se décide ma nouvelle situation. Je regrette ce chien. Il était mon camarade . . . car je n'ai personne . . . ma mère est morte il y a deux ans.

Il fait encore clair . . . Nous arrivons à la petite gare de village où personne n'attend le train et où je suis le seul à descendre. A mon appel, un bonhomme en haillons, la pipe aux lèvres, s'approche sans se presser et déclare qu'il est le porteur. Devant la gare une charrette anglaise et un cocher en livrée sur le siège. Je m'approche de la voiture.

— C'est moi que vous attendez?

— Monsieur l'Ingénieur Barta?

— Oui.

Le cocher est un joli garçon, blond. Son accent me donne à croire qu'il est slovaque. Dans cette région, il y déjà des Slovaques parmi la population. Je monte dans la voiture, mes vieux bagages y prennent place aussi, grâce au petit homme à la pipe. Les chevaux partent gaîment, on voit qu'ils en ont assez d'attendre, qu'ils sont contents de bouger, car ils ont bien attendu deux heures en rongeant leur mors, le temps écoulé ne compte guère à la campagne, les voitures respectent le train, c'est bien à l'avance qu'elles se rendent à sa rencontre.

Après le roulement monotone du train, c'est maintenant le bruit saccadé de la voiture sur la chaussée. Impossible de parler, portant je voudrais poser quelques questions au cocher. Je me rends dans un entourage et vers un sort inconnus. Dans mon ennui, je considère la nuque blonde et le cou vigoureux du cocher. Il porte le chapeau classique orné de plumes d'autruche noires et il est assis bien droit sur le siège, comme s'il avait avalé un bâton. C'est un beau garçon aux épaules larges, à la taille mince. La campagne que nous traversons offre peu d'intérêt, je ne vois que de grands champs ensemencés, dont l'immensité se perd dans le crépuscule printanier.

Nous arrivons à un bras du Danube, tout bordé de saules. La maison du passeur est vide. Le jeune cocher, du haut du talus, hèle ce dernier. La corde du câble se met à frémir, l'eau paresseuse du fleuve pousse silencieusement le vieux bac vers notre rive. L'eau du fleuve est profonde, pareille à du plomb, la lumière du jour n'y miroite plus que par places. Et cela ne vient plus du ciel, c'est comme si le lit du fleuve, saturé de lumière pendant la journée, nous renvoyait cette dernière clarté. La poulie du câble huilé ne fait aucun bruit, le vieux bac aussi nous arrive très lentement et silencieusement, ils semblent s'être donné le mot pour ne pas réveiller l'eau, qui dort déjà d'un sommeil d'enfant. Sous les saules, un couple de canards sauvages file a tire d'aile, mais on de distingue même plus le cou vert-rutilant du mâle.

J'aurais maintenant, en attendant le bac, l'occasion de causer avec le cocher, mais je n'en ai plus envie. Je me laisse bercer par cette obscurité naissante, et par l'inconnu de ce qui m'attend. J'essaye de me représenter la silhouette de mon chef. Pourquoi a-t-il dans mon imagination une taille mince et élancée et pourquoi

ai-je la certitude qu'il a moins de quarante ans et qu'il est célibataire? Je le vois devant moi, jovial et gai, très moderne dans ses idées. Il est possible que ce soit la Hongrie du Nord, revenue à la mère-patrie, à la quelle je donne ainsi une forme humaine. Je suis déjà en grande amitié avec elle. J'aime aussi à voir que Kotró-puszta est au delà du fleuve, et qu'on est obligé de se servir d'un engin aussi retardataire que ce bac pour y arriver. Je serai au moins suffisamment éloigné des rumeurs de ce monde malade. J'ai toujours aimé les campagnes éloignées du chemin de fer.

Voici le bac. La voiture y prend place avec prudence, les sabots des chevaux font un bruit sourd, c'est comme s'ils piétinaient sur un tonneau vide. C'est un vrai petit voyage, d'une rive à l'autre, j'ai l'impression de laisser derrière moi le monde entier. Après avoir passé l'eau, la voiture, roulant sans bruit, s'engage dans un chemin qui traverse un bois d'acacias. L'air est rempli de leur lourd et mielleux parfum. Cette année, après l'hiver si rigoureux, la floraison des acacias est en retard.

— Dites-moi, l'ingénieur en chef a-t-il de la famille?

Le cocher regarde en arrière, en ne me montrant que son profil, mais il ne répond pas. Il est possible qu'il ne sache pas bien le hongrois. Et je ne lui pose plus de questions, car nous voici arrivés. Je vois les cimes des grands sapins dans la nuit bleue, et les lumières jaunes d'une maison spacieuse. La voiture s'arrête devant une habitation de vieux style, précédée d'une terrasse à colonnes. L'ingénieur en chef François Gulba se tient au haut de l'escalier, en costume de toile, en chapeau à crin de chamois. Il est grand, corpulent, âgé. A le voir là debout, on sait tout de suite qui il est. Je monte vers lui.

— Bonsoir, je suis Etienne Barta.

— Bonsoir, Monsieur l'Ingénieur.

Il trouve inutile de se présenter. J'en suis un peu offensé, car lors de premières rencontres de ce genre, on observe toujours avec plus d'attention celui qui sera votre supérieur. Je perçois une sorte de condescendance dans sa voix, dans sa façon de me tendre la main. Je m'imaginais tout cela autrement. Dans le train, je croyais encore que je le tutoierais.

— Vous avez fait un bon voyage, Monsieur l'Ingénieur?

— Merci, très bon, le train était à moitié vide.

— Je vais commencer peut-être par vous montrer le bureau... C'est par ici.

De la porte, il crie encore au cocher.

— Bolisz! Les bagages de Monsieur dans la maison du garde!

— A vos ordres... — entend-on encore de loin, car les chevaux ont, au pas et silencieusement, disparu dans l'obscurité.

Nous traversons l'antichambre de la grande maison, déparée par un énorme poêle en fonte peinturluré d'argent dont les tuyaux courent le long des murs blanchis. Les hivers doivent être rigoureux et longs dans ces parages, les dalles polies de cette pièce exhalent encore de la fraicheur à cette saison. L'antichambre est remplie d'armoires, il y en a là de tous les styles, de ces grandes armoires ventrues du temps de la reine Marie-Thérèse, de petites commodes biedermeier en cerisier; on y voit aussi des meubles de moindre valeur, portant l'empreinte

du mauvais style bourgeois de la fin du XIX^e siècle. Elles ne semblent pas fort contentes de leur sort, toutes ces armoires serrées les unes à côté des autres, sans respect de leur rang et de leur époque. Mais à la campagne, elles sont indispensables, il y a tant de fourrures, de bottes, de caches-poussière. Au milieu de la pièce, une grande table de chêne poli sur laquelle sont alignés tous les couvre-chefs du chevalier; il y en a bien une vingtaine, ce sont de vieux chapeaux de feutre, décolorés par le soleil et la pluie, ornés de larges rubans verts ou bruns, de plumes de faisan, de bécasse, d'ongles d'autour montés en argent. Je connais cela. Je possède aussi une demi-douzaine de ces chapeaux. Le nombre de ceux qui sont sur cette table me donne à croire que l'ingénieur en chef a derrière lui quarante années de service. Je vois aussi, aligné sur cette table, un nombre imposant de cannes, de cravaches à pommeau d'argent; le chevalier choisit, selon son humeur, parmi ces chapeaux et ces cannes, avant de quitter la maison. Cette habitude-là aussi m'est assez familière. Il y a encore sur cette table une dizaine de lampes électriques, toutes de la même marque, de ces tubes d'acier de différentes grandeurs, à l'œil jaune. La plus grande est bien d'un demi-mètre. On a bien besoin ici de toutes ces lampes électriques pour dissiper les noires ténèbres de la puszta. Il n'y a pas d'électricité dans la maison, des lampes à pétrole suspendues éclairent l'antichambre et le corrider de droite que nous traversons. Je cherche en vain des affaires féminines aux porte-manteaux. Je ne vois encore toujours pas le visage du chevalier, maintenant aussi, il me précède dans le corridor mal éclairé; je sens déjà qu'en moi-même, je l'appellerai le « chevalier », ce sera un peu par ironie et par vengeance pour l'acceuil si froid qu'il m'a fait. J'ai encore dans les oreilles son « vous avez fait un bon voyage, Monsieur l'Ingénieur? » — Il a dit cela doucereusement, avec une politesse affectée, j'ai horreur de cette sorte de politesse. Elle cache toujours quelque chose . . . je suis sûr que cet homme est dur pour les ouvriers et désagréable envers ses inférieurs. Mais qu'il essaye seulement d'être désagréable avec moi, je lui rendrai la pareille, il peut être cent fois chevalier, cela ne m'en impose pas!

Il ouvre une porte au bout du corridor. — Voici, dit-il, le bureau de Monsieur l'Ingénieur.

Il éclaire la pièce d'une des lampes à mains qu'il a prise sur la table. La chambre n'a aucun caractère. Je connais cela. Sur les murs, il y a des cartes forestières, dans un coin, un coffre-fort, un bureau, le long du mur, des chaises garnies d'un cuir usagé, un poële de faïence, une machine à écrire recouverte d'une toile cirée écaillée.

— Et voici mon bureau. — La lampe éclaire une autre pièce, plus grande, parquetée, recouverte de tapis, des fusils et des carabines à une panoplie, une outarde empaillée au mur. Je ne suis pas ravi de voir que son bureau est à côté du mien, et qu'il passera toujours par chez moi pour s'y rendre.

— Je vais maintenant vous montrer votre logement. Nous en avons encore le temps jusqu'au dîner.

Il se retourne et soudain le rayon de sa lampe électrique tombe sur moi. La lumière semble hésiter. Il a remarqué que je suis manchot.

— Vous n'avez qu'un bras, Monsieur l'Ingénieur?

— Oui.

Un court silence. Mais ce silence est lourd. Je perçois, de son côté, une sorte de déception, une sorte de reproche, je ne lui ai pas parlé de mon infirmité, au cours de notre correspondance. Mais il ne me pose plus de questions, il se détourne, nous continuons notre route. La lumière de la lampe dessine devant nous de grands cercles de lumière. Nous sortons de la maison par une porte au bout du corridor. L'ingénieur en chef éteint sa lampe, car il y a un beau clair de lune. Nous faisons quelques pas en silence, puis je me mets à parler.

— Cela ne me dérange en rien. Je sais parfaitement écrire à la machine avec une main. — Il ne répond pas. Je n'ai encore toujours pas pu observer son visage. Nous arrivons à la cour de service, il y a ici des écuries, des remises, puis c'est une clairière avec des amas de bois, plus loin je vois la forêt, noire sous la lune. Au bord de celle-ci, la blanche maison du garde, on y allume justement une lampe dans la fenêtre. Ce n'est pas loin, environ deux cent mètres. Mais le chevalier ne dit pas un mot tout le long du chemin. Ce silence est très désobligeant. Je voudrais le rompre, je compose en moi quelques phrases et questions, mais je renonce à les formuler.

Quelqu'un passe à côté de nous, à vingt pas, sur le sentier, entre des buissons. Le chevalier l'interpelle.

— C'est toi, Bolisz?

— Oui!

Nous continuons notre route. Je l'interroge.

— Ce cocher est Slovaque?

— Polonais.

— Polonais? — je m'étonne.

— Oui, Polonais. L'automne dernier, cette contrée a été submergée de Polonais. Ils sont venus par les cols des Carpathes, à la fin de la guerre, en octobre.

Il parle lentement, comme si ses pensées étaient ailleurs. J'ai l'impression qu'il n'est pas encore revenu de la surprise que lui a causée mon infirmité. Après quelques pas, il continue.

— Ce garçon nous est arrivé par l'entremise du Bureau des Réfugiés polonais.

— Et il sait le hongrois?

— Il le parle déjà assez bien. Il est ici depuis sept mois.

Le chevalier rallume sa lampe; nous montons sur la terrasse de la maison du garde, toute couverte de vigne-vierge. A l'intérieur, quelqu'un fait un lit, tapote des coussins.

— Voici Monsieur l'Ingénieur, ma bonne madame Juhász . . .

— Bonsoir . . . — chantonne la femme.

Le chevalier se tourne vers moi:

— La femme Juhász est la femme du garde, c'est elle qui est chargée de mettre votre chambre en ordre, de blanchir votre linge.

Je remarque soudain, comme il est là debout, devant moi, que la main du chevalier tremble. Et c'est maintenant aussi que je vois enfin son visage. C'est une tête à la peau cuivrée, gercée par le soleil et le vent. Un peau qui forme des rides et des sacoches sous les yeux, autour de la bouche. C'est une tête qui fait un peu penser à celle d'un molosse anglais; un gros et large nez, un nez très laid, surplombe une moustache rare, blonde . . . ou grise? Des yeux bleu-

pâle, fureteurs, au regard anxieux, un menton fuyant. C'est un visage qui semble perpétuellement inondé de larmes invisibles. Est-ce la nature qui l'a formé ainsi, ou un grand chagrin? Au fond, c'est un visage plus aimable que je ne le pensais, sous l'impression des paroles d'accueil prononcées dans l'obscurité. Le chevalier sort une montre en or de la poche de son gilet de peau.

— Il est huit heures. Nous dînons à huit heures et demie. Monsieur l'Ingénieur a le temps de faire un peu de toilette. Retrouvera-t-il le chemin de la maison?

— Oh, naturellement.

Il opine de la tête, me sourit, j'esquisse un salut vers lui et je reste seul avec mes bagages, car la femme Juhász a disparu. Je suis content de ma chambre. Il y a de beaux meubles, d'une note sérieuse. Des gravures anciennes, de valeur. Au mur, une tête de mouflon empaillée, aux yeux de verre jaune. La garniture du lavabo est d'une fine porcelaine vert-pâle, ornée d'une couronne comtale. La cruche est ébréchée, on voit que tout le mobilier est un peu le rebut de celui du château, mais les pièces en sont cependant choisies avec soin. En me déshabillant, pour me rafraîchir et changer de costume, je songe au Chevalier. Il est à la fois repoussant et aimable. Enfin, on verra. Maintenant, je suis sûr qu'il est célibataire ou veuf. La fenêtre de ma chambre qui donne sur la forêt est ouverte, mais un moustiquaire à fines mailles vertes y est tendu, pour me préserver de la visite des insectes nocturnes; cela n'empêche pas les odeurs pures et fraîches de la forêt de pénétrer dans la pièce. Je remarque en m'habillant qu'un grand cerf-volant est installé sur l'un des essuie-mains. Quelqu'un l'a amené, accroché à son chapeau ou à son costume. J'ai peine à délivrer ses griffes soyeuses et fines des fils de la serviette. Il est mon ami, ce grand insecte, car il est né dans la forêt.

— N'aie pas peur, je ne vais pas te faire de mal. En sortant je te rendrai la liberté de la grande nuit étoilée. — En l'honneur du chevalier je mets la nouvelle cravate brune à pois d'or que j'ai achetée à Budapest avant mon départ. Le cerf-volant dans la main, je m'achemine vers la maison, dont les fenêtres brillent à travers les arbres. En me rapprochant, j'entends qu'on y joue du piano. Je m'arrête, j'écoute, ce n'est pas le jeu d'une main masculine. Il y a ici une présence féminine. Dans l'antichambre, je suis reçu par le domestique, celui-ci me mène vers la pièce d'ou me parviennent les sons. Une jeune fille vêtue d'une légère robe d'été, est assise au piano. Sa nuque aux cheveux relevés a des reflets d'ambre sous la lumière de la lampe. En entendant la porte s'ouvrir et en m'apercevant, elle cesse de jouer, ferme calmement le piano et reste debout près du piano à me regarder. Ses deux mains disparaissent dans les poches d'un tablier à épaulettes. A cet instant, le chevalier apparaît dans la porte ouverte sur la chambre voisine, le journal à la main. D'un geste rapide, il ôte son pince-nez et nous présente l'un à l'autre.

— Monsieur l'Ingénieur Barta, ma fille Etel.

Je m'incline sans parler, Mademoiselle Etel me tend la main avec un sourire aimable mais distant. Elle a une main longue et fine. Je suis gêné, incapable de proférer une parole. Je suis par trop étonné de trouver une jeune fille dans cette maison. Il y a beaucoup de grâce dans la façon dont elle se tient, ses épaules larges

un peu penchées en avant, les mains dans les poches. Elle respire le calme, la douceur et la paix. Il est vraiment étonnant, ce don qu'ont les femmes d'exprimer les moindres nuances par un simple mouvement. Le visage de Mademoiselle Etel est ouvert et franc, elle a une jolie peau fraîche, couleur de la campagne. Elle n'est pas fardée. Un petit sourire dans ses grands yeux, la bouche fine entr'ouverte, un menton large, d'une belle forme, un de ces mentons qui respirent la volonté. C'est un visage dénué de nervosité, un visage dont les traits ne ressemblent à ceux de personne d'autre, mais qui m'est cependant familier au premier abord. Le regard clair et franc ne cache rien, il attire les regards d'autrui. C'est tout le contraire du regard paternel. Chez ce dernier, les yeux fureteurs, fuyants, semblent vouloir éviter le contact direct. Il est certain que Mademoiselle Etel ne ressemble en rien à son père. Pendant ce temps, le chevalier a soigneusement plié son journal et l'a placé dans la poche de drap qui pend au mur et sur laquelle on a brodé en grandes lettres le mot « Journaux ». Cette poche est déjà gonflée de vieux numéros. Il se tourne ensuite vers sa fille:

— Appelle ta mère, ma chérie. Elle écrit une lettre.

Mademoiselle Etel, obéissante, passe dans la chambre voisine et de là, à voix haute:

— Maman!...

Elle a dit cela d'une drôle de voix d'oiseau. C'est comme si elle avait crié « Aman ». Il est possible qu'elle appelle sa maman « Aman » il est souvent ainsi des habitudes d'enfance, de ces mots inachevés qui vous restent toute une vie. Moi aussi, j'appelle toujours mon oncle Pista « oncle Itta ». Pendant les quelques instants où je reste seul avec le chevalier, il est de nouveau distant et froid comme si nous étions emmurés tous les deux dans un bloc de glace. Il s'est placé devant le poële, les mains derrière le dos. Je ne sais pas ce que cache son silence, c'est à moi de le rompre, ce silence de plomb. Je lui demande avec respect, mais sans obséquiosité:

— Monsieur l'Ingénieur en chef est-il depuis longtemps ici?

— Depuis quarante ans. C'est ici que j'ai commencé ma carrière. — J'avais donc bien calculé à l'aide des chapeaux. La conversation est de nouveau rompue. Le Chevalier ne la reprend pas. Il est là, debout près du poële, il fait sonner ses ongles sur la faïence. A quoi peut-il bien penser? Est-ce toujours moi qui le préoccupe? Sa femme apparaît dans la porte. Je vais vers elle, me présente, lui baise la main.

— Bonsoir, me dit-elle, d'une belle voix profonde. Elle a le même regard calme et pur que sa fille. Son teint est lisse, elle est fraîche mais ses cheveux sont gris. C'est une femme à la taille fine et élancée, elle ressemble à sa fille. Elle ne regarde pas mon bras gauche. Je ne vois pas dans ses yeux cet imperceptible clignement auquel je suis si habitué de la part des personnes qui me rencontrent pour la première fois. Mademoiselle Etel n'a pas non plus regardé mon bras. Il est vrai que ce n'est pas trop ostensible, car j'ai l'habitude de mettre la manche vide de mon veston dans la poche de gauche. La femme du chevalier est habillée discrètement, un peu à l'ancienne mode. Elle porte une robe brune, un col et des manchettes blanches, qui s'ouvrent, pareilles à un calice de fleur. Elle frotte ses mains fines en me regardant et en m'adressant la parole:

— Je pense que nous pouvons nous mettre à table, car vous devez avoir faim.

Nous passons dans la salle à manger. La lampe à pétrole éclaire la table. Une douce lumière se répand dans la pièce, diffusée par les perles irisées qui ornent l'abat-jour. Les mains sur le dossier de la chaise, nous disons tous à voix basse le Benedicite. C'est une habitude qui m'est naturelle, avant de venir ici j'étais au service d'un domaine épiscopal. La femme du chevalier préside, son mari est assis vis-à-vis d'elle, je suis placé à sa droite, et en face de moi Mademoiselle Etel. Le couvert est mis simplement, mais au milieu de la table, une main agile a placé un ravissant bouquet de fleurs des bois, sur une glace de Venise. Des aubépines, des genêts, des clochettes bleues, des marguerites sauvages. Ces fleurs sont mes petites amies, elles m'envoient un sourire secret dans l'atmosphère étrangère qui m'entoure.

Nous posons tous les quatre à la fois nos mains sur nos serviettes, pour les sortir du rond en argent orné d'initiales. Sur le mien, il y a la lettre J.

La femme du chevalier me demande aimablement:

— Vous vous appelez Jules, n'est-ce pas?

— Non, Etienne.

— Etienne, dit-elle, étonnée. — D'ou ai-je pris que vous vous appeliez Jules? — Et se tournant vers le domestique en livrée de chasseur:

— Joseph, donnez, s'il vous plaît, un rond de serviette qui portel a lettre E à Monsieur l'Ingénieur . . .

— Cela ne fait rien, Madame, — j'essaye d'être spirituel. — Nous baptiserons mon rond de serviette du nom de Jules. — En disant cela, je regarde Mademoiselle Etel, dont tout le visage s'éclaire d'un sourire. Quant au chevalier, son visage au menton fuyant ne change pas d'expression. Il semble absorbé par une préoccupation lointaine. Ses mains aux doigts rouges plaquent en silence des accords sur la nappe, comme s'il accompagnait au piano silencieusement ses lointaines pensées. On me donne un rond de serviette à initiale E et le dîner commence. Il y a du poulet au paprika vert. C'est moi qui suis servi le dernier. Le plat allant d'abord à la maîtresse de maison, à son mari, puis à Mademoiselle Etel. C'est ainsi l'usage. Je ne dis pas que le poulet au paprika et la volaille en général soient des mets faciles à manger pour un manchot. Si on peut prendre la viande en mains, cela va encore, mais il est difficile de faire cela à table, surtout quand, comme dans ce cas-ci, il s'agit d'un plat juteux. Je fais de mon mieux pour ne pas éveiller l'attention, j'essaye d'une main de manger mon morceau, je sais au moins que je suis capable d'éviter que ma viande gicle dans les yeux de mon voisin. Mademoiselle Etel remarque mon embarras, et me regardant aimablement, elle me prie du regard de lui permettre de m'aider, elle prend mon assiette et coupe adroitement ma viande. Le chevalier, absorbé, semble ne pas le remarquer. Quant à sa femme, en guise de diversion, elle se tourne vers moi et m'entretient de ses dindons. Elle me raconte que cette année, elle élève des dindons noirs, car l'année dernière, les dindons blancs de race française, ont pris froid, ils sont plus fragiles. Et elle me dit encore qu'elle possède une recette spéciale pour faire engraisser les bêtes: une recette qui lui vient de sa grand-mère, elle mélange à la pâtée de l'anis, de la menthe, de l'oignon et des herbes aromatiques.

Pendant ce temps, Mademoiselle Etel m'a doucement rendu mon assiette, je la remercie des yeux, mais je me retourne immédiatement vers mon hôtesse, et je continue à écouter avec attention sa conférence sur les dindons.

— Il fut un temps, — dit le chevalier, — où les dindons étaient encore appelés en Hongrie coqs d'Inde.

— Coqs d'Inde? — s'étonne sa femme, tournant sa belle tête grise vers son mari. Mademoiselle Etel ne se joint à cette conversation que par un petit sourire dansant dans ses yeux et au coin de sa bouche.

— Oui, ma chère,— continue le chevalier, entre deux bouchées, — car le dindon nous vient d'Amérique, de l'Etat d'Indiana. Christophe Colomb trouva cet animal déjà apprivoisé chez les indigènes.

Je ne sais pas pourquoi, j'ai l'impression que cette conversation est étudiée. C'est une représentation familiale, comme chez les acrobates. L'épouse attentive ne pose ces questions, ne pousse ces exclamations étonnées que pour donner l'occasion à son mari, de faire briller son étonnante érudition au sujet des dindons.

Le chevalier rejette la tête un peu en arrière, lève les sourcils, ses traits perdent de leur immobilité; il semble surpris de son propre savoir. De ses doigts tremblants, il s'essuie la bouche, la trace laissée sur la serviette empesée par le jus rouge de la sauce au paprika est semblable à celle que font les lèvres rougies d'une femme. Pendant ce temps, j'observe Mademoiselle Etel, sans toutefois avoir l'air de ne pas écouter la conversation. Mais elle sent que je l'observe. Un instant, je reçois un regard de ses yeux bleus, et un petit sourire gêné. Mais elle se tourne tout de suite vers son père; par ses sourcils relevés, par la manière dont elle avance le menton, par toute son attention un peu scolaire, elle semble se moquer sans le vouloir de la note un tantinet prétentieuse de cette conférence dindonnière. Je continue à observer les rapides variations de cet étrange visage.

Le chevalier en est déjà arrivé aux dindons sauvages; il remarque que dans cette propriété-ci, on n'a pas réussi à les acclimater, pourtant ils enrichissent et colorent la réserve de gibier.

Je profite d'une trêve dans la conversation, pendant qu'on change les assiettes, pour adresser la parole à la jeune fille:

— Mademoiselle chasse-t-elle aussi?

Un frémissement court sur ses traits, c'est comme si elle semblait surprise que j'ose lui poser une question. Elle ne répond pas, fait seulement trois fois oui de la tête, puis elle regarde sa mère, et je vois que de sa main droite, en bougeant rapidement les doigts, elle fait des signes secrets à celle-ci. La mère, d'un signe de tête, montre qu'elle a compris. Ayant l'impression que j'ai vu le manège, elle se tourne tranquillement vers le domestique.

— Donnez-nous aussi des couteaux à fruits.

Un silence étrange continue à peser au-dessus de la table. Je ne me sens pas à mon aise. Ais-je commis une sottise en posant ma question? On n'entend plus que le cliquètement des couverts.

A peine avons-nous achevé la charlotte aux pommes que l'on entend le téléphone dans la pièce voisine. Il sonne par petits coups, ce qui est le signe d'un appel interurbain.

— C'est sûrement Irma! — dit la femme du chevalier en sautant de sa chaise. Le chevalier aussi dépose sa serviette tachée de rouge, et ils vont tous les deux à l'appareil. Dans ces vieilles maisons de campagne, le téléphone est encore et toujours un peu un prodige de la technique.

Je reste seul avec Mademoiselle Etel. Je sens que je devrais dire quelque chose, mais rien ne me vient à l'esprit.

Ces signaux secrets de tout à l'heure me gênent, car je sens que c'était de moi qu'il s'agissait. J'ai en général l'impression qu'une sorte de mystère plane sur cette maison et sur toute la famille du chevalier.

De la chambre voisine, on entend les parents crier au téléphone comme font les provinciaux quand ils parlent avec un poste éloigné.

Le silence me semble trop lourd. Je me décide tout de même à parler.

— Mademoiselle passe-t-elle toute l'année ici à la campagne?

Elle me regarde de nouveau comme étonnée de la question. A cet instant, j'ai l'impression qu'elle ne sait pas le hongrois. Ensuite, il se passe quelque chose de surprenant: elle sort, de la poche de son tablier, un agenda et un crayon, écrit rapidement quelques mots et tout en regardant la porte, elle arrache la feuille et me la tend. Mais je n'ai pas le temps de lire, parce que le chevalier entre dans la chambre. Je puis juste cacher le papier sous ma paume et le glisser dans ma poche: Mademoiselle Etel accompagne mon geste d'un petit sourire complice.

Il est clair qu'elle vient de me dire un secret, le secret qui a pesé sur nous pendant tout le repas.

J'attends avec peine l'instant où, le café servi, on se lève de table et où je puis prendre congé. En me disant adieu, Mademoiselle Etel me tend la main et me regarde comme si quelque chose nous réunissait.

A peine descendu au jardin, je sors le papier de ma poche et je l'éclaire de ma lampe électrique. Les mots tracés d'une belle écriture féminine semblent crier:

— Mon père ne vous a-t-il donc pas dit que je suis muette?

Je renfonce le papier dans ma poche et j'éteins ma lampe. Ces quelques mots me font trop d'effet.

Je regagne lentement mon logis.

Je sais qu'il y a trois sortes de mutisme. Il y a des muets qui le sont par accident, qui perdent l'usage de la voix par suite d'une commotion nerveuse. Ce cas-ci est guérissable. Il y a ensuite les sourds-muets, et enfin ceux qui ne sont pas sourds, mais seulement muets. Ces derniers ont une sorte de voix de paon, mais ils sont incurables. C'est à ce groupe qu'appartient Mademoiselle Etel. Je commence à comprendre pourquoi elle a crié « Aman » quand elle a appelé sa mère pour le dîner. Et je comprends aussi les signes secrets qu'elle a faits à table . . .

Pauvre Mademoiselle Etel! *(À suivre)*

CHRONIQUE DU MOIS

La tragédie des deux peuples russes

A la demande de la Rédaction, le prince Galitzin qui vit depuis de longues années en Hongrie a bien voulu traiter dans cet article qui est le premier d'une série que nous nous proposons de publier de temps en temps dans notre revue certaines questions intéressantes relatives à la Russie.

I

DANS LE COURANT du XX[e] siècle l'Europe a vécu toute une ère. Une évolution des esprits s'est produite et personne ne peut maintenant la nier, ni, à plus forte raison, l'abolir.

Les Etats qui restent à leur ancien niveau ou ont même le malheur de suivre une évolution contraire à la tendance de l'époque sont comme des Etats de l'ancienne Chine qui, avec leurs dragons ventrus et menaçants, vivent dans une atmosphère à part. Sans les grandes murailles dont ils s'entourent, ces Etats ne pourraient préserver leur étrange mentalité de l'influence de la civilisation. Nous finissons par mal comprendre ceux qui font mine de ne rien voir et eux ne nous comprennent non plus. Une étape du progrès a été manquée par eux. Ils ne la rattrapperont jamais. Ils ont besoin de leurs murailles.

C'est le cas de la Russie de nos jours qui est une cristallisation anormale d'une catastrophe, et c'est aussi un peu le cas de la fière Albion qui, protégée par sa muraille d'eau et par sa constante politique de division des amis, avance néanmoins rapidement vers une reconstruction sociale dont la portée ne peut être prévue.

On connaît l'Angleterre, on ne connaît que trop peu la Russie.

Plus on scrute le cas de la Russie du point de vue de la perspective historique, plus on est forcé de constater que c'est *l'absence du moyen âge* qui lui a été fatale. N'ayant pas emmagasiné l'expérience du moyen âge, la Russie n'a pu se consolider comme nation. Car, si le moyen âge était cruel, il était logique, donc nécessaire. C'était une sévère époque d'apprentissage et de réveil intellectuel. On ne pouvait l'éviter, ni la remplacer, et c'est là ce que l'histoire des temps modernes a démontré avec éclat.

A ce point de vue, la grande expérience de Pierre le Grand — qui s'est terminée par l'explosion de 1917 — mérite une attention particulière. Si Pierre le Grand n'avait pas forcé la Russie à passer d'un seul bond de la classe préparatoire à la classe supérieure de l'école de la civilisation, la terrible crise de 1610 à 1613 qui avait déjà déclanché les plus viles passions à une époque d'interrègne, se serait répétée bien avant 1917 et la Russie aurait sombré il y a déjà un siècle. Pierre le Grand a ajourné le désastre par son intervention, mais il ne l'a pas détourné. Les grands hommes ont la vie beaucoup trop courte et peuvent rarement achever leur œuvre. Ils n'ont pas le temps de réaliser le total de leurs plans. Ainsi Pierre le Grand n'a pu non plus amener sa réforme à une fin stable et nous avons été témoins du grand écroulement.

Comme on le sait, l'œuvre de l'empereur n'a été comprise au début du XVIII^e siècle que par peu de monde. Une rupture sociale s'est dessinée dès les premiers moments. Tandis que l'élite intellectuelle et les compagnons de jeunesse de Pierre étaient pour lui, les milieux traditionnalistes, mais peu instruits, de l'ancienne capitale voyaient en l'empereur un genre d'antéchrist et sabotaient son œuvre qui avait pour eux un goût de protestantisme hollandais. Même le fils de Pierre était contre lui.

Quand l'empereur mourut, la réforme n'était pas terminée. Elle ne le fut jamais. Les successeurs de Pierre n'ont pas su continuer sa politique de force et de progrès. Ils abusèrent tantôt de la force, tantôt de l'insouciance, et sacrifièrent la discipline, tellement importante dans un pays de souche slave, à de vagues conceptions libérales et faussement humanitaires qui paralysent si facilement les gouvernants.

Deux peuples distincts se sont alors formés en Russie, ce qui est un fait unique dans l'histoire du monde, — deux peuples sur un seul et même territoire . . . L'évolution du pays s'est poursuivie dès lors sur une surprenante double base: européenne et byzantine. Les formes européennes recouvraient toujours un esprit byzantin et des instincts sauvages. La matière explosive n'était que joliment enveloppée.

L'un des deux peuples russes était l'élite. Elle s'est formée dans un contact permanent avec la civilisation européenne. Au début du XX^e siècle elle représentait déjà une collectivité bien distincte de 10 ou 15 millions d'âmes. L'autre peuple était la masse d'environ 160 millions, masse indifférente à tout progrès, héritière naturelle de la psychologie orientale et nomade.

Le premier peuple — c'était ce qu'on était habitué à appeler la « Russie », la « Russie des Tsars ». Car l'élite avait réellement créé l'empire et sa valeur intellectuelle et morale provoqué le développement de la science, des arts, de tout ce qui est beau et utile. Quand on parlait de la Russie, on n'apercevait pas les 160 millions de gens du peuple indifférents à tout. Durant longtemps les deux parties ont vécu dans un esprit du XVII^e siècle: les seigneurs présidaient au sort du « peuple » qui se taisait et n'avait rien de mieux à faire.

N'ayant de commun que le sol et le gouvernement, les deux éléments cohabitaient dans un genre d'union personnelle inavouée. Sur la religion, l'utilité de la science, le niveau de la langue, la justice, la morale, leurs opinions différaient extrêmement. On le voyait, on s'en amusait, on écrivait là-dessus des romans que l'élite seule lisait.

Et c'est ainsi que la pyramide d'Etat, stable sous Pierre le Grand, s'est si facilement renversée en 1917.

Les 160 millions sont subitement sortis de l'ombre. Ils ne pouvaient rien dire de bon et l'ont brillamment prouvé.

2

Bien entendu, l'évolution a été lente.

Au XVIII^e siècle tous les successeurs de Pierre le Grand, sauf Catherine II, princesse d'Anhalt-Zerbst, sont retombés dans la morale et les vices des siècles précédents.

Catherine I^ère pour qui le maintien du régime de Pierre I^er était une condition d'existence, n'a pas pu conserver le niveau. Elle a vécu du prestige du réforma-

eur. Après elle, Pierre II n'a eu ni le temps, ni la force, ni même le désir de faire quelque chose. S'il avait vécu, la réforme aurait péri. Il mourut très vite de la petite vérole. Anne, nièce de Pierre Ier, s'entoura de personnes dont l'injustice devint proverbiale. Elisabeth, fille de Pierre, entoura le trône d'une vie dans le style de Louis XV et régna sans trop gouverner. Elle appela au trône Charles-Pierre-Ulrich de Holstein-Hottorp qu'elle nommait elle-même le « diablotin du Holstein ». Celui-ci, devenu empereur après la mort d'Elisabeth, fut renversé par Catherine II et ce coup d'Etat ne fut ni le premier, ni le dernier de la série.

Au XVIIIe siècle l'Etat n'était pas gouverné comme l'aurait voulu le Grand Pierre. Aucune discipline n'entourait le trône. *C'est la marque du XVIIIe siècle en Russie.* La pyramide d'Etat tient encore, un peu comme celle de Chéops, — parce que ses bases sont fermes. Le sommet s'effrite.

Au XVIIIe siècle l'élite intellectuelle est très distinctement séparée du reste de la population. Les intellectuels, peu nombreux, gravitent autour du palais. La classe moyenne se constitue lentement et crée le type du marchand qui n'est pas toujours un filou. Le paysan dont l'existence est tout aussi peu enviable que dans les autres pays, travaille la terre et n'ose rien dire.

Quand on passe au XIXe siècle, la ville offre déjà un autre aspect. Elle n'est pas seulement un cadre pour les palais, mais elle a sa vie propre. La classe moyenne possède une certaine fortune. Négligée et méprisée par la haute société, elle devient libérale et ses éléments malchanceux se jettent dans la révolution, puis l'anarchisme et le nihilisme. C'est une conséquence du manque d'éducation, de la rancune et surtout de l'indiscipline. *Le mal de l'indiscipline ronge maintenant la bourgeoisie.*

Une partie des intellectuels s'associe à l'élite des grandes familles et renforce la classe dirigeante qui va ensuite parler au nom de la Russie, en supposant que le peuple la suit! L'autre, moins heureuse, mais très obstinée, s'allie à la masse inconsciente du « second peuple » et apaise sa rancune en soulevant ce « second » peuple contre le « premier ». Etant donné que l'élite soutient l'Etat et stimule le progrès sous toutes ses formes, la classe dite « intelliguenzia » hisse le drapeau de la révolte contre l'ordre établi, contre tout nationalisme et contre la famille, et propage l'idée du partage démagogique des terres.

Les souverains du XIXe siècle sont de vrais souverains de l'époque. Ils se montrent indécis et désorientés par le choc du libéralisme démocratique et de l'idée de l'absolutisme salutaire et n'ont point la force nécessaire pour maîtriser le courant.

Au XXe siècle le tableau change de nouveau de ton. La pyramide de Pierre est maintenant renversée. Elle ne peut être stable. Les 160 millions qui composent la masse inculte montent à la surface. Ces gens ne vont tenir compte de rien. Les grandes idées ne sont pas pour eux. Ils ne savent qu'en faire. L'écume slavo-byzantine est une fois de plus en ébullition. *Le centre de l'indiscipline s'est déplacé. L'indiscipline s'est emparée de la base.* Les intellectuels malchanceux dont le type est si bien décrit par Tourguéneff et Dostoïevsky travaillent à soulever la masse. Mais ils voient déjà qu'ils ont mal agi et que les macabres prévisions de Pouchkine se réalisent. Trop tard pour y parer! Lors de la guerre civile, ces

intellectuels inachevés forment le contingent principal des régiments de volontaires et périssent sans rien pouvoir sauver.

La pyramide croule.

Les 10 à 15 millions d'hommes qui représentent l'élite paient de leur vie l'erreur des dirigeants. Les 160 millions viennent au pouvoir. Ils ne veulent rien savoir de la « Russie ». Ce nom est aboli.

Le génie slave, formidable agent créateur lorsqu'il provient d'un mélange de sang (Pouchkine, Lermontoff et d'autres), prouve qu'il est avant tout destructeur et donne la mesure de son aveuglement.

Notons surtout que le peuple, en 1917, n'a pas détruit « son pays ». Il a mis en miettes ce qui n'avait aucune valeur pour lui. Il a fait ce qu'un sauvage est capable de faire dans un magasin de cristaux ou dans une librairie. Le christianisme et la civilisation avaient imposé certains cadres. En revenant à la liberté des siècles où il était nomade, le peuple a brisé ces liens.

L'Europe se demande souvent comment le bolchévisme a pu résister à l'assaut de la civilisation. On remarque non sans raison que deux défaites comme celles de 1941 auraient suffi pour mettre en fuite une armée impériale, tandis que les armées bolchévistes tiennent. Est-ce par discipline ? Par bravoure ? Par bestialité artificiellement cultivée derrière les « murailles » ?

Le choix est pénible.

Peut-être ne s'agit-il que d'une solidarité de fourmilière . . .

Les fourmis sont braves. Le peuple d'une fourmilière combat jusqu'au dernier représentant de la race, qui continue à mordre. C'est parce qu'il n'a aucune vue d'ensemble, manque de nerfs et ne connaît que l'intérêt immédiat. Dans ce sens, la fourmi a plus d'endurance que l'éléphant. Arme redoutable des anciens, l'éléphant est sensible aux chocs. On peut le mettre en fuite, tandis que les fourmis ne connaissent pas la peur.

Le tsarisme, avec ses idées de libéralisme éclairé et de morale, n'a pas été capable de créer une armée stable en partant de l'élément slave de Russie. La morale, mécomprise par la masse, sape toujours la discipline. Le bolchévisme l'a saisi. Ayant commencé par élever autour du pays des murailles infranchissables, il cultiva « la fourmi ». En attendant que la fourmi ait achevé de se « former », il enrôla des Chinois et des Lettons. Le bolchévisme ne s'est pas montré sentimental et a pris le bâton « par le bon bout ».

Au moment où de grands mouvements s'amorcent en Europe, la Russie retombe à l'époque de Byzance et des Scythes nomades. Cette chute — est un savant calcul. Sans elle, comment gouverner les 160 millions en débandade après que les 15 millions d'intellectuels sont anéantis!

L'âme des 160 millions de Russes qui forment la base — est un grand mystère pour l'Europe. C'est le célèbre mystère de l'âme slave! Son charme.

Le peuple qui sort à peine de son âge épique ne connaît que deux formes d'existence enviée: celle du moine ermite et celle du bandit. Tous les deux protestent contre la discipline de l'Etat. L'un va vers le ciel, l'autre vers l'enfer. Et dans chaque bon Russe de sang non-mélangé il y a les deux natures. Il vous reçoit avec une humilité de moine, vous invite à prendre part à son repas, prie avec vous et . . . parfois vous assassine ensuite comme l'aurait fait Stenka

Razin. Ou il vous accueille comme un rude bandit et s'abîme subitement dans des confessions aux égarements chinois . . .

Il ne sait pas encore qu'il faut construire pour le lendemain. Il détruit simplement pour vivre aujourd'hui.

Comme Stenka Razin, le héros de ses ballades.

L'école du moyen âge manque à ce peuple.

3

En quoi donc le moyen âge a-t-il été si important que l'absence de sa leçon ait pu devenir fatale à un grand pays ?

Le mérite du moyen âge a peut-être été de préparer la femme au rôle qu'elle doit jouer dans la collectivité moderne. Il a découvert le rôle de la femme dans la vie sociale, du moins son meilleur rôle, le rôle indispensable au progrès de l'humanité. Bien entendu, ce rôle a, peut-être, seulement été « retrouvé », car il avait été indiqué dès l'origine des temps et puis oublié, mais ceci ne diminue pas la valeur de la « découverte ».

Au moyen âge, la femme a un rôle bien marqué et l'évolution ne peut plus se passer d'elle. Sans elle, une grande mission resterait inaccomplie. La création redeviendrait incomplète. Il y aurait du vide dans l'histoire.

Au moyen âge la femme sort de sa retraite. Son apparition constitue une étape de la civilisation. Les nuages se dispersent. La femme possède des droits reconnus. D'autre part, elle donne un grand essor à toutes les formes de la vie, surtout à ce qu'il y a de romantique dans la chevalerie, aux premières manifestations des arts et à la poésie. Elle inspire de l'audace aux croisés. Elle préside aux tournois et c'est pour elle que les salles des farouches châteaux prennent un aspect moins rude et que les trouvères chantent.

A l'époque du réveil intellectuel, ce rôle prend des formes plus nettes et la position de la femme se raffermit. On tient compte de son amour d'une vie bien réglée, de son attachement au foyer. Elle représente la tradition. Si le chef de famille fournit le cadre de la vie, la femme donne à cette vie une ampleur encore inconnue, un contenu moral, un charme, une harmonie. La recherche de l'harmonie est un trait particulièrement typique de ce temps. En Europe occidentale, la femme et l'harmonie du ménage sont deux conceptions inséparables. Et dès que la vie de la classe bourgeoise se cristallise, l'habitant des villes commence à se créer les mêmes conditions de vie que le chevalier et le baron. Plus tard, l'amour de l'harmonie réchauffe aussi la maison du villageois.

A ce point de vue et d'après le rôle que la femme joue chez divers peuples, une certaine distinction peut être établie entre les nations.

En Chine, par exemple, la femme n'a jamais eu d'importance sociale. Le progrès du pays s'est arrêté au niveau des générations antiques, un peu oubliées même, qui avaient immortalisé le type de la Chinoise idéale. La femme, comme élement vital du progrès, fait défaut. La nature qui ne supporte que difficilement de tels « vides » a fait que nombre de Chinois ont un aspect et un caractère de femme. La science connaît une telle transformation dans le monde des insectes.

Dans les pays orientaux, la femme est une personne subordonnée, souvent une perle de harem, rien de moins et rien de plus. Ces pays se perdent dans la

paresse et l'imagination. Tous les peuples d'Orient aiment les contes plus que la vie. Leur progrès s'est arrêté à l'âge de Mahomet. La femme n'a eu jusqu'à notre époque qu'un rôle de pensionnaire de harem. Les danses, les rêveries, les douceurs parfumées et le narghilé, — c'est là tout son horizon. Et de nouveau le grand contenu manque à la forme. Point de développement. La nature qui aime le progrès normal ne sait que faire d'une société semblable et se lance dans des remplacements artificiels . . .

Par lui-même, l'oriental est brave, héroïque même. Il a toujours été bon pirate. Mais quand le pirate revenait à son repaire, il s'endormait dans la paresse, autre forme de son paradis. La femme n'animait pas sa vie.

Le rôle de la femme est encore souligné par le fait que toutes les entreprises audacieuses de l'histoire sont accomplies par des hommes sans femme. De nos jours aussi. La femme est capable de compromettre toute entreprise hasardeuse, parce qu'elle apporte dans le mouvement un élément d'arrêt. Elle est la promotrice de la civilisation et la civilisation a besoin de bases tranquilles et stables. Les femmes au type masculin, parfois nombreuses, ont, pour ainsi dire, changé de profession et très souvent elles changent d'aspect. L'exception ne fait que confirmer la règle et Jeanne d'Arc, qui, pour le succès de son œuvre, s'habille en homme, la confirme également. Pour inspirer l'idée du mouvement, elle se fait homme. Une intention frappante et un bon calcul instinctif.

Dans le cas de la Russie, on constate avec regret une analogie avec les peuples d'Orient. Ce n'est que parmi les 15 millions du « premier » peuple d'intellectuels que la femme a reçu sa vraie place. Et c'est grâce à ces 15 millions que la Russie a existé! Dès que la classe intellectuelle a été anéantie, il n'y a eu sur l'immense territoire de la Russie qu'un peuple inculte où la femme n'a jamais joué de rôle. Comme résultat, — un rapide recul vers l'Orient.

Depuis des siècles rien ne peut faire avancer ce peuple dans la voie de la civilisation. Les mesures d'éducation publique ont toujours tardé, se sont montrées inopérantes. L'âme du peuple a évolué dans un cercle clos. Elle s'est donné un double idéal de moine et de bandit, — les deux aristocrates des peuples de bas niveau. Une autre forme du pirate et du contemplateur d'Extrême-Orient! Le moine qui vit presque de rien et le bandit qui anéantit ce que les autres produisent. Au-dessus d'eux — aucun pouvoir! Sauf le mystère de la Divinité et les incertitudes captivantes de la vie aventureuse.

Voilà pourquoi le bolchévisme, à son origine une doctrine occidentale, ne pouvait trouver de meilleur sol qu'en Russie slave.

Et puisque la classe intellectuelle n'existe plus, et tant qu'elle ne s'est pas reconstitué, tout espoir est téméraire de refaire la Russie sur n'importe quelle base d'ancien nationalisme créateur.

Il est tout aussi difficile de faire l'éducation de l'énorme peuple rêveur slave que d'apprivoiser les célèbres dragons trapus de l'ancienne Chine qui montrent des dents très longues et des langues recourbées.

Dans les yeux de ces dragons au charme étrange et attrayant, on voit se refléter des âges de pensée orientale, — pensée peut-être poétique, mais sûrement pleine de mystères.

Prince PIERRE GALITZIN

La presse et les revues

Commémorations

TOUTE une série de réminiscences ayant trait à l'année passée sont inséparables de la Semaine Sainte qui coïncide, cette année, avec un printemps tardif. L'anniversaire de la mort de Paul Teleki vint se placer au milieu de la Semaine Sainte, tout comme ce matin fatidique de début d'Avril de l'an passé où la radio lançait, pour la première fois, la nouvelle tragique que le président du Conseil de Hongrie s'était donné la mort.

On ne saurait exiger d'une année qu'elle offre aux survivants les perspectives des distances historiques et indique la place du défunt parmi les héros de la nation. Toutefois, on dirait que pour ce qui est du sort tragique de Paul Teleki, le temps, s'écoulant rapidement et riche en événements extraordinaires, fasse une exception que confirme, pour ainsi dire, toute la communauté hongroise. Aujourd'hui que personne n'est plus lié par les égards dûs au chef d'Etat dirigeant, au président du Conseil, et que c'est déjà son deuxième successeur qui réside au palais Sándor sur lequel flottent des souvenirs historiques, la figure du comte Paul Teleki s'approfondit de plus en plus et prend un relief historique. En tant qu'homme d'Etat, vivant, pratique, « militant », il manquait de laconisme quand il s'agissait d'exposer ses vues, et ses discours ne se distinguaient pas par la concision lapidaire des orateurs nés.

Il arrivait à ses contemporains de ne pas voir clair dans les mille facettes de ses conceptions et la richesse de ses avis auxquels se mêlaient toujours les points de vue scientifiques du professeur versé dans toutes les sciences. Pesé sur la balance d'une année, tout cela devient aujourd'hui admirablement simple et clair. En vérité, Paul Teleki fut le précepteur de la nation, comme il se plaisait à s'appeler; ses opinions, ses manifestations et les formes de ces manifestations prennent aujourd'hui — avec le recul de la mort — un aspect uni et révèlent plus clairement que quoi que ce soit sa conception d'homme d'Etat tendant au développement des valeurs hongroises pour le bien de toute l'humanité.

C'était un homme cultivé, un homme singulier, sociable et solitaire à la fois, pratique et abstrait comme le sont en général les grands hommes. Sa personnalité ressemblait à celle de ces grands hommes d'Etat vivant encore à la fin du XVIII^e siècle qui étaient « encyclopédiques » au sens multiple de ce terme; qui ne se permettaient pas de n'être que des « spécialistes ». Une année est trop courte pour que nous puissions dessiner dès à présent son portrait dans les chrestomathies historiques. Toutefois, le parallèle qui associe le nom de Paul Teleki à celui d'Etienne Széchenyi, parallèle surgissant si souvent, en partie en allusion à leur tragédie commune, mais avec une persistance qui permet d'entrevoir qu'un jour il désignera la place historique digne de la personnalité de Paul Teleki, ce parallèle, dis-je, est très caractéristique de son rôle et de son sort.

L'anniversaire de la mort est tombé dans la toute première période du ministère de M. Nicolas Kállay, et au milieu du tourbillon des événements, l'opinion publique a célébré la mémoire de Paul Teleki par une commémoration silencieuse. Les membres du gouvernement se sont rendus devant son tombeau et les quotidiens, en ce matin de début d'Avril, ont consacré leur première page à son souvenir. Cependant, nous devons peut-être la commémoration la plus intéressante et la plus profonde à son successeur immédiat, M. Ladislas Bárdossy, qui a envoyé

de son lit de malade son étude, dont un publiciste hongrois rend compte dans l'un des grands quotidiens.

Prenant comme point de départ le parallèle établi par M. Ladislas Bárdossy entre le comte Széchenyi et le comte Teleki, il continue en ces termes:

> Ce n'est encore que le premier anniversaire de sa mort de martyr, et néanmoins nos regards parcourent cette distance de temps qui nous en sépare comme si elle était immense ... Dans le laps de temps d'une année, l'histoire hongroise a franchi des distances que des générations entières ne traversent pas en d'autres temps ... Teleki avec son naturel typiquement hongrois et sa constitution d'âme orientale mesurait le temps en siècles, considérant les petites stations de la vie individuelle sous la large perspective de l'existence nationale éternelle. Que de fois n'a-t-il insisté sur le caractère relatif du temps et sur le fait que le sort des nations désignées par la Providence pour une existence éternelle est soumis à des lois plus puissantes et plus profondes que ne le seraient celles de la mode éphémère ... C'est de cette conception, orientale par excellence, du temps que procèdent les deux forces motrices de la politique de Paul Teleki : l'attachement fanatique au passé historique et au milieu historique, la compréhension des lois du passé et du point géographique et leur application à la politique pratique ... Sur la base de cette conception, il se considérait comme plus qu'un chef de gouvernement. Il se considerait comme un prêtre de la nation, gardien de valeurs éternelles, pour lequel le Parlement n'était pas une arène de partis qui se combattaient, mais le temple de la nation sur l'autel duquel le missel est le *Corpus Juris* contenant non seulement les devoirs, mais également les droits des citoyens ... Il mourut comme un prêtre martyr devant l'autel. Ce fut sa fidélité à sa croyance et à sa conviction qui l'emporta, car il avait le sentiment que par sa mort il pouvait rendre un plus grand service à sa nation que par sa vie. Voici une année qu'il repose dans la terre hongroise, dont il a si bien connu les profondeurs, la constitution intérieure et la face extérieure comme savant, et qu'il a si mortellement aimée comme Hongrois indissolublement lié au paysage magyar. Si loin que paraisse de nous tout ce qui nous est arrivé il y a une année, la figure morale de Paul Teleki s'est agrandie en nous en revêtant des proportions gigantesques ... Les traits de la tragédie sanglante se distinguent encore nettement sur le visage de Teleki et ces traits, maintenant encore, plongent dans la douleur le cœur du peuple hongrois ...[1]

Savant de renommée mondiale, il considéra comme président du Conseil l'éducation de la nation, comme le plus beau de ses devoirs. L'éducation de la jeunesse surtout, qui incarnait à ses yeux l'avenir ... Son érudition scientifique lui permit d'embrasser de son regard non seulement les grands problèmes de la nation à laquelle il sacrifia toute sa force, voire même sa vie, mais également toutes les questions du continent européen et de la civilisation deux fois millénaire de ce continent ... En lui, la nation perdit l'un de ses meilleurs fils à un moment où il n'aurait pas fallu qu'elle eût à se passer de son fils le plus excellent. Pour caractériser sa grandeur d'âme, on ne saurait mieux faire que de citer l'excellent philosophe de l'histoire du siècle passé, Jacques Burckhardt:

> Grandeur d'âme qui se révèle par le renoncement fait en faveur des forces morales, par la modération spontanée de soi-même, procédant non pas seulement de la sagesse, mais encore de la bonté ... Nous évoquons, endeuillés, son souvenir et espérons que son enseignement et son exemple auront servi au bien de la nation ... Nous pensons qu'une nation ne peut disparaître de la scène de l'histoire que quand elle est déjà incapable de produire des chefs qualifiés, quand elle a gaspillé les valeurs léguées à elle par les s.ècles, et perdu la foi en elle-même ...[2]

En mémoire du Voyageur

Le monde scientifique hongrois, mais également l'opinion publique se sont arrêtés un instant avec émotion pour commémorer le souvenir d'un grand Hongrois, savant et voyageur singulier qui, voici cent ans, ferma ses yeux à tout jamais

[1] Georges Parragi, *Magyar Nemzet*, 3 avril. — [2] *Pester Lloyd*, 3 avril.

à Darjeeling, dans un des contreforts de l'Himalaya à une altitude de 2000 mètres, devant les portes du Thibet. Alexandre Csoma de Kőrös, dont le souvenir, dans les heures difficiles que connaît la nation, signifie quelque chose de plus qu'une commémoration conventionnelle et d'occasion, fut l'une des personnalités les plus intéressantes de sa race et de son pays au sens strict du terme. Il est né au sein de cette colonie orientale des Hongrois: la race sicule. Ses parents de noble mais très pauvre origine gagnaient leur maigre pain, — puisque leur mince parcelle de terre était loin de suffire à leurs besoins, — en se livrant au transport des produits de l'industrie domestique. En ces temps-là, les chariots sicules tirés par leurs petits chevaux et portant des produits de l'industrie du bois, des eaux minérales et des articles agricoles, parcouraient une partie considérable de l'Europe du sud-est et parvenaient même jusqu'au sud de la Russie. Les parents de Csoma de Kőrös exerçaient cette profession ambulante et le récit de leurs expériences et de leurs aventures a pu largement contribuer à développer chez le jeune garçon la nostalgie de vraies expériences vécues. A la manière des enfants dépourvus de fortune, il fut placé par ses parents au célèbre collège de Nagyenyed en Transylvanie méridionale, en qualité d'élève dit « serviteur », dans les dernières années du XVIII^e siècle. Là, il gagne, à l'aide d'un travail manuel, sa nourriture physique, pour pouvoir s'assurer aussi la nourriture de l'esprit. Son énergie, ses talents extraordinaires ravirent bientôt ses professeurs qui comptaient parmi eux plusieurs grands voyageurs avides de science et aux larges vues, en comparaison surtout des conditions de l'époque. C'est ainsi qu'en particulier le professeur d'histoire encourageait ses élèves à se plonger dans des recherches linguistiques et historiques et à s'efforcer de découvrir la patrie primitive du peuple magyar et les détails inexplorés de l'histoire de ses débuts.

Donnons la parole au compatriote transylvain de Csoma de Kőrös, à l'excellent historien et ancien évêque réformé de Transylvanie:

> . . . Csoma de Kőrös et deux de ses amis avaient fait le vœu de consacrer leur vie aux problèmes de l'exploration de l'Orient mystérieux. Pour les deux autres, la promesse resta une promesse, mais chez Csoma de Kőrös, elle devint le but de sa vie, et il y resta fidèle jusqu'à sa mort. Ayant terminé ses études secondaires, il se rendit à Göttingen où il se voua à des recherches de langues chinoise et arabe, parce qu'il espérait trouver dans ces sources — comme très justement ceci s'est vérifié plus tard, — les indications relatives aux premières périodes de l'histoire des Hongrois et des Huns. En 1818, son itinéraire est déjà arrêté. Il veut pénétrer en Chine du nord par Odessa, Moscou et Irkoutsk. C'est en 1819, au mois de novembre, qu'il quitte Nagyenyed, un bâton à la main et très peu d'argent en poche. Déjà, il a derrière lui sa première jeunesse, il est âgé de 35 ans; c'est un homme au front bombé, aux cheveux rares, aux lèvres d'un dessin net, au nez à l'arc hardi. Une vitalité profonde et une résolution farouche émanent de sa grande et maigre silhouette. Il abandonne les possibilités d'une vie tranquille, la chaleur du foyer familial, le bien-être bourgeois, la chaire de professeur et la réputation facile. Il fait fi de tout cela le cœur léger . . . En raison des conditions troublées, il n'a pu réaliser son programme primitif; néanmoins, l'histoire de ses voyages aura toujours été l'un des monuments les plus saillants de la force de volonté de la race humaine. En s'écartant de son itinéraire primitif, il atteint Mossoul via Egypte, Chypre et l'Asie Mineure, franchit le Tigre et atteint ainsi Bagdad et Téhéran où il apprend le perse. Après Bokhara, il vient à Khaboul. C'est là que son sort se décide — d'Afghanistan il n'avait qu'une seule voie praticable, celle qui menait aux Indes. C'est ainsi qu'il atteint Lahore d'où il parvient à Cachemire, puis à Leh de Ladakh. Sa nostalgie le pousse vers la Mongolie et le mystérieux Thibet. Cependant, les préparatifs demandent deux décades entières qu'il passe dans des couvents de Lamas dans la région limitrophe du Thibet, à l'exception des cinq années de 1831 à 1836 pendant lesquelles il est bibliothécaire de la société asiatique de Calcutta. Un voyageur anglais attire son attention sur la langue thibétaine. A partir de ce moment, il voue tout son temps

à la langue et aux dialectes thibétains. Dans les couvents, il apprend le vieux thibétain littéraire et nourrit l'espoir de pouvoir lire en cette langue, dans la bibliothèque mystérieuse du dalai-lama, les ouvrages jetant des lumières sur les origines des Magyars qui préoccupaient tellement son esprit. De même, il espérait que cette langue allait lui ouvrir la voie vers Lhassa où l'homme blanc est encore à peine parvenu. Depuis, les recherches ont confirmé l'instinct admirable de Csoma, — en effet le matériel des lamaseries contient les sources les plus importantes concernant l'histoire des Huns. Durant de longues années, il déploie une activité de pionnier dans la philologie thibétaine, étendant ses recherches également à la littérature et à l'histoire de la religion du Thibet. En outre, il se lie d'une amitié chaleureuse avec de hauts pontifes lamas qui l'aident dans ses études. C'est en 1834 qu'il publie, à Calcutta, son dictionnaire thibétain-anglais, qui lui a valu une célébrité mondiale, ainsi que sa grammaire thibétaine. Pendant un certain temps, il s'est consacré à l'étude de langues hindoues sans perdre de vue un seul instant son but : parvenir par Lhassa au premier habitat des Hongrois recouvert des brumes du temps. Il avait 58 ans quand enfin tous les espoirs et toutes les promesses d'atteindre en réalité l'intérieur du Thibet semblaient se réaliser. C'est sur cette route qu'il fut frappé par la mort. Sa grandeur et son importance ont été entièrement comprises non seulement par les Anglais, mais par le peuple thibétain du pays même, et surtout par les habitants des couvents. Pour pouvoir vivre conformément à son but, Csoma avait adopté complètement la manière de vivre des prêtres lamas. En hiver, il habitait et poursuivait ses études dans des couvents non chauffés, sa nourriture était des plus simples et des plus maigres. En raison de sa modestie et de son ascétisme, le peuple le vénérait comme un saint et la mémoire du grand prêtre étranger survit aujourd'hui encore parmi les bouddhistes de là-bas... Sur les cimes de l'Himalaya, le vent a dispersé une poignée de cendres humaines — l'esprit d'un homme hongrois surmontant tout obstacle prouve que le monde entier est ouvert aux forts et aux justes...[1]

« Autour de lui, c'est le mystère — écrit en le commémorant un de nos remarquables écrivains — et parfois j'ai le sentiment que la littérature est débitrice de cette âme. La vie et l'œuvre d'Alexandre Csoma de Kőrös seraient une excellente occasion de faire connaître à la jeunesse d'aujourd'hui l'œuvre silencieuse, tenace, héroïque d'un grand fils du pays. Je pense que précisément cette vie pourrait être un grand exemple pour la jeunesse actuelle, exemple et témoignage du fait que la véritable grandeur d'homme, le véritable patriotisme et humanisme ne sont jamais un rôle, mais toujours un service. Nous entrevoyons vaguement sa grande et sèche silhouette dans les distances du temps et de l'espace. On dirait que le noble exemple de sa vie se perd derrière le voile de brume du monde légendaire du Thibet. Les savants se sont efforcés de rendre à sa mémoire l'hommage d'études objectives, mais la littérature a gardé le silence. Et pourtant, l'importance et la personnalité de Csoma de Kőrös sont extraordinaires non seulement du point de vue scientifique mais encore sous les rapports humains. En temps de crise, le sens suprême de la littérature réside dans l'éducation; or, pourrait-on trouver exemple humain plus éducatif que celui de ce savant hongrois qui, il y a plus de cent ans, fit le sacrifice de sa vie à la grande œuvre du progrès humain?

A la cause du progrès humain et à la cause du magyarisme qui sont toujours les mêmes. En effet, ce n'est pas en jouant à tout prix au patriote que l'artiste, l'écrivain, le savant servent le mieux la cause de leur patrie. Le bon patriote est toujours en même temps un bon fils de l'humanité, le bon Hongrois est toujours solidaire de la cause commune dont le sens est le sort et la civilisation de l'humanité. Peut-on concevoir image plus touchante que ce grand et maigre Sicule qui, il y a 130 ans, vivant dans une pauvreté incroyable, quitte son pays parce qu'une voix l'attire vers l'Orient, parce qu'il veut chercher le pays d'origine des Magyars, retrouver l'ancienne langue hongroise quelque part en Asie.

[1] Alexandre Makkai, *Pester Lloyd*, 12 avril.

Hongrois fanatique, il se déclare toujours Hongrois et Sicule dans le lointain étranger. Il est Hongrois, donc gentilhomme, incapable d'accepter l'aumône de personne; même pour atteindre les buts qu'il s'est proposé, il ne supporte pas que des particuliers l'aident, car s'il estime pouvoir s'acquitter par son travail de l'appui provenant de fonds publics, il ne saurait jamais être l'obligé d'un particulier. Quand l'Académie hongroise des Sciences organise une collecte en sa faveur, et qu'on lui fait parvenir l'argent à Calcutta, il le retourne et en constitue une fondation pour des buts scientifiques hongrois. Sa vie durant, il est pauvre comme les lamas avec lesquels il travaille dans les couvents du Thibet. Sans feu, dans une misère inimaginable pour des Européens, il grelotte dans les cellules des lamaseries de la Cime du Monde, les doigts engourdis il note 40.000 mots thibétains; sans compagnon, ni ami, ni femme, sans écho, il vit dans ce monde étrange. Il entend une voix qui l'appelle en Orient. Ce garçon sicule veut connaître l'origine des Hongrois dans le monde et vit dans le Thibet parmi des Anglais et des Mongoles comme s'il voulait symboliser la solitude de sa race dans ce monde. Il cherche quelque chose. Les traces du mythe sont vite effacées par la réalité, il ne retrouve pas les traces de la langue ancestrale des Hongrois, cependant son âme forte, disciplinée, se tourne vers la réalité: il écrit le premier dictionnaire complet du thibétain dont l'importance, du point de vue du monde cultivé, est inappréciable. Pas de monde plus fermé que celui du Thibet; or, Csoma de Kőrös pénètre dans ce monde. Son abnégation, sa modestie, son héroïque sacrifice de soi-même, sa capacité de travail, sa conscience et son exactitude de savant sont autant de qualités qui le prédestinent pour être le modèle du jeune homme hongrois. Ce grand Hongrois vit et travaille avec la suprême ambition des grands actes humains... Lorsque le voyageur fut terrassé par la malaria, les derniers jours de sa vie, il parla des buts primitifs de sa route, des Huns, des premiers Magyars, les lèvres gercées par la fièvre, la parole saccadée, en plein délire. Son lit de mort était entouré d'Anglais qui l'écoutaient émus, sans le comprendre. De quoi parle une âme balbutiante au pied des montagnes du Thibet, à une distance de milliers de kilomètres de sa patrie? Il dit les mots suprêmes, il parle de sa patrie et de sa nation... C'est ainsi que sa figure solitaire erre dans notre mémoire. Un homme part d'Europe pour retrouver dans le monde les origines de son peuple parce qu'il sent ses frères solitaires et abandonnés. Dans la perspective d'un siècle, cette vie objective commence à scintiller à la lueur de la légende. Et d'autres, ses compagnons de recherches, qui sont partis à leur tour pour chercher, par la parole, par l'acte, la place véritable des Magyars en Europe, savent combien ce voyage et cette recherche éternels entre l'Orient et l'Occident, cette tâche et ce rôle toujours le même, cette légende sont authentiquement hongrois.[1]

Politique culturelle hongroise

Un discours très intéressant a été prononcé par M. Valentin Hóman, ministre des Cultes et de l'Instruction Publique sur les devoirs et les buts de la politique culturelle hongroise.

> Vu avec des yeux d'historien, a-t-il exposé, il faut chercher la particularité la plus caractéristique de la vie spirituelle de notre époque dans le manque d'idéologie et d'esprit public formant une unité. En effet, on assiste depuis peut-être un siècle à la lutte d'idées et de courants contraires, d'idéologies et de conceptions pratiques, au combat de tendances opposées dans le domaine tant politique que littéraire ou économique. Cette lutte se poursuit autour de nous, mais

[1] Alexandre Márai, *Pesti Hirlap*, 5 avril. — Voir en outre l'article publié dans la NRH 1935. I. 495.

aussi en nous... L'optimisme sain de la conception éthique de la vie a été supplanté par le pessimisme du doute ou par un illusionnisme qui ne tient pas compte des réalités. La vie publique est sapée par une hypercritique et un scepticisme qui s'étendent même à l'activité de nos plus grands hommes. De l'autre côté, ce sont les louanges démesurées, la confiance en soi-même mal fondée et une foi chimérique attendant tout de miracles qui célèbrent leur triomphe. Le développement de la conscience et de la confiance en soi-même nationales est entravé d'une part par une suffisance maladive et le manque absolu de l'autocritique et d'autre part par l'esprit criminel du mépris de soi-même. L'humanité se trouve être emportée par le courant d'une crise des sentiments et d'un chaos de l'entendement, danger que nous-mêmes n'avons pu éviter... Je rappelle dans cet ordre d'idées l'action de ceux qui se considèrent comme des Hongrois brevetés et qui, en se prévalant de leur magyarisme supérieur, font des distinctions entre les diverses couches de la société hongroise selon les origines, en distinguant les Hongrois bien nés des Hongrois de naissance populaire, les Hongrois autochtones des assimilés, les purs-sangs des sangs mixtes... Ces gens ne reconnaîtront jamais le fait que le mot « hongrois » n'a pas de comparatif : on est Hongrois selon son sang, son âme, sa moralité et ses actes ou on ne l'est pas. Il n'existe pas de Hongrois inférieurs et supérieurs, mais seulement des Hongrois et des non Hongrois. La qualité magyare est une affaire de sang, d'âme, de sentiment, de conscience, de foi et d'actes, de tout cela ensemble. Telle est la définition que nous donnons à la race hongroise, au peuple et à la nation...[1]

Cette idée relevant de la philosophie de l'histoire est reprise dans un sens profond et riche en suggestions par le cardinal-primat, dans le discours qu'il a prononcé en sa qualité de président de la société St. Etienne.

...La doctrine de l'égalité absolue est fausse : l'évaluation des hommes et des nations n'est possible que selon les mesures dignes de crédit. Ces mesures ne peuvent être fournies que par Dieu. La valeur de chaque homme et de chaque nation dépend de sa valeur devant Dieu. Donc, nous devons apprécier les gens et les nations selon qu'ils sont bons — au-dessus de leur valeur de base — et selon qu'ils répondent aux lois divines... L'âme des nations subit de nos jours l'influence de divers courants. Cependant, étant donné que chaque nation a sa personnalité propre, tous les courants ne conviennent pas à chaque nation. Ce qui est salutaire pour les unes, ne l'est peut-être pas pour les autres. Les nations ne doivent adopter de leur propre chef que ce qui leur convient; les diverses idées et les divers systèmes, comme les chefs de ceux-ci l'ont déclaré eux-mêmes, ne sont pas des articles d'exportation et leur extension à d'autres nations n'est pas désirable dans tous les cas. Il est évident que les chefs en question eux-mêmes n'y ont pas songé. D'ailleurs, la Hongrie n'a pas besoin de pareille adoption d'idées : pour notre part, nous avons depuis mille ans les institutions stéphaniennes de notre vie...[2]

[1] Valentin Hóman, *Nemzeti Ujság*, 29 mars. — [2] Justin Serédi, *Jelenkor*, 1 avril.

PARMI LES LIVRES

ROLAND ÉRDY, jeune historien d'art hongrois, vient d'obtenir une bourse qui lui permet de faire un voyage en Lombardie. Il est plein d'ambitions scientifiques et désire le succès. Le titre de chargé de cours, une chaire à l'université — des chances merveilleuses semblent s'offrir à lui au bout d'un chemin régulier, et il avance vers le but, comme le ferait le voyageur d'un funiculaire qui sait qu'il monte vers une carrière déterminée, au cours d'une ascension continue, franchissant des centaines et des milliers de mètres, pour arriver enfin au sommet, et même au-dessus des sommets, où il se reposera et promènera son regard autour de lui, dominant le monde. Mais, soudain, le tout s'arrête, le câble métallique fait crac, le fonctionnement régulier des crémaillères cesse; le voyageur paisible est contraint de descendre et de chercher, tout seul, son chemin, dans la forêt rocheuse inconnue. Va-t-il s'égarer? Va-t-il tomber dans le vide? Ou bien parviendra-t-il au sommet? C'est là l'épreuve à laquelle sont soumis son endurance, sa force, ses nerfs. Roland Érdy fait la connaissance d'une jeune fille admirable et, par elle, connaît l'aventure qui lui fait quitter la route qu'il devait primitivement suivre. Dans le château inconnu d'un grand seigneur inconnu, un trésor s'offre à ses yeux, sous forme de tableaux inconnus. Ambrogio Predis, modeste peintre de l'école de Léonard, se révèle ici à lui comme un génie indépendant. Sept tableaux dont tout le monde ignore l'existence, signés et d'une authenticité indubitable, se dressent, tout à coup, devant ses yeux et s'emparent de lui avec une force irrésistible. Il est de son devoir de savant de douter mais le miracle est tellement captivant qu'il ne lui reste qu'à y croire et à se mettre à son service. Des fils mystiques enlacent l'âme du jeune savant au point que son enthousiasme fait taire sa critique. Magicien et maître de ce théâtre de marionnettes, le châtelain dirige les fils d'une main sûre: un spectacle grandiose se prépare, avec le monde entier comme public et Érdy comme héros principal. S'il joue bien son rôle, sa récompense est la gloire; — qu'il échoue et sa punition sera la damnation éternelle. Le jeune savant est sur le point de se laisser prendre par le vertige, mais la main du guide le rattrape. Son ancien maître a pressenti le danger, se met en route et arrive à temps. Il parle peu mais ses paroles touchent le jeune homme et le dégrisent de sa rêverie; dans un effort suprême, elles le font reculer au bord de l'abîme, et ce n'est plus l'assurance jubilante de celui qui a fait une découverte mais le scepticisme modéré du chercheur qui présentera au public les sept tableaux de Predis, en déclarant que si leur beauté est indiscutable, leur authenticité est douteuse et le problème de leur origine loin encore d'être résolu. Puis, Érdy prend la main de l'admirable jeune fille et l'arrache aux visions de la morphine et de la suggestion, pour l'emmener chez lui, au pays de l'honnête bonheur.

Les qualités d'écrivain de M. Passuth sont telles que nous le suivons avec un intérêt palpitant à travers le dédale de ce roman dont les chemins sinueux

tournent autour des sept tableaux de Predis. Ceux-ci sont-ils originaux? Sont-ils des faux de génie? Ou plutôt les œuvres de quelque maître de l'époque? Nous voyons les nuances des tableaux, nous sentons l'effet de la magie du sorcier, nous nous débattons au milieu des doutes de l'incertitude; le problème ne cesse d'être présent sans que, jusqu'au bout, nous parvenions à le résoudre.[1] *(c. g.)*

DANS LA SÉRIE « Le Trésor des littératures européennes » *(Az európai irodalom kincsesháza)* on salue avec un plaisir tout particulier une belle anthologie de la littérature italienne, due à la compétence et aux soins dévoués de M. Paul Ruzicska. Ce volume d'environ 360 pages rendra un service d'autant plus signalé au public hongrois que, depuis des dizaines d'années, on souffrait de l'extrême rareté de bonnes traductions d'œuvres italiennes; maints grands classiques — sauf Dante, bien entendu, dont on possède la traduction magistrale de Michel Babits — semblaient définitivement perdus pour la culture littéraire des jeunes générations hongroises qui ne pouvaient plus se contenter des versions si peu poétiques du siècle passé. La présente anthologie qui embrasse presque toute la littérature italienne, du « *dolce stil nuovo* » aux premiers poètes du XX[e] siècle, et qui, malgré la variété des morceaux choisis, nous surprend — à peu d'exceptions près — par sa fraîcheur juvénile, son élégance et son souffle poétique, est donc un de ces livres nécessaires grâce auquel la connaissance de l'esprit italien ne manquera pas de s'approfondir en Hongrie.

L'Introduction de M. le baron Louis Villani offre une bonne vue d'ensemble de l'évolution littéraire de l'Italie et c'est là un mérite d'autant plus grand que l'histoire de la littérature italienne, qui trouve son apogée — la fameuse triade du Trecento — tout au début pour connaître ensuite une longue série d'époques d'une valeur très inégale, se prête difficilement à des esquisses aussi sommaires. L'auteur a cependant réussi à surmonter toutes les difficultés inhérentes à son sujet et l'on ne pourrait guère mettre en doute ses qualités d'excellent vulgarisateur.

Quant au choix des morceaux qui figurent dans ce recueil, c'est là un problème si épineux et si complexe que chaque lecteur devrait en juger selon son goût et ses préférences personnelles. En tout cas, on regrette vivement l'omission de toute la poésie sicilienne (y compris le fameux poème de Cielo d'Alcamo) et des œuvres mineures du Dante (Convivio, De vulgari eloquentia). Et pourquoi laisser de côté aussi les sonnets pathétiques d'un Savonarola ? D'autres pourront reprocher le manque de spécimens de la prose de Leopardi et de D'Annunzio ou l'absence de tel poète oublié du Novecento . . . Sans nous attarder à ces griefs qu'il serait facile de multiplier, signalons avec satisfaction les quelques passages bien choisis qui, à propos de Tommaso Corosini ou de Vespasiano da Bisticci, se rapportent précisément aux relations intellectuelles italo-hongroises ce qui est un motif de plus pour les sauver de l'oubli.

En ce qui concerne les traductions, elles font preuve non seulement du goût de M. Ruzicska, mais aussi du dévouement avec lequel toute une cohorte de poètes

[1] Ladislas Passuth : Le château de Lombardie. Edition Athenaeum, 1941. 320 pages.

contemporains — avant tout MM. Georges Sárközi, Georges Rónay, Ladislas Bóka et M. François Jankovich — ont mis leur talent au service de l'interprétation de la littérature italienne. Les meilleures traductions nouvelles sont sans contredit celles de M. Sárközi; même quand il a à traduire le second chant de l'épopée du Tasse — dont le premier est connu dans la version d'un Jean Arany — il se tire honorablement de cette redoutable épreuve. L'Arioste, l'autre grand poète épique du Cinquecento, n'a pas eu malheureusement la même chance; la technique, trop négligée, de M. Jankovich n'est guère propre à faire sentir l'élégance exquise de l'original. On salue en revanche avec une pieuse vénération quelques textes tirés des anciens manuscrits religieux hongrois (*Guary-kódex*, etc.) de même que les traductions classiques de Csokonai qui rendent si bien l'élan passionné du style du Tasse ou le ton élégiaque de Métastase. Pour terminer, il convient de remarquer que des poèmes aussi célèbres que l'*Infinito* de Leopardi eussent mérité d'être traduits par un poète authentique qui, certes, eût mieux respecté l'harmonie et la musicalité de ces vers immortels.

La revue bimensuelle *Olasz Szemle (Studi italiani in Ungheria)*, organe officiel de l'Institut Italien de Culture de Budapest, est destinée à combler une lacune depuis longtemps sensible dans les relations intellectuelles italo-hongroises. Son rédacteur en chef, M. Aldo Bizzarri, qui est en même temps le directeur de l'Institut Italien, s'est fixé le double but de renseigner, d'une part, le public hongrois sur le mouvement intellectuel contemporain de l'Italie, et d'offrir, d'autre part, une large publicité non seulement aux conférences faites sous l'égide de l'Institut, mais aussi aux autres études italiennes inédites des savants hongrois. Le premier fascicule de la nouvelle revue, paru au cours du mois de février, permet déjà d'apprécier la profondeur et la variété de ces contributions dues aux meilleurs spécialistes des questions italiennes. M. Valentin *Hóman* ouvre la série des articles par un portrait magistralement tracé de Louis le Grand, M. Tihamér *Fabinyi* traite du renouveau de la procédure civile dans l'Italie d'aujourd'hui, M. Zoltán *Magyary* résume d'une manière limpide la genèse de l'Etat fasciste, M. *Angyal* établit un parallèle entre le droit pénal hongrois et italien, M. Alois *Zambra* fait quelques réflexions sur l'accueil que la littérature italienne a reçu en Hongrie et M. Eugène *Koltay-Kastner* soumet à une analyse serrée la « Vita Nuova » du Dante. Signalons encore l'étude de M. Eméric *Várady* sur quelques voyageurs transylvains en Italie, celle de M. Béla *Entz* sur l'anatomie de Léonard de Vinci, ainsi que l'article de M. le baron Louis *Villani* sur la grande industrie italienne. Quelques problèmes d'urbanisme, notamment la question de savoir dans quelle mesure les plans d'aménagement de Rome peuvent servir de modèle pour les travaux analogues autour du grand amphithéâtre d'Óbuda, sont traités par MM. A. et V. *Olgyay*. Le fascicule est complété par quelques traductions, ainsi que par une très utile revue des livres. A propos de ce premier numéro on ne peut formuler qu'un seul souhait: qu'on apporte le plus grand soin possible à la langue et au style des contributions traduites de l'italien en hongrois. Les quelques lignes, par exemple, qu'on lit sur un ouvrage récent de Bertoni (p. 145) fourmillent de bévues incompréhensibles (*lessicologia* signifie « l'étude du vocabulaire » et non pas « l'emploi des dictionnaires »!). *(l. g.)*

Rédacteur en chef-gérant: JOSEPH BALOGH

NOUVELLE REVUE DE HONGRIE

PRÉSIDENT DU COMITÉ DE RÉDACTION: BARON B. LÁNG

XXXV^e (XI^e) année — V — Juin 1942

Sommaire

I. ETIENNE WEIS	*La période libérale en Hongrie*	373
II. LADISLAS BOLGÁR	*La Croatie dans le nouvel ordre européen*	381
III. JULES KORNIS	*Portraits de savants*	388
IV. C. F. RAMUZ	*Le pain, le vin, le sel*	398
V. KAARLO HILDÉN	*Le Maréchal Mannerheim explorateur*	403
VI. JEAN KÓSA	*L'alliance française de Georges I^er Rákóczi*	409
VII. ÁKOS SZENDREY	*La jeune fille du peuple*	418
VIII. CLAIRE GARAS	*Maîtres français en Hongrie*	426
IX. LOUIS ZILAHY	*Une vie paisible*	433

Hors-texte :

428—429

Chronique du mois

LÉOPOLD BARANYAI	*Tisza*	442
GÉZA BORNEMISZA	*L'industrie hongroise et les Balkans*	448
LADISLAS GÁLDI	*Chronique scientifique*	456
***	*La presse et les revues*	460

Prix de l'abonnement annuel

France: 300 fr., Grande-Bretagne: £ 1, Hongrie: 30 pengő,
Allemagne: 20 RM, Italie: 80 lire, Suisse: 25 fr.

Rédaction et Administration: Budapest, VI., Vilmos cs. út 3. Tél. 426-522

Ont collaboré à ce numéro

ETIENNE WEIS, voir le précédent numéro, ainsi que la notice en tête de l'article de ce mois ✍ *LADISLAS BOLGÁR*, publiciste, spécialiste des questions balkaniques, auteur de l'article intitulé « Tension et détente dans les Balkans » dans le numéro de janvier 1941 de la *NRH* ✍ *JULES KORNIS*, conseiller intime, professeur d'université, ancien sous-secrétaire d'Etat ✍ *C. F. RAMUZ*, dernière oeuvre publiée en hongrois : « Jean Luc persécuté » (Budapest, Révai, 1940.) ✍ *JEAN KÓSA*, historien, collaborateur permanent de notre Revue ✍ *ÁKOS SZENDREY*, ethnographe, son dernier article dans le numéro de mars de notre Revue était intitulé « La noce du mort » ✍ *LÉOPOLD BARANYAI*, conseiller intime, président de la Banque Nationale Hongroise ✍ *GÉZA BORNEMISZA*, ancien ministre de l'Industrie ✍ *LADISLAS GÁLDI*, auteur de nos « Chroniques scientifiques ».

Note de la Rédaction

Les articles publiés dans la NRH *ne représentent pas nécessairement l'opinion de cette revue ou de la* Société de la Nouvelle Revue de Hongrie *et n'engagent en rien leur responsabilité.*

La NRH *ne publie que de l'inédit.*

La rédaction tient à prévenir ses collaborateurs que la limite qu'elle doit s'imposer quant à la longueur des articles publiés par elle est de dix pages ; d'autre part, sauf pour la partie littéraire et les feuilletons, elle n'accepte que des articles entiers et ne publie pas de suites.

La NRH *prie ses collaborateurs de n'envoyer que des manuscrits écrits à la machine. Elle se réserve d'autoriser les publications périodiques de la Hongrie et de l'étranger qui en auront fait la demande à reproduire ou traduire ses articles.*

Tirages à part: Ceux de nos collaborateurs qui habitent en Hongrie sont priés de bien vouloir se mettre directement en rapport avec notre imprimerie, la S. A. Athenaeum, mais de demander au préalable le bon à tirer de notre bureau d'édition. Pour ceux de nos collaborateurs étrangers qui le désireront, ce dernier se chargera des pourparlers avec l'imprimerie.

La période libérale en Hongrie

Par ETIENNE WEIS

Nous avons publié en première page, dans le numéro de mai de notre revue, un article du même auteur intitulé « Le conservatisme en Hongrie » précédé de la notice suivante: « Cet article est le premier d'une série d'études dans lesquelles un excellent observateur de la vie politique hongroise et dont les idées se rapprochent de celle de la « nouvelle Europe » brosse un tableau des grands courants politiques: tels que le libéralisme, le radicalisme, la social-démocratie et les tendances actuelles. »

APRÈS les terribles pertes de sang que coûtèrent au XVI^e^ et au XVII^e^ siècles à la Hongrie les luttes incessantes qu'elle livrait contre la puissance ottomane, tout comme les guerres qu'elle soutenait pour défendre son indépendance, la nation hongroise s'appliqua, au XVIII^e^ siècle, à restaurer et à accroître ses forces vives. A cette époque, tout en affirmant sa conscience nationale, la Hongrie adaptait l'organisation de sa vie publique à la situation effective, aux exigences de la grande puissance des Habsbourg. Il semblait alors que cette période marquât la rupture d'une évolution huit fois séculaire.

Au début du XIX^e^ siècle, comme réaction aux aspirations napoléoniennes, de caractère impérialiste et internationalisant, on assista, dans toute l'Europe, au renouveau du sentiment national. Les jalons de ce redressement furent, en terre allemande, les discours de Fichte à la nation allemande, le mouvement de gymnastes organisé par Jahn, la réforme militaire de Scharnhorst, les mesures prises par Stein et Hardenberg dans le domaine administratif et social; c'est la même réaction qui poussa les insurgés espagnols à expulser Joseph Bonaparte ou qui anima les héros de l'indépendance hellénique. Chez les Hongrois, l'éveil de la conscience nationale s'était manifesté plus tôt déjà. Pendant son règne de dix années, Joseph II (1780—1790) s'efforça plus ouvertement et en usant de moyens plus violents que ne l'avait fait sa mère, Marie-Thérèse qui opérait avec un certain tact, d'absorber la Hongrie dans l'Autriche et d'y assurer la prédominance de la langue allemande. Dès 1790, une forte réaction nationale se produisit en Hongrie, mouvement de fond qui s'affirma en dehors de la remise en vogue du costume national et du renouveau du culte de la langue hongroise, par des tendances visant à réorganiser la vie politique et sociale du pays selon les exigences des temps nouveaux.

Cette réorganisation, cette réforme fut cependant ralentie par le fait que la cour et le gouvernement viennois cessèrent de s'attaquer ouvertement à la Constitution hongroise et renoncèrent à leurs visées antinationales aussi bien qu'aux réformes sociales envisagées par

Joseph II. En revanche, la noblesse hongroise, comme par une sorte de compromis tacite, mit moins d'insistance à réclamer les changements de droit public susceptibles de réaliser l'indépendance hongroise. Parmi les historiens hongrois, c'est Jules Szekfű qui a indiqué avec le plus de netteté les effets néfastes que cette espèce de compromis exerça sur l'évolution de la Hongrie. En effet, à la suite de ce compromis, le régime viennois put librement s'adonner à ses efforts absolutistes, tout en refoulant les intérêts individuels ou collectifs qui cherchaient à s'affirmer. C'est là ce qui se fit sentir surtout à l'époque de la Sainte-Alliance. Mais en même temps, le gouvernement de Vienne, de manière intermittente mais toujours plus accentuée, retournait à sa politique visant à l'oppression du magyarisme. Sous ce rapport, la cour de Vienne alla jusqu'à se servir, contre les Hongrois, des populations slaves qui tournaient leurs regards vers des centres situés en dehors des frontières de la monarchie. Seul, le prince de Metternich s'avisa, et lui-même trop tard, du danger que cette politique comportait pour la monarchie habsbourgeoise, mais il ne fut pas à même de faire prévaloir ses vues en présence des centralistes impénitents et des ministres de sentiments slaves dont l'influence allait croissante.

Donc, aux environs de 1840, ce compromis se trouvait pratiquement enrayé, car la camarilla viennoise fit échouer les efforts entrepris par l'opposition hongroise. Ceux-ci visaient à améliorer la situation des serfs et à activer un regroupement social plus juste, aspirations que Vienne considérait comme contraires à la plate-forme de ce compromis; en outre, le gouvernement de Vienne ne respectait plus même l'apparente indépendance de la Hongrie comme Etat, alors que le respect de l'indépendance hongroise était le second élément constitutif du compromis.

L'opposition hongroise considérait donc que le facteur qui empêchait de libérer l'individu des liens de la féodalité et de déployer librement son individualité, ce facteur était le même qui entravait l'achèvement de l'édifice de l'Etat hongrois. Donc, peu à peu, aux yeux de l'opposition, libéralisme individualiste et patriotisme devinrent des notions identiques. L'opposition — il ne s'agissait pas encore d'un régime parlementaire — constituait la majorité prépondérante de la Chambre Basse et elle avait en mains à peu près tous les corps autonomes du pays, comitats et villes municipales; en plus, à peu près tous les animateurs et artisans du renouveau littéraire hongrois professaient les mêmes idées, de sorte qu'on vit se développer une opinion publique d'après laquelle l'idée nationale hongroise ne pouvait prévaloir qu'en se basant sur le libéralisme.

L'action du parti et du mouvement libéral avait d'autant plus d'influence qu'après un long intervalle il avait retrouvé le contact avec le courant contemporain qui agitait alors les grandes nations de l'Europe occidentale. Par la révolution de juillet, le libéralisme

bourgeois avait pris le pouvoir en France; il en avait été de même en Angleterre, au lendemain de la réforme électorale de 1832. Dans l'Allemagne du Sud, non seulement la littérature, la science et la presse quotidienne professaient le libéralisme, mais les gouvernements de certains Etats du Sud de l'Allemagne étaient également libéraux. C'était alors l'âge héroïque du libéralisme qui, à cette époque, entreprenait la suppression des effets néfastes de la révolution industrielle et, prônant le mot d'ordre de la philanthropie, exhortait les capitalistes à adopter une attitude au fond contraire à leurs intérêts particuliers; il relevait en général le niveau de la vie et, exagérant les possibilités du progrès technique, promettait, plein d'optimisme, le bonheur à chaque individu et à chaque nation, par la voie du libre déploiement de l'individualité. A ce courant d'idées qui prévalait à cette époque dans toute l'Europe s'associèrent les hommes politiques hongrois, y compris même Széchényi dont le programme, tel qu'il s'exprime dans ses écrits et dans ses actes, montre maintes traces de la doctrine individualiste de son temps.

En présence de l'alliance austro-russe, socialement rétrograde, la Hongrie, acquise aux idées de liberté et de progrès social, dut succomber en 1849.

Après 1849, le gouvernement central de Vienne ne se refusa pas à admettre certaines réformes sociales, ne fût-ce que pour aggraver ainsi la situation des propriétaires fonciers hongrois, nationalistes. Fait à peu près unique dans l'histoire universelle, la noblesse hongroise avait, dans un esprit de sacrifice, spontanément et volontairement réalisé l'affranchissement des serfs. Le gouvernement viennois maintint en vigueur cette réforme hongroise. Du reste, un certain doctrinarisme libéral n'était pas tout à fait étranger à ce régime; en principe, il défendait les droits de l'individu et laissait faire l'individualité, sans toutefois l'assister. Mais, en fait, ce même régime appliquait des mesures policières vexatoires qui comportaient l'oppression totale de l'individu, de sorte que, aux yeux des particuliers et des masses, le libéralisme hongrois des années autour de 1840, ainsi que la transformation libérale de 1848 apparaissaient comme un état de choses paradisiaque.

C'est ce qui explique qu'après le compromis de 1867, la politique hongroise ait revêtu, officiellement aussi, un caractère libéral. Après le contrôle tracassier qu'ils avaient subi pendant les années de l'oppression absolutiste, les gens aspiraient à la liberté individuelle, sans tenir compte du fait que, à ce moment-là, le libéralisme politique ne prédominait plus dans toute l'Europe occidentale comme ceci s'était produit une trentaine d'années auparavant, et que plus d'une conséquence du libéralisme économique s'avéraient néfastes. Après 1867, la Hongrie eut des dirigeants qui, en partie, appartenaient à la grande génération réformiste des années autour de 1840 et subissaient l'influence des impressions et expériences de leur jeu-

nesse, en partie, fils de la génération nouvelle et privés d'expérience, imitaient simplement l'exemple de leurs aînés.

Un parti conservateur et un mouvement conservatif ne purent se développer car, — comme nous l'avons déjà rappelé, — au moment des tentatives faites pour régler les rapports entre la Hongrie et Vienne, les conservateurs ayant commis des erreurs de tactique apparaissaient devant l'opinion publique comme des Hongrois dont le sentiment national n'était qu'insuffisamment développé.

Plus tard, quand le parti Deák, de caractère libéral, perdit son crédit gouvernemental et fusionna avec le parti centre-gauche de Coloman Tisza, groupe quelque peu conservatif mais plutôt traditionaliste, on rechercha les éléments capables d'unir les deux partis et d'offrir les possibilités d'une administration durable. En effet, en 1875, au lendemain de la crise bancaire qui sévit dans toute l'Europe et au moment où fut soulevée la question de savoir s'il faudrait résoudre par la force le problème des Balkans, la nécessité d'avoir un gouvernement durable paraissait primer tout autre problème ou intérêt.

La doctrine et la tradition libérales offraient l'élément adhésif cherché. Cette dénomination pouvait contenter non seulement le parti Deák, mais aussi l'opposition qui voyait son prédécesseur immédiat dans l'opposition libérale des années autour de 1840. Vienne non plus n'y trouva rien à redire, espérant que les conceptions libérales relatives aux destins individuels détourneraient l'attention et feraient oublier les écueils survenus dans les relations austro-hongroises; cette tendance fut par ailleurs soutenue et favorisée par le gros capital et par les juifs affirmant de plus en plus leur influence.

Ainsi, à partir de 1875 jusqu'en 1918, la Hongrie traversa une période libérale que l'on peut examiner en étudiant la vie politique, économique et sociale.

De 1875 à 1905, le parti nommé libéral détint la majorité. Après le cabinet extra-parlementaire de Fejérváry qui ne gouverna que pendant un bref laps de temps, en 1906 une coalition prit le pouvoir; le parti majoritaire de la coalition, le parti de l'indépendance, cultivait les traditions libérales des années autour de 1840 avec encore plus de zèle que son prédécesseur; l'autre parti de la coalition, le parti constitutionnel du comte Jules Andrássy était traditionaliste au point de vue social et libéral au point de vue politique. En 1910, le parti de l'action nationale arriva au pouvoir; le programme de ce parti contenait, dans une large mesure, des principes nettement libéraux, et quant à son chef, le comte Etienne Tisza, il fut l'incarnation même du libéralisme politique. Aux environs de 1890, alors qu'en rapport avec l'émigration en Amérique et la situation difficile des petits agriculteurs, on réclamait certaines mesures coërcitives et restrictives relatives à la propriété foncière, Tisza alla même jusqu'à s'y refuser énergiquement, car il ne pouvait admettre l'intervention de l'Etat dans un changement quelconque de la propriété foncière.

Dans ces années, constituer un parti conservateur se révélait impossible; en plus, il était difficile même de critiquer les erreurs qui provenaient de la mise en valeur et du laisser-aller illimités de l'individualisme. Etre antilibéral, passait pour un crime politique et si quelqu'un réclamait l'intervention du pouvoir public dans l'intérêt des faibles, la presse, influencée par le gros capital libéral, le traitait aussitôt de rétrograde, attribut déshonorant.

Dans la vie économique ainsi que dans la réglementation juridique de celle-ci, le libéralisme prévalait également sans aucune limite. La terre qui devait être pourtant la base solide de l'existence même des masses paysannes et de la moyenne noblesse, désormais privée des anciennes redevances, cette terre devint l'objet du commerce libre; quiconque pouvait s'en rendre possesseur et la prendre en fermage, sans aucune restriction. Outre les juifs cupides et versés dans les mystères des opérations financières, les minorités non-hongroises profitèrent également de l'occasion qui s'offrait. L'Etat hongrois et les banques hongroises considéraient l'inauguration d'une politique agraire nationale comme une chose inutile et même déloyale; or, au même moment, les banques roumaines de Transylvanie qui travaillaient avec de l'argent venu de Roumanie, accaparaient en masses les propriétés hongroises pour les membres de leur propre groupe ethnique. Les cadres des anciens corps de métiers se disloquaient; le gros capital développa la grande industrie qui, par ses cartels et son esprit de lucre égoïste, causait de nombreux préjudices aux consommateurs. Fait caractéristique, les agriculteurs qui constituaient la majorité prépondérante de la population, ne purent obtenir de protection douanière agricole que trop tard et encore dans une trop faible mesure.

La politique du taux de l'intérêt ne joua que dans les relations interbancaires; vis-à-vis de ceux qui avaient besoin de crédit, des intérêts fort élevés étaient prélevés à titre de frais accessoires, l'usure ne fut déclarée délit qu'après 1883 et jusqu'à ce moment le taux usuraire ne pouvait être attaqué qu'en procès civil.

Dans la libre concurrence individuelle ce sont, naturellement, les plus faibles qui pâtissent. La période libérale n'appliqua pas une politique sociale satisfaisante pour venir en aide aux faibles et aux masses. Vers la fin du siècle dernier et dans la première décade de notre siècle, se poursuit un exode rural et c'est par centaines de milliers de personne que la population des campagnes émigre, chaque année, en Amérique. L'Etat ne fit que contrôler cette émigration. En fait de politique sociale, il y eut toutefois une réalisation importante, notamment l'organisation de l'assurance ouvrière par laquelle le parti marxiste, de plus en plus fort, cherchait à étendre son influence.

Si l'on considère la vie politique, l'évolution économique et juridique du pays, on peut constater qu'à l'époque du dualisme, la vie de la Hongrie se déroulait sous le signe du libéralisme.

Cependant, à l'opposé de ce qui s'est produit pour l'évolution politique et économique du pays, le libéralisme n'a guère pénétré la vie sociale en Hongrie. Le facteur le plus important du libéralisme européen au XIX^e^ siècle a été l'attitude démocratique de l'individu et de toute la société. Ce démocratisme ne signifie naturellement pas l'égalité mécanique et matérielle; par exemple, le libéralisme anglais a été inauguré par les grands seigneurs whig; en France, le libéralisme de l'époque de Louis Philippe était le régime social de la bourgeoisie aisée et cultivée, contre lequel, à partir de 1832, les prolétaires ont tenté plus d'une révolution armée. Pour ce qui est de la Hongrie, nous avons constaté dans notre premier article que cette époque n'était pas non plus celle du conservatisme, mais que dans la vie individuelle et dans la vie sociale, un traditionalisme fort et profond a prévalu. Ce traditionalisme, pénétrant les diverses couches de la société, les catégories professionnelles et même les différentes régions du pays, fut ce qui empêcha le libéralisme de s'affirmer dans le domaine de la vie sociale, comme il prévalait dans la politique et sous le rapport économique. Au point de vue de la politique, tout le monde était libéral, voire, on rivalisait dans l'affirmation de sa fidélité à ce courant politique. Dans la vie économique régnait la libre concurrence; cependant, nombre de ceux qui dans l'arène politique figuraient en champions du libéralisme étaient, dans leur vie privée, tout autres que libéraux; de même que dans la vie économique, il s'en trouvait qui avaient un sens plus fort pour la communauté. La conséquence en était que, de temps en temps, des ruptures survenaient dans la vie politique et économique.

Lors des changements politiques on vit souvent apparaître des hommes et des groupes qui ne pouvaient pas être tenus pour libéraux. Timidement et non sans indécision, la législation commence à s'occuper de la protection des petites gens; le système des coopératives connaît la prospérité; au début de notre siècle, on recourt aux moyens du socialisme d'Etat pour venir en aide aux populations de la région subcarpathique. D'autre part, des écrivains originairement libéraux, comme Etienne Bernát ou Nicolas Bartha, poussent des cris d'alarme en présence des excès du libéralisme.

La résistance de l'organisme social hongrois à la pénétration libérale fut un des facteurs qui déterminèrent d'abord la chute du libéralisme social, puis, après Trianon, celle du libéralisme politique et économique. Cette chute fut encore déterminée par le rôle des juifs et leur identification avec le libéralisme.

Question délicate, qu'il convient toutefois de discuter avec la gravité qu'elle mérite. La tourner ou la passer sous silence serait aussi inadmissible qu'à propos de n'importe quel autre problème de la vie publique.

Un des malheurs fatals de la Hongrie tient, en premier lieu, à ce qu'elle accueillit au XIX^e^ siècle les incultes masses juives émigrées

de Pologne et de Russie à la suite de pressions diverses. Ce danger apparut même aux hommes politiques de tendance nettement libérale des années autour de 1840 qui réclamaient la fermeture de la frontière du Nord-Est du pays. Le comte Etienne Széchenyi, aussi bien que François Deák et Michel Vörösmarty, le grand poète, a dénoncé le péril que renfermait cette immigration.

En Hongrie, en moins de cent ans, le nombre des juifs devint huit fois plus grand, ce qui ne peut être attribué à l'accroissement naturel, car chez les juifs les classes supérieures sont stériles de sorte qu'elles compensent à peu près la fécondité des couches inférieures. Cet accroissement formidable était donc dû à l'immigration.

L'immigration juive eut lieu en Hongrie pendant les années du libéralisme politique et économique, quand on considérait comme mesure antilibérale non seulement la fermeture des frontières, mais même le contrôle des immigrés. Les juifs, versés dans les questions financières, abusaient de la crédulité des petits agriculteurs et des propriétaires fonciers peu au courant des affaires; par ailleurs, en favorisant les défauts de ces classes et en desservant leurs faiblesses, les juifs soumirent les populations des campagnes à une véritable dépendance économique. L'aversion que les classes dirigeantes hongroises montraient pour les professions pratiques, fit que les juifs devinrent les maîtres absolus des banques et du commerce. Ils envahirent les monopoles d'Etat, surtout les débits de spiritueux; par cette voie et grâce à des transactions commerciales ils firent fortune et, poussés par leurs ambitions sociales excessives, tous les parents juifs s'efforcèrent de faire parvenir leurs enfants à une classe sociale supérieure à la leur. C'est ce qui explique que les juifs évincèrent les chrétiens même des professions libérales. Au début de notre siècle en Hongrie, deux tiers des médecins et la majorité des avocats étaient juifs.

Le libéralisme, synonyme de la libre concurrence, et la réussite en dehors de tout scrupule moral devinrent, pour les juifs, un élément vital et ils les proclamèrent, en plus, comme des mots d'ordre. Quand la population chrétienne qui constituait la majorité prépondérante commença à défendre ses intérêts envers les juifs, ceux-ci repoussèrent ces efforts en se plaçant sur le piédestal doctrinal du libéralisme; ils exproprièrent véritablement ce principe.

Nous aurons encore l'occasion d'examiner le rôle que jouèrent les juifs dans le développement du radicalisme en Hongrie et dans les deux révolutions. A présent, nous nous bornerons à rappeler que par leurs excès et surtout en faisant prévaloir sans aucun scrupule leurs intérêts matériels, les juifs libéraux accéléraient également la marche des révolutions. Ensuite, quand, en réaction contre les révolutions, naquit un mouvement inspiré d'un esprit fortement social, nationaliste et chrétien, mouvement qui triompha, la majorité des juifs, au lieu de s'adapter à la nouvelle situation, voulurent réintroduire

à tout prix le système libéral qui leur avait valu de réussir même au détriment des autres.

Ce système perdit son fondement matériel; ce fut lorsque la Hongrie, mutilée à Trianon, réduite à la pauvreté et obligée de faire face aux charges des réparations, cessa de pouvoir prendre part dans des conditions égales à la concurrence des nations et de pouvoir permettre une pareille liberté de concurrence à ses citoyens dans le cadre de la vie nationale. Ce vers quoi devait tendre la Hongrie, c'était à maintenir et accroître en vue d'un avenir meilleur les forces vives du peuple en adoptant des solutions collectives et en réduisant les intérêts des groupes particuliers. Les juifs libéraux se rendirent donc d'eux-mêmes antipathiques devant l'opinion publique, en s'opposant au courant populaire, nationaliste et chrétien qui plaçait au premier plan les intérêts de la communauté.

Telle est la cause pour laquelle, dans la Hongrie mutilée à Trianon, la tendance libérale tant politique qu'économique se vit de plus en plus reléguer à l'arrière-plan. Vers 1920, elle connut une renaissance et, pendant quelque temps, certaines velléités tant politiques qu'économiques purent être relevées, mais quant au courant essentiel, il resta opposé au libéralisme. A présent, en Hongrie, le nom de libéral représente une flétrissure presque analogue à celle qu'avait été, il y a une cinquantaine d'années, le mot d'antilibéral.

Singulier paradoxe, sous le rapport social, un certain libéralisme commence à prévaloir.

Naguère, le grand romancier hongrois: Coloman Mikszáth avait écrit dans un spirituel croquis humoristique qu'il y avait quelque chose qui clochait dans le libéralisme en Hongrie. C'est que lui-même, député du parti libéral, était, dans sa vie privée de même que dans ses écrits, fortement traditionaliste et de sentiments plutôt conservateurs et communautaires. Par sa phrase, il voulait indiquer qu'en Hongrie le libéralisme social ne répondait pas exactement au libéralisme politique.

Par contre, on assiste à présent à un certain affaiblissement de l'influence des traditions sociales. Les gens mènent actuellement une vie bien plus individuelle qu'auparavant. Les contacts sont beaucoup plus variés et plus large la sphère au sein de laquelle ils se produisent. Entre personnes appartenant à des groupes sociaux différents il existe des relations très cordiales, et l'on voit souvent se tramer de vraies amitiés. De plus en plus, on apprécie en Hongrie les gens d'après leur valeur personnelle. En somme, tandis que le libéralisme politique et économique a cessé de dominer, en Hongrie, dans le domaine social, c'est le traditionalisme qui s'estompe et l'individualisme qui gagne du terrain.

La Croatie dans le nouvel ordre européen

Par LADISLAS BOLGÁR

LA CONSTITUTION étatique croate n'est pas récente; bien au contraire elle a un passé de plus de mille ans; ce qui ne veut pas dire que la Croatie ait toujours eu toutes les caractéristiques d'un État autonome et indépendant, mais le fait est que la continuité, dans la vie politique de ce pays, n'a même pas cessé d'exister durant les 800 années de vie en commun qu'il vécut avec la Hongrie. Les historiens et les juristes croates sont unanimes à dire que la continuité de la vie juridique de la Croatie n'a été entravée tout au plus que pendant les 23 années de régime yougoslave, mais depuis 1102 jusqu'à la constitution de l'Etat Croate Indépendant actuel, ce pays n'a pu reconquérir entièrement son indépendance.

L'évolution politique et juridique très variée de la Croatie arriva à un tournant historique lorsque, dans la dernière phase de la première guerre mondiale, on vit se détendre puis se rompre les liens qui, pendant plus de huit siècles, avaient uni la Croatie à la Monarchie, et, de ce fait, à la Hongrie. L'assemblée nationale croate décréta la rupture avec l'Autriche-Hongrie et, le 1er décembre 1918, se rattacha à la Yougoslavie récemment créée. Il est vrai que nombreux étaient, en Croatie, les adversaires de cette nouvelle orientation, — que l'on pourrait dire balkanique, — et que plusieurs partisans enthousiastes de l'indépendance croate payèrent même de leur sang leur participation au soulèvement d'octobre de Zagreb. Mais l'Etat, épuisé par les combats de la guerre mondiale, était incapable de prendre énergiquement position et il s'ensuivit que, sans consultation directe du peuple, ce fut le point de vue des politiciens émigrés à tendance yougoslave qui l'emporta. La Croatie devint donc une partie constitutive de la Yougoslavie, chose qui, au triple point de vue de la consanguinité, de la langue et de la géographie, était bien motivée mais signifiait un acte de violence exercé sur les liens historiques, politiques et culturels millénaires existant avec l'Occident.

Les vingt-trois années de l'existence de la Yougoslavie fournirent maintes données intéressantes au point de vue de l'évolution pratique et juridique de la question croate. Les premières années se passèrent en tentatives plus ou moins douloureuses, mais toujours vaines en vue de faire accepter les idées panserbes déguisées sous le manteau yougoslave. Lorsque la résistance croate commença à prendre des mesures inquiétantes, les Serbes commirent, le 20 juin 1928, un attentat contre Etienne Radich, grand chef croate d'alors qui succomba

à ses blessures quelques semaines plus tard. Pour freiner les passions et empêcher la dissociation du pays, le roi Alexandre introduisit, le 6 janvier 1929, la dictature qui fut maintenue sous diverses formes jusqu'à ce que, sous la pression de la guerre mondiale qui approchait, Belgrade fût amenée à faire des concessions. Les pourparlers engagés entre le Président du Conseil Cvetkovich et le leader agrarien croate Macsek, le 26 août 1939, en vue d'arriver à un compromis et à une union, furent couronnés de succès et c'est ainsi que quelques jours avant que la guerre n'éclatât, le Banat de Croatie fut constitué. Cet accord serbo-croate ne signifiait rien de moins que l'abandon de l'organisation d'Etat unifiée et centrale telle qu'elle existait précédemment et l'introduction d'un système fédératif. Les Croates acquirent à peu près les mêmes droits et les mêmes privilèges que ceux qui leur étaient consentis par l'accord hungaro-croate de 1868. Il y a lieu de noter toutefois que le Banat de Croatie vit le jour dans le cadre de la Yougoslavie étant donné qu'à cette époque tout acte légal ne pouvait se faire que sur la base de la conception yougoslave.

La guerre contre la Yougoslavie et l'effondrement aussi rapide qu'inattendu du pays contribuèrent à faire réussir la tendance dont les buts politiques les plus importants étaient la création d'un Etat croate indépendant. Cette tendance ne vit pas le jour sous l'effet des événements du moment mais datait déjà de plusieurs dizaines d'années. Ante Starchevich que la nouvelle Croatie honore comme « le père de la patrie » fut l'homme qui, au milieu du siècle dernier, abandonna l'orientation austrophile et hungarophile et se consacra entièrement à l'idée d'un Etat croate autonome et indépendant. Pour faire passer ses idées dans le domaine de la réalité, il fonda le parti dit « parti du droit » dont il resta le leader pendant plusieurs dizaines d'années de sa vie politique. Pavelich, actuel chef de l'Etat croate, se considère comme un de ses disciples et le mouvement oustacha comme le successeur du parti du droit, ce qui s'est exprimé aussi dans le fait que les membres de l'ancien parti du droit entrèrent tous dans le nouveau « szábor » croate.

La fondation de l'Etat croate indépendant actuel est liée directement à la personne de M. Ante Pavelich. Pendant la guerre mondiale Pavelich fit son service dans l'armée austro-hongroise et immédiatement après la débâcle il se déclara partisan de la Croatie indépendante. En 1919, il organisa un soulèvement contre la nouvelle Yougoslavie, mais son projet échoua et il fut emprisonné pendant un certain temps. Jusqu'en 1925, il collabora avec Etienne Radich, leader des agrariens croates dont le nom est bien connu, et, en 1926, il fonda avec Trumbich le « bloc croate ». C'est de cette époque que date ce dicton: « Pour les Croates il est intolérable de vivre dans un Etat quelconque avec d'autres peuples. Seul un Etat croate indépendant possède les

conditions préliminaires susceptibles d'assurer la conservation et le développement du peuple croate.»

En 1927, Pavelich prit une part plus active à la politique, c'est alors qu'il fut élu député de la ville de Zagreb. En 1928, lors du meurtre de Radich, il fut définitivement convaincu que les Croates n'avaient rien à attendre de la Yougoslavie et que seule la débâcle des Yougoslaves pouvait permettre aux Croates de réaliser leurs buts nationaux. A la fin de l'année, il jeta les bases de l'organisation révolutionnaire oustacha qui se fixa comme but de lutter à l'intérieur et en dehors des frontières de la Yougoslavie pour la réalisation d'un Etat croate indépendant. Lorsque, dans les premiers jours de 1929, le roi Alexandre introduisit la dictature, il devint impossible de diriger le mouvement oustacha de Zagreb, aussi, le 17 janvier, Pavelich quitta-t-il le pays. Par là s'ouvrit un nouveau et grand chapitre de la lutte entamée pour la réalisation d'un Etat croate indépendant.

L'émigration oustacha dura plus de 13 ans et ne prit fin que lors de l'effondrement de la Yougoslavie. Pendant ce temps, Pavelich entra en relations avec les amis étrangers des Croates, voire il conclut une alliance avec les chefs du mouvement macédonien contre le régime serbe. A dater de 1934, l'Italie septentrionale fut le centre de l'activité des oustachas, mais on n'oublia pas non plus d'organiser les Croates vivant en Amérique du Nord et en Amérique du Sud. C'est également à cette époque que l'on élabora les principes de l'Etat oustacha et que l'on établit les relations politiques de l'avenir.

Le mouvement oustacha, comme son nom l'indique, suivait une tendance révolutionnaire qui, naturellement, chercha et trouva des relations avec des mouvements de caractère et de tendances similaires. Au début, les oustachas développèrent uniquement leur activité dans le domaine de la pratique, tandis que pour ce qui est des bases théoriques de ce mouvement, on ne possède pas de renseignements sur cette période de début. L'organisation politique et économique telle qu'elle prévalait en Italie exerça une grande influence sur Pavelich et on peut, à l'heure actuelle, voir clairement dans le nouvel Etat croate de nombreux traits caractéristiques du mouvement italien. L'épisode le plus décisif fut cependant l'adhésion de la Croatie aux Puissances de l'Axe.

A ce sujet, le Ministre des Affaires Etrangères de Croatie, M. Lorkovich, dit ce qui suit dans son discours tenu au Parlement le 24 février 1942: « Ecoutant la voix des traditions millénaires croates, le Poglavnik, dès le début, lia la lutte pour l'indépendance du peuple croate à la révolution nationale des Puissances de l'Europe Centrale, à l'élan victorieux de l'Axe Berlin-Rome. Seule cette décision répondait au rôle millénaire joué par la Croatie dans la communauté des peuples européens; seule cette prise de position était en harmonie avec les désirs de tout le peuple croate qui — tout comme par le passé — désirait lier son existence autonome et indépendante au sort des

grandes nations amies et civilisées qui sont nos voisines: l'Italie et l'Allemagne. »

Comme on peut le voir d'après ce qui précède, le mouvement oustacha, dirigé par Pavelich, posa, dès 1929, les bases internes et externes du mouvement, bases qui ont définitivement indiqué la place de ce mouvement dans la nouvelle Europe en construction. Les personnalités dirigeantes de l'Etat croate indépendant actuel proclament sciemment qu'elles sont restées toujours fidèles au programme établi dans l'émigration, même lorsque l'orientation politique de l'Allemagne et de l'Italie, sous l'effet de la situation du moment, ne favorisait pas leurs entreprises antiyougoslaves.

LE MOUVEMENT OUSTACHA remporta un succès décisif lorsque, le 27 mars 1941, le coup d'Etat de Belgrade rendit la guerre inévitable entre la Yougoslavie et les Puissances de l'Axe. Le 4 avril l'émetteur du quartier général des oustachas d'Italie se fit entendre, le 6 avril les opérations militaires germano-italiennes commencèrent et le 10 avril, dans l'après-midi, le Maréchal Kvaternik, Ministre de la Guerre du Gouvernement actuel, proclama, au nom du Poglavnik, l'Etat croate indépendant. Le territoire de la Croatie provient de l'ancien Etat yougoslave, ses frontières sont garanties par des accords internationaux. Les Etats alliés et amis ont reconnu les uns après les autres l'Etat croate qui a obtenu ainsi droit de cité dans la communauté des peuples de la nouvelle Europe. On peut donc, à juste titre, dire que la Croatie gouvernée par Pavelich, en dépit du passé historique croate et des traditions juridiques millénaires, a vu le jour de par la bonne grâce des Puissances de l'Axe et qu'il a ses racines dans le nouvel ordre européen.

Ce fait saute aux yeux si l'on considère l'activité de l'Etat croate indépendant, au cours de sa première année d'existence, ainsi que les résultats obtenus jusqu'ici. La Croatie a tiré largement les conséquences de la tendance qu'elle a jusqu'ici adoptée en politique étrangère. Le 15 juin 1941, elle a adhéré au Pacte Tripartite et, le 25 novembre, au pacte anticommuniste. Le 14 décembre de cette même année, la Croatie a déclaré la guerre à la Grande-Bretagne et aux Etats-Unis d'Amérique et elle envoie, en nombre toujours plus grand, des volontaires sur le front oriental. Le 18 mai 1941 la Croatie a conclu avec l'Italie un « traité de base » qui concerne la défense militaire en commun des côtes de la Dalmatie et donne à l'Italie la possibilité de collaborer au rétablissement et au maintien de l'ordre à l'intérieur du pays. Les liens unissant la Croatie à l'Allemagne deviennent de plus en plus étroits, ce qui s'exprime non seulement par la présence de troupes allemandes dans le pays, mais encore par une collaboration économique et culturelle active. En outre la Croatie cherche naturellement à établir des relations amicales avec tous les Etats qui, comme elle, sont

nés de la guerre actuelle ou qui, d'une autre manière, s'intègrent étroitement dans l'ordre nouveau: en premier lieu donc avec la Slovaquie et la Roumanie. Les relations croato-bulgares qui avaient originairement une pointe antiserbe, revêtent actuellement un caractère amical plutôt que celui d'une alliance.

NON MOINS CARACTÉRISTIQUE est la structure intérieure de l'Etat croate, structure qui montre la fusion étroite entre le jeune Etat oustacha et le nouvel ordre. A ce sujet les meilleures sources sont fournies par les discours que certains ministres ont prononcés à la séance du « szábor », à la fin de février. Après une existence de plus d'une année, on peut affirmer en toute tranquillité que les bases de l'Etat croate indépendant sont bien posées et que l'on peut clairement distinguer les principes selon lesquels les chefs de l'Etat croate entendent édifier le pays.

La Croatie, dans toutes les questions essentielles, a repris les principes politiques, économiques, financiers, sociaux et culturels sur lesquels s'appuient le fascisme et le national-socialisme, voire elle a repris sans y apporter de changement la plupart des questions de détail. Conformément à son caractère radical et révolutionnaire, elle a aboli d'un coup de plume l'ordre précédent pour établir à sa place les nouveaux organismes, les institutions et les pensées nouvelles, ainsi que pour installer des hommes nouveaux. En même temps, la Croatie a engagé une lutte sans merci contre tout et contre tous ceux qui ne peuvent ou ne veulent pas s'intégrer dans l'ordre nouveau.

La Croatie est un Etat autoritaire conduit par un Führer appelé Poglavnik. Les attributions du Poglavnik sont extraordinairement vastes. Lui appartiennent presque exclusivement: le pouvoir législatif, le pouvoir exécutif, ainsi que le droit de déclarer la guerre et de conclure des accord internationaux. En dehors de cela, la Croatie a un roi désigné venant de la maison royale d'Italie, roi qui jusqu'ici n'est pas encore monté sur son trône. Les attributions du roi n'ont pas encore été définies. Vraisemblablement les relations entre le roi et le Poglavnik seront les mêmes que celles qui existent entre le Roi et Empereur d'Italie et le Duce. Pavelich, Poglavnik actuel, est en même temps président du Conseil et chef suprême de l'armée croate. La question de la succession n'a pas encore été réglée au point de vue juridique.

La Croatie n'est pas un Etat parlementaire au sens où on l'entendait précédemment bien qu'au mois de février de cette année on ait rétabli le « szábor » croate. Autant qu'on puisse le voir actuellement, le « szábor », dans sa forme définitive, devrait plutôt être un organe consultatif qui, sur la base de la représentation populaire et par nomination, prendra connaissance des dispositions prises par le Poglavnik

et par le Gouvernement. La Croatie est en effet un Etat-totalitaire dans lequel, les partis politiques ayant été supprimés, le parti oustacha est le seul parti légal. L'esprit qui prévaut est le collectivisme et en même temps le nationalisme extrême qui, sur le plan culturel, conduit à un mouvement tout à fait nouveau de rénovation linguistique. Le point de vue racial a gagné beaucoup de terrain bien que, dans ce domaine, on ne rencontre pas encore de définition bien précise. La Croatie a fait sien également le principe de l'espace vital qui repose en partie sur des bases historiques et en partie sur des bases ethnographiques et qui conduit à des désirs révisionnistes, non encore définis d'une manière précise.

A l'instar de l'Allemagne et de l'Italie, la nouvelle Croatie a son organisme paramilitaire, la milice *oustacha*, dont le noyau est constitué par les quelques mille oustachas formés durant leur émigration. Les rapports entre l'armée oustacha et l'armée régulière ne semblent pas encore avoir été définis entièrement, bien qu'en Bosnie elles aient été engagées ensemble. L'entrainement de l'armée figure parmi les tâches primordiales de l'Etat. Avec l'assistance de l'Allemagne et de l'Italie sur le plan organisation et armement, on a déjà obtenu de beaux résultats de début. On attache une grande attention à l'éducation de la jeunesse et à la préparation militaire, les femmes même sont réunies également dans des organismes spéciaux. L'organisation et la discipline sont en tout les principes directeurs et il semble que là on ait pris l'Allemagne comme exemple.

Au point de vue économique et financier, ce sont également les principes en vigueur dans les pays de l'Axe qui ont eu le dessus. Le capital ne peut que servir les intérêts de la communauté. La base du gain c'est le travail qui, en outre, est la seule couverture de l'argent. L'établissement des corporations et le réglement des rapports entre employeur et employé s'inspirent de l'exemple et de l'idéal italiens, mais là, naturellement, les dispositions définitives n'ont pu encore être prises. En Croatie, les travaux publics jouent aussi un grand rôle, de même que diverses œuvres de bienfaisance visant à l'amélioration du sort des foules.

Au point de vue social, la transformation a été entreprise radicalement mais les résultats définitifs ne pourront être constatés qu'à longue échéance. En principe il n'y pas de classes sociales jouissant de droits ou d'intérêts spéciaux. Toutefois il n'est pas possible en un seul jour de ramener à un dénominateur commun les paysans, les ouvriers, les fonctionnaires, les intellectuels et les aristocrates dont les traditions sont différentes. Bien qu'en Croatie, pays qui n'était pas très développé au point de vue social, les luttes de classes n'eussent pas été très vives, ce qui complique la situation c'est le problème des nationalités et des confessions. Parmi les confessions, il y a lieu de citer la question juive qui a été réglée de la manière la plus radicale que l'on puisse imaginer, tandis que la situation des Grecs-Orientaux

a été réglementée plutôt sur le plan juridique qu'en réalité. En ce qui concerne les diverses nationalités, elles ne sont pas soumises à un traitement uniforme, c'est ainsi par exemple que les Allemands jouissent de droits plus étendus que dans tous les autres Etats d'Europe quels qu'ils soient, tandis que les statistiques ne font même pas mention de la minorité serbe comptant environ 2 millions d'âmes. Au point de vue confessionnel, l'Etat croate indépendant se considère surtout comme catholique et partiellement comme mahométan, mais la religion n'a pas fait naître encore de problèmes théoriques dans l'établissement des bases juridiques.

IL N'Y A DONC RIEN que de très naturel à ce que le jeune Etat croate, après tout ce qui vient d'être dit, se dresse le plus énergiquement contre tous les courants d'idées rappelant l'ordre ancien. C'est ainsi que l'on doit mentionner que la Croatie proclame qu'elle est au plus haut degré antidémocrate, antilibérale, anticapitaliste et antisémite, sans parler de la tendance anticommuniste dont il a été déjà fait mention. Il s'ensuit naturellement que la Croatie est l'ennemie de tous les Etats démocrates, libéraux, etc. et qu'elle est entrée en guerre contre eux. Toutefois la tendance antiserbe ou pour mieux dire antiyougoslave est certainement la plus forte, tendance qui n'est pas seulement un des traits caractéristiques du mouvement oustacha, mais aussi une réaction générale contre le régime serbe des 23 dernières années.

En définitive, on peut voir que la nouvelle Croatie, après les luttes longues et conscientes de ses chefs, s'est intégrée complètement dans le nouvel ordre européen. Selon les convictions de ces chefs, c'est ainsi que l'Etat croate indépendant pourra le mieux se faire valoir et pourra ainsi réaliser avec le plus de sûreté ses buts nationaux. Les victoires, les difficultés, en un mot le sort tout entier de la Croatie est intimement lié à celui de la nouvelle Europe dont elle s'est déclarée solidaire à vie et à mort. L'Etat croate indépendant est donc une partie constitutive organique de l'ordre nouveau.

Portraits de savants

Par JULES KORNIS

En sa qualité de président de section de l'Académie Hongroise des Sciences, M. Jules Kornis a eu l'occasion, au cours des dernières années, de saluer du haut de la chaire présidentielle nombre d'éminents représentants de la Science hongroise. Il publiera prochainement en volume ces discours sous le titre de « Têtes de savants ». A la demande de la NRH, *il nous a autorisés à publier auparavant la préface qu'il a écrite à son volume. Les lecteurs français de cette revue connaissent déjà bien le nom de Jules Kornis qui a fait paraître ici même autrefois d'excellentes études (L'Europe et la Hongrie, Le cardinal Pázmány, Université et politique, Humanisme et politique mondiale, Que peut nous dire l'Italie) ainsi qu'un grand essai en langue française: « L'homme d'Etat » (Librairie Felix Alcan, 1938) et enfin une étude biographique sur Pierre Pázmány.*

LE CENTRE d'observation du portraitiste est toujours la tête; c'est la tête, les contours du crâne et les traits du visage qu'il fixe tout d'abord. Il en rend avant tout l'impression générale, puis développe les détails du visage. Les éléments accessoires, tels que l'entourage, les vêtements, les bijoux, ne doivent jamais trop retenir son attention. En contemplant par exemple l'œuvre de Titien, le portrait de Philippe II d'Espagne, c'est la tête du roi qui nous fascine tout de suite, car elle révèle un caractère fanatique, empreint d'une volonté inébranlable; ce n'est qu'après que nous remarquons, outre sa riche armure, son casque à panache placé à côté de lui et sur lequel repose sa main. Le portraitiste littéraire est aussi exposé au même danger; en faisant le dessin spirituel d'une tête, il souligne parfois trop les éléments extérieurs et secondaires et disperse ainsi l'attention qui devrait être concentrée sur la seule tête. Tout comme le portrait artistique, le portrait spirituel doit aussi concentrer tous les éléments essentiels dans la description de la tête, d'autant plus que son but caractéristique consiste dans la mise en valeur des pensées et des motifs spirituels de la « tête ».

C'est l'œil, le miroir de l'âme, qui est la partie la plus importante d'un portrait; les yeux qui nous regardent du haut d'un tableau nous disent quel est le caractère spirituel de l'individu; quelle est son intelligence, si elle est vive ou lente, alerte ou endormie; quel est son état d'âme dominant, s'il est triste ou joyeux, pessimiste ou optimiste; quelle est son énergie et sa volonté, s'il a une âme ferme ou sceptique, faible ou orageuse? Toutes ces qualités d'âme se reflètent dans les yeux et répandent une lumière fraîche ou terne, des couleurs gaies ou sombres. En décrivant un savant, le portraitiste littéraire fixe son attention avant tout sur les yeux spirituels du savant: comment voit-il les problèmes? approfondit-il les questions qu'il traite? a-t-il un horizon assez large pour constater tout de suite ou après de longues recherches les rapports du général et du particulier? a-t-il l'esprit assez souple

pour s'adapter aux côtés objectifs des problèmes? quel est le cercle et quelles sont les frontières du système des catégories dirigeant sa vue? quelle est sa perspective spirituelle? reflète-il l'amour fanatique de la vérité et se montre-t-il prêt à se sacrifier pour elle? quelles sont l'unité intérieure et la concentration de ses énergies spirituelles? Voilà les qualités dont dépend l'œuvre du savant et voilà ce qu'il faut fixer de lui pour garder son nom et sa mémoire.

C'est avec le regard pénétrant du portraitiste qu'il faut chercher et trouver ce *grain spirituel* qui contient déjà toute la personnalité vivante de celui dont on veut fixer les traits. *Erasme* fut peint par Holbein dans plusieurs attitudes, mais c'est le portrait en profil du Louvre qui reflète entièrement la personnalité et la grandeur spirituelle du savant, car il le représente devant sa table de travail, plongé dans ses pensées et inspiré par le Logos même. Tous les traits caractéristiques du grand humaniste, tels que nous les voyons encore aujourd'hui dans ses œuvres, se reflètent dans l'expression de son visage. Pour qu'un savant puisse saisir la vérité et les valeurs éternelles, il ne lui suffit pas de contempler et d'examiner l'objet, il doit l'aimer et même l'adorer. La force motrice des génies qui entrevoient les vérités et les valeurs nouvelles et qui créent notre civilisation est toujours l'amour de l'objet, l'Eros platonicien: un dévouement complet à cet objet, dévouement passionné et sans réserves soit à la substance rationnelle, soit à son contenu en valeurs. Si un esprit se donne entièrement à un tel objet, il oublie toute autre chose: il est dominé par les lois spéciales, par la logique et par le système des valeurs de l'objet choisi. Il ne réfléchit, ni ne sent plus selon ses préférences subjectives, mais il est guidé par son objet et les problèmes relatifs à cet objet. Le véritable travail spirituel, la création de la civilisation est dominé par un paradoxe singulier: nous perdons notre moi et en même temps nous délivrons ce qu'il y a de plus profond dans notre moi, dans notre esprit. Nous devenons esclaves de notre objet pour mieux le saisir, le dominer et le connaître. Voilà la force libératrice, la douleur et la joie en même temps des épuisantes luttes spirituelles. Le visage du penseur, de l'homme à la recherche de la vérité et des valeurs se transfigure: ses yeux regardent au fond de lui-même, la ride verticale de son front devient un symbole de sa concentration intérieure et reflète l'inspiration divine; tel que Michel-Ange a représenté le Penseur, sur le monument funéraire des Médicis. L'esthétique du visage prophétique recherchant la vérité, inspiré par la valeur artistique ou bien plongé dans l'Absolu, puise sa lumière divine dans le fait qu'elle découvre dans l'objet l'élément éternel, supérieur et transcendant, la forme et la construction éternelles des choses, l'idée même, la vérité, ce qui, pensée ou valeur, reste toujours immuable dans les choses. Ce n'est pas l'âme qui crée cette vérité, elle la saisit seulement, la comprend, pénètre en elle, la remplit de ses rayons spirituels et s'en inspire pour la création, pour la réalisation des rapports spirituels. Voilà l'acte

heureux de l'âme, elle se trouve face à face avec le Vrai, le Bon ou le Beau. Elle est amoureuse, l'objet lui appartient déjà, elle peut s'unir à lui, elle ne doit plus le poursuivre, le Fort est arrivé à son but, l'objet se rend déjà et découvre ses secrets intimes. La création naît de cette union de l'âme avec l'éternelle signification subjective, cette création est personnelle et temporelle, car elle provient du sujet, mais elle est chargée également de significations éternelles. Ce suprême acte érotique spirituel est la base la plus profonde, mais à cette limite inanalysable, de toute création scientifique et artistique, de toute intuition religieuse, morale et sociale et de toute évolution culturelle. Sa représentation caractéristique restera toujours la grande tâche et ambition des portraitistes artistiques ou littéraires, mais seulement au cas où le modèle est une grande personnalité, quelque pionnier de la civilisation qui entrevoit de nouvelles vérités ou découvre de nouvelles valeurs. (Cf. mon ouvrage intitulé «Crise de la civilisation», 1933, p. 109.)

C'est «l'amour créateur de l'objet» qui doit tout d'abord se refléter sur le visage. Mais cet amour est un sentiment bien chaleureux et intense. D'autre part, le savant n'est-il pas un homme purement théorique et inspiré par des idées toutes objectives? n'est-il pas, selon le mot de Nietzsche «le démon froid de la connaissance»? N'est-il pas pénétré par un rationalisme sec qui, loin des sentiments et des éléments subjectifs, n'aspire qu'à des connaissances objectives? Le type idéal du savant n'est-il pas l'incarnation de l'abstrait? Enfin, un portrait artistique ou littéraire ne doit-il pas souligner avant tout cette activité purement intellectuelle?

Un cerveau savant dont l'activité se restreint à un fonctionnement purement logique de l'esprit, ne serait qu'une fiction arbitrairement composée, et n'a jamais existé. Le but du savoir c'est la connaissance objective; c'est pourquoi le penseur cherche à éloigner de son esprit tout ce qui provient de son caractère personnel ou de la situation momentanée. Son devoir est la recherche de l'objectif, de ce qui doit avoir la même valeur pour tous les sujets qui sont à la recherche des connaissances, à condition qu'ils suivent la même voie de la pensée, c'est-à-dire s'ils poursuivent logiquement toutes les mêmes fonctions de l'esprit: l'identification et la distinction, la jonction et la séparation, le jugement et la conclusion, le raisonnement et la généralisation, l'observation et l'expérience, l'argumentation et la réfutation, la constatation des rapports et la création de systèmes. Le caractère objectif de la connaissance exclut les sentiments ou désirs momentanés, la sympathie et l'antipathie, la beauté et la laideur, l'utilité ou l'inutilité, tout ce qui, partant de l'âme du sujet, pourrait influencer la nature de l'objet. Elle n'a qu'une préoccupation: la constatation relative à l'objet, est-elle vraie ou non? Mais pour atteindre cet état d'âme purement intellectuel, il a besoin, involontairement et instinctivement, d'un sentiment: de l'amour passionné de la connaissance objective, de l'Eros spirituel dont nous venons de parler. Ce sentiment supérieur

maîtrise les autres sentiments qui empêcheraient la connaissance purement objective; il est aussi de l'amour, mais un amour intellectuel, *amor intellectualis*. En lui la valeur de la connaissance triomphe de toute autre valeur. Mais cet amour de la vérité implique aussi la souffrance du penseur. Comme tout amour, l'Eros de la vérité, l'amour de l'objet est aussi lié à des souffrances: à l'angoisse inquiétante du problème, à un sentiment perpétuel de l'insuffisance qu'il veut combler avec les raisons de l'esprit. Mais ce sentiment douloureux du problème, la souffrance de l'incompétence cède le pas à la joie dès que la connaissance prend la place de l'ignorance, dès que le problème est résolu, soit par un long effort logique, soit par un éclair soudain de l'intuition. Mais ce sentiment de joie n'influence plus la connaissance de l'objet, ni le caractère objectif de cette connaissance; il n'est qu'un surcroît ultérieur subjectif, un sentiment triomphal, puis le bonheur tranquille de la découverte. Le penseur se ronge souvent en réfléchissant sur les problèmes, et cette diminution biologique lui sert à étendre les frontières de l'empire spirituel: il remarque de nouveaux rapports, il englobe, d'une manière étonnante, le singulier dans le général, du temporel il s'élève dans le monde éternel, dans le *topos noétos* platonicien des vérités immuables. Le sentiment de l'éternité se mêle parfois à la joie de la découverte, à cet infini bonheur de la première rencontre avec la vérité, sentiment que Spinoza exprime avec la fierté du métaphysicien: *Sentimus experimurque nos æternos esse*. (Nous sentons et nous avons l'expérience que nous sommes des êtres éternels.) C'est l'expression de ce sentiment qui se reflète sur le visage des grands explorateurs.

Le portraitiste littéraire, tout comme le portraitiste artistique, recherche les traits caractéristiques de la personnalité. Mais la somme des traits spéciaux est encore loin de résumer la personnalité créatrice dans son unité et dans sa forme vivante. Celui qui fait des portraits, soit avec des moyens matériels, soit avec des moyens spirituels, doit rapporter organiquement les traits spéciaux, les éléments de l'âme à l'unité de la personnalité, à cette signification qui donne un caractère spécial et une vocation à la personnalité. Tout comme l'organisme a des parties qui n'ont de sens, ni de valeur de fonction que par rapport à l'organisme entier: la personnalité aussi consiste en des éléments qui sont encadrés dans l'ensemble de la personnalité. Chaque trait spécial doit donc être envisagé et apprécié selon le point de vue de l'ensemble. Voilà les rapports téléologiques: l'introspection de l'unité téléologique de la vie spirituelle par le portraitiste. Cette pénétration de l'unité spirituelle se fait instinctivement: c'est le secret du talent artistique.

La pénétration réussit facilement ou difficilement selon le degré de force individuelle de la personnalité. En faisant une tête caractéristique qui exprime l'unité spirituelle de la personnalité, l'artiste sent tout de suite qu'il ne doit pas trop souligner les détails; l'unité expri-

mant l'âme se reflète facilement. Mais il est difficile de rendre l'unité de l'âme dans un portrait artistique ou littéraire, quand la personnalité n'a pas de traits spécifiques et caractéristiques. En faisant le portrait d'une personnalité dont le visage n'a pas une vivacité caractéristique, le peintre ne peut créer qu'une œuvre ennuyeuse et incapable de produire de l'effet; le portraitiste littéraire de sa part ne réussira à faire qu'une sorte de nature morte spirituelle en traçant les traits d'un savant morne, d'un homme qui n'a d'autre qualité que son érudition; le portrait pourra être fidèle, mais il y manquera le miroir intérieur et la tension vivante de l'âme, la mentalité individuelle, la discipline logique, le sens souple des problèmes, et avant tout: l'unité organique de toutes ces qualités. *Si quis non habet problemata, est aut angelus aut cucurbita.* Les problèmes sont les thermomètres de l'esprit humain: c'est ce qu'on doit lire avant tout sur le portrait du savant. C'est avec une joie particulière que le portraitiste littéraire se met à l'œuvre, quand il a pour modèle un savant productif dont les pensées compliquées et abstraites ont pour résultat une riche expérience, dont les idées à première vue utopiques créent un réel ordre économico-social, dont les théories pures se transforment en pratiques et en techniques efficaces et dont les idées générales se différencient d'une manière fertile. Dans ses œuvres, nous voyons pour ainsi dire les roues logiques qui font mouvoir ses pensées. Un homme pareil sème des idées, et sa récolte consiste en actes, il nous est relativement facile de le suivre le long de sa voie créatrice. Mais le portraitiste a la tâche dure, quand il doit fixer les traits d'un savant aux idées compliquées et dramatiques dont le tempérament violent et les problèmes toujours changeants ne se prêtent pas à un dessin uni et à des définitions d'une valeur permanente. Il est presque impossible de faire un bon portrait d'une âme aussi tourmentée par une nature héraclitienne.

Le visage exprimant le caractère particulier de l'âme est placé par le portraitiste devant un arrière-plan qui forme un ensemble harmonieux avec les figures et les couleurs du tableau et qui en souligne les valeurs. Le portraitiste littéraire doit aussi chercher un arrière-plan qui constitue l'atmosphère spirituelle adéquate de la personnalité décrite. L'arrière-plan est très important dans l'art du portraitiste, car il renforce, à l'aide de ses valeurs relatives, l'illusion que les traits et les couleurs du visage expriment l'âme même de la personnalité; mais l'arrière-plan spirituel est encore plus important pour le portraitiste littéraire: dans quelle époque de son évolution faut-il placer la personnalité savante, dans quel courant de problèmes et dans quel système de catégories et de notions? C'est pourquoi il est impossible de traiter deux savants selon la même méthode: chaque portrait littéraire exige un arrière-plan conforme à la personnalité, à l'activité scientifique et aux résultats acquis du savant. La description prend son départ dans l'arrière-plan spirituel: comment naît de cette personnalité un ensemble de problèmes et de résultats scientifiques?

Le portraitiste n'arrive a créer une œuvre vraiment artistique et reflétant l'âme même du personnage peint que s'il ressent à l'égard de son modèle une sympathie chaleureuse ou une estime sincère. En ce cas son âme collabore pour ainsi dire avec l'âme du modèle, et cette entente intime augmente sa force créatrice et son ambition. Tout l'être de l'artiste se concentre sur son modèle pour donner le meilleur et le plus caractéristique de son talent instinctif, de sa vue artistique et de ses connaissances techniques; d'autre part l'état d'âme du modèle inspiré par cette sympathie mutuelle lui facilite la tâche d'exprimer son essence intérieure sur le visage et dans l'attitude de ce modèle. Dans le domaine du portrait littéraire, la même sympathie et la même bonne volonté doivent rapprocher le modèle de son portraitiste. *Cor ad cor loquitur.* Ce n'est qu'en aimant et estimant la personnalité même du savant décrit que nous pourrons découvrir ses qualités cachées dans les couches les plus profondes de son esprit, ce n'est qu'alors que nous réussissons à entrevoir les forces intérieures de son caractère, l'unité de ces forces et, en même temps, la valeur de son œuvre. Ce n'est qu'ainsi que nous arrivons à faire un portrait qui aura une force documentaire pour la postérité: comment ses contemporains ont-ils jugé ses traits spirituels? Quelle énergie spirituelle lui ont-ils attribuée? comment ont-il trouvé le rythme de son activité? quelle valeur lui ont-ils attribué dans la chaîne ininterrompue de l'évolution?

Mais un portrait est-il objectif et peut-il-être considéré comme un document historique? Dans la peinture, comme dans chaque œuvre artistique, l'observation et la création se confondent et ne font qu'un. L'observation de l'artiste est déjà une « création intérieure », tandis que la création n'est autre chose qu'une observation prolongée. Le caractère spirituel de l'artiste l'empêche toujours de fixer l'objet d'une manière absolument adéquate. Notre âme n'est pas un miroir plat, il est plutôt concave ou convexe, ayant des courbes plus ou moins prononcées. Chaque observation est déjà une création spirituelle, une formation intérieure de la matière brute saisie par les sens: chaque ligne, forme ou couleur aperçue est déjà pleine de notre âme, et dans nos expériences nous les rapportons à l'unité vivante et dynamique de notre individualité. Cette fusion du monde visible avec la personnalité de l'artiste est la source vivante et intarissable de la création artistique. L'artiste ne voit pas le monde objectif — et ainsi la personne dont il fait le portrait — tel qu'il est, mais tel qu'il doit le voir par sa personnalité subjective. Cette vue personnelle est la conception propre de l'artiste, son système des valeurs qui, en grande partie, est le résultat de sa vie inconsciente et seulement en petite partie de ses réflexions conscientes. Si elle était entièrement le résultat de ses pensées conscientes, nous devrions parler d'un savant spécialisé ou d'un philosophe, et non d'un artiste. La conception d'un artiste, s'il en est un, est la formation du monde observé et filtré par la personnalité individuelle de l'artiste. Ses impressions et ses œuvres dépendent uniquement de sa personnalité.

Et pourtant le vrai artiste est toujours objectif, quelles que soient l'époque et la société au sein desqueles il a vécu; ses œuvres ne sont jamais de pures autobiographies. Pourquoi? Parce qu'il retrouve la vérité supérieure cachée dans les personnes et dans les objets, leur essence même, ce que Platon appelle l'idée des choses: le caractéristique, le typique, le permanent, l'éternel, tout ce qui est indépendant de l'espace et du temps. Le naturaliste imitant la nature veut représenter le singulier, comme tel, et s'attachant ainsi au bizarre, se trouve dans une impasse; le véritable artiste découvre dans le singulier et ainsi dans le visage d'une personnalité l'essence idéale, il retrouve dans l'individu son essence permanente, et l'élève ainsi dans l'éternité. S'il fait le portrait de Charles-Quint ou de Bismarck, d'Erasme ou de Léon XII, nous sentons tout de suite que les deux premiers sont les puissants de cette terre, tandis que les deux derniers excellent dans l'empire de l'esprit: ils représentent tous au degré le plus élevé les qualités caractéristiques du type de l'empereur, de l'homme d'Etat, du savant et du monarque religieux des âmes.

En quoi consiste la création des formes dans l'art? C'est à retrouver et augmenter l'essence, en faire une idée, c'est-à-dire l'idéaliser. C'est dans cette transposition presque divine que réside le véritable mirage de tout art, son influence permanente et immortelle. La force créatrice artistique n'est autre chose que la faculté de l'individu de voir l'idée ou la forme dans son essence même. Le véritable artiste forme la matière brute de ses impressions concernant les hommes et les choses de sorte que sa force plastique montre l'essence, le caractère immuable des âmes et des objets présentés non seulement aux contemporains, mais aussi aux enfants de toutes les époques ultérieures. Le véritable artiste se soumet involontairement — c'est en quoi consiste son talent artistique particulièrement subjectif — à la vérité intérieure des choses: il représente l'éternel dans le présent, d'une manière objective et essentielle. C'est donc dans l'artiste classique que nous retrouvons de la manière la plus authentique les caractères et les choses essentielles de son époque. Il n'y a pas d'historien dont la plume ait évoqué aussi fidèlement le caractère de Philippe II, roi d'Espagne que le pinceau de Titien; l'essence spirituelle de Colleoni, le type de condottiere italien ne fut jamais rendu aussi bien que par l'ébauchoir de Verrocchio; l'âme, les aspirations et les sentiments de la société anglaise de la fin du XVI^e siècle, et l'esprit du grand siècle français sont mieux caractérisés dans l'œuvre de Shakespeare et dans les comédies de Molière que dans n'importe quelle monographie historique. Ce que ces artistes et poètes ont peint, taillé ou écrit, c'est généralement l'essence et la vérité des choses et jamais une vue altérée par des conceptions historiques ou intellectuelles. Retrouver le général, l'essence caractéristique dans le singulier (dans les personnes), voilà l'art (la poésie) selon Aristote. L'historien raconte ce qui s'est passé; l'artiste, par contre, représente les choses telles qu'elles devraient être par suite de leur

nature, de leur forme; en dernière analyse ce n'est pas le singulier qui est l'objet de l'artiste, mais la forme typique et éternelle cachée dans le singulier. C'est pourquoi, selon le mot hardi d'Aristote, « l'art (la poésie) est plus philosophique (philosophoteron) que l'histoire ». (Poétique 8.) Il en est de même de l'œuvre du portraitiste classique; il regarde l'essence, voit et façonne la forme caractéristique et, tout en contemplant les hommes filtrés par sa personnalité, il crée des portraits tout de même objectifs. C'est dans ce sens que le portraitiste littéraire doit aspirer à l'objectivité: il doit saisir l'essence spirituelle, la forme intérieure, l'idée même de son modèle. Dans son essence, la technique spirituelle et en même temps le secret artistique de la création d'un portrait artistique et d'un portrait littéraire sont les mêmes. Peindre un portrait est une magnifique tâche artistique; les plus grands maîtres ont mis leur joie et leur ambition dans cette analyse suprême du caractère humain.

Malgré son aspiration à la vision objective, il arrive que l'artiste — peintre ou écrivain — ne départage pas assez impartialement les lumières et les ombres. Les contemporains ayant des conceptions et des points de vue différents brossent souvent de la même personne des tableaux contradictoires. Et le public de son côté voit aussi les tableaux d'une manière différente: le médecin y cherche avant tout l'anatomie, le tailleur les vêtements et le bijoutier les perles et les pierres précieuses. Le portrait spirituel d'un savant souligne et accentue aussi autre chose aux yeux d'un homme de science, d'un psychologue qu'il ne le fait pour un homme d'une culture générale.

Les moyens de compréhension d'un portrait sont différents selon qu'il s'agit d'un portrait artistique ou bien d'un portrait littéraire. Du point de vue de la compréhension intellectuelle, le portrait littéraire a certains avantages sur le portrait peint ou sculpté. Un tableau ou une statue peut être une pleine et adéquate expression de l'intention et de la force descriptive d'un esprit créateur et peut trouver ainsi une résonnance immédiate dans l'âme du spectateur; seulement cette résonnance sera aussi courte qu'immédiate en sa durée. Par contre, la signification de la création littéraire ne peut pas être saisie ainsi d'un seul coup; c'est par un approfondissement lent et successif qu'il faut s'approcher d'un portrait littéraire. Le portrait peint ou sculpté est un tout achevé sur lequel on ne sent plus les traits du pinceau ou les coups du ciseau: les couleurs et les lignes nous apparaissent déjà dans leur ensemble, dans un état objectif; l'ensemble de l'œuvre, la totalité de sa signification nous les présentent dans un état composé, harmonieux et formé. En revanche, le portrait spirituel — et c'est l'avantage des moyens d'expression littéraires — ne révèle son essence que successivement dans ses formes linguistiques; ce n'est qu'en allant de degré en degré que nous découvrons sa signification intérieure et son sens profond: on ne peut conquérir un portrait littéraire qu'en avançant pas à pas. Ce n'est pas un hasard si le corps de l'œuvre littéraire s'appelle

texte, c'est-à-dire tissu; pour saisir la signification et l'essence d'un portrait littéraire nous devons démêler un à un les fils du texte. Il ne se donne pas à première vue comme le Moïse de Michel-Ange ou le Milton de Munkácsy; ce n'est pas par sa première impression que l'âme saisit la signification du portrait littéraire; l'intelligence de l'œuvre entre en nous successivement, par les formes et les nuances de la langue. Ici nous voyons, pour ainsi dire, à l'œuvre même le pinceau ou le ciseau, l'âme du lecteur suit d'une manière génétique le labeur du créateur, il le suit pas à pas dans son travail. Voilà la compréhension productive du portrait littéraire.

*

Quel est le portrait littéraire idéal? c'est ce que j'ai essayé d'esquisser. Les portraits littéraires, les « têtes savantes », présentés dans ce livre sont bien loin de l'idéal que je viens de définir. L'analyse des œuvres de ces hommes de science y prend une place trop prépondérante, et les forces motrices des œuvres, c'est-à-dire les traits subjectifs de la personnalité, restent à l'arrière-plan. La source spirituelle de ces portraits n'est pas toujours l'individualité, mais plutôt l'œuvre scientifique créée par cette individualité. Cependant la création scientifique ne consiste pas uniquement dans les résultats définitifs, il faut y compter aussi les essais, les luttes, les hésitations et même les échecs. Les fautes et les erreurs, les lacunes et les gaucheries qui s'attachent à la personnalité d'un savant ne figurent pas non plus dans mes portraits. Et je n'ai fait que respecter le caractère de ce genre littéraire quand j'ai mis l'accent plutôt sur les lumières que sur les ombres: quand on prononce un discours de réception à l'Académie, quand on salue avec respect un vieillard à l'Université, à l'occasion de son anniversaire, quand on prononce une oraison funèbre, on ne peut jamais souligner des défauts, on ne peut que les déduire discrètement des qualités lumineuses. Il arrive que l'appréciation se fasse à haute voix, bien qu'avec des expressions choisies et distinguées. Pasteur, ce génie de type romantique, poursuivait fiévreusement et impatiemment la vérité, souvent même sur des voies fausses: il lui arrivait de publier comme vérités acquises les hypothèses dont son esprit toujours éveillé était hanté. A sa réception à l'Académie, il fut salué par le président, le sceptique Renan qui dans son discours parla avec une fine ironie des recherches trop impatientes du grand Pasteur: « La Vérité, mon cher confrère, est une dame bien coquette: elle échappe à celui qui la poursuit avec trop de passion et se rend à qui la désire tranquillement et avec un peu d'indifférence. Vous croyez qu'elle est déjà dans vos bras? Elle se sauve. Attendez avec patience, et elle se rendra de nouveau. Elle apparaît toujours à celui qui la croyait déjà perdue, mais elle est implacable à qui l'aime avec trop de flamme.» Par ces fines remarques, Renan caractérisait les lumières et les ombres du génie scientifique de Pasteur tout en gardant son objectivité et sans employer d'expressions blessantes.

C'est par leur côté objectif, c'est-à-dire par leurs œuvres que j'ai dessiné avant tout les portraits que voici: les éléments subjectifs de leur personnalité, leur sphère sentimentale doivent se faire sentir par cet arrière-fond objectif. Ce sont les couleurs claires, qui dominent sur mes portraits, tandis que les sentiments plus obscurs et insaisissables, les forces irrationnelles de l'âme ne sont représentées que par de moindres valeurs de couleur. Ces portraits de savants furent composés et peints en grande partie avec les lignes logiques de leurs pensées et avec des couleurs claires, et même, j'en ai peur, avec un intellectualisme par trop unilatéral; mais la richesse de leurs pensées et la force de leur volonté se fait sentir même derrière ces lignes et ces couleurs. Car leurs expériences, ce sont leurs œuvres. Sur ces portraits, les lignes et les couleurs n'ont de signification que dans leurs rapports réciproques. C'est toujours l'éthique logique du savant que j'ai relevée avec la ligne la plus forte et la couleur la plus éclatante: quelles sont sa vivacité et sa souplesse spirituelles dans l'analyse des problèmes? quelles sont sa conscience et sa discipline dans les recherches scientifiques? est-il un amateur de mots creux ou bien un combattant implacable de la *scientia militans*, prêt à sacrifier sa pensée la plus chère et son idée la plus spécifique, si cette pensée ou cette idée se révèlent fausses, pour recommencer ensuite un travail qui s'est écroulé à ses yeux.

Ces portraits spirituels sont des œuvres d'occasion rapidement brossées: je les ai peints *al fresco*, et on y sent aussi les caractéristiques de la fresque. Un tableau peint sur une muraille fraîchement enduite change de couleurs quand la muraille a séché: le peintre doit toujours prendre en considération ces changements ultérieurs. J'ai compté moi aussi sur cette altération de couleurs inévitable dans le domaine de l'esprit: j'ai terni d'avance les couleurs trop vives des panégyriques, les appréciations surestimées des occasions solennelles. La technique de la fresque exige une grande pratique et une main sûre, car la couleur posée sur la muraille fraîchement enduite ne peut plus subir de retouche. Une correction n'est possible que si on enlève toute une couche de la muraille et repeint ensuite le tableau.

Vain espoir: je ne devrai jamais enlever de la muraille ces petites fresques spirituelles pour les repeindre sous un nouveau jour, avec des lignes et des couleurs nouvelles. C'est que leurs modèles représentent des valeurs constants de la science hongroise.

Le pain, le vin, le sel

Par C. F. RAMUZ

JE VOUS VOIS ensemble, et vous êtes là, qui êtes le pétrin quand on le sort du four plein de miches encore fumantes; la bossette et son haut bouchon de bois creux, avec un bouquet de dahlias; enfin un sac de toile grise sur lequel est peint l'écu de Vaud.

*

Nous sommes le pays des trois productions essentielles qui intéressent tout le sang.

Parce qu'il y a chez nous la montagne avec ses cavernes, les coteaux tournés au midi et réchauffés encore par le lac, le plateau doux de lignes, aux pentes favorables et au sol qui convient, les uns ont pu venir avec la pioche et creuser, les autres avec la serpette et le sécateur et tailler, les autres encore avec la poche qui leur pend devant et semer.

Je vois trois gestes et trois contrées, d'où se tirent trois productions; pourtant je n'ai pas besoin de me hâter pour qu'étant parti au soleil levant, avant que le soleil se soit couché, j'aie déjà fait le tour de ce petit espace, où tout est situé dans un heureux rapprochement.

Pays à moi, il faut mieux te connaître. Mais, comme il ne convient pas de commencer par ce qui est le boire, qui doit venir ensuite, non avant, et est une récompense plus que l'amorce ou le fond du repas, on ira d'abord sur le plateau. Quand les toits bruns, rapiécés de rouge, comme un vieux tablier où on a cousu avec du fil neuf, sortiront d'entre les noyers, tu connaîtras la présence du blé à ces rectangles de couleur, déroulés contre la pente, de même que quand, d'en haut la barre du comptoir, le marchand d'un geste de la main, fait tomber le rouleau d'étoffe.

Ainsi, entre les prés, sort ce qui est d'abord du vert clair et une frisure légère et quelque chose d'humide à l'œil, tandis que, plus haut, les grands bois regardent et les hêtres assis serrés sur une ligne, leurs jupes relevées, bouffant autour de leurs genoux. Et plus bas, si tu suis la ligne descendante, une ravine est là, où coule entre les vernes un petit ruisseau plein d'écrevisses.

Il faut du soleil sur ce vert pour que la tige se mette à grandir et, après s'être tenue penchée, devienne jaillissante et forte; il faut du soleil pour que le vert chante, qui était discordant d'abord.

Du même qu'une toile sortant de chez le teinturier a besoin d'être exposée à l'air et de participer à la lumière avant de s'y harmo-

niser, de même les froments nouvellement semés semblent, par leurs teintes trop dures, étrangers encore au paysage.

Mais attends qu'agisse l'opération du ciel de chez nous. Avec sa lenteur, qui est de la race, timide dans ses ardeurs à la fois et dans ses obscurcissements, c'est peu à peu qu'il y viendra et il y mettra son temps, mais, nécessairement porté où il doit en venir quand même, il fera enfin éclater là-haut le soleil des vieux almanachs.

C'est quand le soleil a une figure, entouré de cheveux épars, que le bas de la tige devient roux, et le haut, suivant les espèces, a la couleur de la feuille du tremble l'automne, ou est blanchâtre, ou est comme la peau des filles qui travaillent beaucoup dehors.

Il faudrait montrer les travaux qui se poursuivent, chacun dans sa saison, chacun à l'endroit convenable et différents selon l'endroit, mais comment tout de même ils sont ensemble sous les astres, afin d'aboutir à ce qui sera mis ensemble sur la table, qu'elle soit de simple bois de sapin et sans nappe ou couverte d'argenterie et de fleurs.

D'abord là-haut, quand ils montent avec les faux que manient les hommes, et les femmes et les filles suivent, qui manient, elles, le râteau; et jusqu'aux enfants viendront, qui, dès l'âge de dix ans, en auront la force.

Tout ce qui était debout est couché à terre, de sorte que pareillement à la veille le sol demeure recouvert, ne laissant voir aucune de ses mottes, à cause de ce vêtement trompeur qui est sur lui, — qu'ils vont lui ôter dès ce soir ou demain, étant venus avec les chars à échelles.

Alors ils lèveront la fourche des deux bras, donnant le coup de reins qu'il faut, et un autre est en haut de l'amoncellement qui s'élève toujours davantage.

Ils descendront avec ces maisons roulantes. Il faut un grand amas de gerbes pour qu'on en tire plein le creux des deux mains de grains, et un plus grand amas encore pour qu'on puisse les remplir de farine; néanmoins les voilà qui sont revenus du moulin avec des gros sacs, des dizaines, des centaines de sacs.

Tout est patience chez l'homme, quand il a été à l'école de la saison, tout est patience chez lui et sens de la succession. Il sait la préparation qu'il faut et que l'instant de la maturité par rapport à ce qui précède est quelque chose de très court.

On n'a qu'à s'avancer un peu sur le bord du coteau, s'y penchant; là aussi ils savent le temps que le raisin met à se gonfler et à se dorer, étant d'abord bourgeon et souche morte. Là, ils sont maintenant, plantés l'un au-dessous de l'autre, chacun à son petit étage, chacun sur son degré, avec près de chacun un mur, et sur cette superposition de murs, quand on la regarde d'en bas, figure le ciel escaladé, mais, quand on la regarde d'en haut, elle n'est plus qu'abîme, laissant tout l'espace à ce bleu brillant de l'eau étalée, où la vague chassée par la vague fait penser à une écharpe pailletée d'argent.

J'ai faim, et là-haut ils me font du pain; j'ai soif: ici ils me préparent de quoi boire.

Autre travail ici, soit qu'ils lèvent le bras pour taper avec le maillet, soit qu'ils soient tout verts de sulfate, soit que les femmes, se tenant baissées, aillent par bandes sous les ceps et froissent dans leurs tabliers la belle verdure juteuse.

Puis le temps viendra des bossettes et, là aussi, le temps de la maturité.

Ils descendront avec les brantes, posant précautionneusement le pied devant eux, à cause du poids; ils s'engageront dans les petits escaliers au flanc des murs. Ils verront que la porte, découpée en rond dans le haut, est ouverte, et devant le cheval attend. Ils se pencheront de côté, laissant se déverser la masse qui tombe en paquets, en même temps qu'elle ruisselle, et, tandis qu'ils se redresseront avec un soupir, d'au-dessus d'eux viendront des rires, une chanson qui sera entonnée, des cris de femmes, des voix d'hommes, suivis soudain d'un coup de vent.

Cerclez bien vos tonneaux, disent-ils, sans quoi ils éclateront. Ne les remplissez pas trop, disent-ils, sans quoi ils cracheront par la bonde. Ne descendez pas à la cave sans une lanterne allumée: tant qu'elle brûle, tout va bien; mais, si vous voyez la flamme devenir petite et vaciller, sauvez-vous!

C'est qu'ils sont souvent à la cave. Mais ceux de plus loin vers le levant ne sortent jamais de ces autres espèces de caves, bien plus profondes, qui sont les leurs et où ils vont chercher le sel.

On passe peu à peu de la grande lumière à cette complète obscurité. Il y a ceux qui sont tout le temps au grand air et il y a ceux qui n'y sont jamais. Déjà, autour de vous, s'annonce l'assombrissement dont la hauteur de la montagne est cause, quand, s'engageant entre ses deux versants, la vallée rétrécie ne connaît plus le soleil qu'à midi. On va pourtant vers plus de nuit encore. Les poètes ont parlé des mamelles de la terre et l'enfant, en effet, se contente d'une mamelle, mais, quand il est devenu homme, il considère sa nourrice et dit: « Ne peux-tu rien me donner de plus? »

Je pense à cette autre enfance qui a été le commencement de l'homme sur la terre; alors il errait, ramassant çà et là ce qui ferait sa nourriture, et il s'en contentait, mais ensuite il l'a trouvée fade. Il ne s'est plus baissé seulement, il s'est mis à fouiller. Il ne lui a pas suffi de fouiller, il a fallu qu'il creusât. Et il a connu la saveur, en même temps que l'amertume, parce qu'en ce faisant, il se privait de son repos.

On marche sous la terre par de longs corridors; ils se couchent sur le dos pour attaquer la veine. Ils font ébouler ce qui est au-dessus d'eux, ce qui est devant eux s'écroule; ils le mettent sur des vagonnets; ils le font dissoudre dans des cuves.

O terre brune, noire ou grise, comment peut-il sortir de toi cette blancheur? mais c'est la blancheur de ta nuit, de même que tout ce que tu élabores au jour connaît une couleur dorée.

La croûte du pain, le vin dans les verres, — voici maintenant que vient la salière, qui est un cygne au col dressé.

Pourtant il faut que ces trois vertus de toi collaborent, sinon je sortirai d'avoir mangé mal satisfait; et j'ai chaque jour, et trois fois par jour, à les rapprocher sur ma table, de même qu'elles le sont dans leurs lieux d'origine, quand j'envisage mon pays.

*

Mais elles le sont aussi de siècle en siècle, dans le temps; je vois Ruth et Booz, Noé ivre; je vois Sarah changée en statue.

De vous sont toujours venues toutes les images, choses de partout, choses essentielles.

Laissons tomber ces autres mets, même les fruits; même la figue mûre qui se fendra dans toute sa longueur, même la pomme, rouge d'un côté, jaune de l'autre, qui roulera dans l'herbe; à quoi nous adresserions-nous, sinon à l'élémentaire, qui est compris de tous, par quoi tous sont compris?

Quand ils se plaignent d'avoir faim, j'ai faim; quand ils se plaignent d'avoir soif, j'ai soif; quand ils se lamentent, accusant les jours d'être monotones, je pense à la pâte pas assez salée; l'image vient, Babylone est entre ses fleuves, — et, quand ils n'avaient plus de pain et suppliaient, c'est une imitation de pain encore que Dieu fit descendre pour eux, leur donnant la manne, afin qu'ils pussent se rassasier.

J'ai regardé les petits hommes rouges qu'ils ont peints sur leurs tombeaux, et ce drôle de mur auquel ils s'attaquaient avec des lames courbes m'a fait penser au temps de la moisson chez nous.

Il y a aussi des tableaux, où, à une espèce de plafond de poutres, entre lesquelles on aperçoit le ciel, pendent des guirlandes de grappes, et des femmes à jupes troussées, une corbeille sur la tête, s'avancent, tandis qu'un homme aux jambes nues, debout dans la cuve, a l'air de danser.

Qu'est-ce que c'est que le temps et qu'est-ce que c'est que l'espace? puisque, me munissant d'une barre ou deux de cette matière transparente qui fond rapidement dans l'eau, je n'aurais qu'à me présenter chez un roi nègre pour être reçu en ami.

Rapprochement de toute part; il me semble voir s'avancer l'histoire, et les sièges des villes s'expliquent, et les grandes pâleurs de la fin des repas, quand une main écrivait des choses sur le mur.

Nourritures de partout, nourritures de toujours, et proches malgré tout du sol, n'est-ce pas, quand je vais à vous et vous respire, avec lui que je communique, mystiquement et grâce à vous? l'une qui est un minéral, tranchante d'arêtes, semblable au caillou, que la chèvre cherche avec la langue à la surface de la roche, qui est roche, dont chaque

morceau imite en petit un bloc de rocher; puis le pain, dont la croûte a juste la couleur de l'épi parvenu à son point de maturité, dont la mie a le grumeleux, le poreux, le tendre qui durcit à l'air de la terre, le pain qui, mis en miches, quand on le sort du four, est chaud comme le champ sous le soleil, et au-dessus tremble la même buée, et le dessus de cette miche est comme une ligne d'horizon; le vin enfin, le vin qui est rouge comme le sang, étant le sang de la terre, le vin qui sent le caillou quand on le frotte dans ses mains, le vin qui garde dans sa masse et la transparence de sa masse toute la lumière, tout le soleil, toute la chaleur de la belle saison, laquelle se réveille dans nos veines et c'est en nous une journée d'été, — le vin jaloux qui, mis dans les tonneaux, quand la sève monte, tressaille, se souvenant encore, peut-être regrettant, puis qui retombe et se résigne, à mesure que la grappe tend par son propre poids à descendre aux nouveaux paniers.

O choses de partout, choses de tous les temps, choses qui faites qu'on ne sait plus où on est, choses qui contenez l'oubli, l'illusion, le rassasiement, la satisfaction complète, choses qu'on n'a plus quand on meurt; fruits essentiels, nourritures de l'âme; choses qui êtes à la fois les plus grandes images et les plus grandes réalités, choses qui faites rêver, et qui faites qu'aussi, afin de vous avoir, on se détourne de son rêve pour le travail quotidien; — permettez qu'une, fois de plus je vous considère où vous êtes, dans votre nue réalité, rapprochées tout autour de moi, contenues toutes trois quand même dans mon pays qui est petit, mais qui tout à coup, grâce à vous, devient grand et grâce à vous l'égal de tous les autres, supérieur même à tous les autres, le plus beau, le plus aimé.

Le Maréchal Mannerheim explorateur

Par KAARLO HILDÉN

A L'OCCASION de son assemblée annuelle, le 24 avril 1941, la Société Géographique de Suède, donnant suite à une décision unanime de ses membres, remit au Maréchal baron Mannerheim la médaille Hedin en or. Cet hommage unique ne fut pas attribué en tant que titre de reconnaissance pour le glorieux général en chef des forces de défense de la Finlande, ou pour l'ancien Régent du pays, mais comme titre de distinction spéciale à l'*explorateur* Mannerheim. C'est que, d'après les statuts, cette médaille ne peut être conférée qu'à un savant particulièrement méritant, ayant fait des recherches géographiques, et notamment cartographiques, dans des contrées imparfaitement connues du globe.

La médaille Hedin qui, antérieurement, n'a été attribuée que deux fois, rappelle le souvenir du voyage d'exploration que le Maréchal, alors colonel de quarante ans, accomplit à cheval à travers le continent asiatique au cours des années 1906—1908, mais dont les résultats n'ont été publiés qu'environ trente-einq ans plus tard, c'est-à-dire, au printemps de l'année 1940.

Le but initial du voyage d'Asie était d'ordre militaire — accompli sur l'ordre de l'état-major général russe — mais grâce à l'initiative du baron Mannerheim lui-même, on inséra dans le programme de ce voyage différentes tâches scientifiques pour lesquelles, avant son départ, l'explorateur prit conseil de la Société Finno-Ougrienne et de la Délégation du Musée National de Finlande. Ces deux institutions le chargèrent de nombreuses missions. Il fut, entre autres, prié de recueillir des objets archéologiques et ethnographiques, de faire des fouilles dans les vieilles villes en ruines du Turkestan, de porter son attention sur les figures de pierre, d'examiner les roches sculptées (pétroglyphes) et les inscriptions, de chercher à se procurer d'anciens documents historiques. On le chargeait aussi de rapporter des observations sur les peuplades si peu connues du Nord de la Chine.

Pour satisfaire à toutes ces demandes, il fallait faire des études dans plusieurs domaines scientifiques. Cependant, malgré toutes les difficultés que présentait ce programme, il fut mené à bien. Ainsi ce long voyage à travers l'Asie fut non seulement la réalisation de la mission militaire d'origine, mais encore une expédition scientifique.

Après s'être acquitté des multiples préparatifs de l'expédition, le baron Mannerheim quitta St.-Pétersbourg le 6 juillet 1906 pour se diriger vers le sud. Huit jours plus tard, il arrivait à Astrakhan, d'où le voyage continua en bateau à vapeur jusqu'à Bakou ; de là il reprit le bateau pour traverser de nouveau la mer Caspienne et arriver à Krasnovodsk. Ensuite il poursuivit son voyage vers l'est, en chemin de fer, passant par les villes riches en souvenirs de Bokhara, Samarkand et Tachkent, jusqu'à Andijan, terminus de la ligne ferrée à cette époque. A Sa-

markand, l'explorateur prit avec lui deux cosaques de l'Oural lesquels, d'après un ordre impérial, devaient être à la disposition de l'expédition durant tout le voyage à travers l'Asie.

A Andijan, l'expédition dut renoncer définitivement aux moyens de communication modernes — elle avait maintenant devant elle la perspective d'une chevauchée qui ne devait prendre fin qu'à l'ancienne capitale de la Chine, dans le voisinage de l'Océan Pacifique. Lorsque ce voyage commença, le 29 juillet, l'expédition se dirigea d'abord vers la petite ville d'Och, d'où elle continua à travers des terrains montagneux difficilement accessibles jusqu'au grand Kachgar, situé dans le Turkestan chinois. De là on fit un long et pénible détour en suivant le bord occidental du désert Takla Makan jusqu'à la partie méridionale du Turkestan, à Yarkend et à l'oasis de Khotan, connu par le grand rôle qu'il joue dans l'ancienne histoire de Chine, ainsi que par les couches de néphrite, ou «jade stone», cette pierre semi-précieuse très recherchée que les Chinois emploient pour différents ouvrages d'art, vases, idoles, etc. Environ trois mois après, le baron Mannerheim revenait à Kachgar, et de là poursuivait sa route dans la direction du nord-est, d'abord, en suivant la grande piste des caravanes, et, ensuite, à travers des contrées sans chemins et pauvres en eau jusqu'à Aksu, situé au bord septentrional du Takla Makan. D'Aksu, l'explorateur conduisit sa petite expédition par les plateaux couverts de neige du Tian-chan, entrecoupés de glaciers et de précipices, jusqu'à Kuldcha, sur le fleuve Ili où, après une chevauchée extrêmement fatigante de 16 jours, il arriva le 18 avril.

Après s'être rendu à Karachar et, ensuite, jusqu'à Urumtchi, en suivant la piste des caravanes, le baron Mannerheim poursuivit son voyage, fin août, dans la direction de l'est, et arriva à l'antique Turfan, à Hami. Par une route désertique et désolée, pauvre en eau, il arriva à Ansi, d'où il fit un crochet pour atteindre Tun-huang et y visiter les fameuses « grottes des mille Bouddhas », encore très peu connues à cette époque. Puis l'expédition continua par la piste dite de la soie, l'antique artère que suivaient les anciennes caravanes de soieries, se rendant de l'Asie orientale à l'occident, même piste qu'avait suivie Marco Polo dans son fameux voyage à la cour de Kublaï Khan. A la fin du mois de janvier 1908, l'expédition arriva dans la capitale de la province de Kansu, Lantchéou, située en amont du fleuve Jaune, Hoang-ho.

De la piste de la soie, le baron Mannerheim entreprit une excursion très lucrative au point de vue scientifique aux lieux d'habitation des tribus Jœgurs singulièrement peu connues, dans les montagnes des Nan-chan. De Lantchéou, il fit un voyage, riche d'aventures, jusqu'au grand cloître de Labrang, à la frontière thibétaine, l'un des sanctuaires les plus renommés des bouddhistes du Lama. Là, il eut l'occasion d'enrichir de nombreuses observations de grande valeur la connaissance du lamaisme et de ses remarquables règles.

Après ce voyage à Labrang, l'expédition continua, fin mars, dans la direction de l'est, à travers les majestueux Monts des Poux, dans les provinces de Kansu et de Chensi, et ensuite, le long du cours moyen du Hoang-ho, vers la capitale du Honan, Kai-feng. De là, l'expédition se dirigea en ligne droite vers le nord, en passant par la province de Chansi. Arrivé dans la capitale de cette province, le baron Mannerheim eut la rare chance de pouvoir rendre visite au Grand-Pape

de l'église lama-bouddhique, le mystérieux prince des cloîtres du Thibet, Dalai Lama, qui, peu de temps auparavant, avait quitté Lhassa, fuyant les Anglais, et séjournait alors comme exilé dans le cloître d'Utai-chan. Nombreuses furent les conversations intéressantes que le baron Mannerheim eut avec ce remarquable personnage.

Après un long détour vers le nord et vers l'est, le baron Mannerheim put enfin arriver, vers la fin de l'été 1908, au but que s'était fixé l'expédition, à la capitale d'alors de la Chine, Péking. En y arrivant, l'expédition avait derrière elle une course à cheval d'environ 14,000 kilomètres. Tantôt elle avait suivi les pistes caravanières des époques reculées — seules artères de circulation reliant entre eux les plus grands centres d'habitation de l'Asie Centrale — tantôt, quittant les voies principales, elle s'était engagée dans des contrées éloignées qui n'avaient jamais été fréquentées même par les caravanes marchandes. Nombreux furent les endroits où le baron Mannerheim et son expédition furent les premiers à pénétrer. Il se mit à la recherche des régions ignorées ou peu connues du grand continent afin de pouvoir réaliser aussi largement que possible les buts militaires et scientifiques du programme dont il était chargé.

Durant le voyage, l'aspect géographique des lieux changeait continuellement: tantôt c'étaient d'immenses déserts brûlés par un soleil ardent, tantôt des chaînes de montagnes aux cimes recouvertes de neiges éternelles. Et, tout aussi colorées et changeantes que le cadre, apparaissaient les habitations dans leur variété. Parfois l'expédition traversait des contrées cultivées, dans lesquelles on rencontrait de grandes villes populeuses, des bourgs, des forteresses, des cloîtres, des temples, etc., ou bien, au contraire, on avançait à travers des territoires où, sur des distances de milliers de kilomètres, on n'apercevait pour tout vestige de présence humaine que la silhouette de quelques « yourtas » (tentes de nomades) ou de quelque hutte. Il arrivait aussi que la caravane pénétrât au milieu d'une nature vierge, dans des paysages sauvages que la main de l'homme n'avait pas encore touchés. L'explorateur put ainsi observer les différents peuples et les différentes tribus dont une partie composait la population prédominant au cœur de l'Asie et dont l'autre comprenait les restes de tribus qui, dans les vallées écartées, éloignées des grandes voies de communication, avaient pu conserver leurs mœurs et leurs usages particuliers, leurs notions originelles, ainsi que leurs primitifs moyens d'instruction.

Certes, le voyage n'avait pas été exempt de peines et de fatigues — les difficultés de toutes sortes et les efforts pour les vaincre avaient été nombreux. Il est curieux de noter que les deux compagnons du baron Mannerheim, deux cosaques de l'Oural, hommes forts et bien trempés, spécialement choisis pour cette expédition, n'en purent supporter toutes les fatigues. L'un fut obligé de rentrer déjà au bout de sept mois. L'autre avait continué jusqu'aux environs de Péking, mais il était à bout de forces et l'on dut le renvoyer chez lui par le chemin de fer. Le chef fut donc seul à atteindre le but du voyage.

Si l'on considère cette longue chevauchée du point de vue sportif, c'était une performance extrêmement remarquable. Mais, comme nous l'avons déjà dit plus haut, sous le rapport scientifique elle ne le fut pas moins — sans parler des résultats d'ordre militaire.

Durant tout le voyage, l'explorateur notait, presque au jour le jour, ses observations et ses impressions dans son journal. Et il ne se contentait pas d'y enregistrer brièvement la marche générale de l'expédition. D'une manière détaillée et avec une véritable précision scientifique, il fit la description géographique des lieux, notant les formations du terrain, la structure géologique, la faune et la flore des contrées qu'il parcourait, aussi bien que leurs conditions hydrographiques. Il fait défiler sous nos yeux les villes et les bourgs avec leurs aspects extérieurs et en faisant revivre leur histoire. Nous parcourons avec lui les voies de circulation et de commerce, ou bien nous apprenons à connaître les conditions administratives et culturelles des pays respectifs, leurs dispositions en vue de la défense et leurs exercices militaires. Il nous présente aussi des données exactes sur les villages des provinces, leurs surfaces cultivées, la récolte des céréales, le nombre des animaux domestiques, ainsi que sur les richesses minérales. Il décrit les constructions multicolores des communautés des monastères, la rude vie des pèlerins et les pratiques religieuses des moines. Il fait la description des monuments de l'antiquité, il consacre une attention toute spéciale aux mœurs et aux coutumes des indigènes, à leurs habitations et à leurs costumes, aussi bien qu'à leur organisation judiciaire et à leur vie sociale, il nous parle des nombreux personnages remarquables qu'il a pu rencontrer, vice-rois et princes impériaux, mandarins et chefs d'armées, saints et princes indigènes, il nous fait entrer dans le détail de ses recherches scientifiques et il nous en montre les résultats, il nous narre les difficultés et les périls de son expédition, ses aventures de chasse et ses fatigues. Et, toujours, son récit a la sobriété et la forme critique qui caractérisent sa manière de voir les circonstances et les événements. Le journal est ainsi, d'un côté, une source de connaissances scientifiques bien documentée où l'on peut puiser pour connaître à fond les conditions d'existence telles qu'elles existaient dans l'Asie Centrale et l'Asie Orientale au commencement de ce siècle, et de l'autre, un récit intéressant d'aventures variées survenues au cours de ce long voyage. M. Sven Hedin, qui a eu l'occasion d'étudier le journal tenu par le voyageur, durant son expédition, a dit que le Maréchal Mannerheim « façonne cette matière inépuisable de manière à en créer une image vivante et d'un seul jet, une des descriptions les plus fidèles et les plus authentiques que l'on ait jamais faites de cette partie du monde si écartée et si difficilement accessible ».

Mais, en plus de son journal, le voyageur a rapporté des collections d'un précieux intérêt pour la science et dont une partie très importante se compose d'objets ethnographiques. Les objets les mieux représentés sont ceux des populations appelées Sartes qui habitent le Turkestan occidental et dans les outils desquelles se retrouve la vie bariolée des bazars. Nombreux sont également les objets qui caractérisent les mœurs et les usages des Abdalles, peuple curieux qui, selon une tradition musulmane, fut expulsé de Turquie, d'où il était originaire, et réduit, sous le poids d'une malédiction, à la mendicité pour subsister. Ce peuple, qui forme de petites agglomérations dans certaines villes du Turkestan et de l'Iran, se trouve l'objet du mépris ou de la haine de la population locale. Au cours de l'expédition on a recueilli aussi une importante collection d'objets thibétains. Ces objets se rapportent principalement au rite bouddhique. Très précieuses sont les collections provenant des Jœgurs, peuple habitant les montagnes du Nan-

chan, et presque inconnu du point de vue scientifique. Grâce aux objets rapportés par le Maréchal Mannerheim, on peut se faire une idée générale de la vie quotidienne de cet intéressant peuple.

Cependant, ces collections ne concernent pas uniquement les peuples et les civilisations contemporains. Fidèle aux instructions reçues, le baron Mannerheim fit, chaque fois que l'occasion s'en présenta, des fouilles dans les endroits où l'on savait que d'anciennes villes avaient existé, et dans ceux où les ruines parlaient encore des temps disparus. De nombreux et précieux apports vinrent ainsi enrichir ces collections. Elles furent encore complétées par l'acquisition d'objets archéologiques propres à éclaircir les antiques formes de la culture et leur propagation dans l'Asie Centrale, spécialement dans le Turkestan occidental.

Les anciennes cultures sont également mises en lumière par les pétroglyphes et les pierres munies de signes graphiques sur lesquelles l'explorateur porta son attention. Il eut la chance de trouver plusieurs anciens monuments commémoratifs, inconnus jusqu'alors, dont on prit soit l'empreinte, soit la photographie. A ce même groupe appartiennent, en quelque sorte, les fragments de documents anciens que le baron Mannerheim a recueillis dans diverses contrées et qui se sont révélés comme très importants au point de vue linguistique. Nombre d'entre eux furent ramassés, déchirés en morceaux, dans les champs des indigènes qui les employaient comme engrais.

A côté des recherches mentionnées plus haut, l'explorateur fit aussi, au cours de son voyage, des observations anthropologiques. Celles-ci ne portèrent pas sur moins de huit tribus, dont quelques-unes étaient restées jusqu'alors complètement ignorées. Et il ne se borne pas à donner des descriptions détaillées des propriétés physiques des tribus étudiées, il a aussi pris la peine de faire des mesurages complets en utilisant des instruments modernes.

Il faut enfin porter à l'actif scientifique de l'expédition le fait qu'un nombre considérable de travaux cartographiques fut exécuté. Les cartes itinéraires levées par le Maréchal, d'après des travaux d'arpentage, ou d'après des observations faites à cheval, embrassent une zone de plus de 3.000 kilomètres de longueur. Ce secteur comprend des contrées qui avaient été insuffisamment cartographiées antérieurement ou ne l'avaient pas été du tout. A ces travaux cartographiques s'ajoutent une vingtaine de plans détaillés de villes, une centaine de déterminations d'altitude hypsométriques, ainsi que des observations météorologiques très précises se rapportant à plusieurs éléments de cet ordre.

Si nous ajoutons à tout cela qu'environ 1.500 photographies prises au cours du voyage complètent la documentation recueillie, nous aurons donné, dans ses grandes lignes, une idée du travail scientifique exécuté durant l'expédition.

Le programme du voyage avait été rempli bien au-delà du projet initial. La géographie, la cartographie et la météorologie, la sociologie et l'étude des religions, l'ethnographie et l'anthropologie, l'archéologie et l'histoire, bref presque toutes les branches scientifiques, étaient comprises dans l'ensemble des divers matériaux recueillis et dont l'explorateur enrichit nos connaissances sur les contrées du cœur de l'Asie. Mais, on aurait tort de supposer que par cette extension du programme, ses recherches et ses observations aient été superficielles. De nombreux savants hautement qualifiés qui ont pris connaissance des résultats de ce voyage

se sont exprimés en termes très louangeux à leur sujet. Vu à la lumière de ses notes et de ses collections, l'explorateur Mannerheim ne paraît nullement un amateur qui recueille les informations et les souvenirs que, par hasard, il trouve sur son chemin, mais une personnalité s'intéressant profondément aux questions scientifiques, un observateur consciencieux et un savant travaillant systématiquement.

Les résultats de l'expédition d'Asie sont restés plus de trente ans sans être publiés. L'explorateur avait bien l'intention de revoir les notes qu'il avait prises au cours de son voyage afin de les livrer ensuite à la publicité, mais, des charges nouvelles et très absorbantes l'avaient toujours empêché de réaliser ce projet. Ce fut seulement au printemps de l'année 1940 — presque au moment où la nation finlandaise allait être engagée, sous la direction de son Maréchal, dans une guerre d'hiver solitaire et unanime pour sa liberté et pour la civilisation occidentale — que parut *Across Asia from West to East in 1906—1908*, ouvrage qui, en 1.000 pages de grand format, 700 figures et 15 grandes cartes expose les observations, les expériences et les résultats des recherches de l'expédition.

Dès sa parution, l'ouvrage conquit l'admiration unanime du monde savant. A l'œuvre déjà accomplie, si riche, du grand chef de l'héroïque armée de Finlande, vint s'ajouter un succès inconnu auparavant. Dans la conscience publique, le Maréchal Mannerheim avait jusque là été le génial chef de guerre et l'homme d'Etat, le grand symbole d'union pour l'indépendance de la Finlande. Mais, à ce moment, on vit se révéler en lui un savant de mérite ayant glorieusement participé à la lutte internationale séculaire dont le but est la conquête par la science du plus grand continent du globe. Le journal, publié avec ses annexes scientifiques, est, pour nous servir des paroles de Sven Hedin, « un chef-d'œuvre qui assure au Maréchal baron Mannerheim une place d'honneur parmi les savants ayant exploré le continent asiatique, place d'honneur qui, de fait, lui était due depuis trente ans déjà ».

L'alliance française de Georges Ier Rákóczi

Par JEAN KÓSA

A L'ÉPOQUE du prince Gabriel Bethlen, la Transylvanie avait une renommée telle qu'auparavant, au temps des Báthori et de Bocskai, elle n'en avait jamais eu de pareille. Diplomate toujours actif, Bethlen se mêla à la guerre de Trente Ans — pendant toutes les phases de celle-ci — et entra en relations avec plusieurs princes européens. Il laissa un grand héritage à Georges Ier Rákóczi (1630—1648), mais ce dernier se laissa diriger par d'autres points de vue que son prédécesseur. Le but de Rákóczi était, avant tout, d'assurer le trône de Transylvanie à sa famille; en d'autres termes il poursuivait une politique dynastique. Issu d'une famille puissante et en sa qualité, lui aussi, de grand acquéreur de propriétés, il devint possesseur d'une si grande fortune qu'il passait pour le plus riche seigneur de la Transylvanie et de la Hongrie. Grâce à un régime sévère, mais bien déterminé il a tout fait pour assurer le pouvoir de sa famille.

Tandis que lorsqu'il s'agissait de réaliser ses idées dans le domaine de la politique extérieure Bethlen se montrait infatigable, Rákóczi, par contre, occupé de ses propres questions de famille, obéit pendant de longues années, à une tout autre conception. Longtemps son activité dans le domaine de la politique extérieure ne se borna qu'à conserver l'amitié traditionnelle des deux grands voisins toujours jaloux de son pays: les Habsbourg et les Turcs. Par conséquent il se méfia de toutes les actions qui eussent pu changer le *status quo*.

Cependant l'étranger a tenu compte de la Transylvanie,[1] les Etats protestants de l'Europe et les ennemis de l'empire des Habsbourg n'oubliaient pas l'existence en Orient d'une petite principauté protestante qui avait victorieusement lutté, à trois reprises, contre la dynastie allemande, sans avoir rien perdu de ses forces. En octobre 1635, Richelieu prévient le comte d'Avaux, ambassadeur de France en Allemagne, de certains bruits d'après lesquels: « le roy a esté ad-

[1] Sur la politique extérieure de Rákóczi, les plus importants documents sont édités par Alexandre Szilágyi dans une publication en langue française : « Actes et documents pour servir à l'histoire de l'alliance de Georges Rákóczi avec les Français », Budapest, 1874. Récemment M. I. Hudiţa a consacré deux ouvrages volumineux à la même question : « Répertoire des documents concernant les négociations diplomatiques entre la France et la Transylvanie au XVIIe siècle », Paris, 1926 et : « Histoire des relations diplomatiques entre la France et la Transylvanie au XVIIe siècle », Paris, 1927. L'auteur y a recueilli avec un grand zèle des données trouvées dans les archives françaises mais, comme il paraît ne pas savoir le hongrois, il n'a pas pu consulter les publications hongroises, de sorte que, par exemple, il ignore l'orthographe exacte même des noms propres hongrois.

verty de bonne part que Ragotzi prince de Transilvanie désireroit ardemment faire au printemps une divertion en Hongrie avec cinquante mil chevaux s'il avoit quelque assistance d'argent . . .; le dit Sieur d'Avaux essayera d'apprendre ce qu'il pourra de cette affaire avec adresse et secret.» Rákóczi, bien que ses relations avec l'empereur allemand fussent loins d'être harmonieuses, n'avait point l'intention d'entreprendre une offensive; mais on voit qu'il intéressait quand même l'étranger. En été 1637, un pasteur luthérien Henri Meerboth arriva en Transylvanie, envoyé par le comte de Hessen et au su du roi de France. Sans doute appartenait-il à ces diplomates errants qui parcouraient toute l'Europe. Jusqu'alors il n'avait rien fait de méritoire, mais à Gyulafehérvár, siège des princes de Transylvanie, ses propositions, au sujet d'une alliance entre Rákóczi et les Etats protestants, furent couronnées de succès.

En effet, après avoir réalisé ses réformes intérieures, Rákóczi tendait à une politique de rapprochement avec les grandes puissances européennes. Quand son intime, Jean Henri Bisterfeld, professeur au collège de Gyulafehérvár, eut achevé son ouvrage théologique contre les sociniens, Rákóczi, très dévot, voulut le faire paraître à l'étranger; d'une part il tenait à ce que le livre exerçât une grande influence sur le public international, d'autre part, comme Bisterfeld parlait français, ce dernier pouvait être chargé d'une mission à la fois scientifique et politique.

Il y avait alors onze ans que la Transylvanie se contentait d'observer de loin les événements de la guerre de Trente Ans. A la tête de la coalition contre les Habsbourg se trouvait la Suède — avec laquelle Rákóczi avait poursuivi des négociations encore au temps de Gustave Adolphe — puis, à partir de 1635, la France. Richelieu voulait complétement encercler les Habsbourg; pour la réalisation de son projet il voyait la nécessité d'une attaque venant des Turcs par le sud et de Rákóczi, vassal du sultan, par l'orient. Ainsi donc la grande guerre avait définitivement perdu son caractère religieux et les combats se poursuivaient pour l'éternelle question: l'hégémonie européenne. Les deux voisins de l'empire allemand: la France et la Transylvanie semblaient donc des alliés naturels.

En automne 1637, Bisterfeld partit pour la première fois en mission diplomatique. Il se rendit d'abord à Stockholm, ensuite à Paris pour y exposer le plan de son prince, au sujet de l'alliance. Rákóczi ne perdait pas de vue ses intérêts dynastiques et demandait: l'intervention de la France et de la Suède auprès de la Porte pour qu'il pût élire son fils prince de Transylvanie, puis des garanties et des compensations au cas où, par suite de la guerre, il devrait quitter son pays, enfin on devrait lui obtenir de la Porte la permission de commencer l'offensive. Il demandait encore 200.000 écus d'ors impériaux, comme subvention annuelle et 6000 soldats. En échange, il s'obligeait à partir en guerre sans délai. Ces propositions — bases de toutes négociations futures —

tout comme l'idée elle-même de l'alliance, semblèrent acceptables à Paris, de sorte que Louis XIII décida de continuer les pourparlers par l'intermédiaire d'un ambassadeur qu'il enverrait en Transylvanie.

Ce fut le baron d'Avaugour, résident français à Dantzig, qui partit en ambassade et arriva enfin à la suite d'un grand détour, et absolument incognito, à la cour de Rákóczi. Comme papiers d'identité, Bisterfeld lui avait donné un certificat, long d'un pouce seulement, que le baron avait soigneusement caché pour qu'on ne pût le lui ôter même au cas où il serait fait prisonnier. Grâce à l'intermédiaire de son conseiller: Jean Kemény, Rákóczi rencontra d'Avaugour dans des circonstanc es romanesques et leurs négociations se poursuivirent secrètement, à l'insu même des partisans du prince. Quelques jours plus tard, le 12 novembre, « un officier cherchant emploi » se présentait à la cour princière; c'était d'Avaugour. Au discours qu'il prononça en latin, le prince répondit également en cette langue et cita le poète classique: « *Quidquid agas, prudenter age et respice finem* ».

Mais Rákóczi n'était pas pressé de conclure l'alliance. La prudence et une certaine réserve, le souci de ne pas précipiter ses affaires, avaient été en tout temps ses caractéristiques. Il est sûr que dans l'histoire de la Transylvanie il n'y eut pas de prince plus circonspect. Puis on ne doit pas oublier que la diplomatie du XVIIe siècle ne s'est jamais lassée de négocier et de concevoir de nouveaux projets — sans les avoir réalisés. La paix de Westphalie est la preuve que la diplomatie de cette époque n'arrive à des résultats qu'au bout de *processus infinis*.

D'Avaugour, après avoir quitté la Transylvanie, entretint encore pendant assez longtemps une correspondance avec Rákóczi et sa suite. Ils conçurent de nouveaux plans et échangèrent leurs vues politiques. Peut être, n'y a-t-il pas de diplomate français qui ait pu créer avec la Transylvanie des relations aussi solides. Malheureusement en l'occurence, il s'agissait seulement d'un contact personnel, car d'Avaugour n'a jamais joué de rôle important dans la politique étrangère française.

Au printemps 1639, Bisterfeld alla pour la seconde fois à Paris sous prétexte de chercher un professeur pour le collège de Gyulafehérvár, en remplacement d'un membre défunt du corps enseignant. Il ne réussit à rien, mais il traita avec de la Barde et Bouthillier, secrétaire d'Etat. Ils continuèrent à discuter leur ancien plan, sans examiner d'autres possibilités. Mais à partir de cette époque, les diplomates français et hongrois continuèrent longtemps d'échanger des lettres. Par une missive de juin 1639, Rákóczi fit savoir à d'Avaugour que, Dieu merci, il avait tout préparé pour l'offensive et que pour mettre en marche ses troupes, il n'attendait qu'une lettre du roi de France dans laquelle Louis XIII l'assurerait de son alliance. A la même époque, le comte d'Avaux, ambassadeur de France en Allemagne, d'ailleurs facteur important de la diplomatie française, accentuait à plusieurs reprises dans ses rapports l'utilité d'une alliance avec

la Transylvanie. Il proposa de signer le plus vite possible un pacte: «Attendu que cette nouvelle diversion dans la Hongrie, capable d'y attirer ensuite un plus grand orage, porteroit bientot les Imperiaux, desia incomodés d'ailleurs, à s'appliquer sérieusement à la paix.» Dans les numéros de ce temps de la *Gazette de Paris* on trouve l'écho d'un intérêt qui grandit de plus en plus pour les affaires de ce petit pays lointain. L'atmosphère devenait donc favorable.

Malgré tout, l'alliance ne pouvait pas encore être réalisée. Ayant vu les succès de Bernard de Weimar sur le front, Richelieu craignit de s'allier à Rákóczi parce qu'il ne voulait pas s'engager dans une entreprise qui pût renforcer les protestants. En même temps, de la Haye, ambassadeur de France à Constantinople — continuellement mal informé — annonçait à plusieurs reprises que la chute de Rákóczi ne saurait tarder, parce que les Turcs le regardaient d'un mauvais œil. Naturellement ces informations, dénuées de tout fondement, ne contribuaient pas à modifier l'opinion de Richelieu. Au surplus, la Suède se refusa rigidement à conclure une alliance avec la Transylvanie et ne voulut pas se charger de payer la somme promise à Rákóczi. Enfin, l'empereur d'Allemagne commença, à son tour, à traiter avec Rákóczi et, pour conserver la paix, consentit à lui faire certaines concessions.

Dans ces conditions, personne ne s'enthousiasmait pour l'alliance, pas même Rákóczi. Mais l'issue de la guerre ne lui était pas indifférente, surtout depuis que — pour quelque temps — la fortune des armes souriait aux Habsbourg: Jean Banner, le général suédois, qui, après une avance victorieuse, se livrait déjà au siège de Prague, avait été vite obligé de se retirer des approches de la capitale tchèque, et les armées suédoises reculaient vers des parties de plus en plus septentrionales de l'Allemagne. Rákóczi parvint soigneusement à garder la paix de sa petite principauté et grâce à une habile politique dynastique réussit à obtenir que, de son vivant encore, son fils, nommé également Georges, fût élu, par les ordres, prince de Transylvanie. Dans sa famille, une fois le pouvoir devenu héréditaire, son autorité se trouva grandement accrue. Il fonda une dynastie européenne qui joua un rôle important dans l'histoire de la Hongrie et des pays avoisinants.

Entretemps, un changement était survenu dans les opérations militaires. Après la mort de Banner, Léonard Torstenson avait été placé à la tête des troupes suédoises; c'était un homme maladif, atteint de rhumatismes si graves qu'il était incapable d'aller à pied et qu'en campagne il devait se faire porter par ses soldats sur un lit de repos. Mais en véritable élève de l'école de Gustave Adolphe, il sut ranimer l'esprit offensif dans ses troupes et résolut d'obtenir une décision à tout prix. Il pénétra en Silésie, y défit les armées de l'empereur, puis entra en Moravie et occupa Olmütz. De là il envoya en Transylvanie deux colonels, pour continuer avec Rákóczi les négociations qui avaient été interrompues. Le 6 août 1642, ses officiers se trouvaient déjà à

Gyulafehérvár avec un projet d'alliance entre la France, la Suède et la Transylvanie.

Cette fois les délibérations furent menées à bien, parce que la finesse des diplomates céda la place à l'esprit de résolution des militaires. Si la mort de Richelieu, puis celle de Louis XIII paralysèrent pour quelques temps la diplomatie française, Torstenson n'en resta pas moins actif. Le 16 novembre 1643, Rákóczi conclut une alliance offensive et défensive avec les envoyés suédois: Jacob Rebenstock et André Orbay d'origine transylvaine, de sorte que les points de ce pacte engageaient non seulement la Suède, mais la France ainsi que d'autres alliés aussi, et qu' ils devaient délivrer, chacun, un diplôme.

L'accord contenait, à peu de choses près, les conditions mêmes que Rákóczi avait fait connaître par Bisterfeld à Paris. Le prince s'obligeait à entreprendre la guerre contre l'empereur, et même celle-ci devrait être poursuivie également par ses successeurs. Torstenson enverrait à la frontière hongroise 3000 fantassins; ce nombre serait augmenté de 3000 cavaliers, au moment où le prince traverserait la ligne de la Tisza. Les alliés suédois et français assuraient Rákóczi de ne pas nourrir d'exigences territoriales envers la Hongrie, et promettaient de satisfaire aux désirs transylvains et hongrois lors de la conclusion de la paix. Mais ce qui était très important pour le prince, c'est qu'en échange de l'aide transylvaine, ils lui promettaient de verser une subvention de 200.000 écus pour la première année de la guerre et 150.000 écus pour chacune des années suivantes, enfin qu'ils s'engageaient à dédommager Rákóczi au cas où il perdrait son trône.

Sept ans s'étaient donc déroulés entre les premières délibérations et la naissance de ce pacte. Lorsqu'on connaît la diplomatie de l'époque, on ne peut pas dire que ce fût long. Qu'on se rappelle combien Gustave Adolphe, lui-même, s'était montré peu pressé de se mêler de la guerre. Mais la décision une fois prise, Rákóczi n'hésita plus à partir en guerre. Il suivit la route coutumière des armées transylvaines: partant de Máramarossziget il traversa la Haute-Hongrie — considérée comme la plus riche province de la Hongrie fidèle aux Habsbourg — et marcha en direction de Vienne. Au printemps 1644, il avait occupé Kassa, une des plus grandes villes de la Hongrie d'alors, puis Tokaj et de riches villes minières; en avril il se trouvait déjà à la frontière de la Moravie et de la Silésie. Les protestants l'accueillaient partout avec enthousiasme, et, même la majorité des seigneurs catholiques jugeait plus opportun de ne pas tenter de lui résister. Et si Torstenson, qui se tournait vers le Danemark, ne s'était pas retiré de ce front, l'armée suédoise et l'armée transylvaine auraient pu opérer leur jonction.

Bien que la campagne de Rákóczi fût couronnée de succès, la cour de France ignorait jusqu'à l'existence de son alliance avec la Transylvanie. Ce ne fut que par une lettre d'Avaux et de Servien — ministres plénipotentiaires, envoyés aux délibérations de paix —

que la cour et Mazarin apprirent, à leur grand étonnement, que Torstenson avait opéré une alliance au nom même de la France. Dans leurs rapports, les deux envoyés soulignèrent l'avantage que cette alliance représentait, mais en même temps ils ne manquèrent pas de critiquer le procédé de Torstenson. Ils allèrent jusqu'à dire que, sous cette forme, la France ne pouvait pas ratifier ce pacte. Elle ne pouvait pas le faire puisque, lors des accords, personne n'avait représenté la France. Et, continuait le rapport, dans le pacte signé « la couronne de Suède s'y est toujours fait nommer la première, et puis, il y a des engagements de faire agir le Turc pour secourir le Ragotski, auquel nous sçavons que la piété de votre Majesté ne lui permettra pas d'entendre, moins encore de s'y obliger par un traité ». Malgré tout, ils recommandaient d'envoyer quelqu'un chez Rákóczi pour continuer les pourparlers, et même ils désignaient la personne la plus convenable à ce poste, en la personne de Croissy-Fouquet, conseiller au parlement de Paris.

La reine accepta la proposition d'Avaux et de Servien et autorisa Croissy à « faire entendre » à Rákóczi, qu'à la conclusion de la paix on tiendrait compte de l'intérêt de son pays « mais cela soit néantmoins dit de bouche sans qu'il soit rien touché par escript et en des termes qui ne m'assujetissent à ne la pouvoir faire que de son consentement ». Le 28 mai on délivra à Croissy une lettre de créance, dans laquelle la reine nommait son « cousin » le prince de Transylvanie et exprimait sa joie de ce qu'il s'était engagé dans la campagne pour la « cause commune ». Croissy aurait donc pu partir, mais il passa auparavant quelques temps à Munster chez les deux plénipotentiaires.

Les armées de Rákóczi avaient déjà envahi la plus grande partie de la Haute-Hongrie, mais le brusque départ de Torstenson pour le Danemark, et la conduite ambiguë de la cour de France, éveillèrent peu à peu les soupçons du prince. Il ne put donc omettre les propositions de Ferdinand et bientôt ils commencèrent à négocier, quoique ni l'un ni l'autre ne pût espérer arriver à une solution convenable. En même temps, les différends entre les délégués français de Munster avaient contribué assez longtemps à paralyser leur travail, de sorte que les instructions qu'ils devaient donner à Croissy ne furent pas élaborées de si tôt. Enfin, ils parvinrent à préciser ce que Croissy avait à conclure en Transylvanie. Ils exigeaient entre autres que Rákóczi ne poursuivît de négociations de paix avec l'empereur qu'à Munster et à Osnabruck, et en même temps que les Français et les Suédois. Dans les territoires qu'il avait occupés, l'exercice de la religion catholique devrait être aussi libre qu'auparavant. Ce dernier point qui, pour Mazarin, était une question cardinale (il reprocha une fois à Rákóczi de ne pas avoir observé cette partie de l'accord) montre clairement que la guerre de Trente Ans avait définitivement perdu son caractère religieux.

La diplomatie française hésita donc et gaspilla son temps quoiqu'elle retînt par là-même Rákóczi d'entrer en action. Croissy ne partit qu'en octobre et voyagea avec lenteur, sans doute sur l'ordre de ses supérieurs. Il n'arriva qu'en janvier 1645 en Hongrie. Son voyage n'était pas tenu secret comme l'avait été jadis celui d'Avaugour ou des envoyés de Torstenson; le pays en fut averti: les partisans de Rákóczi tout comme ceux des Habsbourg. Ayant appris la nouvelle de l'arrivée de Croissy, le palatin Nicolas Esterházy, chef des partisans hongrois des Habsbourg, et l'ennemi le plus acharné de Rákóczi, s'adressa dans un appel à celui-ci: « Quand François, roi de France, nous a porté à trois reprises le malheur du courroux de Soliman, le sort de notre pauvre nation a tourné en mal; ce fut alors que nous perdîmes dans le combat même notre roi; le Français nous promet maintenant toute une montagne en or, mais c'est bien l'Etna plein de feu et de cendre. » Rákóczi ne pouvait guère s'étonner de cet appel mais il ne se laissa pas détourner de son intention. D'ailleurs une double tendance caractérisait, depuis longtemps, la politique hongroise: les partisans des Habsbourg mettaient leur espoir dans les Allemands tandis que les Transylvains et les indépendants trouvaient plus favorable l'orientation française.

Les négociations avec Croissy avancèrent très lentement. Kemény et Bisterfeld essayaient de trouver un compromis avec lui. « Il est très rusé et bon praticien — écrit Kemény dans ses mémoires de Croissy — *canis filius* et voulait maintes fois décevoir le prince: ils disputaient d'un seul mot parfois pendant plusieurs jours. » Mais l'opinion de Croissy au sujet de la tactique de Rákóczi ne fut guère plus favorable: « Il dispute — écrit-il dans son rapport — toutes les silables des autres articles avec une opiniastreté incroyable et m'allègue sans cesse ou un passage de la Bible, ou un texte de droit, comme une décision dans les affaires que je traitte avec luy. »

Enfin, le 22 avril 1645, dans le célèbre château de Munkács des Rákóczi, on signa le pacte de l'alliance franco-transylvaine, qui, en dehors des conditions de l'accord signé avec les Suédois, impliquait encore quelques points. Le pacte fixait entre autres que Rákóczi n'avait le droit de conclure la paix avec la dynastie autrichienne que dans le cas où la Porte lui défendrait de continuer la guerre: cette clause était à l'avantage de Rákóczi. En échange, le prince dut promettre qu'après l'éventuelle conclusion de la paix, il ne ferait rien contre ce qui servait l'intérêt de la France, et qu'il ne dépouillerait pas de leur liberté les catholiques vivant sous sa domination: tel était le désir du gouvernement français. Pour donner aux relations franco-transylvaines plus de vigueur, Croissy restait en Transylvanie, auprès de Rákóczi « quoy que la vie d'un conseiller à la Cour — écrit-il à Mazarin — ne s'accomode pas fort bien à la Hongroise et que cet employ demande une personne d'une autre profession ».

L'alliance une fois conclue, la diplomatie française voulut inviter les hommes d'Etat transylvains aux négociations de paix de Munster. Mais la coopération, née sous une heureuse constellation, ne devait pas être de longue durée. La politique des Habsbourg tendait depuis longtemps à stimuler la Porte contre Rákóczi et à décider le sultan à lui défendre de continuer la guerre. Au cours de 1644 elle n'avait pu atteindre son but à Constantinople, la Sublime Porte avait même enregistré avec une joie mal réprimée la nouvelle humiliation de Vienne.

Mais, en 1645, la Turquie déclara la guerre à Venise pour la possession de la Crète — et ce fut une guerre de longue durée qui, dans l'histoire de l'empire ottoman et de la Transylvanie, joua un rôle également important. Pour pouvoir commencer leur offensive contre Venise, les Turcs voulaient d'abord réaliser la paix en Hongrie. Au printemps 1645, un tchaous fut donc envoyé chez Rákóczi pour lui transmettre la lettre dans laquelle le sultan prévenait le prince qu'il s'attirerait la colère de la Haute Porte dans le cas où il ne finirait pas sans délai la guerre.

Entretemps, Rákóczi avait remporté de nouveaux succès. Il était devenu maître absolu de la Haute-Hongrie et quand Torstenson revint en Silésie et en Moravie, il envoya la majorité de son armée, placée sous le commandement de Jean Kemény et de son propre fils cadet, chercher le contact avec les Suédois. La liaison une fois établie, l'armée suédo-transylvaine projetait d'assiéger la ville même de Vienne — d'où l'empereur s'était hâté de s'enfuir. Les alliés connaissaient à ce moment la phase la plus favorable de cette longue guerre.

C'est alors que l'envoyé du sultan arriva brusquement! Rákóczi eut la sagesse de comprendre qu'un petit Etat, comme le sien, ne pouvait résister à la fois à deux voisins aussi puissantes que le sultan et l'empereur, mais fier de sa force et de sa dignité il n'était nullement pressé d'obéir à l'ordre qu'il avait reçu. Les armées réunies firent le siège de Brunn, le prince se rendit même personnellement en Moravie et y rencontra, près de Eisgrub, Torstenson. Ce fut leur première et dernière entrevue.

Au moment même où le sultan envoyait sa lettre à Rákóczi, l'empereur lui faisait aussi des propositions de paix. Dans celles-ci il offrait au prince à peu près tout ce que Bethlen avait possédé à l'apogée de son pouvoir. Certainement, Rákóczi regretta beaucoup ce brusque changement survenu dans les événements; les diplomates suédois et français tentèrent de convaincre le sultan de l'injustice de sa politique, mais sans aucun succès. A la fin d'août, Rákóczi et son armée prirent congé des Suédois. En décembre 1645, à Linz, il conclut la paix avec l'empereur. Le prince reçut sept comitats en Haute-Hongrie et des biens pour sa famille. La liberté du protestantisme et l'indépendance de la Hongrie furent également assurées.

Le prudent Rákóczi s'en contenta, mais ne rompit pas les liens avec ses anciens alliés. Certainement il songeait, lui aussi, à unir les Hongrois sous son règne — idée qui allait devenir également le but de son fils et pour laquelle son arrière petit-fils, François II devait prendre les armes. C'est pour réaliser cette conception de grande envergure qu'il cherchait à réaliser l'alliance avec les Français. Telle fut aussi la raison pour laquelle, deux mois après la paix de Linz, le 22 février 1646, il signa dans le château-fort de Fogaras un nouveau pacte — qu'on pourrait appeler selon un terme actuel un pacte d'amitié — dans lequel il se déclarait prêt à reprendre la guerre au moment où il en obtiendrait la permission des Turcs. Le lendemain, dans une lettre adressée à Mazarin et écrite sur un ton plein de dignité, il expliqua les motifs de ses procédés. « Le souvenir de la sincérité toute particulière que Sa Majesté très Chrétienne nous a témoignée, écrit Rákóczi, est gravé si profondément dans notre mémoire, que nous sentons d'autant plus accroître par là les obligations que nous avons à votre Eminence. »

Mais Rákóczi ne devait plus avoir l'occasion de se mêler de la guerre. La longue lutte avait tellement fatigué les adversaires que les nations européennes désiraient la paix. Et les pourparlers de paix se poursuivaient, quoique lentement, sans interruption. Rákóczi, lui aussi, intervint à Munster pour qu'on donnât satisfaction à la Transylvanie lors de la conclusion de la paix européenne. Ce qui fut fait. Il pressa ses alliés de payer la somme qui revenait à son pays d'après le pacte d'alliance — et sur laquelle il n'avait reçu jusqu'alors que 36.000 écus impériaux. — Mais il eut beau demander le reste; ni la France, ni la Suède ne se montrèrent disposées à le lui rembourser.

Certes, à cette époque, la diplomatie française n'attachait pas une grande importance à l'amitié de la Transylvanie. Pour elle, ce pays était trop loin pour qu'elle pût approfondir ses contacts avec lui. Si elle avait témoigné plus d'intérêt pour ses affaires, peut-être dans l'histoire de la Transylvanie aurait-on vu se produire un changement et l'esprit français qui, malgré tout, a marqué de son empreinte l'esprit hongrois, aurait-il pu entièrement absorber cette petite nation. Néanmoins, l'alliance de Georges Ier Rákóczi, la première qu'un prince de Transylvanie conclut avec le roi de France, eut son importance, puisqu'elle servit de base à l'amitié franco-transylvaine qui, plus tard, sous Michel Apafi, Emeric Thököly et François II Rákóczi devint un facteur de premier ordre dans la lutte de la Hongrie pour son indépendance.

La jeune fille du peuple

L'éducation, les coutumes, et la vie des paysannes hongroises

Par ÁKOS SZENDREY

LES GENS du peuple, en général, préfèrent les garçons aux filles car c'est par eux que le nom de famille est perpétué. C'est pour cela que dans le langage populaire hongrois l'expression « enfant » désigne spécialement les garçons, tandis que les filles sont simplement appelées « filles ». Cette préférence se fait aussi sentir lors des mariages où l'on s'adonne à des pratiques superstitieuses afin que le premier né soit un garçon. C'est ainsi, par exemple, qu'on dépose un garçon sur les genoux de la jeune mariée lorsqu'elle s'assied, pour la première fois, dans la maison de son mari; ou bien encore que l'on fait rouler un petit garçon dans le lit nuptial lorsque celui-ci est achevé. Néanmoins, on accueille avec autant de joie la nouvelle de la naissance d'une petite fille.

Tant que l'accouchée garde le lit, ce sont les « commères » qui, à tour de rôle, lui envoient une nourriture saine et abondante afin que « la place laissée par l'enfant soit comblée le plus tôt possible » comme dit le peuple. Le rôti est un coq si c'est un garçon, et une poule si c'est une fille. Le premier et le dernier envoi est fait par la première des commères.

Les premiers vêtements des petites filles sont semblables à ceux des garçons de même âge, mais ils diffèrent avec le temps, car la mère commence alors à parer sa fillette. Dès l'âge de six ans, on habitue la petite fille à se rendre utile; on lui confie souvent les soins de la basse-cour. A 12 ans, son éducation est entièrement dirigée par la mère. La fillette lui aide dans les soins du ménage et dans les travaux exécutés hors de la maison. Tout comme les garçonnets, elles essayent d'imiter leurs aînées: jouant aux mêmes jeux qu'elles, sans que celles-ci les acceptent dans leur communauté. Cependant les grandes s'occupent d'elles; elles les parent, les grondent lorsque le besoin s'en fait sentir, leur tapent sur les mains si, en marchant, elles balancent trop les bras. Le dimanche elles leur enseignent des jeux d'enfant et leur apprennent à danser dans une prairie. Les fillettes adoptent très vite les coutumes des jeunes filles et essayent de danser avec des garçons au bal « des cornemuses ». Ce bal est resté d'une ancienne coutume villageoise où jadis un cornemuseur enseignait aux enfants, aux sons de son instrument, les danses désuettes délaissées par les aînés.

Mais le temps arrive où la fillette deviendra jeune fille; c'est l'époque de son initiation. Les jeunes filles appartiennent à des organisations bien moins précises que les jeunes gens. Elles se lient plutôt

par groupes selon la situation géographique du village, ou selon le voisinage et la parenté; elles organisent des chœurs avec les habitantes de la même rue ou du même quartier du village. Tout ceci forme plutôt une alliance amicale qui s'adapte à la vie sociale et économique du village.

Les jeunes filles appartenant au même groupe se réunissent pour filer, s'aident mutuellement lors de l'égrenage du maïs, se rendent ensemble aux banquets de noces, aux mariages. Certaines formalités sont liées à leur admission dans ces groupes. Lorsqu'une jeune fille a atteint 14 ans elle doit, pour son anniversaire, inviter à diner les jeunes filles de son rang. Au cours du repas, l'aînée d'entre elles lui fait savoir, en quelques mots, qu'elles l'acceptent parmi elles; des poignées de main et des baisers scellent cette admission.

Toutefois pour prendre définitivement rang parmi les « jeunes filles » il faut que l'initiation soit reconnue et confirmée par les jeunes gens, ce qui a lieu lorsque ceux-ci l'acceptent dans leur cercle, au bal et aux jeux, le dimanche après-midi. Quand une jeune fille est en âge de se marier et que les parents veulent faire savoir aux jeunes gens qu'ils peuvent fréquenter la maison au jour fixé, le père plante devant la porte un mât appelé *leánycégér* (enseigne de jeune fille). Ce mât a une hauteur de deux mètres, l'extrémité est formée par un fer, qui est emprunté au forgeron du village auquel on le rendra pour qu'il serve de nouveau à d'autres. Au dessous du sommet se trouvent des planches sur lesquelles des cruches pleines d'eau de source ou de puits sont placées; cette eau s'appelle: « l'eau de l'amour ». Elle est précieusement conservée, car on en arrosera le nouveau foyer de la jeune mariée. Les cruches sont entourées de rubans tricolores et des maïs rouges sont suspendus autour des planches.

Ce n'est qu'après cette cérémonie, qui a presque toujours lieu le jour des Saints Innocents, que l'héroïne est réellement reconnue « jeune fille ». Des jeunes gens viennent alors avec un fouet composé de 8 baguettes de saule pour en frapper la jeune fille; la magie de ces coups la rendra féconde plus tard; elle attache, en échange, des rubans bariolés à ce fouet. Dans les contrées où cette coutume a passé de mode, cette reconnaissance, par les garçons, se fait sous forme d'une invitation à la danse au bal du dimanche de Carnaval — Ce bal qu'on appelle *leánykifőzés* (maturité de la jeune fille) dure trois jours.

Après son initiation, la jeune fille tient une place particulière dans la famille ainsi que dans la société au village. Dorénavant elle n'est plus considérée comme une enfant; elle a un travail indépendant dans la communauté familiale; elle est mise au rang des jeunes filles à marier et devient, par là, un être responsable. La communauté observe sa conduite, blâme ses travers et la punit au besoin.

Une partie des règles de sa conduite est basée sur les superstitions bien qu'on ne croîe plus guère aux conséquences de celles-ci; pro-

bablement n'y croyait-on pas non plus autrefois, mais on les observe tout de même, afin d'empêcher la jeune fille de pécher contre la bienséance. Les défauts capitaux sont: la vanité, la paresse, le désordre et les manières « à la garçonne ». Il est de superstition générale que lorsqu'une jeune fille siffle: la Vierge Marie pleure; lorsqu'elle s'attife devant un miroir en chantant: elle deviendra folle; lorsqu'elle sort sans être coiffée: les sorcières lui tireront les cheveux car elle doit prendre soin de sa toilette; si elle se mire dans une glace avant de se coucher: elle rêvera au diable, juste punition de sa vanité. La paresse est punie de même. Si à neuf heures une jeune fille ne s'est pas encore lavée: le diable se cachera dans l'eau de sa cuvette; aucune cuiller ne doit rester sale le soir: autrement quelqu'un, dans la maison, ne pourra dormir de la nuit; elle ne doit non plus croiser les jambes, car ce geste de coquetterie attire le diable. Le désordre a aussi ses conséquences. En se levant de table, elle doit remettre sa chaise en place: autrement son amour l'abandonnera; elle ne doit pas frapper les portes en sortant: par ce geste elle se ferme les portes du Paradis.

Jusqu'au jour de l'initiation, les garçons et les filles fréquentant la même école se tutoient. A partir de ce jour, la jeune fille perd ce droit et le vouvoiement devient obligatoire entre eux. Il arrive même que s'adressant à un garçon plus âgé qu'elle, elle l'appelle « Oncle », dénomination simplement respectueuse, n'impliquant aucun lien de parenté. Si, toutefois, elle continue à tutoyer un garçon, contre la volonté de celui-ci, ce dernier lui en fait la remarque, ou bien lui en fait faire l'observation par une parente plus âgée; mais s'il accepte le tutoiement, il le fait savoir à la jeune fille ainsi qu'à la mère de celle-ci; il va leur rendre visite quelque temps après, et ils vident quelques bouteilles ensemble pour sceller cet accord. Au cas où la famille de la jeune fille s'éleverait contre cette familiarité, ce refus ne peut être considéré comme une offense, il signifie, tout au plus, que les visites du jeune homme sont indésirables pour l'instant.

La jeunesse, en général, fait connaissance sur les bancs des écoles et continue à se fréquenter, tant que dure l'adolescence, en se promenant ensemble le soir. — Une fois les travaux de la journée terminés, les gens de la campagne ont l'habitude de s'asseoir, le soir, au seuil de leur porte pour faire la causette. Quant aux jeunes filles, elles se réunissent aussi pour bavarder, chanter et si des garçons se joignent à elles ils vont se promener ensemble ou bien dansent si le cœur leur en dit; mais chacun rentre de bonne heure à cause du travail du lendemain. Les véritables distractions sont celles des après-diner du dimanche et des jours de fête. Dans beaucoup de contrées, garçons et filles se promènent ensemble, dans d'autres les jeunes filles se promènent séparément. Par endroits, au début du printemps, elles se réunissent, après les vêpres ou les litanies, et parcourent deux à deux, en défilé, les rues du village en tenant à la main un rameau enrubanné et en chantant les cantiques du jour. Dans certaines

contrées méridionales, ces promenades sont remplacées par ce qu'on appelle « le bain des jeunes filles ». Cette coutume consiste en ce que les jeunes filles se rendent, chacune de son côté et dans le plus grand secret, vers l'endroit du fleuve qui a été convenu, sans trahir aux garçons la place et l'heure du rendez-vous. Là, elles se baignent gaîment tout en se livrant à toutes espèces de jeux, et ce n'est qu'à leur retour que les garçons rencontrent la bande joyeuse.

Ailleurs, la jeunesse se réunit, les jours de fête, pour s'amuser. Ces jeux, qui se prolongent quelquefois très tard dans la soirée, commencent généralement par des chants et se terminent par la danse. En rentrant, jeunes filles et jeunes gens vont par couples, la main dans la main, tout en chantant jusqu'à la maison. A Sárköz, près du Danube, les jeunes filles vont dans la prairie pour danser une ronde en se tenant par la main; les garçons qui rôdent tout autour se mettent aussi bientôt à danser. Dans beaucoup de parties du pays, la jeunesse ne sort pas du village, elle se promène dans les rues en chantant et en jouant, puis forme des groupes, et commence à danser. C'est ici que les enfants apprennent à danser; ils regardent, tout d'abord, la danse des grandes personnes, ensuite ils essayent eux-mêmes et ayant dans le sang hongrois le sens du rythme, ils arrivent bientôt à exécuter, avec adresse, les figures les plus difficiles. — On se tromperait beaucoup si on s'imaginait que ces jeux en commun donneraient droit à certaines privautés aux garçons. La jeune fille, loin de se laisser embrasser, ne permet même pas qu'on la prenne par la taille. Toutes s'observent mutuellement, et si l'une d'entre elles faisait preuve d'un trop grand laisser-aller, elle serait bannie de leur cercle ainsi que le jeune homme.

Dans la Hongrie du Nord, la jeunesse de deux villages voisins se fréquente entre elle et organise, en hiver, des réunions afin de chasser l'ennui; c'est un des moyens de faire connaissance.

On se souvient encore, dans certaines contrées, de l'usage appelé « la foire aux jeunes filles ». Cette coutume n'a rien de commun avec celle qui a lieu en Roumanie. Chez nos voisins, les jeunes filles elles-mêmes sont exposées avec leur trousseau, le garçon fait son choix, puis vient le marchandage et si l'on tombe d'accord, le mariage se fait tout de suite, sur les lieux mêmes, en plein air. Les jeunes filles hongroises prennent leurs plus beaux atours pour aller se promener entre les tentes, aux pélerinages et aux foires du village. Une fois connaissance faite, si les jeunes gens se plaisent et décident de se marier, les parents des futurs époux se font connaître mutuellement les circonstances de famille, ainsi que leur situation financière. Si ces entretiens aboutissent à un accord, ils s'entendent alors pour se rendre visite et le mariage se déroule selon l'usage. A proprement parler, cette « foire aux jeunes filles » est un des moyens de faire des connaissances dans les contrées où on a l'habitude de se marier de village à village. Les liens d'amitié qui unissent les jeunes filles à l'école se

resserrent avec le temps, mais c'est par l'envoi du *mátkatál* (le plat des fiançailles) que cette amitié est définitivement consacrée. Cet envoi se fait à différentes époques soit au début du printemps, soit le dimanche de l'Avent, le lundi de Pâques ou bien huit jours après le lundi de Pâques. La jeune fille envoie, par une fillette, à l'amie élue, un plat composé de patisseries et de fruits, la priant d'accepter son amitié et le *komaság* (de devenir sa commère). Si elle l'accepte, ce qui arrive ordinairement, elle prend quelques pâtisseries et quelques fruits du plat, qu'elle remplace par d'autres. L'acceptation du titre de commère comporte aussi des devoirs. Dorénavant les deux jeunes filles ne se tutoient plus, mais se vouvoient en signe de respect; elles s'appellent commère entre-elles, la fillette qui a apporté le plat les appellera marraines, et sera invitée à leur mariage ou lors de la naissance d'un enfant. Il est aussi d'usage, dans quelques contrées, que la jeune fille envoie un « plat de fiançailles » à un garçon, ce qui signifie que le jeune homme lui plaît; que les parents verraient avec plaisir un rapprochement entre-eux; c'est un encouragement à lui faire la cour et cela peut se terminer par un mariage. Dans le Sud, au lieu du *mátkatál*, les jeunes filles échangent entre elles des oranges et des fleurs et les garçons échangent des pommes et des œufs de Pâques. Après cet échange, l'appellation de commère est aussi obligatoire.

Les jeunes gens ont mille occasions de faire connaissance hors de la maison, que ce soit pendant les jeux, les divertissements, ou le travail. Après que le mât de « la jeune fille à marier » a été planté, les garçons sont autorisés à fréquenter sa maison. Chaque contrée et chaque maison a ses coutumes particulières concernant le jour de visite. Si toutefois le jeune homme l'ignorait, il n'aurait qu'à se promener, le soir, pendant une semaine, devant la maison de la jeune fille et si le seuil est balayé et arrosé ceci indique qu'il peut y entrer; ce jour est ordinairement un samedi. Si, par hasard, un garçon s'aventure à rendre visite à une jeune fille à un jour non fixé, on le reçoit, mais on lui fait savoir, de façon symbolique, en mettant une tête d'ail dans la poche de son veston, qu'il a enfreint les coutumes de la maison et qu'il ne doit venir qu'au jour fixé.

Les jours de visite, le garçon est l'hôte de la jeune fille. De nombreux signes cabalistiques prédisent sa venue: lorsqu'un chat se mire dans une vitre; lorsqu'une pie branle la queue; si en se coiffant la jeune fille a une mêche de cheveux qui reste hors de la tresse. C'est elle qui offre un siège à l'arrivant et qui l'accompagne jusqu'au porche lorsqu'il part; c'est alors qu'ils font réellement connaissance. La conduite du jeune homme est aussi soumise à certaines règles. Au début, il ne doit s'asseoir qu'à côté de la porte et ce n'est que plus tard, lorsqu'il voit que l'accueil est cordial, qu'il s'assiéra près de la cheminée. Au commencement plusieurs garçons se rendent chez la jeune fille et toute une société se forme. Mais bientôt on reconnaîtra le garçon qui a gagné ses faveurs car c'est lui qu'elle retiendra le plus longtemps

auprès d'elle; petit à petit les autres se retirent, l'élu seul reste. Voici encore une des anciennes coutumes. Lorsqu'un jeune homme voulait connaître le penchant d'une jeune fille envers lui, en entrant chez elle il déposait son manteau sur un siège et, si au moment de partir, il le trouvait accroché à la porte ceci signifiait qu'il ne lui plaisait pas et qu'il n'avait qu'à se retirer. L'élu peut aussi aller rendre visite à la jeune fille en dehors des jours non fixés. Il apparaît alors, le soir, devant la petite porte et lui apporte des pommes; en échange celle-ci lui offre des brioches ou lui donne un mouchoir ou bien encore un bouquet pour en garnir son chapeau.

Le favorisé devient « l'amoureux » de la jeune fille. Dans quelques contrées elle le reçoit aussi dans sa chambre à coucher. Ils causent dans l'obscurité et même s'allongent tous les deux sur le lit. Cependant le garçon ne doit pas dépasser certaines limites, car il serait chassé, il s'acquerrait une mauvaise réputation, et pas une mère ne le recevrait dans sa maison. Le peuple a horreur des filles-mères; il estime la virginité à laquelle il attribue des vertus magiques. Selon ses croyances, beaucoup de procédés magiques ne peuvent être exécutés que par des vierges. Par exemple, en temps de sécheresse, on faisait labourer la terre par 12 vierges, pour provoquer la pluie.

C'est surtout au bal, pendant la danse, que la jeunesse fait connaissance. Le temps de carême excepté, il y a bal chaque dimanche. La coutume générale est de se réunir, les dimanches après-dîner, devant une maison quelconque et de danser aux sons de l'accordéon. Ailleurs, la réunion a lieu, soit sur la place de l'église, après les vêpres, soit devant un cabaret. En carême, lorsque la danse est défendue, la jeunesse se divertit en exécutant ce qu'on appelle « le saut »; c'est-à-dire les jeunes gens se tiennent par la main et tournent en rond tout en sautant. Nous trouvons aussi les bals des jours de grandes fêtes: Noël, Jour de l'an, Pâques, le premier Mai et Pentecôte. On danse encore à certaines occasions: à la soirée des fileuses, au pélerinage, à la foire, au temps de la moisson, du binage et lors de l'inauguration d'un bâtiment, etc. . . .

Il arrive parfois que les garçons louent une salle pour y danser chez le cabaretier ou bien demandent la grange d'un cultivateur. Mais en beaucoup d'endroits, on danse, à tour de rôle, chez chacune des jeunes filles. On plante alors, devant la maison convenue, un arbre que l'on désigne sous le nom d'« arbre des fichus ». Cet arbre est en effet tout orné de fichus et de rubans. Ce sont les garçons qui engagent et payent les tziganes, tandis que les jeunes filles pourvoient la société en boissons et en nourriture.

Quelques heures avant la danse, les garçons défilent, deux à deux, dans les rues du village aux sons de la musique des tziganes. Au cours du défilé, l'un d'eux entre dans chacune des maisons où une jeune fille attend l'heure de la danse et la demande aux parents en rimes éloquentes. Au retour, il entre de nouveau dans les mêmes

maisons afin d'emmener au bal la jeune fille toute parée. Ailleurs, c'est un garçon seul qui se rend chez la jeune fille pour l'inviter; c'est aussi lui qui la ramène; elle est généralement accompagnée par une personne plus âgée, car il ne convient pas de la laisser aller seule au bal. Toutefois, une jeune fille ne va jamais au bal sans un danseur; chaque danseur emmene sa danseuse avec laquelle il danse toute la soirée. Le changement de cavaliers est très rare dans les bals populaires, par conséquent les jeunes filles qui s'y rendraient sans cavalier seraient exposées à faire galerie toute la soirée.

Les garçons se tiennent, en général, au milieu de la salle; quant aux jeunes filles, elles se rangent le long des murs, ou bien vont dans la cour lorsqu'il fait trop chaud. Pour l'inviter à la danse, le garçon l'appelle du doigt, mais personne ne se méprendra au sujet de celle à qui cet appel s'adresse car chacun sait qu'il ne peut s'agir que de la jeune fille pour laquelle il a payé l'entrée. Après la danse la jeune fille rejoint sa place.

Les bals d'été, des dimanches après-dîner, sont tout autres. Ici les jeunes filles peuvent s'y rendre sans invitation et les garçons peuvent choisir leurs danseuses. En hiver, les jeunes filles peuvent inviter les garçons à leurs réunions de fileuses et au cri de «choix des dames» elles peuvent danser avec n'importe lequel. La bienséance exige que lorsqu'une jeune fille ou un garçon que l'on a invité à danser refuse, pour une raison quelconque, il est interdit aux autres de les inviter au cours de cette danse. Nous trouvons encore d'autres règles que la jeune fille doit suivre: elle ne doit ni parler, ni rire en dansant. Elle s'adonne souvent à des pratiques superstitieuses; ainsi, si elle désire s'attirer beaucoup de danseurs ou bien s'assurer un certain cavalier, elle se mettra du miel sous les aisselles, ou bien elle cachera sous sa chemise, entre ses seins, la branche d'un certain arbre, ou encore introduira une plume de jars dans ses souliers.

Elle doit faire attention à sa conduite partout et en toutes circonstances. Si, sans aucun motif, il lui arrive de se moquer, d'offenser ou de refuser de danser avec un garçon, et de danser avec un autre immédiatement après, tous les garçons se coalisent contre elle et déclarent vengeance; mais ils gardent leur décision secrète jusqu'à la prochaine danse. Lorsque toute la société est au complet, l'offensé se place au milieu de la salle et interrompt la musique des tziganes. Les couples se séparent, les garçons se dirigent vers les musiciens et les jeunes filles du côté opposé. Le garçon, tournant la tête vers la coupable, lui ordonne de sortir des rangs et commande aux tziganes de jouer la marche de Rákóczi. Ses camarades s'éloignent alors d'elle et la jeune fille, suivie de sa famille, prend le chemin de la porte qui est ouverte par le garçon. Dans la Hongrie du Nord, on use d'un autre procédé pour un cas identique. Le garçon danse, sans mot dire, autour de la coupable, les tziganes se rapprochent aussitôt de lui, conjuguant leurs jeux, ils la poussent, pas à pas, vers la porte tout

en dansant et en jouant. Ailleurs encore, le garçon invite à danser la jeune fille qui l'a offensé et dans une danse vertigineuse la conduit jusqu'à la porte qu'un autre garçon ouvre brusquement et la jette dehors.

La vie des jeunes filles du peuple n'est pas seulement composée de divertissements. Comme nous l'avons mentionné plus haut, avant d'atteindre sa sixième année, on confie déjà à la fillette la garde des oies, plus tard c'est elle qui porte le lait aux clients, qui fait les commissions et plus elle grandit, plus elle a de devoirs à remplir. C'est elle qui apporte l'eau, lave la vaisselle, arrose, sarcle, balaie, apporte les œufs du poulailler, donne à manger au petit bétail. Plus elle grandit, moins la mère lui laisse de loisirs et l'emploie à des travaux de plus en plus importants. Elle l'élève pour en faire une bonne épouse, une bonne mère et une maîtresse de maison accomplie. C'est pour cette raison qu'elle lui confie, de bonne heure, le soin de ses petits frères et sœurs, le raccommodage, le rapiéçage; c'est elle qui doit entretenir proprement les ustensiles de cuisine; en un mot elle doit prendre part à tous les travaux domestiques, y compris celui de faire la cuisine. C'est ainsi que le rayon d'actions de l'adolescente s'étend de même du jardin potager jusqu'aux travaux des champs et de la vigne. A la maison elle file et tisse le chanvre. La mère se contente de diriger le ménage mais c'est à la jeune fille d'exécuter les travaux afin d'être une ménagère parfaite lorsqu'elle se mariera.

Maîtres français en Hongrie

Par CLAIRE GARAS

LES RELATIONS artistiques entre la France et la Hongrie ont toujours été très vives et très fortes. L'influence de l'art et de l'esprit français a, malgré la distance, constamment trouvé des portes ouvertes le long des rives du Danube. On peut suivre la voie qu'ont tracée ces rapports à partir de l'établissement du royaume de Hongrie, c'est-à-dire dès le XI^e siècle, jusqu'à notre époque, le XX^e siècle, où, devenue une attitude, l'orientation vers la France a joué un rôle décisif dans la vie artistique de la Hongrie. Quand on cherche les causes de ces circonstances on doit se rappeler quelle forte et incessante tradition latine a existé en Hongrie, sans négliger le fait que la mentalité hongroise se rapproche de celle des peuples latins, ayant en commun avec elle l'amour de la clarté intellectuelle, une tendance à la sobrieté et à la logique, même un sens très développé pour le respect de l'individu; autant de faits qui sont bien connus et qu'on a fréquemment soulignés.

Les intermédiaires des relations artistiques entre la France et la Hongrie ont été, en première ligne, les souverains hongrois, les ordres monastiques et les étudiants du moyen âge, la noblesse et la cour lors des siècles postérieurs, et, en tous les temps, les artistes et les maîtres qui ont fait des voyages. Parmi les souverains ce furent surtout les rois Arpadiens qui entretinrent des rapports d'amitié avec la France; il ne faut que mentionner Béla III qui avait pour femme Marguerite Capet, sœur de Philippe II, roi de France. Elle avait introduit avec sa suite française à la cour de Hongrie les coutumes de l'Occident. Tandisque les rapports français des rois et de la cour avaient de l'importance du point de vue des affaires de l'état et de la civilisation de la haute société, le rôle que jouaient les ordres monastiques ne saurait trop être souligné en ce qui concerne la vie culturelle du pays et du peuple. Les cisterciens et les prémontrés, venus de France, propagaient dans leurs écoles le vrai savoir, provoquaient le développement de l'agriculture, et introduisaient, grâce à leurs édifices, le nouvel art européen. Il faut encore mentionner les étudiants qui, après avoir fréquenté l'université de Paris, étaient rentrés dans leur pays en ayant élargi leur horizon, connaissant les terres étrangères, qualités qui les rendaient capables d'accepter pour leur patrie les innovations importantes de l'Occident. En ce qui concerne les siècles suivants, surtout le XVII^e et le XVIII^e siècles, ce fut la noblesse, l'aristocratie, qui joua un rôle dominant dans la vie culturelle de la Hongrie. Cette aristocratie passa une grande partie de sa vie à l'étranger, oublia même de parler sa langue maternelle, et tâcha d'imiter les formes de vie occidentales. Au commencement du XIX^e siècle, ces aristocrates retournèrent dans leur patrie et, pendant toute une époque de réformes, ils firent de la Hongrie presque endormie déjà un pays moderne et ouvert au progrès, toujours prêt à accepter les inspirations émanant de la France. Les rapports très intimes, au commencement du XX^e siècle, furent interrompu par la première

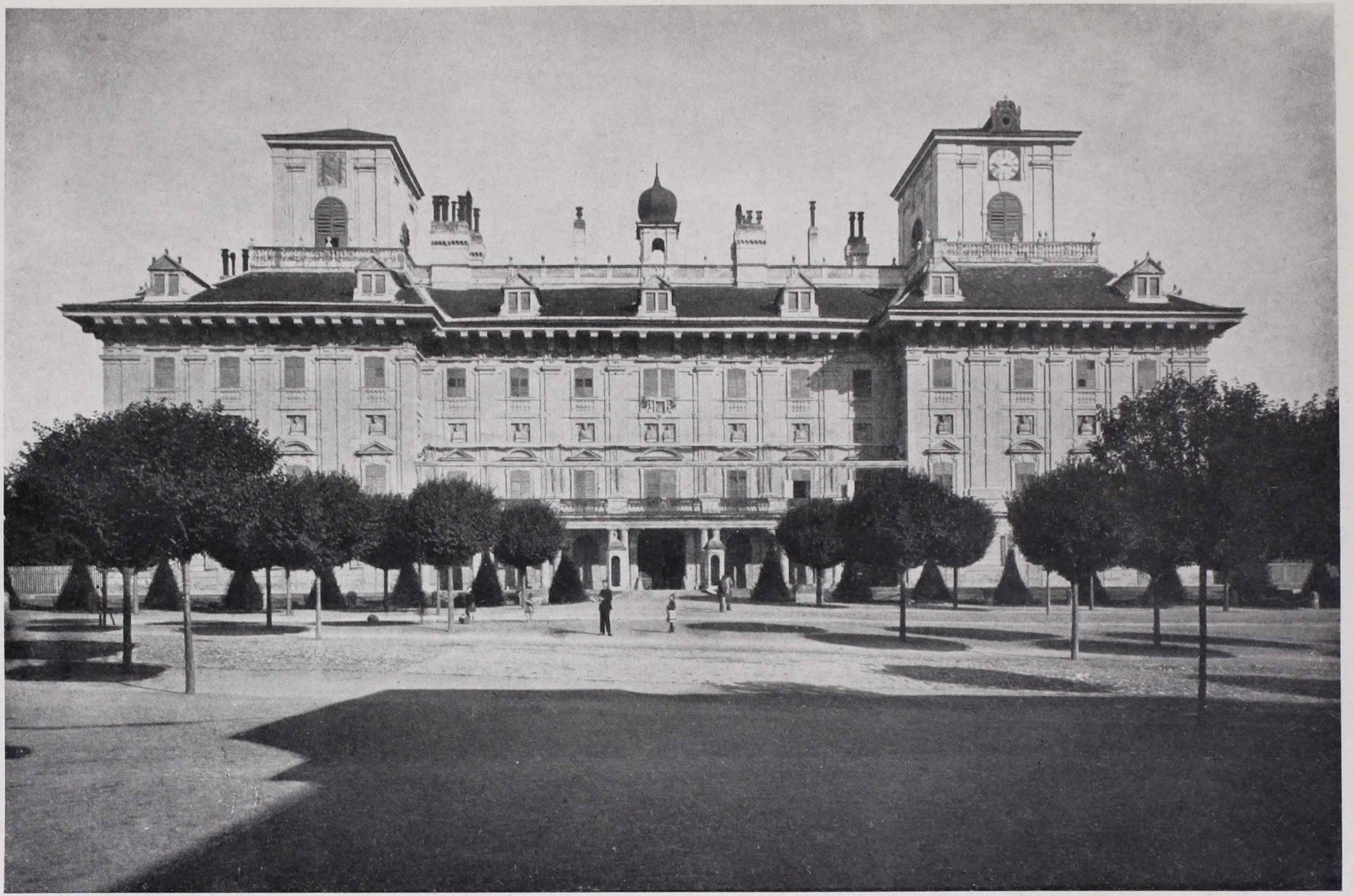
guerre mondiale, au moins pour un certain temps. Pourtant le contact ne cessa jamais complètement, l'influence culturelle de la France peut toujours être observée dans la civilisation, la littérature et l'art de la Hongrie.

Jusqu'à maintenant, nous n'avons mentionné que des facteurs qui ont eu un rôle intermédiaire et grâce auxquels la culture et l'art français ont pu se répandre en Hongrie. Mais il y a eu, en outre, des rapports directs grâce aux artistes français qui ont travaillé dans notre pays. Au moyen âge rien n'était plus naturel que la pérégrination des artistes et des artisans. Des maçons français en Italie, des allemands en France, en Hongrie, on voit toute un mélange de peuples autour de la construction d'une cathédrale. Le nom de ces maîtres n'est connu que quelquefois. Nous rencontrons en Hongrie le nom de l'architecte français le plus célèbre du moyen âge, Villard de Honnecourt. On n'a pas beaucoup de détails précis à son sujet, mais c'est personnellement qu'il atteste dans son fameux album le fait qu'il ait passé un certain temps dans notre pays. Sa date de naissance, son origine, les événements de sa vie restent enfouis dans l'obscurité du moyen âge. Il naquit probablement au commencement du XIII^e siècle, à Honnecourt en Picardie, près de Cambrai. Dès 1227, il prit part à la reconstruction de la cathédrale de Cambrai et bâtit en 1239 la chapelle de Sainte Elisabeth. C'est ici que commencent ses relations avec la Hongrie. En effet S^te Elisabeth qui avait contribué par une fondation considérable à la reconstruction de la cathédrale et à qui on avait consacré une chapelle dans ladite église était une princesse hongroise. Fille du roi André II, elle avait épousé le duc de Thuringe. La date suivante de la vie de Villard se rapporte encore à S^te Elisabeth et nous rapproche un peu plus de la Hongrie. Après l'interruption subite des travaux de la cathédrale de Cambrai, Villard prit part, selon une hypothèse, à la construction de la cathédrale de Marbourg, monument directement influencé par Cambrai. Cette cathédrale fut érigée sur l'initiative du duc Henri de Brabant et de sa femme, la duchesse Sophie qui était la fille de S^te Elisabeth. On peut facilement supposer que ce furent ces rapports de famille qui induisirent le roi Béla IV, frère de la même Sainte Elisabeth, à inviter l'architecte en Hongrie. Il existe encore une autre hypothèse expliquant le séjour en Hongrie de Villard, c'est celle d'Enlart qui pensait que l'artiste était venu en Hongrie avec l'ordre des cisterciens (qui était ici pourtant déjà au XII^e siècle). Nous ignorons la date exacte et les circonstances de ce voyage mais en tous cas il dut avoir lieu après la terrible invasion mongole (1241—42), qui dévasta toute la Hongrie, au moment où le roi Béla IV prit la décision de reconstruire son pays avec l'assistance du monde chrétien. Comme la plus grande partie des édifices, les églises, les palais, etc. avaient été ruinés par les Tartares, il fallait de bons architectes, ce qui rend compréhensible qu'on ait fait appel entre autres à Villard. La date probable de son arrivée serait alors 1243. Malheureusement, nous ignorons tout du point le plus important de ce séjour, c'est-à-dire nous ne savons pas quels furent les travaux de Villard en Hongrie. L'unique document, son album, n'en dit rien. Ce manuscrit de 66 pages, conservé à la Bibliothèque Nationale à Paris, ne nous raconte que peu de choses concernant la Hongrie. A la 30^e page, sous un dessin représentant le pavement d'une église, nous trouvons la note: « J'estoi une fois en Hongrie, la u je mes maint jor; la vi jo le pavement d'une glize de si faite manière. » Une autre note se rapporte au dessin d'une fenêtre

de la cathédrale de Reims: « Vesci une des formes de Rains des espases de le nef teles com eles sunt entre II pilers. J'estoi mandé en le tierre de Hongrie, quant jo le portrais. » Ce pavement que Villard avait trouvé digne de le dessiner dans son album pouvait être, comme on l'accepte aujourd'hui, celui de la cathédrale de Székesfehérvár. Cette église où l'on couronnait les rois de Hongrie était, selon ce que nous racontent les chroniqueurs, d'une splendeur extraordinaire. Ils mentionnent entre autre les colonnes de marbre, le pavement de mosaïque, le décor des matériaux précieux. Toute cette splendeur et toute la cathédrale ont été ruinées par le temps et par les guerres et seuls des vestiges, seules les fondations nous donnent une idée de sa grandeur de jadis.

Beaucoup de discussions, beaucoup d'hypothèses ont eu trait à l'œuvre accomplie par Villard en Hongrie. Longtemps on crut qu'il avait bâti la cathédrale de Kassa; cette suppositon est insoutenable. La plus grande cathédrale de style ogival de la Hongrie répond en effet au genre de plans et de constructions français (surtout St. Yved de Braisne), mais date d'un siècle plus tard, c'est-à-dire d'une époque où Villard était déjà mort depuis longtemps. Toutes les autres suppositions restent contestables. On peut jouer avec l'idée qu'il ait pris part à la construction de la cathédrale de Eger, monument qui, ruiné plus tard, montre dans les fondations qui ont été conservées, en tous cas, une influence française. Mais aucun des monuments qui subsistent de nos jours, ne peut être déclaré œuvre de Villard. Nous devons nous contenter de l'idée que s'il a vraiment travaillé en Hongrie, ce qui est vraisemblable, son œuvre a été ou bien ruinée et anéantie par le temps ou bien parfaitement transformée par les siècles suivants.

Villard de Honnecourt fut le plus célèbre mais non le seul des maîtres français du moyen âge qui aient travaillé en Hongrie. Tous ceux, en dehors de lui, dont les noms ont été conservés par le hasard des documents, étaient de simples artisans comme, par exemple, un certain Jean de St. Dié qui était occupé à Gyulafehérvár au XIII^e^ siècle. Le 1^er^ novembre 1287 « *Magister Johannes lapicida, filius Tynonis de civitate Sancti a Deodati* » fait un contrat avec le chapitre de Gyulafehérvár. Il s'engage à renforcer les murs de l'église, à consolider les supports, etc. Pour ce travail qui dura quatre ans, le maître reçut 50 marcs d'argent. Ce simple document affirme que dans la lointaine Transylvanie ce fut un maître français qui prit part à la construction d'un des monuments les plus importants de ce pays; la cathédrale de Gyulafehérvár. La fondation de cette église, transformée presque à chaque siècle, date de Saint Etienne, premier roi de Hongrie. Bâtie au XI^e^ siècle, abîmée par les Tartares elle fut rebâtie à la fin du XIII^e^ siècle (c'est alors que maître Jean de St. Dié y travailla). Elle revêtit à ce moment la forme d'une basilique avec croisée et tour centrale. Le portail occidental date aussi de ce temps, peut-être est-ce même l'œuvre de maître Jean. Le style de la construction et des détails plastiques rattache directement cette église aux monuments transdanubiens, à l'atelier d'Esztergom. L'atelier d'Esztergom joua un rôle décisif dans l'architecture hongroise à l'époque des rois Arpadiens. C'est à Esztergom que l'influence étrangère, italienne et française, prit du terrain et c'est de là qu'elle se répandit dans le pays. C'est aussi Esztergom qui influença l'ancienne cathédrale de Kalocsa où avait travaillé, comme on le supposait, encore un maître français. Lors des fouilles de ce monument, on a découvert une plaque funéraire



Château Esterházy
KISMARTON



Arc de Triomphe

VÁC

du XII^e siècle portant l'inscription: « *Martinus Ravesu lapicida jacet hic* » Puisque le plan de l'église (avec des chapelles rayonnantes, et une tour centrale) et le style de la construction et des vestiges suivent les principes de l'architecture française et montrent même des ressemblances frappantes avec quelques églises de France (Clermont-Ferrand, Notre Dame du Port, Orcival, etc.) on a supposé (Henszlmann) que ledit Martin Ravesu était d'origine française et avait construit la cathédrale de Kalocsa. Cette hypothèse est contestable. Ravesu n'était probablement qu'un tailleur de pierres et rien ne prouve qu'il fût français. Son nom peut provenir tout simplement du nom de la localité Ravazd (près de Győr) ou bien encore — ce qui est le plus vraisemblable — signifie « *rávésö* », c'est-à-dire graveur, tailleur en hongrois.

Outre ces maîtres dont nous connaissons les noms il y avait encore, en Hongrie, sûrement beaucoup d'architectes, de maçons et de tailleurs de pierres français. Quelques-uns étaient sans doute occupés auprès de la cour, dans l'atelier royal d'Esztergom. On pourrait ainsi expliquer l'appropriation de motifs français (ou plutôt normands) qu'on trouve au portail de la chapelle royale d'Esztergom, et plus tard partout dans le pays. Malheureusement le nom de ces maîtres, sans doute importants, n'est pas connu.

Jusqu'à maintenant nous avons toujours parlé des architectes, des maçons, etc.; l'art français a donné la direction dans le domaine de l'architecture et des arts plastiques. Après l'époque des rois Arpadiens, dans la deuxième partie du moyen âge, l'activité constructive faiblit en Hongrie pour un certain temps. Mais c'est alors que commence le développement des beaux-arts. La peinture, l'enluminure font leur début au XIV^e siècle, pendant le règne de la dynastie Anjou (famille royale italienne, d'origine française) et de son successeur Sigismond de Luxembourg qui, en même temps que roi de Hongrie, était empereur romain et avait engagé en France des maîtres pour les pays soumis à sa domination. Dans sa cour de Buda nous retrouvons quelques-uns de ces maîtres, parmi ceux-ci un certain Pierre, architecte royal, qui avait travaillé aussi à Kassa. Le journal du chevalier Bertrandon de la Brocquière mentionne encore un autre Pierre, venu de Bray-sur-Somme, qu'il avait rencontré à Buda en 1432. Ce maître Pierre était tapissier à Arras. Après le règne de Sigismond, le contact de la Hongrie et de la France s'interrompit pour quelque temps. Comme le dit Louis Réau, au sujet de l'expansion de l'art français: « Très intimes au moyen âge, ces relations ont presque complètement cessé à partir de la renaissance. » En ce temps-là l'Italie joua un rôle dictatorial dans la culture et l'art, et c'est à elle que la Hongrie s'attacha directement. Jamais la Hongrie ne fut aussi triomphante, aussi florissante qu'alors, sous le règne de Mathias Corvin, le souverain le plus grand peut-être de ce pays. Après la courte splendeur de son empire, la Hongrie fut dévastée pendant des siècles par les guerres contre les Turcs. Ces guerres qui parvinrent à détourner de l'Occident le danger de l'Islam épuisèrent les forces du pays; un grand territoire fut bientôt occupé par les Turcs, une autre partie de la Hongrie fut intégrée à l'empire des Habsbourg, tandis que la troisième, la Transylvanie, luttait incessamment pour la liberté. Dans de pareilles circonstances, le développement culturel se révélait impossible et ce furent surtout les beaux-arts qui tombèrent en décadence ou au moins en stagnation. Cet état

dura jusqu'au XVII^e siècle, jusqu'au moment où, après 150 ans, la Hongrie fut affranchie des Turcs. Une nouvelle époque commença. Il n'était plus question de la souveraine liberté des rois Arpadiens, la Hongrie, même si sa constitution lui garantissait l'indépendance, devint un des membres de l'empire des Habsbourg. Et malgré que les luttes pour la liberté nationale n'aient jamais cessé, un développement plus paisible pouvait se produire. En dehors du souverain et de la cour qui, pourtant, ne siègeaient plus dans le pays, ce furent l'église catholique et la noblesse qui jouèrent un rôle dominant dans la vie culturelle. Peu à peu on commença les reconstructions. Les autorités ecclésiastiques avaient besoin de splendides cathédrales pour affirmer le triomphe du catholicisme, et la noblesse, de châteaux élégants pour vivre au milieu du confort et satisfaire à son goût qui s'était affiné. Tandis que l'architecture ecclésiastique était presque entièrement influencée par l'art baroque de l'Italie et de l'Allemagne, l'architecture civile suivait plutôt les principes français.

Pour commencer, nous devons mentionner tout de suite le plus important et le plus grandiose des monuments civils de la Hongrie: la résidence des princes Esterházy à Eszterháza. Ce château, surnommé le Versailles hongrois, fut bâti en 1764—66 par un certain Jacoby, maître français dont nous ne savons que le nom. C'est ce nom dont se trouve signé un plan du château, « Jacoby del. et aedif. » et, faute de document, nous devons accepter que cet inconnu, qu'on ne rencontre nulle part dans l'histoire de l'art, a joué un rôle important dans cette construction (s'il n'en a pas été véritablement l'architecte). En tous cas ce palais, la résidence du prince Nicolas Esterházy, surnommé « le magnifique », se rattache fortement au style des châteaux de France. Le prince, esprit cultivé, homme du monde, avait visité, en 1764, la France et Paris. C'est alors que voyant l'admirable Versailles, il conçut l'envie de bâtir dans son pays une résidence semblable, bien que de dimensions plus modestes et d'une splendeur moindre, cela va sans dire. En effet, le palais avec sa façade principale d'une gracieuse élégance, donnant sur une grande cour d'honneur, la façade plus simple donnant sur le jardin, avec sa structure logique, ses mansardes, ses fins ornements, apparaît bien comme le frère de sang des châteaux français, tels que Versailles, Vaux le Vicomte, Maison Laffitte, etc. Il est entouré, comme eux, d'un grand jardin soigneusement dessiné, orné d'allées, de cascades, de jets d'eaux, de statues et de petits pavillons. Il y avait dans ce jardin une pagode chinoise, un café et enfin, orgueil du prince, le célèbre théâtre d'Eszterháza. Palais, jardin et théâtre ont tous eu une réputation européenne bien méritée. Les puissants de la terre et les hommes d'esprit de toute l'Europe furent les hôtes du prince « magnifique ». Souverains, ministres, ambassadeurs, grands écrivains, poètes renommés et musiciens immortels ont pris part aux célèbres galas d'Eszterháza. En 1773, des fêtes y furent organisées en l'honneur du duc de Rohan, ambassadeur de France; en 1775, en présence de la reine Marie-Thérèse. L'histoire du château offre un chapitre vraiment splendide de la vie de l'aristocratie hongroise au XVIII^e siècle.

En dehors d'Eszterháza, les princes Esterházy avaient encore un autre château grandiose, celui de Kismarton, bâti en 1663 par l'architecte viennois, Carlo Martino Carlone. A la fin du XVIII^e siècle, le château et le jardin furent transformés par un architecte français, Charles de Moreau, selon le goût classi-

cisant de l'époque. Moreau établit plusieurs plans dans ce style qui devint prépondérant, par la suite, dans l'architecture des châteaux de campagne en Hongrie. Nous trouvons encore à Kismarton un autre classicisant français qui travaille en même temps pour le prince Nicolas Esterházy. C'est un certain Thomas de Thomon (1756—1814) qui, après avoir étudié à l'Académie de Rome, visita la Hongrie et y dressa des plans pour Kismarton. On a de lui un projet d'un temple des Muses (1795) en pure style classicisant avec un portique ionien, et l'Ermitage de Pétersbourg possède un autre plan avec l'inscription « Projet de Bains poussé pour Eisenstadt (Kismarton), fait sur les idées de son Altesse Monsieur le prince régnant Nicolas d'Esterházy à Eisenstadt, le 4 octobre 1795 ».

La prédilection de la famille Esterházy pour les artistes français est évidente; mais l'énumération des maîtres qui travaillèrent pour eux ne met nullement fin à la série des maîtres français ayant séjourné en Hongrie. Nous en trouvons au service de l'Etat et de l'Eglise; tels sont, par exemple, le célèbre Jean Nicolas Jadot et I. M. Amadé Canevale. Tous deux étaient venus de la Lorraine, province avec laquelle les rapports étaient très étroits en ce temps, puisque le roi, c'est-à-dire le mari de l'impératrice Marie-Thérèse, était François Ier de Lorraine.

Jean Nicolas Jadot de Ville Issey fut architecte impérial. Il naquit en 1710 à Lunéville, où il passa la première partie de sa vie auprès de l'architecte Richard Renault. Puis il entra au service du prince François pour lequel il érigea à Nancy, en 1736, un monument commémoratif de son mariage. Quand le prince devint duc de Toscane, Jadot le suivit à Florence où il érigea une porte triomphale en l'honneur du prince (1739). C'est alors qu'il devint superinspecteur de l'architecture en Toscane. La carrière du prince François eut sa répercussion sur celle de Jadot. En 1745, il accompagna son maître qui était déjà l'époux de Marie-Thérèse à Vienne. En 1750, il devint superinspecteur impérial de l'architecture. Dès lors il s'occupa de la transformation des palais impériaux, en 1753, il commença la construction de son chef-d'œuvre, l'ancienne université de Vienne (aujourd'hui Académie des Sciences). En Hongrie, il établit des plans pour la construction et la transformation des palais royaux de Pozsony, de Buda et de Holics. Ce furent d'après ses plans qu'on érigea les bâtiments des Dames religieuses de la congrégation à Pozsony (1750). Nous pouvons constater que dans la plupart des cas Jadot ne fournit que les projets des édifices, sans prendre part aux travaux de construction. A la fin de sa vie, il abandonna sa fonction d'architecte impérial, pour devenir « controlleur de change » à Bruxelles, avant d'aller vivre paisiblement dans sa propriété Ville Issey, où il mourut en 1761, à l'âge de 51 ans.

L'autre architecte alsacien qui travailla en Hongrie était I. M. Amadé Canevale. Né en 1739 à Vincennes, où son père avait été employé au château, il avait étudié l'architecture à Paris comme élève du célèbre Servandoni. Il se rendit avec celui-ci à Vienne où, dès 1760, il bâtit l'hôpital de la garnison (*Allgemeines Krankenhaus*), le Joséphinum (Académie de Médecine), des pavillons aux châteaux de Schönbrunn et de Laxenburg. En 1761, il devint membre du Hofbauamt. A Vienne il entra en relation avec des fonctionnaires hongrois et reçût de l'archevêque Barkóczy la mission de dresser des plans sur la transformation de sa résidence à Esztergom. En 1761, Christophe Migazzi, archevêque de Vienne et évêque de Vác, employa Canevale à Vác où, en 1764, il fit ériger en mémoire du séjour

de la reine Marie-Thérèse un élégant Arc de Triomphe orné des médaillons du couple royal et des archiducs. Trois ans plus tard on commença à bâtir, selon ses projets et sous sa direction, la cathédrale de Vác (1767). La consécration de cette grande et superbe église eut lieu en 1772. Le style du monument montre déjà la transition entre le haut baroque et la tranquillité du classicisme. La façade se compose d'un portique de colonnes corinthiennes flanqué de deux tourelles et couronné par un créneau horizontal. Le caractère de la façade, la clarté de la construction, l'absence de riche décor, la prédominance des éléments horizontaux tous cela nous rappelle le style du maître de Canevale, Servandoni, dont le chef-d'œuvre, St. Sulpice à Paris, montre certaine analogie avec la cathédrale de Vác. A la fin de sa vie, Canevale s'occupa de la construction de la fameuse caserne de Pest, le « *Újépület* » qui ne fut terminé qu'après sa mort, en 1814.

Comme au moyen âge, au XVIII^e siècle aussi ce sont surtout les architectes qui visitent notre pays, et on ne saurait s'en étonner car c'est toujours l'influence de l'architecture qui se fait sentir avec le maximum d'intensité et dans la sphère la plus large. Mais il y eut également un peintre français en Hongrie. C'est Jean Joseph Chamant, le compatriote de Jadot et de Canevale, qui travailla pour la famille royale. Ce Chamant dont on n'a pas encore déterminé l'œuvre accomplie en Hongrie, était né à Haraucourt, en 1699. Elève des peintres décorateurs Barilly, Claude Charles et François Bibbiena, il entra au service de la cour de Lorraine et décora de peintures le temple érigé à Lunéville selon les projets de Jadot à propos des noces du prince François. En 1738, il accompagna ledit prince en Toscane où il devint consul et professeur à l'Académie de Florence. Ses œuvres de cette époque comprennent les décorations du théâtre de Rimini et les fresques de la bibliothèque ducale de Florence. Dès 1747, il se trouve à Vienne, auprès de François I^er, en qualité de peintre de la cour. Il peint des fresques à Holics et dans l'église de Sasvár (1754). Son style se rattache à celui de Tiepolo et de Maulbertsch, c'est-à-dire qu'il a toutes les caractéristiques du baroque.

Les artistes que nous venons de mentionner ne constituent pas la liste complète des maîtres français qui aient travaillé en Hongrie. On pourrait en augmenter le nombre en citant des maîtres de moindre importance, comme, par exemple, Jean Baptiste Bréquin qui séjourna à Eszterháza, André Mathias à Féltorony, un certain Jean Luidor et Joseph Houchard à Marosvásárhely, etc. Tous ces noms affirment l'importance du rôle joué par l'art français dans le développement de l'art hongrois à toutes les époques et au milieu de n'importe quelles circonstances. Ces maîtres français ont contribué à rendre plus intimes les rapports entre les deux pays, si éloignés que ceux-ci fussent l'un de l'autre et en dépit de toutes les circonstances politiques.

Une vie paisible

Par LOUIS ZILAHY

(Suite)

II

LE LENDEMAIN, à mon réveil, je sens, fixés sur moi, les yeux jaunes de la tête de moufflon empaillé, qui pend au-dessus du canapé, face à mon lit. Je cligne des yeux, effrayé, ne sachant plus où je suis. Il me faut longtemps pour me réveiller entièrement. Dans mon demi-sommeil, je me crois encore dans mon ancienne chambre, à Kelesd, mon premier mouvement est de caresser la tête de mon chien Ripp, qui dormait toujours près de mon lit. J'aitout à fait oublié, en dormant, que ma situation a changé. L'âme humaine ressemble un peu à ces vieilles petites femmes qui ramassent du bois mort, dans la forêt. Leur dos leur fait mal à force de porter ce fardeau de branches noueuses, mais le soir, elles déposent le fardeau et nous faisons de même de nos pensées et de nos soucis. C'est ainsi que j'avais moi aussi déposé le souci du voyage, de l'arrivée d'hier, de mon nouvel entourage. Je les reprends maintenant en me frottant les yeux. Je revois Bolisz, le jeune cocher à la nuque blonde, le chevalier, comme je l'ai vu pour la première fois, à la nuit tombante, sous les colonnes de la terrasse, je revois Mademoiselle Etel debout près du piano, et la femme du chevalier avec sa belle voix profonde. La femme Juhász ne se présente à mon esprit que lorsque je l'entends préparer mon petit déjeuner, en faisant claquer ses pantoufles sur les dalles de la vérandah.

Je regarde ma montre. Cinq heures dans quelques instants. La fraîche lumière de cette aurore de mai entre à flots par la fenêtre, à peine tamisée par les rideaux blancs. J'entends des tarins à la lisière de la forêt, et un coucou dans le lointain. Dans cette lumineuse clarté, le chevalier et sa famille s'effacent, pareils à des fantômes, c'est comme si je n'avais fait que rêver leur existence.

Je saute de mon lit, je me lave et m'habille, mais je continue à songer à eux. Je commence à comprendre le chevalier. Il supporte difficilement le sort de sa fille unique. Que de nuits blanches n'a-t-il pas dû avoir en la voyant grandir. Sa nervosité doucereuse, ses mains tremblantes dérivent de cet état d'âme. Son cœur doit être pareil à une éponge, à force d'avoir aspiré toutes ces larmes paternelles. Sa femme est d'une structure morale plus solide, je sens chez elle une sorte de soumission religieuse, de paix sereine. Comment Mademoiselle Etel prend-elle la chose? Je ne puis que difficilement me l'imaginer. En repensant à elle, je n'ai vu qu'un sourire sur son visage clair et franc, sur son nez fin, sur ses lèvres bien dessinées, sur ses dents blanches et égales. Il y a de ces visages féminins qui sont comme une prairie en fleurs. Quelle peut être la vie intérieure de cette jeune fille? Que peut-elle attendre de la vie, de l'amour? Je songe à tout cela en me rasant.

Je prends mon petit déjeuner sur la terrasse. La femme Juhász, debout à quelques pas, observe l'adresse avec laquelle je mange, d'une main, mon œuf à la

* Voir la première partie dans le numéro de mai de la *NRH*.

coque. Elle regarde cela comme si elle assistait à une représentation gratuite. Quand je me retourne, elle regarde ailleurs. Mais en posant le miel sur la table, elle se met à parler:

— Monsieur l'Ingénieur a-t-il perdu son bras au cours de la guerre?

— Vous parlez de la grande guerre, de celle de 14?

— Mais naturellement, répond-elle, en appuyant sur sa main rugueuse une tête couverte de petites rides.

Je la regarde du coin de l'œil.

— Croyez-vous vraiment que je sois déjà assez âgé pour avoir fait mon service il y a vingt-cinq ans?

— Ah non c'est vrai, tout de même ! — et elle rit de sa bouche édentée, c'est pas pour dire, mais le temps vole! . . . Mais c'est comme si c'était hier, la grande guerre!

— Depuis quand habitez-vous ici?

— Oh, là là, je ne m'en souviens même pas! Il y a bien trente-cinq ans!

Un petit silence. Elle change une assiette de place, d'un geste inutile. Je sens qu'elle est pleine d'histoires. Je n'aurais qu'à la mettre en perce, comme un tonneau. Les racontars couleraient à flots. Mais je ne continue pas le dialogue: je mange à mon aise. La famille du chevalier ne m'intéresse pas du tout. Je prépare plutôt ma journée. Je voudrais parcourir toute la forêt, en étudier le plan.

Un homme au chapeau vert, portant une carabine, se présente: le garde-chasse Szebenyei.

— Et Juhász, où est-il?

— Il nous attend au bois de Komád.

Nous nous mettons en marche. Dans nos besaces, nous emportons notre déjeuner. Cette promenade sera longue. Une trentaine de kilomètres. Il ne peut être question d'une voiture, car la grande inondation du printemps a défoncé les routes et on ne trouve maintenant ni main-d'œuvre ni charrettes à cause des mobilisations en cours. La rosée mouille nos bottes jusqu'au genou tandis que nous traversons la clairière. Je respire à pleins poumons cet air frais du matin, les rayons du soleil ont déjà de la force, je les sens sur ma nuque. Je regarde, en passant, les stères de bois coupé. Sur l'écorce rugueuse, les petits insectes rouges sont déjà installés, ils s'y chauffent au soleil. Tout est en ordre, bien aligné, le bois de rondin, le bois de chevrons, puis le bois de branchée, de taille, et dans un tas séparé, le bois de paye. Toutes ces grandes bûches de chêne et de hêtre, blondes, sont comme les immenses épis de la forêt.

Nous traversons la clairière remplie d'herbes folles, nous foulons jusqu'à mi-jambe l'ivraie, les mauvaises herbes, les vergerettes, les feuilles de bardane, les fougères. Cette terre est riche. Les bois, les prairies, les taillis s'y succèdent, tout brille sous la rosée. Les feuillages ont oublié le rigoureux hiver et l'inondation glaciale, dans les bas-fonds; cependant, la glace a rasé l'oseraie, les nouvelles pousses viennent du pied, je vois déjà d'ici que nous ne pourrons pas couper d'osier cette année.

— Ici, nous avons semé des graines de sapin . . . — dit le garde derrière moi, elles ont bien levé, grâce aux pluies. Mais les glands de chêne, ils ont gelé, ceux-là.

— Le gibier a-t-il beaucoup souffert du froid?

— Terriblement. Les cerfs et les sangliers s'en sont tirés. Mais les pauvres chevreuils! Moi seul, j'en ai trouvé six, gelés. Ils sont très affaiblis, la mue est très lente. La plupart des biches sont vides, les mâles ont des bois très faibles. Les jeunes commencent à naître. Il n'y a de lièvres que dans les bois, on en voit à peine dans les champs. Nous avons assez de faisans, nous venons de compter les nids à la fenaison. Mais à cause de ces pluies perpétuelles, la plupart des nids sont vides. On trouve des œufs jusque sur la route . . . Et les perdreaux, Monsieur l'Ingénieur . . . Ils ont presque disparu. Pouvez-vous croire que je n'en aie vu qu'une compagnie depuis le début du printemps?

Nous parcourons, tout en causant ainsi, la forêt qui exhale une odeur de champignons. Nous avançons en écartant de notre chemin les jeunes branches flexibles. J'observe les jeunes arbres. Il y en a beaucoup qui portent la trace du terrible hiver, l'écorce supérieure toute fendue, l'inférieure brunie.

— Nos forêts seront sans feuilles, l'année prochaine, Monsieur l'Ingénieur — me dit Szebenyei tout en marchant.

— Il y a beaucoup de papillons de nuit ?

— Ce sont plutôt les chenilles. Il y en a des masses, voyez, encore une chenillère.

Il me montre un trou profond dans l'écorce d'un vieil arbre, les chenilles y dorment dans un nid qui a bien la grandeur d'un chapeau d'homme; elles se couvrent d'une sorte de voile gris, souillé par leurs poils et leurs excréments. Ces chenilles se mettent en route au coucher du soleil, en groupe, l'une suivant l'autre, elles forment une affreuse chaîne, verte et vivante, qui, se déroulant comme une bobine, part de ce nid. Elles vont, par mille et dix mille, dévorer les feuillages, à l'aurore, la bobine se roule en sens inverse, la chaîne vivante va dormir dans son trou, se couvrant d'un nouveau voile. Szebenyei sort de sa besace une bouteille verte contenant une huile goudronnée. Il en baptise le nid. — Ces chenilles-ci n'iront certainement plus souper ce soir!

Nous continuons notre route. Pour nous, la forêt est quelque chose d'autre que pour les chasseurs et les excursionnistes. Nous en sommes les médecins. Ici, nous parlons de l'oïdium, là, des chenilles. Nous constatons également les dégâts, causés par le gibier affamé aux écorces des arbres.

Nous arrivons au Danube. Là, nous trouvons un étroit sentier caché en partie sous les saules. Je m'arrête souvent, j'étudie la carte, je m'oriente. Szebenyei ne cesse de tout m'expliquer, je lui pose beaucoup de questions. Le monde extérieur a entièrement disparu, nous n'y songerions même pas si nous n'entendions dans l'azur profond le ronflement d'un avion. A l'entendre, j'ai toujours l'impression qu'on a installé le monde entier dans un fauteuil de dentiste et qu'on lui fraise les dents. Mais l'avion s'éloigne, le ronflement s'éteint.

Vers midi, nous retrouvons Juhász à la lisière du bois de Komád. Il n'est plus jeune, plutôt grisonnant, il a une bonne figure rouge sous son hâle. Cette catégorie d'hommes ne m'est pas inconnue. Je crois que je reconnaîtrais de loin un garde-chasse, même dans la foule grouillante de la gare de l'Est. Nous nous installons pour manger. Les hommes font un feu de sarments, la flamme monte droit, mais reste claire et incolore sous le soleil. Nous faisons griller du lard sur

la braise. On parle de chiens, où pourrait-on se procurer un jeune chien ? Je voudrais en élever un. Juhász, de son canif, montre le coin de la forêt.

— C'est là que nous l'avons pris, te rappelles-tu, Joseph?

— Qui? demandé-je.

— Bolisz, le Polonais.

— Pourquoi a-t-il fallu le prendre?

— Parce qu'il s'est sauvé. Pourtant, ici, on le soigne comme un enfant.

— Pourquoi s'est-il sauvé?

— C'est la nostalgie, qu'il a dit. — Il est parti tout d'un coup vers le nord, dans la direction dans laquelle il pensait trouver la Pologne.

— Je ne sais vraiment pas pourquoi on le retient ici, s'il veut partir, — dit Szebenyei, tout en changeant de place, de ses doigts rugueux, les grosses braises rouges.

— Ce Bolisz est-ce un paysan ?

— Quelque chose dans ce genre. Mais il a fait des études. Il a été dans une école d'horticulture. A Vilna. C'est Vilna, qu'il a dit, pas vrai ?

— Oui, Vilna, — dit Juhász.

Nos pensées restent un peu accrochées à la personne de Bolisz, puis on parle d'autre chose. Szebenyei me dit:

— Monsieur l'Ingénieur n'a-t-il pas envie d'un blaireau ?

— Quoi ?

— J'en ai déterré deux le mois dernier. Deux petits. Ils avaient le ventre blanc comme neige. Ils sont apprivoisés maintenant. Ils mangent dans ma main.

— Les blaireaux sentent mauvais, — dit Juhász, — je n'en ai jamais élevé un seul.

Szebenyei est offensé. — C'est pas vrai qu'ils sentent mauvais! Pas plus mauvais qu'un chien. Et ils sont tout aussi familiers.

Nous continuons à causer de blaireaux, de renards, de chats sauvages. Puis nous continuons notre route. Il fait presque nuit à notre rentrée. Je n'ai que juste le temps de me changer pour le dîner. En traversant la cour de la ferme, j'entends de la musique d'accordéon, des cris, des rires. Devant un des logements ouvriers, je vois les jupes et les fichus de couleur d'un groupe de jeunes filles qui se poussent en riant et entourent Bolisz. Il danse pour elles, à la Polonaise, une main sur la hanche. Il chantonne aussi en polonais, accompagné à l'accordéon. Je n'entends que des bribes de cette chanson, quelque chose comme:

— Oj dana, da dana!...

Le rythme de la chanson s'accélère; Bolisz danse avec fougue. Je me rapproche pour mieux le voir, ses cheveux blonds sont en désordre, ses yeux brillent, il sourit aux filles, la chemise ouverte laisse voir son cou de jeune taureau. Soudain, sans raison apparente, il se met à poursuivre l'une des filles, celle-ci se sauve en poussant des cris aigus, elle tourne autour du puits. Bolisz l'attrape, mais la fille lui échappe adroitement. C'est aux autres maintenant de le poursuivre, de le menacer avec de longues tiges de maïs. Le Polonais leur fait la chasse, il est pareil à un jeune chien poursuivant les poulets. Les cris, les rires fusent, la gaîté est générale. C'est un joli garçon bien campé que ce Bolisz. Comme sa taille est fine! Il me semble guéri de sa nostalgie. Il ne prendra certainement plus la fuite, celui-là!

J'entends, de nouveau, venant de la maison, le piano de Mademoiselle Etel. Mais maintenant que je connais son mutisme, cette musique me fait beaucoup plus d'impression. J'y lis plus de profondeur, plus d'âme. Elle ne cesse pas de jouer à mon entrée, elle me salue simplement en souriant. Il y a un invité, ce soir: le curé. Nous nous présentons l'un à l'autre.

— Florian Varga!

Sa voix a une telle force que j'en recule presque . . . C'est un grand homme au dos vouté, il a les cheveux tout blancs, séparés au milieu par une raie, des cheveux si drus que quelques mèches échappées pendent autour de ses lunettes. Il a une large bouche, aux lèvres minces, une bouche sévère. Il me fait l'impression d'un homme farouche, mais cependant, il y a dans toute sa personne quelque chose de très jeune. Est-ce parce que sa soutane et ses pantalons trop courts laissent voir de grandes bottines en bagaria ? Derrière de grosses lunettes, des yeux de myope. Son visage a une pâleur d'hostie, il semble n'avoir jamais été au grand air, n'avoir respiré que celui de la sacristie.

Nous écoutons encore un peu le piano, puis nous nous mettons à table. Ce soir, c'est le curé qui est à la droite de la maîtresse de maison, moi je suis à sa gauche et Mademoiselle Etel est ma voisine. Le chevalier prend sa place de l'air d'un homme qui n'en a jamais changé, il déploie sa serviette d'une main tremblante. Le premier plat est une omelette à la moelle.

— Ce n'est pas un plat, cela! — bougonne le curé et il prend une portion gigantesque.

La femme du chevalier se contente de sourire, en attendant la réponse, elle grignote du pain grillé de ses dents blanches.

— Que lui reproches-tu, à ce plat? — demande le chevalier, les yeux inquiets.

— Il fait du ventre! Tu as déjà un ventre comme un tonneau!

Le chevalier réfléchit quelques instants avant de répondre.

— Ce plat à la moelle fait plutôt une grosse tête! Et tu en as besoin!

Le curé regarde le chevalier de ses yeux de myope. Mademoiselle Etel rit à ne plus pouvoir avaler.

— Tu as raison, — continue le curé tout en mangeant. — J'ai plus besoin de ma tête que toi. Il est plus facile de faire couper les hêtres que d'élever les arbrisseaux humains.

Je remarque vite qu'entre ces deux hommes les rapports ont un ton de taquinerie amicale, ils se font marcher mutuellement, la femme du chevalier les calme en souriant. Mais ce ton de plaisanterie ne me semble pas sincère, ce n'est qu'une sorte d'humour forcé; c'est comme une pièce, mal jouée par des amateurs, j'ai l'impression que cela cache une grande délicatesse. Ne se forcent-ils (qui sait depuis quand ?) à ces plaisanteries que pour essayer d'effacer la triste impression causée par le mutisme d'Etel?

Il se passe soudain quelque chose d'insolite. Le chevalier tend la main par dessus la table et me fait signe des yeux.

— Veux-tu me passer la salière, s'il te plaît?

Ai-je bien entendu? Il m'a tutoyé. Je me sens rougir. Il est possible que ce ne soit qu'une erreur de sa part.

Nous prenons notre café noir à table. Mademoiselle Etel en surveille la préparation avec des gestes précis. Le domestique apporte les pipes. J'y vois la preuve que le curé doit être un familier de la maison, puisqu'il y garde sa pipe.

— Etienne, tu ne fumes pas la pipe? — me demande le chevalier.

— Non, merci, je ne fume que des cigarettes.

Et je rougis de nouveau. Que lui prend-il soudain? Pourquoi me tutoie-t-il? Il aurait bien pu le faire dès le début, car nous sommes collègues, bien qu'il soit mon supérieur, et mon aîné. Mais je me sens cependant tout réchauffé.

La conversation porte sur des questions sérieuses, le curé la dirige, tout en baptisant souvent son vin d'eau gazeuse. Il parle calmement, mais son organe est puissant. Il me semble fort cultivé et avoir beaucoup lu. Il ne mélange pas seulement des mots latins à la conversation, mais aussi des mots français et allemands. Il a certainement, pendant les longues années solitaires passées à la cure, avalé tous les livres et les journaux possibles. Et n'ayant guère eu l'occasion de rencontrer du monde, son opinion s'est développée indépendamment. Sa voix calme ne s'élève que quand il parle de la transformation du monde universel. Il nous surpasse tous par son intelligence. Ces curés de campagne ne me sont pas inconnus. Il y en a parmi eux dont l'esprit tournoie comme une tornade au-dessus du village le plus oublié. J'ai beaucoup vécu à la campagne, mais jamais je n'ai rencontré cet esprit chez les pasteurs protestants. Ceux-ci ont femme et enfants, mille petits soucis quotidiens. Seuls, ces curés de campagne savent s'élever à cette hauteur. Mais en écoutant parler ce Florian Varga, je me dis qu'il surpasse tous ceux que j'ai connus.

Je voudrais savoir s'il est nazi ou national-socialiste hongrois, mais je n'arrive pas à le déterminer, il est vrai que la politique m'est plutôt étrangère, et puis je vois le curé tourné tantôt vers un parti et tantôt vers un autre. A un moment, il parle de la punition que méritent les Juifs, à un autre, il prend leur défense au nom de la charité chrétienne. Par moments, son patriotisme est brûlant, puis il démontre que, dans la nouvelle Europe, toutes les divergences de race doivent disparaître. Mais son exposé est si clair qu'il est difficile de le contredire.

Le chevalier opine parfois de la tête, les dames écoutent, les mains croisées.

— Ce monde-ci, celui dans lequel nous avons vécu, est fini, — dit-il en donnant, de ses longs doigts, des chiquenaudes aux miettes de pain restées sur la nappe.

— Oui, il est fini, dit le chevalier — et il essaye de porter calmement ses yeux inquiets au plafond, comme s'il en attendait une réponse. Si tout est fini, qu'y aura-t-il après?

Mais le plafond ne répond pas, il laisse plutôt tomber un grand silence sur la table. Je ressens avec force combien nous vivons dans notre époque, nous y vivons toujours plus intensément ces dernières années. C'est en vain que j'ai passé, sur le bac, le bras solitaire et sauvage du Danube, c'est en vain que nous sommes ici à *Kotró-puszta* vraiment « derrière le dos de Dieu ». Les rayons incandescents du monde extérieur nous poursuivent jusqu'ici.

Le curé rompt le silence.

— Il y a quelques années, j'ai vu, à Vienne, une pièce de théâtre. On la jouait au *Volkstheater*. Je ne me rappelle plus le nom de l'auteur, c'était une pièce anglaise. Il y était question d'un officier de marine anglais qui avait, depuis

Skagerrak, pris part à toutes les batailles navales, qui en était sorti la vie sauve, qui n'avait pas même été blessé, pourtant il avait été un héros, il avait fait des choses extraordinaires avec son sous-marin, il avait été décoré autant de fois qu'il était possible. Après la guerre, ayant quitté la carrière, il se marie et prend une situation dans la vie civile. Il fonde une affaire: il prête des sacs. Et l'homme sur lequel les canons perce-blindage allemands n'ont pas eu de prise, meurt en héros. Il se suicide. Et il se suicide d'une balle de revolver parce qu'il a trop d'honneur. La vie des affaires, elle, est tellement peu honorable, que chaque homme d'honneur doit y périr. Eh bien, c'est cela. Cette vie que nous vivons n'a qu'un moteur: les affaires. Voilà pourquoi ce monde sera déchiqueté! . . .

— Cela a toujours été ainsi! — le femme du chevalier essaye de défendre son époque, tout en croisant les bras d'un geste plus serré.

Florian Varga s'anime:

— Cela n'a pas été ainsi, bien au contraire!

Et il commence à nous parler du moyen âge, faisant preuve de grande érudition; il cite le nom d'hommes saints et illustres.

Puis, tournant vers moi sa tête blanche aux cheveux drus:

— Où as-tu perdu ton bras, mon fils?

Je raconte longuement mon histoire. Certains détails entièrement oubliés me reviennent à la mémoire. Je leur raconte que nous voulions bâtir avec les deux Kovássy une maisonnette au bord du champ de maïs, une de ces maisonnettes d'enfant, et ils m'avaient envoyé fureter dans la cour de cette scierie abandonnée, peut-être trouverais-je là une hache ou un marteau quelconque, car nous n'avions pas d'outil. C'est ainsi que j'ai trouvé cette grenade à main, sous une solive vermoulue, auprès d'une roue de charrette édentée.

On écouta mon histoire avec grande attention. Mademoiselle Etel, posant ses coudes sur la table, avance la tête. Quand j'ai fini, il se fait un long silence. Florian Varga est le premier à prendre la parole.

— Voilà ce dont j'ai parlé tout à l'heure! Mon jeune ami, tu peux servir de symbole. Tu es le symbole de notre classe moyenne. La grande guerre vous a laissé quelques grenades à main, dans un tas de décombres, vous n'avez pas su comment vous en servir, elles vous ont démantelé!

— Florian, — s'écrie la femme du chevalier d'un ton de reproche, en lui touchant le bras, comme si elle voulait le réveiller d'un sommeil latent, — cessez donc de toujours parler de symboles!

Mais ce mot reste dans l'air et dans le silence, pareil à un oiseau invisible qui, à larges coups d'aile, cherche où se poser. Et il se pose sur l'épaule de Mademoiselle Etel. Ce silence semble demander si son mutisme est aussi un symbole, le symbole de quelles chaînes, de quelles choses inexprimables, de quels désire dans la vie des demoiselles de campagne?

— Si on jouait aux cartes? — propose le chevalier, en se levant de table. — Sais-tu jouer au Rummy? — me demande-t-il?

— Non, malheureusement, — et en lui répondant, je me demande comment je vais l'apostropher, « Oncle François »? ou « selon qu'il te plaise, Monsieur l'Ingénieur! »? — Nous nous installons au salon. Mademoiselle Etel ouvre la radio, une douce musique de tziganes, un peu voilée, emplit la pièce, cela vient

de Budapest. Ce sont des airs un peu tristes, cela nous remet dans l'ambiance du début du siècle, en y ajoutant la lumière tamisée de la lampe à pétrole.

Le chevalier, le curé et Mademoiselle Etel jouent aux cartes, avec de petites mises, mais pour de l'argent quand même. Ils jouent en silence, les hommes bougonnent de temps en temps. Dans un autre coin du salon, je m'assieds à côté de la femme du chevalier. Nous causons, cherchons des amis communs, car elle est comme moi, originaire de la province de Szabolcs. Et comme cela arrive dans des cas pareils, nous nous découvrons un cousinage au huitième degré, et nous lions amitié. Elle me semble posséder une nature heureuse, être contente de son sort. Elle me raconte qu'elle a, il n'y a pas longtemps, hérité de deux cent hectares de son père, mais maintenant que nous avons récupéré les provinces du Nord, elle a vendu cette propriété et acheté ici, dans les environs, trois cent hectares de forêt, ceci au moins est sous les yeux, son mari s'en occupe plus facilement que de cette terre située dans une province éloignée. Il faudra, dit-elle, que j'aille voir cette forêt, elle est près du bras du Danube, c'est ravissant, il y aussi une maison forestière qu'on est en train de réparer. Elle a tout fait inscrire au nom de sa fille. Elle parle d'Etel comme si celle-ci était parfaitement normale. Tout en causant, elle me montre un tableau encadré qui pend au mur, des peupliers, le pied dans l'eau, éclairés par le soleil couchant se mirant dans la nappe d'eau.

— C'est l'œuvre d'Etel, — et c'est même elle qui s'est amusée à fabriquer le cadre.

En disant cela, elle rit en montrant ses belles dents. Je regarde, ne serait-ce que par politesse, le cadre de près. C'est une simple planche de sapin, enduite de colle, on y a ensuite parsemé du millet, et une fois séché, on a doré le tout. Cela a tout à fait bonne mine. Le tableau ne me plaît guère, mais j'en fais l'éloge.

Une tempête s'élève à la table de jeu. Le chevalier rit de tout son cœur, son menton disparaît encore plus que d'habitude. Florian Varga considère ses cartes avec stupeur. Il semble fort attrapé. Quant à Mademoiselle Etel, elle est secouée par un rire fou, elle a le front posé sur son avant-bras, et dans son agitation, elle crie presque.

J'entends maintenant pour la première fois sa drôle de voix de paon. Ce sont des sons presque gutturaux. Cela me fait une impression horrible.

— Ils sont fous — remarque la femme du chevalier, et elle continue à causer.

Vers onze heures, la société se disperse.

En sortant, la femme du chevalier dit à sa fille:

— Etel, tu pourrais aller demain avec Etienne à Baktató, pour lui montrer la forêt!

Et se tournant vers moi: — Baktató est le nom de cette propriété dont je vous ai parlé!

Mademoiselle Etel, toute heureuse, fait oui de la tête, et tenant de la main d'invisibles rênes, imitant le mouvement du galop, elle me questionne du regard.

— Mais naturellement — opine la mère — vous pouvez y aller à cheval.

Mademoiselle Etel me montre sur ses doigts que nous partons à sept heures.

J'en prends bonne note en m'inclinant.

— Adieu, Etienne, bonne nuit — me dit le chevalier et il prend congé par une chaude poignée de mains; c'est avec un peu de vetrige que je sors dans

le jardin où nous allumons nos lampes électriques. Après que nous ayons dit adieu au curé, les cercles de lumière de nos lampes, éclairant les arbres et la cour, s'éloignent dans des directions différentes.

Dans ma chambre, je m'assieds sur mon lit, et j'essaye de réfléchir. Je repense à mon arrivée, à l'accueil si froid du chevalier. Et à sa question étonnée, quand, au bureau, il m'a éclairé de sa lampe: « Monsieur l'Ingénieur n'a qu'un bras? » Et le long silence qui suivit ma courte réponse. Ce silence qui m'a fait l'impression qu'il était scandalisé, et qui semblait un reproche. Je me rappelle que ni la fille ni la mère ne semblèrent remarquer mon infirmité. Le chevalier les avait naturellement prévenues. Après ce premier dîner d'hier, les parents d'Etel ont certainement parlé de moi. Ils m'ont peut-être trouvé sympathique. N'ont-ils pas eu l'idée que je ferais le seul mari possible pour leur malheureuse fille, justement parce que je n'ai qu'un demi-bras? Il n'est pas impossible qu'ils en aient parlé longuement dans l'obscurité, les parents, comme cela arrive souvent. Et voilà peut-être la cause du changement subi dans l'attitude du chevalier à mon égard, voilà pourquoi il m'a tutoyé! La femme m'a appelé Etienne. Je trouve beaucoup d'autres raisons plausibles. On a peut-être invité ce soir l'ami intime de la famille, le curé, pour qu'il fasse ma connaissance, et ils continueront à faire leurs plans, à trois. Encore quelque chose qui me semble louche: la femme du chevalier m'a longuement informé de sa situation financière, et du détail qu'elle a fait inscrire la nouvelle propriété au nom de sa fille. Et demain, j'y vais avec Etel. Que vais-je faire toute une demi-journée avec cette fille muette, même si nous sommes à cheval?

Je commence à avoir grande pitié des pauvres parents. Et je les comprends. Je puis facilement m'imaginer les jeunes ingénieurs forestiers qui ont fui cette pièce, sentant des plans pareils s'élaborer autour de leur personne. C'est curieux, mais soudain j'éprouve des sentiments de contradiction et presque de colère. Il est vrai que je n'ai qu'un bras, mais cette infirmité n'est pas assez grande pour qu'on essaye de me faire épouser cette fille muette! Le mutisme, c'est tout de même autre chose! Et j'essaye de considérer cette union des yeux d'un étranger. J'en trouve l'idée même en quelque sorte repoussante. Il est tout naturel qu'un homme bossu, ou borgne, se marie. Mais s'il épousait une femme bossue ou borgne, ce serait plus que ridicule, ce serait presque affreux: qu'homme et femme amènent des tares physiques dans le mariage.

Je regarde la tête empaillée du moufflon, qui de ses yeux jaunes, me considère fixement. Je le regarde et lui dis, en pinçant les lèvres:

— Mon ami, je t'abandonne!

Puis je m'assieds et j'écris à Etienne Bodroghy, à mon oncle Itta. Je lui écris la lettre suivante:

»Cher oncle Itta! Je suis arrivé ici hier, j'ai tout bien observé, et je vois déjà que cette place ne m'est pas appropriée. Mais mon chef étant fort bon, je ne veux pas l'offenser, et je vous prie de m'écrire une lettre par laquelle vous me rappelez pour des questions de famille sérieuses et urgentes. Un télégramme ferait encore mieux l'affaire. Je demanderai quelques jours de congé, et le reste est mon affaire. Mais je ne reviendrai plus ici.«

CHRONIQUE DU MOIS

Tisza

Par LÉOPOLD BARANYAI

M. Léopold Baranyai, président de la Banque Nationale Hongroise, conseiller intime, a prononcé un discours solennel à l'occasion du banquet de cette année de la Société Etienne Tisza. Le comte Etienne Tisza qui avait été président du conseil de la Grande Hongrie pendant la guerre fut la première victime de la révolution de 1918; à sa mémoire on consacra une coupe que, chaque année, un de ses fidèles lève pour commémorer son souvenir. Afin de montrer avec quelle fidélité, en cette époque de crise, l'opinion publique hongroise reste attachée aux idées de Tisza, nous sommes heureux de publier le discours prononcé par M. Baranyai en présence de Son Altesse Sérénissime le Régent, des présidents des deux Chambres, du président du Conseil, des autres membres du gouvernement et du chef de l'état major de l'armée. Le fauteuil présidentiel était occupé par le comte Etienne Bethlen.

IL EST EXTRÊMEMENT rare que la Providence accorde à une nation un homme d'un format tel que le comte Etienne Tisza.

Le milieu européen et le cadre politique dans lesquels il a déployé son activité n'existent plus. La monarchie s'est dissociée en ses éléments, l'idée qui lui avait servi de base a perdu toute sa force, la constellation internationale d'autrefois s'est décomposée et le peuple hongrois a dû péniblement se frayer un chemin à travers les difficultés résultant de sa position nouvelle, afin de sauvegarder son passé et d'assurer son avenir. C'est de ce monde englouti que surgit la figure glorieuse d'Etienne Tisza. Ce grand homme nous apparaît comme l'incarnation sublimée de l'époque au milieu de laquelle il travaillait au bien de sa nation. Ses pensées, ses paroles et ses actions, dégagées de la réalité de l'époque, s'élèvent dans la sphère de l'Esprit, se cristallisent en idées d'une valeur éternelle, au delà du temps et de l'espace et constituent l'héritage précieux des générations à venir.

C'est dans ce riche legs spirituel que je puiserai le thème de nos méditations de ce soir. Je tâcherai de mettre en lumière trois aspects de la pensée d'Etienne Tisza: sa conception historique et sa philosophie qui s'y rattache; l'idée qu'il s'est faite de la nation et les opinions qu'il a professées à propos de l'élite. En procédant de la sorte, je tiens, avant tout, à rendre hommage à la mémoire d'Etienne Tisza, à parler de lui et à le citer, car les idées qui émanent de ses paroles n'ont rien perdu de leur actualité. A la lueur de leur flamme, bien des problèmes de notre époque apparaissent sous un jour nouveau.

Le propre d'Etienne Tisza ce fut de concevoir des idées et de les mettre aussitôt en pratique. Dieu, la patrie, et la morale furent les étoiles dominantes de sa vie. Jamais il n'eût permis que leur lumière pâlît, que leur feu fût éteint.

Il se servit de toute la force de sa puissante intelligence et de tout le poids de sa dialectique pour s'attaquer au matérialisme historique qui était la tendance à la mode à son époque. Il s'entendait fort bien aux questions matérielles de la vie, il savait que le progrès matériel constitue un des plus grands problèmes à résoudre mais il tenait à la suprématie de l'âme et de l'esprit: sur ce point il ne cédait pas. De toute la force de sa conviction, il se dressa contre les erreurs matérialistes de son époque et — ce sont ses propres paroles que je cite — contre les prophètes modernes qui veulent détruire la base morale et religieuse de la jeunesse, voire son idéal national. Sa conception de l'histoire qu'il opposa au matérialisme reposait sur les piliers que voici: l'élévation de l'âme qui tend vers des buts d'une valeur impérissable, une conscience éclairée qui reconnaît ces buts, le libre arbitre qui les réalise dans les limites fixées par la Providence et la responsabilité morale pour tout ce que l'on fait ou tout ce qu'on omet de faire. Ce n'est pas le pur hasard — dit-il — qui dirige le destin de l'humanité; ce ne sont pas les caprices du sort aveugle qui ballottent son navire sans but ni système. L'histoire est la lutte consciente de l'homme intelligent, un effort pour atteindre ou, du moins, pour approcher les objectifs d'ordre supérieur qui constituent le sens même de la vie humaine.

Cette lutte n'a pas de limites perceptibles dans le temps; le passé produit le présent et les deux enfantent l'avenir. Il y avait et il y aura pourtant des moments au cours de cette lutte éternelle dans lesquels le passé semble un fardeau, une entrave et une chaîne qui ligote et paralyse les mouvements. On aimerait s'en débarrasser parce qu'on se croit capable de mieux voir et de mieux juger par la suite, de prendre une décision plus appropriée au but que l'on se propose, d'agir plus librement et avec plus d'énergie. Si tentante qu'une telle attitude puisse paraître, elle est pourtant impossible. Personne ne peut rayer le passé du cours de l'univers. Celui qui le souhaite est en désaccord avec lui-même; il oublie que, tôt ou tard, sa vie et son œuvre, elles aussi, se muent en un passé qu'il nous invite à oublier, en même temps que, par ailleurs, tous ses efforts ne tendent qu'à perpétuer son souvenir et à se faire vénérer comme le nouvel ancêtre d'une nouvelle histoire. Il n'y a pas moyen de rompre le processus historique, de quelque façon que ce soit. La vie de l'univers est un flux continu dans lequel le passé, le présent et l'avenir se succèdent dans un ordre cohérent. Elle est une continuité perpétuelle — dirigée, comme le dit Etienne Tisza — par une main invisible; il dépend de nos dispositions de l'appeler Providence ou de lui donner un autre nom. Et ce processus perpétuel ininterrompu et cohérent a ses normes, je serais tenté de dire, ses lois, auxquelles il nous est loisible de nous conformer ou de nous opposer. Nous pouvons choisir entre le bien et le mal, entre le vrai et le faux car nous sommes des personnes morales libres. Choisir le mal au lieu du bien, le faux au lieu du vrai, n'est pas détruire la norme, en agissant de la sorte nous ne faisons que pécher contre elle. C'est nous-mêmes et nos descendants qui devrons subir les conséquences de ce choix. Grave leçon — dit Tisza — pour les rois et les nations de tous les temps que d'être obligés de reconnaître cette vérité.

Voilà les idées d'Etienne Tisza sur l'histoire. Il ne fut pas historien au sens professionnel du terme. Il n'a pas considéré les études historiques comme une fin en soi mais comme le moyen le plus propre à parfaire la formation de

l'homme d'Etat pratique. Il était versé dans l'histoire universelle, il se sentait à l'aise dans toutes les époques mais ce qui l'intéressait tout particulièrement c'était la Révolution Française et la période qui lui succède, car c'est là qu'il a trouvé la source de ces énergies qui produisirent son époque et qui continuaient de l'influencer. Ses essais publiés dans l'Observateur Hongrois et ailleurs empruntent tous leur sujet à ces temps-là. L'une de ses études les plus remarquables, intitulée de Sadowa à Sedan, analyse les antécédents à la fois les plus immédiats et les plus importants de son époque, les facteurs directs qui créèrent l'empire allemand unifié et la monarchie austro-hongroise. Ce furent ces facteurs qui déterminèrent aussi le destin hongrois et celui qui voulut gouverner alors devait connaître la formation de ces deux empires, leur vie, la direction de leur développement, leur fort et leur faible. — Ce fut la raison pour laquelle Etienne Tisza aimait et cultivait les sciences historiques. Il se servait des moyens de son époque pour mener ses luttes politiques mais ce furent ses vues générales sur l'histoire qui déterminèrent le programme et la stratégie de cette lutte. Voilà pourquoi il n'éparpilla jamais la force puissante de son esprit et de sa volonté, mais la concentra tantôt sur l'un tantôt sur l'autre problème fondamental, sur ceux qui étaient justement les plus importants de son temps.

La philosophie d'Etienne Tisza est — conformément à sa conception historique — une synthèse singulière de l'idéalisme et du réalisme. Il fut idéaliste car il s'était proposé des buts d'une valeur absolue qui dépassèrent la politique journalière de son temps; il fut réaliste car il ne se contenta point de fixer ces buts ou d'en parler, bien au contraire s'efforça-t-il de les réaliser avec un esprit de décision intransigeant.

Le vrai idéalisme — dit Etienne Tisza — ne consiste pas dans la rêverie et dans les phrases creuses mais bien dans le choix d'une idée réalisable et dans la fidélité virile et désintéressée à cette même idée. C'est par son attachement à ses idéaux que s'expliquent les deux traits marquants de son caractère: son humanité profonde et sa morale élevée. L'humanité fut à la base de son caractère. Sa conception de la vie embrassant toutes les valeurs humaines, fut construite sur cette base, sa moralité compléta l'édifice, pareille à une coupole superbe, du haut de laquelle rayonnait le sentiment religieux, la pensée chrétienne. L'humanité chaleureuse fut le seul ornement dans l'architecture puissante, simple et droite de la figure gigantesque d'Etienne Tisza. C'est un fait curieux que l'humanité dont il fit preuve envers ses prochains ne trouvait guère d'écho. On le respectait beaucoup, on le redoutait davantage, mais il était très peu aimé. Il y eut un temps où il fut l'objet d'un véritable *condamnatio memoriae*. Il sentait cette ingratitude, il en souffrait mais n'en gardait pas rancune. Par la grâce du bon Dieu — dit-il — il y a de la place dans mon cœur pour beaucoup d'amour et pour très peu de haine. Je n'ai servi que le pays et les affaires publiques, je l'ai fait avec toute la passion d'un honnête homme, imbu de ses convictions, mais cette passion fut un dévouement à la cause et non pas la haine de l'adversaire. Voilà le portrait d'Etienne Tisza dans une phrase unique, il s'est peint lui-même par ces paroles simples mais qui reflètent la vérité.

*

Dans le cœur de cet homme généreux, c'est la nation qui occupait la première place. Il était tellement attaché à la cause de sa patrie que nous le considérons à présent comme le représentant historique le plus parfait de l'idée nationale.

La société hongroise de son temps manifesta en face du problème national une dualité singulière. Le gros de la société fit preuve de sentiments nationalistes qui allaient, chez certains, jusqu'à l'outrance. En même temps, toutefois, on vit surgir dans les vastes domaines de la vie spirituelle de l'Europe de nombreux courants qui s'attaquèrent violemment au sentiment national voire à toutes les valeurs de la conception idéaliste d'Etienne Tisza; Dieu, la religion, l'âme et la nation furent souvent l'objet de la négation scientifique et de railleries vulgaires. Je ne crois pas — Etienne Tisza ne le croyait pas non plus — que ces courants eussent gagné les couches profondes de la société hongroise. Sous ce rapport, le Hongrois est plutôt passif et observateur, il s'intéresse aux nouveautés et les tolère chez lui mais il préfère attendre qu'elles achèvent de se préciser. Ce qui est certain c'est que la conception matérialiste et les complices de celle-ci: l'athéisme et le darwinisme trouvèrent dans la capitale, centre spirituel du pays, un terrain propice. Lorsque j'insiste sur ce point, ce n'est pas pour diminuer la valeur de la capitale mais bien pour mettre en relief la valeur, souvent quelque peu dénigrée, de la province — du village et de la petite ville, tout comme la fait Etienne Tisza. Chez nous — dit-il dans un de ses discours — ce serait un mal plus grand que partout ailleurs de voir la nation concentrer toute sa vie spirituelle dans la capitale.. Etienne Tisza aimait le village d'un amour qui n'était pas de la nostalgie pour la campagne mais l'expression de ses soucis relatifs à l'intégrité spirituelle de la nation. Il déclara la guerre à tout ce qui mettait en danger cette intégrité. Au Parlement, en tant qu'homme politique, dans la presse — en particulier dans « l'Observateur Hongrois » et dans le « Véridique » — en qualité de publiciste et de rédacteur il combattit chaque forme moderne que revêtait la destruction des valeurs, non pas par la violence mais bien par les armes de l'esprit. Le but de ses luttes fut la conservation de l'idée nationale. Ce fut cette idée qu'il plaça au sommet de la hiérarchie des valeurs temporelles. Il s'efforça d'en faire comprendre le sens pleinement. Dans cet effort, il ne vit pas seulement une tâche de caractère politique mais encore un devoir incombant à tout homme cultivé et même plus que cela — une mission. Ce n'est pas avec de grandes phrases qu'il combattait, car il ne les aimait guère, mais avec des arguments. Il ne tenait pas à susciter des émotions passagères mais, recherchant la vérité, désirait agir sur l'intellect et faire naître une conviction.

Il exposa sa théorie dans l'essai qu'il publia sous le titre: « Nation et Société » où il hausse l'idée de la nation, pour ainsi dire, jusqu'aux régions de la métaphysique. Il voit dans la nation une unité morale supérieure; un organisme vivant qui attache irrésistiblement tous ceux qui lui appartiennent, en établissant entre ces individus un lien idéal, spirituel et par là même les sépare des enfants de toutes les autres nations. L'essentiel — dit-il — ne réside pas tant dans les traits nationaux spécifiques que dans le sentiment de la solidarité. Dans le sentiment puissant qui élève l'homme dans la sphère noble et élevée de l'existence nationale où l'individu se fond dans le passé et l'avenir de la nation, où il revit toute la joie et tout le chagrin du passé, où, s'élevant au-dessus des bornes étroites de l'existence

individuelle, il lutte et combat jusqu'au sacrifice de lui-même, jusqu'à l'anéantissement de sa vie pour la prospérité et la grandeur future de la nation. C'est ainsi qu'Etienne Tisza définit le concept de la nation, c'est ainsi qu'il comprend la force de cohésion des liens nationaux. La nation est la *vis unitiva*, la force unissante à laquelle s'oppose l'influence des intérêts économiques qui fractionne et divise la société. La nature humaine contient ces deux forces contraires; tantôt c'est l'une, tantôt c'est l'autre qui l'emporte. Il y a des époques décadentes — dit Etienne Tisza — dans lesquelles triomphent les intérêts de classe mais dans une société mûre pour la liberté et digne de la liberté c'est toujours l'intérêt national qui l'emporte à la fin. Le poète préféré de Tisza était Jean Arany. Ce dernier nous laissa des fragments poétiques parmi lesquels j'en ai trouvé un qui répond à la question: qu'est-ce que la patrie, par le vers suivants: « lutte pour l'existence mais non pas pour le bien-être ».

Retenons bien l'enseignement d'Etienne Tisza. Travaillons de toute nos forces à assurer l'existence et l'avenir de la nation mais, au lieu de bâtir sur le sol encore instable du présent, asseyons plutôt notre œuvre sur le terrain solide de nos traditions millénaires. Le présent — si captivant qu'il nous paraisse — n'est en réalité qu'une simple coupe dans le cours de l'histoire; seule la connaissance des motifs, des causes et des ressorts enracinés dans le passé nous fera comprendre et bien juger ce qui se déroule à la surface. Si nous avons l'intention de faire œuvre vraiment utile, ne permettons pas à notre travail de nous absorber entièrement mais souvenons-nous de l'œuvre accomplie par nos prédecesseurs au cours des siècles. Comme suite à ce travail, des expériences se sont cristallisées, des valeurs ont été produites et des institutions se sont formées qui, dans leur ensemble, signifient la civilisation hongroise; cette civilisation est notre capital spirituel; il nous faut l'engager dans notre travail à nous et, l'augmentant du fruit de notre activité, la léguer à ceux qui nous succèdent afin de leur permettre de prendre notre place dans le cours ininterrompu de l'histoire. Conservons notre conscience historique, sans perdre de vue à aucun instant le grand but intemporel qui nous oblige à maintenir intacte notre existence nationale libre et indépendante; une génération mérite sa vie aussi longtemps qu'elle s'attache à ce but solidement fixé. Avançons du même pas que l'Europe, ne nous soustrayons pas à son influence, qu'elle soit d'ordre spirituel ou économique. Mais filtrons ces influences à l'instar de nos prédécesseurs — n'accueillons que celles qui conviennent à notre caractère, qui s'adaptent à l'essence de notre être, les influences assimilables. Etienne Tisza nous exhortait sans cesse à agir de la sorte. Non seulement par ses paroles — il me serait facile de citer ses nombreuses déclarations — mais par ses actes, par son attitude et par toute sa vie, il nous a fourni un exemple éternellement lumineux de la manière dont il faut réellement aimer et servir cette nation, en temps opportun et inopportun, comme il l'a dit, *usque ad mortem*.

*

Cette lutte que menait Etienne Tisza pour l'intégrité de la nation avait une ramification qui concernait l'élite hongroise.

La question de l'élite nationale — au temps d'Etienne Tisza comme au nôtre — est posée par la constitution historique hongroise. L'essence la plus pure

de cette constitution réside dans le principe que les membres de la nation ont le droit de participer au pouvoir législatif; ce fut cette institution qui préserva le pays du danger de voir l'absolutisme ou l'étatisme s'y établir à la longue. Aujourd'hui, encore, cette constitution est la base de notre vie nationale; sa défense fut un des soucis éminents d'Etienne Tisza. Cette constitution ne peut fonctionner convenablement, que si la part revenant à la nation dans le pouvoir législatif — c'est-à-dire le travail du Parlement — est entre les mains de l'élite de la société.

La question de l'élite est partout à l'ordre du jour mais elle se pose partout d'une façon différente. Voyons quel était l'avis d'Etienne Tisza sur la vocation de l'élite, par rapport aux conditions hongroises spécifiques, quelles étaient les exigences auxquelles cette élite devait satisfaire. Nous sommes une poignée de Hongrois — dit-il dans un de ses discours — notre nation ne peut tenir sa partie qu'à la condition d'inspirer du respect, de la confiance et de l'estime. Pour cela, elle a besoin d'une certaine autorité spirituelle et morale. Celle-ci ne s'acquiert que si tous ceux auxquels la constitution hongroise a confié le destin de la nation se recrutent dans l'élite de la société hongroise ou, suivant les paroles d'Etienne Tisza, parmi la fleur de la nation. Cette constatation de Tisza pèse aujourd'hui d'un poids plus grand encore qu'à son époque. Alors nous appartenions à la communauté de la grande monarchie, à présent nous voilà isolés; ou nous sommes capables de soutenir la concurrence tout seuls, ou nous deviendrons la colonie spirituelle de l'Europe.

Qu'est-ce donc que l'élite? En parlant de cette élite, de cette fleur de la société, Etienne Tisza n'entendait jamais une certaine classe sociale, encore moins tel ou tel parti de la vie politique; il n'admettait jamais que le rang conféré par la naissance et le fait d'appartenir à un certain parti pussent servir de critère à cet égard. Il ne considérait pas non plus la fortune et le diplôme comme des signes distinctifs suffisants. Ce n'est pas une société de mandarins chinois qu'il eût appelée de ses vœux ni celle de personnes élues de parti pris et marquées, à priori, du signe de l'élite, avant qu'elles n'eussent fait leurs preuves.

Etienne Tisza entendait par l'élite de la société tous ceux qu'il reconnaissait être les représentants conscients de la solidarité nationale. Tous ceux qui, surmontant tout intérêt individuel et de classe, se fondent dans la communauté nationale et acceptent de servir les intérêts publics de la nation, non par une obéissance forcée, mais par un sens inné de la responsabilité morale. Par contre, il excluait de l'élite deux espèces d'hommes: l'exalté et l'aventurier. Le premier parce qu'il est mû par le fanatisme, le second parce que ce sont ses intérêts égoïstes qui le mènent et tous les deux parce qu'ils — je cite ses paroles — jouent des deux coudes pour se hisser péniblement, à l'aide de phrases patriotiques, dans quelque position désirée. Ceux-ci deviennent d'autant plus petits qu'ils montent plus haut.

Etienne Tisza attendait la formation et le développement de l'élite du processus de la sélection naturelle. Il considérait comme une tâche de politique économique et de politique culturelle de favoriser ce développement. La politique culturelle, tout comme la politique économique, ne sont bonnes que si elles conservent les énergies existantes de la nation et les augmentent de nouvelles forces

puisées dans les couches profondes du peuple. Ce fut là le point de vue de Tisza. Il ne voyait pas dans la nation une abstraction spirituelle mais bien une réalité vivante, il voyait en elle le peuple même et, en aimant la nation, il aimait le peuple; je cite ses paroles: « Je vois une grande réserve morale dans cette force primitive et indestructible de la nation hongroise qui somnole dans l'âme, dans la raison et le cœur du peuple de la plaine, de ce peuple sain de corps et d'esprit, capable de comprendre le beau et le bien et créé pour accomplir toute action noble. »

Voilà le riche héritage que nous a légué Etienne Tisza. Il porte l'empreinte de toute la grandeur de son âme et de son esprit. Etienne Tisza périt victime de la révolution et avec lui la nation, elle aussi, succomba. Aux épreuves de la nation s'ajouta une catastrophe qui paraissait fatale. Après deux révolutions, nous nous tenions au milieu de l'Europe, délaissés de tous et haïs de beaucoup. C'est nous qui avions perdu le plus et pourtant nous nous redressâmes. Nous fûmes les derniers à profiter d'un secours économique venu du monde entier. En dépit de cette circonstance, nous rétablîmes les premiers l'ordre social et politique dans notre pays; une année s'était à peine écoulée et déjà nous continuions notre vie nationale millénaire sans aucun préjudice de nos traditions historiques, de notre ordre juridique et de notre constitution. Ce miracle historique fut accompli par la nation hongroise sous le règne de son Altesse Sérénissime le Régent et sous le gouvernement d'Etienne Bethlen. Il constitue la preuve du fait que cette dure et fière conscience nationale qu'Etienne Tisza avait proclamée existe encore aujourd'hui. Les énergies de la nation sont de nouveau tendues pour affronter la vie; peu importe que cette vie soit dure ou facile, l'essentiel c'est qu'elle soit hongroise et qu'elle le reste. Préservons notre conscience et continuons à marcher la tête haute, la volonté ferme, sur le chemin des idées nationales qu'Etienne Tisza nous a fixées. Cette nation n'a jamais eu beaucoup de chance, en revanche il est vrai que le bon Dieu ne nous laissa jamais tomber de sa main; il fit toujours cadeau à cette nation de grands hommes qui lui aidèrent à traverser les temps critiques et difficiles.

L'économie nationale

L'industrie hongroise et les Balkans

J'AI EU SOUVENT l'occasion de constater que, tandis que nos efforts tendant à connaître les données relatives au sol, au peuple, à l'histoire, à la civilisation et à la littérature des Balkans étaient couronnés de succès, nos connaissances sur la vie économique des Balkans présentaient de nombreuses lacunes et que tout particulièrement nous ignorions presque tout des travaux inouis qui, dans les temps qui suivirent la dernière guerre mondiale, ont si profondément influencé la vie économique des Balkans. C'est pourquoi je crois agir justement si, m'éloignant un peu du titre de cet article, j'évite de parler de l'industrie hongroise et m'efforce, au cours de ce bref article, de donner en premier lieu une image d'ensemble

de la structure économique des Balkans et des tendances représentées par le développement de la vie économique dans cette région. C'est seulement après que je passerai en revue les possibilités qui déterminent les rapports entre l'économie balkanique et l'industrie hongroise. Les Balkans sont la péninsule la plus orientale de l'Europe, le pont qui relie les trois vieux continents; c'est une terre qui a toujours joué un grand rôle dans la vie politique de la Hongrie et un sol maintes fois arrosé de sang hongrois. Géographiquement parlant, nous appelons les Balkans la partie de l'Europe qui s'étend au Sud de la Save, du Danube et des Carpathes du Sud; économiquement parlant, par contre, il serait inexact de tracer une ligne aussi nette, car en effet la vie économique, à l'intérieur des frontières de certains pays, se développe dans les unités fermées et c'est pourquoi, dans le thème qui nous intéresse, il faut que nous nous occupions des pays ayant une place dans les Balkans et nous arrivons ainsi à prendre en considération le territoire total des dits pays. De cette façon la péninsule balkanique qui n'a que 500.000 km² environ de superficie devient «l'espace balkanique» englobant un territoire de 1.200.000 km², territoire dans lequel rentrent : la Serbie, la Croatie, la Roumanie, la Bulgarie, l'Albanie, la Grèce et la Turquie, soit une population totale de quelque 60 millions d'habitants.

Cet énorme territoire est extraordinairement divisé et hétérogène tant au point de vue économique que politique; voire, à l'intérieur de chacun de ces pays, on relève de très grandes différences. Si toutefois on se livre à un examen plus attentif on découvre des faits caractéristiques généraux qui valent pour tout l'ensemble du territoire.

Dans l'ensemble, la nature fournit abondamment à l'espace balkanique tout ce qui est nécessaire à un développement économique sain: vastes territoires facilement exploitables par l'agriculture, pâturages excellents pour l'élevage, trésors miniers inestimables, matières premières utilisables par l'industrie et sources d'énergie naturelles. Enfin de trois côtés, la mer, élément indispensable pour le trafic mondial. En dépit de tout cela, cette région, au point de vue économique, n'en est pas moins considérablement en retard sur l'évolution générale économique de l'Europe. La raison en est tout d'abord que, tandis qu'en Europe la vie économique des temps modernes était presque partout en valeur, les Balkans vivaient encore dans une période de perturbations politiques, ses habitants, après des luttes centenaires, se libéraient les uns après les autres du régime turc sur son déclin. Mais après avoir recouvert leur liberté, ce furent entre leurs maîtres et, entre eux-mêmes des luttes qui durèrent encore très longtemps. L'évolution de la vie économique, au sens européen du mot, n'a donc débuté que plus tard et, en présence de nombreuses difficultés, elle n'a pris un véritable élan qu'après la guerre mondiale, élan qui, toutefois, n'a pas été aussi rapide qu'il pourrait l'être aujourd'hui encore en raison du degré assez bas de la formation économique. Ce phénomène général se fait surtout dans le manque effrayant de spécialistes et d'ouvriers spécialisés, lacune à laquelle on ne peut remédier que grâce à un travail de longue haleine et bien dirigé.

Les pays de l'espace balkanique, sans exception aucune, revêtent un caractère nettement agricole. Le nombre des individus vivant de l'agriculture représente en Grèce 60 % de la population totale, tandis que ce pourcentage s'élève

à 70 pour la Bulgarie, la Roumanie et le territoire de l'ancienne Yougoslavie, et qu'il dépasse le chiffre de 80 pour l'Albanie et la Turquie. La culture est surtout extensive et au point de vue technique elle est assez primitive; les écarts entre les différents rendements sont très grands. La fumure est en maints endroit chose tout à fait inconnue et, dans les régions les plus développées, l'emploi des engrais artificiels ne se fait que sur une échelle qui ne représente qu'un dixième de la faible moyenne relevée en Hongrie. En dépit de cela, le ravitaillement de la population en céréales est assuré en raison de la fertilité particulière du sol, voire on dispose même d'excédents exportables, exception faite seulement pour la Grèce où, malgré un accroissement considérable de la production de blé, on enregistre toujours un déficit.

Les terres arables donnent surtout du blé, du maïs et de l'orge. En ce qui concerne les plantes industrielles, on obtient déjà de bons résultats en Bulgarie, en Grèce et en Turquie où l'on cultive surtout du tabac, du coton et des graines oléagineuses. Dans les régions méridionales, la récolte des fruits du midi et du riz atteint des chiffres imposants. La culture des plantes fourragères n'est pas fort développée ce qui va au détriment de la qualité du cheptel animal assez important dans ces régions. Ce cheptel animal est composé dans une forte partie de moutons, mais le rendement en laine est, tant au point de vue qualité que quantité, assez faible.

Dans l'ensemble, on constate partout que de grands efforts sont faits en vue d'accroître le rendement de la production agricole. Le résultat en est, par exemple, qu'en Turquie, la production de froment, au cours des vingt dernières années, a presque quadruplé et qu'en Grèce, on enregistre de grands progrès dans ce domaine.

On constate également un important développement dans les exportations de ces pays, c'est ainsi que la Turquie exporte des quantités de tabac qui représentent d'ores et déjà 50 % de l'ensemble des besoins de l'Allemagne et qu'elle livre à l'étranger des quantités de coton susceptibles de couvrir entièrement les besoins de la Hongrie.

L'attirail agricole est encore très primitif. Il y a des centaines de milliers de charrues en bois et on manque tellement de machines agricoles les plus simples que, par exemple, en Bulgarie, — pays assez développé, — on ne bat à la machine que 50 % de la récolte, tandis que le reste est battu par les moyens les plus primitifs, fléaux, piétinement, etc. Par contre, là où, après la dernière guerre mondiale, de sérieux efforts ont été faits pour mécaniser la culture, comme ce fut le cas en Turquie vers 1920 et les années suivantes, les actions encouragées par l'Etat ont fait entièrement faillite, par suite du défaut d'entretien des machines et du manque d'ateliers de réparation. L'agriculture des pays balkaniques présente en général le signe d'une surpopulation. Le nombre de personnes vivant de l'agriculture, sur 1 km² de sol arable est de 57 en Roumanie, de 61 en Grèce, de 63 dans l'ancien territoire yougoslave, et de 71 en Bulgarie, tandis qu'en Hongrie il n'est que de 34. La Turquie fait seule exception dans cet ordre d'idées car, en Turquie d'Asie, il existe de grands territoires inhabités où de grandes foules pourraient encore s'établir. Ce surpeuplement, en présence d'une moyenne de production faible dans son ensemble a, comme conséquence inévitable que le standard

de vie est faible parmi ceux qui dans les Balkans s'occupent d'agriculture. Mais cette circonstance permet de comprendre pourquoi l'on s'efforce en général, dans tous ces pays, de développer considérablement l'industrie, fait qui, au cours des derniers vingt ans, a modifié considérablement la structure économique des Balkans.

L'industrie des Balkans possède un grand passé. On sait qu'en effet, dès l'antiquité, le développement de la civilisation grecque fut suivi par le développement de l'industrie grecque et que ses produits, tout particulièrement les poteries de l'Attique, étaient répandues partout dans le monde connu alors, sur les rives de la Méditerranée, assurant la prospérité à de nombreux ateliers qui, à Athènes et dans les environs, occupaient chacun plusieurs centaines d'ouvriers. Sous le régime turc, la Bulgarie s'est fortement développée dans le domaine industriel. Le peuple bulgare qui très appliqué, possédant une grande pratique, voyait sous le régime turc l'administration et la carrière militaire fermées à ses classes dirigeantes, s'est tourné vers l'industrie et le commerce et a obtenu de si beaux résultats que, pendant des siècles, la Bulgarie fut le centre industriel du puissant Empire turc, centre d'où les commerçants bulgares débrouillards expédiaient, même en dehors des frontières de l'Empire, les produits de l'artisanat bulgare: tissus de laine, couvertures, armes, soies, harnais, objets en métal, etc.

A l'heure actuelle, dans les Balkans, l'industrie domestique et l'artisanat sont importants, par contre l'industrie manufacturière fut très longue à se développer et pourtant, en maints endroits, la nature fournirait les bases nécessaires à l'industrialisation du pays. Les matières premières nécessaires à l'industrie pourraient être abondamment mises à sa disposition: les plantes industrielles peuvent être cultivées dans tous les pays, le cheptel ovin, très nombreux, pourrait assurer un puissant développement à l'industrie lainière, tandis que les ressources minières permettraient à l'industrie métallurgique un important développement. Dans les Balkans, les sources d'énergie naturelles existent à profusion: en Roumanie, les huiles minérales, en Bosnie, des charbonnages non exploités, en Bulgarie et particulièrement en Turquie, les exploitations minières pourraient être développées considérablement, et enfin, dans tous ces pays, l'exploitation de la houille blanche fournirait l'énergie nécessaire à l'industrie.

L'économie politique d'après guerre, dans les Etats de l'espace balkanique, est caractérisée par une tendance au développement puissant et avisé de l'industrie. On a vu se succéder à un rythme toujours plus rapide, les lois et décrets destinés à faciliter le développement de l'industrie, mesure qui, en Hongrie, accorde des faveurs extraordinairement grandes aux entreprises industrielles. Cette tendance est tellement générale et les résultats enregistrés tellement évidents qu'à l'avenir on peut s'attendre à ce que la politique d'industrialisation s'affirme de plus en plus. En ce qui concerne le degré dans lequel on protège l'industrie, il est caractéristique de relever que, en Bulgarie par exemple, à l'heure actuelle, le nombre des ouvriers appartenant aux usines jouissant de faveurs représente environ 50 % de l'effectif ouvrier total de l'industrie et l'on a relevé des cas où, par suite du rapide développement survenu dans certaines branches, on a dépassé les cadres envisagés. C'est ainsi que dans le même pays on a dû, dès 1930, retirer les faveurs à certaines branches d'industrie trop développées, et qu'en 1936, on a dû soumettre à une autorisation spéciale l'établissement de nouvelles usines.

A la suite des efforts déployés pour atteindre une vaste industrialisation, on a relevé de notables résultats dans les industries produisant des articles de consommation, ainsi que dans l'industrie textile et dans l'industrie minière. En Bulgarie, on relève en outre des résultats intéressants dans l'industrie alimentaire et dans celles des conserves et du tabac; en Grèce ce sont les industries chimiques, du cuir et des machines agricoles qui ont fait de beaux progrès; sur les territoires de l'ancienne Yougoslavie, c'est dans les domaines chimique alimentaire, industrie du bois et du papier que l'on enregistre une progression et en Turquie ce sont surtout les industries agricole et du papier qui reflètent une importante avance. Pour montrer quel fut le développement de l'industrie minière, il suffit de dire qu'en Serbie les mines de Bor, produisant du minerai ayant une teneur de 6 à 7 % de cuivre, sont devenues une des plus grandes exploitations de cuivre de l'Europe; ajoutons à cela que les mines de plomb et de zinc de Trepcha en Herzegovine occupent la deuxième place dans la production mondiale après les U. S. A., tandis que les mines d'Anatolie occupent la troisième place dans la production mondiale du chrome, — métal rare et d'une très grande importance dans l'industrie de guerre, — après la Russie et la Rhodésie, et enfin la Turquie avec un de ses minerais à teneur de 16 % de cuivre, vient immédiatement après les produits des mines connues dans tout le monde de Rio Tinto. Et tout ce que nous venons d'énoncer est loin d'épuiser toutes les possibilités offertes dans le domaine minier; les montagnes des Balkans renferment des ressources inestimables et pratiquement inépuisables, à commencer par le fer pour aller jusqu'aux produits miniers les plus divers et les plus rares.

En dépit du grand développement industriel des Balkans, ces pays ne sont pas encore autarchiques au point de vue des articles industriels et leurs industries ne sont pas très importantes, si on les compare à celles des grands pays industriels de l'Europe. L'industrie lourde et l'industrie des machines font presque complétement défaut; les minerais sont exploités presque entièrement à l'étranger; voire, dans les branches d'industrie de consommation déjà fort développées, un grand manque se fait sentir dans les articles de qualité. Donc, les Balkans sont encore obligés d'importer de grandes quantités de marchandises, de produits industriels, et ces importations ne feront qu'augmenter parallèlement avec l'élévation du standard de vie résultant de l'industrialisation en cours.

Si l'on cherche à découvrir les causes du fait qu'en dépit de la vaste industrialisation, l'industrie n'a pu atteindre qu'une importance locale, et est restée audessous des besoins et des possibilités existants, on se rend compte qu'en dehors de l'incertitude politique chronique régnant dans les Balkans, il y a lieu de mentionner en outre le degré peu élevé de formation économique et aussi les conditions et moyens de transports défavorables comme autant de phénomènes généraux susceptibles de retarder le développement.

Dans les Balkans, les communications sont particulièrement hétérogènes. Les côtes s'étendent sur une longue distance, mais les ports sont d'ordinaire situés très haut, ils sont séparés des centres économiques par des chaînes de montagnes élevées difficilement praticables; enfin, à l'intérieur des divers pays, à de très rares exceptions près, le réseau de voies de communications présente de grandes lacunes et il est très négligé. La pauvreté du réseau ferroviaire est particulièrement frap-

pante, c'est ainsi que, tandis qu'en Hongrie, il y a 93 km de voies ferrées par 1.000 Km² de territoire, ce chiffre est de 38 km pour la Roumanie et l'ancien territoire de la Yougoslavie, de 34 pour la Bulgarie, de 20 pour la Grèce, de 10 pour la Turquie. La situation est à peu près semblable en ce qui concerne les routes, mais là, en plus, il y a lieu de tenir compte du facteur qualité. Il existe des territoires de la grandeur d'un département où il n'y a ni chemin de fer, ni route, d'où il résulte que le transport par terre des marchandises est très onéreux. En Albanie, par exemple, le transport des céréales coûte sept fois plus qu'en Allemagne. La Bulgarie possède un réseau routier assez développé; en effet, dans ce pays, le service du travail obligatoire ayant été introduit depuis quelque vingt années, il a été possible de développer considérablement les constructions et l'entretien des routes. Bien qu'ailleurs également on ait fait beaucoup depuis vingt ans environ pour améliorer les transports par terre, il faudra encore bien des dixaines d'années pour construire le réseau de communications absolument nécessaire.

A côté des communications par terre, les communications par le Danube et la mer sont très développées. Les Etats riverains ont tous un parc de bateaux important; la navigation grecque, même dans les relations internationales, joue un rôle particulièrement important, elle occupe en effet, avec 2.000.000 de tonnes, la neuvième place dans le classement des puissances maritimes. Il est vrai que la Grèce achetait d'ordinaire ses bateaux parmi les bateaux usagés, il n'en est pas moins vrai que son parc de bateaux important contribue, dans une forte mesure, à accroître le revenu national de ce pays.

Il est certain que c'est pour une bonne partie au caractère particulier des communications que l'on doit attribuer le fait unique dans la vie économique européenne que les échanges entre les différents pays de l'espace balkanique sont minimes. Dans le commerce extérieur total de chacun des pays, les échanges avec les autres pays balkaniques ne font que 2 à 3 %, dans le meilleur des cas 4 à 5 % et si on ajoute encore le Sud-Est européen, le trafic total avec les pays voisins fait au plus 10 à 15 % du total des échanges. Là, bien entendu, d'autres circonstances interviennent, comme par exemple l'isolement politique, l'analogie de certains pays sur le plan économique, toutefois il ne ressort pas moins de ce qui précède que, par suite du défaut de moyens de communication favorables à l'intérieur, les marchandises tendent à prendre la voie la plus courte en direction de la mer et, qu'une fois arrivées dans les ports, le rayon d'action de leur mise en valeur croît si bien que, grâce au frêt maritime bon marché, elles peuvent être transportées dans les pays lointains. D'autre part, l'évolution du commerce extérieur des Balkans se trouvait influencée par le fait qu'au cours des 20 dernières années le développement économique de ces pays avait pu être réalisé surtout avec l'appui des capitaux étrangers provenant surtout des pays occidentaux, étant donné que le rythme de la formation des capitaux à l'intérieur du pays était très faible et était loin de suffire à la couverture des investissements nécessaires à la nouvelle organisation administrative et économique. Les capitaux étrangers s'introduisaient dans toutes les branches de la vie économique: crédit, industrie, commerce, assurance, transport. Dans certains pays, l'importance des capitaux étrangers investis atteignait 35 à 40 %, circonstance qui rend illusoire le libre choix de la vie économique, en ce qui concerne la direction à donner à ces exportations. L'importance du

commerce extérieur des Balkans dans lequel, au cours des dernières années, c'était naturellement l'Allemagne qui jouait un rôle dirigeant n'était pas négligeable, même considérée sous l'angle de l'Europe Centrale, car tandis qu'en Hongrie la quote-part par habitant du commerce extérieur total, exportation et importation, représente une valeur de 100 pengős, ce chiffre est en Bulgarie de 80, en Roumanie et sur l'ancien territoire de la Yougoslavie de 55—60, en Turquie de 40. Quant à la Grèce où le commerce extérieur est excessivement développé, le chiffre est plus élevé que le nôtre et atteint 130 pengős.

Dans ce qui précède, je me suis efforcé d'indiquer les caractéristiques générales de la vie économique des Balkans. J'espère avoir réussi à montrer que les Balkans sont d'ores et déjà sortis du cadre de leurs organisations économiques ancestrales et primitives et qu'ils font des efforts inouis pour arriver à s'intégrer convenablement dans la vie économique plus développée de l'Europe. Nous autres, Hongrois, ne pouvons que nous réjouir de cette évolution et nous serions heureux de voir dans le renforcement économique des Balkans les signes précurseurs de l'apaisement et de la compréhension sur le plan politique. Pour développer de manière durable les relations économiques, il est indubitable que les facteurs politiques doivent jouer un rôle décisif, mais il me semble que, du côté hongrois, il n'existe aucun empêchement politique à ce que des relations de bon voisinage et même amicales s'établissent avec la majeure partie des peuples des Balkans. Pour cela, il faut, en premier lieu, que l'on fasse preuve réciproquement de bonnes intentions, or, de notre côté, nous avons, à maintes reprises, donné assez de témoignages dans ce sens et de l'autre côté nous en voyons déjà les heureux signes.

Là où existe la confiance réciproque sur le plan politique, les efforts consacrés au développement des rapports économiques ne sauraient être vains. Toutefois nous ne devons jamais perdre de vue la vérité selon laquelle seuls peuvent être durables les rapports économiques qui profitent aux deux parties et le fait que, tout spécialement dans les travaux de début, le pays dont la vie économique est plus développé doit s'adapter aux exigences de l'autre partie. Dans le cas présent la mesure dans laquelle nos rapports économiques peuvent être développés dépend en premier lieu des données existant dans les Balkans.

Les possibilités offertes pour l'avenir par le développement de l'agriculture et l'accroissement de l'industrie dans les Balkans sont multiples et peuvent fournir à l'industrie hongroise des occasions de travail qui ne sont nullement négligeables. Lors du développement inévitable du réseau des voies de communications dans les Balkans, lors de la construction des routes et des ports, l'industrie lourde de la Hongrie pourrait trouver d'intéressants marchés; il en serait de même pour notre industrie de machines agricoles dans le développement de l'agriculture et enfin nos industries électriques et nos fabriques de machines pourraient certainement s'assurer d'intéressantes livraisons lors de l'établissement d'installations minières ou d'exploitations d'énergie. Dans les branches d'industrie de consommation, tout particulièrement dans les industries textiles, meunières ou d'alimentation, l'établissement d'une saine coopération se trouverait facilité par le fait que, lors des modernisations et des renouvellements à opérer en Hongrie, on pourrait céder les installations de machines qui deviendront superflues et qui, cependant, pour-

raient encore être utilisables dans les Balkans, étant donné que les salaires y sont plus bas. En effet, en présence des conditions économiques prévalant dans ces pays, il n'est souvent pas nécessaire ni même possible d'acquérir les machines les plus modernes.

Cette brève énumération montre aussi que nos intérêts bien compris demandent que nous ne considérions pas sans une attention particulière l'évolution économique future de la vie économique des Balkans. Sans nourrir de trop grands espoirs en ce qui concerne les résultats à atteindre, il nous faut tout mettre en œuvre pour approfondir nos rapports économiques avec ces pays. Comme nous l'avons vu, les possibilités se trouvent limitées en premier lieu par les conditions de transports. La principale voie de trafic des Balkans conduit vers les mers, mais le défaut de tonnage, qui ne manquera pas de se faire sentir après la guerre, aura comme conséquence inévitable un accroissement du trafic par les voies de terre et la voie d'eau offerte par le Danube revêtira une grande importance, voie d'eau sur laquelle nos bateaux fluviaux et maritimes rapides pourront, sans transbordement, transporter dans le port franc de Budapest, aux installations modernes, les précieuses marchandises des Balkans et repartir ensuite chargés des produits de l'industrie hongroise. Ainsi notre parc de bateaux maritimes et fluviaux n'assurerait pas seulement des recettes à notre économie nationale, mais effectuerait également un utile service pour le placement des articles hongrois. Aussi le développement du parc de bateaux de Hongrie constitue-t-il un des éléments les plus importants de nos rapports avec les Balkans.

La deuxième tâche importante serait de développer la coopération des organismes de crédit. Les pionniers des conquêtes du domaine économique sont les établissements financiers qui, par leurs relations et leurs communautés d'intérêts, augmentent la sécurité du crédit et permettent, dans des conditions économiques normales, de résoudre les problèmes financiers qui doivent inévitablement se poser. La pauvreté en capitaux des Balkans offrira, à l'avenir, les plus grandes possibilités économiques aux pays qui ne craindront pas d'accorder des crédits.

Enfin, parmi les travaux préparatoires, il y a lieu de faire rentrer ceux qui ont pour but d'organiser une participation aussi active que possible aux foires internationales et de développer l'activité des chambres de commerce et autres institutions similaires.

Il me semble que le temps n'est plus où l'on pouvait se livrer à des jeux de mots spirituels sur les Balkans et parler en termes méprisants des valeurs économiques de ces pays. Les Hongrois vivent aux portes des Balkans, nos intérêts économiques nous attirent vers le sud, mais je suis convaincu que non seulement nous servons nos propres intérêts mais aussi que nous contribuons à assurer un avenir meilleur aux peuples des Balkans en nous efforçant, avec compréhension et bonne volonté, d'ouvrir la porte encore fermée qui doit conduire à un développement de la collaboration sur le plan économique.

GÉZA BORNEMISZA

Chronique scientifique

Nouvelles études sur la Transylvanie

L'INSTITUT d'Etudes Hongroises, récemment créé sur l'initiative de M. Alexandre Eckhardt, a consacré, l'an dernier, une série de conférences destinées aux divers peuples qui habitent la Transylvanie. Toute une cohorte de spécialistes se sont proposé pour tâche de faire connaître les résultats des dernières recherches y relatives non seulement à la jeunesse universitaire, mais aussi au grand public. Ce noble but de vulgarisation qui s'explique suffisamment par l'intérêt qu'on porte à tous les problèmes de la Transylvanie récupérée, n'eût pas été entièrement atteint si l'on eût confié ces conférences si nourries uniquement à la mémoire, plus ou moins fidèle, des auditeurs. C'est pourquoi on doit savoir gré à la sage direction de l'Institut, notamment aux professeurs Jules Németh et Louis Ligeti, d'avoir réuni ces synthèses sommaires en un beau volume de plus de 250 pages. La tâche délicate de la rédaction est incombée à M. Elemér Mályusz, l'excellent spécialiste de l'histoire démographique à l'université de Budapest.[1] Sa brève préface fait bien voir que les études qu'on lira dans le présent volume préluderont, dans une certaine mesure, à l'activité de l'Institut Scientifique de Transylvanie.

Sans pouvoir entrer dans le détail, essayons de passer en revue ces contributions. Certes, elles n'offrent pas une histoire suivie de la Transylvanie, mais il n'en reste pas moins qu'il est facile d'en dégager les problèmes qui de nos jours, pour des raisons très différentes, jouissent d'une certaine actualité. A propos de l'histoire antique de la Dacie, par exemple, M. André Alföldi, dont les preuves d'ordre archéologique semblent avoir donné le coup de grâce à la thèse de la fameuse continuité « daco-roumaine », ne se contente pas de rééditer ses arguments, mais en outre, il insiste d'une façon poignante sur la disproportion qui existait entre Hongrois et Roumains du point de vue de l'étude de l'antiquité. Pendant que les Hongrois, à cet égard au moins, sommeillaient encore sur le mol oreiller de l'incuriosité, les Roumains, désireux d'étayer de nouvelles preuves « absolument indiscutables » le mythe de la prétendue continuité latino-roumaine en Dacie, envoyaient déjà leurs étudiants aux meilleures universités d'Occident pour les faire s'initier aux méthodes modernes de l'archéologie et de l'histoire antique.

Ce parallèle, si surprenant soit-il, est fort instructif; de fait, rien ne peut mieux aiguillonner l'ambition des jeunes chercheurs hongrois que l'évocation de cette disproportion funeste qui, d'ailleurs, n'est qu'un mauvais souvenir du passé. Aujourd'hui, surtout grâce au zèle d'initiateur infatigable de M. Alföldi, l'histoire antique de la Dacie commence à nous livrer ses secrets; l'extermination des Daces par les Romains, pour ne citer qu'un exemple, n'est plus une hypothèse de travail, mais un fait acquis fondé sur le témoignage irréfutable des noms propres de la Dacie. Aucun « miracle roumain » — c'est là un de ces fameux mots d'ordre qui servent à masquer la réalité — ne peut suffire pour expliquer la disparition de presque tous les noms de personne d'origine dace. On en peut donc déduire que dans cette province aucune symbiose « daco-roumaine » n'a eu lieu, et même s'il y en avait eu, les invasions barbares l'eussent complètement balayée.

[1] Voir notre *Chronique Scientifique* dans le numéro de mars 1941 de la *NRH*.

Les constatations de M. Alföldi sont utilement complétées par l'étude, malheureusement un peu trop serrée, de M. Etienne Kniezsa. L'excellent slaviste y examine les divers éléments ethniques qui, à l'époque de la conquête arpadienne, avaient constitué la population de la Transylvanie. A propos des Slaves, il insiste sur le fait que l'écriture cyrillique des Roumains ne remonte en aucun cas aux contacts slavo-roumains en Transylvanie, car si les Slaves de cette province, après leur conversion, ont adopté un système d'écriture, celui-ci devait être composé de caractères glagolitiques, puisque l'alphabet cyrillique ne naîtra que plus tard, au X^e siècle, à la cour des Tzars de Bulgarie, c'est-à-dire dans la Péninsule Balkanique. Après avoir esquissé la pénétration des Hongrois en Transylvanie, M. Kniezsa fait des observations plutôt sceptiques sur l'ancienne population turque de cette province, n'admettant sans réserve que la présence de quelques ilôts de Petchénègues. En ce qui concerne les Roumains, il se borne à énumérer les preuves qui militent en faveur de l'origine balkanique de ce peuple. Soulignons l'importance de l'argument toponymique qu'on ne saurait assez répéter: aucun des noms des grands cours d'eau, voire des ruisseaux relativement connus, ne peut s'expliquer par le roumain. Les noms d'origine hongroise sont au contraire innombrables ; la plupart d'entre eux ont aussi pénétré en roumain pour s'y adapter aux lois phonétiques de la langue d'emprunt (p. ex. *Aranyos* litt. « rivière aurifère » cf. *arany* « or », a été transformé en *Arieș* ou *Lápos*, c'est-à-dire « rivière marécageuse », cf. *láp* « marais », a abouti à *Làpuș*, etc.).

A propos de la conquête arpadienne, une des questions les plus ardues touche aux origines des Sicules; ce groupe oriental de Hongrois a été souvent considéré comme le représentant d'un ou plusieurs peuples turcs qui auraient vécu depuis bien longtemps — et même antérieurement à la conquête définitive du pays — sur le sol de la Hongrie historique. Cette hypothèse, qu'on avait si souvent exploitée pour des buts antiscientifiques, a été soumise à un examen rigoureux par un de nos jeunes turcologues, M. Georges Györffy dont la méthode impeccable et la logique serrée méritent tous les éloges.[1]

La large perspective historique où M. Györffy a placé le problème des origines des Sicules, demandait cependant à être complétée par quelques considérations sur les Sicules d'aujourd'hui. Cette dernière tâche a été confiée à un écrivain transylvain de talent, M. Dominique Gyallay, qui, lui-même d'origine sicule, a mis en évidence la force de résistance de son groupe ethnique avec une chaleur vraiment émouvante. Il présente cette fière race montagnarde comme si elle fût née des rochers et des champs labourables bien maigres qui l'entourent: si intime est, dans ce cas, la connexion entre l'homme et sa terre. Cet intéressant article est d'ailleurs d'autant plus précieux que, l'élan lyrique mis à part, on y trouve même d'utiles suggestions d'ordre économique.

Pour ce qui est des Saxons, la troisième « nation » historique de la Transylvanie, MM. François Maksay et Béla Pukánszky s'en occupent en deux contributions très nourries. Le premier, consacrant une étude à l'établissement des colons allemands dans cette province, a bien raison de souligner le fait que sur plus d'un point, notamment dans la région de l'Olt, les colonies hongroises ont été certainement antérieures à la pénétration des Saxons. C'est ce qui ressort nettement de la toponymie: celle-ci prouve jusqu'à l'évidence qu'une bonne partie des noms géographiques allemands de la Transylvanie est d'origine hongroise

[1] Le même auteur reviendra sur ce sujet dans le numéro prochain de la *NRH*.

(comme *Meggyes*, litt. « lieu planté de griottiers » cf. *meggy* « griotte », en allemand *Mediasch; Város*, plus tard Szászváros > *Broos; Holdvilág*, litt. « clair de lune » < *Halvelagen*, etc.). En outre, M. Maksay insiste aussi sur le caractère fort mélangé des Saxons de Transylvanie, auxquels il serait impossible d'attribuer une seule patrie primitive. Tout au contraire, il s'y agit de la superposition et du mélange intime de plusieurs couches de colons, avec une certaine prédominance des éléments flamands et saxons. A la fin de l'étude, l'auteur fait quelques réflexions sur l'influence hongroise qu'on peut déceler dans l'organisation des villes saxonnes. Quant à M. Pukánszky, il traite des relations qui existent entre les Saxons et la civilisation hongroise. Humanisme, Réforme, Siècle des Lumières, tels sont les cadres des contacts les plus importants. Malgré la grande autonomie culturelle des Saxons, plus d'un écrivain a subi l'influence du milieu hongrois, s'intéressant vivement à l'histoire de la Hongrie. Les fruits de cette orientation sont la « Cronologia rerum Ungaricarum », du juriste Thomas Bomel, et l'épopée « Ruinae Pannonicae » de Christian Schesaeus qui chante les conséquences néfastes de l'occupation ottomane. A propos du XVIII^e^ siècle M. Pukánszky attire l'attention sur la collaboration intime des savants hongrois et saxons de la Transylvanie.

Outre ces contributions que nous venons d'examiner, plusieurs conférences sont consacrées à l'histoire des Roumains. Le double aspect des événements médiévaux — en-deçà et au-delà des Carpathes — ressort bien des petites synthèses de MM. Antoine Fekete Nagy et de Louis Elekes: la première concerne l'établissement des Roumains en Transylvanie, la seconde, la mission politique et culturelle des colonies hongroises des deux voïvodats subkarpathiques. Fort riche en constatations inédites est l'étude de M. Sigismond Jakó sur la pénétration massive des Roumains en Transylvanie depuis le XVI^e^ siècle; la belle bibliographie qui s'y rattache permet de suivre pas à pas ce processus souvent bien enchevêtré. Les données numériques et les citations authentiques ne font que corroborer les conclusions de l'auteur qui soulèveront sans doute une vive protestation de la part des Roumains. Les rapports qui rattachent la civilisation, tardive et fragmentaire, des Roumains transylvains à la civilisation hongroise ont été brièvement esquissés par l'auteur de ces lignes, qui croit avoir définitivement ruiné la thèse arbitraire de George Barițiu, célèbre publiciste roumain du XIX^e^ siècle, d'après laquelle la « steppe hongroise » aurait fatalement détaché les Roumains des bienfaits de la culture occidentale. A y regarder de plus près, cette affirmation gratuite ne résiste guère à la critique: toute une série de genres de la littérature roumaine, pour nous borner à ce seul exemple, se sont cristallisés sous l'influence de la littérature hongroise. Pour terminer, rappelons encore l'importante communication de M. Alexandre Biró, témoin oculaire du régime roumain à Kolozsvár, sur les relations hungaro-roumaines des dernières dizaines d'années. Bien des détails sur lesquels il attire l'attention pour la première fois mériteraient d'être connus aussi à l'étranger.

*

Le tableau qu'offrent les études analysées ci-dessus, laisse un peu dans l'ombre les grandes forces créatrices des Hongrois de Transylvanie. Du point de vue de l'enseignement et du mouvement scientifique, rien n'eût pu mieux compléter le recueil publié par l'Institut d'Etudes Hongroises que ce somptueux album que l'Institut Scientifique de Transylvanie vient de consacrer à l'idée de l'université transylvaine et à l'histoire de l'université de Kolozsvár. Outre la

partie officielle qui comprend une description détaillée des fêtes de la réouverture en automne 1940, on y lit un excellent choix de synthèses parallèles. M. Jules Bisztray, qui, en sa qualité de chef de section au Ministère de l'Instruction Publique, a dirigé tous les travaux du présent volume, trace une histoire fort détaillée du mouvement scientifique, signalant presque tous les ouvrages importants qui, au cours des siècles, ont été conçus par des savants transylvains. Son mérite essentiel est d'avoir insisté sur cette continuité plusieurs fois séculaire des idées et des préoccupations qui crée une sorte d'harmonie préétablie entre les esprits transylvains les plus éloignés dans l'espace et dans le temps. D'autres étudés, dues à MM. Ladislas Makkai, Louis György et Attila T. Szabó, traitent de l'histoire de l'université de Kolozsvár de 1872 à 1919, de la Bibliothèque de l'Université, ainsi que de l'enrichissement progressif des édifices universitaires. (Combien ceux qui ont été bâtis sous le régime roumain sont peu nombreux!) M. Rodolphe Rudai a soumis à un examen rapide les institutions de secours aux étudiants, M. Alexandre Biró dont le nom vient d'être rappelé plus haut, caractérise l'activité de l'université au temps de l'occupation roumaine et l'auteur du présent compte rendu passe en revue les faits qui prouvent jusqu'à l'évidence combien d'encouragements et de suggestions la vie scientifique roumaine doit à la science hongroise.

Chaque université est cependant un foyer de relations internationales, et ses professeurs sont autant de porte-paroles de la nation. Placer l'université de Kolozsvár dans le courant de la vie scientifique européenne et montrer dans quelle mesure ses professeurs ont su comprendre l'appel de leur époque, voilà un beau sujet pour les historiens-philosophes de la civilisation. M. Ladislas Mátray, le jeune privat-docent de l'université de Budapest, à qui l'on doit déjà une série de remarquables études psychologiques, s'est acquitté de sa lourde tâche avec une sérénité qui présente ces problèmes complexes « sub specie aeternitatis », faisant taire toute susceptibilité personnelle. Et quelle brillante galerie de savants !

Le vieux Brassai à la « barbe fleurie » qui, bien avant Taine, avait déjà entrevu la théorie du milieu et qui avait des idées si justes sur la musique hongroise populaire, Hugo Meltzl, le fondateur de la première revue de littérature comparée (« Acta Comparationis Litterarum Universarum »), Charles Böhm, le créateur du premier système philosophique hongrois et Zoltán Gombocz, ce linguiste vraiment universel dont les connaissances embrassaient aussi bien les langues romanes que celles de l'Asie intérieure, ont tous été professeurs de cette université hongroise qui, quoique beaucoup plus jeune que sa sœur aînée de Budapest, ne le lui cédait en rien pour ce qui est du niveau scientifique. Tout au contraire, presque toutes les célébrités de l'université de Budapest pouvaient se vanter d'avoir commencé leur carrière au cœur de la Transylvanie.

Après un coup d'œil de M. Iván Nagy sur les années d'exil de l'Université à Szeged, ce bel album se termine par deux articles sommaires qui concernent le présent: l'un fait voir les travaux de réorganisation et de réouverture, l'autre a trait au programme de l'Institut Scientifique de Transylvanie. Ce dernier, dû à la plume de M. Louis Tamás, reflète dignement toutes les espérances qui s'attachent à l'activité de cet Institut, destiné à devenir désormais un des organes les plus importants de la vie scientifique hongroise et un centre permanent de toutes les études relatives à la partie orientale de la Hongrie historique.

LADISLAS GÁLDI

La presse et les revues

L'élite et son rôle

AU MILIEU des grandes crises que subit l'existence nationale et des impressions chaotiques qu'offre l'aspect du monde, les manifestations de publicistes hongrois s'occupant du culte de l'esprit pur ne manquent cependant pas. La sélection de l'élite intellectuelle comme de l'aristocratie spirituelle de la nation, la définition du rôle de ces éléments peu nombreux et la création des relations entre eux semblent constituer une tâche qui ne saurait se concevoir que dans une atmosphère calme, dans un ordre mondial paisible. Un observateur superficiel considérerait peut-être comme intempestives et dépourvues de sens les aspirations qui ne peuvent être insérées étroitement parmi les courants d'idées caractérisant la collectivité. Pourtant, comme l'expérience le montre, les efforts tendant à produire une élite ou, comme un de nos écrivains remarquables s'était exprimé autrefois, l'intention d'organiser « l'école des meilleurs » n'est pas aujourd'hui un phénomène isolé, bien au contraire, ce problème est au premier plan de l'intérêt général et des manifestations qui s'adressent au grand public permettent à celui-ci de prendre position vis-à-vis des buts que l'on se propose à ce sujet. La manière dont cette élite doit être formée ne saurait être conçue comme fonction. Nous devons rappeler certains faits, quelques manifestations ayant des rapports entre elles, qui paraissent susceptibles de faciliter le processus de la sélection spirituelle d'ordre supérieur. L'activité d'une association travaillant dans le silence mais qui, dans la sphère de ses idées abstraites, conquiert de plus en plus de terrain, nous paraît être au nombre de ces phénomènes. Nous pensons ici à celle de la société Parthenon.

Cette société qui possède un passé de plusieurs décades, se propose de propager le culte des idéaux antiques et plus particulièrement grecs, et celui de l'humanisme éternel. C'est en faveur de ces buts qu'elle veut éveiller l'intérêt d'un cercle aussi étendu que possible. Il est interéssant de noter que la société Parthenon, qui avait été jadis un cercle d'élite peu nombreux, a connu en moins de 15 années, depuis que son activité est présidée par une personnalité marquante et énergique, une véritable renaissance.

Inutile — dit une de nos revues les plus remarquables en analysant les idéaux de la société Parthenon — de remonter jusqu'aux humanistes de Mathias Corvin, pour démêler les origines de ce mouvement. La science grecque de Janus Pannonius (célèbre poète humaniste hongrois, *NRH* I. 434 à I. 472) et de ses amis fut considérable, même si on la compare à celle des humanistes européens mais, en raison de leur exclusivité aristocratique, ils n'exercèrent pas d'influence sur de larges couches de la nation hongroise. D'ailleurs, avant que les grains n'aient levé, cette partie de l'Europe fut saccagée par une tempête tellement dévastatrice qu'elle détruisit même la modeste récolte qu'on aurait pu attendre, seul l'humanisme de langue latine ayant pu s'enraciner plus profondément dans le sol hongrois. En Occident, les études classiques se poursuivirent sans interruption depuis la Renaissance. Chez nous au contraire, le grec, après le long intervalle de l'époque turque, entra surtout au service de la théologie dans les écoles protestantes, tandis que dans les écoles catholiques il ne fut même pas enseigné pendant longtemps. Pour en revenir à la société Parthenon, lorsque, au printemps 1914, les travaux d'organisation de cet institut commencèrent, le mouvement dépassa largement les milieux des professeurs. Selon son but, elle tend « à convaincre la société cultivée hongroise du fait que le culte et le développement assidu des études latines et grecques constituent un devoir national important » . . . Au cours des dernières années, une activité intense a commencé au sein de la société. Le plan d'enseignement des écoles secon-

daires une fois établi, on pouvait apporter plus d'énergie à la réalisation d'autres objectifs. Les séances de conférences au cours desquelles la parole est donnée aux sommités de la vie scientifique hongroise et étrangère, sont toujours fréquentées par un vaste public. La propagation des idéaux de l'association a pris récemment une forme positive. A la suite de chacune des manifestations du nouveau président, M. Léopold Baranyai, des commentaires pleins de sympathie paraissent en abondance dans les revues et les quotidiens. En outre, la société a lancé sous le titre de : « Livres Parthenon » une série d'éditions divisée en deux parties, l'une étant réservée à des essais consacrés tantôt aux diverses branches et aux divers éléments de la civilisation gréco-romaine, tantôt à leurs rapports avec les temps modernes, l'autre comprenant des textes d'auteurs grecs et romains accompagnés d'introductions, de traductions et de notes explicatives. Il est caractéristique de noter, comme signe de l'intérêt manifesté par le public, que plus d'une de ces éditions est déjà complètement épuisée . . . Dans notre situation, il serait peut-être faux de nous assigner des buts de l'espèce de ceux de l'association Guillaume Budé, ou de l'Istituto di Studi Romani, par exemple. D'autre part, l'intérêt qui a accueilli les quelques volumes publiés jusqu'ici, prouve que l'activité du Parthenon satisfait, en dehors de ses buts idéaux, des besoins intellectuels réels et, précisément dans les temps actuels, il est de son devoir de continuer cette noble initiative, puisque c'est là sa véritable raison d'être . . .[1]

Le président de cette société, M. Léopold Baranyai dont l'activité a été évoquée ici à plusieurs reprises, a fait valoir tout l'arsenal de son idéologie humaniste dans une de ses conférences dont notre revue, d'ailleurs, rend compte in-extenso. Les prises de position provoquées par son discours sur Etienne Tisza, l'une des plus remarquables personnalités de la vie politique hongroise, touchent, toutes à leur tour, le problème de la formation de l'élite, soulevé par l'orateur.

Ceux qui ont assisté au banquet — écrit le doyen des lettres hongroises — ont eu le plaisir exceptionnel et émouvant de pouvoir se représenter la figure d'un grand Hongrois sous la lumière jetée sur elle par un cerveau lumineux. M. Léopold Baranyai est un des hommes les plus clairvoyants et les plus cultivés du pays. Avec une piété profonde, un élan noble et un courage imposant, il a esquissé le portrait d'Etienne Tisza. Il a fait comprendre en même temps les attaques opiniâtres au centre desquelles celui-ci s'était trouvé. En vérité, ces assauts brûlants de haine avaient été dirigés contre l'*élite nationale*. M. Baranyai a défini la notion d'élite en déclarant celle-ci indépendante de tout titre de noblesse et de diplôme mais réunissant tous les Hongrois qui, d'une façon consciente et désintéressée, servent l'idée de la solidarité nationale . . .[2]

Le rôle des meilleurs de la nation — écrit le rédacteur en chef du quotidien catholique — a été analysé une fois encore en termes sérieux, au cours du discours commémoratif de grande envergure qui, cette semaine, a évoqué le souvenir d'Etienne Tisza. Chez nous comme à l'étranger, on a beaucoup écrit et parlé de l'*élite*, ces années dernières. Toutefois, cette idée n'a pas connu chez nous une très grande popularité ; bien au contraire, de la part des couches plus larges, on observait une certaine réserve à son endroit. Il se peut que ce fût l'expression de la peur subconsciente des masses vis-à-vis de la supériorité personnelle et de la haute culture, méfiance de ceux qui sentent plus proche d'eux-mêmes celui qui ne leur est pas par trop supérieur, préférant confier leur sort aux esprits moyens auxquels ils ressemblent, plutôt qu'à des personnes qu'ils sentent supérieures pour une raison quelconque. Cependant, le sentiment des masses passe souvent à l'autre extrémité ; il élève au-dessus de lui certains individus et va jusqu'à l'idôlatrie. Il est vrai que ces individus ne sont pas toujours les meilleurs. Le motif principal de l'aversion éprouvée à l'égard de la soi-disant élite réside dans le fait que chaque fois qu'elle a été mentionnée, elle était accompagnée de l'idée d'on ne sait quel groupe planant au-dessus de la société, dans une exclusivité spirituelle. La plupart des gens croient avoir affaire à une nouvelle dénomination des sages de Platon, recélant on ne sait quel trust de cerveaux sélectionnés, le but étant d'assurer la

[1] Etienne Borzsák, *Magyar Szemle*, I. 5. — [2] François Herczeg, *Pesti Hirlap*, 26. 4.

position directrice à une classe sociale d'un rang spécial. D'aucuns imaginent qu'il s'agit au fond de l'appétit de pouvoir de la classe intellectuelle et il y en a aussi qui y flairent les menaces d'une aristocratie de naissance ou de celle d'un mouvement. Raison de plus pour approuver la définition très claire donnée par M. Léopold Baranyai concernant cette notion . . . Se servant des termes de Tisza, il a précisé que l'élite de la nation est l'ensemble de ceux que l'on peut accepter comme les représentants conscients de la solidarité nationale, ceux qui s'intègrent dans la communauté nationale en l'élevant au-dessus de tout intérêt personnel et de classe, et qui acceptent le service de l'intérêt public de la nation, non pas par une obéissance imposée, mais par le sentiment de la responsabilité morale . . . A cet égard, l'évolution historique a été souvent plus heureuse en Hongrie que dans d'autres Etats européens. Cela notamment au début de l'époque des réformes, lorsque l'élite intellectuelle et morale de la nation tenait la tête dans la société comme en politique. Mais même notre histoire la plus récente fournit, dans le renouveau chrétien et national qui amené le redressement du pays après la débâcle et les révolutions, l'exemple d'une élite consciente de ce qu'est la communauté nationale. A ce moment encore, une volonté capable de s'élever au-dessus des intérêts personnels et de classe s'est chargée de servir l'intérêt public. A évoquer ces exemples, on voit que les tâches particulièrement importantes de l'avenir exigent, elles encore, que notre vie sociale, économique intellectuelle et d'Etat soit dirigée par les meilleurs de la nation. Mais c'est précisément pourquoi il faut faire comprendre que ce rôle de l'élite ne peut nullement signifier une politique de classe étroite ou on ne sait quel régime de caste exclusif. Il s'agit tout simplement d'assurer partout aux meilleurs, à ceux qui, vraiment, excellent et aux plus doués, le terrain pour qu'ils puissent travailler, créer. Il ne s'agit pas de la sélection de quelques centaines d'hommes, mais de faire naître un esprit public qui, spontanément, accepte comme chefs ceux qui sont appelés à l'être par leur mérite. L'idée d'élite ne saurait être bornée à une certaine couche sociale, mais elle doit se faire valoir dans toutes les parties de la société. Quiconque est capable de trouver, par l'attitude qu'il manifeste dans la vie, qu'il dépasse en qualité la moyenne, peut faire partie de l'élite . . . Aussi, le problème de l'élite est-il en premier lieu une question morale, puisque son essence même tient à la question de savoir si quelqu'un peut faire de lui-même quelque chose de plus qu'un homme moyen. N'importe qui peut accéder à l'élite, mais celui qui veut en faire partie, doit avant tout tendre lui-même vers le bien, avant de prétendre diriger autrui. Donc, il doit cultiver et développer en lui-même sa ferme résolution d'aspirer au bien et à la justification qui ne saurait mieux s'exprimer que par les termes impérissables de Paul Teleki : essayer de devenir un homme plus humain et un Hongrois plus hongrois . . .[1]

Il est très intéressante de voir la série de réflexions ajoutée par un quotidien au discours de M. Radocsay, ministre de la Justice, exposant dans de profonds développements théoriques la motivation de son projet de loi sur une plus intense protection de la pureté de la vie publique, s'enchaîner à ce faisceau de problèmes. Dans un article intitulé : « Ethos et Etat » le *Pester Lloyd* dit ce qui suit:

. . . L'Etat antique connaissait la différence entre moralité et légalité tout comme les Etats auropéens nés après la ruine du monde antique. Platon prédit des conséquences néfastes à un Etat où les philosophes et les détenteurs du pouvoir d'Etat ne se fondraient en un seul type uni. Il se rendait compte des suites fatales qui devaient naître, dans la vie d'Etat, de l'antagonisme des pauvres et des riches, néanmoins — chose étrange — la vieille Chine fut l'unique Etat qui était gouverné en fait par des philosophes, et dans cet Etat, la corruption atteignit un degré qu'on n'avait jamais vu . . . Dans l'Etat moderne, ce problème présente une double importance : les organes du pouvoir d'Etat qu'on peut dire illimités, doivent s'adapter harmonieusement aux visées des lois et ne doivent jamais abuser du pouvoir dont ils sont nantis ; tout ébranlement de la confiance placée en le pouvoir d'Etat et en ses représentan ts, — comme l'ont démontré de nombreux exemples dans le passé — équivaut à une secousse très sérieuse de la vie d'Etat. Cependant, pour surmonter ces difficultés, l'Etat moderne se trouve en

[1] Ladislas Tóth, *Nemzeti Ujság*, 26. 4.

face d'obstacles tout aussi nombreux que tous les pays à régime bureaucratique, depuis l'empire de Dioclétien : la difficulté réside dans le fait qu'il faut tenir compte de maximes morales auxquelles les règles des lois positives ne peuvent être appliquées. La conception que dans telle nation ou dans telle autre ce qui est légitime, honnête et honorable, est profondément enracinée dans les traditions respectives. Ce sens naturel de droit que les philosophes des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles appelaient, d'un terme qui n'est peut-être pas tout à fait juste, *droit naturel* est profondément ancré dans la conscience vivante du peuple hongrois. Une nation tant de fois éprouvée par l'histoire, et vivant dans l'un des secteurs les plus menacés, n'a pu se maintenir que grâce à de hautes qualités éthiques, elle n'a pu tant de fois reconstruire son Etat sur des ruines, que grâce à la confiance dans le droit et la légitimité. Le miracle du renouveau hongrois tel qu'il est survenu après la Grande Guerre est dû en majeure partie aux représentants de cette morale intérieure, aux hommes d'Etat et aux serviteurs de l'Etat qui, en leur personne, incarnaient l'honneur national . . .[1]

Le siège de Saint Pierre

Au moment où nous écrivons ces lignes, il y a précisément quatre années qu'a eu lieu le grand congrès eucharistique, la plus sublime des manifestations de caractère ecclésiastique de l'histoire moderne de la Hongrie. Tous ceux auxquels il a été permis d'y participer, ont gardé une image inoubliable de cette profonde piété qui a atteint son point culminant dans l'Adoration nocturne du Saint-Sacrement. Au centre de la fête mystique du congrès eucharistique se trouvait le légat apostolique d'alors, le cardinal Pacelli. Le rayonnement de sa personnalité, ses talents d'orateur, son énergie inflexible qui lui avait permis d'apprendre également notre langue, nous ont rendu l'ancien cardinal inoubliablement cher à nous tous et à toute la nation hongroise. En effet, en Hongrie, le nom de Pie XII vit dans les âmes comme celui d'un ami particulièrement proche de la Hongrie, et qui, connaissant à fond le pays de la Sainte-Vierge, reste lié à celui-ci par l'intimité de liens personnels.

On comprendra que, dans ces conditions, la presse hongroise s'occupe en tous temps avec un intérêt particulier de la personne de Pie XII et des gestions de son sacerdoce. Elle s'efforce de refléter à son tour l'amour qui rayonne vers la Hongrie, de toutes les manifestations du Saint-Père.

Dans la vie des grands esprits — écrit un journal — les tournants et les dates saillants ne sont pas des hasards, mais ont toujours aussi une signification plus profonde. Ainsi, la date du 10 Mai 1917 où Pacelli — qui devait être connu sous le nom de Pie XII dans l'histoire de l'Eglise et l'histoire universelle — fut intronisé en son siège épiscopal, ne nous apparaît pas comme un hasard mais comme un signe de lumière au ciel. Ce fut au milieu de la rage la plus effrénée de la première guerre mondiale, que Benoît XV, pape de la première guerre mondiale, a intronisé Pie XII, pape de la deuxième guerre mondiale. Sans vouloir nous plonger dans les parallèles troublants des analogies, nous voudrions cependant insister sur l'identité des conditions dans lesquelles l'évêque, intronisé par Benoît XV, a pris possession du siège de Saint-Pierre et sur l'identité des devoirs qui pèsent sur lui. Pie XII assume d'une façon consciente la mission accomplie au temps de la Grande Guerre par Benoît XV qui voulait que le Vatican restât le phare de l'humanisme, de l'amour et de la bonté — « civitas supra montem deposita » selon le mot du prophète — au milieu du tourbillon de la haine et du sang. Toute la différence ne réside peut-être qu'en ceci : pendant la Grande Guerre, le Vatican n'était qu'un phare dont les rayons ne pouvaient, souvent, percer l'épaisse vapeur du sang, les ténèbres effrayantes ayant souvent absorbé ses lumières, tandis qu'à présent, la colline du Vatican n'est pas seulement le centre des plus nobles forces éthiques de l'humanité, et un phare qui reçoit sa lumière de l'éclat de l'étoile de Bethléem, mais elle est en même temps un poste de radio de grande puissance, qui, au-dessus des cou-

[1] *Pester Lloyd*, I. 5.

rants chaotiques des propagandes, du bourbier des mensonges et du sifflement de la haine, s'adresse à l'humanité sur le ton séraphique de l'amour. Cette voix nous avertit que la loi divine n'est pas inspirée par la haine, la violence, mais l'amour, l'*amor divinus*. La voix de la radio du Vatican, surtout lorsque c'est le Saint-Père qui parle, est comme la parole apostolique qui fut prononcée lors de la première fête de la Pentecôte. Rien ne caractérise mieux la grandeur historique, la force spirituelle et l'extension de l'influence de Pie XII, que le fait qu'il a su conserver, au milieu du vacarme de la haine, le véritable battement du cœur humain dans la radio du Vatican . . . C'est ainsi que l'on comprendra ce que la personnalité du pape Pie XII a de monumental, ainsi que sa force morale et la lumière de son esprit, surtout si l'on s'approfondit dans l'étude des conseils et des enseignements dont la plus grande partie a été transmise à l'humanité souffrante par la radio du Vatican . . . Le leitmotiv de ses discours est la question de la liberté humaine, des droits humains, de la dignité humaine. Sur ce point, il ne connaît aucun compromis. Selon lui, les droits humains sent ancrés dans la loi divine et, par conséquent, aucun pouvoir humain ne saurait en priver les hommes. La société est pour l'homme et non pas l'homme pour la société. La mission la plus essentielle de chaque pouvoir public est de maintenir intacts les droits et la dignité de l'homme et de le rendre capable, au point de vue matériel également, d'accomplir ses devoirs . . . Il professe le triomphe sur l'égoisme froid et prêche que celui-ci doit céder la place à la solidarité juridique et économique sincère, à la collaboration fraternelle, selon les commandements divins des peuples qui doivent être en sécurité quant à leur autonomie et leur in dépendance . . . Non seulement au nom des fidèles catholiques, mais encore au nom du monde entier tourmenté, nous ne pourrions souhaiter rien de mieux au Saint-Père ni à l'humanité souffrante, que de voir le plus tôt possible se réaliser les cinq articles établis par le Vatican . . .[1]

Sous le titre: « Le siège de Pierre » un publiciste catholique connu écrit:

. . . Cette année, nous commémorons le 1900e anniversaire de la constitution de la deuxième Rome, Rome éternelle, et du fait que son souverain qui le fut vraiment et non seulement nominalement par la grâce et l'ordre de Dieu, installa à Rome son siège de monarque. Ce siège appelé par les pieux Cathedra Petri, se voit aujourd'hui encore à Rome, et les membres de l'Église appartenant à toutes les classes, races, couleurs du monde font le pélerinage pour y payer le tribut de leur vénération et pour faire acte de foi et de solidarité. Le simple siège n'est plus aujourd'hui qu'une relique, mais il est aussi un symbole qui signifie l'empire éternel et immuable du globe terrestre : l'Eglise chrétienne catholique romaine. En des temps plus calmes, cela suffirait à mettre en relief le sens de ce dix-neuvième centenaire. Hélas, nous sommes les enfants d'une génération traversée d'orages, contraints de tout définir à nouveau dans la sarabande actuelle des idées, de donner à tout le recul qui lui convient, et de revaloriser tout à la lueur des idées de notre époque. Posons donc la question de savoir si dans l'avalanche actuelle des nouvelles idées politiques, sociales, le siège de Saint-Pierre a encore un rôle à jouer et s'il peut toujours affirmer sa place comme idéal et comme réalité au milieu de tous les mythes raciaux, rêves nationaux, expériences d'empires mondiaux.

La première caractéristique principale du siège de Saint-Pierre est qu'il est une institution divine. Ce n'est pas l'essai violent et arbitraire d'un homme terrestre, ce n'est pas un produit historique, mais une institution strictement déterminée et définie par le Christ quant à ses pouvoirs et ses compétences. Ce n'est pas un trône de dynastie, qu'une personnalité de grande envergure aurait érigé, pas plus qu'une principauté populaire dépendant d'une élection ou d'une acclamation. En la personne de Saint-Pierre, ce ne fut pas un homme qui s'engagea dans la voie de l'histoire, pour créer un trône éternel et inébranlable en mettant à profit des circonstances favorables, mais il fut envoyé d'Asie Mineure à Rome par la contrainte d'une volonté divine pour gouverner de là le monde en sa personne et en celle de ses successeurs . . . Si l'on jette un coup d'œil en arrière sur les chemins de la vie, on peut à peine énumérer les idéaux nouveaux et contradictoires pour lesquels on s'est enthousiasmé. Nous ne pourrions pas dire combien de fois nous avons fait des vœux pour des institutions déclarées éternelles mais qui, au bout d'un laps de temps

[1] Georges Parragi, *Magyar Nemzet*, 10. 5.

très court, n'ont plus pu résister. Nous avons été nationalistes et cosmopolites pour pouvoir devenir enfin des extrémistes de droite, nous avons été chrétiens et croisés, pour finir par en venir, titubants, au bord du paganisme. Une grande partie de notre vie s'est passée au milieu de tremblements de mondes et on pourrait vraiment appeler notre siècle un grand cimetière d'institutions, d'idées, de civilisations et d'idéologies humaines. Tout est devenu problématique, tout est devenu chancelant devant l'homme d'aujourd'hui. La science d'hier a été reniée ou balayée. Les nouvelles révolutions, à leur tour, se sont effondrées avant de pouvoir vivre et se développer . . . La tempête fait toujours rage, elle secoue l'arbre de l'humanité et on n'est pas encore à l'abri de la foudre si redoutée . . . Ce n'est que sous une telle perspective que l'on peut estimer et apprécier à sa juste valeur l'institution de la papauté. Ainsi, on se rend compte que tout ce qui est humain est périssable, mais le divin survit aux époques et à l'histoire. Les institutions d'ici-bas, les idées humaines s'usent, se ternissent, s'éclipsent avec le temps, leur sort est la lente atrophie ou la mort violente. Il suffit d'une nouvelle mode, d'un changement de sentiment, d'une nouvelle idée, d'un nouveau prophète ou d'un nouveau mouvement pour qu'elles s'affaissent. Elles sont créées par l'enthousiasme des masses et tuées par l'aigreur et la fureur des foules, car, sur cette terre, tout n'est que transition, toutes les institutions de l'homme, comme l'homme lui-même, sont fiancées à la mort dès le moment de leur naissance. Par contre, ce qui est divin triomphe sur le temps et la destruction. C'est une loi naturelle, impossible à supprimer dans la vie. C'est une loi, c'est une volonté éternelle, qu'aussi longtemps que des hommes vivent, naissent et meurent sur cette misérable terre, cette institution est à leur côté, support de leur foi et protectrice de leurs espérances. C'est pourquoi nous vénérons la papauté avec un respect religieux si profond et qui est dû au seul divin. C'est pourquoi nous n'avons pas de crainte à l'égard de la papauté assurée contre la destruction du temps et l'inconstance des hommes. La science peut la renier, le pouvoir peut la persécuter mortellement, ses droits peuvent être frustrés et ses papes, en personne, être conduits à l'échafaud, la papauté n'en subsiste pas moins, impossible à supprimer, privilège des institutions divines, car ce que Dieu a créé ne peut être démoli par la main de l'homme . . . Pour parler un langage humain, la papauté a toujours été la plus grande bienfaitrice de l'humanité, inépuisable dans ses dons. Elle a doté l'humanité de la science, de la littérature, des arts, elle a réalisé la loi de l'amour et de la charité, maintenu l'idée de l'égalité et de la dignité humaines, fertilisé toutes les époques et toutes les nations, mais elle s'est opposée à toute tentative inhumaine ou capable de compromettre l'homme. Elle est souvent restée seule dans le combat, mais même ainsi — en bataille ouverte si on l'a permis, par une résistance muette s'il l'a fallu — elle a brisé tout pouvoir inhumain. Elle a toujours eu plus d'endurance que ses agresseurs et, bien souvent, elle a été réduite à ses seules forces pour défendre même les valeurs humaines, les biens précieux et éternels de l'existence humaine. Elle a été le dépositaire de la meilleure partie de l'humanité et même pour sa vengeance, elle ne s'est servie que de l'arme du pardon et de la réconciliation. La civilisation humaine, l'ordre et la discipline de la vie collective sont son œuvre. Conçue par d'autres époques, elle a pu s'écrouler en tant qu'organisation politique, mais comme lumière et force, comme esprit et autorité, elle restera à tout jamais. Elle fut l'éducateur et le médecin, l'instituteur et le mentor de l'humanité, père de tous, serviteur des serviteurs et le sera toujours . . . »[1]

Consacrons encore quelques mots au débat qui, notamment du côté catholique, a récemment été engagé au sujet de l'essence du rôle actuel et du sort futur du « droit naturel », dont la nouvelle définition semble être devenue indispensable à la terminologie de notre époque.

Le droit naturel — dit une de nos revues — signifie une harmonie : il est la garantie la plus sûre des droits et libertés humains. Sa partie élémentaire réside dans le respect de la dignité humaine, l'estime réciproque et l'implantation de la compréhension dans le cœur de la société inquiète. Les extrémités du racisme paien et du radicalisme social se confondent — les parties en présence sont loin de suivre les principes chrétiens dont les slogans font tant de bruit dans notre vie publique. Le christianisme n'est pas une devise ni une phrase creuse : c'est une

[1] Zoltán Nyisztor, *Magyar Kultúra*, 5. 5.

pratique continue, dont le contenu humain est en premier lieu l'attitude de droit naturel qui, allié à l'amour, indique des paysages plus beaux. Cette attitude n'est pas identique à l'égalité sociale parfaite, pas plus qu'à un collectivisme machinal. L'attitude basée sur le droit naturel fait valoir partout les mesures des valeurs intrinsèques et de la dignité de l'homme — c'est précisément pourquoi elle ne désapprouve pas les différences entre hommes selon des mesures très délicates d'un ordre supérieur. Cette inégalité doit se traduire forcément aussi par la communauté sociale des hommes — les plus nobles, les plus remarquables doivent marcher en tête de leurs prochains . . . Cependant, le droit naturel crée un équilibre entre les hommes, lorsqu'il assure les privilèges de la direction du travail, mais uniquement de façon à les rendre compatibles avec le droit des travailleurs. D'où la grande importance du droit naturel permettant de neutraliser les opposition sociales. Ainsi, le droit naturel est la plus sûre garantie de la dignité et de l'égalité de droit des hommes et l'on ne peut qu'approuver les tendances qui, dans notre société, font valoir ce principe d'équilibre dans l'esprit de la conception chrétienne.[1]

[1] *Jelenkor*, I. 5.

Rédacteur en chef-gérant: JOSEPH BALOGH

MAGYAR TUDOMÁNYOS AKADÉMIA KÖNYVTÁRA
MTA Könyvtár 2521/71